



HAL
open science

L'État et les officiers en Russie (1796-1853) : genèse d'une identité socioprofessionnelle

Nicolas Dujin

► **To cite this version:**

Nicolas Dujin. L'État et les officiers en Russie (1796-1853) : genèse d'une identité socioprofessionnelle. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2013. Français. NNT : 2013PA010710 . tel-03395025

HAL Id: tel-03395025

<https://theses.hal.science/tel-03395025>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE PARIS I – PANTHÉON-SORBONNE
ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS I

Discipline : HISTOIRE

présentée et soutenue publiquement le 6 décembre 2013 par

Nicolas Dujin

L'État et les officiers en Russie
(1796-1853) :
genèse d'une identité socioprofessionnelle

Tome I

Sous la direction de

Madame le professeur Marie-Pierre REY

JURY

Monsieur le professeur Xavier BONIFACE (université du Littoral)
Monsieur le professeur Jacques-Olivier BOUDON (université Paris IV)
Monsieur le professeur Hervé DRÉVILLON (université Paris I)
Monsieur le professeur Dominic LIEVEN (London School of Economics)
Madame le professeur Marie-Pierre REY (université Paris I)

2013

Je tiens à adresser mes plus vifs remerciements à Madame le professeur Marie-Pierre Rey pour son soutien indéfectible, sa disponibilité et son souci de suivre mon travail avec patience et exigence.

Je voudrais aussi exprimer ma profonde gratitude à mes parents, qui m'ont donné le goût de la découverte et le désir d'approfondir, ainsi qu'à Bernard Phan, qui m'a appris l'histoire.

J'ai pu recevoir un accueil favorable dans les archives russes, que ce soit au GARF, au département des manuscrits de la Bibliothèque d'État russe ou au RGVIA. Le professeur Igor Filippov y est pour beaucoup. A la bibliothèque Thiers, aux archives du ministère des Affaires étrangères, au Service historique de la Défense, j'ai pu travailler dans des conditions appréciables.

Par leurs conseils, leurs encouragements, leurs relectures, diverses personnes m'ont apporté un soutien décisif. Je voudrais citer en particulier le professeur Jean-Claude Allain (+), Alexandre Bobrikoff, conservateur du musée des Cosaques de la garde, Ragna Boden, maître de conférence à l'université de Bochum, Nicolas Botta-Kouznetsov, le lieutenant-colonel Chaduc, conservateur au musée de l'Armée, Gérard Dujin, Pauline Fournols, Aurélien Girard, Gérard Gorokhoff, qui m'a ouvert sa collection et m'a guidé en fin connaisseur de l'armée russe, Elena Jourdan, Pascal Lagrange, Jean-Pierre Lemaire, Marjorie Meiss-Even, le professeur Stefan Plaggenborg, de l'université de Bochum, S.A. le prince Michel Romanoff (+), le professeur Pavel Šerbinin, de l'université de Tambov et Philippe Vial.

Enfin, mes recherches ont pesé sur ma famille, qui a vécu pendant plusieurs années au rythme des campagnes de l'armée russe. Leur soutien comme leur patience furent précieux pour mener à bien ce travail.

Translittération

Les translittérations ont été faites selon la norme ISO9 : 1995, à l'exception des noms de lieux et de personnes connus du grand public, tels les souverains, Koutouzov, Souvorov ou Dostoïevski, pour lesquels la transcription d'usage a été préférée.

Alphabet russe	ISO9 :1995
А	A
Б	B
В	V
Г	G
Д	D
Е	E
Ё	Ë
Ж	Ž
З	Z
И	I
Й	J
К	K
Л	L
М	M
Н	N
О	O
П	P
Р	R
С	S
Т	T
У	U
Ф	F
Х	H
Ц	C
Ч	Č
Ш	Š
Щ	Ŝ
Ъ	''
Ы	Y
Ь	'
Э	Ê
Ю	Û
Я	Â

Sauf indication contraire, les dates sont données selon le calendrier julien, en vigueur en Russie jusqu'en février 1918. Il affichait onze jours de retard sur le calendrier grégorien au XVIII^e siècle, douze au XIX^e. Lorsque cela était nécessaire, notamment dans le cas d'événements intimement liés à l'histoire des autres puissances européennes, les correspondances dans le calendrier grégorien ont été indiquées entre parenthèses.

Liste des abréviations

AMAE :	Archives du ministère des Affaires étrangères
ANF :	Archives Nationales de France
CP :	Série « Correspondance politique »
č. :	část' [partie]
d. :	delo [pièce]
ed. hr. :	edinica hraneniâ [unité de conservation]
E.I.V. :	Ego Imperatorskoe Veličestvo [Sa Majesté Impériale]
F. :	Fond
f. :	folio
GARF :	Gosudarstvennyj Arhiv Rossijskoj Federacii [Archives d'État de la Fédération russe]
kn. :	kniga [livre]
l. :	list [feuillet]
MD :	Série « Mémoires et documents »
MVUA :	<i>Materialy voenno-učenogo arhiva [La guerre patriotique de 1812. Documents des archives d'études militaires]</i>
op. :	opis' [inventaire]
OR :	Otdel rukopisej [département des manuscrits]
otd. :	otdel [section]
PSZ :	<i>Polnoe sobranie zakonov Rossijskoj imperii s 1649 goda [Recueil complet des lois de l'Empire russe à partir de l'année 1649]</i>
RGVIA :	Rossijskij Gosudarstvennyj Voenno-Istoričeskij Arhiv [Archives d'histoire militaire de l'État russe]
SHD-T :	Service historique de la Défense
SIM :	<i>Sbornik istoričeskikh materialov [Recueil de documents historiques]</i>
SIRIO :	<i>Sbornik Istoričeskogo Rossijskogo Imperatorskogo Obšestva [Recueil de la Société impériale d'histoire russe]</i>
S.M.I. :	Sa Majesté Impériale
SVP :	<i>Svod Voennyh postanovlenij [Code des arrêtés militaires],</i>
t. :	tome
p. :	page
v° :	verso
VUA :	Voenno-učenyj arhiv [Archives des études militaires]

INTRODUCTION

« Vos libéraux auront beau dire, ce sont les armées fortes, disciplinées et dévouées qui assurent les trônes, qui maintiennent la tranquillité au-dedans et qui surtout font respecter les États au dehors. Ils disent de belles choses sur les institutions anglaises ; je suis le premier à les admirer, mais ôtez à l'Angleterre sa force maritime, et vous verrez comment l'Europe en agira avec elle. ¹ »

Les propos de l'empereur Nicolas I^{er} à l'ambassadeur de France La Ferronnays en janvier 1827 illustrent bien le poids des questions militaires et, sous certains aspects, le caractère militariste de l'État russe². A peine plus d'un an après l'épisode décembriste qui vit la révolte d'une partie des cadres militaires de la capitale, le tsar réaffirmait ainsi la place de l'armée comme un des piliers du régime autocratique, pilier éminemment valorisé, objet de toutes les attentions impériales. Pour mieux dire, l'armée constituait aux yeux du tsar un modèle idéal d'organisation du corps social, auquel la législation tenta de conformer la société au cours du XIX^e siècle.

Au cœur des relations entre l'État et sa puissance militaire, les officiers ont une position des plus importantes. En plus d'assurer le commandement des hommes, ils constituent en effet les cadres techniques de l'armée, les relais de la politique impériale, l'image même de l'État dans ses frontières et à l'étranger. Ils sont à la croisée de la modernisation de l'outil militaire, de l'appareil d'État et de la société russe. S'ils

¹ Archives du ministère des Affaires étrangères (AMAE), Correspondance politique (CP), Russie, tome CLXXII, propos de l'empereur Nicolas I^{er} à La Ferronnays, dépêche du 4/16 janvier 1827, ff. 40-41.

² Sur les caractères distinguant le militarisme, nous nous appuyons sur les éléments mis en lumière par L.I. RADWAY, « Militarism », in SILLS D.L. (dir.), *Encyclopedia of the Social Sciences*, New York, Macmillan, 1968, volume X, pp. 300-304.

appartiennent à une société militaire qui est en train d'émerger en Russie au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, ils se distinguent du fait de leur fonction de commandement et de leurs responsabilités. Le montant de leurs soldes, le prestige attaché à leur fonction, tant au sein de l'armée que dans la société civile constituent autant d'éléments de distinction.

Dans les représentations et les connotations que l'armée russe suscite, les officiers de la garde impériale occupent la première place, par leur influence, par leur proximité avec les cercles du pouvoir, mais aussi par leur maîtrise de l'écrit. Les brillantes carrières des grands noms de l'histoire russe, tel le prince Pëtr Dolgorukij, inscrit en 1778, à l'âge de deux ans, sur les listes du régiment de la garde Izmajlvoskij, *kapitan* à quinze ans, *major* à seize, *polkovnik* à vingt ans, et qui passe *general-major* un an plus tard, donnent à ce monde un lustre tout aristocratique. Les carrières des officiers de la garde sont rapides et brillantes ; ils sont au plus près du souverain. Leur prédominance dans les sources masque cependant un monde divers, par ses origines sociales, par la formation reçue, et par les attitudes adoptées face aux mouvements d'idées qui traversent le XIX^e siècle.

Pourtant, malgré cette diversité, un esprit de corps s'est peu à peu constitué et renforcé, reposant non seulement sur une éducation de mieux en mieux adaptée aux exigences techniques de ce métier, mais aussi sur des structures de sociabilité mises en place par les officiers eux-mêmes. En effet, leur formation, à la fois celle des élèves des prestigieuses écoles de cadets et celle des *ûnkera*, ces sous-officiers nobles qui devaient servir pendant un minimum de deux ans avant d'obtenir leurs épaulettes d'officiers, fut l'objet des préoccupations impériales. S'appuyer sur des cadres compétents permettait d'espérer affirmer la puissance russe en s'appuyant sur un outil efficace. Les guerres révolutionnaires puis napoléoniennes, les interventions plus fréquentes de la Russie sur les théâtres européens ont entretenu l'idée d'une communauté de destin, liée à l'exercice d'un métier aux contraintes certaines, mais à l'idéal exaltant. Daniel Halévy déplorait en 1937 que l'armée française sous la III^e République attende son historien. Il avait cette formule : « L'essentiel ce ne sont pas les actes, c'est le rêve qui les nourrit et l'âme qui les inspire. L'essentiel d'une institution, c'est sa vie quotidienne silencieuse.³ » Il serait présomptueux de vouloir déceler « l'âme qui inspire » les officiers russes, mais ce corps souvent dépeint à partir de ses extrêmes est encore mal connu dans sa « vie quotidienne

³ Cité par Pierre CHALMIN in *L'officier français de 1815 à 1870*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1957, p. 7.

silencieuse. » Comment sont recrutés les officiers russes ? Dans quels milieux ? Comment gravissent-ils les différents échelons de la hiérarchie ? Comment conçoivent-ils leur rôle ? Contribuent-ils à leur mesure à changer les cadres de l'armée ? Leur formation, leurs réflexes professionnels changent-ils leurs liens à la société civile ? Comment cette dernière les considère-t-elle ?

*

Les officiers russes n'ont que tout récemment fait l'objet d'études historiques. L'histoire militaire a longtemps été en défaveur : par le goût du détail factuel développé par ses chantres traditionnels, elle apparaît comme représentative de l'histoire-bataille tant fustigée par l'École des Annales et ses héritiers, dans la mesure où elle use beaucoup du souffle épique dans ses récits. Elle a pu se réduire aussi, parfois, à une histoire des techniques, où foisonnent les informations mais où l'analyse est rarement présente.

Le renouveau des approches du fait militaire en histoire n'est toutefois pas à proprement parler nouveau. Depuis la parution de l'ouvrage de Raoul Girardet sur la société militaire en France⁴, l'intérêt pour une histoire sociale des armées s'est considérablement développé. Raoul Girardet, en définissant l'idée d'une « société militaire », tente de dresser la « biographie d'un groupe social » et de « situer l'évolution de la société militaire à l'intérieur de celle de la collectivité nationale. » Sur la base de ces travaux, le champ historiographique s'est considérablement enrichi, mêlant histoire militaire et histoire politique au travers de l'étude des liens entre officiers et classe politique, ou encore entre officiers et diplomatie. William Serman avait ainsi livré un travail magistral sur les officiers français⁵. L'histoire des armées connaît de plus un profond renouveau de ses méthodes. L'usage raisonné de la sociologie a permis de dégager de nouvelles perspectives. Les apports de la sociologie militaire américaine ont permis notamment d'offrir des entrées théoriques aux témoignages multiples dont le chercheur peut disposer. Morris Janowitz⁶ et Samuel

⁴ Raoul GIRARDET, *La société militaire dans la France contemporaine 1815-1939*, Paris, Plon, 1953, 328 p.

⁵ SERMAN William, *Les origines des officiers français (1848-1870)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, 406 p.

⁶ JANOWITS Morris, *The Professional Soldier : A Social and Political Portrait*, New York, The Free Press, 1971, 2^e édition, 534 p.

Huntington⁷ ont ainsi passé au crible les discours, les représentations de soi et les relations entre officiers et société civile. En France, les travaux de Bernard Boëne et de Michel-Louis Martin⁸ sur les relations armée-État-société ont ouvert de nouveaux champs d'investigation pour les chercheurs. L'approche de l'expérience militaire par l'histoire culturelle a ainsi permis de considérablement renouveler notre vision de la Première Guerre mondiale, avec, entre autres, les travaux d'Annette Becker et de Stéphane Audoin-Rouzeau⁹. Dans une démarche comparative, nous pourrions nous appuyer sur des études concernant des armées aux structures relativement proches de celles de l'armée russe, tels les travaux d'Istvan Deak sur le corps des officiers de la Double Monarchie¹⁰ ou bien encore l'étude de Karl Demeter sur les officiers allemands, qui couvre une vaste période, du XVII^e siècle à 1945¹¹.

Pendant longtemps, dans un champ déjà réduit, les officiers russes n'ont pas attiré l'attention des chercheurs. Symboles du passé, les officiers, figures très présentes dans la littérature¹² comme dans le cinéma russe et soviétique, ne sont pas sans évoquer les fastes de l'ancien régime. Qu'on retrouve la figure de l'officier en retraite et réduit à un état de quasi misère, comme chez Dostoïevski, ou qu'il s'agisse de jeunes et brillants officiers, comme dans *Anna Karenine*, c'est tout un corpus romantique qui est convoqué, associant les clichés de l'insouciance aux pratiques de beuveries où la vodka occupe une place primordiale¹³.

A côté de ces *topoi*, existe cependant une autre approche. L'armée russe a ainsi été traditionnellement étudiée sous l'angle de l'histoire politique, ou de l'histoire des stratégies et des techniques militaires. Les études soviétiques se sont cantonnées dans le strict domaine de l'histoire militaire, apportant de précieuses indications en ce qui

⁷ HUNTINGTON Samuel P., *The Soldier and the State. The Theory and Politics of Civil-Military Relations*, Cambridge Mass., The Belknap Press of Harvard University Press, 1957, 534 p.

⁸ BOËNE Bernard (dir.), *La spécificité militaire*, Armand Colin, Paris, 1990. BOËNE Bernard et DANDEKER Christopher, « Le rôle de la force et des institutions militaires à la fin du XX^e siècle », in BOËNE Bernard, DANDEKER Christopher (dir.), *Les armées en Europe*, Paris, La Découverte, 1998, pp. 7-51.

⁹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 2000.

¹⁰ DEAK Istvan, *Beyond Nationalism. A Social and Political History of the Habsburg Officer Corps, 1848-1918*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1990, XV-273 p.

¹¹ DEMETER Karl, *The German Officer Corps in Society and State 1650-1945*, New York-Washington, Praeger, 1965, XIV-414 p.

¹² SIMPSON Mark S., *The Officer in Nineteenth-Century Russian Literature*, Washington, University Press of America, 1981, III-133 p. ; HINGLEY Ronald, *Les écrivains russes et la société 1825-1904*, Paris, Hachette, 1966, pp. 205-209.

¹³ DUFFY Christopher, *Russia's Military Way to the West: Origins and Nature of Russian Military Power, 1700-1800*, London, Routledge and Kegan Paul, 1981, p. 136.

concerne les théories militaires, l'organisation des effectifs, et les orientations stratégiques du haut commandement. Lûbomir Beskrovnyj et A. Fedorov ont ainsi dressé un tableau très appréciable de l'armée impériale¹⁴. Partant pour écrire une histoire des masses et des grandes structures économique-militaires, ces chercheurs n'ont accordé que peu d'attention aux officiers. Seuls les décembristes, invoqués par Lénine comme des ancêtres libéraux de la Révolution ont trouvé grâce dans l'historiographie soviétique, qui a proposé un travail exhaustif. La bibliographie concernant les décembristes est tout à fait impressionnante¹⁵. Il s'agit encore dans ce cas d'une minorité certes très active et à l'influence décisive, mais peu représentative socialement et intellectuellement du corps des officiers dans son ensemble.

Peu à peu, de nouveaux travaux d'histoire sociale de l'armée ont vu le jour dans le sillage de la sociologie militaire. Ils portent pour l'essentiel sur la période précédant immédiatement la Révolution de 1917. John Bushnell et Peter Kenez, en esquissant un « profil » de l'officier, ont traité du lien de ces hommes avec les mouvements libéraux et révolutionnaires, tentant de dégager les grandes tendances politiques de ce corps¹⁶. Si ces recherches traitent d'une période ultérieure, elles ont mis à jour des problématiques également pertinentes pour la première moitié du XIX^e siècle. Sergej Volkov s'est quant à lui penché sur les officiers sur une large période, en s'appuyant essentiellement sur les sources officielles publiées au cours du XIX^e siècle¹⁷. Il a ainsi ébauché un aperçu du statut d'officier au cours de la période impériale, sans pour autant prendre en compte les décalages entre les textes réglementaires, leurs interprétations et leur réception par les officiers eux-mêmes.

¹⁴ BESKROVNYJ Lûbomir, *Ruskaâ armiâ i flot v XVIII veke [L'armée et la flotte russes au XVIII^e siècle]*, Moskva, Voenizdat', 1958, 643 p. ; BESKROVNYJ Lûbomir, *Ruskaâ armiâ i flot v XIX veke [L'armée et la flotte russes au XIX^e siècle]*, Moskva, Nauka, 1973, 616 p. ; FEDOROV A., *Ruskaâ armiâ v 50-70 godah XIX veka, očerki [L'armée russe dans les années 50-70 du XIX^e siècle, essais]*, Leningrad, Izdatel'stvo Leningradskogo Universiteta, 1959, 291 p.

¹⁵ Pour les publications les plus anciennes, on consultera avec profit MIRONENKO S. V. éd., *Dviženie Dekabristov : ukazatel' literatury. [Le mouvement des Décembristes : bibliographie]. 1977-1992*, Moskva, Gosudarstvennaâ publičnaâ istoričeskaâ biblioteka Rossii, 1994, 360 p. Parmi les travaux récents et renouvelant sensiblement la vision de ce mouvement, citons les travaux d'Oksana Ivanovna Kiânskaâ, telle sa biographie de Pestel' : *Pavel Pestel' : oficer, razvedčik, zagovoršik [Pavel Pestel' : officier, éclaireur, conjuré]*, Moskva, Molodaâ gvardiâ, 2005, 335 p., ainsi que GRANDHAYE Julie, *Les décembristes. Une génération républicaine en Russie autocratique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, 442 p.

¹⁶ BUSHNELL John, *Mutiny amid repression : Russian Soldiers in the Revolution of 1905-1906*, Bloomington, Indiana University Press, 1985, et « The Tsarist Officer Corps 1881-1914 : Customs, Duties, Inefficiency », *American Historical Review*, n° 4, 1981, p. 726-763. KENEZ Peter, « A Profile of the Prerevolutionary Officer Corps », *California Slavic Studies*, n° 7, 1973, pp. 121-158.

¹⁷ VOLKOV Sergej Vladimirovič, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, Moskva, Centrpoligraf, 2003, 414 p.

Dmitrij Celorungo a offert plus récemment un premier travail statistique sur les officiers¹⁸. Il a choisi de dresser un arrêt sur image au moment précis de la bataille de Borodino le 24 août 1812. Recensant les officiers des 1^{re} et 2^e armées occidentales, il a tenté une lecture quantitative de ce corps. Quoique limités dans le temps et dans le type d'officiers qu'une telle analyse peut laisser voir, les travaux de Dmitrij Celorungo, qui chaque année complète sa base de données en partenariat avec le mémorial de Borodino, offrent une première base statistique qui fait référence. Le recrutement des officiers des 1^{re} et 2^e armées occidentales exclut toutefois les officiers cantonnés en garnisons ainsi que les cadres des unités d'invalides. Le profil qu'il dresse est donc réduit aux jeunes officiers des armées actives, ce qui resserre l'étude autour de la frange la plus élevée socialement.

Notre ambition, reprenant des méthodes similaires, est d'incorporer à l'étude non plus seulement les officiers des régiments des armées occidentales, mais d'en toucher la diversité en y incorporant, dans leur juste proportion, des unités beaucoup moins prestigieuses, comme les garnisons, les unités d'invalides qui parsèment le territoire russe. En introduisant de la chronologie dans cette étude, nous tenterons de discerner les orientations de l'État russe, entre volonté de modernisation et difficultés à assurer la couverture militaire d'un Empire si vaste.

Notre choix s'est porté sur le corps des officiers, car l'étude du soldat, renvoyant à celle des citoyens en armes, aurait dilaté le champ d'étude. De plus, avant l'introduction du principe de la conscription en 1874, ces soldats sont avant tout des paysans ou des repris de justice. Dans ses travaux, Elise Kimerling Wirtschafter a par ailleurs déjà bien dégagé les bases d'une histoire sociale du soldat russe¹⁹. A partir d'un large corpus d'archives, elle s'est attachée tout particulièrement aux facteurs physiques et psychologiques de la vie militaire. Ce faisant, elle se confronte à une question capitale pour comprendre le fonctionnement la société russe impériale : que signifie le service pour ces hommes, et pour toute la société ?

Nous avons dès le départ écarté les officiers de marine, relevant d'une culture d'armée bien différente, de même que les militaires des corps de santé, dont la culture

¹⁸ CELORUNGO Dmitrij, *Oficery russkoj armii – učastniki Borodinskogo sraženîâ : istoriko-sociologičeskoe issledovanie [Les officiers de l'armée russe ayant pris part à la bataille de Borodino : recherche historique et sociologique]*, Moskva, Kniga, 2002, 367 p.

¹⁹ WIRTSCHAFTER Elise, *From Serf to Russian Soldier*, Princeton, Princeton University Press, 1990, XIX-212 p.

scientifique a ses logiques particulières. Si les officiers du génie, en tant qu'arme spécialisée de l'armée de terre ont fait l'objet d'une étude, nous n'avons pas abordé le cas des corps militarisés, organisés sur un mode militaire mais constitués de spécialistes civils, comme le corps des ingénieurs des voies de communication ou le corps des ingénieurs des mines²⁰. Enfin, les officiers cosaques n'ont pu être intégrés à notre étude que dans la mesure où ils pouvaient servir dans des unités de l'armée régulière. En effet, les cosaques constituant un *soslovie*, un état en soi dans la société russe qui se définit entre autres par la nature du service militaire dû au souverain²¹, il n'était pas possible d'interroger les réflexes professionnels dans les mêmes termes que pour les autres officiers.

Mener cette étude ne saurait donc se limiter à retracer l'histoire d'un groupe précis et réduit dans l'armée. C'est au contraire une approche transversale de la société russe que nous nous proposons de réaliser. Un tel travail ne pourrait se réduire à l'élite nobiliaire. Tous les officiers russes, du moins au début du XIX^e siècle sont nobles par définition, compte tenu de la Table des Rangs mise en place par Pierre le Grand, qui valorise la formation et le service. Cependant, des nobles servent aussi dans le rang. Il faut bien faire la distinction entre la noblesse acquise par le service et la noblesse héréditaire. Seule l'utilité sociale et la formation reçue justifient, dans la Russie impériale, le rang tenu dans la Table de 1722. L'armée vit en principe pleinement cette diversité sociale, car ce n'est pas tant l'épée qui anoblit que le rang tenu dans l'armée. Certes, la noblesse héréditaire tient les premières places, dans les régiments de la Garde comme à l'état-major ; cependant, le service est aussi un moyen d'ascension sociale, qui joue encore plus nettement sous le règne de Nicolas I^{er} et après les réformes de Miliutin sous le règne d'Alexandre II. Au fur et à mesure que l'on avance dans le XIX^e siècle, le pouvoir tente d'ailleurs de limiter l'accès à la noblesse, en reculant les échelons à atteindre pour accéder aux noblesses personnelle et héréditaire. Si, tentant d'établir une synthèse des travaux menés sur l'aristocratie russe, Michael Confino a pu reprocher à Marc Raeff de ne parler que de « l'élite de l'élite²² », prendre comme objet d'étude les officiers permettrait justement d'élargir considérablement ce type de travaux, au sens où

²⁰ GOUZEVITCH Dmitri et Irina, « Les corps d'ingénieurs comme forme d'organisation professionnelle en Russie. Genèse, évolution, spécificité (XVIII^e et XIX^e siècles) », *Cahiers du Monde russe*, n° 41/4, octobre-décembre 2000, pp. 569-614.

²¹ KOSENKOV E.I., « Oficery Donskogo vojska v èpohu imperatora Nikolaâ I [Les officiers de l'armée du Don à l'époque de l'empereur Nicolas I^{er}] », *Voprosy istorii*, n° 11-12, 2001, p. 122 sq.

²² CONFINO Michael, *Société et mentalités collectives en Russie sous l'Ancien Régime*, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 1991, p. 356.

cela amènerait à tenir compte de tous les aspects de la noblesse de service russe. Pourquoi ces hommes choisissent-ils ce métier ? Existe-t-il des traditions familiales ? Rencontre-t-on un désir d'ascension par le service de l'État en général et par le service militaire en particulier ? Y a-t-il des stratégies familiales qui passent par l'obtention d'un brevet d'officier ? Les raisons de l'engagement, qui transparaissent dans les témoignages font référence aux traditions de la famille ou du milieu, mais aussi à des préférences personnelles, à une vocation. Il faudrait alors préciser les contours de cette vocation. Parfois, c'est aussi par nécessité économique que l'on s'engage dans cette voie.

Les liens entre les officiers et la troupe apporteront un éclairage intéressant sur les processus identitaires à l'œuvre. Il serait trop simple de penser que la relation seigneur-serf se retrouve telle quelle dans l'armée : au contraire, il semblerait que, malgré la discipline sévère qu'on applique dans l'armée, l'écart soit moins important que dans la vie civile. Les mémoires d'officiers font référence au manque de nourriture, surtout en campagne. Le *major* Piševič partage ainsi la nourriture des soldats dans leurs bivouacs²³. On retrouve de même entre eux des structures de sociabilité et de solidarité proches de celles des soldats.

Il s'agit donc, pour reprendre le terme utilisé par Raoul Girardet, de faire une étude de la « société militaire » russe. Cette question rejoint les liens avec les cercles de réflexion, les cercles à vocation politique, et les clubs mondains.

Dans les processus et les structures de sociabilité, se lit clairement l'ambiguïté des rapports entre l'État et le corps des officiers. Nous retiendrons comme définition des structures de sociabilité « un groupement permanent ou temporaire, quel que soit son degré d'institutionnalisation, auquel on choisit de participer²⁴ » La notion de sociabilité demande à mettre en lumière des réseaux : les amitiés qui se lient dans le cadre de relations électives, mais aussi ce « nous » que les officiers emploient dans leurs témoignages : il est capital de s'interroger sur ce à quoi il se réfère.

²³ PIŠEVIČ Aleksandr S., *Žizn' A.S. Piševiča, im samim opisannaâ, 1794-1805 [Vie d'A.S. Piševič, écrite par lui-même, 1794-1805]*, Moskva, Imperatorskoe obšestvo Istorii i Drevnostej Rossijskih, 1885, p. 38, cité par John KEEP in « From the Pistol to the Pen : The Military Memoir as a Source on the Social History of Pre-reform Russia », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, n° 21, ¾, juillet-décembre 1980, p. 306.

²⁴ Définition proposée au cours du colloque de l'Université de Haute-Normandie en novembre 1983 sur le thème « Sociabilité, pouvoirs et société », coordonné par J.P. CHALINE, N. AGUTHIER, F. THELAMON, A. VAUCHEZ et M. VENARD, cité par Jean-François SIRINELLI, in *Génération intellectuelle. Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 12.

La sociabilité des officiers dans la petite « société militaire » qu'ils forment peut être choisie ou subie : si nous reconnaissons la différence qui existe entre une sociabilité élective et une sociabilité subie, qu'elle soit liée à l'entourage familial ou au contexte professionnel, nous n'opposerons pas les deux, car il y a une dépendance nette entre elles : telle structure de sociabilité naît de la rencontre imposée dans un régiment donné, dans une unité éloignée. Dans bien des cas, il s'agit de la seule société imaginable pour les officiers. Nous retrouvons ce rôle de la sociabilité dans l'émergence des cercles à caractère intellectuel et politique.

Les officiers constituent un groupe en principe apolitique, lié comme tout militaire à la famille impériale par un serment contraignant²⁵. Les décembristes occupent naturellement une place dans cette étude, tant leur figure tient de place dans l'historiographie : l'approche chronologique large retenue ici permet de mettre cet événement en perspective, du point de vue de la sociabilité militaire, d'établir des liens avec d'autres cas de révoltes, comme celle du régiment de la garde Semënovskij, en octobre 1820. En effet, on pourrait dès lors placer ces événements ponctuels dans un temps plus long, commencer l'étude des contacts avec l'étranger, et en particulier avec les idées de la Révolution française, à partir de 1799 et de la campagne de Souvorov en Italie, afin de ne pas accorder une trop grande importance aux contacts établis entre 1813 et 1815, lors des campagnes d'Allemagne et de France. Mes recherches de maîtrise m'avaient déjà amené à noter l'existence de liens relativement importants à la fin du Directoire, entre les cadres français et russes²⁶. De plus, ce découpage permettrait d'étudier les liens formels et informels qui s'établissent entre les membres des sociétés secrètes.

*

Pour écrire une histoire sociale des officiers, le dialogue qui s'établit entre ce groupe et l'État constitue un révélateur puissant de la formation d'identités socioprofessionnelles, qui ne naissent pas spontanément, mais toujours en rapport avec la puissance qui les institue. Il s'agirait ainsi de distinguer normes et pratiques,

²⁵ *Polnoe Sobranie Zakonov Rossijskoj Imperii [Recueil complet des lois de l'Empire de toutes les Russies](PSZ)*, 3^e éd., tome XIV, Sankt-Peterburg, 1894, n° 11014.

²⁶ DUJIN Nicolas, « Le rapprochement franco-russe (1799-1800) », mémoire de maîtrise sous la direction de Madame le professeur Marie-Pierre Rey, Université Paris I (Panthéon-Sorbonne), soutenu en juin 2003.

propositions ou décrets de l'État, réponses et attitudes des officiers pour comprendre dans quelle mesure l'armée russe constitue une « société dans la société.²⁷ »

Le cœur de notre problématique repose ainsi sur les liens de convergence et de divergence entre l'État et les officiers, que nous définirons comme des serviteurs de l'État, des cadres maîtrisant un savoir technique particulier, les distinguant au sein des armées des soldats. L'accent est donc mis sur les états de service et les faits de guerre. Les campagnes et les grandes batailles menées par l'armée russe ne seront évoqués que pour les éclairer. Concernant les répercussions des grands courants de pensée du XIX^e siècle et les engagements de certains officiers, leur approche ne peut se réduire à la question de l'apolitisme théorique et des nombreuses manifestations d'opposition des cadres de l'armée. Une littérature abondante a déjà développé l'exemple des décembristes. Certains travaux récents montrent toutefois que des rappels sur les structures de sociabilité ne sont pas inutiles. Les travaux de Lincoln²⁸ sur les décembristes semblent en effet trop souvent méconnus, permettant à de nombreux poncifs d'être réaffirmés de travaux en travaux. Notre approche s'interrogera donc principalement sur les moyens matériels de discussion et d'expression des officiers. La diffusion des idées politiques ne peut faire l'économie d'un cadre de sociabilité engendré par l'armée.

La notion de professionnalisation occupera une place centrale dans notre propos. Dietrich Beyrau avait ouvert cette perspective, en soulevant cette question pour les lendemains de la guerre de Crimée, dans un article programmatique qui n'a malheureusement pas eu les suites espérées²⁹. Giuseppe Caforio plaçait les débuts de la professionnalisation militaire à l'époque napoléonienne, au moment où la figure de l'officier comme exécutant technique, mais doué de rationalité, apparaît véritablement³⁰. Dans le cas russe, Dietrich Beyrau en distinguait les manifestations nettes dans la période qui suit immédiatement la guerre de Crimée. Il est certain que la défaite russe révélait effectivement un manque de préparation, mais les réactions de

²⁷ GIRARDET Raoul, *La société militaire dans la France contemporaine 1815-1939*, op. cit., p. 48.

²⁸ LINCOLN Bruce, « A Re-examination of Some Historical Stereotypes : An Analysis of the Career Patterns and Backgrounds of the Decembrists », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, n° 24, 1976, pp. 357-368.

²⁹ BEYRAU Dietrich, « La formation des corps d'officiers russes au XIX^e siècle : de la « militarisation » à la « professionnalisation », *Cahiers du monde russe et soviétique*, n° 19, juillet –septembre 1978, pp. 309-310.

³⁰ CAFORIO Giuseppe, *Sociologia e Forze Armate. Sviluppo storico della sociologia della istituzione militare*, Lucques, Maria Pacini Fazzi, 1987, p. 83.

rejet des modèles anciens par le haut commandement, par les officiers eux-mêmes à partir de 1855 ne doivent pas tromper. Les explications de la défaite française en 1940 fournies par les chefs militaires proches de l'État français ne comptent pas parmi les plus neutres. Il convient aussi de souligner les continuités, et la lente professionnalisation, qui se manifestent tout d'abord dans les corps techniques de l'armée, avec des programmes d'enseignement pour le moins ambitieux, et qui semblent porter leurs fruits.

La définition même de la professionnalisation pose toutefois problème. Cette notion forgée par la sociologie américaine comporte un aspect téléologique, puisqu'on suppose en un sens un modèle de développement vers lequel une profession pourrait tendre. Dès lors, il devient difficile d'historiciser les conditions de codification d'activités professionnelles et les tentatives, qu'elles aient été menées à bien ou pas, d'unifier, d'homogénéiser voire de fermer un corps professionnel³¹. Ainsi, nombreux sont les auteurs à préconiser l'emploi de l'expression de « développement professionnel » pour qualifier ce processus, à l'instar d'Andrew Abbott³². Nous emploierons par commodité le terme de « professionnalisation » tout en cherchant à étudier le processus de développement de l'organisation professionnelle des officiers russes.

Les travaux menés sur le règne d'Alexandre II nous semblent ouvrir des pistes de définitions intéressantes. Afin de cerner ce que peut recouvrir la notion de professionnalisation dans le monde militaire, nous avons retenu les éléments que William Fuller³³ a mis en lumière. Cinq critères peuvent ainsi être dégagés pour la cerner : l'acquisition de connaissances spéciales, identifiées comme correspondant au champ militaire en constitue une première étape, que ces connaissances aient été acquises en écoles ou sur champ de bataille. Ces notions, connaissances et pratiques reposent en effet sur des standards de performance qui offrent un second trait à la notion. Partant, ces connaissances spécifiques et ces normes de performance sont le

³¹ Cf. les critiques de cette notion par M. MAURICE in « Propos sur la sociologie des professions », *Sociologie du travail*, n°XIV-2, avril-juin 1972, pp. 213-225 ; par J.-M. CHAPOULIE in « Sur l'analyse sociologique des groupes professionnels », *Revue française de sociologie*, n° XIV-1, janvier-mars 1973, pp. 86-114 ; par J. HEILBRON in « La "professionnalisation" comme concept sociologique et comme stratégie des sociologues », in *Historiens et sociologues aujourd'hui*, Journées d'études annuelles de la Société française de sociologie, Université de Lille I, 14-15 juin 1984. Cf. également C. DUBAR et P. TRIPIER, *Sociologie des professions*, Paris, Armand Colin, 1998.

³² ABBOTT Andrew, *The System of Professions. An Essay on the Division of Expert Labor*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988.

³³ FULLER William, *Strategy and Power in Russia 1600-1914*, New York, The Free Press, Macmillan, 1992, p. 5-7.

fondement d'une forte identité de groupe, qui peut s'exprimer par une haute idée de soi et de ses capacités à remplir des fonctions militaires. Ce trait rejaillit sur un quatrième critère, propre au groupe socioprofessionnel que ces exigences ont dessiné : la reconnaissance de la part des officiers d'intérêts spéciaux et communs pour les militaires, s'exprimant en tant que corps. Enfin, les aspirations à l'autonomie de la gestion de l'armée, par le contrôle des admissions et des promotions consolident cette vision d'un corps professionnalisé. Ces critères interagissent, s'entrecroisent ou convergent suivant les époques. Il faut donc y introduire une lecture dynamique, en dégagant ces grands traits.

La professionnalisation, pour être comprise, doit être détachée de la victoire effective sur le champ de bataille. Elle recouvre des champs multiples esquissés par ces cinq critères qui portent à la fois sur les dimensions militaires, techniques sociales et culturelles du métier d'officier. Cette réflexion offre plus largement une clé d'interprétation du processus d'affirmation de l'État et de redéfinition de sa place dans la société russe. La défaite de Crimée a eu un effet moteur sur le programme de réformes, mais celles-ci n'ont été possibles qu'après une longue préparation et une anticipation des nouvelles exigences du métier militaire. La formation du corps des officiers depuis la mort de Catherine II en tant que corps socioprofessionnel participe de ce mouvement, et illustre les contradictions d'une modernisation souvent paradoxale.

La définition et l'appréciation des compétences militaires relèvent au premier chef de la puissance publique qui a recours aux services de ceux qui les maîtrisent, mais l'émergence d'une technique militaire effective suppose la reconnaissance de son bien-fondé par un groupe socioprofessionnel. Il est alors nécessaire que ce groupe reconnaisse la légitimité de l'autorité qui les formule. En s'appuyant sur les catégories définies par Max Weber pour caractériser l'ordre légitime³⁴, on retient quatre préalables à la reconnaissance de la légitimité du pouvoir par un groupe de sujets, qui offre une grille d'analyse des rapports entre la puissance publique et ses serviteurs : la tradition (est valide ce qui a toujours été), la croyance affective (est valide ce qui est révélé ou exemplaire), la croyance rationnelle en valeur (est valide ce qui a été déduit en absolu) et la légalité. Les contours du corps des officiers russes se dessinent donc à travers un dialogue qui met en jeu la reconnaissance de la légitimité des décisions du tsar, à la fois

³⁴ WEBER Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971, pp. 222-252.

« petit père » de ses sujets et empereur d'un État multinational, et leur traduction dans un ordre légal qui tend progressivement à s'imposer.

Ainsi, il s'agit de questionner la capacité de l'État autocratique russe à former, fidéliser et utiliser un groupe socioprofessionnel dans une perspective d'affirmation de la puissance publique. Les officiers russes, loin d'être de simples instruments de la politique impériale, sont des agents moteurs de ce que l'État conçoit comme une modernisation. La période étudiée se caractérise par un processus de rationalisation de l'outil militaire : nous entendons par ce terme la recherche d'une adéquation entre les moyens et les fins poursuivies, une clarification des différentes fonctions et chaînes de commandement afin de permettre une plus grande efficacité. Mais dans le même mouvement, la formation intellectuellement et techniquement exigeante que reçoivent les principaux cadres leur donne par là même des moyens de questionner la légitimité impériale, ce qui en fait une force d'opposition potentielle à la politique du tsar. C'est dans cette tension entre institution de l'outil militaire par le pouvoir impérial et questionnement de ce pouvoir par des officiers de plus en plus compétents que réside le moteur de la formation d'une identité socioprofessionnelle particulière.

*

Réparties entre Moscou, Paris, Bruxelles, nos archives relèvent de fonds de nature très diverses.

Les témoignages, mémoires, écrits à caractère littéraire font émerger des faits, des gestes, des réactions, mais il est bien audacieux de vouloir y déceler les motifs de ces actes. Si l'auteur les indique, peut-on accepter son explication comme telle ? « Pourtant cette difficulté, considérable dans le cas d'individus isolés, s'atténue pour les groupements humains. Parce qu'ils sont constitués de moyennes, les singularités extrêmes s'évanouissent parmi les cas ordinaires³⁵ » Les sources publiées concernent principalement les officiers généraux ou les hommes à la carrière la plus en vue. Entre l'officier subalterne et les grands généraux, il n'y a pas qu'une différence de grade. Les origines, les mérites, la formation, les relations, les intrigues, les hasards de la guerre, entrent pour une part qu'il faudra tenter de cerner, dans les profils de carrière. Les cas exceptionnels déjà étudiés pourront alors être utilisés, puisqu'ils se trouvent en marge

³⁵ CHALMIN Pierre, *L'officier français de 1815 à 1870, op. cit.*, p. 8.

de pratiques usuelles, de principes réglementaires qu'ils contribuent aussi à définir par la négative. Il serait utopique de vouloir rassembler tous les officiers russes ayant servi sous notre période. Georges Six a tenté une étude exhaustive pour les généraux de la Révolution et de l'Empire et a pu réunir quelques 2243 dossiers en trente ans d'études³⁶... Il est alors nécessaire d'avoir recours aux statistiques pour quantifier différents profils moyens. Mais les statistiques, en dépit de la rigueur que donne en apparence le recours aux outils mathématiques, ne sont jamais absolues : le choix des variables est capital dans l'exploitation d'une telle base de données.

Sans réduire notre thèse à cette seule base, une étude prosopographique s'avère indispensable pour mener à bien ce projet. Si l'on veut découvrir les traits généraux d'un corps, il faut croiser l'étude de plusieurs itinéraires, mettre en lumière des générations, des lignées, mais aussi observer les structures de sociabilité qui soutiennent l'existence professionnelle de ces hommes. La reconstruction des trajectoires est possible par la biographie ou par l'étude du devenir d'un groupe initialement homogène. Les officiers subalternes et supérieurs sont évidemment trop nombreux pour que cette étude soit véritablement exhaustive. Par ailleurs, se concentrer sur les officiers généraux ne semble pas tout à fait probant, du point de vue des axes retenus : en effet, cela reviendrait à se concentrer sur les carrières les plus prestigieuses, et rester une fois de plus dans l'étude d'une élite sociale, dont le cursus passe bien souvent par la Garde impériale et l'état-major général. Nous avons mis l'accent sur quelques régiments, choisis dans des armes différentes, dans la garde, mais aussi et surtout dans la ligne, et que l'on suivrait sur toute la période. Le croisement de ces sources permettra d'examiner les éventuels allers et venues entre ces deux composantes de l'armée, en mettant à jour des destins individuels et des lignées éventuelles.

Les sources principales qui ont été utilisées pour alimenter cette base de données sont les *formulârnye spiski*, formulaires administratifs que les *polkovniki* commandant un régiment devaient remplir tous les ans, et pour chaque officier. Ces documents rappelaient les étapes de la carrière de ces hommes, précisaient s'ils étaient mariés, s'ils avaient des biens immobiliers et, en ce cas, leur nature et leur localisation. Ils établissaient avec précision les distinctions, récompenses et punitions reçues et mentionnaient enfin les rapports éventuels de ces officiers avec des cercles intellectuels

³⁶ SIX Georges, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux de la Révolution et de l'Empire*, Diem, 1934, réimpression Bernard Giovanangeli Editeur, 1999, en deux volumes.

et politiques. Le comte de Langeron y fait très explicitement référence³⁷ lorsqu'il évoque son expérience de commandement sous les drapeaux russes ; les Archives russes d'État d'histoire militaire (RGVIA) à Moscou en conservent des séries pour une partie non négligeable des régiments³⁸.

Les formulaires présentent un intérêt majeur du point de vue d'une étude sociétale de l'armée russe. Ils furent introduits en 1718 par Pierre le Grand, qui souhaitait en faire un outil pour gérer au mieux l'armée russe naissante. Sous le règne d'Anne I^{re}, ils acquièrent un caractère plus systématique. En 1756, les *formulârnyye spiski* devinrent *posluženye spiski*. Cependant, ce changement d'appellation ne change pas l'intérêt et le type d'informations inscrites. On introduit toutefois une mesure significative. Le commandant de l'unité devient responsable des informations contenues et doit signer le document ainsi établi. Lors de l'entrée au service, le seul élément d'information sur lequel il était obligatoire de fournir des documents concerne les origines. Il ne semble pas que d'autres documents aient été exigés pour les autres données. On sait en effet que l'appartenance à tel ou tel état n'est pas sans incidence sur les profils de carrière. Après 1812, il est établi non plus une fois par an, mais deux fois : le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet : un exemplaire reste dans la division, un autre part au département de l'Inspection du ministère de la Guerre³⁹. La gestion est donc centralisée. En 1831, on revient à un formulaire chaque année et, en 1849, l'établissement d'un formulaire exhaustif se fait tous les cinq ans, accompagné d'une version réduite tous les ans, auxquels s'ajoutent des états de service établis lors de chaque transfert et de chaque départ en retraite. Pour présenter ses droits au transfert ou à la retraite, l'officier fait rédiger une *kratkaâ zapiska o službe*, ou courte notice sur le service, à partir des formulaires établis régulièrement au cours de sa carrière⁴⁰. A compter de 1872, la signature de l'officier concerné est rendue nécessaire pour valider ce document.

Il s'agit d'une source relativement fidèle. Ainsi, seulement 1% des formulaires utilisés ne révèlent que des informations incomplètes⁴¹. Les officiers avaient tout intérêt

³⁷ AMAE, Mémoires et documents (MD), Russie, tome XX, document 1 : Mémoires du comte de Langeron (1790-1791), Campagnes contre les Turcs, f. 37^v-38.

³⁸ Il s'agit du Fond 489, « *Formulârnyye spiski (1720-1816)* », qui comporte en réalité des pièces allant jusqu'à 1908.

³⁹ CELORUNGO Dmitrij, *Oficerskij korpus Russkoj armii po formulârnyym spiskam (istočnikovečeskoe issledovanie)* [Le corps des officiers de l'armée russe d'après les formulârnyye spiski (recherche d'étude des sources)], Moskva, 1997, pp. 9-10.

⁴⁰ VOLKOV Sergej Vladimirovič, *Russkij oficerskij korpus* [Le corps des officiers russes], op. cit., p. 210.

⁴¹ La proportion est similaire à celle établie par Dmitrij Celorungo dans ses travaux de recherches.

à ce que ce document fût bien rempli, car les profils de carrière en dépendaient. Ils révélèrent toute leur importance au moment de faire valoir des droits à la retraite ou pour faire valoir des droits aux promotions à l'ancienneté. Il y a une véritable pression du groupe des officiers contre la fraude, l'habitude est prise d'être classé selon l'ancienneté. Les officiers connaissent ainsi leur ancienneté au mois près, parfois même celle de leurs rivaux. L'attribution de l'insigne de distinction pour service irréprochable 22 août 1827 se fait aussi sur la base des informations. Cependant, les contemporains soulignaient aussi les limites administratives d'un tel document pour contrôler les promotions. Semën Voroncov, dans un rapport à l'empereur Alexandre de 1802, indiquaient que certains officiers pouvaient ainsi éventuellement signer leur état de service quelle que soit la pièce établie par le commandant, par peur de recevoir de mauvaises évaluations⁴². Les formulaires font aussi mention des punitions, même si l'historien se trouve sur ce point dépendant de la gestion administrative. En effet, les punitions sans récidive sont supprimées des fiches personnelles après trois ans⁴³.

Etablis au sein de l'état-major du régiment, ces documents administratifs étaient signés par le commandant de l'unité. Il ne s'agit pas seulement d'un document de service : il sert à établir non seulement les droits de l'officier mais aussi ceux de sa famille dans la société : il sert de certificat de noblesse pour toute la famille, il établit les droits à l'éducation gratuite des enfants, les droits à pension des veuves et des orphelins... Ces documents sont ainsi établis au moment des départs en retraite, et servent de certificats pour les impétrants aux corps de cadets. Les renseignements concernant les biens possédés se limitent dans un premier temps aux domaines, aux terres et aux âmes. Ceci s'explique par le fait que ce type de propriété est l'apanage de la noblesse. Pour répondre à l'apparition de nouvelles formes de fortune et à la diversification du type social des officiers, à partir de 1827, sous la rubrique des biens, on n'indique plus seulement les domaines, mais aussi les maisons.

Ce sont 1716 fiches qui ont ainsi été mises en série et traitées. Dans la mesure du possible, nous avons consulté celles qui étaient conservées dans les archives de chancellerie ; elles ont pu être complétées par les listes imprimées, même si celles-ci se réfèrent le plus souvent aux régiments les plus prestigieux et risquent donc d'introduire

⁴² VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske, predstavljenaâ imperatoru Aleksandru Pavloviču v 1802 g. [Note sur l'armée russe, présentée à l'empereur Alexandre Pavlovitch en 1802] (ci-après : « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] ») », in BARTENEV Petr (éd.), *Arhiv Knâzâ Voroncova [Archives du prince Voroncov]*, Moskva, 1876, tome X, p. 487.

⁴³ VOLKOV Sergej Vladimirovič, *Russkij oficerskij korpus, op. cit.*, p. 234.

un biais dans l'analyse statistique. Afin de traiter ces données, d'opérer non seulement un travail statistique mais aussi d'approches qualitatives, nous avons utilisé les possibilités offertes par le logiciel Access.

Le fond 489 des archives RGVIA possède de conséquentes séries de formulaires, classés par unités, pour la période 1720-1816. Face à une telle masse, il a fallu opérer par sondages. Il eut été dommageable de procéder par grade, d'écarter par exemple les officiers subalternes. Nous avons donc choisi de sélectionner des échantillons de régiments représentatifs, en faisant en sorte d'avoir plusieurs sondages possibles sur la période ou de disposer en tout cas de régiment de nature et de lieux de cantonnement comparables. Afin de disposer d'un corpus à la fois représentatif dans les bornes chronologiques et dans les structures mêmes de l'armée russe, nous avons procédé à une sélection par armes et par situation géographique de chacun des régiments. Nous avons ainsi pu, en établissant notre échantillon, tenter de respecter les proportions des troupes russes⁴⁴. L'infanterie occupe l'essentiel de nos sources, suivie par la cavalerie, et enfin l'artillerie, le génie, les unités de garnison et d'invalides. L'approche géographique a tenté de couvrir l'ensemble des terres de l'Empire, tout en tenant compte de la concentration plus ou moins forte de troupes suivant les régions. La Russie occidentale est ainsi représentée par une douzaine de régiments, mais nous n'avons pas négligé les troupes de Sibérie, dont nous avons retenu trois unités, ou celles de la Russie méridionale et du Caucase, représentés par sept unités.

Afin de donner de la chair aux données statistiques ainsi constituées, nous avons confronté ces chiffres aux documents qui donnent à voir une vie plus quotidienne du corps. A Moscou, ont été principalement consultées les archives régimentaires, les archives des échelons administratifs centraux, notamment les fonds de la justice militaires, ainsi qu'un nombre important de fonds privés⁴⁵. Les archives du ministère de la Guerre, conservées au RGVIA, en particulier celles de la Chancellerie du conseil du ministre de la Guerre, celles de la Chancellerie du ministre de la Guerre, ou bien encore celles de la Chancellerie du chef de l'état-major général⁴⁶, ont attiré toute notre attention. Les diverses écoles ont de même appelé des études approfondies⁴⁷.

⁴⁴ Cf. Annexe.

⁴⁵ Gosudarstvennyj Arhiv Rossijskoj Federacii (GARF) [Archives d'Etat de la Fédération de Russie].

⁴⁶ Rossijskij Gosudarstvennyj Voenno-Istoričeskij Arhiv (RGVIA) [Archives d'histoire militaire de l'État russe], F. 28, 29 et 35.

⁴⁷ RGVIA, F. 310, 314, 315, 318, 326, 328, 345, 346, 351, 360, 368.

La Bibliothèque Russe d'État, anciennement Bibliothèque Lénine, dispose d'un fonds très important de manuscrits déposés par divers serviteurs de l'État impérial. Pëtr Zajončkovskij en a dirigé l'inventaire⁴⁸, un travail complémentaire a été mené ensuite par S.V. Žitomirskaa⁴⁹. Ces fonds manuscrits concernent principalement le corps des officiers généraux, disposant d'archives plus conséquentes que le reste des officiers, du fait de leurs fonctions de premier plan. Toutefois, quelques pièces émanant d'officiers supérieurs et subalternes y sont aussi recensées.

A Paris, nous avons exploité les riches collections des archives du ministère des Affaires étrangères, celles du Service Historique de la Défense, ainsi que les fonds de police générale conservés aux Archives Nationales. L'intérêt qu'a suscité tout au long du XIX^e siècle l'armée russe a laissé de nombreuses traces dans les fonds français : le Service historique de la Défense, département de l'armée de Terre (SHD-T) et les archives du ministère des Affaires Etrangères (AMAE), conservent ainsi des rapports de missions et divers documents rassemblés par des ambassadeurs et des voyageurs. Le but des missions envoyées en Russie au long du XIX^e siècle restait évidemment l'appréciation de la puissance russe et de ses capacités d'interventions militaires. Il s'agissait de :

« connaître la véritable force d'un pays, ses ressources militaires en hommes et en matériel, les forces et les faiblesses de son organisation, les mérites et les défauts de l'administration de l'armée, la répartition des éléments qui la composent.⁵⁰ »

Cependant, les officiers et diplomates français envoyés en mission en Russie eurent accès à des documents de première importance, leur permettant de proposer des analyses très satisfaisantes sur les forces impériales.

Les sources normatives, juridiques et réglementaires constituent une part importante de notre corpus. En effet, ces textes contribuent à cerner un corps de serviteurs par sa définition juridique, ses prérogatives, ses devoirs tant vis-à-vis de l'autorité militaire que de l'État et de la société. John Keep a mené un programme

⁴⁸ ZAJONČKOVSKIJ Petr, *Ukazatel' vospominanii, dnevnikov i putevyh zapisok XVIII-XIX vv (iz fondov otdela rukopisej)* [Guide des mémoires, journaux et écrits de voyages des XVIII^e et XIX^e siècles (dans les fonds du département des manuscrits)], Moskva, Biblioteka im. Lenina, 1951, 224 p.

⁴⁹ ŽITOMIRSKAA S.V., *Vospominaniâ i dnevniki XVIII-XX vv. : ukazatel' rukopisej* [Mémoires et journaux des XVIII^e et XIX^e siècles : guide des manuscrits], Moskva, Kniga, 1976, 619 p.

⁵⁰ AMAE, MD, Russie, tome XXXVII document 22 : Lettre confidentielle de M. Casimir Perrier à Son Excellence Monsieur Guizot, ministre des Affaires étrangères, Saint-Pétersbourg, 11 janvier 1842, f. 212.

ambitieux de recherches sur le statut juridique des divers éléments de l'armée russe⁵¹. Il a tenté de montrer comment s'était constitué un groupe distinct des sous-officiers et des hommes du rang, par le biais des privilèges que le pouvoir leur avait accordés. Il est possible de reprendre une étude juridique sur ce moment où, la fidélité au pouvoir impérial se resserrant y compris par la contrainte, les officiers prennent conscience de la spécificité du service des armes. Ainsi, en élaborant une juridiction à l'égard des officiers, on brise une partie des privilèges que la noblesse avait acquis par la Charte de 1785, mais du même coup, on recrée une autre forme de fidélité, un esprit de corps qui n'est pas, à proprement parler, lié à l'appartenance nobiliaire, mais à l'exercice d'un métier particulier, et à ses avantages juridiques. Les premiers Recueils de lois systématiques voient le jour sous notre période. Ce travail de compilation, commencé en 1802, sous le règne d'Alexandre I^{er}, fut achevé trente ans plus tard, sous Nicolas I^{er}. Ce dernier chargea le 31 janvier 1826 la Deuxième Section de la Chancellerie particulière de Sa Majesté Impériale d'établir un code des lois. La cheville ouvrière de ce travail colossal fut Mihail Mihajlovič Speranskij. Le Recueil complet⁵² comporte 30 600 textes législatifs, lois, ordonnances, oukases, décrets, etc., compilés en quarante-cinq tomes. A cette source s'adjoint le Recueil des lois⁵³ en vigueur publié par Speranskij en 1833, qui rassemble quelques 42 000 textes de lois, en quinze volumes.

Les règlements militaires⁵⁴ peuvent paraître à bien des égards une source aride, mais ils n'en sont pas moins essentiels, « au cœur de la relation antagoniste entre l'État impérial et la société⁵⁵ ». Les forces armées disposent en effet d'une juridiction particulière qui, sans entrer en contradiction avec la justice civile, finit par individualiser ce groupe autour de codes particuliers. Les jugements de la cour martiale ne peuvent ainsi être contestés devant les autres cours, et ne peuvent être revus que par la voie administrative. L'aspect normatif de ces sources traduit une ligne de conduite

⁵¹ KEEP John, « The Case of the Crippled Cadet : Military Justice in Russia under Nicholas I », *Canadian Slavonic Papers*, n° 28, 1986, pp. 36-51 ; « Justice for the Troops : A Comparative Study of Nicholas I's Russia and France under Louis-Philippe », *Cahiers du monde russe et soviétique*, n° 28, janvier-mars 1987, pp. 31-54 ; « The Sungurov Affair, 1831: A Curious Conspiracy », in MENDELSON E. et SHATZ M. (dir.), *Imperial Russia 1700-1917: Essays in Honor of Marc Raeff*, Dekalb, 1988, pp. 177-197 ; « No Gauntlet for Gentlemen : Officers' Privileges in Russian Military Law 1716-1855 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, n° 34, janvier-juin 1993, pp. 171- 192.

⁵² *Polnoe sobranie zakonov Rossijskoj imperii*, [Recueil complet des lois de l'Empire de toutes les Russies](PSZ), Sankt-Peterburg, 1826.

⁵³ *Svod Zakonov Rossijskoj imperii* [Recueil des lois de l'Empire de toutes les Russies], (SZ), Sankt-Peterburg, 1833.

⁵⁴ *Svod Voennyh postanovlenij* [Recueil des décisions militaires], en douze volumes, Sankt-Peterburg, 1838.

⁵⁵ KEEP John, « No Gauntlet for Gentlemen : Officers' Privileges in Russian Military Law 1716-1855 », art. cit., p. 171.

attendue mais ne laisse pas forcément voir les écarts commis par les officiers. Les archives de la justice militaire nous renseignent alors sur les conduites hors-normes que combattent les autorités politiques et militaires.

Afin de compléter au mieux et d'éclairer les sources normatives, légales et les documents issus des chancelleries politiques et militaires de l'Empire, nous avons fait appel le plus largement possible aux archives privées. La difficulté est évidente, la transmission de ces fonds ayant été souvent rompue par les révolutions de 1917. Le fonds conservé par l'Association du régiment des Cosaques de l'Empereur, conservé à Courbevoie, est à ce titre exceptionnel. Il représente en effet le seul ensemble de patrimoine régimentaire russe préservé dans son intégralité. Les officiers de ce régiment ont réussi à quitter la Russie, après la Révolution de 1917, transitant par Gallipoli, en emportant une partie des archives de leur unité, sur ordre du général Grekov qui commandait alors le régiment. Expédiées sur le Don puis à Constantinople et enfin à Belgrade lors de la guerre civile, ces collections sont arrivées en France en 1929, à Courbevoie, dans une maison louée par l'association régimentaire. Le général Opric y réorganise le musée. L'annonce du Front Populaire crée un temps d'incertitude et de crainte, qui conduit les officiers à mettre en dépôt une partie de leur collection au Musée Royal de l'armée à Bruxelles où elle se trouve toujours et au musée de l'Armée à Paris, dans la salle des Alliés jusqu'en 1981. Jusqu'à nos jours, leurs descendants ont entretenu ces archives au siège de leur association dont ils ont pu acheter le bâtiment en 1949. Nous disposons ainsi d'un fonds complet sur un régiment d'élite. Grâce à MM. Alexandre Bobrikoff et Gérard Gorokhoff, il a été possible d'y accéder. Deux fonds distincts sont conservés : la 6^e batterie et le régiment des Cosaques de l'Empereur. Le premier a été rassemblé avec la contribution du grand duc Andrej Vladimirovič, lui-même inscrit sur les listes de cette batterie. Les archives sont rassemblées sous formes d'albums dans lesquels ont été collectées ou dactylographiées postérieurement les pièces ayant trait à l'histoire de ces deux unités.

Si le dépôt laissé par les anciens élèves du Lycée Alexandre de Tsarskoe Selo au Musée Royal de l'armée de Bruxelles ne concerne pas directement les problématiques strictement militaires, il offre toutefois un certain nombre de documents concernant la période où le lycée fut rattaché à l'administration générale des établissements d'éducation militaire. On a ainsi pu trouver de précieux compléments quant au quotidien des futurs cadres de l'armée pendant leur formation ainsi qu'un aperçu

complémentaire sur la part des débouchés militaires dans un établissement à vocation principalement civile.

Enfin, avec les précautions qui s'imposent dans l'utilisation de ces sources, les témoignages et mémoires publiés demeurent une source irremplaçable, en complément des archives administratives. Ces sources ont alors été soumises à une grille de questions semblables, afin de dépasser l'anecdote. S'affranchissant du devoir de réserve, beaucoup d'officiers livrent leurs souvenirs. Recueils incomparables de souvenirs vivants, donnant une vision incarnée du service dans l'armée russe, ces sources sont sujettes à caution, du fait des défaillances de la mémoire et du caractère souvent apologétique que prennent certains écrits personnels. Mais, en croisant ces différents témoignages, nous avons pu reconstituer certains réseaux, les circuits de prise de décision, les cercles influents. Ces témoignages ont encore une faiblesse. La mode des mémoires militaires s'est développée dans le climat de la guerre patriotique, mais c'est surtout après la guerre de Crimée que le genre s'est épanoui. Certaines sources ont donc un regard rétrospectif, qui contredit souvent la vision que donnent les sources produites à la veille de la guerre en 1853. Les archives de nature privées ont donc été privilégiées dans la mesure du possible, en particulier les carnets intimes, journaux, qui ne sont pas destinés à être publiés et qui comportent une plus grande part d'immédiateté. Les correspondances avec les proches laissent voir des réseaux de relations familiales, amicales, professionnelles, l'expression de besoins, d'idées, de jugements.

Nous avons de même eu recours à la musique militaire, tant les chants régimentaires que les poèmes et les diverses pièces mises en musique par des officiers. Au travers de ces productions, ils se racontent leur histoire et entretiennent une mémoire collective, en mobilisant des champs lexicaux propres qu'il convient d'analyser⁵⁶. C'est en effet après les campagnes de 1812-1815 que se constituent véritablement des corpus cohérents de chants militaires, les régiments les plus prestigieux se dotant les premiers de chants rappelant leurs heures de gloire. Cette source, utilisée tout d'abord en sociologie militaire, demande à mettre en place des outils d'analyse lexicale, qui permettront de dégager des motifs proprement militaires.

⁵⁶ PAVEAU Marie-Anne, « Images de la militarité dans les chants de l'Armée de terre française », in THIEBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, Paris, PUF, 1999, pp. 213-260 et FRANCFORT Didier, « Pour une approche historique comparée des musiques militaires », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 85, janvier-mars 2005, p. 85-101.

*

Nous avons choisi de centrer cette étude sur la période qui s'étend de la mort de Catherine II à la veille de la guerre de Crimée. Le fait d'exclure une étude de la guerre de Crimée et de ses conséquences sur l'armée russe, permet de mieux mesurer l'état d'esprit des cadres de cette armée au milieu du XIX^e siècle, à la veille du conflit. Les officiers russes ont-ils conscience d'un éventuel retard de l'armée en 1854 ? Certains mémorialistes ont vu une rupture nette, après coup, évoquant une armée désorganisée, quasi féodale pour certains, reposant sur des principes stratégiques et organisationnels éculés. Bon nombre évoquent la primauté des exercices de parade sur les manœuvres effectives, à l'appui de ces démonstrations. Les officiers formés dans les armes techniques semblent avoir au contraire une haute idée de l'instruction qu'ils ont reçue et ne doutent pas de leur supériorité.

Nous nous proposons de suivre un parcours chronologique, autour de deux ruptures fondamentales dans l'histoire de la Russie et dans l'histoire des officiers russes : 1812 constitue une matrice référentielle, tant dans l'expérience du combat que dans les représentations intellectuelles du service de l'État. 1825, autour de l'épisode décembriste, marque le difficile apprentissage de l'apolitisme chez les militaires et contribue à accroître à la fois l'intérêt et la méfiance que l'État et les officiers se portent mutuellement.

Se dessine ainsi un premier temps de réorganisation de l'outil militaire sous Paul et Alexandre I^{er}, moment où se distinguent les principaux traits de la relation entre les officiers et l'État au XIX^e siècle. Quels sont alors les liens entretenus par les officiers avec le service des armes ? Quels sont les fondements d'un corps certes dominé par un ethos nobiliaire, mais aux origines en réalité diverses ?

1812 ouvre une période d'effervescence et d'intense réflexion des officiers sur leurs devoirs et leurs droits envers l'État, leur place et leur rôle dans la société russe. Comment les officiers considèrent-ils l'idée d'un sol et d'une nation russes à défendre ? Quels rôles croient-ils devoir jouer au sein de leur pays ?

La méfiance grandissante de l'État, marquée par la répression de 1825, signe un troisième temps, fait de valorisation et de contrôle accru : le règne de Nicolas I^{er} semble ainsi être une époque de stabilisation dans les liens qui unissent les officiers et l'État. Sur quels critères professionnels les officiers s'appuient-ils pour faire valoir leurs intérêts ?

Chapitre introductif :

La Russie et son armée à la mort de Catherine II

Catherine II (1762-1796) s'éteint le 6 novembre 1796. Un règne s'achève, marqué par une personnalité forte et haute en couleurs. Les contemporains craignent la fin d'un âge d'or, tant le tsarévitch Paul jouit déjà d'une bien piètre réputation, en comparaison de sa mère. Correspondante des philosophes des Lumières, femme d'esprit, l'impératrice a eu une action décisive sur la modernisation de l'Empire⁵⁷. Son action dans le champ législatif a contribué à amarrer plus que jamais la Russie à l'espace politique et culturel européen. La volonté des souverains russes, en particulier de Pierre le Grand et de Catherine II de tourner la Russie vers l'Europe, voire d'« européeniser » l'ensemble des structures étatiques et sociales, a profondément bouleversé les structures de l'Empire⁵⁸. Le poids du référent européen est écrasant, qu'on entende emprunter à la France ou à la Prusse des modèles qui ont apparemment fait leurs preuves ou que la pensée politique et technique venue d'Occident irrigue inmanquablement les réflexions menées en Russie⁵⁹.

Le règne de l'impératrice a coïncidé avec une politique active sur le plan extérieur. D'abord tournée vers une politique nordique, sur les instigations du ministre Panin, visant à assurer la sécurité des Russes en Baltique, Catherine II a ensuite poursuivi le rêve de Pierre le Grand d'accéder aux mers du sud. Constantinople reste une cible privilégiée, conduisant l'impératrice à l'annexion de la Crimée en 1783. Les

⁵⁷ Cf. ALEXANDER John T., *Catherine the Great: Life and Legend*, Oxford, Oxford University Press, 1989, 418 p. ; MADARIAGA Isabel de, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, Paris, Fayard, 1987, 784 p. ; CARRERE D'ENCAUSSE, *Catherine II. Un âge d'or pour la Russie*, Paris, Fayard, 2002, 656 p.

⁵⁸ REY Marie-Pierre, *Le dilemme russe, la Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*. Paris, Flammarion, 2002, pp. 56-127.

⁵⁹ ALEKSEEVA E.V., *Diffuziâ evropejskih innovacij v Rossii (XVIII-načalo XX vv.) [La diffusion des innovations européennes en Russie (XVIII^e-début du XX^e siècle)]*, Moskva, Rospên, 2007, 368 p.

partages successifs de la Pologne sont venus encore accroître l'emprise territoriale de la Russie et accentuer son ancrage en Occident.

Le tsarévitch Paul a quitté sa résidence de Gatchina dès l'annonce de l'attaque de sa mère. L'héritier a été tenu à l'écart des prises de décision, le projet de Catherine II étant même de priver son fils de ses droits au profit de son petit-fils, le grand-duc Alexandre Pavlovitch. Le nouvel empereur, qui a alors quarante-deux ans, hérite cependant d'un appareil d'État qui le précède. L'impératrice laisse à son fils un vaste empire. Mais les structures administratives sont encore à consolider, voire dans certains domaines à bâtir. La gestion de l'armée notamment, sollicitée à la fois pour la conquête et l'administration de l'Empire, doit appeler les efforts du nouvel empereur.

Quels atouts et quelles contraintes présentent alors un empire aussi vaste que la Russie pour prétendre au rang de puissance et assurer tant le contrôle du territoire que la mobilisation de ses ressources ?

Quel rôle peut jouer l'armée en tant que pilier essentiel du régime, garant de la légitimité et l'efficacité du pouvoir ? L'administration militaire s'est renforcée, créant de nouveaux outils de gestion, mais le recrutement reste problématique.

Le corps des officiers émerge progressivement, les grades et les fonctions trouvant une définition plus précise. Le lien avec l'éthos nobiliaire est fort, malgré le principe d'ouverture à toutes les catégories sociales qui est posé dans les règlements. Quelles sont alors les bases de la formation professionnelle pour tenter de répondre aux besoins réels de l'armée ?

I- L'Empire russe : enjeux et atouts d'un vaste territoire

Indéniablement, l'étendue du territoire de l'empire constitue à la fois une faiblesse et un facteur de puissance pour la Russie⁶⁰. Outre les débouchés que cette extension offre, elle contribue par son importance démographique à la puissance militaire des empereurs de Russie.

Le mouvement de rassemblement des « terres russes », initié par les grands princes de Moscou, conduit à affirmer deux principes dont les tsars héritent à la mort de Catherine II. Il pose tout d'abord un rapport très particulier, pour ainsi dire consubstantiel entre l'État et l'Empire en devenir. Il invite ensuite à affirmer une nature continentale de cet empire, ce qui conduit la Russie à une politique d'absorption progressive de ses voisins : les khanats mongols, l'Ukraine cosaque, les provinces baltes, les tribus nomades de Sibérie, les hordes kazakhs, les principautés musulmanes du Caucase, enfin les khanats ouzbeks : le voisin d'hier, qu'on observait depuis les lignes de défense érigées dès l'époque moderne, contre lequel on a combattu, et qui représentait un « Autre » linguistique, religieux ou culturel, peut potentiellement devenir partie intégrante de l'empire. L'assimilation progressive des élites de ces nouveaux territoires se fait en prélude à une russification qui atteint son point culminant sous le règne d'Alexandre III (1881-1894).

L'aspect multinational de l'Empire touche directement l'armée et ses cadres dans leur organisation et dans les liens entre Russes et sujets allogènes aux statuts et aux degrés d'intégration divers. Dès le règne de Pierre le Grand, la Russie a dépassé le projet de rassemblement des terres russes pour se lancer dans une expansion inédite.

⁶⁰ BURBANK Jane, COOPER Frederick, *Empires in World History: Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010, pp. 251-286.

A- Un Empire en pleine expansion

Procédant au départ d'une volonté de « rassembler les terres russes », celles de l'ancienne Russie kiévienne, la politique d'expansion des grands princes de Moscou permit de mettre fin à la subordination de Moscou à la Horde d'Or⁶¹, sous le règne d'Ivan III (1462-1505). L'évolution de la titulature est éclairante sur la voie que prend alors l'État russe. En 1485, le grand prince Ivan III se proclame « souverain (*gosudar'*) de toute la Rous' » affirmant sa pleine souveraineté sur les terres rassemblées. Le territoire contrôlé s'étend déjà sur près de deux millions de kilomètres carrés en 1493. La Russie unifiée est alors le seul État orthodoxe depuis la chute de Constantinople en 1453. Ivan IV dit le terrible (1533-1584), reprenant la conception théocratique de l'Empire romain d'Orient et se fait couronner tsar le 16 janvier 1547. La célèbre lettre que le moine Philotée, du monastère Eleazar de Pskov, écrivit probablement entre 1515 et 1521 au grand prince de Moscou Vasilij III, affirme alors que Moscou est la troisième Rome⁶². L'expansion territoriale a été accompagnée et soutenue par un travail de réflexion de la part de clercs servant l'État russe en gestation, qui viennent justifier les fondements de la fonction monarchique⁶³. Les Romanov, qui montent sur le trône en 1613 sont au fait des enjeux à la fois territoriaux, politiques et religieux que revêt la défense de la Russie⁶⁴.

1- Des logiques d'expansion héritées

Depuis l'expansion lancée par Ivan III, la petite Moscovie s'est considérablement agrandie. Les conquêtes de Pierre le Grand ont renforcé encore sa

⁶¹ NAZAROV V. D., « Konec zolotoordynskogo iga » [« La fin du joug de la Horde d'Or »], *Voprosy istorii*, n° 10, 1980, pp. 104-120.

⁶² « Écoute et souviens-toi, Tsar très pieux, que tous les royaumes chrétiens se sont réunis dans ton royaume, que deux Romes sont tombées, mais que la troisième est debout et qu'il ne saurait y en avoir une quatrième : ton royaume chrétien ne sera par nul autre remplacé. » Lettre reproduite par V. MALININ in *Starec Eleazarova monastyra Filofej i ego poslaniâ* [Le starets Philothée du monastère d'Eleazarov et ses épîtres], Kiev, 1901, réimpr., London, Gregg, 1971, Annexes, pp. 49-55.

⁶³ COQUIN François-Xavier, « La philosophie de la fonction monarchique en Russie au XVI^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 14, n°3, 1973, pp. 253-280.

⁶⁴ KOROSTOVEC I. [poručik], *Preobražency 1683-1890* [Les Preobražency 1683-1890], Sankt-Peterburg, E. Goppe, 1890, p. 4.

position géopolitique. Les guerres contre la Suède ont permis l'accès à la Baltique⁶⁵, ouvrant suivant les termes du tsar à la fondation de Saint-Pétersbourg, « une fenêtre sur l'Europe ». De plus, la victoire remportée sur le roi de Suède Charles XII à Poltava assure pour longtemps les frontières septentrionales et occidentales de l'Empire⁶⁶. La longue guerre du Nord (1700-1721), qui opposa la Suède à une coalition de la Russie, du Danemark-Norvège et de la Pologne-Lituanie a permis au tsar de mettre la main sur des territoires qui avaient été conquis par Ivan IV et perdus au XVII^e siècle.

En 1703, Pierre le Grand s'empare de l'embouchure de la Néva et de la région de l'Ingrie, comprise entre la Néva et le lac Ladoga. C'est à cet endroit ouvert sur la Baltique qu'il décide d'établir sa capitale. En 1709, sa victoire à Poltava permet l'annexion de l'Estonie, de la Livonie et du sud-est de la Finlande. Poltava et la bataille navale du Cap Hango en 1714 offrent à la Russie la possibilité de négocier un traité avantageux en 1721, à Nystadt, par lequel la Suède cédait l'Ingrie et la Carélie en plus de ses provinces baltes déjà perdues *de facto* sur le champ de bataille. Pierre le Grand peut alors se faire décerner le titre d'empereur de toutes les Russies par un décret du Sénat et du Saint-Synode. La victoire et la conquête entrent dans la légitimation du pouvoir, même si le fondement religieux garde toute sa force.

Dans le même temps, l'extension se poursuit au sud. La fondation de Taganrog, le 12 septembre 1698, vient affirmer les prétentions russes en mer Noire. Situé sur la mer d'Azov, Taganrog a été la première base de la marine de guerre russe. Pierre I^{er} reprend donc le rêve d'Ivan IV d'expansion vers le sud, pour liquider le dernier héritier de la Horde d'Or, le khanat de Crimée. Il échoue cependant à mener ce dessein jusqu'au bout, car l'extension au Sud se heurte très vite aux résistances ottomanes. Néanmoins, il parvient à s'emparer de la rive sud de la Caspienne, qui est à nouveau perdue dix ans plus tard, mais établit le principe d'une présence russe dans le Caucase.

2- Les conquêtes de Catherine II au sud

Catherine la Grande a repris cette politique d'expansion. La question turque est un des principaux axes de la politique étrangère russe. L'accès aux mers chaudes et en premier lieu à la mer Noire a en effet constitué l'un des enjeux primordiaux des

⁶⁵ KAPPELER Andreas, *La Russie. Empire multiethnique*, Paris, Institut d'Etudes slaves, trad. de l'allemand par Guy Imart, 1994, pp. 63-76.

⁶⁶ LEDONNE John, *The Grand Strategy of the Russian Empire, 1650-1831*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 261 p.

relations de la Russie avec l'Empire ottoman, pour des raisons commerciales autant que militaires. Deux interventions permettent d'atteindre cet objectif, la première guerre de 1768 à 1774 qui par le traité de Kučuk-Kajnardži permet à la Russie d'accéder à la mer Noire ; la seconde guerre, qui débute en 1787, permet à la Russie en 1791 par le traité d'Iași, d'annexer officiellement la Crimée qu'elle occupe depuis 1783.

En 1774, le traité de Kučuk-Kajnardži vient confirmer la puissance russe et l'affaiblissement de l'Empire ottoman⁶⁷. La Russie obtient les steppes d'Ukraine, des bouches du Don jusqu'au Dniepr. Le traité lui permet aussi d'établir un protectorat sur les orthodoxes du Levant. Le rayonnement russe et orthodoxe peut s'affirmer, ouvrant le champ d'action potentiel de la Russie sur la Méditerranée. Cette tournure se confirme dès 1799, avec l'intervention de Paul I^{er} aux côtés de la Seconde Coalition contre la France du Premier Consul.

La Crimée est progressivement intégrée à l'Empire. La campagne de 1783 est suivie du Grand Tour, voyage officiel de l'impératrice en Crimée, où la Cour parcourt la nouvelle province, sous l'œil des observateurs étrangers qui ont été conviés au spectacle de la grandeur de l'Impératrice⁶⁸. L'habileté de Potemkine à mettre en scène la Nouvelle-Russie et ses habitants donne l'illusion d'une richesse et d'une opulence sans égales. Les ports et les citadelles de la péninsule sont rapidement fortifiés⁶⁹. Après plusieurs ultimatums exigeant le retrait de Crimée, les Ottomans déclarent une nouvelle fois la guerre le 16 août 1787. Les forces de la Porte débarquèrent à Kimbun, près d'Očakov. En 1790, les troupes de Souvorov (1730-1800) prennent la forteresse d'Ismail, sur le delta du Danube. Elles sont alors en mesure de se diriger vers Constantinople, poussant les ottomans à la négociation. Le traité d'Iași signé le 29 décembre 1791 confirme les conclusions du traité de 1774⁷⁰ : la Porte reconnaît l'annexion de la Crimée et permet à la Russie d'obtenir Očakov et le Yedisan. Un protectorat est établi sur le Kouban, le Daguestan ainsi que sur la Kabarda, qui est devenue autonome par rapport à la Sublime Porte. La mer Noire est plus que jamais auparavant devenue un « lac russe ».

⁶⁷ DAVISON Roderic H., « 'Russian Skill and Turkish Imbecility': The Treaty of Kuchuk Kainardji Reconsidered », *Slavic Review*, 35, no. 3. septembre 1976, pp. 463-483.

⁶⁸ CARRERE D'ENCAUSSE Hélène, *Catherine II*, Paris, Fayard, 2002, pp. 454-463.

⁶⁹ BURSCHEID J., *Historische Darstellung der österreichisch-russisch-türkischen Kriegsbegebenheiten des Jahres 1788*, Graz, 1788, cité par Matei CAZACU, in « L'emploi des gaz toxiques au XVIII^e siècle: le cas de la Russie », Cahiers du monde russe et soviétique. Vol. 30 N°3-4. Juillet-Décembre 1989, p. 247.

⁷⁰ ŠIROKORAD, Aleksandr Borisovič, *Russko-tureckie vojny : 1676-1918 [Les guerres russo-turques : 1676-1918]*, Minsk, Harvest, 2000, pp. 318-320.

3- Consolidation à l'ouest

Au nord, la guerre est déclarée en 1788 avec la Suède. Inquiet des succès de Catherine II contre l'Empire ottoman, mais surtout désireux de résoudre par la guerre une crise politique interne à la Suède, le roi Gustave III s'allie à la Sublime Porte. Les affrontements se concentrent sur le golfe de Finlande⁷¹. Du point de vue russe, la guerre doit empêcher une concentration des forces sur le front ottoman sans pour autant conduire à un bouleversement de l'équilibre en Baltique. Le traité de Värälä en 1790 aboutit à une paix blanche où chacun des belligérants restitue ses conquêtes. La conclusion de la guerre avec la Suède permet toutefois de renforcer l'axe polonais de la politique extérieure russe, en assurant la position de la Russie en Baltique et en dégageant d'éventuelles forces.

En effet, malgré le soutien initialement accordé au roi Stanislas Auguste Poniatowski, la tsarine participe aux partages successifs de la Pologne. Le troisième partage de la Pologne, signé en 1795⁷² entre l'Autriche, qui reçoit la Galicie occidentale, la Prusse qui obtient la Pologne centrale avec Varsovie, et la Russie qui met la main sur la Courlande⁷³ offre à la Russie un territoire qui n'a jamais appartenu à la *Rous* kiévienne. La politique polonaise de la tsarine permet ainsi d'acquérir des terres cultivables, essentielles au développement russe.

L'Empire touche ainsi en 1796 à la mer Noire et à la Baltique, il a étendu ses frontières vers l'Europe centrale. Le règne de la Grande Catherine a accru sa superficie de plus de 600 000 km², l'augmentant d'un tiers par rapport à l'héritage reçu. L'expansion de la Russie après 1721 a contribué à faire bouger le centre militaire de gravité de l'Europe vers l'Est⁷⁴. Ni la France, ni le Royaume-Uni ni la Prusse ne peuvent ignorer cet acteur. La dilatation des limites de l'Empire nécessite de recourir à une stratégie de défense dispersée, principalement au Sud. Le souverain russe doit pour autant garder une force suffisante pour garantir la sécurité des frontières au Nord et à

⁷¹ MADARIAGA Isabel de, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, op. cit., pp. 433-434.

⁷² KAPPELER Andreas, *La Russie. Empire multiethnique*, op. cit., pp. 77-93.

⁷³ Ouest de la Lettonie.

⁷⁴ ANDERSON M.S., *War and Society in Europe of the Old Regime, 1618-1789*, New York, St. Martin's Press, 1988, p. 160.

l'Ouest. L'accroissement de ce rôle est soutenu par la croissance des effectifs militaires, qui passent de 132 000 hommes en 1731 à 458 000 à la fin du XVIII^e siècle⁷⁵.

B- L'évolution démographique : un vivier pour l'armée russe

« Il n'y ni richesse ni force que d'hommes⁷⁶ », selon la célèbre formule de Jean Bodin. Si cette maxime vaut pour de nombreuses périodes, c'est une réalité dont les hommes de la fin du XVIII^e siècle sont pleinement conscients. La puissance d'un État se mesure aussi et surtout à l'importance de sa population, tant il est vrai que c'est de ce facteur que dépend la faculté d'aligner des armées nombreuses.

1- La population de l'Empire d'après la révision de 1795

L'État russe mesure sa force démographique au travers des « révisions ». Ce recensement dénombre la population soumise à capitation. Il s'agit donc d'un document d'imposition. Nonobstant, les catégories exemptées, non recensées dans cette révision, peuvent être analysées à partir de documents administratifs propres au collège dont ils dépendent : la chancellerie du maître héraldiste pour la noblesse, le collège de la Guerre pour les unités irrégulières de l'armée, etc. Constituant des rôles d'imposition, les révisions ne recensent évidemment que les chefs de foyer. La plupart des femmes ne sont ainsi pas recensées. Lûbomir Beskrovnyj estime ainsi qu'une pesée globale de la population russe doit conduire à multiplier par deux les chiffres obtenus⁷⁷.

Le recensement de 1795 constitue la cinquième révision. Il permet d'évaluer l'ensemble des sujets de l'empereur Paul à son avènement à trente-six millions d'habitants⁷⁸. La précédente révision avait été établie en 1782 : elle avait recensé

⁷⁵ Ce chiffre inclut les unités non régulières. Cf. ANDERSON M.S., *Europe in the Eighteenth Century, 1713-1783*, London, Longman, 1976, p. 178.

⁷⁶ BODIN Jean, *Les Six livres de la République*, (1576), Christiane Frémont, Marie-Dominique Couzinet, Rochais Henri ed., Fayard, Corpus des oeuvres de philosophie en langue française, 1988, livre V, chapitre II: *Les moyens de remédier aux changements des Républiques, qui adviennent pour les richesses excessives des uns, et pauvreté extrême des autres*,

⁷⁷ BESKROVNYJ L.G., KABOUZAN V.M., IATSOUNSKI V.K., « Bilan démographique de la Russie en 1789-1815 », *Annales de démographie historique*, n° 1965, p. 127.

⁷⁸ ZABLOCKIJ M.P. (dir.), *Sbornik statističeskikh svededenij o Rossii, izdaemyj statističeskim otdeleniem Imperatorskago russkago geografičeskago obščestva* [Recueil de données statistiques sur la Russie, édité

quelques quatorze millions de mâles⁷⁹. L'étude de la natalité et de la mortalité, telles que les clergés orthodoxes, luthériens et catholiques les ont consignées dans leurs registres, révèle que la population russe augmente d'abord par accroissement naturel, puis par le jeu de l'extension des frontières qui placent sous la dépendance de l'empereur de Russie de nouveaux sujets⁸⁰. 6,4 millions se sont ajoutés par accroissement naturel, en tenant compte de l'état des récoltes, des épidémies et des épisodes guerriers. Les partages successifs de la Pologne, dans les années 1793-1795, ont permis à la Russie de mettre la main sur la partie occidentale de la Lettonie, la Lituanie, la Biélorussie centrale et occidentale et l'Ukraine de la Rive droite.

Entre 1782 et 1796, l'annexion de la Crimée en 1783 donne une moyenne d'accroissement annuel de 0,61% sur la période 1782-1785. Aux terres de colonisation ancienne, tels le nord de l'Oural, les régions de la Volga moyenne et centrale ainsi que le district de Kharkov, viennent s'ajouter de nouvelles régions où la présence de colons est encouragée. Parmi elles, la Nouvelle-Russie, le cours inférieur de la Volga ou le sud de l'Oural appellent de nouveaux sujets de l'Empire. La Russie attire aussi de nouveaux immigrants, qui viennent chercher la fortune. Ils viennent coloniser certaines régions de l'empire. Ce sont soit des immigrés spontanés comme les Français après la Révolution, soit des personnes qui répondent à l'appel de l'État qui les encourage à venir, comme les Serbes qui s'installent en Ukraine sous Elisabeth I^{re}, les Allemands sur les rives de la Volga sous Catherine II.

Aucune famine n'est enregistrée en cette fin de XVIII^e siècle. Seules quelques mauvaises récoltes sont à déplorer dans quelques gouvernements en 1796⁸¹. Mais les situations de pénurie restent circonscrites et ne débouchent pas sur des crises démographiques sensibles. De même la peste qui frappe les régions de Nouvelle-Russie et de Podolie ne s'étend pas⁸², signe d'une meilleure gestion, par la puissance publique,

par la section de statistiques de la Société impériale russe de géographie], Sankt-Peterburg, II^e Section de la chancellerie particulière de l'empereur, 1851, tome I, p. 53.

⁷⁹ KABUZAN V.M., *Narodonaselenie Rossii v XVIII-pervoj polovine XIX v. (Po materialam revizij), (La population de Russie au XVIII^e siècle-première moitié du XIX^e siècle (d'après les révisions))*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii Nauk, 1963.

⁸⁰ BESKROVNYJ L.G., KABOUZAN V.M., IATSOUNSKI V.K., « Bilan démographique de la Russie en 1789-1815 », art. cit., p. 127.

⁸¹ *Ibid.*, p. 129. Les récoltes se révèlent à nouveau mauvaises en 1799, 1800-1802, 1805, 1807-1809.

⁸² *PSZ I*, tome XXXII, n° 25 266, 15 novembre 1813.

des cas d'épidémies. Il n'y a donc pas de perturbation majeure dans l'évolution démographique.

Le poids des guerres a évidemment joué dans ce bilan. Toutefois, les campagnes menées par Catherine II dans la dernière partie de son règne sont restées réduites dans le temps et dans l'effort militaire. La première campagne de Pologne, en 1792, ne dura que quelques mois et n'occasionna que des pertes minimes. La campagne de 1794 est marquée par des pertes plus importantes : au total, les campagnes de 1792-1794 causent la perte de neuf mille russes ou grands blessés. Les combats menés en Suède entre 1788 et 1790 ont occasionné des pertes qui se montent à 17 000 hommes.

L'état démographique de l'Empire est donc relativement favorable à l'armée russe à la fin du XVIII^e siècle.

2- Les sujets de l'empereur

Les structures de la société russe ont été rendues plus rigides par les réformes entreprises par Pierre le Grand. Elles ont certes connu, dans les faits, des assouplissements au long du règne de Catherine II, mais la société russe reste fondée sur la définition de *sosloviâ*, d'états. Noblesse et servage constituent les deux grands clivages de la société russe, cette structure ne se complexifiant que progressivement avec l'apparition de nouvelles catégories sociales sous la poussée de l'essor économique.

La société est structurée, hiérarchisée selon une logique d'états sociaux. Les sujets de l'empereur de Russie constituent essentiellement une société rurale. On ne compte en effet que 4% de citadins à la fin du XVIII^e siècle⁸³, soit environ 1 500 000 personnes, tandis que les 32 600 000 paysans forment la grande masse de la population. Le monde des paysans regroupe deux catégories : les paysans d'État, parmi lesquels on recense souvent les *odnodvorcy*, souvent d'anciens militaires détenant une tenure à ce titre, et les serfs appartenant à des propriétaires privés, à l'Église ou à la cour, qui représentent 49% de la population avec 19 600 000 âmes. Les 13 000 000 paysans d'État bénéficient en principe d'un sort meilleur que celui des serfs. La loi les définit comme les habitants libres « de la campagne vivant sur des terres d'État et s'acquittant de redevances en argent ou en travail envers l'État.⁸⁴ » En plus de la capitation, ils sont

⁸³ HARTLEY Janet, *A Social history of the Russian Empire 1650-1825*, Harlow, Longman, 1999, p. 9.

⁸⁴ MADARIAGA Isabel de, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, op. cit., p. 117.

soumis à la taille, ils peuvent être de plus requis sous les drapeaux ou dans les usines et les mines de l'État. En leur sein, les *odnodvorcy* sont astreint à un service de quinze ans dans la milice.

Loin de tomber en désuétude, le servage se trouve renforcé par les dons fréquents que l'impératrice fait à ses serviteurs et favoris. La possession de serfs est le premier critère de richesse. Il permet de dresser un aperçu des différentes strates qui constituent la noblesse, ce groupe peu homogène qui ne constitue qu'à peine 2% de la population. Ainsi, le revenu annuel des propriétaires nobles en 1777 et en 1795, tel qu'il a été calculé par Michael Confino, se répartit selon le nombre de serfs possédés :

Répartition de la noblesse suivant les revenus (1777-1795)⁸⁵

Pourcentage	Revenus moyens (en roubles-argent)	Nombre de serfs possédés
32,4	0-35	50
30,7	35-150	50-150
13,4	150-210	150-300
7,8	210-350	300-500
5,1	350-525	500-750
11,3	> 525	> 750

La majeure partie de la noblesse ne dispose ainsi que de peu de moyens personnels⁸⁶. L'introduction de la Table des rangs permet d'intégrer une noblesse ancienne et une noblesse de service, ayant acquis cet état social par les armes ou en servant dans l'administration civile ou à la cour. La nature ouverte de cette noblesse, qui obéit à une logique de service, est en soi une question que nous allons aborder lorsqu'il sera question de la promotion sociale par le service de l'État, dont bénéficient au premier chef les officiers.

Entre ces deux groupes clivés que sont la noblesse et les paysans, des groupes intermédiaires émergent peu à peu, notamment dans l'espace urbain. La ville se définit d'abord par sa catégorie juridique⁸⁷. L'état urbain se transmet de façon héréditaire. Le corps des marchands se divise en trois guildes, en fonction de la richesse. Cependant, malgré la rigidité qui existe sur le papier, les états intermédiaires sont nombreux, du

⁸⁵ CONFINO Michael, « Histoire et psychologie : à propos de la noblesse russe au XVIII^e siècle », *Annales: Economies, sociétés, civilisations*, n°22/6, 1967, p. 380.

⁸⁶ KAHAN A., « The Costs of « Westernization » in Russia : The Gentry and the Economy in the 18th Century, *Slavic Review*, vol. XXV, n° 1, mars 1966, pp. 40-66.

⁸⁷ MADARIAGA Isabel de, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, op. cit., pp. 107-108.

marchand vivant à l'agriculture en passant par le paysan, qui peut être d'origine serbe, qui exerce des fonctions marchandes dans un espace urbain. Les villes ont une taille très variable : si Moscou compte environ 400 000 habitants et Saint-Pétersbourg sans doute plus de 200 000, 44,5% des villes de l'Empire ne dépassent pas 500 habitants. La faible mobilité entre les états contribue à limiter l'expansion urbaine. Le poids de la démographie dans la partie occidentale de l'Empire russe en renforce d'autant l'intérêt militaire. C'est la zone vitale à défendre, c'est aussi là où se trouvent concentrées les futures recrues.

Les annexions ont renforcé la multiplicité des populations, des différentes ethnies de l'Empire. Aux populations conquises se sont ajoutés les nouveaux immigrants qui viennent librement chercher fortune ou qui répondaient à l'appel de l'État qui les encourageait à venir. De véritables colonies se sont ainsi installées. La Russie présentait par ailleurs une diversité religieuse qui rendait délicate toute politique touchant aux croyances et aux pratiques. Luthérienne convertie avant son mariage à l'orthodoxie, Catherine II aborda les questions religieuses avec pragmatisme. Le recours aux officiers d'origine balte montrait déjà l'impossibilité de fonder une unité religieuse. L'objectif de stabilité sociale dominait sa pensée. Dans le *nakaz* pour la Commission de 1787, elle s'exprimait en ces termes : « en Russie, les religions sont nombreuses et par conséquent la tolérance du gouvernement est nécessaire ». Si la religion orthodoxe restait la religion du souverain, la tsarine posait avant tout que ses sujets devaient avoir une religion, car elle y voyait un gage moral autant que de discipline sociale, sans pour autant avoir à épouser une religion d'État. La foi venait ainsi en renfort de la légitimité de l'État impérial tout en favorisant l'encadrement local. Le clergé orthodoxe, qui comptait 220 000 personnes environ, fut invité à mettre en repos la politique de conversion, notamment pour les terres musulmanes de l'Empire. La législation se contentait de même de limiter le prosélytisme des autres confessions. Vis-à-vis de l'Islam, la souveraine tenta de créer une structure hiérarchique qui pût être un interlocuteur pour l'État. Elle put cependant rencontrer des lignées de chefs locaux désireux de s'intégrer à l'Empire et qui furent des relais importants dans l'établissement de liens plus forts entre le centre européen et les périphéries de l'Empire, comme ce fut notamment le cas dans l'actuel Kazakhstan. Si la législation permettait aux juifs de s'installer en Russie, les années 1790 virent une augmentation du nombre de juifs, notamment du fait des partages successifs de la Pologne. Ils résidaient essentiellement

dans les provinces occidentales, où ils étaient frappés d'une taxe double par rapport aux chrétiens.

Le pluralisme religieux de l'Empire est réel, sans idéaliser les modes de cohabitation des différentes religions. Mais, si Catherine II a ainsi réussi à stabiliser l'Empire dont elle a hérité, elle laisse bon nombre de problèmes en suspens pour son successeur.

C- Des questions en suspens

L'expansion ouvre de nouvelles possibilités de stratégie militaire⁸⁸. L'immensité même de l'espace russe, en offrant un facteur de puissance réel, tend aussi à en faire un « espace ouvert, indéfendable.⁸⁹ » A l'exception du Caucase, la Russie ne rencontre pas véritablement de frontières naturelles. Dès le règne d'Ivan III, la logique des conquêtes russes n'est pas tant dominée par la question de la sécurité que par une politique de colonisation et d'expansion territoriale⁹⁰. L'expansion prend d'ores et déjà le caractère d'une colonisation, s'opérant aux frontières mêmes de l'Empire. Les marges méridionales posent des problèmes de contrôle. Les oppositions potentielles à la mainmise russe sont multiformes, mouvantes.

L'Empire est proclamé officiellement en 1722, sous le règne de Pierre le Grand. Dans la fièvre qui marque l'activité législative de l'empereur Pierre I^{er}, quelques bases légales sont posées sans toutefois arriver à un ensemble cohérent et abouti.

⁸⁸ RAEFF Marc, « *In the Imperial Manner* », in RAEFF Marc (dir.), *Catherine the Great: a Profile*, New York-London, 1972, Hill and Wang, p. 242.

⁸⁹ CARRERE D'ENCAUSSE Hélène, *Victorieuse Russie*, Paris, Fayard, 1992, p. 34.

⁹⁰ Cf. sur la nature de l'expansion russe Richard PIPES, « The Environment and its Consequences », in *Russia under the Old Regime*, New York, Charles Scribner's, 1974, p. 12.

1- Une imparfaite maîtrise du territoire

Le facteur militaire pèse sur la prévalence de l'autocratie dans l'histoire politique russe. A l'exception de l'Arctique et de la chaîne du Caucase et de l'Asie Centrale, l'Empire russe n'a pas de frontières naturelles. Dans ses premiers siècles d'existence, la menace des invasions a rendu nécessaire la constitution de forces militaires particulièrement disciplinées. Le facteur d'insécurité permanent, en raison de l'existence de voisins puissants et menaçants constitue un facteur de sujétion interne⁹¹. Ce sont les armées de l'autocrate qui ont fait l'État russe, et c'est sous l'autocratie qu'il s'est étendu jusqu'à la mer Noire et l'Asie septentrionale.

L'étendue de l'Empire rend la centralisation possible et même nécessaire⁹². L'impératrice avait ouvert son règne sur une grande ambition législative, marquée par l'esprit de rationalisation des Lumières. L'instruction, ou *Nakaz*⁹³, publié en 1770, qu'elle rédige pour la Commission chargée d'élaborer un nouveau code de lois, se donne comme ambition, à l'image de ce qui se produit dans les États européens au même moment, de rationaliser la forme de gouvernement. Or, ce texte fondateur, loin d'apaiser les tiraillements de la Russie face à l'europanisation, a en réalité ouvert ainsi une brèche dans laquelle les éléments les plus conscients de la société pourraient bien s'engouffrer. En effet, tout en posant l'universalité de la loi, l'Instruction de l'impératrice place le souverain au-dessus de la loi : il en est la source⁹⁴. Les terres nouvellement conquises nécessitent une administration réorganisée et surtout un pouvoir fort. La révolte de Pougatchëv qui s'étendit entre 1773 et 1774 dans l'Oural et dans tout l'est de l'Empire, semble avoir démontré les faiblesses de l'administration provinciale, incapable de juguler des révoltés insaisissables. Après avoir maté ce mouvement, Catherine II fait le choix d'une réforme et d'un maillage plus fin du territoire. Dès 1775, le nombre de provinces (*gubernii*) est porté de 20 à 50. Les provinces sont à leur tour subdivisées en une dizaine de districts (*uezdy*). L'expansion

⁹¹ MENNING Bruce W., « The Army and Frontier in Russia », in REDDEL Carl F. (dir.), *Transformation in Russian and Soviet Military History*, Washington D.C., U.S. Air Force Academy and Office of Air Force History, 1990, pp. 25-38.

⁹² GOODING John, *Rulers and Subjects. Government and People in Russia 1801-1991*, London-New York, Arnold, 1996, p. 5.

⁹³ Catherine II, *Nakaz Eë Imperatorskago Veličestva Ekateriny Vtoryâ, samodržicy Vserossijskiâ, dannyj Komissii o sočinenii poretka novago uloženiâ [Instruction de Sa Majesté Impériale Catherine II pour la commission chargée d'élaborer le projet d'un nouveau code de lois]*, Sankt-Peterburg, Imperatorskaâ Akademiâ Nauk, 1770.

⁹⁴ *Nakaz*, op. cit., chapitre III, § 19. Cf. GRANDHAYE Julie, *Russie : la République interdite. Le moment décembriste et ses enjeux (XVIII^e - XXI^e siècles)*, Paris, Champ Vallon, 2012, pp. 31-38.

en Pologne, en Petite-Russie, en Nouvelle Russie ainsi qu'en Sibérie s'accompagne d'une réforme territoriale⁹⁵ qui vise à arrimer fermement ces nouvelles terres à l'Empire. Des gouvernements (*guberniâ*) et des districts (*uezdy*) sont créés là où existait un système de *voevodstva*, comme dans le cas polonais, ou de *regimenty*, comme dans le cas petit-russien. En augmentant le nombre des unités administratives, l'État russe s'applique aussi à donner une cohésion géographique et économique à ces entités territoriales. Il en va de la garantie de frontières stables comme de la possibilité de remettre en cause les découpages hérités des rivalités entre les membres de la noblesse polonaise ou du système de la *staršina* cosaque. Ce faisant, ces unités administratives appellent aussi un personnel d'encadrement et offrent ainsi des postes aux propriétaires terriens comme aux officiers quittant l'armée.

Afin de pacifier puis de mettre en valeur les terres conquises, l'armée est mise à contribution. Les forteresses de l'armée impériale y participent. Au milieu du XVIII^e siècle, près de 90 avaient été construites. La maîtrise d'un territoire aussi vaste ne pouvant être assurée uniquement par un système de défense statique, les cosaques étaient appelés à jouer un rôle décisif notamment contre les incursions en Crimée ou dans les steppes du Kuban.

Ainsi, en 1796, la maîtrise du territoire est encore à consolider ce qui renforce le rôle de l'armée à l'heure où la menace révolutionnaire se précise.

2- Un rapport complexe à la Révolution française

L'impératrice est restée très circonspecte face à la Révolution française⁹⁶. A la veille de la Révolution, la France et la Russie avaient engagé des négociations pour former une quadruple alliance réunissant la Russie, l'Autriche et les deux maisons de Bourbon. Les événements français compromirent ces projets. L'impératrice suivit avec un intérêt non exempt d'inquiétude l'instauration d'une monarchie constitutionnelle en France. C'est notamment la définition constitutionnelle du pouvoir royal en 1791, marquant la fin de l'absolutisme, qui déclenche chez elle les plus vives réactions. Elle

⁹⁵ LEDONNE John P., «The Territorial Reform of the Russian Empire, 1775-1796 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 24, n°4, octobre-décembre 1983, pp. 411-457.

⁹⁶ Sur le regard porté par la Russie sur la Révolution française : ŠTRANGE Mihail, *Russkoe obšestvo i francuzskaâ revolûciâ 1789-1794 gg [La société russe et la Révolution française 1789-1794]*, Moskva, Izd. Akademii Nauk SSSR, 1956, 205 p., ITENBERG Boris, *Rossiâ i Velikaâ francuzskaâ revolûciâ [La Russie et la Révolution française]*, Moskva, Mysl, 1988, 253 p., SEMENOVA Anna, *Velikaâ francuzskaâ revolûciâ i Rossiâ (konec XVIII- pervaâ četvert' XIX v.) [La Révolution française et la Russie (fin du XVIII^e siècle – premier quart du XIX^e siècle)]*, Moskva, Znanie, 1991, 63 p.

s'insurge en ces termes dans une lettre à Grimm : « Qu'est-ce que ce roi des Français ? Et pourquoi la France, huit fois centenaire, a-t-elle disparu, laissant place aux Français ?⁹⁷ » La légitimité dynastique, principe de la solidité des trônes, domine sa pensée. L'attitude à adopter vis-à-vis de la France révolutionnaire remet ainsi en cause les fondements originels de sa pensée politique.

L'exécution du roi Louis XVI indigna au plus haut point la cour de Russie. Les relations diplomatiques furent rompues le 11 février 1793, deux jours après l'annonce de la mort du roi à Saint-Pétersbourg. La coïncidence entre les événements français et le déclenchement de la révolte menée par Kosciusko en Pologne le 24 mars 1794 n'inclinèrent pas l'impératrice à la modération. Mais la mobilisation d'effectifs importants en Pologne empêchait aussi l'impératrice de disposer de troupes disponibles contre la France révolutionnaire. Si l'idée d'une intervention militaire russe contre la France révolutionnaire est tout d'abord rejetée, Catherine II encourage les royaumes d'Europe à lutter contre le cancer révolutionnaire et à seconder la famille de Bourbon. « Mon poste est pris, et mon rôle assigné ; je me charge de veiller sur les Turcs, les Polonais et la Suède.⁹⁸ » Après la mort de Gustave III, assassiné le 16 mars 1792, la Suède s'était en effet rapprochée de la France. C'est cependant déjà un rôle d'arbitre que la souveraine envisage pour son pays, chargé selon elle d'assurer un équilibre à l'est pour le salut de l'ensemble du continent. La Russie se pose en gardienne des marges et des périphéries européennes, mais selon une vision globale de l'espace européen où elle a toute sa place.

A la veille de sa mort, l'impératrice a encore le regard tourné vers Constantinople. Le plan militaire prévu pour 1797 établit que le favori du moment, Valer'ân Zubov devait mettre fin à la guerre en Perse puis tourner ses troupes vers l'Anatolie. Dans un même mouvement, Souvorov était appelé à marcher sur Constantinople par les Balkans⁹⁹. Ces projets furent immédiatement suspendus par Paul I^{er} à son avènement.

⁹⁷ Citée par Hélène CARRERE d'ENCAUSSE, *Catherine II, op. cit.*, p. 532.

⁹⁸ Cité par Alfred RAMBAUD, *Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1900, p. 509.

⁹⁹ ŠIROKORAD, Aleksandr Borisovič, *Russko-tureckie vojny : 1676-1918 [Les guerres russo-turques : 1676-1918]*, *op. cit.*, pp. 323-324.

3- Les dépenses militaires dans le budget impérial

Si cette politique ambitieuse conforte l'assise internationale de la Russie en 1796, le bilan est lourd pour le budget de l'État. La dette publique représente déjà trois fois le budget annuel dont disposent les empereurs¹⁰⁰. Les revenus du Trésor en 1796 se montent à 73 100 000 roubles. Ces entrées d'argent sont le fruit des domaines de l'État et du revenu des impôts. Les impôts directs, capitation et redevance paysanne, se montent à 24 700 000 roubles et les taxes indirectes, notamment sur l'alcool et le sel, rapportent 27 200 000 roubles, les tsars peuvent donc difficilement faire face à des dépenses annuelles atteignant les 78 200 000 roubles. L'appareil d'État coûte dans son simple fonctionnement 30 200 000 roubles. 11,2% de ces dépenses concernent l'entretien de la famille impériale, 37,4% l'armée et à la marine, 47,9% l'administration intérieure. Il y aurait même une tendance à l'augmentation, selon les chiffres établis par Haumant :

Les dépenses de l'État russe au XVIII^e siècle (1764-1801)¹⁰¹

	1764	1794	1801
Armée et flotte	45%	46%	50%
Dépenses de la cour	9%	9%	10%
Administration, justice	12%	12%	9%
Finances, perception des impôts	25,6%	20%	
Dettes d'État		4,5%	10,5%

Les estimations d'Haumant sont confirmées par les sources publiées par le ministère des Finances russe. Sur le budget de l'État, l'armée tend à représenter près de 62% dès 1680. La ligne budgétaire se stabilise autour de 45% sous Catherine II avec quelques pics lors d'interventions militaires particulières¹⁰². Du fait du déséquilibre croissant entre les revenus et les dépenses, Paul I^{er} trouve les finances dans un état

¹⁰⁰ SAFONOV M.M., *Problema reform v pravitel'stvennoj politike Rossii na rubeže XVIII i XIX vv. [Le problème des réformes dans la politique gouvernementale de la Russie entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle]*, Leningrad, Nauka, 1988, introduction.

¹⁰¹ HAUMANT Emile, *La Russie au XVIII^e siècle*, 1903, p. 131.

¹⁰² *Ministerstvo Finansov, 1802-1902 [Le ministère des Finances, 1802-1902]*, Sankt-Peterburg, Êkspediciâ zagotovleniâ gosudarstvennyh bumag, 1902, tome I, pp. 620-639 et KEEP John « Russian Army's Response to the French Revolution » *Jahrbücher für Geschichte Osteuropa Neue Folge*, n° 28, 1980, 4, pp. 521-523.

déplorable, à la mort de sa mère. Il crée un poste de maître du Trésor impérial, qu'il attribue à A.I. Vasil'ev le 4 décembre 1796¹⁰³, pour tenter d'y remédier. Mais remettre en cause le poids du budget militaire contribuerait nécessairement à revoir à la baisse les ambitions de la Russie sur la scène internationale.

Or les besoins du souverain pour la maîtrise de ses terres comme pour les projets qu'il caresse sur la scène internationale ne peuvent être servis que par un outil militaire puissant et efficace.

II- L'armée, base de la puissance russe

La Moscovie fut, à l'aube de l'époque moderne, le premier État à tenter une mobilisation presque totale et permanente de ses ressources potentielles, humaines et matérielles, à des fins militaires. Ce modèle de service d'État est sous sa forme une création authentiquement russe¹⁰⁴. Si l'idée a sans doute des influences byzantines et tatares, elle naît de la lutte des Moscovites contre les musulmans, les Polonais et les Suédois. Les nécessités de la défense nationale font que les propriétaires privés sont très régulièrement absents pour remplir leurs obligations sous les drapeaux. Cet état de fait encourage le développement du servage afin d'assurer les travaux des champs. La dégradation des conditions de vie faites aux paysans est encore accentuée par les ponctions que réclament les armées des princes. Ivan III (1462-1505) en fut un artisan capital, lorsqu'il obligea les princes apanagés ainsi que leurs descendants à se mettre au service du prince sur sa demande. Les réformes d'Ivan IV dans les années 1550 constituent une véritable révolution des classes de service. Pierre le Grand fait la seconde révolution avec l'introduction de la Table des Rangs. Cette construction d'une hiérarchie sociale fondée sur le service de l'État retarde l'émergence d'institutions capables de contrebalancer l'autocratie et tend à limiter les contacts avec l'ouest aux seules sphères techniques et militaires.

¹⁰³ HELLER Klaus, *Die Geld- und Kreditpolitik des russischen Reiches in der Zeit der Assignaten (1768-1839/43)*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1983, p. 52.

¹⁰⁴ KEEP John, « The Origins of Russian Militarism », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, n° 26-1, janvier-mars 1985, p. 6.

La gestion centrale des armées est, à la mort de Catherine II, en cours de réorganisation, afin de pouvoir mener efficacement une armée pléthorique. Puisant dans leur expérience quotidienne, les cadres de l'armée commencent à penser un art militaire proprement russe.

A- Gestion de l'outil militaire

Tout au long des XVIII^e et XIX^e siècle, les règlements militaires établis restent en vigueur puisqu'aucun texte ne vient les abroger. Le *voennyj artikul* de 1716¹⁰⁵ reste ainsi le socle de l'organisation de l'armée pour les institutions centrales tel que le collège de la Guerre. L'administration des armées relève en effet du collège de la Guerre, institution que Pierre le Grand mit en place en même temps que la réorganisation des institutions centrales qu'il entreprenait. La conduite des campagnes militaires proprement dites est menée par l'état-major général créé en 1763 et par la Suite de Sa Majesté Impériale.

1- Le rôle du collège de la Guerre

Le collège créé par un oukase de 1718, était installé à Saint-Pétersbourg, avec à sa tête un président, un vice-président, des administrateurs de différents grades civils et militaires. Le collège disposait d'un office à Moscou pour les divisions les plus éloignées des provinces occidentales. Son fonctionnement n'était collégial qu'en théorie¹⁰⁶, même si des couples de président et vice-président émergent et se distinguent par une réelle coopération.

L'outil militaire reste tout au long du XVIII^e siècle géré par le collège. Deux présidents imposent une marque décisive : P.A. Rumâncev, qui le dirigea de 1775 à 1784, et G.A. Potemkine, de 1784 à 1792. Alexandre Louis Andrault, comte de Langeron (1763-1831), qui s'exile en Russie en mai 1790 sous Catherine II et reste au

¹⁰⁵ *PSZI*, tome IV, n° 3006.

¹⁰⁶ KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », in SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE David et MENNING Bruce (éd.), *Reforming the Tsar's Army. Military Innovation in Imperial Russia from Peter the Great to the Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 190.

service des empereurs Paul I^{er} et Alexandre I^{er}, tend à donner l'image, dans ses mémoires, d'un collège très mal administré, du moins pour le règne de Catherine II.

« Le collège de la Guerre présidé par un maréchal (la place de Président du collège donne le titre de maréchal) a la grande main sur tout ce qui est militaire, mais ce qu'on aura peine à croire, et ce qui existe cependant, c'est que le prince Potemkin en a laissé la chancellerie dans une si inextricable confusion, et depuis lui, le Comte Nicolas Soltikow a si peu sû [*sic*], ou si peu voulu la débrouiller qu'il y a beaucoup d'officiers qui ne connaissent pas leurs places, et dont on ne la connaît pas. Des gens avancés par le Prince Potemkin jusques au grade de lieutenant colonel, sont encore dans la liste des Capitaines. Des colonels inscrits complets dans un Régiment, en commandent un autre : on voit dans un même corps vingt officiers surnuméraires, et trente vacances ; c'est la tour de Babel que ce collège de guerre, et cependant, dans tous ceux de l'Europe réunis, on ne trouverait pas la moitié des écritures qu'il y a dans celui de Russie.¹⁰⁷ »

Langeron s'appuie sur son expérience personnelle, puisqu'il est élevé au grade de *general-major* en 1797 puis de *general-lejtenant* en 1799. S'il exagère le trait, il souligne en tout cas la déconnection entre l'institution centrale et les différentes unités réparties dans l'Empire. Les vivres sont ainsi du ressort d'une chancellerie particulière, dépendante du président du collège, ce qui pose d'évidents problèmes d'intendance pour le quotidien des régiments. Le collège peine surtout à contrôler les cadres qui assurent dans les régiments la continuité entre les décisions politiques et les actions militaires. Confronté à la vision que donne Gilbert Romme, naturaliste qui fut lors de son séjour en Russie, de 1779 à 1786, précepteur du comte Pavel Stroganov, ce témoignage permet de voir l'état du collège comme un important chantier¹⁰⁸. Romme a sans doute profité des contacts avec les cercles supérieurs de l'aristocratie russe qu'il était amené à rencontrer en étant au service d'A.S. Stroganov pour disposer d'informations à ce sujet. Cependant, ses informations sont rarement précises et laissent penser qu'il n'a accès qu'à des échos du travail du collège.

Il faut ajouter que le collège de la Guerre renforce son emprise sur les affaires de l'État. Le prince Potemkine ne s'estime responsable que devant l'impératrice, passant

¹⁰⁷ AMAE, MD, Russie, tome XX, document n° 1, ff.10v°-11.

¹⁰⁸ Cf. sur ce point l'analyse de Alexandre V. TCHOUDINOV in « Gilbert Romme à propos de l'armée russe au XVIII^e siècle », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, n° 40/4, octobre-décembre 1999, pp. 727-728. L'auteur s'appuie sur les *Observations sur le Militaire en Russie en 1780* de Gilbert Romme, conservée au Sankt-Petersburgskij Filial Instituta Rossijskoj Istorii [Filiale de Saint-Pétersbourg de l'Institut d'histoire de l'Empire russe], F. 8, carton 372, d. 96.

outre les autres institutions gouvernementales, tel que le Sénat qui jouit en principe d'un droit de regard sur ses activités, ne serait-ce qu'au titre de la gestion des fonds qui lui sont alloués. En 1781, le collège se voit autorisé à disposer des fonds gouvernementaux sans autre contrôle que son propre bureau de comptes. Les personnalités fortes qui sont placées à la tête du collège créent des pratiques qui permettent une intervention directe du souverain ainsi que de faire passer les questions militaires devant les autres considérations. Le contrôle exercé par le souverain se trouve d'ailleurs renforcé par deux oukases en septembre 1762 et mars 1763 qui rendent obligatoire la remise de rapports mensuels au tsar sur les activités du collège¹⁰⁹.

Sous l'action de Potemkine, le métier des armes tendit à se détacher plus nettement de la sphère civile¹¹⁰, accordant aux tâches militaires une spécificité par rapport aux autres modes de service. Des mesures très concrètes établissent une distinction entre serviteurs militaires et fonctionnaires¹¹¹, ce qui conduit à une spécialisation plus nette entre les carrières civiles et militaires, première étape vers l'affirmation d'une spécificité professionnelle du corps militaire, dont les officiers sont les premiers chantres au début du XIX^e siècle.

2- La commission militaire de 1762

Une des tâches du collège en ces années consiste à doter l'armée d'unités capables de tenir le défi constitué par la maîtrise des marges méridionales. Il s'agit de disposer de troupes mobiles et rapides.

La commission militaire instaurée en 1762 joue un rôle considérable dans l'établissement d'unités adaptées à ces missions¹¹². Ses membres prennent acte des succès et des difficultés rencontrées au cours de la guerre de Sept Ans. Le 5 novembre 1762, l'impératrice rassemble en effet dans cette commission temporaire, sur les recommandations du *general-fe'ldmaršal* P.S. Saltykov, les chefs militaires qui ont

¹⁰⁹ PSZ I, tome XVI, n° 11700, septembre 1762, et n° 11780, mars 1763.

¹¹⁰ DE MADARIAGA Isabel, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, op. cit., pp. 625-626. Sur la personnalité du favori de la Grande Catherine, cf. : BOLOTINA N. Û, *Knâz' Potemkin: geroj epohi Ekateriny Velikoj [Le prince Potemkin : un héros de l'époque de Catherine la Grande]*, Moskva, Veče, 2006 et MONTEFIORE Simon Sebag, *Prince of Princes: The Life of Potemkin*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2000.

¹¹¹ MENNING Bruce W., « G.A. Potemkin and A.I. Chernyshev. Two Dimensions of Reform and Russia's Military Frontier », in SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE David et MENNING Bruce W.(éd.), *Reforming the Tsar's Army*, op. cit., pp. 273-291.

¹¹² KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », art. cit., p. 63.

directement participé aux récents combats¹¹³. Saltykov y côtoie entre autres Z. Černyšev, M. Volkonskij, G. Berg. La présidence d'honneur est confiée au *general-fe'ldmaršal* Kirill Razumovskij (1728-1803), qui, aux dires de ses contemporains, n'est pas le plus qualifié. Travaillant de concert et sous le contrôle du collège de la Guerre, cette commission est l'outil essentiel de renouveau de l'armée russe jusqu'à l'avènement de Paul I^{er}. Dans leurs prescriptions les membres du conseil sont animés d'un souci de faire émerger non seulement une armée nombreuse, mais une armée de qualité.

Après un temps de développement de la cavalerie lourde, l'accent est mis sur la cavalerie et l'infanterie légère, afin de pouvoir affronter les troupes mobiles de l'Empire ottoman et poursuivre les résistants à la pénétration russe dans le Caucase. Les apports numériques de ces unités aux troupes russes se montent à une dizaine de milliers d'hommes après 1774¹¹⁴. Ainsi, après la guerre de Sept ans, la cavalerie russe est réorganisée sur le modèle occidental : l'épine dorsale de la cavalerie reste constituée par les régiments de cuirassiers et de carabiniers lourds. Mais la guerre russo-turque montre en 1768-74 que ces unités ne sont pas assez efficaces contre la cavalerie légère. Les régiments de cuirassiers reçoivent un armement et un harnachement plus légers et les effectifs de la cavalerie légère sont augmentés. Cette première étape crée les conditions du succès contre les Turcs en 1787-1791¹¹⁵.

Potemkine agit avant tout en homme de terrain, mettant en avant une expérience concrète du feu. Ses choix s'appuient sur les pratiques des grands chefs du règne de Catherine II, parmi lesquels Souvorov et Rumâncev. C'est chez ce dernier qu'il trouve le principe des formations permettant la tenue en carré de l'infanterie, soutenue par l'infanterie légère et la cavalerie légère déployée en formation ouverte parmi les carrés¹¹⁶. Cette formation se révèle très efficace contre un ennemi multiforme et non

¹¹³ PSZ I, tome XVI, n° 11707, 5 novembre 1762.

¹¹⁴ SAHAROV V., *Istoriâ konnicy [Histoire de la cavalerie]*, Sankt-Peterburg, P.A. Požarov, 1889, pp. 176-177 et KOČETKOV A.N., « Taktičeskie vzglâdy A.V. Suvorova [Opinions tactiques d'A.V. Souvorov] » in PANKOV D.V. (dir.), *Razvitie taktiki Russkoj armii [Développements de la tactique de l'armée russe]*, pp. 84-85.

¹¹⁵ DUFFY Christopher, *Russia's Military Way to the West : Origins and Nature of Russian Military Power 1700-1800*, *op. cit.*, p. 172.

¹¹⁶ MASLOVSKIJ D.F. (éd.), « Pis'ma i bumagi A.V. Suvorova, G.A. Potemkina i P.A. Rumânceva 1787-1789 gg. [Lettres et papiers d'A.V. Souvorov, G.A. Potemkin et P.A. Rumâncev 1787-1789] », in DUBROVIN N.F. (éd.), *Sbornik voenno-istoričeskikh materialov [Recueil de documents d'histoire militaire]*, Sankt-Peterburg, Izdanie Voenno-Učenogo Komiteta Glavnogo štaba, 1893-1904, tome IV, pp. 217-219. LOPATIN V.S., *Potemkin i Suvorov [Potemkine et Souvorov]*, Moskva, Nauka, 1992, pp. 68-70.

conventionnel tel que celui auquel les armées russes commencent à être confrontées au sud dans les montagnes du Caucase.

Afin de préparer et de coordonner l'action des troupes, la création d'un état-major général capable de mener les opérations militaires paraît plus que jamais nécessaire.

3- L'état-major général

En 1763 est créé l'état-major général¹¹⁷, organe central destiné à préparer les campagnes militaires et à assurer la coordination des différentes armes et spécialités nécessaires à la conduite des opérations. Cet organe venait pallier, bon gré mal gré, le problème du lien entre les institutions centrales et l'ensemble des unités pouvant être déployées.

L'état-major général constitue l'organe auxiliaire de la direction militaire et du commandement¹¹⁸. S'y préparent les opérations militaires, au sens large du terme. En temps de paix, l'organisation des manœuvres, la tenue des camps estivaux, les différentes formes d'entraînements, mais aussi la préparation des plans de guerre et de la mobilisation lui incombent. Les quartiers-maîtres et topographes vont y tenir un rôle central dans l'établissement d'une documentation cartographique et dans la collecte de renseignements nécessaires à la préparation de la guerre. En temps de guerre, l'état-major général se trouve à la charnière entre stratégie et tactique. Cette création vient entériner des pratiques qui s'étaient développées antérieurement dans l'approche de la guerre. Les dispositions de 1763 venaient en effet établir à l'échelle de l'ensemble des armées des fonctions apparues au niveau des régiments ou des brigades. On voit ainsi apparaître au XVII^e siècle la fonction de « *storozestavcy* » de régiments, « gardiens » de régiment jouant un rôle d'encadrement. Sous Pierre le Grand, cette fonction échoit à des *kvartirmejstery*, ils sont présents à la bataille de Narva en 1700. En 1701, B.P. Šeremet'ev (1652-1719) suggère au tsar de créer une fonction de général quartier-maître qui permettrait de remplir ces tâches à l'échelle de l'armée. Le poste est confié au prince

¹¹⁷ « General-kvartirmejster [Général-quartier-maître]», in S. N. ŪŽAKOV (dir.), *Bol'shaja enciklopediâ [Grande Encyclopédie]*, Sankt-Peterburg, 1901, tome VI, p. 388; SERGEEV O. A., URMAEV N. A., « K istorii razvitiâ voenno-topografičeskoj služby [Pour servir à l'histoire du développement du service de la topographie militaire]», *Vestnik Voenno-inženernoj akademii RKKK im. V.V. Kujbyševa. ūbilejnyj sbornik : 120 let Voenno-inženernoj akademii RKKK 1819-1939*, Moskva, Izdatel'stvo VIA RKKK, 1939, pp. 132-146.

¹¹⁸ *Voennaâ Enciklopediâ [Encyclopédie militaire]*, 1911, tome VII, pp. 234-236.

A.F. Šahovskoj. Le général quartier-maître dispose d'un noyau réduit d'officiers, mobilisant cent quatre-vingt quatre personnes en 1711.

L'institution qui voit le jour en 1763 change ainsi d'échelle. En 1764, ces officiers reçoivent un uniforme particulier, signe de leur spécificité professionnelle au sein des troupes russes. Une pyramide s'établit depuis l'état-major général jusqu'à l'ensemble des régiments. Pour chaque armée, on nomme un général quartier-maître et quelques *oberkvaritirmejstery* qui relaient les directives de l'état-major et collectent les informations nécessaires au travail de cet organe. Ces institutions ont en effet à coordonner une armée pléthorique.

B- Une armée pléthorique

Les forces russes constituent une masse d'environ 400 000 hommes en permanence sous les drapeaux. Les effectifs des armées ont quasiment doublé sous le règne de Catherine II pour faire face aux affrontements guerriers. Résumant de façon lapidaire la dure réalité du service dans l'armée russe, Langeron affirme que « personne ne s'engage volontairement en Russie.¹¹⁹ » En effet, les soldats ne servent que très rarement par vocation. Ils forment un état à part en Russie, jouissant de droits particuliers par rapport aux serfs mais le sort qui leur est réservé est particulièrement dur.

1- Un service sous la contrainte

En l'absence d'un système de conscription générale, le recrutement des soldats se fait par levées, principalement au sein des paysans serfs, et sur la base des révisions de population qui servent autant pour l'impôt que pour l'enrôlement des recrues. Les soldats servaient à vie, jusqu'à ce que Potemkine ramène les obligations à vingt-cinq ans de service dans l'infanterie et quinze dans la cavalerie.

D'après la loi, tout serf en bonne santé, astreint à la capitation, est susceptible d'entrer dans les armées impériales, ce qui représente à la fin du XVIII^e siècle près de

¹¹⁹ AMAE, MD, Russie, tome XX, f.9.

quatorze millions de personnes¹²⁰. La proportion des levées varie en fonction de l'urgence de la situation militaire. Entre 1762 et 1799, trente et une levées furent décrétées par le Sénat, avec des ratios allant d'un soldat pour 500 hommes, jusqu'à un soldat pour 100. Cela correspond à peu près au XVIII^e siècle à un homme pour une vingtaine de familles. Le taux d'incorporation tend à baisser alors même que les besoins en hommes pourraient être plus importants, eu égard aux projets extérieurs de la Russie : 3,3 % dans les années 1760, 3,1% dans les années 1790¹²¹. Mais l'extension de l'Empire et l'extension de l'obligation de service aux Ukrainiens et aux Petits-Russiens permettent d'augmenter le nombre d'hommes tout en desserrant relativement l'étreinte sur les populations de la Grande Russie. L'armée russe n'a donc pas recours, contrairement à bon nombre d'armées européennes, à des mercenaires.

Chaque communauté paysanne peut en principe désigner en son sein ceux qui doivent partir, mais il n'est pas rare que le maître intervienne très directement. Si l'on peut entrer librement au service, par décision personnelle, les cas d'obligation dominant, soit par une décision d'un tribunal – l'enrôlement vaut alors pour châtiment - ou par la volonté d'un propriétaire¹²². Dans ces deux derniers cas, l'armée ne reçoit pas les éléments les plus brillants et les plus à même de servir avec ferveur... Les communautés comme les maîtres envoient principalement des hommes célibataires, mais il arrive que des hommes mariés et pères de famille revêtent l'uniforme. En ce cas, les familles étaient *de facto* séparées. Si les unités dans lesquelles il servaient se trouvaient cantonnées dans une garnison, quelques épouses parvenaient à les y rejoindre, de façon exceptionnelle. Les exemptions étaient fréquentes, puisque les propriétaires avaient le droit d'écarter les serfs qu'ils jugeaient le plus utile à leur service parce qu'ils maîtrisaient un savoir-faire particulier. Les propriétaires de certaines manufactures dont l'activité était essentielle au soutien des armées pouvaient de même racheter les recrues. Ainsi, environ 15 % des effectifs potentiellement mobilisables étaient automatiquement écartés. Les membres du clergé et des catégories marchandes pouvaient être dispensés, ces derniers en s'acquittant d'une somme forfaitaire de 360 roubles puis, à partir de 1783, de 500 roubles. De leur côté, les commandants d'unité sont autorisés à inscrire en

¹²⁰ MENNING Bruce W., « Paul I and Catherine II's Military Legacy », in KAGAN Frederick, HIGHAM Robin, *The Military History of Tsarist Russia*, New York, Palgrave, 2002, p. 79.

¹²¹ *Idem.*

¹²² *Stoletie voennogo Ministerstva, 1802-1902*[Centenaire du ministère de la Guerre, 1802-1902], tome IV, partie 3, livre 1, otd. 3, Glavnyj štab [L'état-major général], Sankt-Peterburg, M.O. Vol'f, 1912, p. 2.

principe les volontaires qui le souhaitent, si les candidats ont quinze ans accomplis, d'après les statuts fixés sous l'impératrice Anne I^{re} (1730-1740)¹²³.

Si les hommes potentiellement sous les drapeaux sont importants, ils coûtent surtout très peu cher, en comparaison avec les troupes européennes¹²⁴. Le fonctionnement matériel des régiments relève en effet d'une gestion peu centralisée. Les soldes et les normes d'approvisionnement étaient définies par les règlements pour chaque soldat¹²⁵, et Pierre le Grand avait créé des magasins d'État pour les céréales¹²⁶. Mais les commandants achètent d'eux-mêmes les denrées nécessaires. En raison des problèmes de transport et de conservation des denrées et équipements nécessaires aux unités, l'approvisionnement est d'abord une affaire locale. Il en résulte des possibilités d'abus dans la gestion des finances régimentaires, comme nous le verrons. Les hommes sous les drapeaux contribuent de façon globale à l'effort militaire puisque les requis peuvent aussi être placés dans les mines dans les manufactures d'armes ou de vêtements travaillant pour l'armée. Comme ils conservent alors un lopin de terre, l'État ne les nourrit pas¹²⁷.

Servir sous les drapeaux pour des jeunes gens issus majoritairement du monde paysan constituait un changement total d'univers. Ils quittaient leur communauté, leur village, sans grand espoir de les revoir. Ils avaient à acquérir les réflexes, les gestes et les usages de l'armée. Leur barbe était rasée et ils revêtaient l'uniforme. L'équipement s'était adapté au cours du siècle avec pour principal objectif une recherche d'efficacité et de mobilité, le soldat devant être prêt au combat dès son lever, sans apprêt : sous la conduite de Potemkine, les armées russes avaient ainsi renoncé aux coiffures complexes et avaient au contraire adopté les pantalons amples, les caftans et les souliers à bout rond¹²⁸. Cet équipement était alors loué par les étrangers en Russie à même de comparer les différences notoires avec les autres armées d'Europe.

Mais c'est aussi leur statut légal même qui changeait, puisqu'il passait du *soslovie* de paysan à celui de soldat. Les soldats obtenaient l'émancipation et étaient en

¹²³ *Ibid.*, p. 3.

¹²⁴ LIEVEN Dominic, *Russia Against Napoleon, The True Story of the Campaigns of War and Peace*, London, Penguin Books, p. 546.

¹²⁵ *Stoletie Voennogo ministerstva, 1802-1902 [Centenaire du ministère de la Guerre, 1802-1902]*, op. cit., tome V, pt. 1, pp. 87-94.

¹²⁶ *Ibid.*, pp. 9-35.

¹²⁷ WIRTSCHAFTER Elise, *From Serf to Russian Soldier*, op. cit., pp. 74-95.

¹²⁸ MENNING Bruce W., « G.A. Potemkin and A.I. Chernyshev. Two Dimensions of Reform and Russia's Military Frontier », art. cit., p. 279.

conséquence considérés comme des hommes libres au regard de la loi, leur liberté effective étant reportée à leur départ de l'armée, après leur temps de service. Ils ne pouvaient plus être soumis à la corvée et aux taxes frappant les serfs. Ils transmettaient ces droits à leurs enfants, qui formaient un groupe à part : ces derniers avaient en effet obligation de servir, mais les vingt-cinq années de leur temps de service étaient décomptés à partir de leur quinze ans¹²⁹.

Le traitement des soldats est rude, tant par la discipline sévère qui accompagne leur formation que par les conditions mêmes de cantonnement. La perte de recrues est vécue comme une fatalité, un handicap indépassable. Selon les estimations les plus critiques, elle peut atteindre la moitié des effectifs en un an. Si ce chiffre peut sembler exagéré, il est difficile à vérifier, car les sources sont faussées par les officiers. Louant l'entreprise de Paul I^{er} et de son fils, Langeron n'en dresse pas moins un constat inquiétant de la gestion du matériel humain dans les armées russes à la fin du XVIII^e siècle :

« Paul I^{er} a mis fin à cet horrible abus en punissant sévèrement les officiers qui perdaient ou égaraient quelques hommes en chemin, et en récompensant ceux qui amenaient leurs détachements en bon état. Sous Alexandre premier le même soin a été mis à la conservation des recrues [*sic*] et maintenant aucun officier ne pourrait en distraire un seul sans risquer une punition exemplaire et fort juste.¹³⁰ »

Jusqu'en 1802, aucun règlement ne vient limiter la puissance disciplinaire des officiers face à leurs hommes. Le passage par les baguettes constitue une sanction des plus classiques pour les soldats ; le texte réglementaire de 1802 laisse deviner à quel point ces pratiques peuvent s'avérer dangereuses pour la santé voire pour la vie de ces hommes, puisqu'il souligne qu'il faut interdire les punitions « cruelles et sans merci.¹³¹ »

Face à ce mode de commandement, la solidarité des militaires du rang est essentielle. Ces hommes ne peuvent matériellement plus avoir de lien avec leur famille ou leur village, dans la mesure où la quasi-totalité d'entre eux est analphabète. Difficile,

¹²⁹ *PSZI*, tome XXVII, n° 20 003.

¹³⁰ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 10. Note de 1826.

¹³¹ *PSZI*, tome XXVII, n° 20115, 18 janvier 1802.

dans ces conditions, d'entretenir une correspondance avec leur ancienne communauté. La mortalité est telle que les vingt-cinq ans de service sont quasiment un service jusqu'à la mort. Quant à ceux qui auraient survécu au service, leur existence s'est faite hors de leur communauté d'origine et rares sont ceux qui rentrent effectivement dans leur village. La vie militaire offre un substitut de famille et l'*artel*' en est la manifestation la plus importante¹³². Il s'agit d'une structure de solidarité, permettant d'entretenir une caisse commune entre les soldats. La base de ce pot commun est la compagnie. Quand un transfert doit être opéré vers un autre régiment, il n'est pas rare qu'il se fasse par compagnie, les solidarités de compagnie demeurent ainsi¹³³. Sur la solde des soldats et des sous-officiers, 15 à 30 kopeks sont retenus sur quatre mois de solde, par tiers donc de la solde annuelle, jusqu'à 7 roubles 15 kopecks, pour le complet réglementaire de l'*artel*'¹³⁴. Quand ils quittent le service, les soldats reçoivent leur part, avec les intérêts éventuels. Cette part peut parfois atteindre une centaine de roubles et constitue une aide au reclassement, certes réduite mais réelle, pour des gens qui ont été coupés de leurs réseaux civils pendant vingt-cinq ans. A la tête de l'*artel*, l'*artel'sik*, élu par les membres, a des responsabilités qui le placent entre les hommes de troupes et le corps des officiers. Il doit en effet contrôler la qualité des vivres fournis par l'État et faire un rapport au commandant de compagnie¹³⁵. Une telle fonction demande de savoir lire et écrire, compter, puisqu'il est appelé à tenir un registre de dépenses et recettes.

Les soldats qui survivaient à ces années recevaient leur congé au terme de leur temps de service. Leur liberté n'était toutefois que toute théorique et relative : libres de leurs mouvements et de tout propriétaire terrien, exemptés des impôts marquant l'état de servitude, ils se trouvaient confrontés à une situation matérielle critique. Il n'existait pas de système de retraite, ce qui rendait leur situation matérielle extrêmement difficile¹³⁶. Après la première guerre contre l'Empire ottoman, Catherine II accepta d'accorder leur congé aux soldats après vingt-cinq ans de service, mais sans leur consentir de

¹³² FULLER William C., *Strategy and Power in Russia, 1600-1914*, New York, The Free Press, Macmillan, 1992, pp. 172-173; KLUGIN L., « Russkaâ soldatskaâ artel' [L'artel' des soldats russes] », *Russkaâ starina*, XX, 1861, pp. 79-130.

¹³³ KERSNOVSKIJ A.A., *Istoriâ russkoj armii [Histoire de l'armée russe]*, Moskva, Êksmo, 2006, tome I, p 206.

¹³⁴ SHD, département de l'armée de Terre (SHD-T), 1M 1497 : Reconnaissances, plans projets, Russie 1856-1860, document 56 : Note sur l'armée russe en 1856, par le général Lebeuf, d'après les notes recueillies durant son voyage comme attaché à l'ambassade de M. de Morny, p. 40.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 42.

¹³⁶ KEEP John, « Catherine's Veterans », *The Slavonic and East European Review* 59, n° 3, juillet 1981, pp. 385-396.

pension¹³⁷. Il fallait donc trouver un travail, pour des gens qui avaient perdu tout contact avec leur communauté d'origine. Certains choisissaient encore le service de l'État, dans la police, les courriers de l'administration. Ceux qui n'étaient pas en état de le faire ne pouvaient compter que sur la charité, en trouvant refuge dans des monastères.

Vingt cinq ans de dressage font de ces hommes pour la plupart illettrés des hommes totalement militarisés, presque transformés en machines¹³⁸, supportant les longues marches et une discipline de fer. Pour autant, l'armée russe est peu sujette aux désertions, dans ce climat de coercition permanente et d'isolement¹³⁹. Paradoxalement, malgré ce peu d'attention portée à leur quotidien, le règne de Catherine II semble être dans la mémoire des soldats une sorte d'âge d'or, que reflètent les chansons qui circulent parmi les soldats sous le règne de son fils. Certaines appellent l'impératrice à ressusciter des morts pour la prendre à témoin de l'état des soldats sous son fils « Nos officiers nous terrorisent, et nos *polkovniki* sont des imbéciles¹⁴⁰ », affirme l'une de ces chansons. Porteur d'une mémoire traduisant un quotidien difficile, les soldats sont les témoins des bouleversements que connaît l'armée à la fin du XVIII^e siècle.

2- Des armes en pleine réorganisation

La guerre de Sept Ans avait montré la crédibilité des armées russes mais avait aussi laissé entrevoir quelques fragilités. Les différentes armes et spécialités de l'armée sont en pleine réorganisation à la fin du XVIII^e siècle.

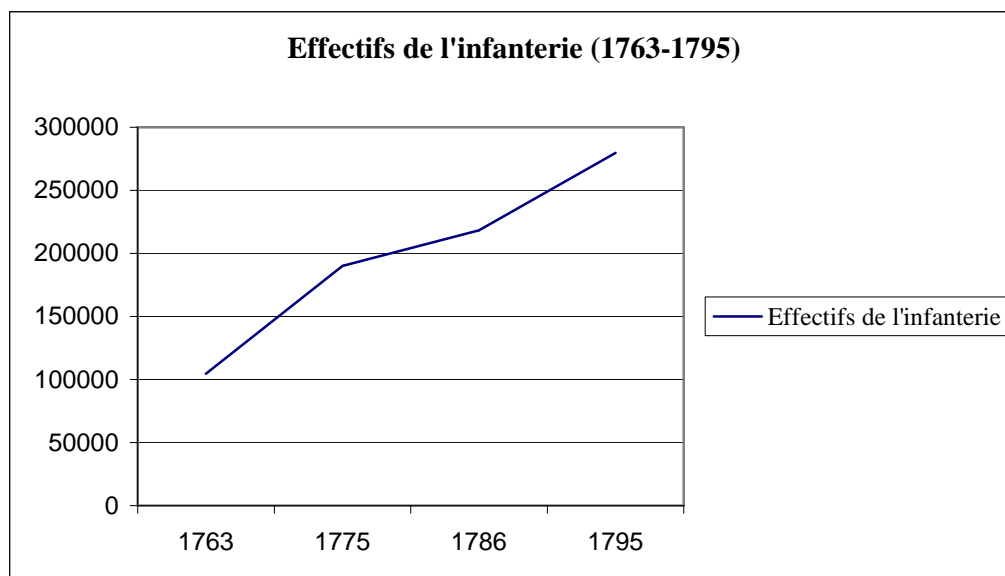
L'infanterie reste la reine des batailles et toutes les attentions sont concentrées sur son amélioration opérationnelle et l'augmentation de ses effectifs.

¹³⁷ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 65.

¹³⁸ BEST Geoffrey, *War and Society in Revolutionary Europe, 1770-1870*, Leicester, Leicester University Press, 1982, p. 44.

¹³⁹ PINTNER Walter M., « Russia's Military Style, Russian Society, and Russian Power in the Eighteenth Century », in CROSS A.G.(dir.), *Russia and the West in the Eighteenth Century*, Newtonville, Oriental Research Partners, 1983, p. 264. HARTLEY Janet M., *Russia, 1762-1825: Military Power, the State, and the People*, Westport, Praeger, 2008, pp. 25-47.

¹⁴⁰ GUKOVSKIJ G., « Soldatskie stihi XVIII v. [Poèmes de soldats du XVIII^e siècle] », *Literaturnoe nasledstvo*, n° 9-10, 1933, pp. 112-152. ALEKSEEVA O.B., EMELÂNNOV L.I.(éd.), *Istoričeskie pesni XVIII v.[Chansons historiques du XVIII^e siècle]*, Leningrad, Nauka, 1971, p. 285.



La commission militaire avait fixé les objectifs à atteindre à 104 654 fantassins. Cependant, l'augmentation est beaucoup plus forte que prévu, puisqu'en 1795, l'infanterie compte 279 575 hommes. En son sein, les formations de grenadiers acquièrent de l'importance de même que les troupes d'infanterie légère que constituent les chasseurs. Les effectifs des régiments sont fixés par les règlements. Selon les prescriptions, un régiment d'infanterie compte 2093 hommes¹⁴¹, 1886 si l'on ôte de ces chiffres les deux compagnies qui doivent rester au cantonnement en tant que réserve destinée à le compléter en cas de guerre. D'après les états de 1765, on assigne 2 872,5 roubles par an pour la remonte dans les régiments de carabiniers¹⁴².

Ainsi, en 1796, l'infanterie russe se compose de quatre régiments de la garde, 57 régiments de mousquetaires, 15 de grenadiers, 10 corps de chasseurs auxquels s'ajoutent trois bataillons, et vingt bataillons d'infanterie de ligne.

La cavalerie est l'arme qui a connu le plus de bouleversements au cours du XVIII^e siècle. Misant sur l'impact et le choc des charges de cavalerie, les chefs militaires avaient d'abord préconisé de mettre l'accent sur la cavalerie lourde. Cependant, les guerres que la Russie mène contre les Ottomans révèlent rapidement les atouts d'unités légères. En conséquence, les régiments de hussards sont portés à seize. Potemkine contribua de plus à développer les régiments de dragons, symboles de la

¹⁴¹ *PSZI*, tome XVI, n° 11735.

¹⁴² *Stoletie Voennogo ministerstva [Centenaire du ministère de la Guerre]*, op. cit., tome XIII, pt.3, livre 1, p. 71.

modernisation menée depuis Pierre le Grand. Les dragons lui semblaient présenter de grandes capacités de flexibilité, puisqu'on pouvait tout à tour mobiliser leur rapidité de déplacement comme unité montée et leur capacité à faire feu comme unité de tir. Au 1^{er} janvier 1779, il existait huit régiments de dragons. Leur remonte occasionnait une dépense estimée à 1985 roubles pour chaque unité, et pour l'achat d'un cheval de dragon, 20 roubles¹⁴³. La somme se montait à 2054,25 pour les hussards. A la mort de Catherine II, la cavalerie russe mobilisait environ 200 000 hommes.

Ces chiffres ne sont toutefois que théoriques. Il y a une nette différence entre les effectifs sur le papier et la réalité des vacances. L'importance numérique de l'armée empêche ainsi de relayer de façon immédiate les décès en service, les congés autorisés ou les absences. Selon le jugement porté par Adam Czartoryski dans ses mémoires, cent mille hommes sur le papier ne représentent bien souvent que soixante-cinq mille hommes effectivement en service¹⁴⁴.

C- Vers un art militaire russe

La révolution militaire, définie par Michael Roberts¹⁴⁵ et que les travaux de Geoffrey Parker¹⁴⁶ ont mise en lumière, a touché précocement la Russie. Si le règne de Pierre le Grand a accéléré le mouvement, cette rupture technique prend sa source au XVI^e siècle¹⁴⁷. L'europanisation des forces armées est l'aboutissement d'un long processus qui transcende les ruptures politiques de l'époque moderne en Russie.

C'est un renouveau de la préparation tactique et de la modélisation qui touche la Russie à la fin du XVIII^e siècle. Au cours de ces débats, l'opposition entre une école européenne, largement dominante à la tête de l'État, et une école qui serait plus proprement russe et qui rencontre un succès de plus en plus marqué auprès des jeunes

¹⁴³ *Ibid.*, pp. 71-72.

¹⁴⁴ Mémoires d'Adam Czartoryski, cités par Dominic LIEVEN in *Russia Against Napoleon*, *op. cit.*, p. 556.

¹⁴⁵ ROBERTS Michael, « The Military Revolution 1560-1660 », in *Essays in Swedish History*, London, 1967, p. 195-225. Cette publication fait suite à un cours donné le 21 janvier 1955 au Queen's University de Belfast.

¹⁴⁶ PARKER Geoffrey, *La révolution militaire, la guerre et l'essor de l'Occident, 1500-1800*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1993, 276 p.

¹⁴⁷ PAUL Michael C., « The Military Revolution in Russia, 1550-1682 », *Journal of Military History*, 68, n° 1, 2004, pp. 9-45.

officiers des capitales, se distingue nettement. Sous le règne d'Anne I^{re}, le *fel'dmaršal* B. H. Minnih remet en cause les choix organisationnels et tactiques posés par le tsar réformateur. A la tête du collège de la Guerre, il tente de faire passer une approche tactique qui mette l'accent sur la puissance de feu et organise les troupes en lignes de tirailleurs. Il reprend ainsi l'organisation prussienne et ouvre un grand débat qui va parcourir le XVIII^e siècle sur la possibilité de concevoir un modèle adapté à la Russie. Les succès russes lors de la guerre de Sept Ans stimulent encore un peu plus le questionnement des cadres militaires.

Les réformes successives conduisent à ce que progressivement les officiers russes parlent de l'art militaire en usant de termes étrangers, essentiellement des termes allemands, et leur comportement semble se modeler sur les réflexes professionnels qui commencent à se faire jour en Europe occidentale¹⁴⁸. En comparaison de l'essor que connaissent les publications militaires en Europe occidentale, la Russie n'a pas compté de grand théoricien au XVIII^e siècle offrant un véritable système militaire qui aurait pris en compte les aspects scientifiques et moraux de la conduite des combats. Cependant, grisés par les victoires du règne de la Grande Catherine, les cadres de l'armée russe gagnent en confiance dans les capacités propres de leur force et de leur génie¹⁴⁹. Malgré un manque certain d'expérience contre les armées occidentales, les officiers russes sont soucieux de relire l'histoire militaire de la Russie, au prisme du génie national.

Au cours de ce règne apparaissent les premiers ouvrages russes d'art militaire qui ne soient pas que des traductions des productions occidentales. Les officiers couchent par écrit, au gré d'instructions régimentaires ou de conseils délivrés sous forme littéraire, quelques conceptions qui finissent par constituer un corpus cohérent. Le ton général semble indiquer des destinataires élevés dans la hiérarchie militaire, au plus près du pouvoir politique. Cependant, les dédicaces ne doivent pas tromper. En effet, les destinataires de l'Instruction régimentaire de Souvorov, si l'on considère les thèmes abordés, sont avant tout les grades d'officiers subalternes, voire dans certains cas les sous-officiers¹⁵⁰. De tels ouvrages s'inscrivent pleinement dans les recommandations données par Potemkine dans l'accomplissement des tâches de l'officier : avoir le souci d'expliquer et surtout de stimuler et de motiver les soldats.

¹⁴⁸ STEVENS Carol B., *Russia's Wars of Emergence, 1460-1730*, Harlow, Pearson Longman, 2007, p. 303.

¹⁴⁹ LIEVEN Dominic, *Russia against Napoleon, op. cit.*, pp. 19-20.

¹⁵⁰ ROGULIN Nikolaj Georgievič, « *Polkovoe učreždenie* » A.V. *Suvorova i pehotnye instrukcii ekaterininskogo vremeni* [« *L'instruction régimentaire* » d'A.V. *Souvorov et les instructions d'infanterie de l'époque de la Grande Catherine*], Moskva, Dmitrij Bulanin, 2005, p. 92.

1- *L'Art de vaincre*

L'ouvrage majeur de Souvorov est la *Nauka pobeždat'*¹⁵¹, traduit en français par *L'Art de vaincre*, bien que le terme russe désigne plutôt une science qu'un art. Publiée en 1795, l'œuvre a été depuis longtemps fort commentée¹⁵², tant elle a servi de référence pour de nombreuses générations d'officiers. Avec les instructions que Souvorov avait rédigées pour son régiment de Suzdal' en 1764-1765, ce texte constitue l'essentiel de la doctrine du généralissime.

La nature même de la *Nauka pobeždat'* rend difficile un résumé : suites de principes généraux entremêlés de directives pratiques pour le fonctionnement du régiment, le traité s'adresse d'abord aux sous-officiers et aux officiers subalternes¹⁵³. Les quelques formules à l'emporte-pièce qu'on y rencontre, telle « la balle est sottie, la baïonnette est hardie¹⁵⁴ » ont assis la réputation d'homme fantasque de Souvorov, confortant les témoignages des contemporains¹⁵⁵. Mais l'ouvrage recèle en réalité un système tout à fait cohérent. Il se divise en deux sections, l'une qui constitue un corps d'instructions pour l'entraînement et l'autre qui a trait à la formation des soldats. Trois éléments se distinguent lorsqu'on analyse les grands principes énoncés : l'exactitude du coup d'oeil, la vitesse et l'assaut. Ces trois points posent une supériorité du facteur humain sur les aspects techniques.

Le credo de Souvorov est que la victoire repose sur l'assaut direct et partant sur le rôle décisif des mouvements massifs de fantassins. Il écrit : « Rien mis à part l'offensive » ou bien encore « Les ruées et les chocs décident de la bataille¹⁵⁶ ». A l'exemple des tactiques occidentales, Souvorov mène des attaques en colonnes, précédées par des tirailleurs. S'il ne néglige pas le rôle de l'artillerie, il choisit de mettre

¹⁵¹ SUVOROV Alexandr Vasilievitch, *Nauka pobeždat'* [*L'Art de vaincre*], Moskva, Voennoe Izdatelstvo Ministerstva Oborony SSSR, 1980, 38 p.

¹⁵² ŠIŠOV A.V., *Generalissimus Suvorov*, Moskva, Olma-Press, 2003, pp. 276-293.

¹⁵³ ROGULIN Nikolaj Georgievitch, « Polkovoe učreždenie » A.V. Suvorova i pehotnye instrukcii ekaterininskogo vremeni [*« L'instruction régimentaire » d'A.V. Souvorov et les instructions d'infanterie de l'époque de la Grande Catherine*], op. cit., p. 92.

¹⁵⁴ SUVOROV Alexandr Vasilievitch, *Nauka pobeždat'*, op. cit., p. 22. « Pulâ dura, a štik molodec. »

¹⁵⁵ LAVERNE L.M. de, *Histoire du Feld-maréchal Souvorof, liée à celle de son temps*, Paris, A. Egron, 1809, *passim*.

¹⁵⁶ SAVINKIN A.E. (ed.), *Ne čislom, a umen'em ! Voennaâ sistema A.V. Suvorova [Non par le nombre, mais par l'habileté! Le système militaire d'A.V. Souvorov]*, Moskva, Voennyj universitet-Russkij put', 2001, p. 12.

l'accent sur les charges à la baïonnette, rejoignant sur ce point le *fel'dmaršal* Rumâncev.

Mais, partant du principe que « la tête n'attend pas la queue », il attend de ses troupes une rapidité d'action qui contribue à accroître la portée de cette pression exercée sur l'ennemi. Le nombre d'hommes pèse moins à ses yeux que la vitesse d'action et l'esprit qui anime les troupes. On sait qu'il affronta les troupes turques à Rymnik, en 1789 avec 25 000 Russes et Autrichiens, contre 90 000 Turcs. Plus les attaques sont rapides et audacieuses, plus elles sont décisives. Il faut toutefois souligner que ces recommandations concernant l'audace ne signifient pas que la guerre est menée sans règle. Souvorov est le premier à maintenir l'idée d'un droit de la guerre, exercice réglé où tout n'est pas permis. Ceci s'applique à ses yeux autant dans les combats contre des puissances européennes que dans les combats contre les Turcs. En décembre 1790, alors qu'il assiège la forteresse d'Ismail, sur le Danube, Souvorov envoie une note à Mehmet Paşa, commandant la garnison ottomane :

« Je suis arrivé ici avec mon armée. Vingt-quatre heures de délibération et vous me ferez savoir vos volontés. Si je n'ai rien, je donne l'assaut jusqu'à la mort. Je laisse ceci à votre considération.¹⁵⁷ ».

Ce que Souvorov exprime ici en termes lapidaires est une offre relativement généreuse pour ceux qui sont des ennemis de la foi autant que de la Russie. Au bout de 24 heures, les Ottomans pouvaient se rendre selon leurs propres conditions. Au bout d'un jour, cette faveur de Souvorov viendrait à son terme, et les Russes ouvriraient le feu. Si les Ottomans se rendent alors, les Russes en fixeront les termes. Ce n'est qu'en cas de refus de communiquer ou de se rendre rapidement que les Russes s'engageront dans un affrontement terrible.

Les auteurs du règne de Catherine II s'accordent à voir dans le soldat russe la force principale des armées. Afin d'animer d'un souffle énergique ses hommes, Souvorov fait appel à l'intelligence des soldats, en leur expliquant ce qu'on attend d'eux. Pour peu que l'on sache entretenir leur ardeur et leur dévotion envers leurs chefs et leur tsar, pour peu que par un entraînement bien mené, on sache développer en eux

¹⁵⁷ Note de Souvorov au Sérasker [chef militaire] de la garnison d'Izmail, 7 décembre 1790, citée par Kiril PIGAREV in *Soldat polkovodec [Soldat stratège]*, Moskva, ORIZ, 1944, p. 134.

des capacités de rapidité et de flexibilité, la victoire ne pouvait être qu'assurée. Une telle attitude repose sur une discipline stricte, même si les punitions corporelles doivent rester rares¹⁵⁸. Analysant les succès rencontrés lors de la guerre de Sept Ans, Souvorov y voit l'effet d'un entraînement plus poussé des troupes russes, déjà familiarisées aux réalités du combat¹⁵⁹. De ce fait, en temps de paix, l'entraînement doit être systématique et permanent. Il requiert une attitude active des hommes et demande à les confronter avec des situations réalistes. Chaque soldat doit pouvoir comprendre par ces exercices quelle place et quel rôle il a à tenir au cours d'une bataille. Enfin, il est essentiel d'entraîner les hommes par la pratique et la démonstration plutôt que par la description théorique. La formation des soldats doit être la moins théorique possible, il faut donc y inclure toutes les armes auxquelles un soldat pourra être confronté sur le champ de bataille.

Souvorov préconise que les entraînements soient pris en charge par les officiers et non délégués aux sous-officiers. Les officiers sont considérés par le grand stratège comme responsables collectivement de la tenue de leur unité, car si un officier supérieur constate une erreur de la part d'un officier subalterne, il est de son devoir de le punir¹⁶⁰. Les cadres doivent être des exemples à suivre, tant dans la préparation que dans l'action effective. Souvorov professe un engagement total de l'officier dans le combat dans la mesure où il est essentiellement soldat. Lors de la campagne d'Italie, en 1799, Souvorov aurait ainsi déclaré: « Je ne donne pas mes os aux ennemis. Je meurs ici et que l'on écrive sur ma tombe : Souvorov, victime de la félonie, mais pas de la couardise.¹⁶¹ ». Cet engagement est le corollaire nécessaire de la supériorité de l'assaut direct¹⁶².

A en croire l'historien Dragomirov, l'ouvrage a finalement plus d'audience chez les soldats que chez les officiers contemporains de Souvorov¹⁶³. En revanche, après les

¹⁵⁸ SAVINKIN A.E. (ed.), *Ne čislo, a umen'em ! Voennaâ sistema A.V. Suvorova [Non par le nombre, mais par l'habileté ! Le système militaire d'A.V. Souvorov]*, op. cit., p. 328.

¹⁵⁹ Lettre d'A. V. Souvorov à I. I. Vejmar, 3 mars 1771, in MENŠERÂKOV G.P. (éd.), *A.V. Suvorov : dokumenty [A.V. Souvorov : documents]*, Moskva, Izdatel'stvo Voennogo Ministerstva Soûza SSR, 1949, tome I, pp. 366-67.

¹⁶⁰ Ordre du 18 septembre 1778 et instruction du 12 octobre 1787 in MENŠERÂKOV G.P. (éd.), *A.V. Suvorov : dokumenty [A.V. Souvorov : documents]*, op. cit, tome II, pp. 122-123 et 354-355.

¹⁶¹ SAVINKIN A.E. (ed.), *Ne čislo, a umen'em ! Voennaâ sistema A.V. Suvorova [Non par le nombre, mais par l'habileté ! Le système militaire d'A.V. Souvorov]*, op. cit., p. 361.

¹⁶² *Ibid.*, p. 454.

¹⁶³ DRAGOMIROV M., « Velikaâ Nauka Pobeždat [Le grand « Art de Vaincre »] », in SAVINKIN A.E. (ed.), *Ne čislo, a umen'em ! Voennaâ sistema A.V. Suvorova [Non par le nombre, mais par l'habileté ! Le système militaire d'A.V. Souvorov]*, op. cit., p. 113.

campagnes napoléoniennes, le texte fera l'objet d'une redécouverte par les cadres de l'armée et se trouvera même exalté comme une référence incontournable¹⁶⁴.

2- des *minores*

Moins connus que Souvorov, d'autres officiers se piquent de mettre par écrit leurs conceptions de l'art militaire et de leur métier. Il s'en dégage surtout une haute idée de la tâche de l'officier.

Le *podpolkovnik* Rževskij qui publie en 1793 un ouvrage *O častnyh dolžnostâh v polku*¹⁶⁵, *Des fonctions particulières dans un régiment*, marque une étape dans l'appréhension du métier militaire. Grigorij Pavlovič Rževskij, fils du *general-poručik* Pavel Matveevič Rževskij, né en 1763, fut inscrit le 26 janvier 1773 au régiment Semënovskij de la garde, il devint *poručik* de la garde à 24 ans¹⁶⁶. Pour des raisons personnelles, il quitte un temps le service, avec le grade de *kapitan* de la garde, mais fort du désir de revenir au service actif dès que possible. En 1793, il rejoint donc l'armée et se voit confier le commandement du 4^e bataillon du corps de chasseurs de Livlande, avec le grade de *podpolkovnik* de l'armée.

Dans des instructions régimentaires, cet officier supérieur se fait le reflet d'une haute idée de la préparation de l'officier au métier militaire et de la façon de mener les armées. Ainsi, la formation, tant théorique qu'humaine, de l'officier apparaît déjà comme une priorité :

« Cent fois malheureux l'officier qui fonde son principal savoir sur sa pratique et qui ne compte ses mérites qu'à ses cheveux blancs ; le temps de paix est un temps d'instruction, et la guerre, un temps d'action.¹⁶⁷ ».

Il distingue ainsi deux aspects du métier des armes : l'action effective sur le champ de bataille et la préparation que cette action suppose. Il contribue ainsi à faire

¹⁶⁴ Cf. *infra*, Chapitre V.

¹⁶⁵ RŽEVSKIJ, *O častnyh dolžnostâh v polku* [*Des fonctions particulières dans un régiment*], Moskva, tipografiâ A. Rešetnikova, 1793, 70 p.

¹⁶⁶ *Russkij biografičeskij slovar'* [*Dictionnaire biographique russe*], Sankt-Peterburg, 1913, tome « Rejtern-Rol'cberg », p. 155.

¹⁶⁷ RŽEVSKIJ, *O častnyh dolžnostâh v polku* [*Des fonctions particulières dans un régiment*], *op. cit.*, p. 61 : « Nesčastliv tot stokratno oficer, kto na praktike odnoj osnovyvaet glavnuû nauku i po čislu tol'ko sedyh svoih volosov sčitaet zaslugi svoi. Mirnoe vremâ est' vremâ učeniâ, a vojna dejstvîâ. »

sortir les tâches de l'officier d'une vision purement pragmatique. Le métier existe, n'est pas fait que d'expérience et suppose à la fois une formation et un état d'esprit.

Le *brigadir* Fëdor Ivanovič Dmitriev-Mamonov, né en 1727, définit les officiers comme les intermédiaires nécessaires entre les hommes du rang et le commandant, un rôle d'interface qui requiert donc des qualités personnelles à cultiver. Sa carrière est représentative de celle des officiers de l'époque de la Grande Catherine. Entré à l'Ecole d'Artillerie en 1737, il est inscrit au régiment Semënovskij de la garde en 1739. En 1751, à l'âge de 24 ans, il obtient le grade de *praporšik*. Avec quelques interruptions de service pour raisons personnelles, il atteint le grade de *brigadir* en 1769 avant de prendre définitivement sa retraite et de se consacrer ainsi à ses goûts littéraires¹⁶⁸. Dans ses *Epistola*, il insiste tout particulièrement sur les qualités nécessaires au *polkovnik* commandant un régiment :

« Mais le grade de *polkovnik* est le plus important dans un régiment ;
Seul doit l'être un maître en vérité,
Non seulement de nom, mais aussi par son pouvoir tout-puissant.
Cet homme doit être autant que possible irréprochable.
Ni flatteur, ni faible, non corrompu par l'argent,
Pour être brave, ferme dans ses paroles, consacré dans les sciences.¹⁶⁹ »

Ces qualités sont la condition première du principe d'obéissance :

« Le régiment remplit ses ordres avec empressement,
Il est l'ordre incarné et en connaît plus que ces subalternes.
Plus de deux milles hommes se tiennent derrière lui,
Qui vont en ordre partout à sa suite.¹⁷⁰ »

Ces quelques vers insistent ainsi sur le rôle central du commandant, en tant qu'incarnation de l'autorité et qu'élément clé de la conduite des opérations militaires.

¹⁶⁸ DIRIN P., *Istoriâ lejv-gvardii Semenovskogo polka [Histoire du régiment Semënovskij de la garde]*, Sankt-Peterburg, 1883, tome II, p. 73.

¹⁶⁹ DMITRIEV-MAMONOV F.I., *Ėpistola ot generala k ego podčinenym ili general v pole s svoim vojskom, izdanaâ sočinitelem allegorii dvorânina filosofo*, Moskva, 1770, p. 7 : « No čin polkovnika v polku važnejšij čin ;/ Po istine sej byt' est' dolžen gospodin, / Ne imenem odnim, no vlas'û polnomočnoj./ Muž onoj dolžen byt' skol' možno bezporočnoj./ Ne l'stec, ne slab, srebrom nezaražen, /Čtob hrab byl, v slove tverd, v naukah prosvešen. »

¹⁷⁰ *Idem.* « Da žadno polk ego prikazy ispolnâet./ On sam porâdok est' i bol'se nižnih znaet. /Prevyše tysâš dvyh stoât lûdej pod nim,/kotorye vezde v porâdok idut s nim. »

Sur ce point, Dmitriev-Mamonov reprend les grands traits des directives de Pierre I^{er}¹⁷¹. Comme le tsar réformateur, il insiste sur la nécessité pour les officiers de commencer au bas de l'échelle avant de monter en grade¹⁷². Un officier étant avant tout un militaire, il ne saurait comprendre la portée de ses ordres et s'assurer de leur faisabilité sans avoir vécu le même quotidien que ses hommes. Mais il dresse aussi un portrait qui reprend les idéaux de raison et de mesure portés par les Lumières : le chef militaire justifie autant ses capacités à mener ses troupes par son expérience que par la maîtrise raisonnée d'un savoir qui dépasse largement la sphère militaire. Il y ajoute l'impératif de probité, qui est présenté ici comme un gage d'efficacité.

L'activité des théoriciens est significative en cette fin de XVIII^e siècle. Les grands chefs militaires couchent sur le papier leurs pratiques, P.S. Saltykov, P.A. Rumâncev, G.A. Potemkine, A.V. Souvorov¹⁷³. Leurs écrits sont de natures diverses, allant du traité militaire aux simples instructions régimentaires publiées par la suite. S'appuyant sur la force numérique, ces théories militaires mettent l'accent sur les mouvements de masse des troupes, considérant le nombre comme un des facteurs les plus importants sur le théâtre de la guerre.

III- Les officiers russes en 1796

L'importance de l'armée renforce le lien entre les empereurs et les cadres militaires. Les effectifs de l'armée et de la flotte peuvent être estimés à 460 000 hommes à la mort de Catherine II. Le corps des officiers y représente environ 15 000 hommes¹⁷⁴, d'après les premières listes publiées par grade. Paul I^{er} dispose à la mort de sa mère d'un corps d'officiers qui a déjà derrière lui une histoire, des traditions et un

¹⁷¹ DMITRIEV-MAMONOV F.I., *Êkzercicii, prigotovlenie k maršu, zvaniâ i dolžnosti polkovykh činov*, Sankt-Peterburg, 1780, 4^e édition, p. 140.

¹⁷² *Ibid.*, p. 6.

¹⁷³ ZOLOTAREV V., SAKSONOV O., TÛŠKEVIČ S., *Voennaâ istorii Rossii [Histoire militaire de la Russie]*, Moskva, Kučkovo pole, 2001, pp. 293-296.

¹⁷⁴ Walter PINTNER in « The Burden of Defense in Imperial Russia, 1725-1914 », *The Russian Review* 43, n° 3, juillet 1984, p. 253.

statut défini dans la société et l'armée. Cette perception du métier militaire accompagne la création d'écoles pour une élite d'officiers. Le statut d'élite du corps des officiers se trouve ainsi renforcé.

A- Evolution du statut d'officier au XVIII^e siècle

Le progrès des techniques militaires et la croissance des effectifs accompagnant le développement de l'État russe ont suscité la création de postes et de fonctions définies. Progressivement, un corps émerge, avec ses privilèges et sa hiérarchie. Les officiers comptent parmi les catégories privilégiées, mais leur position de serviteur de la monarchie rend leur position délicate.

1- Service et noblesse

Par définition, tout officier russe est noble. Non qu'il faille être issu de la noblesse pour accéder à ces grades, mais le grade et surtout le service effectif au grade d'officier anoblissent, d'abord à titre personnel, puis à titre héréditaire suivant les échelons gravés. Des lignées d'officiers nobles voient ainsi le jour, assurant la transmission de privilèges. Le tsar Ivan IV le Terrible avait rappelé que n'étaient pas seulement astreints au service ceux à qui l'on avait remis une terre liée au service, mais aussi ceux qui en avaient hérité, confirmant ainsi ce groupe de serviteurs dans sa fonction. L'introduction d'une noblesse strictement définie par le service de l'État sous Pierre le Grand infléchit en partie ce modèle, mais laisse coexister des noblesses de différentes natures.

Le socle du corps des officiers était d'abord constitué par les nobles, que Pierre le Grand astreignit au service de l'État. Les contrevenants étaient sévèrement poursuivis. Dès l'âge de treize ans, les nobles pouvaient entrer au service, comme simple soldat d'après les volontés expresses du tsar, avec des droits à promotion aux grades d'officiers. Pierre I^{er} espérait qu'en passant par le rang, les futurs officiers acquerraient ainsi l'expérience nécessaire à l'exercice du commandement. Le nombre de nobles servant dans les armées augmenta rapidement : en 1700, ils étaient 1091, en

1702, 2913¹⁷⁵. Instaurée en 1722, la Table des Rangs¹⁷⁶ fixe à chacun sa place dans les hiérarchies civiles, militaires et auliques, selon sa formation et sa fonction. Elle constitue une tentative de briser les hiérarchies anciennes en mettant en avant le service de l'État¹⁷⁷. Elle peut donc être considérée comme un instrument majeur d'embradement de l'ancienne noblesse et de promotion d'une nouvelle.

« Elle représentait une loi sur le régime du service d'État qui marquait la rupture avec la tradition précédente, patriarcale, de l'administration. [...] L'importance historique principale de la Table consistait en ce qu'elle avait rationalisé [...] le service administratif : le principe fondamental du classement hiérarchique appliqué à la structurer était celui de l'aptitude au service et non pas celui des origines.¹⁷⁸ »

Les serviteurs supérieurs de l'État sont répartis en quatorze classes, le rang acquis par un individu lui étant attribué à vie. En réalité, elle comporte une ambiguïté initiale qui réduit la portée du principe de service obligatoire, pour rehausser les droits, statuts et prestige fondés sur la naissance¹⁷⁹. La Table, en définissant les avantages liés à chaque rang, institue les titres de noblesse personnelle (*ličnoe dvorânstvo*) et de noblesse héréditaire (*potomstvennoe dvorânstvo*) au dessus du 8^e rang. L'existence dans ce système d'une noblesse héréditaire rend donc explicitement la transmission possible, même si les héritiers ne servent pas l'État. Cela crée une distinction d'honneur et de prestige dont bénéficie la noblesse héréditaire. Les privilèges de naissance sont maintenus alors que ce système est censé les éradiquer. Cependant, l'élargissement de la noblesse aux valeurs serviteurs permet une base sociologique plus large.

L'appartenance à la noblesse est marquée pour les officiers par les appellations honorifiques auxquelles ils ont droit selon leur situation dans la Table des Rangs :

¹⁷⁵ BESKROVNYJ Lûbomir, *Russkaâ armiâ i flot v XVIII veke [L'armée et la flotte russes au XVIII^e siècle]*, Moskva, Voenizdat', 1958, pp. 167-170.

¹⁷⁶ *PSZ I*, tome VI, n° 3890, 24 janvier 1722.

¹⁷⁷ ČERNAĀ L. A., « O ponâtii 'čin' v russkoj kul'ture XVII veka [Sur l'acception du « rang » dans la culture russe du XVII^e siècle] », *Trudy otdela drevnerusskoj literatury [Travaux du département de littérature ancienne russe]*, Sankt-Peterburg, n° 47, 1993, pp. 343-356.

¹⁷⁸ MEDUŠEVSKIJ A. N., *Utverždenie absolûtizma v Rossii: Sravnitel'no-istoričeskoe issledovanie [L'affirmation de l'absolutisme en Russie : recherche historique comparative]*, Moskva, Tekst, 1994, p. 54.

¹⁷⁹ CONFINO Michael, « A propos de la notion de service dans la noblesse russe au XVIII^e et XIX^e siècles », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, n° 34, janvier-juin 1993, pp. 49-50.

Appellations honorifiques selon la Table des Rangs¹⁸⁰

Classes	Appellation	Traduction
I-II	<i>Vaše Vysokoprevoshoditel'stvo</i>	Votre Haute Excellence
III-IV	<i>Vaše Prevoshoditel'stvo</i>	Votre Excellence
V	<i>Vaše Vysokorodie</i>	Votre Haute Naissance
VI-VIII	<i>Vaše Vysokoblagorodie</i>	Votre Haute Noblesse
IX-XIV	<i>Vaše Blagorodie</i>	Votre Noblesse

Toutefois, le projet de Pierre le Grand est un projet intégrateur. La possibilité pour les roturiers de devenir officiers fut confirmée par les oukases de 1714 et 1719. L'oukase de 1721 dispose que tous les officiers et leurs enfants sont *de facto* nobles, sans qu'il soit besoin d'une autre forme de confirmation dès l'obtention du brevet d'officier. A la fin du règne de Pierre le Grand, on comptait ainsi un quart des officiers d'origine roturière¹⁸¹. La législation précise l'étendue des droits à la noblesse. Seuls les enfants nés après l'obtention du grade sont nobles. Les autres n'obtiennent que le statut d'« *ober-oficerskie deti* », c'est-à-dire « enfants d'officiers subalternes », qui les place à part du commun sans pour autant les rattacher à la noblesse. Jouissant de possibilités d'avancement plus ouvertes que les fils de soldats ou de paysans, ceux-ci ont la possibilité d'assurer une ascension sociale en quelques générations. Toutefois la logique de lignée s'impose peu à peu, puisque le tsar autorise la transmission de la noblesse héréditaire à un fils si aucun enfant n'est né après l'obtention du grade anoblissant.

La noblesse et les relations ne sont cependant pas des critères suffisants pour assurer une carrière militaire prometteuse. L'oukase du 26 février 1714 interdit la promotion au grade d'officier des nobles qui ne « connaissent pas les fondements du métier de soldat ». Pierre le Grand considérait aussi que les nobles devaient commencer le service dans la garde¹⁸². Le grade personnel se veut le reflet du niveau d'instruction, et de la qualification d'un officier, tout comme de ses mérites professionnels et de son ancienneté dans le service. Le tsar préconisait que les officiers puissent voter avant d'accorder un grade à l'un de leurs pairs ou futurs pairs mais la décision finale appartenait en dernier ressort à l'empereur lui-même.

¹⁸⁰ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 45 ; MIKABERIDZE Alexander, *The Russian Officer Corps in the Revolutionary and Napoleonic Wars. 1792-1815*, op. cit., p. LIII.

¹⁸¹ BENNETT H.A., « Evolution of the meanings of chin », *California Slavic Studies*, n° 10, 1977, pp. 1-43.

¹⁸² Ukase au président du Collège de la guerre, du 4 juin 1723.

Le passage par les premiers grades est en théorie une obligation. En principe, pas d'officier qui n'ait d'abord été soldat puis sous-officier. Mais, très tôt, l'aristocratie russe chercha à contourner les dispositions impériales allant dans ce sens. Il est en effet un moyen simple de passer outre cette disposition. Les familles les plus en vues obtinrent d'inscrire leurs fils dès la petite enfance, voire dès la naissance afin de comptabiliser un temps de service suffisant dans le rang, leur permettant ainsi de devenir officier dès leur entrée effective au service. Des mesures furent prises, mais elles n'empêchèrent pas la situation de se perpétuer jusqu'au début du XIX^e siècle, les souverains pouvant d'ailleurs être eux-mêmes fautifs en accordant ce type de privilège aux familles des personnalités en vue à la cour¹⁸³. Catherine II nomma directement ses petits-enfants aux grades d'officiers supérieurs¹⁸⁴. Ce contournement de la loi se rencontre fréquemment dans les régiments de la garde. Il existe ailleurs, mais de façon plus réduite. Les relations familiales et les réseaux entretenus à la Cour pesaient ainsi de façon décisive sur les carrières. Les exemples de grandes personnalités ayant bénéficié de ce système sont légions¹⁸⁵. Le futur *fel'dmaršal* Rumâncev fut ainsi inscrit dans la garde impériale à l'âge de cinq ans, le futur ministre de la police Aleksandr Balašov, à l'âge de six ans, Aleksandr Bibikov qui commanda la milice en 1812 était entré dans la garde à deux ans, avant de recevoir son premier grade d'officier à l'âge de neuf ans. Petr Volkonskij (1776-1852) entra au régiment Preobraženskij le jour de son baptême. Il entama véritablement le service actif à l'âge de seize ans, se voyant promu *praporšik* en quelques semaines. De même, le prince Petr Dolgorukij, entré au régiment Izmajlovskij à l'âge de deux ans, le 15 mars 1778, devint *kapitan* à quinze ans, *major* à seize, *polkovnik* à vingt et *general-major* à vingt et un.

Si cet arrangement était favorable à la haute noblesse, il conduisait cependant l'armée à ne pas disposer d'officiers suffisamment entraînés et formés aux réalités du service dans le rang. La tradition d'inscrire les enfants nobles en bas âge devait trouver un premier frein en 1764, lorsque fut promulguée l'*Instrukciâ pehotnogo polka polkovniku*, l'instruction pour les colonels des régiments d'infanterie. Ce texte fixait l'âge minimal pour rentrer dans les armées impériales à quinze ans¹⁸⁶. Mais les

¹⁸³ PSZI, tome V, n° 2 775 et n° 3 265 et tome XXX, n° 23 641.

¹⁸⁴ Lettre du médecin de la cour J Rogerson au comte Voroncov, 5 (16) mai 1795, in *Arhiv knâz'â Voroncova [Archives du prince Voroncov]*, op. cit., tome XXX, p. 57.

¹⁸⁵ PAVLOV-SILVANSKIJ Nikolaj, *Gosudarevy služilye lûdi : proishoždenie russkogo dvorânstvo [Les hommes au service des souverains : origine de la noblesse russe]*, Sankt-Peterburg, Gosudarstvennaâ Tipografiâ, 1898, pp. 272-273.

¹⁸⁶ PSZI, tome XVI, n° 12289.

instructions impériales peinent à être rigoureusement appliquées, notamment dans les familles de la haute aristocratie. Au début du XIX^e siècle, les enfants inscrits au service dès le plus jeune âge deviennent une exception. En 1804, on rencontre encore quelques inscriptions à 10 ans, une à 12 ans en 1807. Dès la fin du XVIII^e siècle, les entrées au service se font à un âge en accord avec les tâches militaires, même si la jeunesse domine, les nouveaux officiers ayant à 92 % entre 15 et 25 ans :

Age lors de l'entrée au service	15-16 ans	17-21 ans	21-25 ans	26-30 ans	31-40 ans	> 40 ans
Pourcentage	13,4%	59,2%	19,4%	4,6%	2,5%	0,9%

Entre 1762 et 1785, des changements capitaux intervinrent. Avant d'être renversé, Pierre III (1761-1762) allégea encore les obligations incombant à la noblesse. L'idée d'une émancipation de la noblesse semble être née dans le cercle du comte Roman Voroncov. L'influence de la fille de ce dernier auprès du tsar, dont elle était la maîtresse, aurait fait le reste. Le manifeste du 18 février 1762¹⁸⁷ les libérait du service armé, excepté en temps de guerre. En dehors donc des temps où leur présence était requise, il pouvait librement démissionner de leur office et même s'engager auprès de puissances étrangères. L'accueil réservé au manifeste est très favorable parmi la noblesse. La frange la plus pauvre n'a de toute façon pas le choix et doit continuer de servir pour vivre, mais ceux qui possédaient un domaine y retournent afin de veiller à la gestion de leur bien. Cependant, la liberté qui est donnée n'est que très relative au regard des démarches administratives nécessaires pour être libéré du service¹⁸⁸. Malgré l'acte de 1762, le nombre de nobles en service ne décrut pas, bien au contraire.

Le tsar Pierre III était un militaire dans l'âme qui avait le souci de préserver le capital de respect attaché aux fonctions d'encadrement dans l'armée. Il ordonna ainsi « aux officiers supérieurs et subalternes de ne pas se mêler de façon familière avec les sous-officiers et les hommes du rang, au risque de perdre leur respect.¹⁸⁹ » A partir de 1762, les nobles qui entrent volontairement au service militaire servent comme soldat

¹⁸⁷ *PSZI*, tome XV, n° 11444, manifeste du 18 février 1762.

¹⁸⁸ JONES R.E., *The Emancipation of the Russian Nobility, 1762-1785*, Princeton, Princeton University Press, 1973, pp. 29-34.

¹⁸⁹ *PSZI*, tome XV, n° 11438, 7 février 1762

les trois premiers mois, mais ils ont le droit de porter l'uniforme des sous-officiers, d'après l'*Instrukciâ konnogo polka polkovniku*¹⁹⁰, ou *Instruction au polkovnik commandant un régiment de cavalerie*. Les officiers bénéficient d'un statut à part, et, dans le texte de loi, cet ordre ne semble pas concerner uniquement les nobles : la dignité est propre à la fonction, non à l'origine de celui qui l'exerce. La – courte – période de législation militaire de Pierre III tend donc à lier la dignité du serviteur et celle de l'État qu'il sert.

Catherine II (1762-1796), après avoir renversé son mari, maintint ces dispositions dans l'espoir que les nobles, libérés des obligations de service, pourraient développer leurs domaines et participer ainsi au développement économique local¹⁹¹. L'impératrice établit alors une première codification des droits et du statut de la noblesse dans la charte d'avril 1785, la *Založennaya gramota na prava, vol'nosti i preimušestva blagorodnogo dvorânstva*¹⁹², *Charte accordée à la noblesse sur ses droits, libertés et privilèges*. Ce texte fondamental exempte la noblesse d'impôts et de service militaire. Il lui garantit l'immunité physique contre les châtiments corporels, la liberté d'entrer au service de l'État. Soulignons l'emploi de l'adjectif *blagorodnyj*, utilisé ici : avant d'être un qualificatif pour la noblesse héréditaire, cette distinction « provient des qualités et des vertus d'hommes dirigeants dans l'antiquité, qui se distinguèrent dans le service, en firent un honneur (*dostoinstvo*) et acquirent le titre de noblesse pour leurs descendants.¹⁹³ » La charte constitue la noblesse comme un *sostoânie* aux droits représentatifs définis, dans la mesure où elle attribue aux nobles le droit d'élire des assemblées dans chaque province (*guberniâ*) et district (*uezd'*). Ces assemblées qui pouvaient déposer des pétitions et des propositions au gouverneur de la province sont donc constituées en interlocuteur de la noblesse au niveau provincial. Des délégués peuvent de même être envoyés auprès du Sénat ou du souverain. Indéniablement, la Charte accentuait la prééminence de la noblesse sur les autres états constituant la société russe. Seul le tsar pouvait priver quelqu'un de ses droits de noblesse, et non une simple cour de justice et les nobles ne pouvaient être soumis aux châtiments corporels¹⁹⁴. De plus, de nouveaux privilèges étaient accordés : les nobles devenaient propriétaires de plein droit de leurs domaines, et pouvaient désormais les vendre librement.

¹⁹⁰ *PSZ I*, tome XVII, n° 12543 : *Instrukciâ konnogo polka polkovniku*, 1762.

¹⁹¹ JONES R., *The Emancipation of the Russian Nobility. 1762-1785*, *op. cit.*, pp. 164-172.

¹⁹² *PSZ I*, tome XXII, n° 16187, pp 346-351.

¹⁹³ CONFINO Michael, « A propos de la notion de service dans la noblesse russe au XVIII^e et XIX^e siècles », *art. cit.*, p. 51.

¹⁹⁴ *PSZ I*, tome XXII, n° 16187, §§ 13 et 15.

Cependant, et c'est là un point essentiel, la Charte de la Noblesse du 21 avril 1785 réaffirme dans un même mouvement le lien intrinsèque entre le service de l'État et la noblesse. Si elle libère la noblesse d'un état de servitude obligatoire, elle rappelle que le premier critère de noblesse reste le service, dont on doit parcourir tous les grades. La Charte reprend donc dans ses principes les privilèges définis en 1762, mais en soulignant que le plus grand des privilèges de la noblesse est d'abord celui de servir le souverain. Les serviteurs civils et militaires de l'État ne doivent pas regarder à la peine et être prêts à sacrifier leur vie.

Sans remettre formellement en cause les principes pétroviens, le texte favorise le corps des officiers dans ses liens avec la noblesse. Il accorde en effet la noblesse héréditaire pour les chevaliers de tous les ordres russes, or l'armée permet d'obtenir ces ordres plus facilement en s'illustrant face au danger. Rien n'est dit explicitement sur les officiers en service, à l'exception du paragraphe 17 qui précise le cas des nobles servant dans le rang et qui doivent être traités sur le même pied que les officiers¹⁹⁵. Cela ne fait que réaffirmer une situation déjà acquise depuis 1775¹⁹⁶. L'autocratie soutient le désir de la noblesse d'attacher de l'importance à sa carrière¹⁹⁷. Le règlement de 1788 refuse d'accorder la noblesse à ceux qui auraient obtenu le premier grade d'officier en partant à la retraite, par un jeu de promotion habituel en fin de carrière. Ce règlement pose un principe essentiel, qui va marquer le profil de l'officier jusqu'au siècle suivant. Ce n'est pas l'épaulette d'officier qui anoblit, ce n'est pas l'accès à un grade, c'est le service effectif que le militaire a accompli avec ce grade, qui justifie l'attribution des privilèges de la noblesse. Pas d'officier noble sans service éprouvé de l'État.

Les manifestes de 1762 et de 1785 sont accueillis avec enthousiasme, mais ils sanctionnent certainement un état de fait. Ainsi, l'abrogation ne crée-t-elle pas de vague de démissions. Le service de la noblesse se révèle aussi assidu que par le passé. En effet :

« le service était devenu une affaire d'honneur, de statut social et de prestige (c'était seulement l'obligation qui blessait la noblesse),

¹⁹⁵ *Ibid.*, § 17; KEEP John, « No Gauntlet for Gentlemen : Officers' Privileges in Russian Military Law 1716-1855 », art. cit., p. 176.

¹⁹⁶ *PSZ I*, tome XX, n° 14 275, 17 mars 1775.

¹⁹⁷ Lettre de A.A. Bezborodko à P.V. Zavadovskij, janvier 1792, *Arhiv knâz'â Voroncova, op. cit.*, 1879, tome XIII, p. 250.

qui venait rehausser et justifier la dignité que conférait la notion (ou le mythe) de la naissance et de l'ancien lignage.¹⁹⁸ »

En 1782, un peu plus de 108 000 nobles servaient dans les armées¹⁹⁹. Le meilleur élément pour qualifier le statut de l'officier dans un système aussi répressif que l'État russe reste sans aucun doute les punitions auxquels les officiers peuvent être soumis en cas de manquement à leurs devoirs²⁰⁰. Étant noble, ils échappent aux châtiments corporels. La Commission mise en place par l'impératrice Catherine II pour engager une réforme de son armée produit deux instructions, adressées aux *polkovniki* de l'infanterie et de la cavalerie²⁰¹. Dans l'ordre croissant, les officiers coupables de fautes et de manquement dans leur service peuvent se voir soumis à des réprimandes publiques, à un service de garde supplémentaire, à trois formes de détention plus ou moins sévère, et à marcher derrière son unité en manœuvre ou en campagne. Cette dernière sanction est éminemment symbolique, l'officier étant par excellence celui qui conduit la troupe. Faire marcher un officier derrière son unité revient à manifester aux yeux de tous son indignité à en prendre le commandement. Cette échelle des peines proportionnelles aux fautes n'est pas neuve dans la pratique, mais c'est la première fois qu'un texte réglementaire précise aussi clairement les limites des punitions que l'on peut infliger à un officier. Pour les cas plus graves, dépassant les simples fautes de service, l'impératrice se réservait des cas d'appel, soit directement à sa personne soit au vice-président du collège de la Guerre.

Ainsi, dès la fin du XVIII^e siècle, le rapport qu'entretiennent les officiers à la noblesse est à la fois évident et très complexe. Les nobles n'ont perdu l'obligation de service à vie que depuis 1785. Il en reste des réflexes bien ancrés dans la culture des officiers.

2- La progressive distinction des grades

Peu à peu, une hiérarchie complexe s'est fait jour dans l'armée russe, parmi les cadres, même si l'éthique du service comme la réalité des combats contribuent à

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 50.

¹⁹⁹ KEEP John, *Soldiers of the Tsar, Army and Society in Russia, 1462-1874*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 232.

²⁰⁰ KEEP John, « No Gauntlet for Gentlemen : Officers' Privileges in Russian Military Law 1716-1855 », art. cit., p. 175.

²⁰¹ *PSZ I*, tome XVI, n° 12289, 8 décembre 1764.

consolider le principe selon lequel tout militaire est avant tout un soldat, qu'on soit général ou simple homme de troupe. C'est au sein du corps des officiers généraux que se distinguent le plus rapidement des grades différents, suivant la division des armées moscovites en *polki*, terme désignant initialement une division, mais qui tend ensuite à correspondre à l'échelon régimentaire²⁰². Puis, dans les années 1630, les grades de *polkovnik*, *podpolkovnik* apparaissent dans les sources. La hiérarchie du régiment se dessine peu à peu, avec l'adjonction du *polkovej poručik*, ou lieutenant de régiment, et du *major polkovej storožestavec*, major surveillant de régiment²⁰³. Se dessine ainsi une structure fondée sur des régiments (*polk*) et des compagnies (*rota*). Le statut de 1647 distingue nettement trois groupes de commandement : les *vysokie*, *srednye* et *nižnie rangi*, qui dessinent déjà la structure *štab*, *ober* et *unter-oficery*, officiers supérieurs, subalternes et sous-officiers. Le grade de général apparaît vers 1655, celui de *general-poručik* en 1659, de *general-major* en 1661. Le grade de *general-fel'dmaršal*, attribué pour la première fois en 1699, occupe une place à part dans cette hiérarchie. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une dignité, comme peut l'être celle de maréchal de France, car il appartient bien à la hiérarchie des grades confirmée par la table des rangs mais, en deux cents ans d'existence de l'armée impériale, il n'a été attribué qu'à soixante-quatre généraux.

Cependant un corps constitué d'officiers ne voit véritablement le jour que lors des réformes militaires entreprises par Pierre le Grand. Sous son règne, des grades intermédiaires apparaissent : pour les officiers généraux, le *general-lejtenant* prend place immédiatement en dessous du *general* en 1698, le *brigadir* constitue à partir de 1705 le premier grade d'officier général. Les officiers supérieurs connaissent la même évolution avec le grade de *major* qui apparaît en 1698. A compter de 1711, il se divise en deux classes : *prem'er major* et *sekund-major*. On voit de même apparaître, entre le *poručik* et le *kapitan*, le *kapitan-poručik* en 1699.

L'instauration de la Table des Rangs, en 1722, va consacrer cette hiérarchie. Elle divise le corps des officiers en deux groupes distincts²⁰⁴ : les officiers d'état-major qui sont des officiers supérieurs, et les officiers de ligne qui sont des officiers subalternes²⁰⁵. C'est la division qui prévaut en 1796 entre *štab-oficery* et *ober-oficery*. Les officiers

²⁰² DAVIES Brian, « The Foundations of Muscovite Military Power », in KAGAN Frederick et HIGHAM Robin, *The Military History of Tsarist Russia*, op. cit., p. 18.

²⁰³ VOLKOV Sergej Vladimirovič, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, p. 48 sq.

²⁰⁴ PSZ I, tome VI, n° 3890.

²⁰⁵ RAY Oliver A. (captain), « The Imperial Russian Army Officer », *Political Science Quarterly*, n° 76, New York, 1961, p. 576.

généraux chapeautent l'ensemble de la structure. Cependant, les chevauchements de grade, les inadéquations entre grade et fonction en font un système qui reste encore à rationaliser.

B- Effectifs et recrutement

Les officiers forment à la fin du XVIII^e siècle un corps aux origines diverses. Les sources de recrutement sont variées, allant des promotions depuis le rang aux écoles militaires, en passant par l'appel aux étrangers. Mais la part de ces derniers tend à diminuer, contribuant à une certaine unité du groupe.

1- Un encadrement stable

Il n'est pas de source exhaustive et récapitulative concernant le corps des officiers au XVIII^e siècle. Les premières listes d'officiers généraux et d'officiers supérieurs furent publiées pour l'année 1797²⁰⁶. L'historien est donc réduit à des évaluations selon les règlements militaires qui fixent les effectifs théoriques des différents régiments, relativisés par quelques sondages dans les listes régimentaires produites par les différents échelons de l'administration.

Si l'on peut évaluer le nombre d'officiers à 1307 en 1695²⁰⁷, on dénombre en 1797 399 généraux, 2417 *štab-oficery*, c'est-à-dire officiers supérieurs. Les officiers supérieurs recourent 297 *polkovniki*, 466 *podpolkovniki*, 1654 *majory*²⁰⁸. Les chiffres semblent se stabiliser depuis la fin du XVIII^e siècle et ce jusqu'à la montée en puissance que connaît l'armée russe autour de la guerre de 1812. En 1809, on compte en effet 2113 *štab-oficery*, 495 *polkovniki*, 442 *podpolkovniki*, 1176 *majory*. Le taux d'encadrement des troupes révèle une stabilité frappante :

²⁰⁶ *Spisok generalov i štab-oficerov [Liste des généraux et officiers supérieurs]*, Sankt-Peterburg, 1797, *Spisok štab-oficerov po staršinstvu na 1809 g. [Liste des officiers supérieurs par ancienneté en 1809]*, Sankt-Peterburg, 1809.

²⁰⁷ AVTOKRATOV V.N., « Voennyj prikaz (*K istorii komplektovaniâ i formirovaniâ vojsk v Rossij v načale XVIII v. [Le collège de la Guerre (pour l'histoire du recrutement et de la formation des armées en Russie au début du XVIII^e siècle]*) », in BESKROVNYJ Lûbomir (dir.), *Poltava. K 250 letiû Poltavskogo sraženîâ : sbornik stat'ej [Poltava. A l'occasion des 250 ans de la bataille de Poltava : recueil d'articles]*, Moskva, izd. Akademii Nauk SSSR, 1959, p. 239

²⁰⁸ *Spisok generalam i štab-oficeram [Liste des généraux et officiers supérieurs]*, op. cit., 1797.

Nombre d'officiers et taux d'encadrement de l'armée russe²⁰⁹

Année	Nombre d'hommes dans l'armée	Nombre d'officiers	Taux d'encadrement
1765	303 529	9167	3%
1795	413 473	12 487	3%
1796	507 538	15 328	3%

L'augmentation du nombre des officiers a suivi l'évolution des effectifs des armées russes, gardant un taux d'encadrement constant de trois officiers pour cent hommes. Ce taux reste relativement peu élevé.

La diminution du nombre d'officiers est faible, car dans la première moitié du XVIII^e siècle, les départs à la retraite pour convenance personnelle restèrent extrêmement rares. Le service demeure toutefois une réalité partagée par l'ensemble de la noblesse russe, une « obligation morale », qui fait partie de l'honneur et de l'ethos du groupe. Pour l'essentiel, les nobles russes ne peuvent faire autrement matériellement : le service de l'État est d'abord un moyen de vivre en l'absence d'autres revenus. Mais bien souvent, dès lors qu'ils ont atteint le grade de *poručik* ou de *štabs-kapitan*, les plus fortunés se retirent dans leur domaine. C'est moins le cas lorsque le service est la seule source de revenus, notamment pour les roturiers.

2- Des sources de recrutement diverses

Le renouvellement du corps des officiers passe par une refondation des possibilités de formation militaire initiale. Au début du XVIII^e siècle, en l'absence d'école établie, la principale et presque unique source de recrutement est le corps des sous-officiers. Deux origines principales sont alors à distinguer : la garde impériale et les sous-officiers servant dans l'armée régulière.

La garde concentre alors des régiments modèles où les sous-officiers issus de la noblesse apprennent les règles de la vie militaire avant d'être promus officiers dans des unités de l'armée de ligne. Par convention, on date la naissance de la garde impériale de 1683, année pendant la quelle Pierre le Grand forme un premier régiment qualifié de

²⁰⁹ D'après les chiffres présentés par Walter PINTNER in « The Burden of Defense in Imperial Russia, 1725-1914 », art. cit., p. 253.

« *potešnyj* », c'est-à-dire « de jeu », « de divertissement », afin de souligner aux yeux de sa demi-sœur son caractère de distraction, le Preobraženskij. Mais ces unités ne furent organisées comme *Lejb-gvardiâ*, c'est-à-dire comme garde personnelle du tsar, qu'en 1700. Le 30 novembre 1683 Sergej Buhvostov²¹⁰, âgé de 20 ans, arrive dans la petite unité du jeune tsar. Il est le premier soldat inscrit sur les listes du régiment. Mort à l'âge de 86 ans, il atteignit le grade de *major*. Le régiment se développe, au point de se trouver rapidement à l'étroit dans le village de Preobraženskoe. Le régiment est divisé en deux et une partie des hommes prend ses quartiers dans le village tout proche de Semënovskoe, où ils forment le régiment Semënovskij en 1687²¹¹. Ces deux régiments sont le noyau originel de la garde impériale, mais aussi de l'armée régulière toute entière, telle que Pierre le Grand va contribuer à la former, sur des modèles occidentaux. En effet, la Garde impériale, appelée en russe *Lejb-gvardiâ* reprenant le terme allemand *Leib*, se définit d'abord par sa fonction de protection de la personne de l'empereur. Les hommes du Preobraženskij et du Semënovskij montrent leur fidélité au tsar et leur efficacité dans la nuit du 8 août 1689, où Sophie (1657-1704), la sœur de Pierre le Grand, entend le réduire : l'intervention du Preobraženskij au monastère de la Trinité Saint-Serge se révèle décisive.

Mais ce corps placé à part de l'armée est porteur d'un modèle plus global, qui comportait trois éléments majeurs : l'organisation de nouvelles formations d'infanterie, commandées pour l'essentiel par des officiers allemands qui leur imprimèrent une forte marque, la formation de douze régiments de dragons (*draguny*) entre 1699 et 1701 et la constitution de l'artillerie en tant qu'arme indépendante²¹². Après son installation complète et définitive sur le trône, Pierre le Grand adjoint à ces deux régiments le *lejb-régiment* de cavalerie en 1719, dissous ensuite par sa nièce Anne I^{re}, et remplacé par le *Konnij Regiment*, ou régiment de la garde à cheval. L'impératrice Anne fonde de plus une troisième unité d'infanterie, le régiment Izmailovskij²¹³. L'état officiel de la garde en 1731 donne 9748 officiers et soldats pour les quatre régiments. Ces chiffres ne semblent pas varier jusqu'en 1796²¹⁴.

²¹⁰ KOROSTOVEC I., *Preobražency 1683-1890 [Les hommes du régiment Preobraženskij 1683-1890]*, Sankt-Peterburg, Edouard Goppe, 1890, p. 6.

²¹¹ *Ibid.*, p. 7.

²¹² HELLIE Richard, « The Petrine Army : Continuity, Change, and Impact », *Canadian-American Slavic Studies*, vol. VIII, n° 2, été 1974, pp. 9-10.

²¹³ PUŠKAREV I., *Istoriâ Imperatorskoj russkoj gvardii [Histoire de la garde impériale russe]*, Sankt-Peterburg, Tipografiâ Dep. Vnešnej torgovli, 1844, p. 178.

²¹⁴ BESKROVNYJ Lûbomir, *Russkaâ armiâ i flot v XVIII veke [L'armée et la flotte russes au XVIII^e siècle]*, *op. cit.*, pp. 311-320.

Malgré son rôle de protection de la famille impériale, la garde n'en a pas moins au départ un rôle militaire effectif puisque les unités qui la composent participent activement et de façon décisive à la guerre du Nord contre la Suède, jusqu'à la paix de 1721. Ce rôle effectif au combat semble aller en diminuant puisqu'aucun régiment de la garde ne participa à la guerre de Sept Ans. A plusieurs reprises, la garde servit de bras armés pour les prétendants au trône, au cours du XVIII^e siècle²¹⁵. Mais le rôle politique qu'elle avait pu jouer dans les différentes révolutions de palais était resté purement auxiliaire. Cependant, Catherine se réclamant de l'héritage de Pierre le Grand, ne négligea pas la garde et comprit toute l'importance d'un régiment comme le *Preobraženskij*. Elle nomma à la tête du régiment le prince Trubeckoj, avec le grade de *podpolkovnik* de la garde, pour être elle-même *polkovnik* au régiment. Elle en porte régulièrement l'uniforme chaque fois qu'elle le passe en revue²¹⁶. A la mort de Catherine II, la garde impériale se compose de quatre régiments d'infanterie, un régiment de cavalerie, le régiment de la garde à cheval auquel il faut ajouter la compagnie de chevaliers-gardes que Paul I^{er} va ensuite constituer en régiment, ainsi que le bataillon des chasseurs de la garde, fondé en 1796 et devenu régiment en 1806.

La garde est un vivier de recrutement et un lieu de formation pour les futurs officiers. Elle fournit annuellement son contingent d'officiers subalternes et supérieurs aux unités de l'armée. Deux cent cinquante officiers de la garde furent ainsi envoyés dans les unités régulières en 1782, quatre cents en 1796²¹⁷. Mais c'est surtout des sous-officiers de la garde vers les officiers de l'armée que se font les promotions : le 16 décembre 1795, ils viennent combler les vacances dans l'armée de cent quarante et un *poručiki*, 956 *podporučiki*, et 118 *praporšiki* dans les régiments d'infanterie et de chasseurs²¹⁸. La décision est présentée par le président du collège de la Guerre N.I. Saltykov comme une nécessité car, selon ses dires, les sous-officiers de l'armée, même ceux qui sont issus de la noblesse, ne sont pas en mesure de remplir avec honneur et

²¹⁵ TAYLOR Brian, *Politics and the Russian Army. Civil-military Relations, 1689-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 47.

²¹⁶ KOROSTOVEC I., *Preobražency 1683-1890 [Les hommes du régiment Preobraženskij 1683-1890]*, op. cit., p. 17 sq.

²¹⁷ *Stoletie Voennogo ministerstva, 1802-1902 [Centenaire du ministère de la Guerre, 1802-1902]*, *Činoproizvodstvo po voennomu vedomstvu [La promotion dans l'administration militaire]*, Sankt-Petersburg, 1912, tome IV, part. 3, pp. 5-6.

²¹⁸ RGVIA, F. 29, op. 153 v, d. 3, l. 141.

efficacité ces postes d'officier. En moyenne, un tiers des vacances dans l'armée est comblé par des sous-officiers issus de la garde²¹⁹.

Le vivier semble toutefois prendre les aspects d'une sinécure, les effectifs dépassant les états prescrits. En 1792, pour un effectif officiel de quatre-vingt sous-officiers par régiment de la garde, le Preobraženskij en compte six mille cent trente quatre, le Semënovskij, six cent cinquante quatre et l'Izmajlovskij, mille huit cent trente quatre²²⁰. De plus, pour rendre justice à l'excellence de la formation militaire telle qu'elle était prévue par Pierre le Grand, les officiers de la garde bénéficient d'une prééminence de grade dans la Table des rangs. Ainsi, un *kapitan* de la garde occupe le même rang qu'un *polkovnik* de l'armée régulière. La garde est d'ores et déjà devenue un refuge pour de jeunes nobles, au détriment de son efficacité militaire et de son fonctionnement comme corps d'unités-modèles. Langeron se répand en imprécations contre ceux qu'ils considèrent comme des parasites :

« Les gardes sont la honte et le fléau de l'armée Russe ; mais l'impératrice, qui leur devait sa couronne, les aime, les craint, et les flatte. Ces régiments séditieux à Pétersbourg, et peu décidés sur un champ de bataille, ont disposé dans ce siècle trois fois de la couronne, et trois fois ont déshonoré leur nom à la guerre. Ils doivent ces qualités à leurs officiers, et à leurs sergents, car les soldats sont les mêmes que ceux des autres corps, et seraient aussi bons, s'ils étaient bien commandés.²²¹ »

Langeron y voit moins une unité militaire qu'un cercle politique faisant et défaisant les souverains. Il pointe ainsi le rôle que ces officiers peuvent jouer à la cour. La garde impériale apparaît ainsi comme un corps étranger au reste de l'armée. Un des enjeux pour les tsars et pour les officiers y servant va être, au début du règne de Paul I^{er}, de faire reconnaître le rôle militaire effectif qu'elle remplit, justifiant au regard des règlements, un certain nombre de privilèges.

Les sous-officiers de l'armée constituent enfin un vivier numériquement important, mais pas toujours au même niveau de formation que les hommes de la garde. Les sous-officiers nobles sont privilégiés puisque l'obligation légale de service, avant

²¹⁹ MASLOVSKIJ D.F., *Zapiski po istorii voennogo iskusstva v Rossii [Notes sur l'histoire de l'art militaire en Russie]*, Sankt-Peterburg, Izdano pri sodejstvii Nikolaevskoj akademii General'nogo štaba, 1894, suppléments, p. 7.

²²⁰ TCHOUDINOV Alexandre V., « Gilbert Romme à propos de l'armée russe au XVIII^e siècle », art. cit., p. 743.

²²¹ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 57.

de prétendre passer dans le corps des officiers n'est en principe que de deux ans. Les exceptions sont nombreuses. Les roturiers doivent avoir servi pendant au moins douze ans avant de prétendre aux grades d'officier²²². A partir de 1766, des cas particuliers furent prévus par les règlements militaires. Les fils de soldats, dont le temps de service est compté depuis la naissance, peuvent y prétendre au bout de huit ans de service comme sous-officier. Les fils de membres du clergé et de marchands qui se sont présentés librement au service des armées obtiennent leur droit à promotion après six ans²²³.

A la garde et l'armée, s'ajoute le recrutement direct d'officiers étrangers appelés au service du tsar ou venus de leur propre chef et qui ont reçu leur formation en dehors de Russie.

3- Le recours aux étrangers

Les étrangers étaient déjà présents sur le sol russe depuis la fin du XV^e siècle²²⁴, notamment par le biais des rapports commerciaux. Parmi eux, les militaires furent les plus rapidement et les plus durablement installés. Mais le règne de Pierre le Grand marque bien une rupture par l'aspect volontariste des réformes entreprises. Le recours aux techniciens et experts étrangers avait représenté alors une nécessité, afin de réduire le fossé technique qui séparait l'armée russe des armées occidentales. Dès la guerre du Nord, il invita des officiers étrangers pour former et encadrer les troupes. En 1698, Pierre le Grand avait pris à son service plus de sept cents officiers venant d'Europe occidentale²²⁵. Beaucoup d'entre eux étaient des aventuriers, en quête de perspectives de carrière que leur pays d'origine ne pouvait leur offrir²²⁶. Les succès remportés par la Russie contribuèrent un peu plus à les attirer au service des tsars, à l'image de

²²² *PSZ I*, tome XVI, n° 12 289, 1764.

²²³ *PSZ I*, tome XVII, n° 12 543, 1766.

²²⁴ LUBIMENKO Inna, « Les étrangers en Russie avant Pierre le Grand : diplomates, militaires, intellectuels », *Revue des études slaves*, tome 4, fascicule 1-2, 1924. pp. 84-100.

²²⁵ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, *op. cit.*, p. 69 et ROSTUNOV I.I. (dir.), *Istoriâ Severnoj vojny 1700-1721 gg. [Histoire de la guerre du Nord 1700-1721]*, Moskva, Nauka, 1987, pp. 31-32.

²²⁶ BOGOSLOVSKIJ M., *Petr' I. Materialy dlâ biografii [Pierre I^{er}: documents pour une biographie]*, Moskva, 1948, tome IV, p. 183 et ROSTUNOV I.I. (dir.), *Istoriâ Severnoj vojny 1700-1721 gg. [Histoire de la guerre du Nord 1700-1721]*, *op. cit.*, pp. 33-34.

L.L. Bennigsen (1745-1826)²²⁷, attiré par la renommée acquise par les Russes contre les Turcs en 1769-1770

Si les nobles russes forment l'essentiel du corps, les étrangers occupent des places déterminantes de la hiérarchie²²⁸. La proportion d'officiers étrangers variait suivant l'arme. Ainsi, en 1701, ils représentaient près du tiers des effectifs de cadres de l'infanterie, qui comptait alors 1137 officiers. La cavalerie ne comptait en revanche qu'une infime minorité d'officiers étrangers à la même date²²⁹. Mais, en 1722, 13 des 49 *generaly* qui servait dans l'armée étaient étrangers²³⁰. La proportion augmenta encore sous le règne de l'impératrice Anne I^{re}, qui eut à cœur de s'entourer de conseillers d'origine germanique dont le plus influent fut sans conteste Minnich. La guerre de Sept Ans et le court règne de Pierre III attisèrent encore les ressentiments envers les Allemands. La situation était d'autant plus inacceptable pour les officiers russes que la proportion augmentait selon la hiérarchie des grades. Lorsque Catherine II monta sur la trône, 34 % de *majory*, 41% des *štab-oficery* étaient d'origine étrangère, mais les *generaly-poručiki* l'étaient à 63,7%²³¹.

Des tensions entre officiers russes et étrangers s'étaient déjà manifestées, au point de susciter des réactions de la part des souverains au cours du XVIII^e siècle. L'oukase du sénat du 3 mai 1764 établit ainsi « pour les holstinois comme pour les autres étrangers²³² » que l'impétrant est reçu au grade inférieur à celui qu'il avait dans l'armée ou l'administration de son pays d'origine, à l'exception des *praporšiki* et des *kornety*, qui sont reçus au même grade. La précision concernant aux sujets du Holstein tient aux liens particuliers qui se sont renforcés pendant le court règne de Pierre III, né

²²⁷ BENNIGSEN, *Mémoires du général Bennigsen*, établies par le capitaine E. Cazalas, Paris, Charles-Lavauzelle, s.d., tome I, p. XIV.

²²⁸ HUGUES Lindsey, *Russia in the Age of Peter the Great*, New Haven, Yale University Press, 1998, p. 66.

²²⁹ AVTOKRATOV V.A., «Voennij prikaz (k istorii komplektovaniâ i formirovaniâ vojsk v Rossii v načale XVIII v. [Le collège de la Guerre (pour l'histoire du recrutement et de la formation des armées en Russie au début du XVIII^e siècle)]» in *Poltava: K 250-letû Poltavskogo sraženîâ*, Moskva, 1959, pp. 238-40.

²³⁰ *Sbornik Istoričeskogo Rossijskogo Imperatorskogo Obščestva [Recueil de la Société impériale d'histoire russe] (SIRIO)*, tome XI, 1873, pp. 440-442 : Adresse de Pierre I^{er} au Sénat, 11 janvier 1722.

²³¹ LEBEDEV A., *Ruskaâ armiâ v načale tsarstvovanâ imperatricy Ekaterini II : materialy dlâ russkoj voennoj istorii [L'armée russe au début du règne de l'impératrice Catherine II : documents pour l'histoire militaire russe]*, Moskva, 1898), pp. 4-69; DUFFY Christopher, *Russia's Military Way to the West : Origins and Nature of Russian Military Power 1700-1800*, op. cit., p. 147.

²³² SIZIKOV M.I (éd.), *Sobranie Zakonov i postanovlenii do časti voennogo upravleniâ otnosâšihâ Zakonodatel'stvo Ekateriny II [Recueil des lois et décisions comprenant les parties de l'administration militaire, se rapportant à la législation de Catherine II]*, Moskva, Izd. « Ūridičeskaâ literatura », 2000-2001, tome I, p. 647: O prieme na zdešû slûžbu kak golstinskih, tak i pročih inostrannyh slûžeb činov s poniženiem odnogo čina. Imennoj ukaz senata [De l'accueil des Holstinois et des autres étrangers au service, avec perte d'un rang. Oukase nominatif du sénat]. 3 mai 1764.

prince de Holstein-Gotorp. Elle traduit donc le désir de ne pas favoriser une nation sur une autre. Rares sont ceux qui connaissent le russe. Roger de Damas semble bien être une exception. Issu de la vieille noblesse du Forez, Damas était né en 1765²³³. Inscrit comme sous-lieutenant surnuméraire au Régiment du Roi par son oncle, le duc du Châtelet, il apprit en lisant une gazette la guerre russo-turque en 1787. Avidé d'action, il se mit en route vers le théâtre d'opération sans certitude d'être agréé au service russe. Intégré sans difficulté, il participa à la campagne, et notamment aux sièges d'Očakov et d'Ismail. A son arrivée, il commença à se constituer un lexique militaire russe avec le prince de Ligne, afin de répéter leur vocabulaire ensemble²³⁴. Les deux hommes apprennent avec ardeur le russe, selon leurs dires.

La Russie ne remet pas en cause l'accueil des étrangers en 1796, mais leur présence a cependant changé de signification. Le besoin en cadres et en techniciens n'est plus aussi net, changeant les modalités d'accueil réservé aux officiers étrangers. En revanche, l'idée d'une intégration par l'armée et la volonté de créer des relais auprès des nations slaves et orthodoxes, se développe. La politique étrangère des tsars trouve ici un vivier de personnalités formées à la culture russe, proche des cadres de l'armée qui vont se révéler utiles, tant dans la conduite des opérations militaires que dans les actions diplomatiques.

C- La formation des officiers

La préparation et la formation apparurent très tôt comme une nécessité, mais elles ne furent mises en place au départ que pour les armes spécialisées. On peut distinguer trois types d'écoles militaires : celles qui forment des officiers, c'est-à-dire dont les élèves sortent officiers ou avec des droits aux grades d'officier, celles qui préparent l'entrée dans les écoles d'officiers, et enfin celles améliorant la qualification et la préparation de ceux qui sont déjà officiers. Des années 1730 aux années 1860, les deux premiers types sont réunis dans les corps de cadets. L'appellation *kadet* dérive du français, le terme cadet désignant les jeunes nobles destinés au service des armes. Le

²³³ DAMAS Roger de, *Mémoires du comte Roger de Damas : Russie, Valmy et armée de Condé, Naples 1787-1806*, publiés et annotés par Jacques Rambaud, Paris, Plon-Nourrit, 1912, pp. II-IV.

²³⁴ *Ibid.*, p. 22.

passage à la Russie semble s'être fait par la Prusse, avec la création par le roi-soldat Frédéric I^{er}, du premier bataillon de cadets, destiné à assurer la formation de ces futurs officiers.

1- Les premières créations

Il appartenait au tsar réformateur de poser les bases de la formation des officiers. Mais ce système est resté très éclaté jusqu'en 1731. La garde fut, comme on l'a vu, un premier lieu de formation. Au cours de son voyage en Europe de 1697, Pierre I^{er} prit avec lui quelques bombardiers du régiment Preobraženskij, qui firent office de premiers professeurs auprès de la compagnie de bombardiers²³⁵. En 1701 s'ouvrent à Moscou des écoles de sciences mathématiques et de navigation : les fils de nobles, mais aussi les personnes issus des anciennes maisons de boyards, y sont accueillis, d'abord de douze à dix-sept ans, avant que le recrutement ne soit reporté au-delà de vingt ans. Ceux qui ont plus de cinq paysans doivent subvenir à leurs besoins, les autres perçoivent une petite somme pour l'entretien, payée par le Trésor. Le pouvoir impérial cherche ainsi à assurer à la noblesse pauvre les capacités financières pour se former et servir efficacement l'État.

Le volontarisme de l'empereur conduit à multiplier les écoles. En 1715, à Saint-Pétersbourg, une Académie de la garde marine voit le jour. En 1712, à Moscou, est créée une Ecole d'ingénieurs, unie en 1723 avec celle de Saint-Pétersbourg, fondée en 1719²³⁶. En 1721, une école générale pour artilleurs voit le jour, s'appuyant sur les formations en compagnies. L'originalité de cette école est d'associer la formation des sous-officiers à celles des officiers. En effet, lui est associée une école ouverte en 1730, l'Ecole d'artillerie et d'arithmétique pour les fils de canoniers. Mais l'école cesse de fonctionner après la mort de Pierre le Grand et ce jusqu'en 1735, où une nouvelle école d'artillerie, accueillant trente élèves est à nouveau mise en place à Saint-Pétersbourg. Tous les élèves des écoles d'artillerie et d'ingénieurs recevaient de 12 à 36 roubles. Ils vivaient dans les premiers temps en appartements privés. Les élèves sortaient comme

²³⁵ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., pp. 123-124.

²³⁶ GOUZEVITCH Dmitri et Irina, « Les corps d'ingénieurs comme forme d'organisation professionnelle en Russie. Genèse, évolution, spécificité (XVIII^e et XIX^e siècles) », art. cit., p. 584.

sous-officiers avant d'être présentés par leur chef de compagnie pour devenir officiers²³⁷. Les éléments les moins doués aux études sortent comme simples soldats.

Au total Pierre le Grand avait fondé huit écoles pour l'artillerie et le génie, plus cinquante écoles dispersées dans les garnisons²³⁸. Mais ces écoles sont sans lien entre elles, dispersées et beaucoup ont un caractère éphémère.

2- L'apparition des corps de cadets

Le 29 juillet 1731, à l'initiative du comte P.I. Âgužinskij, ambassadeur de Russie à Berlin qui avait pu observer l'organisation du corps de cadets de Berlin, est formé un corps de cadets sur un modèle qui se réclame explicitement des écoles prussiennes. En 1731, l'impératrice chargea le *general-fel'dmaršal* Minnih de former un « corps de cadets, composé de deux cents enfants noble, de treize à dix-huit ans.²³⁹ » Effectivement ouvert le 17 février 1732, le corps recrute les enfants de nobles sachant lire et écrire, de 13 à 18 ans. Élément important, le cursus se découpait en quatre classes, pour une formation d'environ six ans. A l'ouverture, les effectifs devaient être de 360 cadets. En 1760, 490 cadets suivaient cette formation. En 1743, le corps reçoit l'appellation de corps d'infanterie, « *suhoputnij* », pour le distinguer du corps de marine. Au moment du passage dans la dernière classe, le conseil du corps devait pour chaque promu déterminer l'arme, en fonction des capacités présentées. Les élèves en sortaient sous-officier, *praporšik*, *podporučik*, voire, pour les meilleurs, *poručik*.

Au cours du règne de la Grande Catherine, le corps fut réorganisé sous la conduite d'Ivan Beckoj, tout en confirmant sa vocation à former en priorité des officiers d'infanterie ; il fut officiellement baptisé *Suhoputnij Korpus*, corps de cadets d'infanterie²⁴⁰. En 1762, le corps de cadets d'infanterie est prévu pour accueillir 600 élèves. Ces élèves sont accueillis dès l'âge de cinq ans. Les enfants des militaires blessés ou tués à la guerre disposent de droits d'entrée particuliers. L'effet de coupure avec la famille est radical : les parents signaient en effet un engagement à ne pas reprendre leurs enfants avant la fin de leurs études, même pendant les congés. Le

²³⁷ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 124.

²³⁸ PSZ I, tome IV, n° 2467 et tome V, n° 2739 et 2798.; LALAEV M., *Istoričeskij očerk voennih zavedenii*, [Essai historique sur les établissements militaires], Sankt-Peterburg, Tipografiâ M. Stasûleviča, 1880, pp. 6-8.

²³⁹ BAHVALOV A., « Novosibirskij kadetskij korpus [Le corps de cadets de Novossibirsk] », *Obrazovanie [Education]*, n° 3, juillet 2001, p. 39.

²⁴⁰ PSZ I, tome XVII, n° 12 670 et 12 741.

contrôle impérial était déjà particulièrement étroit. En 1778, l'impératrice Catherine II fonda à Moscou un autre corps, le corps de cadets de Moscou.

Afin de compléter les besoins en armes savantes, est créé en octobre 1762 un corps de cadets d'artillerie et du génie²⁴¹. La création de la Grande Catherine reprend celle du *general-fel'dcejhmejster* commandant en chef du corps des ingénieurs comte P.I. Šuvalov qui avait uni en 1758 les écoles d'artillerie et d'ingénieurs en une seule, afin de former l'école de la noblesse d'artillerie et du génie. Les quelques élèves des anciens établissements qui n'étaient pas nobles avaient été envoyés dans une école créée en 1759, l'école unie (*soedinennaâ*) de soldats, formant une sorte de succursale de l'école de la noblesse. En 1800, l'établissement est rebaptisé 2^e corps de cadets. Dans l'ordre de création, l'impératrice rappelle l'héritage de ses prédécesseurs, et en particulier ceux de Pierre le Grand et d'Elisabeth I^{re}. La souveraine constate la faiblesse de la formation actuellement dispensée, notamment dans les armes savantes. Elle préconise ainsi de doter l'artillerie et le corps des ingénieurs d'officiers bien formés dans les sciences fondamentales mais aussi doués de capacités pratiques, car ces armes doivent non seulement disposer :

« d'officiers très savants, mais aussi de gens de métier connaissant bien leur affaire ; sans cela il peut se produire dans bien des cas des manquements et des pertes inutiles par rapport aux intérêts de S[a] M[ajesté] I[mpériale].²⁴² »

L'arme étant par excellence savante, le corps ne peut accueillir que des élèves ayant déjà reçu une formation d'excellence dans les sciences. Seuls les nobles sont admis dans cet établissement de ce fait. Le corps compte 146 cadets, sous-officiers, caporaux, réunis en une compagnie²⁴³. Un nouveau bâtiment, à l'origine en bois est construit sur une île de Saint-Pétersbourg, à l'usage de l'école d'artillerie et génie. Le programme retenu tient l'équilibre entre les exigences techniques, l'ancrage russe et une nécessaire formation aristocratique. Le coût de la formation est évalué à 10 kopeks par

²⁴¹ « Ob učreždenii Artillerijskago šlâhetnago kadetskago korpusa. Vysočajše utverždenyj doklad Senata [De la création d'un corps de cadets nobles d'artillerie. Rapport de ratification impériale du Sénat]. 25 octobre 1762, in SIZIKOV M.I (éd.), *Sobranie Zakonov i postanovlenii do časti voennogo upravleniâ otnosâšihsâ Zakonodatel'stvo Ekateriny II* [Recueil des lois et décisions comprenant les parties de l'administration militaire, se rapportant à la législation de Catherine II], op. cit. , tome I, pp.631-646.

²⁴² *Ibid.*, p. 632 : « ves'ma učenyh oficerov, no i remeslenikov kotorye horošo znaût svoe delo ; a bez togo možet proizhodit' vo mnogih slučaiâh upušenje i naprasnaâ trata E.I.V. interesa. »

²⁴³ *Ibid.*, p. 633.

jour et par cadet, soient 36 roubles par an. En tout, l'entretien des élèves coûte annuellement 5329 roubles au Trésor²⁴⁴.

Quelques matières pointent déjà un savoir-faire technique proprement militaire. Il est ainsi demandé aux cadets d'aborder les problèmes de mécanique²⁴⁵, car l'artillerie est vue comme une part de la mécanique, et l'hydraulique, l'architecture civile et la chimie, l'art artificier et le dessin, ainsi que les exercices militaires. L'enseignement est intimement lié à l'esprit qui préside à l'exercice de leurs fonctions futures auprès des soldats. Ce sont eux qui devront ensuite former les soldats au maniement des armes et aux techniques nouvelles « et ce qu'on doit enseigner à quelqu'un, on doit le connaître véritablement.²⁴⁶ » L'insistance sur les langues étrangères revêt une importance toute particulière pour les officiers d'artillerie. L'acte de fondation précise ainsi l'intérêt de l'apprentissage de l'allemand et du français :

« La connaissance des langues étrangères est nécessaire aux artilleurs et ingénieurs, car il n'y a pas de livres comme sources en russe [...] et il n'y a pas de traduction (à part quelques mauvaises) de fortification et d'artillerie.²⁴⁷ »

C'est aussi l'aveu d'une incapacité actuelle à produire du savoir technique militaire, justifiant d'autant plus la création d'un établissement d'excellence. Pour autant, ces officiers doivent être ancrés dans leur pays. L'histoire et la géographie sont donc des matières essentielles :

« La connaissance de l'histoire et de la géographie politique est utile à chacun, et elle est nécessaire au noble qui se prépare au service militaire. La première leur montre les grands hommes [...] qui ont servi dans l'intérêt de leur souveraine et de leur Patrie.²⁴⁸ »

Il s'agit avant tout pour ces jeunes gens de connaître les forces et les faiblesses des pays étrangers, d'anticiper sur les affrontements éventuels auxquels ils pourraient participer en tant qu'officiers.

Enfin, un certain nombre de pratiques rappellent le caractère très strictement nobiliaire qu'affichent ces corps jusque dans leur appellation. Les cadets pratiquent la

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 634.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 636.

²⁴⁶ *Idem.*

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 635.

²⁴⁸ *Idem* : « Znanie gistorii i geografii političeskoj nužno vsákomi, a ne obhodimo dvorianinu, k voennoj službe priugotovlâušemysâ, iz koih pervaâ pokažet im velikih mužej [...] koi služili v pol'zu ih gosudarej i Otečestva. »

danse mais aussi l'escrime, ce qui, en rendant plus fort et plus leste, « permet, en cas de besoin, de sauver sa vie et de défendre son honneur.²⁴⁹ » Cette dernière mention, d'un honneur qui serait à défendre sonne encore comme un réflexe nobiliaire. Mais l'idée d'un honneur collectif, incarné individuellement par chacun des élèves-officiers, n'est pas très loin. A la fin du XVIII^e siècle, le corps d'artillerie s'est considérablement rapproché, dans sa structure et dans l'enseignement dispensé, du corps d'infanterie.

3- Des écoles pour les étrangers

Si la question ne se pose plus en termes de nécessité technique à la fin du XVIII^e siècle, l'accueil de nations étrangères dans le corps des officiers se poursuit, avec en plus une tentative d'intégrer les impétrants au système général de formation. Au fur et à mesure que la Russie étendait son influence dans les Balkans, l'usage se développa de former en Russie les enfants des familles orthodoxes favorables à l'influence russe. Lors de la guerre russo-turque de 1769 à 1774, un corps spécifique fut créé, le *Grečeskij Kadetskij Korpus*. La noblesse grecque y trouva ainsi les bases nécessaires à une intégration au service russe.

Les guerres russo-turques ont joué un rôle capital dans les liens établis avec les élites orthodoxes balkaniques. Après le traité de Kučuk Kajnardži, Catherine II élargit le corps, en en faisant le *Kadetskij korpus čužestrannyh edinovercev*, corps de cadets pour les étrangers partageant la foi orthodoxe, à destination première des enfants des vétérans des campagnes de Morée et d'Égée : il s'agit alors principalement d'un *gymnasium* pour les réfugiés grecs après l'évacuation du Péloponnèse. L'année suivante, en avril 1775, il est organisé sur le modèle des corps de cadets, et accueille plus largement des élèves d'origine balkanique, dont des éléments bulgares et serbes²⁵⁰. Les débuts sont modestes, avec seulement quarante six élèves, puis les effectifs atteignent une centaine de jeunes gens.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 637: « i privodit v sostoânie v nužnom slučae spasti žizn' i čest' svoû zaštitit' . »

²⁵⁰ Lettre de Catherine II à M.I. Mordvinov, 19 novembre 1774, « Bumagi imperatricy Ekateriny II, hraniâšišiâ v Gosudarstvennom arhive Ministerstva Inostrannyh Del [Papiers de l'impératrice Catherine II, conservés dans les archives d'État du ministère des Affaires étrangères] », *SIRIO*, tome XXVII, 1880, pp. 5-6 et 7 janvier 1775 ; *PSZ I*, n° tome XX, 14299 et n° 14300, pp. 120-124. BESKROVNYJ Lûbomir, *Russkaâ armiâ i flot v XVIII veke [L'armée et la flotte russes au XVIII^e siècle]*, op. cit., p. 452. et KORGUEV N., « Korpus Čužestrannyh Edinovercev [Corps des coreligionnaires étrangers] », *Morskoj sbornik*, n° 7, 1897, pp. 155-159.

La formation reflète les premiers programmes des corps de cadets à destination de la noblesse russe²⁵¹. On y apprend, outre le Grec, le Russe, le Français et l'Allemand. S'ajoutent, compte tenu des projets russes sur Constantinople, le turc. Les matières techniques, en lien avec le métier militaire sont représentées par l'arithmétique, la géométrie, la géographie et le dessin.

En 1783, après l'annexion de la Crimée, le prince Grigorij Potemkine proposa son transfert à Kherson, au plus près, donc, des frontières de l'Empire ottoman²⁵². Mais la logique imposait qu'il demeurât à Saint-Pétersbourg, avec les autres corps de cadets. Jusqu'à sa dissolution par Paul I^{er} en 1796, le corps forme en vingt-trois ans, près de deux cents diplômés²⁵³, la plupart servent comme officiers de terre ou de mer. Certains s'illustrent dans des positions tout à fait remarquables, tel le *general-major* Emmanuel Papadopulos, qui commanda la *Legion Legkih Strelkov*, formée de deux mille greco-albanais, entre 1805 et 1807²⁵⁴. D'autres éléments servent dans la diplomatie : ils constituent souvent le cœur des ambassades méditerranéennes, surtout dans le contexte naissant de la Question d'Orient. De tels officiers sont alors très recherchés pour établir des liens privilégiés avec les États nouvellement indépendants dans les Balkans dans la deuxième moitié du XIX^e siècle²⁵⁵.

Ces corps étant les seuls établissements d'éducation militaire, ne pouvaient être formés dans ces écoles qu'une élite très restreinte, appelée à occuper les plus hauts postes de la hiérarchie militaire, mais aussi de la hiérarchie civile. L'établissement ne peut en effet accueillir qu'un nombre limité d'élèves. En 1796, seuls 3600 officiers sont sortis du corps de cadets d'infanterie, 1600 du corps de l'artillerie et du génie²⁵⁶.

²⁵¹ PAPPAS Nicholas Charles, *Greeks in Russian Military Service in the Late Eighteenth and Early Nineteenth Centuries*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies-219, 1991, p 85.

²⁵² PSZ I, tome XXI, n° 15 658 ; KORGUEV N., « Korpus Čužesterannikh Edinovtsev [Corps des coreligionnaires étrangers] », art. cit., p. 161.

²⁵³ PAPPAS Nicholas Charles, *Greeks in Russian Military Service in the Late Eighteenth and Early Nineteenth Centuries*, op. cit., p. 86.

²⁵⁴ KORGUEV N., « Korpus Čužesterannikh Edinovtsev », art. cit., pp. 165-170.

²⁵⁵ PAPPAS Nicholas Charles, *Greeks in Russian Military Service in the Late Eighteenth and Early Nineteenth Centuries*, op. cit., p. 337. Après l'indépendance de la Grèce, et notamment sous la dynastie bavaroise d'Othon I^{er}, ils se montrent de fervents activistes russophiles, des relais essentiels de l'action russe en Méditerranée. Mais la peur d'un mouvement panslave trop nettement dominé par la Russie, qui touche de plus en plus les Balkans avec l'indépendance de la Serbie et du Monténégro, contribue à ce que ces hommes se tournent plus nettement vers l'Occident.

²⁵⁶ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 125.

A la mort de Catherine II, l'Empire de Russie a cessé d'être seulement un objet des relations internationales pour devenir sujet. Les victoires contre l'Empire ottoman, les partages de la Pologne viennent confirmer plusieurs siècles d'expansion et de consolidation. La gloire des armées est à son comble en cette fin du XVIII^e siècle. A bien des égards, les Russes ne paraissent plus être un peuple à l'écart de l'Europe, même si le chemin est encore long. De plus, le pouvoir autocratique paraît affermi, à la fois par l'activité législative de Pierre le Grand et de Catherine II et par les victoires obtenus sur le champ de bataille au long du siècle.

L'expansion cependant ne saurait résumer les évolutions dont le nouveau tsar peut prendre acte en 1796. La prédominance des questions militaires a touché pratiquement tous les domaines de l'État et de l'économie russes. La soumission de l'économie aux besoins militaires, la ponction fiscale que représente la couverture du budget de la guerre ne sont pas à rappeler. Il n'est pas jusqu'à l'administration des territoires conquis, la construction et l'entretien des voies de communication qui ne passent par l'administration militaire et par l'action des cadres de l'armée. Leur omniprésence, si elle est la garantie de leur poids auprès de l'État et dans la société, soulève toutefois la question de l'identité proprement guerrière, militaire et technique des officiers qui y servent. L'organisation de la défense des frontières au sud donne l'occasion d'expérimenter de nouvelles formations militaires. L'improvisation préside cependant bien souvent aux affrontements et l'on ne voit pas de diffusion des acquis opérationnels vers les autres corps de l'armée. Si cela ne débouche pas sur une modernisation complète de l'armée russe, il en ressort que certains cadres sont prêts à jouer un rôle décisif dans l'amélioration de la puissance militaire de leur pays.

Par ailleurs, la force militaire construite par les souverains russes depuis le règne de Pierre le Grand, a été l'instrument par lequel la Russie a pu s'inscrire dans le jeu diplomatique occidental. La victoire sur la Suède, sanctionnée par le traité de Nystadt de 1721, avait déjà obligé la France et l'Angleterre à inviter la Russie à être une puissance médiatrice dans la guerre de succession d'Espagne. Dans le cadre de leur politique d'équilibre européen, la France et l'Angleterre tournaient déjà leurs regards vers la puissance militaire russe, la première pour contrebalancer l'influence des Habsbourg, la

seconde pour contrer le poids français sur le continent. L'héritage que reçoit l'État russe à la fin du XVIII^e siècle crée des obligations.

L'outil militaire reste à organiser sur de nombreux points et le corps des officiers est loin d'être totalement doté d'un esprit professionnel, mais l'expansion et le poids acquis par la Russie permettent toutefois de penser qu'un mouvement dans ce sens s'avère nécessaire. Les directives prises sous le règne de Catherine II offrent une base non négligeable qu'il reste à valoriser. Si le statut des officiers semble bien défini par la législation, son appartenance aux catégories privilégiées de la société russe reste en soi problématique. En effet, l'idée d'une noblesse qui s'acquiert par le service s'accommode parfois difficilement des pratiques sociales et culturelles qui agrègent les officiers à des lignées familiales pour qui le service n'est qu'une occupation secondaire. Le modèle européen gagne en emprise et en influence tandis qu'émergent, progressivement, les bases d'un art militaire russe. Les premiers écrits proprement russes sur l'exercice du commandement offrent un premier socle à la distinction d'un métier militaire. Le corps des officiers, dans sa diversité d'origine et d'horizon, ne prend que peu à peu conscience de ses spécificités.

PREMIERE PARTIE : 1796-1812 :

Les tentatives d'unification du corps des officiers sur le modèle nobiliaire

A partir de la fin du XVIII^e siècle, la Russie se voit attribuer un rôle croissant sur la scène européenne, ce qui nécessite le renforcement de sa puissance militaire. La participation de la Russie à la Seconde coalition ouvre de nouveaux champs d'action et élargit les horizons de l'armée. La menace constituée par Napoléon entretient cette nécessité de réformer, réorganiser, repenser le lien entre le souverain et son outil militaire.

Après la victoire d'Austerlitz, l'Europe connaît une année de paix relative jusqu'au déclenchement de la guerre entre la France et la Prusse en octobre 1806²⁵⁷. La Prusse souhaitait maintenir sa neutralité mais le poids de la France sur l'espace allemand la pousse vers les coalisés. L'armée prussienne est défaite à la bataille d'Iena et passe dans l'orbite française. La reddition des Prussiens laisse les Russes seuls face aux Français. Lors de la bataille d'Eylau, en février 1807, Bennigsen essuie de lourdes pertes. Il faut souligner que les ressources de l'empire russe sont alors loin d'être totalement mobilisées : les problèmes d'intendance sont nombreux, rappelant un peu plus la nécessité de la réorganisation qui a été entreprise. Mais surtout, il ne s'agit pas alors d'un combat de vie et de mort pour la Russie.

Si les affrontements contre l'Empire ottoman semblent moins présents dans les esprits, ils n'en sont pas moins réels. Ils sont de plus très liés aux soubresauts des relations franco-russes. A compter de la paix d'Amiens, les relations entre la Porte et la France redeviennent pacifiques tandis que les rapports avec le tsar se durcissent peu à peu. Les Russes occupent les principautés roumaines à parti de 1806. A l'occasion de l'entrevue de Tilsit en juillet 1807, le partage de l'Empire ottoman est à nouveau évoqué par Napoléon et Alexandre I^{er}, pour être abandonné un an plus tard à l'entrevue d'Erfurt,

²⁵⁷ LIEVEN Dominic, *Russia against Napoleon, op. cit.*, p. 37 sq.

en septembre 1808, l'empereur des Français s'inquiétant des ambitions anglaises et russes Méditerranée et voyant dans une alliance avec la Sublime Porte un moyen de les contrer. Les peuples chrétiens des Balkans, en Grèce, en Moldavie, relancent l'idée d'un partage : un groupe de nobles moldaves demande à la France de seconder la libération des principautés roumaines en 1800.

La paix de Tilsit avait été suivie par une lente dégradation des relations franco-russes, le rétablissement d'un État polonais en constituant la principale pierre d'achoppement. Le traité de paix avec l'Autriche en 1809 contient une clause sur l'annexion de la Galicie par le Grand-Duché de Varsovie. Cette annexion, qui contrariait les intérêts russes pouvait à bon droit être interprétée comme le point de départ d'une invasion du sol russe. Le blocus continental imposé à la Russie desservait de plus le commerce russe, l'Angleterre ayant été jusqu'alors un partenaire privilégié.

Or l'outil militaire reste encore largement à former sous Paul et Alexandre I^{er}. La distinction entre services militaire et civil de l'État est encore jeune puisqu'elle vient d'être posée par Potemkine, président du collège de la Guerre. Si tout le monde s'accorde à critiquer la grande liberté laissée aux *polkovniki* dans la gestion de leurs régiments, les institutions centrales peinent à trouver les moyens de contrôler les différents échelons de l'armée. S'ouvre donc une période de reprise en main du corps des officiers, avec une diminution de l'autonomie des officiers supérieurs accompagnée d'une tentative de gestion rationalisée des moyens humains et matériels.

Dans la réorganisation de l'outil militaire, il était tentant pour l'État de fermer l'accès aux grades d'officiers aux roturiers. En effet, partant de l'idée selon laquelle était attachée à la noblesse des qualités morales particulières, Paul I^{er} choisit d'organiser le recrutement et le fonctionnement de l'armée russe sur le modèle prussien. Son objectif était, entre autres, d'assurer l'homogénéité et la cohésion du corps des officiers. Un tel choix se révéla intenable. La noblesse russe, telle qu'elle avait été refondée par Pierre le Grand, ne pouvait que difficilement intégrer le cadre prussien. En outre, les postes à pourvoir étaient en trop grand nombre au regard du nombre de nobles servant dans l'armée. Les officiers russes ne sont pas sans réagir face à cette mesure. Leurs réactions, qu'elles expriment une adhésion ou un rejet du modèle proposé, se révèlent relativement argumentées. Elles témoignent pour la première fois des prémisses d'une identité socioprofessionnelle, préalable à la constitution d'un corps d'officiers.

Chapitre premier :

La réorganisation de l'outil militaire sous Paul I^{er} et Alexandre I^{er} (1796-1812)

Compte tenu du goût profond des tsars pour la chose militaire²⁵⁸, l'armée est au cœur des projets de réformes de l'État. Les empereurs qui se succèdent depuis Paul I^{er} y mettent beaucoup d'énergie et d'investissement personnel. Ils interviennent donc directement, passant souvent outre les structures administratives qu'ils ont contribué à mettre en place. Le goût singulier des empereurs ne saurait cependant pas être la seule logique d'action. Les questions militaires occupent une grande place dans la conception du pouvoir autocratique que forge l'État russe en ce premier quart du XIX^e siècle : l'armée est en effet non seulement un outil de défense mais aussi un axe essentiel de la légitimité impériale. C'est un mode d'exercice du pouvoir dans son ensemble qui est en jeu.

S'il se dégage de l'action politique de Paul I^{er} une impression chaotique et désordonnée, son fils Alexandre I^{er} semble pour sa part ne pas concevoir de réforme partielle et s'attelle à une restructuration large et semble-t-il plus cohérente des institutions²⁵⁹. Cependant, la réorganisation des instances militaires centrales connaît en réalité une très grande continuité depuis 1796, que les différences de personnalités des deux empereurs ne sauraient totalement compromettre.

La figure de Napoléon, comme empereur et comme stratège, s'impose pour toute réflexion sur l'amélioration à apporter à la gestion de l'armée. Les défaites des années

²⁵⁸ KEEP John, « The Military Style of the Romanov Rulers », in *Power and the People : Essays on Russian History*, Boulder, East European Monographs, 1995, pp. 189-209. Certains auteurs vont jusqu'à parler d'un militarisme d'ordre génétique tels Isabelle de MADARIAGA, *La Russie au temps de la Grande Catherine*, op. cit., p. 571, ou ZUBOW Valentin, *Zar Paul : Mensch und Schicksal*, Stuttgart, K. F. Koehler Verlag, 1963, p. 26.

²⁵⁹ LEONTOVITCH Victor, *Histoire du libéralisme en Russie*, Paris, Fayard, 1986, pp. 53-61.

1805-1807 démontrent la nécessité d'adapter l'institution aux nouveaux modes de combat. L'État russe tente donc d'organiser son outil militaire pour faire face aux difficultés rencontrées sur le champ de bataille, entamant une course pour rattraper les avancées occidentales et préparer l'avenir.

Dans un contexte d'interventions et de menaces allant croissant, cette réorganisation ne peut se réduire au point de vue de l'État et aux désirs des empereurs : c'est une nécessité qui refonde en grande partie les bases du métier militaire. Si les officiers sont au cours de cette première phase très peu sollicités en tant que corps professionnel, les quelques officiers généraux qui siègent dans les différents conseils chargés de cette réorganisation n'en ont pas moins un poids décisif par les remarques et les critiques qu'ils adressent parfois à l'empereur. Ils sont appelés en tant que personnalités servant les pouvoirs publics à donner un avis d'experts. De même, autant que l'impulsion donnée par l'État, il convient d'observer dans la mesure du possible les réactions du corps qui se dessine peu à peu. La résistance passive dans le refus d'appliquer certaines directives constitue une forme de réponse encore peu organisée mais pour autant efficace. Les officiers profitent ainsi de la force d'inertie de l'appareil.

S'appuyant sur des projets longuement préparés par Paul I^{er} alors qu'il n'était que tsarévitch, le train de réformes des années 1796-1812 contribue à modifier l'organisation de l'outil militaire. Quelles sont les implications de la réforme des institutions centrales et en particulier de la création d'un ministère de la Guerre sur le fonctionnement de l'armée au quotidien pour les cadres ?

Dans quelle mesure les interventions croissantes de l'Empire de Russie dans les conflits européens sont-elles un premier moteur de réformes, face auquel les officiers réagissent à la fois en témoins des forces et des faiblesses de leur armée mais aussi en techniciens ?

La centralisation des compétences militaires permet enfin de poser les bases d'un système hiérarchique au sein de l'armée russe où les grades se lisent clairement et où les possibilités de promotion sont définies de façon réglementaire. Dans quelle mesure le corps des officiers est-il touché par cette réorganisation ?

I- Une réorganisation anticipée (1783-1796)

Les années 1783-1796 ont constitué une période d'expérimentation, mise à profit par l'héritier au trône. Si Paul I^{er} n'a pas été à proprement parler formé à ses charges de souverain par sa mère, il s'est en revanche lui-même préparé, avec l'aide de ses précepteurs et conseillers, à une action décisive pour organiser la modernisation de l'armée. Longtemps mûris en vase clos, les projets du nouvel empereur ne se sont pas confrontés avec les réalités russes et prennent des accents utopiques qui en pénalisent souvent la portée. Le souci du futur empereur d'assurer à la fois l'efficacité de ses troupes et de montrer sa sollicitude envers le sort des soldats le conduit, dans son domaine de Gačina, à pousser le contrôle du commandement jusqu'au moindre détail de la vie privée des militaires. Si ce modèle est difficilement transposable dans l'armée russe, il n'en révèle pas moins une conception exigeante du service de l'État, dans laquelle les officiers jouent un rôle décisif d'intermédiaires entre la puissance souveraine et le peuple.

A- Les conceptions du tsar Paul I^{er}

Monté sur le trône à l'âge de quarante deux ans, Paul I^{er} est déjà un homme de certitudes²⁶⁰ lorsqu'il réorganise l'armée russe. C'est au cours de ces années dans l'ombre que se dessine un projet de renouveau. Il conçoit les affaires militaires comme une des charges les plus importantes du monarque²⁶¹. A la tête de l'État, l'empereur doit assurer la défense, la grandeur et le rayonnement de la Russie. La défense des frontières relève des pouvoirs régaliens. Il s'agit pour Paul I^{er} d'un des premiers devoirs du souverain²⁶².

²⁶⁰ SKOROBOGATOV A.V., *Cesarevič Pavel Petrovič. Političeskij diskurs i social'naâ praktika [Le tsarévitch Paul Petrovitch. Discours politique et pratique sociale]*, Mosvka, RGGU, 2005, p. 2.

²⁶¹ Rossijskaâ Gosudarstvennaâ Biblioteka [Bibliothèque russe d'État], ci-après RGB, otdel rukopisej [département des manuscrits] (OR), F. 222, k. XIV, ed.hr. 11, l.6-6v^o: Pavel Petrovič, *Mysli o voennoj časti [Réflexions sur la chose militaire]* (avant 1790).

²⁶² SKOROBOGATOV A.V., *Cesarevič Pavel Petrovič. Političeskij diskurs i social'naâ praktika [Le tsarévitch Paul Petrovitch. Discours politique et pratique sociale]*, op. cit., p. 209.

1- L'armée, un outil privilégié de l'action de l'État

En tant qu'outil privilégié, l'armée n'est ainsi qu'un organe d'exécution, dont l'obéissance est essentielle. Elle est un bras armé, qui se doit d'être animé par des serviteurs dévoués et efficaces. Elle est à la fois cet instrument d'action et de légitimation dont dispose l'État et un modèle d'organisation sociale. En effet, le principe d'obéissance qui régit les rapports strictement hiérarchiques entre militaires, apparaît aux yeux de l'empereur comme le symbole d'une société parfaite, où ses ordres seraient immédiatement applicables et suivis d'effets.

A l'image des armées occidentales, l'armée russe insiste sur l'unité de métier, quel que soit le grade et la fonction occupée. L'appellation de « soldat » embrasse dans les textes réglementaires l'ensemble des hommes servant à l'armée dans un tout. Ainsi que le définit le Statut militaire établi en 1796 : « le nom de « soldat » comprend en soi toutes les personnes qui sont aux armées, du plus haut général jusqu'au dernier mousquetaire, cavalier ou fantassin.²⁶³ » La vision d'une société parfaitement organisée, ordonnée et hiérarchisée s'accompagne aussi d'une vision où tout homme, aussi haut qu'il soit dans la hiérarchie, fait partie d'un tout porteur d'obligations pour chaque individu. Le plus gradé des militaires est encore un soldat qui a des obligations de service envers son souverain. Le tsarévitch pose ainsi les bases d'un éthos militaire défini par les règlements.

Paul I^{er} rejoint sur ce point les conceptions de Pierre le Grand et en généralise les principes. Les officiers sont alors érigés en représentants de la force de l'État. Leur comportement – tenue, santé, etc. - n'est alors plus une simple question d'efficacité sur le champ de bataille mais bien un problème de visibilité et de représentation de l'État auprès de l'ensemble de la société. Si Napoléon s'impose peu à peu comme une référence incontournable par ses victoires, c'est encore la figure de Frédéric II qui domine l'art militaire à la fin du XVIII^e siècle.

²⁶³ *Ustav voinskij o dolžnosti Generalov-fel'dmaršalov, i vsego generaliteta, i pročih činov, kotorye pri vojske nadležat' byt', i onyh voinskih delah i povedeniâh, čto každomu činit' dolžno. Kriegsreglement von der Pflicht und Schuldigkeit der General-Feldmarschälle, und der ganzen Generalität, wie auch andern nothwendigen Chargen von der Armee, von ihrer Kriegsberrichtung und Ausführung, und was einem jeden daher obliegt. Napečatasâ povelieniem Eâ Imperatorskago Veličestva, Sankt-Peterburg, Tipografiâ Imperatorskoj Akademii Nauk, 1796, p. 125 : « Imâ soldat prosto soderžit v sebe vseh lûdej, kotorye v vojske sut, ot vyšnâgo Generala daže do poslednâgo mušketera, konnago i pešago. »*

2- Un tsar marqué par le modèle prussien

Il faut ainsi convoquer deux facteurs à la fois distincts et liés dans les choix de réorganisation de Paul I^{er} : le poids de la figure paternelle joue indéniablement, le traumatisme lié à l'assassinat de Pierre III se mêlant dans l'esprit du tsarévitch avec les doutes entretenus sur la légitimité de sa naissance. D'après Golovkin, en effet, sa mère les aurait sans doute directement évoqués auprès de son fils, afin qu'il doutât lui-même de ses droits à la succession impériale et qu'il considérât son titre de tsarévitch, non comme un dû mais comme une faveur de l'impératrice qu'elle pouvait à tout instant lui ôter²⁶⁴. En réaction, Paul I^{er} entend manifester par son comportement même ses ressemblances avec l'empereur Pierre III (1728-1762), né Karl Peter Ulrich von Holstein-Gottorp, lui-même fervent admirateur de Frédéric II. Son père ayant brillé par ses goûts pour la chose militaire au cours des quelques mois de son règne, l'empereur Paul aspire, en 1796, à rappeler sa filiation en s'inscrivant dans la continuité avec son père.

Mais il faut y ajouter le poids intellectuel et pratique du modèle de Frédéric II dont on a vu qu'il touchait de près les premières théories de l'art militaire russe. Ce recours au modèle prussien n'est pas seulement un effet des traumatismes de Paul I^{er} quant à sa naissance. L'organisation de l'armée prussienne a marqué les conceptions européennes de la guerre moderne en cette fin de XVIII^e siècle. La victoire de Rossbach a durablement marqué les esprits, avant que l'épopée napoléonienne ne ramène le modèle français au devant de la scène. Le 5 novembre 1757, lors de la guerre de Sept Ans, Frédéric II (1712-1786), qui a pris lui-même la tête de ses hommes, parvient à mettre en déroute les armées franco-impériales, pourtant deux fois plus importantes en nombre que ses troupes. Bloquant l'avance de Soubise, le roi de Prusse opère une attaque oblique, qui lui permet d'emporter la victoire et de rétablir une situation qui s'annonçait alors critique pour la Prusse. La figure de Frédéric le Grand irrigue toute la réflexion militaire européenne du XVIII^e siècle. Comme ses contemporains, Paul I^{er} est frappé par l'efficacité des méthodes prussiennes. Il entend donc suivre ce qui a fait la réputation des armées prussiennes dans les moindres détails.

²⁶⁴ GOLOVKINE Fédor, *La cour et le règne de Paul I^{er}. Portraits, souvenirs et anecdotes*, Paris, Plon-Nourrit, 1905, p. 103.

Fort de ces conceptions, l'empereur Paul en 1796 peut s'appuyer sur l'organisation des troupes de son domaine de Gačina qu'il a menée depuis 1783.

B- Le laboratoire controversé de Gačina

Lorsque Catherine II offre au tsarévitch Paul le domaine de Gačina en 1783, à l'occasion de la naissance de la grande duchesse Aleksandra Pavlovna, l'héritier du trône se pique de former dans son domaine un corps d'armée qu'il conçoit comme un écho de ce que Pierre le Grand avait mis sur pied dans sa jeunesse. La référence est explicite dans le règlement qu'il fait rédiger²⁶⁵. Si Pierre I^{er} avait pu établir l'embryon d'une armée moderne avec ses *Preobražency*, ses hommes d'élite qui furent son « jeu » mais aussi son arme pour prendre le pouvoir, Paul aspirait à refonder l'armée russe sur le modèle des *Gačincy*, ces officiers qui servaient dans les unités modèles du tsarévitch de Gačina.

1- Une utopie militaire

Paul I^{er} peut ainsi, dans les limites de son domaine, tenter une organisation utopique, correspondant exactement à sa vision du rôle de l'armée. Les fonctions de police de cet embryon en font l'équivalent d'une petite unité de garnison, mais Paul y voit déjà l'armée future²⁶⁶. Conçu comme base pour une homogénéisation future des éléments divers de l'armée, le corps de Gačina fonctionne cependant comme un rajout, un corps indépendant et étranger aux armées de Catherine II. Il est de ce fait objet de toutes les critiques, notamment de la part des officiers de la garde qui se rient de ces officiers prussianisés.

L'esprit qui y règne se veut en effet résolument prussien. Le modèle d'uniforme porté dans les unités du grand-duc est d'inspiration prussienne, il est vrai, mais il est

²⁶⁵ GARF, F. 728, op. 1, ed.hr. 304, l. 1: Osnovanie i formirovanie komandy Ego Imperatorskogo Vysočestva Naslednika Velikogo Knâzâ Pavla Petroviča, o dolžnostâh, upražneniâh i peremenah obmundirovaniâ onoj, kak i o učreždenii Konnoj artillerii [Fondation et formation du détachement de Son Altesse Impériale le grand-duc héritier Paul Petrovitch, sur les devoirs, les exercices et les transformations de son équipement, et sur l'établissement de l'artillerie montée], 1783.

²⁶⁶ GARF, F. 728, op.1, ed.hr. 280, l.4 : Svedeniâ o Gačinskih vojskah [Renseignements sur les armées de Gačina], 1784.

avant tout simple avant d'être ostentatoire. Pour les officiers, il est peu coûteux en comparaison des uniformes en vigueur dans les troupes de Catherine II : sa réalisation coûte soixante roubles, quand un officier de Catherine II doit déboursier entre 2000 et 3000 roubles²⁶⁷. Souvorov en critique cependant le caractère peu pratique, au regard des modes de combat de l'armée russe.

Concession faite par l'impératrice à son fils, cette petite armée n'est pas astreinte à l'ensemble des règlements en vigueur en Russie. Ainsi, le mode de recrutement de ces unités n'est-il pas défini juridiquement : l'inscription des hommes du rang dépendait de l'inspecteur désigné par le tsarévitch, selon les vacances de postes²⁶⁸. L'accueil des officiers relevait de ce fait entièrement de la volonté de Paul. Issus pour la plupart de l'armée régulière, généralement officiers volontaires, ce corps ne se privait pas de recruter parmi des sous-officiers du rang, sans prendre en compte le temps de service²⁶⁹. L'inscription était entérinée par un ordre du tsarévitch. Ainsi, à la veille de son accession au trône, le grand-duc Paul signe-t-il l'ordre suivant pour le sous-officier Bekman :

« Son Altesse Impériale, prenant en considération la recommandation du chef de régiment concernant le sous-officier Bekman, le promeut *podporučik* dans ce même bataillon, dans la compagnie de Son Altesse.²⁷⁰ »

L'excellence au service, les recommandations faites par les supérieurs semblent donc avoir plus de poids, comme si le tsarévitch se préoccupait d'abord de nommer des gens compétents et méritants avant de tenir compte du lignage ou de l'ancienneté. Il revient à chaque commandant d'unité de repérer les hommes capables et de permettre la promotion des plus doués. Une fois l'ordre du tsarévitch signé, se déroulait la prestation de serment, inscrivant l'officier dans une relation presque personnelle avec le futur souverain. A cette occasion, l'officier promu recevait ses lettres de patentes.

²⁶⁷ VISKOVA TOV, *Istoričeskoe opisanie odeždy i vooruženîâ Rossijskih vojsk, s risunkami* [Description historique des uniformes et des armes des armées russes, accompagnée de dessins], Sankt-Peterburg, Balašov, 1900, tome VI, p. 80.

²⁶⁸ GARF, F. 652, op.1, ed.hr.1003, ll. 83-83v°: Parol'naâ i prikaznaâ kniga s iûlâ 5 dnâ 1796-go goda. Sobestvennye vojska tsesareviča Pavla Petroviča [Livre des ordres et mots de passe depuis le 5 juillet 1796. Armée particulière du tsarévitch Paul Petrovitch]. Manuscrit d'auteur inconnu (années 1900).

²⁶⁹ *Ibid.*, l. 71

²⁷⁰ *Ibid.*, l. 130 : ordre du 1^{er} octobre 1796 : « Ego Imperatorskoe vysočestvo, uvažââ rekomendaciû šefa ob unter-oficere Bekmane, proizvodit onogo v onyj že batal'on podporučikom, kotoromu i byt' v rote ego vysočestva. »

Le corps de Gačina prend de l'importance et s'organise peu à peu. En 1785, une compagnie constituée est formée à partir des premières unités. En deux ans, les effectifs atteignent trois cent soixante hommes, formant trois compagnies. La première est commandée par Paul lui-même, la deuxième par le *kapitan* Štejnver, la troisième par le *poručik* Měj²⁷¹. En 1788, les effectifs sont suffisamment importants pour établir un bataillon de cinq compagnies, placé sous le commandant de Štejnver.

Avant tout unité d'infanterie, Gačina se dote en 1786 d'une petite unité d'artillerie. Ce noyau permet de mettre en place l'année suivante une formation d'artillerie montée. Afin d'organiser une véritable artillerie pour le corps Gačina, Paul I^{er} demande en 1792 au *polkovnik* Melesino, commandant le corps de cadets nobles d'artillerie et du génie de lui désigner un officier suffisamment instruit pour former les cadres d'artillerie de Gačina et de commander ensuite efficacement cette unité. Melesino désigne un jeune officier prometteur, ancien élève du corps, A.A. Arakčeev (1769-1834)²⁷², qui assure déjà des cours pour les cadets. Paul est séduit par le jeune homme et, poursuivant la comparaison avec la formation de Pierre le Grand, confie à Štejnver : « Il sera pour moi ce que fut Lefort auprès de Pierre le Grand²⁷³. » Paul demande de même à sa mère la permission de prendre quelques officiers d'artillerie issus de l'armée. C'est l'embryon d'une batterie qui est établie dans un autre domaine du tsarévitch, à Pavlovsk. A la fin de l'année 1792, l'artillerie de Paul I^{er} est ainsi organisée en une compagnie et passe de Pavlovsk à Gačina²⁷⁴.

Selon l'historien militaire V.I. Ratč, cette unité d'artillerie est alors la meilleure de l'armée russe sur le plan technique²⁷⁵. Elle réunit en effet des officiers ayant reçu une formation théorique poussée, désignés sans tenir compte de l'ancienneté mais en s'appuyant sur les qualités qu'ils ont pu montrer au cours de leur formation et au cours

²⁷¹ SKOROBOGATOV A.V., *Cesarevič Pavel Petrovič. Političeskij diskurs i social'naâ praktika [Le tsarévitch Pavel Petrovič. Discours politique et pratique sociale]*, op. cit., p. 211.

²⁷² MASSON C.-F. (major), *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et sur celui de Paul I^{er}*, Paris, C. Pougens, 1800, tome I, p. 95.

²⁷³ Cité par Nikolaj K ŠIL'DER, in *Imperator Pavel I : istoriko-biografičeskij očerk [L'empereur Paul I^{er} : essai historique et biographique]*, Sankt-Peterburg, Izdanie A. S. Suvorina, 1901, p. 192 : « Êtot budet u menâ takov, kakov byl Lefort u Petra Velikogo »

²⁷⁴ GARF, F. 728, op. 1, ed.hr. 304, l. 8 : Osnovanie i formirovanie komandy Ego Imperatorskogo Vysočestva Naslednika Velikogo Knâzâ Pavla Petroviča, o dolžnostâh, upražneniâh i peremenah obmundirovaniâ onoj, kak i o učreždenii Konnoj artillerii [Fondation et formation de l'unité de Son Altesse Impériale le grand-duc héritier Paul Petrovitch sur les devoirs, les exercices et les changements de son uniforme, et sur la création de l'artillerie montée].

²⁷⁵ RATČ V., *Svedeniâ o grafe A.A. Arakčeeve [Renseignements au sujet du comte A.A. Arakčeev]*, Sankt-Peterburg, 1864, p. 74, cité par SKOROBOGATOV A.V., *Cesarevič Pavel Petrovič. Političeskij diskurs i social'naâ praktika [Le tsarévitch Pavel Petrovič. Discours politique et pratique sociale]*, op. cit., p. 214.

de l'exercice de leurs tâches en batteries. Ces officiers, jeunes la plupart du temps, ne sont pas issus, loin s'en faut, des familles les plus prestigieuses de l'Empire et n'auraient pu compter sur de hautes protections pour faire carrière dans la garde impériale, ou même l'armée, n'eussent été les besoins du grand-duc Paul. Ces promotions qui reposent théoriquement sur les mérites personnels étaient cependant difficiles à généraliser dans l'ensemble de l'armée russe. En effet, les promotions à l'ancienneté bloquent sans doute certains talents au profit d'hommes blanchis sous le harnais sans avoir de dispositions remarquables, mais elles permettent d'établir une pyramide cohérente des âges et des grades. Dans un univers clos comme la petite armée du tsarévitch, les effectifs sont suffisamment réduits pour que cela n'ait pas de répercussion trop importante sur l'esprit de corps. Devenant chef des armées à la mort de sa mère, le tsar se devait en revanche de veiller à la cohésion de son corps d'officiers. Les promotions à l'ancienneté, parce qu'elles étaient finalement moins arbitraires que les promotions au choix, permettront d'aller contre le clientélisme et le favoritisme en soumettant tout officier à une même règle.

La formation est essentielle pour les officiers qui servent auprès du tsarévitch. En plus de l'enseignement des techniques de l'artillerie, Arakčeev est chargé d'assurer des cours de tactique à destination des jeunes officiers, des *praporšiki* et des *ûnkera* : des pièces ont été aménagées en salles de cours à cet effet à Gačina. Outre Arakčeev, ce sont de jeunes officiers d'artillerie tout juste sortis du corps de cadets qui assurent l'ensemble des leçons. Le tsarévitch lui-même suit cet enseignement avec autant d'attention qu'il est possible : les points communs avec le système d'apprentissage dit de Lancastre, repris par les officiers libéraux des années 1820, révèlent les racines profondes de la professionnalisation des officiers : la formation est mutuelle, les jeunes officiers brevetés enseignant ce qu'ils ont appris aux aspirants. Les effectifs réduits de cette armée modèle permettent de même d'introduire et d'expérimenter rapidement les nouveautés des techniques militaires. Paul établit ainsi une unité de cuirassiers. Or les cuirassiers de Paul passèrent totalement au travers des réformes menées par Potemkine, lorsque celui-ci présidait le collège de la Guerre. Tant pour les uniformes que pour l'équipement et le système de remonte, les *Gačincy* restaient sur les anciennes normes, se plaçant un peu plus à part dans l'armée régulière de l'Empire russe²⁷⁶. Cet état de fait

²⁷⁶ RGVIA, F. 52, op.1/194, d.116, č.1, l. 184 : « O rassylke (expédition) Voennoj kollegiej korpusnym i divizionnym komandiram i podvedomsvennym kollegii učeřeniâm štatov i tabeļej polkov i batal'onov, konfirmovannyh 10 aprilâ 1786 g [A propos de l'expédition par le collège de la Guerre aux commandants

montrait l'autonomie de gestion laissée au tsarévitch – ou la faible considération accordée par le collège de la Guerre aux amusements de l'héritier de la couronne.

2- Une conduite sous surveillance

Les unités de Gačina ont ainsi pu constituer un laboratoire pour le comportement militaire. S'y dessine un rôle des officiers entre la sollicitude paternaliste et le contrôle social. Cette conception conduit déjà le tsarévitch à s'intéresser aux moindres détails de la vie des militaires dès lors que leur comportement engage la visibilité de la puissance qu'ils servent. Il exige ainsi que tous les militaires servant dans ses unités se rasant tous les matins²⁷⁷. Il leur est interdit de sortir des casernes sans uniforme, même pour aller dans une échoppe. Pour les fêtes, le port du grand uniforme est exigé et les contrevenants sont passibles des arrêts après avoir été directement déférés devant le tsarévitch²⁷⁸. Commencent à se dessiner les traits du règlement militaire que Nicolas I^{er}, fils de Paul I^{er}, rationalise et systématise dans les années 1830. La nouveauté principale du règlement qui régit le petit monde clos du tsarévitch est que les dispositions touchant les officiers embrassent aussi leur vie privée. C'est un changement capital par rapport au service que les officiers peuvent effectuer au service de l'impératrice à Saint-Pétersbourg, où le ton est beaucoup plus libre.

Tous les soldats de Gačina sont logés en casernes. Selon le grand-duc Paul, l'armée ne peut être prête au combat que si l'on maintient des conditions de surveillance permanente, afin d'assurer une discipline de tous les instants. Un soldat est sans arrêt en alerte et doit se considérer comme en service à chaque instant de sa vie. Et pour ce, il ne faut pas vivre dans des appartements de citadins, où l'esprit militaire se gâterait au contact d'une vie civile. Entre juillet 1795 et septembre 1796, quatre casernes sont construites à Pavlovsk pour les officiers et quatre autres pour les soldats. Les travaux sont financés par le collège de l'Amirauté et des paysans d'État se chargent de la construction²⁷⁹. Les questions sanitaires font aussi partie des préoccupations du tsarévitch. Le 20 octobre 1796, un hôpital est fondé à Pavlovsk. Il est placé dès sa

de corps et de divisions et aux administrations qui relèvent du collège des états et tables des régiments et bataillons confirmés le 10 avril 1786, ».

²⁷⁷ GARF, F. 652, op.1, ed.hr.1003, ll. 1.36.

²⁷⁸ *Ibid.*, 1.36 et 82v^o.

²⁷⁹ RGIA, F. 493, op.1, d.100, 1.1-74, O stroenii v Pavlovskoe četyreh oficerskikh i četyreh soldatskikh kazarm [Au sujet de la construction à Pavlovsk de quatre casernes pour les officiers et de quatre autres pour les soldats].

création sous la surveillance directe du commandant²⁸⁰. L'ordre du 13 juillet 1796 exige qu'on envoie les soldats malades dans le lazaret afin d'isoler les malades et de limiter ainsi la contagion « car Son Altesse Impériale a constaté que [les maladies] se communiquaient de l'un à l'autre²⁸¹. » Chaque samedi, les soldats doivent passer une visite médicale obligatoire²⁸². Les préoccupations d'hygiène et de santé se trouvent donc renforcées, non pas tant il est vrai par compassion humaniste envers les soldats que par la recherche d'une efficacité permanente des armées.

Dans un souci moral, le futur empereur exige des soldats qu'ils assistent aux services religieux le dimanche et les jours de fêtes²⁸³. Il ne s'agit pas pour Paul d'en faire un instrument de diffusion de l'orthodoxie : il ne demande que l'observance des rites de chacun, étant tenant de la liberté de religion. C'est un gage de fidélité, tant la dimension religieuse du pouvoir impériale est importante. Le service dans les unités du tsarévitch est indéniablement rude, avec un tel règlement. Mais l'on peut s'étonner du peu de punitions et de renvois dans la petite armée du tsarévitch, alors même qu'on connaît sa réputation de sévérité tatillonne. Sur 135 notes contenues dans le journal des ordres donnés, *parol'naâ i prikaznaâ kniga*, du 5 juillet au 16 novembre 1796, seulement 38 font part de sanctions. On y dénombre 22 réprimandes, 8 remarques, trois renvois du service, deux mises aux arrêts, deux dégradations, une exclusion dans la flotte. Ces chiffres sont peu élevés au regard de ceux qui ont cours dans l'armée de la Grande Catherine, même si on les rapporte aux proportions minuscules des unités du tsarévitch. La plupart des réprimandes viennent sanctionner des bévues et des négligences dans le cadre du service, en particulier lors des formations. Paul n'oublie pas non plus les récompenses : les documents réglementaires, dans leur aridité, laissent malgré tout paraître l'attention toute paternelle que Paul porte aux soldats comme aux officiers, à leurs progrès et aux mérites qu'ils peuvent manifester dans leur service.

En 1796, l'infanterie de Gačina est composée de six bataillons, la cavalerie de quatre régiments : gendarmes et dragons sous le commandement du *major* Davydov, les hussards sous celui du *major* Kologrivov, et un escadron de cosaques²⁸⁴. L'artillerie est placée tout entière sous le commandement d'Arakčeev, qui a déjà été nommé au grade

²⁸⁰ GARF, F. 652, op.1, ed.hr.1003, l. 149.

²⁸¹ *Ibid.*, l.145 : « ibo zamečeno ego imperatorskim vysočestvom, čto ot onogo pristaet k drugomu. »

²⁸² *Ibid.*, l.115

²⁸³ *Ibid.*, l. 150.

²⁸⁴ SKOROBOGATOV A.V., *Cesarevič Pavel Petrovič. Političeskij diskurs i social'naâ praktika [Le tsarévitch Pavel Petrovič. Discours politique et pratique sociale]*, op.cit., pp. 214-215.

de *polkovnik*. Le commandement en chef est exercé par Paul. Les listes régimentaires comptent soixante-quatorze officiers d'infanterie pour 1601 hommes, quarante officiers de cavalerie pour 584 hommes, quatorze officiers d'artillerie pour 214 hommes. Le taux d'encadrement est énorme en comparaison avec le reste de l'armée. Au moment où ce taux se stabilise dans l'ensemble de l'armée russe, sous Nicolas I^{er}, il tourne autour d'un officier pour vingt-sept soldats. Ces taux correspondent bien à l'aspect d'une armée de divertissement, mais soulèvent une question vitale qui ressurgit au moment de la guerre de Crimée.

Gačina n'en constitue pas moins une esquisse de l'armée future, dans les conceptions de Paul : toutes les armes y sont représentées. Parce que l'unité devait être l'avant-garde, le modèle du renouveau, le tsarévitch tenait à en faire un instrument bien formé, discipliné, prêt à intervenir à tous moments. On lit bien dans son projet le désir d'être le père de ses sujets, de prendre soin de leurs besoins, tels qu'il les comprenait, c'est-à-dire en embrassant jusqu'au moindre détail de leur vie. Les unités modèles de Paul I^{er} eurent aussi une influence décisive sur son fils Alexandre qui y apprit les rudiments du service²⁸⁵.

C- Une expérience militaire limitée mais capitale

La formation des *Gačincy* nous révèle quelques conceptions du tsarévitch et l'avancement de ces projets pour l'avenir de l'armée russe. Cependant le grand-duc manque encore cruellement d'expérience du combat. Il en est pleinement conscient et en souffre au plus haut point.

1- Un héritier réduit aux postes honorifiques

En 1762, lors de son accession au trône, Catherine II avait nommé Paul *polkovnik* et l'avait placé à la tête d'un régiment de cuirassiers²⁸⁶. Cette nomination était évidemment essentiellement honorifique. La première rencontre effective de Paul avec son régiment a lieu en 1774, au retour de la campagne contre les Ottomans. A

²⁸⁵ REY Marie-Pierre, *Alexandre I^{er}*, Paris, Flammarion, 2009, pp. 69-70.

²⁸⁶ *PSZI*, tome XVI, n° 11640.

l'occasion de son couronnement, elle lui donne les titres honorifiques de *general-admiral* de la flotte et de président du collège de l'Amirauté²⁸⁷. Mais ces titres et fonctions honorifiques ne font pas une réelle expérience militaire. En 1787, le tsarévitch dépose une requête aux pieds de sa mère. Il souhaiterait prendre part à la campagne que la Russie mène alors contre l'Empire ottoman. La réponse négative de l'impératrice est justifiée par le fait que l'automne est déjà bien avancé, que la campagne est sur le point de s'achever et que ni les maladies qui touchent alors l'armée ni la grossesse de la grande-duchesse ne rendent propice la présence du tsarévitch sur place²⁸⁸. Il est indéniable que Catherine II craignait aussi et surtout que son fils puisse s'illustrer à la guerre et revenir avec une aura militaire, qui aurait favorisé la propagation de la « contagion prussienne²⁸⁹ » dans l'armée, ou qui aurait même pu permettre une révolution de palais appuyée par la garde impériale, pour peu que le tsarévitch ait réussi à se concilier des officiers mécontents de l'impératrice.

2- La guerre contre la Suède, une expérience décisive

En 1788, lors de la guerre contre la Suède, quand la majorité des forces russes sont mobilisées sur le front ottoman, l'impératrice autorise son fils à participer à la campagne, mais ne s'y décide que tardivement²⁹⁰. A la fin du mois de juin, Paul part pour la Finlande, à la tête de son régiment de cuirassiers. Il ne prend pas grande part aux batailles, tout d'abord parce qu'il y eut peu d'affrontements directs sur le front finlandais lors de cette guerre et ensuite parce que V.P. Musin-Puškin ne laisse pas l'héritier du trône s'exposer au danger. Le grand-duc assiste toutefois à une reconnaissance qui donne lieu à un échange de coups de feu²⁹¹. Paul rend compte avec fierté de cet épisode dans son journal de campagne. Selon A.M. Turgenev, cependant, il n'a fait qu'« arriver, regarder et repartir²⁹² »: Catherine ne s'inquiète pas outre mesure de cette expérience car les officiers qui ont été témoins des actions militaires de l'héritier du trône semblent mettre l'accent sur son manque de courage réel au feu. La

²⁸⁷ *PSZ I*, tome XVI, n° 11729.

²⁸⁸ SKOROBOGATOV A.V., *Cesarevič Pavel Petrovič. Polițičeskij diskurs i social'naâ praktika [Le tsarévitch Pavel Petrovič. Discours politique et pratique sociale]*, op. cit., p. 212.

²⁸⁹ *Idem.*

²⁹⁰ *SIRIO*, 1876, tome XV, pp. 135-137, lettre de Catherine II à son fils, 1788.

²⁹¹ GARF, F. 728, op.1, d.384, 1.5-6v° : *Dnevnik imperatora Pavla I vo vremâ ego prebyvaniâ v Finlandii [Journal de l'empereur Paul I^{er} lorsqu'il était en Finlande]*.

²⁹² TURGENEV A.M., « Zapiski [Notes] », *Russkaâ Starina*, 1887, tome 53, p. 335: « Priskakal, poglâdel, uskakal. »

campagne s'achève donc, aux yeux de l'impératrice, avec la quasi certitude que Paul ne pourrait organiser un renversement militaire, même avec l'appui des *gačincy*. Elle ne voit pas d'un mauvais œil que Dmitrij Bortnânskij (1751-1825), compositeur en vue à sa cour, compose une « Marche pour S.A.I. Monseigneur le Grand-duc de Russie²⁹³ », dont il était le *kappellmeister* en 1787. Bientôt baptisée « marche de Gačina », cette pièce en ut majeur, originellement composée pour ensemble à vent, de deux clarinettes, deux hautbois et un basson, accompagna les évolutions des troupes du tsarévitch. Son mode chantant et plaisant ne semblait pas désigner un quelconque projet d'envergure de la part de cette armée miniature.

Si l'expérience du feu du tsarévitch est donc extrêmement réduite, la guerre contre la Suède n'en est pas moins capitale pour lui. Il y acquiert en effet *a minima* une représentation moins fantasmagique de ce qu'est l'armée russe sous le règne de sa mère. Au contact des états-majors, il y mesure la part des intrigues des généraux entre eux. Il se rend compte de même des difficultés matérielles que peut rencontrer une armée pléthorique. L'organisation de l'intendance rendait l'approvisionnement des soldats difficiles ; or sans logistique, il n'est point de guerre que l'on puisse mener bien longtemps. Et si les militaires pouvaient être soumis à rude épreuve, la discipline ne semblait pas être exemplaire pour autant aux yeux de l'héritier. Paul I^{er} en revient avec la certitude que l'outil militaire est à réformer. Il se trouve ainsi conforté dans les efforts à mener dans son petit noyau discipliné de Gačina, afin qu'il soit prêt à intervenir à tout moment.

Paul I^{er} arrive donc au pouvoir avec des certitudes, des expériences. Il est en mesure de lancer rapidement un important train de réformes, d'autant plus qu'il dispose d'un nombre non négligeable d'officiers formés à son école et à son éthique de service qui vont tenter d'imposer leur marque au reste du corps.

²⁹³ BORTNYANSY Dmitry (1751-1825), *The Russian Album*, par le Pratum Integrum Orchestra, CM 0052003 Hybrid SACD, piste 1.

II- Les interventions militaires russes (1799-1812), moteur des projets de réformes

L'histoire européenne, marquée par les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, offre à la Russie une nouvelle place, du point de vue diplomatique et militaire²⁹⁴. La période fonde ainsi un rôle que l'armée russe garde en Europe jusqu'au déclenchement de la guerre de Crimée. Elle devient l'outil principal de la puissance russe.

Aux premières loges de ces bouleversements, les officiers se sentent dépositaires de la destinée de leur pays et responsables des conditions d'amélioration de l'outil militaire. Dans leurs réactions se lisent aussi les prémices d'un sentiment national qui s'affirme dans l'art et l'histoire militaires.

A- Adapter les institutions

L'impératrice défunte laisse un héritage complexe sur le plan géostratégique. L'expansion russe s'est principalement dirigée vers le Sud depuis la mort de Pierre le Grand. Catherine II, en nommant son petit-fils Constantin, affichait un programme ambitieux : reconstituer un Empire chrétien d'Orient, sur le trône duquel elle aurait placé ce cadet²⁹⁵. Le poids des guerres avec la Sublime Porte mais aussi la menace de la Révolution française donnent un tour renouvelé aux missions de l'armée russe. Le premier effet de la Révolution fut de rendre nécessaire l'augmentation des effectifs de l'armée russe. D'après la révision de 1795, les armées russes comptaient 449 076 militaires servant dans les troupes régulières, auxquels il fallait ajouter environ cent

²⁹⁴ REY Marie-Pierre, *Le dilemme russe, la Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine, op. cit.*, pp. 128-147

²⁹⁵ MONTEFIORE Simon Sebag, *Prince of Princes : The Life of Potemkin*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2000, pp. 219-221 et 241-243.

mille hommes des unités irrégulières. Du fait des absences, des congés, des hommes en formation ou en compagnie non rangée, le nombre de soldats que la Russie pouvait effectivement aligner, ne dépassait pas 300 000 hommes.

1- De la Seconde coalition au traité d'Amiens

La Révolution apparaît comme un spectre de menace permanente dans la vision géopolitique des empereurs de Russie au XIX^e siècle. L'opposition entre autocratie et système républicain ne pouvait manquer de se manifester. Mais on y trouve aussi et surtout une des permanences dans l'engagement de l'armée russe : le maintien d'un équilibre européen menacé par les poussées révolutionnaires. Les guerres révolutionnaires sont de plus un aiguillon, un stimulus pour les réformes de l'outil militaire. Le caractère massif des armées engagées, avec l'idée nouvelle introduite par la République française du « peuple en armes », les bouleversements techniques, tactiques et opérationnels précipitent les choix des souverains européens. Le coût, tant social que politique, d'une telle politique de réorganisation n'est cependant consenti qu'avec de fortes résistances²⁹⁶. L'inertie institutionnelle et les préoccupations des hommes au pouvoir perturbent dans un premier temps l'adaptation des armées russes à ces nouveaux modèles. En rupture avec l'héritage de la diplomatie maternelle, Paul I^{er} inaugure son règne par ce qui semble être une politique de paix. Il suspend la levée ordonnée par sa mère avant son décès, il rappelle le corps envoyé vers la Perse. Sa visite à Kosciuszko et sa libération qu'il ordonne ensuite augurent de même d'une attitude conciliante vis-à-vis de la Pologne. L'ambassadeur Kočubej salue, de Constantinople, la naissance d'un « système pacifique²⁹⁷. » Le nouvel empereur n'en reste pas moins opposé à l'expansion révolutionnaire et désireux de poursuivre l'expansion russe au détriment de l'Empire ottoman.

En lançant l'expédition d'Égypte, le Directoire provoque l'entrée en guerre de la Russie. Cette décision servait au mieux les intérêts russes dans l'Empire ottoman. L'Empire des tsars, grâce aux Français, trouvait auprès de la Sublime Porte les

²⁹⁶ KOČETKOV A.N., « Taktika Russkoj armii v period Otečestvennoj vojny 1812 g. [La tactique de l'armée russe pendant la guerre patriotique de 1812] », in PANKOV D.V. (dir.), *Razvitie taktiki Russkoj armii [Le développement de la tactique de l'armée russe]*, Mosvka, Voennoe Izdatel'stvo, 1957, pp. 112-113 et MEŠERÂKOV G.P., *Ruskaâ voennaâ mysl' v XIX v. [La pensée militaire russe au XIX^e siècle]*, Mosvka, Nauka, 1973, pp. 72-73.

²⁹⁷ *Arhiv knâzâ Voroncova*, tome XIV, Lettres du prince Kočubej au comte Aleksandr Voroncov, Constantinople, février-mars 1797, pp. 73-75.

arguments nécessaires à un accord depuis longtemps désiré. En conséquence de sa politique orientale, le tsar rejoignait ainsi les coalisés contre la République. Inquiet de la présence d'une armée française dans un de ses états vassaux, le sultan Selim III, encouragé par les discours rassurants de l'ambassadeur russe Kočubej²⁹⁸, ouvrit les détroits à Paul I^{er} le 20 août, et signa avec lui une convention militaire pour reprendre les îles Ioniennes le 30 août. Par cette convention, le tsar mettait à sa disposition une flotte conséquente. Après l'arrivée dans les eaux turques d'une escadre russe commandée par l'amiral Ušakov, la Porte déclara la guerre à la France le 9 septembre²⁹⁹. Par le traité du 22 décembre 1798, le tsar et le sultan se garantirent mutuellement leurs possessions territoriales³⁰⁰. Le chancelier russe, Bezborodko (1747-1799) notait, amusé :

« Il a fallu l'apparition de monstres tels que les Français pour assister à un spectacle que je n'aurais jamais cru voir de mon vivant : une alliance avec la Porte et le passage de notre flotte dans les Détroits.³⁰¹ »

Pourquoi un engagement russe ? Malgré une opposition déclarée aux principes révolutionnaires, la Russie s'était efforcée de rester hors des guerres révolutionnaires, sous Catherine II comme sous son fils. L'engagement des autres puissances dans la première coalition lui avait en effet laissé les mains libres en Europe orientale³⁰². Mais des deux côtés, on avait cherché à s'attirer la puissance russe.

Paul I^{er} déclarait venir à la guerre par idéalisme, par horreur de la révolution, dans ses principes, mais aussi dans la menace qu'elle représentait pour l'équilibre européen. Il mêlait, dans ses propos, les principes moraux à la politique. L'expansion républicaine se faisait au détriment de l'intégrité des petits États dont lui, l'empereur de toutes les Russies, se sentait le garant et le protecteur. En acceptant le 28 novembre 1798, à l'invitation de quelques chevaliers qui n'acceptaient pas la reddition de l'île de Malte, de se faire proclamer Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, alors

²⁹⁸ RAGSDALE Hugh, « Russia, Prussia and Europe in the Policy of Paul I », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, n° 31, 1983, p. 86.

²⁹⁹ GUYOT Raymond, *Le Directoire et la paix de l'Europe, des traités de Bâle à la Seconde Coalition (1795-1799)*, Genève, Slatkine-Megariotis, 1977, d'après l'édition de Paris, 1911, p. 850.

³⁰⁰ GRUNWALD Constantin de, *Trois siècles de diplomatie russe*, Paris, Calmann-Lévy, 1945, p. 137.

³⁰¹ Cité par Constantin de GRUNWALD, in *Trois siècles de diplomatie russe, op. cit.*, p. 137.

³⁰² RAGSDALE Hugh, *Detente in the Napoleonic Era ; Bonaparte and the Russians*, Lawrence, The Regents Press of Texas, 1980, p. 13.

qu'il était orthodoxe et marié, Paul I^{er} pouvait damer le pion à Bonaparte en lui contestant des droits sur une île qui avait une position majeure en Méditerranée³⁰³.

Mais le tsar ne pouvait pas ignorer que son intervention active dans la coalition serait l'occasion de s'imposer par la suite comme un arbitre en Allemagne et en Italie³⁰⁴. Les accords passés avec le sultan et le déploiement de ses armées permettaient d'assurer la présence russe en Méditerranée. L'accès aux mers chaudes se trouvait ainsi offert à la Russie. Les visées russes sur Malte, qui se précisèrent au fur et à mesure des événements militaires, pouvaient être raisonnablement interprétées comme l'annonce d'une hégémonie russo-turque en Méditerranée³⁰⁵. Paul I^{er} aurait ainsi réalisé à moindre coût les projets de Pierre le Grand.

L'intervention française, aux portes de l'Empire ottoman, précipita cet engagement, car « les intérêts permanents de la puissance russe étaient surtout en jeu ; on n'avait jusqu'alors osé toucher à la Turquie qu'avec la participation moscovite au festin.³⁰⁶ » En effet, après l'annexion des îles Ioniennes et la conquête de l'Égypte, la France disposait d'une base de départ pour Constantinople, qui, si elle n'était pas encore tout à fait assurée, aurait ajouté un rival à la Russie, dans l'accomplissement du projet grec.

La campagne de 1799 marque une rupture profonde dans l'histoire militaire de la Russie. Ainsi que le note Mihajlovskij-Danilevskij à propos des soldats russes : « C'était la première fois qu'on les voyait aussi éloignés des frontières de leur Patrie et [leur] drapeau flottait sur toutes les mers d'Europe.³⁰⁷ » Si cette remarque est faite *a posteriori* et que Mihajlovskij-Danilevskij s'exprime ici essentiellement en tant qu'historien militaire, il ne faut pas oublier qu'il est aussi un témoin et un acteur direct de la guerre patriotique ; à cet égard, 1799 ouvre l'horizon des officiers russes, qui prennent conscience du rôle que la Russie est appelée à jouer et de la part qu'ils ont à y prendre en tant que cadres militaires. De plus, la campagne va marquer pour ces hommes une confrontation moins théorique avec les réalités occidentales : la connaissance de l'Europe n'est plus aussi nettement que par le passé réservée à une élite

³⁰³ GRUNWALD Constantin de, *Trois siècles de diplomatie russe*, *op. cit.*, p. 138.

³⁰⁴ SCHROEDER Paul W., « The Collapse of the Second Coalition », *Journal of Modern History*, n° 59, juin 1987, p. 259.

³⁰⁵ WORONOFF Denis, *La République bourgeoise, de Thermidor à Brumaire 1794-1799*, Paris, Seuil, 1972, p. 192.

³⁰⁶ FURET François et RICHEL Denis, *La Révolution française*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1973, p. 435.

³⁰⁷ MILUTIN Dmitrij et MIHAJLOVSKIJ-DANILEVSKIJ, *Geschichte des Krieges Russlands mit Frankreich unter der Regierung Paul's I. im Jahre 1799*, München, Lindauer'schen, 1856, tome I, p. IX.

instruite parmi eux. La guerre de la Seconde coalition ouvre en effet à la Russie un spectre d'actions très large qui n'est pas sans créer des obligations. Les troupes russes voient elles aussi leur horizon changer. La Méditerranée s'ouvre ainsi à la flotte russe, le transport des troupes par voie maritime s'accompagnant aussi de la mise en place de relais dans l'espace méditerranéen³⁰⁸.

Bonaparte atteint l'Égypte sans encombre, passant à quelques milles de la flotte anglaise. Ayant remporté la bataille des Pyramides, il entra au Caire le 22 juillet. Le gros de l'escadre devait être envoyé à Corfou pour assurer les communications des îles Ioniennes avec l'Italie, affirmer la présence française en Méditerranée face au royaume de Naples, surveiller les Turcs, et au besoin, combattre les Russes depuis la rade de Corfou³⁰⁹. Cependant, la flotte française fut défaite par une escadre anglaise à Aboukir le 1^{er} août 1798. « La bataille d'Aboukir changeait complètement l'objet et l'importance de l'expédition d'Égypte.³¹⁰ » En effet, on n'avait pas envisagé jusqu'alors la possibilité d'une guerre avec l'Empire ottoman. On croyait bien plutôt à une collaboration militaire franco-turque contre la Russie depuis la nouvelle base française d'Égypte. Au regard des relations entre Saint-Pétersbourg et la Sublime Porte, tout rapprochement russo-turc semblait des plus improbables. A l'opposé, il y avait une certaine tradition dans les relations entre les Ottomans et les Français, depuis François I^{er}. Des officiers français avaient récemment été envoyés auprès de la Porte pour former l'artillerie ottomane.

Le 7 août 1798, l'amiral Ušakov reçoit l'ordre de diriger son escadre vers Constantinople et de gagner ensuite la Méditerranée. Le 12 août, six vaisseaux de ligne partent d'Ahtiar, sept frégates et trois vaisseaux armés, 792 canons, servis par plus de 7400 marins³¹¹. Le 23 décembre 1798 (3 janvier 1799), un accord d'alliance est signé entre la Porte et la Russie. Il offre une garantie territoriale mutuelle en l'état du 1^{er} janvier 1798. L'aide militaire directe de la Russie se situe à hauteur de douze bâtiments et de quelques 80 000 soldats. La Turquie ouvre les détroits aux bâtiments russes et les ferme à tout autre pavillon.

Le 31 octobre, la garnison de l'île de Cerigo capitule. En trente-cinq jours les unités placées sous le commandement d'Ušakov prennent tour à tour Zante, Céphalonie,

³⁰⁸ SAUL Norman, *Russia and the Mediterranean 1707-1807*, Chicago, University of Chicago Press, 1970, 268 p.

³⁰⁹ GUYOT Raymond, *Le Directoire et la paix de l'Europe*, op. cit., p. 841.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 843.

³¹¹ ŠIROKORAD Aleksandr Borisovič, *Russko-tureckie vojny : 1676-1918 [Les guerres russo-turques : 1676-1918]*, op. cit., p. 325 sq.

Santa Mavra. 2931 Français sont faits prisonniers, 635 canons et mortiers sont pris à l'ennemi ainsi qu'un vaisseau de ligne et trois frégates³¹². Paul I^{er} peut alors concrétiser les liens établis avec l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en contestant Malte à Bonaparte³¹³. L'empereur de toutes les Russies apprit la prise de Malte le 20 juillet. Jusqu'alors il était resté sourd aux demandes de secours militaires de l'empereur du Saint-Empire, François II, transmises par le beau-frère du tsar Ferdinand de Wurtemberg, mais la nouvelle de la prise de Malte le mit hors de lui. Il accorda dès le 21 juillet deux corps de troupes à François II : il dépêcha le général Rosenberg avec 16 000 hommes et fit placer un corps de 30 000 hommes à la frontière prussienne³¹⁴.

Cependant, malgré les succès rencontrés par les armées russes, cette campagne est menacée par l'effondrement progressif de la Seconde coalition³¹⁵. L'ambassadeur d'Angleterre à Vienne, sir Morton Eden, et l'ambassadeur russe Razumovskij avaient convaincu le chancelier Thugut de placer Souvorov à la tête des forces alliées en Italie. Souvorov avait été nommé généralissime mais plus de la moitié des forces qu'il commandait, ainsi que son état-major, étaient autrichiens. De ce fait, il recevait ses ordres non du tsar, mais du *Hofkriegsrat*, que dirigeait, de fait, le chancelier Thugut³¹⁶. Ainsi, si l'exécution militaire des plans revenait à Souvorov, la direction politique de la guerre était assurée par le chancelier autrichien.

Les Français chassés d'Italie, Souvorov prétendait restaurer le roi de Sardaigne dans ses États. Thugut refusa, considérant que le généralissime n'avait pas à s'occuper de ces objets purement administratifs. Or, Paul I^{er} s'étant en grande partie lancé dans la coalition pour restaurer la monarchie, il était naturel que, Turin une fois reprise, on appelât Charles-Emmanuel à revenir sur le trône³¹⁷. Souvorov se plaignit donc des pressions exercées par Vienne et le *Hofkriegsrat*³¹⁸.

Les défaites que connut l'armée austro-russe en Helvétie, à la fin de l'été 1799, amenèrent une série de mémoires de la part de Guttin, un affairiste français qui avait

³¹² *Ibid.*, p. 327.

³¹³ VELLA Andrew P., *Malta and the Czars : Diplomatic Relations between the Order of St John and Russia, 1697-1802* (Royal University of Malta Historical Studies 2), La Valette, 1965, 79 p. ; 2e éd., La Valette, 1972, 79 p.

³¹⁴ PONIATOWSKI Michel, *Talleyrand et le Directoire 1796-1800*, Paris, Perrin, 1982, pp. 719-720.

³¹⁵ SCHROEDER Paul W., « The Collapse of the Second Coalition », art. cit., pp. 244-290.

³¹⁶ RAGSDALE Hugh, « Russia, Prussia, and Europe in the Policy of Paul I », art. cit., p. 88.

³¹⁷ Lettre de Paul I^{er}, du 18 juin 1799, citée par Hugh RAGSDALE, in « Russia, Prussia and Europe in the Policy of Paul I », art. cit., p. 89.

³¹⁸ RAGSDALE Hugh, « Russia, Prussia and Europe in the Policy of Paul I », art. cit., p. 89.

séjourné en Russie sous Catherine II et se prétendait inspecteur des manufactures russes. L'archiduc Charles en rejoignant ses troupes à Mannheim, affaiblissait du même coup le front helvétique, et laissait le corps d'armée de Korsakov sans appui³¹⁹. L'armée de Souvorov était encore loin, prise dans le Saint-Gothard. Il y avait là une brèche dont profita Masséna. Il reçut des renforts militaires pour préparer un assaut décisif. Le général Lecourbe, de son côté, s'efforça de ralentir l'avance de Souvorov, pendant que Soult bloquait un corps autrichien, venu en renfort. Les troupes de Korsakov furent défaites à Zürich, le 25 septembre, l'obligeant à une retraite vers le Nord. Le corps de Masséna put ainsi se retourner vers Souvorov, et lui infliger un coup le 27 septembre. La situation militaire de la France s'était redressée grâce à ces batailles de Zürich et à la pugnacité de Masséna³²⁰.

De même, la victoire que Brune remporta à Bergen mit fin au débarquement anglo-russe en République batave. Le 18 octobre, le duc d'York rembarqua : la République française était sauvée. Ces victoires confirmèrent le citoyen Guttin dans l'idée que Paul I^{er}, confronté pour la première fois depuis le début de la campagne d'Italie à des défaites, serait plus à même de considérer les propositions de la République³²¹. Les armées républicaines tenaient les têtes de pont de Huningue, Neuf-Brisach, Kehl, Castel et Ehrenbreitstein : la situation militaire de la France s'améliorait, lui permettant d'être dans une situation plus confortable dans d'éventuelles négociations³²². Ces victoires françaises firent immédiatement réagir le citoyen Guttin, qui considérait que :

« jamais le gouvernement français ne [trouverait] d'occasion plus favorable pour faire à Paul I^{er} les ouvertures qu' [il proposait] par le mémoire joint. Dans un moment où ses armées ont éprouvé de grands revers, on doit croire qu'il se prêtera à des arrangements si avantageux pour ses intérêts, humilié comme il doit l'être par les défaites de ses armées presque toujours victorieuses jusqu'à présent.³²³ »

³¹⁹ Lettre de Paul I^{er} à François II, cité par Serge TATISTCHEFF, in « Paul et Bonaparte », *La Nouvelle Revue*, n° 49, p. 245.

³²⁰ WORONOFF Denis, *La République bourgeoise, op. cit.*, p. 192-193.

³²¹ AMAE, MD, Russie, tome XXXI, document 50 : Mémoire sur la Russie, par le citoyen Guttin, s.d. On a daté ce document, postérieurement, de Germinal an VII (avril 1799). Mais, les armées russes n'ayant pas connu de « grands revers » avant septembre 1799, il est plus vraisemblable que ces notes aient été rédigées après Zürich.

³²² TATISTCHEFF Serge, « Paul et Bonaparte », *La Nouvelle Revue*, n° 48, septembre-octobre 1887, p. 41.

³²³ AMAE, MD, Russie, volume XXXI, document 50, f. 372 : Notes du citoyen Guttin sur un projet d'alliance entre la Russie et la France, s.d.

Les défaites aigrissent les commandements russes et autrichiens. Une suspicion grandissante s'immisça dans leur relation. Enfin, la lettre que Paul I^{er} envoya à François II, le 22 octobre 1799, annonçait clairement le retrait des troupes russes de la coalition :

« Voyant mes troupes abandonnées et ainsi livrées à l'ennemi par l'allié sur lequel je comptais le plus, sa politique contraire à mes vues, et l'intérêt de l'Europe sacrifié aux projets d'extension de Votre Monarchie, ayant, outre cela, tout lieu d'être mécontent de la manière double et artificieuse de son Ministère, dont je veux ignorer les mobiles, par égard au rang de Votre Majesté Impériale, je lui déclare avec la même loyauté qui m'a fait voler à son secours et concourir aux succès de ses armes, que dès ce moment j'abandonne ses intérêts pour m'occuper uniquement des miens et de ceux de mes autres alliés et que je cesse de faire avec Votre Majesté Impériale cause commune, pour ne pas assurer le triomphe de la mauvaise.³²⁴ »

Le refus des Autrichiens de restaurer le roi de Sardaigne dans ses États, après la conquête du Piémont et l'entrée de Souvorov dans Turin, révélait leurs intentions en Italie. Vienne cherchait à s'étendre au-delà de la Vénétie. Guttin se voyait ainsi confirmé dans son analyse pragmatique de la coalition : l'incompatibilité des buts de guerre et les divergences d'intérêts avaient eu raison de la grande alliance des monarchies contre la République. Au vu des défaites austro-russes, qui révélaient ces tensions, le moment lui paraissait donc propice pour des ouvertures, en montrant à l'empereur de Russie que la France pourrait servir de contrepoids aux intentions autrichiennes. La Russie vivait la défaite de Zürich comme une trahison militaire et politique de l'Autriche.

Dans ses mémoires, Cambacérès (1753-1824), nommé deuxième consul en janvier 1800, cite l'article du *Moniteur* confirmant officiellement la nouvelle de l'assassinat de Paul I^{er} :

« Paul I^{er} est mort dans la nuit du 24 au 25 mars !!! [sic]
« L'escadre anglaise a passé le Sund le 31 !!!
« L'histoire nous apprendra les rapports qui peuvent exister entre ces deux « événements !!!³²⁵ »

³²⁴ Lettre de Paul I^{er} à l'empereur du Saint-Empire François II, 22 octobre 1799, citée par Georges GROSJEAN, in *La France et la Russie pendant le Directoire*, Paris, Lecène et Oudin, 1896, p. 101.

³²⁵ *Le Moniteur*, n°207, 27 germinal an IX (16 avril 1801), 1^{ère} page, 3^e colonne, Paris le 26 germinal, cité par Cambacérès, in Laurence CHATEL de BRANCION (éd.), *Cambacérès, Mémoires inédits*, Paris, Perrin, 1999, tome I, *La Révolution et le Consulat*, p. 557. *Le Moniteur* se trompait cependant d'un jour : le tsar fut assassiné dans la nuit du 23 au 24 mars 1801.

Commentant la consternation qui suivit cette nouvelle, il affirmait lui-même l'évidence du lien entre la mort du tsar et le passage du Sund, qu'il ne jugeait pas nécessaire de commenter plus avant. On ne doutait pas que les Anglais, ayant intérêt à faire disparaître un tel souverain, fussent intimement liés à l'affaire. Le désarroi dont témoignait Cambacérès révélait que la diplomatie française faisait, pour une large part, reposer le rapprochement sur la personnalité de Paul I^{er}. On a vu que les derniers mémoires de Guttin revenaient sur les extravagances du tsar, extravagances sur lesquelles il préconisait de jouer.

Mais la mort de Paul I^{er}, le 23 mars 1801 sonnait la fin du rapprochement franco-russe et les conspirateurs, en éliminant le tsar, avaient frappé juste pour couper court à une alliance de l'Empire et de la République.

Le 25 avril 1801, Kolyčev présenta de nouvelles lettres de créance, au nom de l'empereur Alexandre³²⁶. Les négociations pouvaient reprendre leur cours. Cependant, les dissensions apparurent plus nettement que précédemment.

Talleyrand entendait d'abord signer la paix et l'alliance franco-russe, pour se concentrer ensuite sur la réorganisation de l'Europe. Kolyčev, de son côté, entendait couronner un équilibre européen retrouvé par un traité entre la France et la Russie. Le plénipotentiaire russe entendait donc lier les conditions d'une paix avec l'équilibre européen, considérant que « les articles accessoires du présent Traité de Paix et d'Amitié déterminant les bases de la pacification générale des Puissances de l'Europe, [devaient avoir] la même force et valeur que le dit Traité de Paix et d'Amitié.³²⁷ » Kolyčev refusait dès lors de signer « un acte dans lequel les bases de la Pacification générale des Puissances de l'Europe ne se trouveraient point comprises³²⁸ », afin de se prémunir contre l'utilisation de l'appui russe par la France, pour façonner l'Europe suivant ses seuls intérêts.

Or l'ordre européen était une notion différemment comprise par les deux parties, ce qui expliquait les atermoiements de Kolyčev. Les contacts avec l'Occident, par la guerre et par les négociations, mettent à l'agenda la réorganisation de la structure militaire.

³²⁶ Laurence CHATEL de BRANCION, *Cambacérès, Mémoires inédits, op. cit.*, tome I, *La Révolution et le Consulat*, pp. 558-559.

³²⁷ AMAE, CP, Russie, tome CXL, document 100, f. 140 : Compte-rendu de la deuxième conférence, du 13 mars 1801.

³²⁸ AMAE, CP, Russie, tome CXL, document 108, f. 153 v^o. : Note de Kolyčev à Talleyrand, le 19 mars 1801.

Nous avons vu le rôle joué par le passage du *general-fel'dmaršal* prince Grigorij Alexeevič Potemkine à la présidence du collège de la guerre entre 1784 et 1791, année de sa mort. D'après Langeron, Potemkine laisse la chancellerie du collège dans un tel état qu'il y avait beaucoup d'officiers qui ne savaient pas dans quel lieu ils étaient censés servir, et même les bureaux du collège l'ignoraient³²⁹. La réorganisation entamée à l'avènement de Paul I^{er} se fit cependant dans la continuité, puisque c'est l'ancien vice-président du collège de la guerre, Nikolaj Ivanovič Saltykov, qui prit la suite de l'ancien favori de Catherine II en 1791. Il fut maintenu dans ses fonctions par Paul I^{er} et resta à la tête du collège jusqu'en 1802. L'impératif est alors de mieux maîtriser l'information et sa communication entre les régiments disséminés dans tout l'Empire et les institutions centrales.

2- La réorganisation des départements du collège de la Guerre sous Paul I^{er}

Sous Potemkine, la direction du collège de la Guerre fonctionnait théoriquement sur le modèle collégial mais nous avons vu les limites. La collégialité n'existait bien souvent que sur le papier. Cependant beaucoup d'aspects de l'administration militaire échappaient en réalité au collège : l'artillerie et le génie étaient gérés à part, de même que l'approvisionnement et le commissariat. Le collège n'était donc amené qu'à traiter des affaires concernant les unités d'infanterie et de cavalerie, indépendamment de l'intendance. Les réformes de l'impératrice Elisabeth avaient placé ces derniers services sous le contrôle du Sénat, puisqu'il en allait des finances de l'Empire. Les inconvénients de ce système étaient nombreux et touchaient directement les troupes en campagne, du fait de multiples problèmes d'intendance et de gestion opérationnelle. A partir de 1792, l'approvisionnement et le commissariat constituent des services du collège mais maintiennent une autonomie effective dans la gestion de leurs affaires³³⁰.

C'est aux instances les plus hautes que le nouvel empereur Paul s'attaque tout d'abord³³¹ : du bon fonctionnement des institutions centrales pourra découler le bon déroulement des opérations militaires. Le 5 janvier 1798, le tsar dote le collège d'un nouveau statut, complété en décembre de la même année. Il est désormais organisé en

³²⁹ AMAE, MD, Russie, tome XX, document 1, f. 10v^o/ p. 8

³³⁰ KLOČKOV M.V., *Očerki pravitel'stvennoj deâtel'nosti vremeni Pavla I [Essais sur l'activité gouvernementale à l'époque de Paul I^{er}]*, Petrograd, Senatskaâ tipografiâ, 1916, p. 191.

³³¹ *Ibid.*, pp. 284-302.

sept départements (*êkspedicii*). Six relèvent de la gestion des affaires militaires, en temps de paix et en temps de guerre : la chancellerie, l'auditorat-général, dirigé par un *general-auditor*, et les sept expéditions : militaire, contrôlé par un *general-kvartermejster*, l'inspection, le commissariat dirigé par un *general-krigs-komissar*, le ravitaillement, assumé par un *general-proviantmejster*, l'artillerie avec à sa tête un *inspektor vsej artillerii* et enfin les comptes, sous l'égide d'un *general-kontroler*. Une expédition est créée au collège pour diriger les maisons des orphelins militaires et leurs sections dans les différentes garnisons³³². Le Commissariat, le département des vivres (*proviant*), l'artillerie et les fortifications sont ainsi réunis parmi les expéditions du collège. La création la plus importante du règne de Paul I^{er} concernant la gestion des affaires militaires est l'auditorat général, établi en janvier 1797³³³. Cette institution est appelée à réviser en dernière instance les affaires de juridiction militaire. L'empereur place à sa tête un auditeur-général, ayant rang d'officier général, le prince Šahovskoj.

La marge de manoeuvre du collège ainsi réorganisé n'est que relative. L'empereur se réserve en effet la haute main sur les affaires militaires et peut passer par-dessus cette administration. Le 5 avril 1798, le tsar précise que les chefs de régiment doivent lui envoyer directement leur rapport³³⁴. N.I. Saltykov, pourtant vieil ami de Paul, ne gère en tant que président du collège que les aspects les plus routiniers de la vie militaire. De plus, le collège de la Guerre devait compter avec une autre instance militaire qui pouvait parfois la doubler, la chancellerie de campagne de Sa Majesté Impériale, dans laquelle se concentrent les créatures de l'empereur. A sa tête, le tsar avait nommé un de ses *general-ad''ûtanty*, le comte Fëdor Vasil'evič Rostopchine (1763-1826), déjà distingué par l'empereur alors qu'il n'était que tsarévitch. Rostopchine avait ainsi fait partie des premiers à qui Paul I^{er} avait remis l'ancêtre de la quatrième classe de l'ordre holstinois de Sainte-Anne, en lui offrant une miniature de l'ordre à mettre sous le plateau de son épée, afin que sa mère ne fût pas au courant de cette attribution³³⁵. Les *general-ad''ûtanty* appartiennent à la Suite de l'empereur. Par l'oukase du 13 novembre 1796, Paul I^{er} avait supprimé le département de l'état-major général et renvoyé les hommes qui y servaient dans l'armée. Ainsi, il avait renforcé le rôle de la Suite pour tout le travail d'état-major. Le tsar nomme trente trois officiers

³³² PSZI, tome XXV, n° 18 793, §7, 23 décembre 1798.

³³³ PSZI, tome XXIV, n° 17 757, 24 janvier 1797.

³³⁴ PSZI, tome XXV, n° 18 466.

³³⁵ DUROV Valerij, *Russkie ordena, ot XVIII do načala XX veka [Les ordres russes, du XVIII^e au début du XIX^e siècle]*, Moskva, Razvedčik, 1997, pp. 106-113. Si le grand-duc Paul était le grand-maître de l'ordre, sa mère vérifiait les listes de chevaliers promus.

pour cette fonction, dont seuls neuf n'ont pas servi à l'état-major général de Catherine II³³⁶, assurant une certaine continuité professionnelle.

Cette nouvelle organisation contribue néanmoins à améliorer sensiblement la gestion du personnel militaire. L'oukase du 1^{er} juin 1799 rappelle ainsi que les formulaires remplis pour chaque officier doivent être précis et sûrs³³⁷. Cette précision est avant tout conçue pour éviter les vacances non contrôlées, en donnant un aperçu le plus rapidement possible de l'état précis des officiers subalternes et supérieurs. Il est de même prescrit à tous les commandants en chef d'envoyer toutes les deux semaines des rapports sur leurs armées, mesure qui complète l'oukase de novembre 1796 demandant aux chefs de corps de faire des rapports réguliers sur les vacances de postes³³⁸. Afin de suivre les activités de chacun des régiments, il est aussi instamment demandé d'envoyer des copies des journaux des mouvements militaires annuels³³⁹, ce qui suppose évidemment une bonne tenue de la version originale du journal de l'unité.

L'existence de telles pratiques et de telles institutions n'abolit pas immédiatement les anciens modes de décision et d'action. Ainsi, Arakčeev, en tant qu'inspecteur du département de l'artillerie, présente un rapport à part à l'empereur Paul³⁴⁰. Selon le général Kutlubickij, ceci n'est absolument pas nécessaire : le département d'artillerie étant une subdivision du collège de la Guerre, les rapports doivent transiter par la voie administrative. C'est un moyen pour le comte Arakčeev d'être plus souvent auprès du souverain et d'avoir son attention. Le système administratif aux règles apparemment définies est donc parasité par des démarches de cour qui persistent et qui peuvent encore court-circuiter le fonctionnement normal des institutions.

Le jeune tsarévitch Alexandre Pavlovitch jette un regard circonspect sur la réorganisation entreprise par son père. S'il adhère à l'esprit et aux buts, il en note l'inadéquation et l'inefficacité, ces mesures n'étant pas comprises dans une vision globale du rôle de l'État. Il écrit ainsi à son précepteur Laharpe, en septembre 1797 :

³³⁶ *Voennaâ Enciklopediâ [Encyclopédie militaire]*, 1911, tome VII, p. 236.

³³⁷ *PSZI*, tome XXV, n° 18989, 1^{er} juin 1799.

³³⁸ *PSZI*, tome XXIV, n° 17570, 20 novembre 1796.

³³⁹ *PSZI*, tome XXV, n° 18876, février 1798.

³⁴⁰ « Rasskazy generala Kutlubickogo o vremenah imperatora Pavla Petroviča [Récits du *general* Kutlubickij sur l'époque de l'empereur Paul Petrovitch] », in LÂMINA E.Ê. et DAVYDOVA E.E. (éd.), *Arakčeev : svidetel'stva sovremennikov [Arakčeev : témoignages des contemporains]*, Moskva, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2000, p. 35.

« Le militaire perd presque tout son temps et cela en parades. Dans le reste, il n'y a aucun plan suivi. On ordonne aujourd'hui ce qu'un mois après on contremande.³⁴¹ »

Aux yeux d'Alexandre, en l'absence de réformes d'ensemble, le tsar se voit contraint de défaire ce qu'il entreprend au fur et à mesure. L'idée d'une réforme menée par le haut et de façon autoritaire, mais non plus partielle, est affirmée.

3- La création du ministère de la Guerre

Après la mort de Paul I^{er} en mars 1801, les projets de constitution entretenus par son fils Alexandre laissent vite la place à une réforme administrative, moins ambitieuse certes qu'une refonte totale du système politique mais néanmoins suffisamment large dans ses fondements pour changer le fonctionnement des institutions militaires et les réflexes professionnels de ceux qui y servent. Alexandre I^{er} poursuit ce travail de réorganisation, qu'il généralise à d'autres domaines que l'armée. Le changement de règne ne va pas sans difficultés. Le changement de régime jette un certain désordre au collège de la Guerre, et le *general-ot-infanterii* Sergej Kuzmič Vâz'mitinov, né en 1749, a toutes les peines du monde à faire rentrer les choses dans l'ordre³⁴². Alexandre I^{er} qui avait eu l'occasion en tant qu'héritier d'apprécier ses qualités, le maintient dans ses fonctions. Il lui confie de plus la constitution et la direction des deux gouvernements de Petite-Russie, mission accomplie par le militaire en deux mois. En 1802, Vâz'mitinov est nommé vice-président du conseil militaire d'État qui vient à nouveau d'être formé³⁴³. Si l'esprit des troupes semble excellent, grâce à une discipline sévère, les chefs se révèlent médiocres et manquent d'initiative.

La nécessité de disposer d'une administration centrale stable s'impose pour les armées russes. Déjà, en 1801, le « *Plan dlâ voennogo učreždeniâ vo vseh onogo častâh* », plan pour l'organisation militaire dans toutes ses composantes, posait le constat que « l'institution militaire doit avoir en elle-même un fondement ferme³⁴⁴ » et

³⁴¹ Lettre du tsarévitch Alexandre à Laharpe, 27 septembre (8 octobre) 1797, citée in ŠIL'DER N.K., *Imperator Aleksandr I, ego žizn' i carstvovanie [L'empereur Alexandre I^{er}, sa vie et son règne]*, Saint-Pétersbourg, A.S. Suvorin, 1904-1905 (2^e édition), tome I, p. 281.

³⁴² NICOLAS Mikhaïlovitch (grand-duc), *Alexandre I^{er}*, Paris, Payot, 1931, p. 43.

³⁴³ *Stoletie Voennogo ministerstva 1802-1902 [Centenaire du ministère de la Guerre 1802-1902]*, DANILOV N.A., *Istoričeskij očerk razvitiâ voennago upravleneiâ v Rossii [Essai historique sur le développement de l'administration militaire en Russie]*, 1902, p. 92.

³⁴⁴ RGVIA, F. 846 (VUA), d. 17 877, l. 2. « voennoe učreždenie dolžno imet' tverdoe osnovanie v samom sebe. »

ne pas varier au gré des fantaisies du souverain. Ce dernier point se réfère bien entendu au règne de Paul I^{er}.

Le 8 septembre 1802 sont créés huit ministères, qui se substituent aux collèges des réformes de Pierre le Grand³⁴⁵. La Russie dispose désormais d'un ministère pour chacun des dossiers gérés par l'État : l'Intérieur, les Affaires étrangères, la Justice, les Finances, le Commerce, l'Instruction et deux ministères se partageant les questions militaires, l'un chargé des forces armées terrestres, l'autre des forces navales. Le passage du système des collèges à celui des ministères, s'il s'opère dans la continuité, n'est pas qu'un changement d'étiquette. Il engage une conception renouvelée de l'action de l'État dans ses différentes modalités. Une des principales novations de cette disposition tient au fait que chaque ministre doit désormais rendre des comptes devant le Sénat³⁴⁶, un rapport annuel devant être présenté par les ministres. Le Sénat joue ainsi un rôle capital de contrôle. Le tsar ne supprime toutefois pas immédiatement les collèges, qui continuent de fonctionner jusqu'au décret du 4 juin 1803. Les ministres remplissent un rôle d'intermédiaire entre les collèges et l'empereur.

Concernant les affaires militaires, il y a peu de changement de procédure ou d'organisation par rapport au règlement établi par l'empereur Paul quatre années auparavant³⁴⁷. Le vice-président du collège de la Guerre S.K. Váz'mitinov prend tout naturellement le poste de ministre. Jusqu'en 1808, le ministère est appelé ministère des forces armées de terre (*Ministerstvo voennyh suhoputnyh sil*). Il contrôle les différentes armes que compte l'armée russe, le commissariat, l'auditorat, l'approvisionnement, le service de santé, le comité scientifique militaire, le dépôt topographique et la presse militaire. Pour la première fois sont rassemblés sous une même administration les principaux services militaires. La gestion des ressources humaines et des carrières d'officiers s'en trouve changée. Seul reste un flottement concernant l'administration des troupes en campagne.

« il y a un ministère dont le chef, (sous le nom de ministre de la guerre) a le département des vivres, des fourages [*sic*], de l'habillement et des hopitaux [*sic*]. Les autres détails de l'armée, comme les avancements, les promotions, les congés, les semestres, le déplacement des troupes etc. sont confiés au chef de l'État major de

³⁴⁵ *PSZ I*, tome XXVII, n° 20406, 8 septembre 1802, « Ob učreždenii ministerstv » [Sur la création des ministères], p. 243-247.

³⁴⁶ NIKOLIN Aleksej (prêtre), *Cerkov' i gosudarstvo (istoriâ pravovyh otnoženij) L'Eglise et l'État (histoire de relations juridiques)*, Sretenskij monastyr, 1997, p. 107.

³⁴⁷ *PSZ I*, tome XXVII, n° 20406, § II.

l'armée. L'ordre qui règne maintenant dans ces deux ministères est parfait, et même trop parfait, car l'exactitude et la régularité y sont poussées jusqu'à la minutie.³⁴⁸ »

Le ministre de la Guerre, tout comme ses homologues, ne rend des comptes qu'à l'empereur. Quotidiennement, chaque ministre est en effet reçu par le tsar mais il n'y a quasiment pas de concertation possible entre ministres.

Le ministère de la Guerre ne reçoit un statut défini par rapport au collègue qu'en janvier 1812³⁴⁹. Les statuts fixés à cette date en font un outil central doté de pouvoirs étendus. Outre ses départements – artillerie, génie, inspection, auditorat, commissariat, provisions, service de santé –, le ministère recevait pleine autorité sur d'autres éléments de gestion de l'armée, tels le comité scientifique militaire, *voenno-učenyj komitet*, le Dépôt topographique, et la Presse militaire. Pour peu que ces statuts soient respectés, le ministère pouvait devenir un outil central efficace à l'interface entre le cœur politique de Saint-Pétersbourg et les différentes unités de l'Empire, même si se posaient évidemment des difficultés pratiques dues aux problèmes de communications³⁵⁰.

Les départements du commissariat et de la *proviant* qui pouvaient faire doublon sont réunis sous la direction d'un intendant général de l'armée³⁵¹. La *proviant* avait pour charge d'assurer le ravitaillement des hommes et des chevaux, le commissariat s'occupait exclusivement de la logistique en armes, munitions et était chargé de verser les soldes. Un département des ingénieurs est formé³⁵², il est confié au *general-lejtenant* prince Volkonskij 2. La distinction entre les armes du génie et de l'artillerie est confirmée par la loi en 1804³⁵³.

Enfin, la création d'un Conseil d'État par le manifeste du 1^{er} janvier 1810³⁵⁴ vient renforcer les instances d'expertise auprès du tsar, y compris sur les questions militaires. Cette institution achève l'œuvre globale de réorganisation des organes étatiques entamée par le juriste Mihail Mihajlovič Speranskij (1772-1831). Ainsi que le précise le manifeste établissant le Conseil d'État : « Les codes civiques, aussi parfaits

³⁴⁸ AMAE, MD, RUSSIE, tome XX, f.11.

³⁴⁹ PSZ I, tome XXXII, n° 24 971, 27 janvier 1812.

³⁵⁰ KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », art. cit., pp. 192-193.

³⁵¹ DANILOV N.A., *Stoletie Voennogo ministerstva, Istoričeskij očerk razvitiâ voennago upravleneiâ v Rossii*[Essai historique sur le développement de l'administration militaire en Russie], op. cit., p. 94.

³⁵² *Ibid.*, p. 95.

³⁵³ RGVA, F. 826, op. 3, ff. 1-5.

³⁵⁴ PSZ I, tome XXXI, n° 24064, 1^{er} janvier 1810.

soient-ils, ne peuvent être rendus stables sans institutions d'État permanentes³⁵⁵. » Le conseil regroupe entre huit et dix membres auxquels peuvent se joindre les ministres. Le paragraphe VII établit que le Conseil est présidé par le tsar lui-même. Quatre départements composent le conseil : un chargé des Lois, un des Affaires militaires, un des affaires civiles et ecclésiastiques, un de l'Économie d'État. Le Conseil dispose de plus de compétences dans le domaine de la justice. Son rôle est de présenter à l'empereur les projets qui sont ensuite discutés au Sénat, avec une vocation consultative. Le fait que les affaires militaires constituent un département à part entière révèle leur poids dans l'exercice du pouvoir impérial et implique aussi qu'à long terme, le tsar puisse s'appuyer sur ce Conseil comme sur un réseau d'experts.

L'expérience acquise sur les champs de bataille va montrer la nécessité d'amplifier le mouvement de réformes et de ne pas s'en tenir aux institutions centrales.

B- L'aiguillon des défaites

Deuxième moteur de la réorganisation de l'armée, les défaites que l'armée russe essuie contre Napoléon conduisent à observer attentivement ce qui se pratique chez l'ennemi. Les officiers sont les observateurs attentifs de la stratégie et de la tactique françaises, mais aussi de l'organisation matérielle de la Grande Armée. Le tsar est lui aussi sensible à l'association faites par l'empereur des Français entre ses ambitions militaires et son programme politique³⁵⁶.

Ces considérations ne sont pas sans incidence sur la nécessité de doter l'Empire d'un outil militaire en adéquation avec les missions que cela suppose. Les défaites successives rendent évidemment des réformes plus pressantes. Le traité de Tilsit en 1807 ouvre indéniablement une période de changements. Cependant, si les aléas de la guerre stimulent l'activité des réformateurs, ils ne sont pas la seule cause. La restructuration de l'outil militaire est initiée très précocement. Selon l'historien Frederick Kagan³⁵⁷, elle trouverait sa principale cause dans le changement plus général

³⁵⁵ *Idem.*

³⁵⁶ « Instruction du tsar Alexandre à Novosil'cev, ambassadeur plénipotentiaire, à Londres, septembre 1804 » in CZARTORYSKI Adam, *Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre I^{er}*, préface de Ch. de Mazade, Paris, 1887, tome II, pp. 27-45.

³⁵⁷ KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », art. cit. p. 190.

de la nature même de l'appareil d'État en Russie face aux exemples occidentaux et notamment au cas français. Cependant, nos recherches tendent à montrer qu'il est possible de remonter plus loin que le début du règne de Paul I^{er} avec le laboratoire qu'a constitué le domaine de Gačina entre 1783 et 1801.

Les effectifs du corps des officiers ont progressivement augmenté pendant cette période de conflit. Ils étaient environ 12 000 en 1803, et les campagnes de 1805, 1806 et 1807 provoquent un accroissement de près de 2 000 cadres³⁵⁸. En 1809, les officiers supérieurs sont 2 113, 495 *polkovniki*, 442 *podpolkovniki* et 1 176 *majory*³⁵⁹. Le climat de paix instauré par Tilsit n'empêche pas de se préparer à un conflit qui paraît inévitable. Ainsi, à la veille de la campagne de Russie, l'armée est encadrée par plus de 17 000 officiers³⁶⁰.

1- Le spectre napoléonien

La nouvelle alliance signée le 23 septembre 1805 entre Saint-Pétersbourg et la Sublime Porte est nettement tournée contre la France³⁶¹. Les quinze articles qui la composent, doublés de dix articles secrets sont fondateurs pour la politique russe en direction du bassin oriental de la Méditerranée. Le traité reconnaît en effet la protection russe sur les chrétiens de l'Empire ottoman. Les 4^e et 8^e article portent sur les Grecs. Le Sultan accepte la prolongation de l'occupation russe sur les îles ioniennes. L'article 7, gardé secret, prononce la fermeture de la mer Noire, qui devient de ce fait un lac russe.

Les relations de l'armée russe avec la figure de l'empereur des Français sont complexes. Le régime ramène indéniablement l'ordre en France et même si ce pouvoir ne saurait être reconnu comme légitime, il est toutefois possible d'engager des relations diplomatiques avec cette autorité. C'est ainsi que la ligne définie par Paul I^{er} connaît un soudain revirement après l'instauration du consulat³⁶². Pendant deux ans, jusqu'à la mort de l'empereur, des négociations sont ouvertes à Paris

L'admiration que l'ogre corse suscite est indéniable. De même que Frédéric II avait influencé la pensée militaire du XVIII^e siècle, Napoléon ne peut laisser indifférent

³⁵⁸ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 87.

³⁵⁹ *Spisok štab-oficerov po staršinstvu na 1809 g. [Liste des officiers supérieurs par ancienneté pour l'année 1809]*, Sankt-Petersburg, B.M., 1809.

³⁶⁰ CELORUNGO Dmitrij, « Kapitan N.: Portret ruskogo oficera 1812 goda [Le kapitan N. : portrait d'un officier russe de 1812] », *Rodina*, n° 6/7, 1992, pp. 10-11.

³⁶¹ ŠIROKORAD Aleksandr, *Russko-tureckie vojny : 1676-1918 [Les guerres russo-turques: 1676-1918]*, op. cit., pp. 328-330.

³⁶² RAGSDALE Hugh, *Detente in Napoleonic Era ; Bonaparte and the Russians*, op. cit., p. 127 sq.

les stratèges russes. Ses batailles sont analysées, décortiquées. Au printemps 1803, Arakčeev est rappelé par l'empereur Alexandre après l'exil imposé par Paul I^{er}. Il revient de son domaine de Gruzino, rentre dans ses fonctions d'inspecteur général de l'artillerie et prend le commandement du bataillon d'artillerie de la garde. Son action est décisive, de l'aveu même de ses ennemis. Etudiant les modalités des campagnes napoléoniennes, il entreprend d'améliorer l'équipement en armes et en munitions. Sous son action, le génie achève de trouver sa forme, avec un régiment de pionniers et deux compagnies de pontonniers. S'y adjoignent en 1801 deux compagnies de miniers, dix compagnies de pionniers de cent cinquante hommes chacune. Le régiment compte alors 2354 soldats et 56 officiers et 418 chevaux. Les deux compagnies de pontonniers rassemblent 2076 soldats pour 8 officiers³⁶³.

Après le curieux intermède que constitue le renversement d'alliance de 1801, un rapprochement s'opère avec l'Angleterre de George III : l'embargo sur les navires britanniques est levé. Ce revirement marque la fin de la Ligue des neutres en Baltique. Le désaveu de la politique maritime de Catherine II et de Paul I^{er} est net, car cela conduit Alexandre à admettre que le pavillon ne couvre pas la marchandise.

En optant pour les frontières naturelles et la guerre de conquête, la Convention thermidorienne avait pris à son compte l'accomplissement de la « Grande Nation³⁶⁴ », fut-ce à l'encontre du libre consentement des peuples. La Grande Nation se voulait libératrice et protectrice et elle réussit en effet à anéantir les contraintes féodales dans les territoires contrôlés, mais elle devient également dominatrice et suscite les premiers mouvements patriotes, antifrançais et souvent antirévolutionnaires en Italie ou en Belgique. Dès son arrivée au pouvoir, Napoléon infléchit considérablement le devenir de la Grande Nation. Le détournement de la souveraineté nationale avait modifié le couple État-nation en assurant la primauté du premier sur la seconde. L'Empire apparaît déjà en filigrane mais, en 1802, l'heure est seulement à la consolidation de la "Grande Nation" par une paix de consolidation. Le traité de Luneville signé avec l'Autriche le 9 février 1801 reconnaît les conquêtes continentales de la France. Elle reste en guerre contre l'Angleterre même si les deux puissances s'attachent à trouver les conditions de la paix, l'Angleterre en raison de difficultés économiques et financières, Bonaparte

³⁶³ RGVIA, F. 846 (VUA), op. 1, d. 239.

³⁶⁴ Sur la notion de Grande Nation, cf. GODECHOT Jacques. *La grande Nation. L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde, 1789-1799*, Paris, Aubier, 1956, en deux volumes, 758 p.

parce que les Français y aspirent et parce qu'il subit les pressions du négoce en faveur d'une pause dont on pense qu'elle peut permettre la reprise du commerce atlantique, et enfin parce qu'il subit deux échecs périphériques en 1801, avec la dissolution de la ligue des neutres esquissée contre l'Angleterre et le départ des troupes françaises d'Égypte. La paix d'Amiens est finalement signée le 25 mars 1802. L'Angleterre annexe Ceylan, prise aux Hollandais et la Trinité ravie aux Espagnols, mais elle doit rendre Malte aux chevaliers de Saint-Jean. Les deux signataires renoncent à l'Égypte. La France évacue les ports napolitains mais ses conquêtes en Europe ne sont pas remises en cause. Le respect du statu quo eut supposé une sorte de partage du monde clairement défini et accepté mais le traité d'Amiens et ses suites politiques ne vont pas dans ce sens : les luttes d'influence se poursuivent dans une logique de puissance réaffirmée. Bonaparte poursuit et étend sa politique de consolidation de la Grande Nation en poursuivant la création d'États satellites. Non seulement il départementalise le Piémont, crée la République ligurienne et annexe l'Île d'Elbe, mais il intervient encore en Suisse et impose en février 1803 à la Diète Allemande un "Recès" qui réorganise la géopolitique germanique en favorisant les regroupements au profit des princes favorables à la France, tels le margrave de Bade, le duc de Wurtemberg ou bien l'électeur de Bavière. L'Angleterre quant à elle refuse de quitter Malte.

Les négociations se poursuivent entre la Russie et la France, mais la politique française ne peut rencontrer les vues de Saint-Pétersbourg sur l'équilibre européen et la légitimité des pouvoirs établis. Signe d'une rupture en cours, Kolyčev est remplacé par Morkov, qui jouit auprès du ministère des Relations extérieures à Paris d'une réputation d'antifrançais prononcée. Il est considéré comme un « homme d'esprit, intrigant, un véritable roué, n'aimant pas les Français et surtout la Révolution qu'il déteste et dont il parle avec mépris.³⁶⁵ » Naturellement, Napoléon Bonaparte ne peut que marquer ce mécontentement face au rapprochement anglo-russe et au cas fait du « roitelet de Sardaigne », dont le sort marque une pierre d'achoppement à la signature. Le 8 octobre 1802, après plus de sept mois de négociations, un traité de paix est signé entre la France et la Russie, faisant suite à la paix de Lunéville que Napoléon a signée avec l'Autriche. Cependant, l'enlèvement et l'exécution du duc d'Enghien enveniment considérablement les relations franco-russes.

³⁶⁵ AMAE, MD, Russie, tome XXXI, document 35, f. 321 : Note sur les ministres qui composent le collège des Affaires étrangères du cabinet de Saint-Pétersbourg, leur caractère et le degré d'influence qu'ils ont dans le conseil, an II (1793-1794).

L'annonce du sacre de Bonaparte comme empereur des Français inquiète considérablement Alexandre I^{er}. La Suède, le royaume des Deux-Siciles sont alors acquis à une coalition contre la France. Alexandre fait présenter à Napoléon un ultimatum, demandant le respect de l'indépendance des États allemands, des États italiens, en particulier de la Sardaigne, dont le roi doit percevoir une indemnisation.

Les troupes russes se massent déjà, afin de se joindre aux trois armées levées par l'Autriche. Vingt mille hommes, sous le commandement de Tolstoj, se joignent aux Suédois, vingt mille autres s'appêtent à débarquer à Naples avec les Anglais, tandis que quarante cinq mille hommes sous les ordres de Koutouzov doivent rallier l'armée de Mack en Bavière.

Pour la majorité des officiers, la campagne de 1805 est une opération militaire pleinement légitime qui doit manifester à l'Europe les qualités qui sont les leurs. Dans le premier tome de ses *Lettres d'un officier*, Fëdor Glinka (1786-1880), officier, poète et journaliste, dresse le portrait des qualités nationales destinées à assurer le rôle de libérateur de la Russie contre la tyrannie de Napoléon :

« Le véritable héros se distingue par sa simplicité de moeurs et par sa délicatesse de sentiments en temps de paix, par son courage et sa bravoure au combat, par son amour ardent pour la patrie. Les Russes réunissent en eux toutes ces qualités. Nous allons porter secours aux Autrichiens. Préserver l'amitié avec les voisins, aider les proches et défendre les opprimés, ont de tout temps été une coutume sacrée des Russes. Notre Monarque magnanime la réalise maintenant : nous nous hâtons vers les rives du Rhin où le Gaulois présomptueux a déjà allumé l'incendie de la guerre. Là-bas les gémissements des peuples asservis appellent leurs défenseurs.³⁶⁶ »

Le témoignage du *poručik* d'artillerie Žirkevič qui prit part directement à la campagne, traduit l'état d'esprit plein d'assurance et de fanfaronnade des plus jeunes officiers russes à la veille de ces affrontements :

« Il est difficile de se représenter l'enthousiasme qui nous animait tous, et quelle étrange et ridicule infatuation accompagnait ce

³⁶⁶ GLINKA Fedor, *Pis'ma russkago oficera o Pol'she, Avstriiskih Vladeniâh, Prussii i Francii, c podrobnym opisaniem pohoda Rossiian protivu Francuzov, v 1805 i 1806, takže Otečestvennoj i Zagraničnoj Vojny s 1812 po 1815 god. Lettres d'un officier russe sur la Pologne, les Etats autrichiens, la Prusse et la France ; avec une description détaillée de la campagne des Russes contre les Français en 1805 et 1806, et de la guerre à l'intérieur et à l'extérieur de la Russie, de 1812 à 1815*, Moskva, S. Selivanovskij, 1815, tome I, pp. 4-5.

noble sentiment. Il nous semblait que nous allions tout droit à Paris. Il n'était question que de Dolgorouki, un jeune homme de vingt-cinq ans, qui se rendit auprès de Napoléon avec une lettre de l'empereur, et tous admiraient l'habileté de la suscription où l'on avait su éviter de donner à Napoléon le titre impérial. On ajoutait même que lorsque Dolgorouki remit la lettre à Napoléon, comme celui-ci restait avec son chapeau sur la tête, lui-même se couvrit. Peu de jours se passèrent et nos idées furent bien changées.³⁶⁷ »

La lettre portée par le jeune prince Dolgoroukij, qui était adressée au « chef de la nation française », exigeait comme condition aux négociations de paix l'abandon de l'Italie. Si la France venait à être vaincue au cours de cette guerre, la Russie demanderait également le retrait du Rhin, du Piémont, de la Savoie et de la Belgique. A posteriori, l'arrogance de l'émissaire d'Alexandre est vue comme une marque de sa jeunesse, mais elle n'en traduit pas moins les certitudes des officiers russes avant le déclenchement des affrontements. A la veille d'Austerlitz, l'heure est alors au mépris pour la capitulation de Mack à Ulm. Koutouзов arrive à Braunau sur l'Inn après ce triste épisode, alors que l'armée de Mack est en déroute. Après la jonction opérée par Koutouзов et Buxhoevden à Olmutz, les forces austro-russes se montaient à quatre-vingt mille hommes, quand Napoléon ne concentrait à Brunn que quelque soixante-dix mille hommes. Le tsar Alexandre, en tant que commandant en chef, était partisan de l'offensive.

Le 2 décembre 1805, un an jour pour jour après le sacre de l'empereur des Français, la France remporte une bataille décisive à Austerlitz³⁶⁸, qui voit s'affronter trois empereurs. Koutouзов, à la tête de 90 000 Austro-Russes, espérait des renforts³⁶⁹. Par d'habiles manœuvres, Napoléon conduisit le général russe à lancer l'attaque sur le terrain qu'il avait choisi, le plateau de Pratzen, dominant le village d'Austerlitz. A l'aube du 2 décembre, se lève le soleil d'Austerlitz. Les Russes dégarnissent leur centre, en descendant du plateau pour couper la route de Vienne aux Français. Koutouзов ne peut reprendre le plateau aux troupes de Soult. Les troupes du tsar y perdent quelque vingt et un mille hommes, cent trente trois canons, trente drapeaux. Les officiers

³⁶⁷ Témoignage du *poručik* d'artillerie Žirkevič, cité par Alfred RAMBAUD, in *Histoire de la Russie des origines à nos jours*, op. cit., pp. 536-537.

³⁶⁸ Cf. CASTLE Ian, *Austerlitz 1805: the Fate of Empires*, London, Oxford, Osprey, 2003, *passim* ; CHANTERANNE David, FAGET Renaud, *Austerlitz*, Paris, Perrin, 2005, *passim* ; DUFFY Christopher, *Austerlitz 1805*, London, Seeley Service, 1977, *passim* ; JOFFRIN Laurent, « La bataille d'Austerlitz », in *Mémoires du monde: cinq siècles d'histoires inédites et secrètes au Quay d'Orsay*, Paris, Editions Sophie de Sivry, L'Iconoclaste, 2001, p. 158-165.

³⁶⁹ GOLÉNISTCHEV-KUTUSOV Mikhaïl Hilarionovitch, « Relation de la bataille d'Austerlitz », in *Journal inédit de la campagne de 1805 : Austerlitz* ; éd. établie par Thierry Rouillard, Paris, La Vouivre, 1998.

retrouvent les accents de Paul I^{er} en 1799 pour accuser les Autrichiens d'incapacité. Il s'agit alors de préserver le capital des cadres russes. Le 26 décembre, la paix de Presbourg vient sanctionner la victoire des Français.

C'est la défaite de Friedland³⁷⁰, le 14 juin 1807, qui achève de convaincre Alexandre I^{er} de la nécessité de repenser l'organisation militaire. Contraints à l'armistice, le tsar et ses généraux craignent de plus une insurrection de la Pologne. La rencontre de Tilsit en juillet 1807 tombait de même à point nommé pour Napoléon, permettant de conclure une paix sans vainqueur ni vaincu³⁷¹. La mise en scène de l'entrevue, savamment construite, avec la rencontre des deux empereurs sur un radeau au milieu du Niemen, qui marquait la frontière entre la Russie et la Prusse, a fait couler beaucoup d'encre. Après deux semaines de négociations, la Russie et la France aboutirent à un partage du continent. Saint-Pétersbourg reconnaissait la légitimité du pouvoir établi à Paris et s'associait à Napoléon dans sa politique contre les Anglais. Les diplomates russes devaient faire la médiation entre Londres et, en cas d'échec, la Russie s'engageait à fermer ses ports au commerce anglais. La France prenait des engagements similaires entre la Russie et la Sublime Porte. En échange de quoi, la Russie ne perdit aucun territoire malgré sa défaite sur le champ de bataille, se bornant à abandonner son protectorat sur les Sept Îles et permettant ainsi à la France de remettre la main sur Corfou, perdue en 1799. Alexandre mettait en revanche la main sur la province de Bialystok, prise à la Prusse, véritable victime de Tilsit. Le tsar peut s'estimer satisfait. L'armée est dans un tel état qu'il ne peut envisager de poursuivre les hostilités avec les Français. Le retour à la paix se fait sans porter atteinte à l'intégrité de l'Empire, lui permettant de recomposer ses forces. L'espoir d'étendre l'influence russe sur l'Orient contribue de même à la satisfaction d'Alexandre I^{er}.

Le blocus continental dont il a accepté les principes n'est pas sans éveiller quelque inquiétude, mais la Russie pourrait aussi tirer avantage de la position de la Suède qui refuse de fermer ses ports au commerce britannique. La création d'un grand-duché de Varsovie qui pourrait annoncer la restauration d'une nouvelle Pologne sous l'influence de la France ne manque pas non plus d'inquiéter les Russes. Mais déjà, face à Napoléon, le tsar de toutes les Russies entend jouer un rôle d'arbitre en Europe. En

³⁷⁰ HOURTOULLE François-Guy, *Eylau-Friedland : La campagne de 1807*, Paris, Histoire et Collections, 2007, *passim* ; NAULET Frédéric, *Friedland (14 juin 1807) : La campagne de Pologne, de Danzig aux rives du Niémen*, Paris, Economica, 2007, *passim*.

³⁷¹ REY Marie-Pierre, *Alexandre I^{er}*, *op. cit.*, pp. 234-248 ; BOUDON Jacques-Olivier, « La paix de Tilsit », *Revue du Souvenir napoléonien*, n° 469, mars-avril 2007, pp. 57-62.

tous cas, les intérêts de la Russie ne coïncidaient pas assez avec ceux de la France pour que l'alliance fût durable. Napoléon sacrifiait d'un seul coup, pour une chimère, l'édifice patiemment construit des alliances turque et perse. Il était conduit en outre à un sentiment de fausse sécurité qui ne fut pas sans effet sur la façon dont il appréhenda la suite des événements. Les réactions des officiers à l'annonce de l'entrevue de Tilsit sont mitigées³⁷². L'incrédulité devant un rapprochement qui suit de si peu les défaites que l'armée russe a essuyées contre l'usurpateur corse côtoie la claire désapprobation d'une politique qui fait fi de la légitimité de l'autorité en France et même des intérêts du commerce russe.

La déception et la consternation sont vives parmi les cadres de l'armée. A tous les niveaux de la hiérarchie militaire, on tente de comprendre les raisons de ces défaites. Ce sont d'abord des réactions viscérales, violentes comme en témoigne le prince Sergej Volkonskij, alors jeune officier au régiment des Chevaliers-gardes : après Austerlitz, avec ses comparses, il part briser les vitres de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, comme dans une réaction de fierté et de refus de la défaite³⁷³. On retrouve un réflexe initial de même nature dans les raisons qui conduisent le *general-lejtenant* comte Petr Tolstoj, nommé ambassadeur de Russie à Paris après Tilsit, à affronter en duel Michel Ney à la fin de l'année 1807. Le futur maréchal de France ne put en effet supporter que Tolstoj affirme haut et fort que la victoire des Français en 1807 n'était due qu'à la chance et à la supériorité numérique³⁷⁴.

De même le corps des officiers ressent fortement en son sein les tensions créées par les relations internationales. Lors de la guerre franco-autrichienne de 1809, de nombreux officiers, entraînés en cela par les chefs militaires expriment leur opposition au soutien apporté par leur souverain à Napoléon. Le *general-fel'dmaršal* Aleksandr Prozorovskij, adversaire déclaré de la paix de Tilsit, les généraux Petr Bagration, Mihail Voroncov, Sergej Golicyn se font les porte-parole d'une opinion hostile à la politique de soutien à la France. Conformément aux accords de Tilsit, la Russie dépêche des forces aux frontières, à hauteur de 32 000 hommes, qui ne passent la frontière qu'un mois

³⁷² PYPIN A. N., *Obščestvennoe dviženie v Rossii i pri Aleksandre I [Le mouvement social en Russie sous Alexandre I^{er}]*, Sankt-Peterburg, Akademičeskij proekt, 2001, p. 122-123.

³⁷³ VOLKONSKIJ Sergej Grigorovič, *Zapiski Sergeja Grigoroviča Volkonskago (dekabrista) [Notes de Sergej Grigorovič Volkonskij (décembriste)]*, Sankt-Peterburg, Sinodal'naâ tipografiâ, 1902, pp. 60-62.

³⁷⁴ *SIRIO*, tome LXXXIX, 1893, Lettre du *general-lejtenant* comte Petr Tolstoj à Rumâncev, 26 octobre (7 novembre) 1807, pp. 183-185 ; lettre du *general-lejtenant* comte Petr Tolstoj à l'empereur Alexandre I^{er}, décembre 1807, pp. 312-313 ; lettre du *general-lejtenant* comte Petr Tolstoj à Rumâncev, 25 avril (7 mai) 1808, pp. 519-527.

après l'agression autrichienne du 10 avril³⁷⁵. Le tsar nomme à leur tête le *general Sergej Golicyn*, âgé de 66 ans. Si les directives qui lui sont données insistent sur l'usage de la force contre les armées autrichiennes si le besoin s'en fait sentir³⁷⁶, il apparaît très vite que Golicyn ne s'y décide qu'à regret, tenant au maximum à éviter un affrontement avec les Autrichiens. Golicyn n'est pas le seul à exprimer sa désapprobation face aux accords signés avec les Français. Le *general-lejtenant Andrej Gorčakov 2*, commandant la 18^e division, entretient une correspondance avec l'archiduc Ferdinand, à qui il fait part de ses regrets de voir la Russie et l'Autriche s'affronter. Sa lettre est interceptée par les troupes polonaises et envoyée à Napoléon et à Alexandre I^{er}. Un scandale éclate alors, obligeant le tsar à une réaction forte pour rassurer son allié français. Le *general-lejtenant* est démis de ses fonctions, arrêté et déféré devant une cour martiale à Vilna, qui le renvoie de l'armée³⁷⁷. Le tsar rappelle à l'ordre Golicyn, lui demandant de s'assurer que ses subordonnés ne compromettent ni en parole, ni en action, la politique poursuivie par la Russie³⁷⁸. La réaction de Golicyn est de réaffirmer sa fidélité aux ordres donnés :

« Les hommes de guerre ne comprennent rien à la politique, ils n'ont pas besoin d'explication sur les causes qui ont poussé leur Souverain à la guerre. La déclaration : « voici mes ennemis » est tout ce dont nous avons besoin pour porter nos épées contre eux, qui qu'ils soient.³⁷⁹ »

Cependant les manœuvres dilatoires de Golicyn pour éviter les armées autrichiennes ne peuvent que difficilement être couvertes par le tsar face aux récriminations de Napoléon. L'affaire révèle déjà les tensions entre les deux États et les réticences d'une grande partie des officiers face à l'alliance entre la France et la Russie.

³⁷⁵ RGVIA, F. VUA, d. 3369, ll. 3-4 : lettre de l'empereur Alexandre au *general Sergej Golicyn*, 21 avril 1809.

³⁷⁶ *Ibid.*, ll. 7-10.

³⁷⁷ *Ibid.*, ll. 27-27v^o : Lettre de l'empereur Alexandre au *general Sergej Golicyn*, 20 juillet 1809.

³⁷⁸ *Ibid.*, ll. 22-26.

³⁷⁹ RGVIA, F. VUA, d. 3361, l. 22 : Lettre du *general Sergej Golicyn* à l'empereur Alexandre, 1^{er} août 1809.

2- Aux portes de la Perse et de l'Empire ottoman

Dans le même temps, Napoléon déployait une intense activité diplomatique, se tournant vers les ennemis de la Russie. Le traité d'Amiens avait rendu l'Égypte à l'Empire ottoman. De plus, la victoire d'Austerlitz avait fortement impressionné Selim III, qui reconnut le pouvoir impérial de Napoléon en janvier 1806³⁸⁰. Dès lors, le sultan se sentit en mesure de résister aux pressions russes. En avril 1806, il charge le grand vizir de demander à l'ambassadeur russe A.Â. Italinskij de limiter le nombre de bâtiments russes passant par les détroits. A partir de l'automne, au moment des victoires d'Iéna et d'Auerstedt, le sultan prononce la quasi-fermeture des détroits et multiplie les complications pour les bâtiments de commerce russe.

Les relations entre la France et la Porte ottomane se rétablirent sur un bon pied après le traité de Presbourg du 14 (26) décembre 1805, dont Napoléon avait communiqué le contenu à Selim III en novembre 1806. Le général Sébastiani (1772-1851) fut chargé de mettre le Bosphore en état de défense afin de repousser tant la flotte anglaise. Le général français arrive à Constantinople pour établir des accords en bonne et due forme. Il évoque la possibilité de rendre aux Ottomans la Crimée et la forteresse d'Očakov. L'arrivée à Alexandrie d'une flotte anglaise de vingt-cinq vaisseaux, avec à leur bord une armée de six mille hommes coïncida avec la révolte des mamelouks, l'ordre étant donné au *general ot kavalerii* I.I. Mihel'son (1755-1807) d'occuper la Moldavie et la Valachie en octobre 1806. Le 18 décembre 1806, Selim publie un firman sur la guerre avec Russie, au motif que le tsar a annexé des terres musulmanes, en particulier la Crimée et la Géorgie.

En janvier 1807, Alexandre confirme le plan soumis par le ministre de la Marine Pavel V. Čičagov : 15 à 20 000 hommes de l'escadre de la mer Noire débarqueront dans le Bosphore, afin d'apporter tout d'abord un soutien aux Grecs, puis de marcher avec les Grecs ainsi ralliés sur Constantinople. Les armées russes font la jonction avec les révoltés de Serbie en juin 1807. L'escadre de la Méditerranée, de concert avec la flotte anglaise, passe les Dardanelles, mais son état est déplorable³⁸¹. Malgré l'habile commandement exercé depuis 1802 par le marquis de Traversay, la flotte de la mer Noire n'a pas été à proprement parler entretenue depuis le règne de Catherine II.

³⁸⁰ ŠIROKORAD Aleksandr, *Russko-tureckie vojny : 1676-1918 [Les guerres russo-turques: 1676-1918]*, op. cit., p. 334.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 337.

La Perse signa avec la France le traité de Finkenstein en mai 1807. Le général Gardane partit pour Ispahan afin d'organiser l'armée perse sur un modèle plus occidental. Les forces ainsi organisées pouvaient créer une action de diversion dans le Caucase et décharger le front occidental.

Enfin, le XIX^e siècle s'ouvre aussi sur des questions de première importance pour l'Empire. Que faire de l'Arménie ? Le tsar se trouve sur ce point confronté à une alternative délicate³⁸². Pousser plus loin la conquête lui permettrait de consolider les marges méridionales, mais ce serait alors au risque d'une expansion dont il était difficile de prévoir l'issue. Les obligations de l'armée russe pour couvrir les frontières vont donc croissant et avec elles les difficultés matérielles. Cela suppose en effet une augmentation des effectifs, mais aussi des cadres pour tenir cette armée. La région du Caucase devient un des lieux de concentration militaire de l'Empire.

Les pertes russes sont conséquentes au cours de ces campagnes. La campagne de 1799 a fait, selon un rapport d'août 1799, 14 173 tués ou blessés³⁸³. Les années 1808-1809 occasionnèrent la perte de 4450 hommes, tués ou blessés, auxquels il faut ajouter quelque 7000 hommes morts de maladie. Les campagnes contre l'Empire ottoman qui s'échelonnèrent de 1806 à 1811 se conclurent sur un bilan de 13 800 morts et plus de 70 000 malades.

C'est donc bien un souci de se poser en puissance européenne qui renforce le mouvement de réforme envisagé par les tsars. Les officiers y participent à leur niveau, dans leurs réactions face aux événements comme dans leur participation effective à la mise en place de nouveaux fonctionnements. La réaction de l'empereur Alexandre se lit dans son souci de réorganiser ses armées, tant sur le plan technique que tactique.

3- Le poids du modèle français

Doté d'un ministère de la Guerre, le tsar Alexandre peut envisager une amélioration de son armée. La majorité des réformes militaires menées sous Alexandre I^{er} a lieu entre 1807 et 1812. Mais cette période active, où sont posés

³⁸² REY Marie-Parie, *Alexandre I^{er}*, op. cit., p. 188.

³⁸³ BESKROVNYJ L.G., KABOUZAN V.M., IATSOUNSKI V.K., « Bilan démographique de la Russie en 1789-1815 », art. cit., p. 133 sq.

définitivement certains choix, est précédée d'un temps de mise en chantier tout aussi ambitieux entre 1801 et 1806. Le 25 janvier 1808, le *general-ot-artillerii* Aleksej Arakčeev est nommé ministre de la Guerre. Le choix de l'empereur Alexandre n'est pas du goût de tous, et en particulier pas de celui de l'impératrice ni des généraux aides-de-camp. Mais Alexandre I^{er} cherche avant tout à opérer une remise en ordre pour laquelle il a besoin d'un homme décidé et efficace tel qu'Arakčeev³⁸⁴. La dernière campagne de 1806-1807 a en effet révélé l'incapacité des départements du commissariat et du ravitaillement à fonctionner de façon satisfaisante pour soutenir les troupes combattantes.

Les suites de Tilsit donnent lieu à l'envoi de spécialistes français en Russie, contribuant ainsi à renforcer les emprunts au modèle français qui, dans le domaine militaire, s'impose comme une référence incontournable. Ainsi que le rappelle le capitaine d'état-major Pajol dans un rapport au ministre français de la Guerre en 1841 :

« L'une de ces deux écoles, celle du génie, est dirigée par un officier français M. le Général Destrem, homme du plus grand mérite, sorti de l'école polytechnique et envoyé par l'Empereur Napoléon à l'Empereur Alexandre, lors de la paix de Tilsitt³⁸⁵. »

L'armée réforme aussi sa gestion quotidienne en créant l'institution du *dežurnyj general*, transcription du général de jour, qui assure le service quotidien :

« Le général de jour dirige toutes les affaires courantes, expédie les ordres dépêches du major général, ses fonctions sont permanentes, il a un bureau particulier, et outre ses aides de camp, des adjudans [*sic*] sont à la tête des différentes sections. Cet officier remplace l'officier de jour, dont on faisait usage encore dans la guerre de sept ans, et qu'on a supprimé avec raison dans la campagne terminée par la paix de Tilsitt.³⁸⁶ »

Deux tendances se dessinent dans l'art militaire au début du XIX^e siècle³⁸⁷. Le système et les postulats tactiques prussiens, fondés sur le primat de la ligne continuent

³⁸⁴ LIEVEN Dominic, *Russia Against Napoleon*, *op. cit.*, pp. 102-103.

³⁸⁵ AMAE, MD, Russie tome XXXVII, Rapport de Monsieur Pajol, capitaine au corps royal de l'état major, à Son Excellence Monsieur le Maréchal Duc de Dalmatie, ministre de la Guerre, Moscou, 4 (16) octobre 1841 f. 198 v^o.

³⁸⁶ TAŃSKI Joseph, *Tableau statistique, politique et moral du système militaire de la Russie*, Paris, Heideloff et Campé, 1833, p. 66.

³⁸⁷ BEZOTOSNYJ Viktor, « Na puti k reformam : russkaâ armiâ v načale carstvovaniâ Aleksandra I [Vers les réformes : l'armée russe au début du règne d'Alexandre I^{er}] », in IGUMNOVA T.G. (dir.), *Francia i Rossiâ v načale XIX stoletîâ. Prosvěšenie. Kul'tura. Obšestvo*, Editions du Musée Historique d'Etat, Moskva, 2004, p. 116-127.

d'exercer une sorte de domination sur les théories militaires. L'aura de Frédéric le Grand, le souvenir de ses victoires jouent encore pleinement auprès des grands chefs militaires. Toutefois, une autre doctrine s'épanouit, fondée cette fois sur les colonnes et l'usage des rangs dispersés³⁸⁸. Elle doit beaucoup aux victoires de la France révolutionnaire et napoléonienne.

Ces deux modèles sont pris en considération par le Bureau pour les campagnes militaires de l'empereur, placé sous le commandement du *general-ad''ûtant* Lieven, et par la commission militaire d'études de la situation des troupes et de leur organisation, dirigée par le grand-duc Constantin. Le chef de l'état-major général, le général prince P.M. Volkonskij entreprend un voyage de 1807 à 1810 pour évaluer le système militaire français³⁸⁹. Contrairement à ce que la réputation de toute puissance d'Arakčeev sous le règne d'Alexandre laisserait penser³⁹⁰, c'est essentiellement P.M. Volkonskij qui est influent en matière militaire auprès d'Alexandre, l'influence d'Arakčeev se cantonnant aux colonies militaires et aux questions liées aux armes savantes³⁹¹, où son rôle fut effectivement décisif. Le voyage de Volkonskij semble s'expliquer par le poids de la défaite, la réforme constituant une sorte de réaction tardive à la sanction du champ de bataille.

Le général russe tente d'approcher un jeune officier qui s'est fait connaître dans toute l'Europe par ses publications militaires, Antoine-Henri Jomini³⁹². Ancien chef de bataillon au Bureau de la Guerre de la République helvétique, le jeune Suisse avait trouvé auprès du maréchal Ney une protection avantageuse, celui-ci l'attachant à son état-major en 1805. Il avait alors publié son *Traité de grande tactique* la même année, puis son *Traité des grandes opérations militaires* en 1807-1809. Pour Jomini, l'art militaire passe par la définition de points objectifs, qui sont soit des buts, comme les villes ou les forteresses, soit des manœuvres. Jomini rapporte dans ses souvenirs³⁹³ les propositions qui lui ont été faites par le comte Nesselrode comme par le prince

³⁸⁸ RGVIA, F. VUA, d. 3174, ll. 13-18 : « Déploiement des troupes en colonnes, novembre 1805 ».

³⁸⁹ KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », art. cit., p. 196.

³⁹⁰ TOMSINOV V., *Vremens'ik : A.A. Arakčeev [Le favori: A.A. Arakčeev]*, Mosvka, TEIS, 1996, 271 p.

³⁹¹ KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », art.cit., p. 189.

³⁹² BAQUÉ Jean-François, *L'homme qui devinait Napoléon : Jomini*, Paris, Perrin, 1994 ; COURVILLE Xavier de, *Jomini ou le devin de Napoléon*, Lausanne, Centre d'Histoire Reprints, 1981 ; LÉCOMTE Ferdinand, *Le Général Jomini : sa vie et ses écrits. Esquisse biographique et stratégique*, Lausanne, B. Benda, 1888 ; MASSON Frédéric, *Jadis et aujourd'hui*, Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1908, ce dernier offrant la vision la plus critique sur la personnalité de Jomini.

³⁹³ RAPIN Ami-Jacques, « La réforme des institutions politiques centrales de la Russie : les « Rêveries » d'Antoine-Henri Jomini (1861) », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 42/1, 2001, p. 116.

Volkonskij en 1807. Des démarches plus pressantes sont entreprises en 1810 par Aleksandr Černišev. Le débauchage échoue, bien que Jomini se montre insatisfait de ses perspectives de carrière dans la Grande Armée³⁹⁴.

Les notes de Volkonskij à la suite de son voyage européen sont à la base des travaux de la commission chargée d'établir le Règlement pour l'administration d'une grande armée en campagne. Parmi les membres de la Commission, on compte Saint-Priest, Opperman, Magnickij, Barclay de Tolly. La commission rend ses travaux le 27 janvier 1812 et propose le nouveau règlement³⁹⁵. Le règlement fixe l'organisation de l'armée pour trente ans, jusqu'à ce que le Règlement du 5 décembre 1846³⁹⁶ vienne le remplacer. Les similarités avec le modèle napoléonien sont importantes.

Selon l'état de 1803, l'infanterie russe se compose de trois régiments de la garde, un bataillon de la garde, treize régiments de grenadiers, soixante-dix de mousquetaires, et un bataillon, et dix-neuf régiments de chasseurs. Les effectifs de fantassins se montent donc à 7978 soldats pour 223 officiers dans la garde et à 209 376 soldats et 5835 officiers dans l'armée de ligne³⁹⁷. En mai 1806, le système de la division est adopté³⁹⁸. Composée de six à sept régiments d'infanterie, de trois à quatre régiments de cavalerie et d'une brigade d'artillerie chacune, une division se monte ainsi, en effectifs théoriques à un peu moins de 20 000 hommes. Cela marque une rupture dans la conduite des opérations, dans la mesure où les divisions comportent chacune des trois armes composant les forces combattantes de l'armée de terre et peut ainsi permettre de coordonner une action conjointe de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie. On attribue ainsi un pouvoir accru aux chefs de division, à la jonction entre le stratégique, le tactique et l'opérationnel. L'organisation hiérarchique se calque en théorie sur les subdivisions de l'armée : un *general-fel'dmaršal* commande des armées, un *polnyj general* des corps d'armée, un *general-lejtenant* une division, un *general-major* une brigade, à l'exception de la garde, où les *generaly-majory* se voient placer à la tête de régiments en lieu et place de *polkovniki*.

³⁹⁴ C'est en août 1813, pendant la campagne d'Allemagne, que Jomini entre au service de la Russie et devient aide-de-camp de l'empereur Alexandre. MURAV'EV Nikolaj, « Zapiski Nikolaâ Nikolaeviča Murav'eva. 1813 god. [Notes de Nikolaj Nikolaevič Murav'ev. 1813] », *Russkij arhiv*, 24^e année, 1886, n° 1, p. 7.

³⁹⁵ *PSZ I*, tome XXXII, n° 24975 : 27 janvier 1812.

³⁹⁶ *PSZ II*, n° 20670, 5 décembre 1846.

³⁹⁷ RGVIA, F. VUA, op. 1, d. 343.

³⁹⁸ BESKROVNYJ Lûbomir, *Russkaâ armiâ i flot v XIX veke [L'armée et la flotte russes au XIX^e siècle]*, op. cit., p. 183.

Le règlement établit de même la chaîne hiérarchique à respecter lors des campagnes militaires. Le poste de commandant en chef est particulièrement important : il représente l'empereur et dispose par conséquent de son pouvoir³⁹⁹. Mais cette disposition ne résout pas le problème majeur de l'armée russe : quelle relation doit s'établir entre l'administration centrale et l'armée de campagne ?

Les premiers affrontements en 1812 montrent néanmoins les limites de cette organisation. La confusion règne, Alexandre I^{er} ne respectant pas totalement les dispositions liées à ce principe. Il ne confirme en effet pas Barclay de Tolly dans son commandement. Après la bataille de Smolensk, le tsar choisit enfin un seul commandant en la personne de Koutouzov. Il faut sans doute voir dans ces transformations tous azimuts les conséquences d'une sous-estimation des tendances d'avant-garde, développées au même moment en Europe occidentale.

La création des ministères obéit à une même logique de clarification. Cependant la juxtaposition temporaire de deux modes de fonctionnement, entre les habitudes du collègue et le nouveau modèle ministériel, freine cette évolution ainsi que l'effectivité de la réorganisation tactique.

III- Un corps touché par les réformes

En réorganisant les institutions centrales et les subdivisions de l'armée, les tsars Paul et Alexandre I^{er} contribuent à façonner le corps des officiers. Ils s'attachent à donner des désignations et des marques de grades précises qui puissent correspondre aux échelons existant réellement dans l'armée. Ce sont en conséquence les contours des missions des officiers qui s'en trouvent précisés.

³⁹⁹ *PSZ I*, tome XXXII, n° 24975, § 1.

A- Clarification de la hiérarchie

L'échelon central devient en mesure d'assurer un suivi administratif plus efficace des cadres. L'harmonisation des grades suivant les différents corps et armes, mais aussi la définition plus claire des signes de distinction et des modalités de promotion, constituent des chantiers nécessaires à la bonne gestion du corps des officiers.

1- Réorganisation de la table des Rangs

Afin de clarifier les structures de la hiérarchie militaire, Paul I^{er} entreprend d'harmoniser la désignation des grades et de supprimer ceux dont les fonctions correspondantes ne répondent plus aux nécessités du service. La Table des Rangs telle qu'elle avait été initialement conçue confondait en effet fréquemment grade et fonction, en intégrant par exemple aux rangs la fonction de *šaut'benahť*, « surveillant de nuit », calqué sur le néerlandais : *schaut bij nacht*⁴⁰⁰. Peu à peu, les attributions s'étaient clarifiées, mais il restait encore un certain nombre de grades de la hiérarchie militaire qui ne correspondaient plus aux nécessités du commandement à l'aube du XIX^e siècle. Il était nécessaire de distinguer plus nettement grade (*čĩn*) et fonction (*zvanie po dolžnosti*).

Les grades d'officiers généraux sont simplifiés pour coller aux divisions de l'armée russe. Le grade de *general anšef*, qui entretenait la confusion avec la fonction de général commandant en chef devient *polnyj general*, équivalent à un général d'armée et se déclinant, suivant l'arme, en *general ot infanterii*, *general ot kavalerii* et *general-ot-artillerii*... Le grade de *general-poručik* change de dénomination pour devenir *general-lejtenant* ; celui de *brigadir*, faisant doublon sur le terrain avec les postes de commandement attribués aux *generaly-majory* est supprimé⁴⁰¹. La désignation des officiers commandant les compagnies est harmonisée entre les différentes armes en 1797, le grade de *kapitan-poručik* devenant *štabs-kapitan* dans l'infanterie, l'artillerie et le génie, et celui de *štabs-rotmistr* remplaçant celui de *sekund-rotmistr* dans la

⁴⁰⁰ PSZI, tome VI, n° 3890, 1722.

⁴⁰¹ VOLKOV Sergej Vladimirovič, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 51 sq.

cavalerie. En 1798, les deux grades de l'échelon du bataillon et de l'escadron, *premier* et *sekund-major*, sont unis en un seul, qui reçoit le nom de *major*, la distinction ne correspondant pas à une division effective de l'armée.

Afin de tenir compte de la spécificité de chacune des armes formant l'armée russe, le grade de *štyk-ûnker* est supprimé dans l'artillerie, de même que celui de *praporšik* dans le génie. Les *podporučiki* sont supprimés chez les hussards, mais maintenus chez les dragons, à l'identique de ce qui se pratique dans l'infanterie. Enfin, la correspondance entre grades et rangs occupés dans la Table de 1722 est en partie harmonisée : tous les *polkovniki* des différentes armes et différents corps sont ramenés à la même classe de la table des rangs, soit la sixième. La garde conserve toutefois une prééminence de grade pour les autres officiers. Enfin, Paul I^{er} établit une équivalence avec les grades des troupes irrégulières cosaques, accélérant l'alignement de ces troupes sur le modèle général de l'armée russe. Cet alignement constitue une étape majeure dans la tentative de l'État russe de mettre la force cosaque à son service exclusif. Depuis la menace qu'avait représentée la révolution cosaque menée par Stenka Razin, officier du Don en rupture avec l'État, entre 1669 et 1671, les libertés cosaques avaient été périodiquement diminuées, rattachant l'hetmanat fondé par Hmelnyckij⁴⁰², entamant un processus de russification de l'Ukraine centrale et orientale, privée de son cadre politique et militaire traditionnel⁴⁰³. Les autres communautés cosaques ne disparurent pas, de nouvelles furent même établies, mais elles reçurent toutes comme vocation le service exclusif du souverain russe. Les dernières grandes révoltes, parmi lesquelles la *pugačëvšina* (1772-1774) occupe une place à part⁴⁰⁴, furent durement réprimées, accélérant la transformation des cosaques en véritable caste militaire. En échange d'une autonomie relative dans la gestion de leurs communautés, les cosaques pouvaient être appelés à servir dans des campagnes circonscrites. Leurs chefs sont progressivement intégrés à l'élite militaire et administrative de l'Empire⁴⁰⁵. Lorsque les cosaques sont

⁴⁰² En Ukraine, l'« Hetmanat » fondé par Hmelnytskij ne survécut qu'un siècle à son union à la Moscovie. État autonome administré par la caste cosaque, foyer d'une culture baroque brillante, il vit ses libertés rognées progressivement, surtout après l'échec du soulèvement indépendantiste de l'hetman Mazepa qui s'était allié à la Suède (1708-09). Catherine II contraignit le dernier ataman à abdiquer en 1764 et transforma l'Hetmanat en provinces russes de droit commun.

⁴⁰³ Le souvenir idéalisé de la période cosaque devient un mythe national, au service de « l'unité russe » comme dans le célèbre roman de Gogol *Taras Boulba*, ou d'un nouveau patriotisme ukrainien comme dans la poésie de Taras Ševčenko (1814-1861).

⁴⁰⁴ PASCAL Pierre, *La révolte de Pougatchëv*, Paris, Julliard, 1971, 274 p.

⁴⁰⁵ MENNING Bruce W., « The Emergence of a Military-Administrative Elite in the Don Cossack Land, 1708-1836 », in PINTNER Walter M. et RONEY Don K. (dir.), *Russian Officialdom: The*

employés en temps de guerre, ils ne disposent pas de plus d'autonomie qu'un régiment régulier. Les techniques militaires cosaques s'étendent de la guerre de siège au combat naval, mais l'empereur limite l'utilisation de leur savoir-faire. Ils sont employés sans ménagement, avec deux rôles principaux : la défense territoriale, selon les techniques de la contre-guérilla, et les attaques de cavalerie légère, avec des missions d'éclaireurs, d'attaques surprises et de harcèlement des ennemis battant en retraite⁴⁰⁶. L'État va jusqu'à s'arroger le droit d'ôter et d'attribuer la qualité de cosaque, qui n'était alors qu'héréditaire. En 1808, les cosaques de Čuguev sont convertis en cavaliers réguliers⁴⁰⁷ et intégrés dans les régiments de cavalerie de l'armée russe. Les membres de la famille impériale sont susceptibles de recevoir la distinction d'ataman, ce qui tend à montrer la mainmise des Romanov sur la force cosaque, mais aussi que l'appellation d'ataman n'avait plus vraiment de valeur en tant que chef d'une force libre et indépendante. En 1802, on compte quinze généraux cosaques, et environ un millier d'officiers⁴⁰⁸ prêts à conduire leurs troupes sur demande de l'empereur.

A la fin du XVIII^e siècle, la Table des Rangs se présente sous la forme suivante, concernant la hiérarchie militaire, pour les officiers subalternes et supérieurs :

Table des Rangs (XIV^e-VI^e classe)⁴⁰⁹

Rang	Infanterie (ligne)	Artillerie et génie	dragons	Cuirassiers et hussards	Infanterie (garde)	Cavalerie (garde)	cosaques
VI	<i>polkovnik</i>	<i>polkovnik</i>	<i>polkovnik</i>	<i>polkovnik</i>	<i>polkovnik</i>	<i>polkovnik</i>	<i>polkovnik</i>
VII	<i>podpolkovnik</i>	<i>podpolkovnik</i>	<i>podpolkovnik</i>	<i>podpolkovnik</i>	<i>kapitan</i>	<i>rotmistr</i>	<i>podpolkovnik</i>
VIII	<i>major</i>	<i>major</i>	-	<i>major</i>	<i>štabs-kapitan</i>	<i>štabs - rotmistr</i>	<i>vojskovoï staršina</i>
IX	<i>kapitan</i>	<i>kapitan</i>	<i>kapitan</i>	<i>rotmistr</i>	<i>poručik</i>	<i>poručik</i>	<i>esaul</i>
X	<i>štabs-kapitan</i>	<i>štabs-kapitan</i>	<i>štabs-kapitan</i>	<i>štabs -rotmistr</i>	-	-	-
XII	<i>poručik</i>	<i>poručik</i>	<i>poručik</i>	<i>poručik</i>	<i>praporšik</i>	<i>kornet</i>	<i>soтник</i>
XIII	<i>podporučik</i>	<i>podporučik</i>	<i>podporučik</i>	-	-	-	-
XIV	<i>praporšik</i>	-	<i>praporšik</i>	<i>kornet</i>	-	-	<i>horunžij</i>

L'empereur Alexandre poursuit l'œuvre de son père avec, en 1802, la suppression dans l'artillerie de la garde des grades de *major* et de *podpolkovnik*, l'organisation de l'artillerie en batterie ne justifiant pas cet échelon. En 1811, une autre arme savante, le génie, est aligné sur l'artillerie, et voit la suppression du grade de

Bureaucratization of Russian Society from the Seventeenth to the Twentieth Century, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980, pp. 130-161.

⁴⁰⁶ LONGWORTH Philip, *The Cossacks*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1970, p. 225 sq.

⁴⁰⁷ LEBEDINSKY Iaroslav, *Histoire des cosaques*, Paris, Terre Noire, 1995, p. 150.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 153.

⁴⁰⁹ *PSZ I*, tome VI, n° 3890, 1722.

major. Le corps des *kvartermejstery* reçoit le même traitement. Ces deux armes et ce corps reçoivent donc automatiquement un rang de plus que leurs équivalents dans les armes non savantes. On réintroduit en revanche dans le génie et l'artillerie le grade de *praporšik*. Les grades des officiers des dragons sont alignés sur ceux des autres unités de cavalerie. On mesure donc, par ces tâtonnements et ces retours en arrière, à quel point l'on tente de donner des traits communs et des échelles hiérarchiques comparables à l'ensemble du corps. Mais la décision la plus significative est celle d'Alexandre I^{er} qui renforce les prérogatives des officiers chargés de fonctions éducatives. En effet, en 1810, les officiers encadrant et enseignant dans les 1^{er} et 2^e corps de cadets reçoivent la primauté d'un grade sur leurs équivalents de ligne, et en 1811 et 1825, cette prérogative est étendue aux officiers des autres établissements. Le pouvoir valorise ainsi une fonction non combattante, peu attractive en soi dans la culture militaire, afin d'appeler les talents à la formation des officiers.

2- Symbolique

Les grades ne se limitent pas à la seule hiérarchie et aux appellations correspondantes. Ils sont matérialisés par une symbolique spécifique, qui distingue les officiers entre eux, donnant des marques visibles aux distinctions entre officiers subalternes, supérieurs et généraux. Elle s'inscrit en premier lieu sur leur uniforme qui, dans la diversité de ses éléments – l'habit proprement dit, le couvre-chef, les armes spécifiques à chaque corps, etc. – donne à voir de manière immédiatement lisible le statut de celui qui le porte. Elle se manifeste aussi au travers des marques protocolaires attachées à chaque grade – écharpe, fanion ou pavillon de commandement, honneurs rendus etc., marques qui, n'étant pas portées, n'ont pas la même permanence et n'entretiennent pas le même lien avec l'identité de celui qui les reçoit. Les marques protocolaires sont par ailleurs d'une complexité rare et son encore peu étudiées. Le colloque qui avait établi le protocole comme objet d'études en histoire politique n'avait d'ailleurs par retenu ce champ⁴¹⁰. Nous nous intéresserons donc ici à l'étude de la symbolique attachée aux uniformes.

Ainsi que le souligne Georges Duby, « l'idéologie trouve une expression parfois plus directe et plus prégnante dans les articulations de signes visibles. » Il poursuit :

⁴¹⁰ DELOYE Yves, HAROCHE Claudibe, IHL Olivier (dir.), *Le protocole ou la mise en forme de l'ordre politique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques politiques », 1996, 352 p.

« Les emblèmes, les costumes, les parures, les insignes, les gestes, le cadre et l'ordonnance des fêtes et des cérémonies, la façon dont se dispose l'espace social portent en effet témoignage d'un certain ordre rêvé de l'univers.⁴¹¹ »

Le système symbolique propre aux officiers n'échappe pas à cette dynamique. Mais si les lignes de force de son histoire apparaissent clairement, son détail n'est pas accessible aussi immédiatement que la logique de la hiérarchie et des grades permettrait de le penser. La symbolique militaire se construit dans un constant dialogue entre les textes réglementaires qui fixent les règles de l'uniforme et de son port d'une part, et les représentations que ces marques de distinction suscitent.

A la fin du XVIII^e siècle, les officiers russes n'avaient pas de marques particulières sur leurs uniformes⁴¹². L'uniforme russe a été conçu par le *fel'dmaršal* Potemkine en fonction de l'usage qui en était effectivement fait, la beauté d'un uniforme ne reposant pas sur autre chose que sur « la correspondance des objets à leur utilisation, le vêtement d'un militaire ne devant pas être le fruit du luxe.⁴¹³ » L'esprit pratique, les conditions des combats sont donc des éléments fondamentaux dans l'établissement des uniformes. Dans ces conditions, la qualité du tissu et la façon de l'uniforme constituaient les principales marques de distinction pour les officiers par rapport aux hommes qu'ils commandaient. La cravate noire, le chapeau de feutre à plumet en coq, la cocarde noire et or viennent progressivement distinguer les officiers, tandis que s'ajoutent des insignes de commandement⁴¹⁴ : deux glands d'argent, l'écharpe argentée avec des bandes de soie noire et orange, le hausse-col en métal argenté pour les officiers subalternes, en métal doré pour les officiers supérieurs. Les officiers subalternes portent l'esponon.

Au cours des années 1801-1802, les uniformes reçoivent progressivement des pattes d'épaules entourées de galons d'or, une écharpe bordée de glands nouée à la

⁴¹¹ DUBY Georges, « Histoire sociale et idéologique des sociétés », in LE GOFF Jacques et NORA Pierre (dir.), *Faire de l'histoire*, tome I, *Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, p. 132, cité par Jean BOULEGUE in « De l'ordre militaire aux forces républicaines : deux siècles d'intégration de l'Armée dans la société française », THIEBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, Paris, PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 1999, p. 271.

⁴¹² GAYDA Marcel et KRIJITSKY André, *L'armée russe sous le tsar Alexandre I^{er}, de 1805 à 1815*, Paris, éditions de la Sabretache, 1955, p. 7.

⁴¹³ POTEKIN Grigorij [*general-fel'dmaršal*], « Mnenie ob obmundirovanii russkih vojsk [Avis sur l'équipement des troupes russes », *Russkij arhiv*, 1888, tome III, pp. 364-366.

⁴¹⁴ GAYDA Marcel et KRIJITSKY André, *L'armée russe sous le tsar Alexandre I^{er}, de 1805 à 1815*, op. cit., p. 7.

ceinture⁴¹⁵. En 1807, sont introduites les épauettes sur le grand uniforme⁴¹⁶. Les officiers se voient ainsi dotés d'une marque par rapport au reste de la troupe. Jusqu'en 1809, les officiers de la garde conservent une particularité avec des aiguillettes (*aksel'banty*) sur l'épaule droite. Même après cette date, les officiers des trois plus anciens régiments de la garde, ceux servant dans la Suite impériale et à l'état-major général, portent aux revers et aux parements une broderie propre à chacune de ces unités⁴¹⁷.

Chez les *ober-oficery* les épauettes ne comportent pas de franges, les *štab-oficery* ont des épauettes avec une frange de petites torsades tandis que les généraux ont des épauettes à torsades épaisses. Les généraux reçoivent à compter de 1808 une marque distinctive supplémentaire de grade, avec, selon l'usage français, l'ajout sur les revers des uniformes, de broderies dorées ou argentées de feuilles de chêne. Dans les régiments de la garde et dans la cavalerie, l'épauette est faite de brocart doré ou argenté. Les officiers en retraite l'échangeaient pour un modèle plus simple de drap.

Les distinctions à l'intérieur des groupes des *ober-* et des *štab-oficery* sont introduites dans le corps des ingénieurs militaires des communications, créé en 1809. On établit des étoiles sur les épauettes afin de marquer les différences de grade⁴¹⁸. Le système trouve son aboutissement logique en 1827, quand cette symbolique est généralisée sur les pattes d'épaules de l'ensemble des officiers⁴¹⁹.

3- Promotions

Les modalités d'obtention du grade supérieur représentent une des pierres d'achoppement entre une logique d'État et une logique de corps qui tend à se dessiner. Avant 1726, la pratique du vote par les officiers d'un régiment pour désigner les candidats aux promotions avait survécu bon gré mal gré, répondant ainsi à la volonté de Pierre le Grand de valoriser le mérite et de faire ainsi monter les hommes jugés les plus aptes par leurs pairs. La veuve de l'empereur, l'impératrice Catherine I^{re} abolit cette

⁴¹⁵ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 240

⁴¹⁶ DANDEVIL' M., *Stoletie 5-go lejbn-dragnuskago Kurlandskago Imperatora Aleksandra III^{go} polka [Centenaire du 5^e régiment de dragons de Courlande de l'empereur Alexandre III]*, Sankt-Peterburg, Berežlivost', 1903, p. 63

⁴¹⁷ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 241.

⁴¹⁸ ŠEPELEV Leonid E., *Tituly, mundiry, ordena v Rossijskoj imperii [Titres, uniforme, ordres dans l'Empire de toutes les Russies]*, Leningrad, Nauka, 1991.

⁴¹⁹ *PSZ II*, tome II, n° 800.

pratique en 1726⁴²⁰, constatant que le vote ne faisait que renforcer le népotisme et le clientélisme dans les armées. Les candidats en vue se trouvaient privilégiés par les protections qu'on leur connaissait ou qu'on leur supposait et les chefs de corps pouvaient exercer une pression pour pousser la promotion des candidats ayant fait allégeance. En mars 1742, Elisabeth I^{re} établit un système valorisant principalement l'ancienneté sans négliger le mérite. Le primat de l'ancienneté est réaffirmé en 1797⁴²¹, mais le texte de la loi encourage le zèle de chaque serviteur pour faciliter l'avancement.

Ce choix pouvait poser problème, car il conduit à préférer certes des hommes d'expérience, mais pas nécessairement les plus talentueux. Ce principe ne permettait pas à des hommes de talent d'émerger rapidement. Mais les promotions au choix faisaient aussi le lit des clientèles : elles laissaient aux chefs de corps la possibilité de faire avancer leurs candidats et de renforcer une influence personnelle sur les unités de l'armée russe. Notre base de données a permis de voir des carrières liées entre elles et des hommes monter en même temps que leur chef. Les cas particuliers laissent voir qu'existe ce genre de pratiques, et ce à différentes échelles. En 1812, le baron Fon Krejc est nommé à la tête du régiment de lanciers de Sibérie⁴²². L'année suivante, ses deux jeunes beaux-frères rejoignent le régiment. Au cours des trois ans qui suivirent, l'un avait reçu trois promotions et l'autre deux. Mais les cas relevés sont insuffisants pour cerner l'ampleur du phénomène.

De plus, les promotions à l'ancienneté permettent de construire une pyramide hiérarchique en lien avec l'âge et tracent ainsi les grandes lignes d'une perspective de carrière. Ainsi,

« lorsqu'une place vient à vaquer dans un régiment, le général commandant la division dont ce régiment fait partie, désigne par l'ordre du jour l'officier le plus ancien du grade immédiatement inférieur.⁴²³ »

La logique d'État prime et si les promotions au choix existent bel et bien, l'ancienneté reste le principal critère au début du XIX^e siècle. L'âge d'accès au premier

⁴²⁰ MIKABERIDZE Alexander, *The Russian Officer Corps in the Revolutionnary and Napoleonic Wars. 1792-1815*, New York, SavasBeatie, p. XX.

⁴²¹ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17926, 20 avril 1797.

⁴²² RGVIA, F. 489, op. 1, ed. hr. 2670, ff. 34-45: « Spisok o službe i dostoinstv Sibirskago Ulanskago polka generaliteta [Liste sur le service et les dignités des officiers généraux du régiment de lanciers de Sibérie] » et « Spisok o službe i dostoinstv Sibirskago Ulanskago polka rotmistrov i štabs-rotmistrov [Liste sur le service et les dignités des *rotmistry* et *štabs-rotmistry* du régiment de lanciers de Sibérie] ».

⁴²³ SHD-T., 1M 1494, Reconnaissance, plans et projets, Russie, 1833-1834, dossier « rapports du général de la Rue, 1834 », doc. 29 : Rapport sur l'armée russe du général de la Rue, p. 93.

grade d'officier est un indicateur de la politique à l'œuvre. Le facteur d'origine sociale pèse considérablement mais les écarts d'âge tendent à se resserrer. Dans une arme réputée être l'apanage de la noblesse, telle que la cavalerie, l'âge moyen d'accès au grade de *kornet* se situe à 22 ans et ne connaît que de très faibles variations sur notre période⁴²⁴. Les situations criantes d'injustice où l'on nommait officiers de jeunes nobles à peine pubères semblent se raréfier. Si l'on compte encore un lancier de Lituanie *kornet* à 17 ans en 1816 dans notre base de données, les promotions au berceau se font rares à l'échelle de l'armée et ne concernent plus pour l'essentiel que la famille impériale elle-même.

Toutefois, les rappels réguliers dans les textes réglementaires du principe d'ancienneté⁴²⁵ tendent à montrer que la pratique différait parfois et que les propositions des commandants ne tenaient pas toujours compte de l'ancienneté. Dans les cas normaux prévus par les règlements, les promotions supposent des vacances effectives dans les rangs, d'où des situations très inégales d'un régiment à un autre. Pour les officiers subalternes, l'avancement se fait en principe en fonction des vacances au sein du régiment, pour les officiers supérieurs au sein de l'armée. Le règlement de 1796 interdit de faire passer un officier d'un régiment à un autre pour ne pas interférer dans le décompte de l'ancienneté des officiers qui y servent déjà⁴²⁶. Les exceptions ne sont toutefois pas rares, une faveur impériale permettant de garantir alors une inscription antidatée, pour permettre de garder le bénéfice de son ancienneté. Notre corpus permet à la fois de mesurer le poids de la règle et de sentir les aménagements dus aux exceptions : la moitié des officiers subalternes en service entre 1796 et 1812 que compte notre base de données n'a servi que dans un seul régiment. Mais les allers et retours peuvent dans quelques cas se révéler fréquents en conservant son ancienneté, entre des régiments de nature équivalente, en particulier dans les marges de l'Empire où cela s'avère nécessaire pour combler les vacances. Nous avons ainsi pu constater que c'était le cas, au début du XIX^e siècle, entre deux régiments cantonnés en Sibérie, le régiment de dragons de Sibérie et celui d'Irkoutsk⁴²⁷.

Ces promotions devaient ainsi s'établir sur les bases des *spiski*, qui représentaient le document administratif susceptible de suivre les carrières et donc l'ancienneté dans le grade de chacun des officiers. Ce document faisait seul foi pour le

⁴²⁴ Cf. base de données.

⁴²⁵ *PSZ I*, tome V, n° 2795 et 3120 et tome VI, n° 3997, 7022, 7487 et 8724.

⁴²⁶ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 92.

⁴²⁷ RGVIA, F. 489, op. 1, dd. 2375-2378 et 2573-2576.

décompte de l'ancienneté, dans le grade et dans l'unité. Ceci explique que les transferts, les départs volontaires d'un régiment à un autre soient relativement rares. Ils se font pour l'essentiel dans des unités équivalentes et en garantissant le maintien de l'ancienneté au moment de l'inscription dans les listes régimentaires. En effet, du grade de *podporučik* au grade de *kapitan* – ou *rotmistr* dans la cavalerie –, l'avancement ne roule que dans le régiment et sur désignation des commandants de division ou de corps d'armée⁴²⁸. Pour les grades de *kapitan* et de *major*, il roule sur la division. L'avancement se fait alors par armes. Pour les officiers supérieurs, les avancements se font à l'échelle de l'armée, sans distinction des armes. L'empereur était pleinement conscient de l'intérêt des solidarités régimentaires qui naissent de ce mode de promotion, d'où le souci de garantir que les officiers subalternes restent dans leur régiment jusqu'à ce qu'ils aient atteint le rang d'officier supérieur. A.N. Martos en témoigne, lui qui est resté pendant les années où il était *ünker* puis officier subalterne dans la même unité cantonnée à Kiev :

« Il s'est passé près de dix ans, mais quel que soit l'endroit où je rencontre mes condisciples de Kiev, je me trouve toujours dans un état de confiance et de fraternité avec eux.⁴²⁹ »

En 1806, une circulaire de la chancellerie personnelle de l'empereur affirme que « le transfert d'officiers d'un régiment à un autre est totalement contraire aux vœux de l'empereur⁴³⁰ ». Ainsi, sur la période 1801-1807, bien que dix-sept nouveaux régiments aient été créés, ce qui nécessitait des mouvements parmi les cadres pour fournir ces nouvelles unités, il est étonnant de voir que plus de la moitié des officiers servant en dessous du grade de *kapitan* ou de *rotmistr* n'ont servi que dans un seul régiment et n'ont pas connu de transfert. Si la proportion est moindre pour les *majory*, elle reste significative, notamment dans les vieux régiments.

Pour les grades les plus élevés de la hiérarchie militaire, on quitte les cadres de l'ancienneté. A partir du grade de *polkovnik*, les promotions se font sur décision de

⁴²⁸ SHD-T., 1M 1494, Reconnaissance, plans et projets, Russie, 1833-1834, dossier « rapports du général de la Rue, 1834 », document 29 : Rapport sur l'armée russe du général de la Rue, p. 93.

⁴²⁹ MARTOS A.N.[*kapitan*], « Zapiski inženernago oficera Martosa o tureckoj vojne v carstvovanie Aleksandra Pavloviča. 1806-1812 [Notes de l'officier du génie Martos sur la guerre avec la Turquie, sous le règne d'Alexandre Pavlovitch. 1806-1812] », *Russkij arhiv*, 1893, tome II, n° 6, p. 309.

⁴³⁰ ANDRONIKOV A.N et FEDOROV V.P., *Stoletie Voennogo ministerstva [Centenaire du ministère de la Guerre]*, tome IV, *Prohoždenie služby [Années de service]*, partie 1, livre 3, Sankt-Peterburg, 1909, p. 112.

l'empereur et plus seulement selon l'ancienneté⁴³¹. La faveur impériale rencontre quelques freins, puisqu'il faut par exemple au moins trois ans d'ancienneté entre les grades de *general-major* et de *general-lejtenant*⁴³². Le nombre de *fel'dmaršaly* n'est pas contingenté. Le grade n'est pas pour autant accordé facilement : L'empereur Paul en a promu six et Alexandre I^{er} quatre⁴³³. La parcimonie des tsars à accorder ce grade va dans le sens des aspirations des officiers dont beaucoup considèrent qu'il ne faut « en créer autrement qu'en tems [*sic*] de guerre et pour une bataille décisive de gagnée. Jamais ce grade ne devrait se donner par ancienneté, mais toujours pour une victoire éclatante.⁴³⁴ »

Le fait de s'appuyer sur les *formulârnye spiski* pour garantir la régularité des promotions à l'ancienneté ne pouvait mettre totalement fin aux pratiques clientélistes. En effet, certains officiers peuvent signer ces documents, quoi que leur présente le commandant, par peur de recevoir de mauvaises évaluations⁴³⁵. Joseph Tański évoque des pratiques plus retorses encore :

« Dans quelques corps, les colonels informés que les princes affectent un grand respect pour les droits de l'ancienneté, n'osent pas faire de propositions d'avancement contraires à l'usage, mais usent d'un indigne stratagème pour procurer de l'avancement à leurs créatures ; ils obtiennent [...] par menaces la démission de ceux dont ils destinent le grade à leurs protégés, et expulsent ainsi, année commune, quatre à cinq officiers de leur régiment.⁴³⁶ »

Des inégalités apparaissent parfois dans certaines unités. Ainsi, si le règlement précise qu'un *ûnker* doit avoir servi deux ans avant de pouvoir être promu officier⁴³⁷, des différences nettes apparaissent dans les *spiski*. En 1812, parmi les officiers des 1^{re} et 2^e armées, 16,5% ont servi deux ans comme sous-officier avant d'être promu, 12,6%

⁴³¹ SHD-T., 1M 1494, Reconnaissance, plans et projets, Russie, 1833-1834, dossier « rapports du général de la Rue, 1834 », doc. 29 : Rapport sur l'armée russe du général de la Rue, p. 93 et HAILLOT C.A. (chef d'escadron d'artillerie), *Statistique militaire et recherches sur l'organisation et les institutions militaires des armées étrangères*, Paris, A la direction du *Spéctateur Militaire*, 1846, tome I, p. 341.

⁴³² RGB OR, F. 325, p. 1, ed.hr.1, l. 115.

⁴³³ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 12v^o.

⁴³⁴ VORONCOV Semen, « Zapiska o russkom vojske, predstavlenâ imperatoru Aleksandru Pavloviču v 1802 g. [Note sur l'armée russe, présentée à l'empereur Alexandre Pavlovitch en 1802] » (ci-après : « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] »), in BARTENEV Petr (éd.), *Arhiv Knâz'â Voroncova*, Mosvka, 1876, tome X, p. 487.

⁴³⁵ *Idem.*

⁴³⁶ TAŃSKI Joseph, *Tableau statistique, politique et moral du système militaire de la Russie*, Paris, Heideloff et Campé, 1833, pp. 169-170.

⁴³⁷ On est proche de l'esprit de la loi Gouvion-Saint-Cyr du 10 mars 1818 dont l'article 27 établit une ancienneté minimale de deux ans comme sous-officier avant d'être promu dans le corps des officiers.

un an et 7,5% quelques mois⁴³⁸. De plus, si le principe de l'ancienneté offrait à l'État russe la possibilité de disposer d'une pyramide cohérente, entre les âges et les grades, il ne répondait pas forcément aux aspirations des officiers sur le terrain. Ainsi l'idée que les cadres de l'armée pourraient gérer de façon plus ou moins autonome les promotions fait son chemin. Les relations de patronage et de clientélisme, qui touchent les rouages administratifs⁴³⁹, ne laissent en effet pas les armées indemnes. Sergej Glinka rappelle ainsi que les promotions dans les régiments de la garde avaient lieu au jour de l'an. Dès le mois de décembre, les familles les plus influentes venaient presser l'administration militaire pour savoir qui avait été inscrit sur les listes⁴⁴⁰, et faire jouer au besoin leurs relations. Des phénomènes de cour peuvent être constatés dans certaines unités, dans un climat qui fait la part belle à la volonté du *polkovnik* commandant le régiment. L'aspect positif que revêt cette pratique est que dans ces viviers se forment les équipes d'un grand chef, dont l'aura et le crédit dépend des victoires sur le terrain. Si certains poussent ainsi leurs favoris, cela n'empêche pas la constitution d'états-majors compétents qui font leurs preuves dans les campagnes ultérieures. Impossible de dire, au-delà des légendes, à quel point le fonctionnement normal du système qu'on voit s'établir entre 1796 et 1812 est perturbé par la volonté de l'empereur⁴⁴¹.

La possibilité des promotions au choix est cependant maintenue. Elles constituent des récompenses pour zèle au service mais surtout pour distinction sur le champ de bataille. La logique des armes voudrait que les plus capables soient promus quelle que soit leur ancienneté, d'abord en récompense, puis pour le bien de l'armée. A l'opposé, les grades d'officiers généraux constituent à proprement parler des récompenses, hors du cursus. Il n'existe pas de règle de promotion. L'empereur promeut personnellement les officiers qui se sont distingués au service ou sur le champ de bataille. En 1808, un oukase précise que personne ne peut demander une promotion chez les officiers généraux « en comparaison avec ceux du même âge⁴⁴² », car cela ne

⁴³⁸ CELORUNGO Dmitrij, *Oficery russkoj armii – učastniki Borodinskogo sraženiâ : istoriko-sociologičeskoe issledovanie [Les officiers de l'armée russe ayant participé à la bataille de Borodino : une recherche historico-sociologique]*, Moskva, Kniga, 2002, p. 139.

⁴³⁹ JOUKOVSKAÏA-LECERF Anna, « Hiérarchie et patronage : les relations de travail dans l'administration russe au XVIII^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, n° 47/3, juillet-septembre 2006, pp. 551-580.

⁴⁴⁰ GLINKA Sergej, *Zapiski [Notes]*, Sankt-Peterburg, izdatel'stvo « Russkaâ starina », 1895, p. 136.

⁴⁴¹ KEEP John, « Paul I and Militarization of Government », in *Power and the People : Essays on Russian History*, Boulder, East European Monographs, 1995, p. 182.

⁴⁴² Cité par Sergej VOLKOV in *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 92.

dépend pas de l'ancienneté, mais de la volonté du monarque. Le texte de cette loi montre *a contrario* que les demandes de ce type devaient être légion.

Conscient des aspirations à des promotions que peuvent réveiller des actes de courage sur le champ de bataille, et tout en conservant le principe général des promotions à l'ancienneté dans le temps de paix, l'empereur Alexandre I^{er} apporte plus de souplesse dans le temps de guerre. Au printemps 1809, il encourage explicitement le *general* Sergej Golicyn à favoriser l'ascension des officiers qui s'illustrent au combat, sans prendre en compte leur ancienneté. Le tsar affirme :

« De telles règles ont été introduites avec succès dans d'autres États et ont contribué au développement de talents extraordinaires tout en stimulant l'esprit militaire. Selon ce principe, j'ai déjà promu les généraux prince Bagration, Barclay de Tolly et comte Šuvalov dans l'armée de Finlande, et la même règle sera à présent appliquée à toutes les armées pendant les campagnes militaires. Je veux que vous insuffliez et que vous enraciniez cela dans l'esprit de vos subordonnés, qui devront considérer de telles promotions comme n'étant pas contraires au service mais bien comme un encouragement général et un désir de les récompenser pour leurs actions.⁴⁴³ »

On mesure ici les craintes qu'une telle mesure pouvait laisser planer auprès des officiers pour qui le principe de l'ancienneté était une garantie d'équité. L'usage se maintient donc pour le temps de paix et se fixe dans un *modus vivendi*, jusqu'à ce que la guerre de 1812 fasse rejouer les débats sur les avancements au choix.

B- Le recours aux experts

Les réformes engagées au niveau des institutions centrales supposaient la constitution d'un groupe d'officiers experts. Deux champs peuvent être ici explorés : les officiers d'état-major qui constituent les chevilles ouvrières de la préparation et de la conduite globale des campagnes, et la distinction entre expertise militaire et actions civiles qui contribue grandement à délimiter les bornes du métier militaire.

⁴⁴³ RGVIA, F. VUA, d. 3369, ll. 5-6. Ordre de l'empereur Alexandre I^{er} au *general* Sergej Golicyn, 15 mai 1809.

1- Les officiers d'état-major

Au préalable, les premières réformes lancées par Alexandre I^{er} ont sensiblement déstabilisé l'organisation de l'armée. Dans une lettre du 18 avril 1806, l'impératrice Mariâ Fëdorovna, veuve de Paul I^{er}, sort de l'attitude de réserve qu'elle avait adoptée depuis la mort de son époux. Elle y reproche à son fils le caractère aventureux de la guerre qu'il a lancée contre Napoléon :

« Notre soldat n'est plus ce qu'il a été, il n'a pas de confiance dans ses officiers, ses généraux. L'esprit militaire est changé. En un mot enfin, l'armée est désorganisée, et dans cet état de choses, la Russie se trouve menacée d'une nouvelle guerre [...] Et dans ce péril pressant, que faisons-nous, quelles mesures actives prenons-nous ?⁴⁴⁴ »

Les premières réorganisations de l'outil militaire ont d'ores et déjà contribué à changer l'esprit régnant dans l'armée. La relation de confiance paternaliste qui régissait les rapports entre officiers et hommes du rang est mise à mal par une première étape de désincarnation du lien de commandement. Face aux échecs de la campagne de 1805, l'impératrice incrimine aussi l'entourage de l'empereur. Elle fustige en particulier les jeunes officiers d'état-major servant dans le corps des *kvartirmejstery*, à l'expérience du feu faible voire totalement inexistante. La Russie souffre peu la comparaison avec les exemples français et autrichiens en ce domaine. Ainsi que le rappelle Langeron :

« Ce corps que le général Féodor Bauer avait formé et composé en 1769 est presque nul maintenant en Russie ; et c'est cependant dans ce corps que doivent exister les généraux futurs ; c'est de lui que sont sortis en France, en Autriche et en Prusse, tous ceux qui ont eu tant de titres à prétendre à la gloire.⁴⁴⁵ »

L'impératrice douairière poursuit son réquisitoire en incriminant les jeunes officiers qui entourent l'empereur en son état-major :

« Fort bien, nos armées sont sur les frontières : mais qui trace le plan d'opération à faire ? Les jeunes militaires qui entourent l'empereur lui sont dévoués, attachés, mais ont-ils les connaissances,

⁴⁴⁴ Lettre de l'impératrice douairière Maria Fëdorovna à son fils l'empereur Alexandre I^{er}, 18 avril 1806, in *Russkij arhiv*, 1911, n° 1, citée par Marie-Pierre REY in *Alexandre I^{er}*, op. cit, p. 225.

⁴⁴⁵ AMAE, MD, Russie, tome XX, document 1, f. 25.

l'expérience nécessaire pour suffire à un travail qui demande des têtes grises, expérimentées, qui ont la confiance de la nation et qui ont payé de leur personne ? or, où sont-ils ? Il n'y en a pas un, de tous ceux qui entourent l'empereur, qui jouisse de cette confiance politique. On a vu par la bataille d'Austerlitz que la mémoire seule ne suffit pas : il faut un plan raisonné, discuté avec tout le sang-froid possible de l'expérience, qui calcule tout aussi bien les succès que la possibilité des revers, pour que, dans ces malheureux cas, les têtes ne se perdent pas : une seconde bataille de perdue, et l'Empire est en danger.⁴⁴⁶ »

Surgit ici un débat profond sur la légitimité des officiers à exercer leur fonction. L'expérience du feu reste aux yeux de l'impératrice comme pour beaucoup un critère déterminant. La référence qui est faite par l'impératrice à l'âge rappelle aussi que le métier militaire repose sur l'expérience, la connaissance éprouvée dans la durée des réalités du combat militaire. C'est un art de la pratique. Face à ce modèle, le jeune corps de spécialistes qui émergent des instances centrales semble faire pâle figure.

En écho avec l'impératrice, Langeron pointe aussi l'inefficacité de ce corps, mais, se plaçant sur un plan technique et gestionnaire, il n'en critique pas seulement le jeune âge. Il craint qu'à force d'y placer :

« par faveur, des jeunes gens sans expérience, et seulement pour leur faire gagner des grades, il deviendra encore plus médiocre, et dans la première guerre, on sera obligé de le recomposer d'officiers étrangers⁴⁴⁷. »

Il ne nie pas l'utilité de ce corps, ni la possibilité de confier ces hautes tâches à des jeunes gens, mais bien plutôt la faible maîtrise de connaissances techniques. Les officiers perçoivent bien ce problème : le futur *general-major* Levenštern (1776-1858), fait ainsi le bilan de l'intervention française auprès de la Seconde Coalition :

« Mais le peu d'expérience de nos officiers et de nos soldats prouva bien que, *quoique la valeur n'attende point le nombre des années*, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne supplée point à l'expérience et à l'habitude de la tactique⁴⁴⁸. »

L'état-major, ou « corps des quartiers-mâîtres » présente des profils d'officiers qui, s'ils maîtrisent les principaux aspects techniques de leurs tâches, n'ont pas toujours

⁴⁴⁶ Lettre de l'impératrice douairière Maria Fëdorovna à son fils l'empereur Alexandre I^{er}, 18 avril 1806, in *Russkij arhiv*, 1911, n° 1, citée par Marie-Pierre REY in *Alexandre I^{er}*, op. cit, p. 225..

⁴⁴⁷ AMAE, MD, Russie, XX, document 1, f. 76.

⁴⁴⁸ LÖWENSTERN, *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern (1776-1858)*, éditées par M.-H. Weil, Paris, Albert Fontemoing, 1903, tome I, p. 67.

la hauteur de vue nécessaire. En son sein, « il y a de bons dessinateurs, de bons routiniers, mais peu de tacticiens.⁴⁴⁹ » Ce jugement ne place pas vraiment le cas russe à part. La maîtrise technique prime aussi dans le recrutement de l'état-major en France⁴⁵⁰, même si cela n'exclut pas la faveur. Langeron précise cependant plus avant les attentes d'un tel corps, ce qui permet de compléter et de nuancer les craintes de l'impératrice douairière :

« Tous ont, pour le dessein [sic], et la levée des plans, un talent peut-être poussé à l'excès ; ce qu'on exige d'eux à la guerre dans cette partie leur fait perdre beaucoup de tems. En France on sépare les officiers d'État major de front destinés à faire les reconnaissances, les dispositions, à conduire les colonnes, de ceux chargés de la partie du dessein, et cette méthode devrait être imitée partout.⁴⁵¹ »

Ces réflexions soulignent un manque qui va marquer la première moitié du XIX^e siècle : l'absence de formation rigoureuse aux tâches de l'officier d'état-major et ce jusqu'à la création de l'Académie militaire en 1832.

2- Une difficile clarification du rôle des cadres militaires

Conçue comme un outil, l'armée russe et ses cadres pouvaient être employés à des tâches très diverses, s'éloignant du champ strictement militaire. La présidence de Potemkine avait contribué à distinguer plus nettement les différentes formes de service de l'État, entre service civil et service dans l'armée. Sans rendre ces deux carrières étanches, Potemkine avait tenté de définir juridiquement ce qui relevait du service civil et du service militaire. Mais le recrutement même des administrateurs, qui pouvaient être d'anciens militaires, rend la distinction poreuse.

Ainsi que l'ont montré Dmitri et Irina Gouzévitch à propos des ingénieurs, la distinction que l'on pourrait faire entre ingénieurs civils et ingénieurs militaires ne correspond pas à la situation russe⁴⁵², le terme d'ingénieur civil n'étant employé que pour qualifier l'ingénieur-architecte, c'est-à-dire un spécialiste, institutionnalisé comme

⁴⁴⁹ AMAE, MD, Russie, tome XX, document 1, f. 175v°.

⁴⁵⁰ BRUN Jean-François, « Les états-majors des armées napoléoniennes », *Revue historique des armées*, n° 241, décembre 2005, pp. 48-67.

⁴⁵¹ AMAE, MD, Russie, tome XX, document 1, f. 25 v°.

⁴⁵² GOUZEVITCH Dmitri et Irina, « Les corps d'ingénieurs comme forme d'organisation professionnelle en Russie. Genèse, évolution, spécificité (XVIII^e et XIX^e siècles) », art. cit., pp. 572-573.

métier indépendant plus tardivement, à l'époque de Nicolas I^{er}. Les auteurs préconisent donc de distinguer les fonctions et les corps selon leur degré de militarisation, entre les corps militaires comme les officiers du génie, les corps militarisés ou semi-militarisés, comme les ingénieurs des voies de communication, et les corps civils. Paul I^{er} prit tôt dans son règne la décision de créer un département des communications fluviales, sous la houlette du comte E.A. Sivers, ancien gouverneur général de Novgorod et directeur des voies d'eau des gouvernements de Saint-Pétersbourg, Novgorod et Tver. Bien que la direction de ce département ait échu à des ingénieurs étrangers, les officiers du génie d'origine russe participent à ses tâches civiles. En 1811, les systèmes Marijnski et Tihvinskij permettent de concevoir deux voies reliant le bassin de Volga aux ports de la Baltique⁴⁵³. Tout en restant sous administration militaire, ce corps se détache du reste des officiers puisque dans le même temps, Paul I^{er} transforme le corps de l'artillerie et du génie en 2^e corps de cadets, le plaçant dans la lignée du 1^{er} corps de cadets. Les élèves de ces établissements n'ont donc déjà plus tout à fait la même vocation. Une étape supplémentaire est franchie sous Alexandre I^{er}, qui confie à Suhtelen la tâche de créer une école d'ingénieurs formant des *konduktory*, c'est-à-dire des assistants des ingénieurs dans la conduite de leurs travaux. Vingt-cinq sous-officiers y sont accueillis la première année. Sous la houlette du grand-duc Nicolas Pavlovitch, nommé inspecteur général du génie en 1818, une Ecole centrale du génie voit le jour en 1819⁴⁵⁴.

Outre l'absence de véritable école civile, cette situation où les ingénieurs sont avant tout des officiers du génie se justifie aussi par la mobilisation d'une main d'œuvre militaire, puisée auprès des recrues pour mener à bien les travaux du génie civil comme militaire. Commentant le règlement de l'institut des voies de communication établi sous Paul I^{er}, un observateur français souligne l'utilité de former ces hommes aux règles de l'ordre serré et du commandement militaire :

« L'exercice de front est non seulement utile pour les Elèves de l'Institut parce qu'il les accoutume à l'ordre et à la discipline militaire, mais il leur est absolument nécessaire même pendant le service au corps des voies de communication où, en se trouvant auprès des travaux, ils ont souvent sous leurs ordres des commandements militaires des voies de communication, et pour diriger celles-ci il faut

⁴⁵³ RIEBER Alfred J., « The rise of engineers in Russia », *Cahiers du monde russe et soviétique*, n° 31/4, octobre-décembre 1990, pp. 540-541.

⁴⁵⁴ MAKSIMOVSKIJ M.S., *Istoričeskij očerk razvitiâ Glavnogo inženernogo učiliša, 1819-1869 [Essai historique sur le développement de l'Ecole centrale du génie]*, Sankt-Peterburg, Tipografiâ Imperatorskoj Akademii Nauk, 1869, pp. 9-21.

avoir quelques notions du service de front et des règles qui le regardent.⁴⁵⁵ »

C'est en revanche contre une utilisation des militaires comme agents publics, dont on sait l'importance dans la maîtrise du territoire au XVIII^e siècle, que la législation des tsars Paul I^{er} et Alexandre I^{er} s'élève. Le premier aspect de cette lutte concerne l'utilisation des biens de l'État à des fins privées ou dans des usages risquant d'endommager ou de limiter les capacités du matériel prévu pour la conduite des opérations militaires. C'est dans cet esprit que l'empereur Paul I^{er} prescrit aux chefs d'unités d'artillerie de ne pas utiliser les chevaux prévus au déplacement des affûts pour d'autres activités⁴⁵⁶, pratique jusqu'alors très courante de la part des officiers supérieurs. De même, les fonctions de génie de certains corps de l'armée ne doivent pas conduire à une utilisation à des fins civiles. Ainsi, le gouverneur militaire de Kazan utilisait-il encore, à la fin du XVIII^e siècle, les troupes militaires pour entretenir l'arrivée d'eau de la ville. Le tsar le rappelle à l'ordre en mars 1797⁴⁵⁷ : il s'agit d'une mission de police urbaine et de génie civil. Il n'est donc pas nécessaire de détourner les forces armées de leur vocation première.

Si les tâches exigeant un niveau de qualification technique satisfaisant ne pouvait que difficilement se soustraire à un cadre militaire, la question était plus problématique pour le maintien de l'ordre. L'armée a pour but de défendre les frontières mais aussi d'assurer l'ordre dans l'Empire. Il est cependant une fonction à laquelle l'armée se voit fréquemment appelée : la répression policière. La distinction avec les fonctions de police est ainsi loin d'être nette. Sûrs de l'efficacité et de la loyauté de l'armée, les empereurs Paul et Alexandre encouragent les autorités civiles à recourir aux troupes de l'armée pour faire face aux troubles, en simplifiant les formalités⁴⁵⁸. Dans l'application de la violence légale dont l'État a le monopole, l'armée est pleinement utilisée. On peut observer que le cantonnement des unités obéit justement à une logique de contrôle du territoire, les unités de cavalerie prenant de préférence leurs quartiers dans les zones rurales tandis que les unités d'infanterie trouvent garnison en ville. La distinction entre rôle militaire et rôle de police peut donc paraître encore extrêmement confuse. Les commandants, *plac-majory* ou majors de ville, sont pour la quasi-totalité

⁴⁵⁵ SHD-T, 1M, 1491, Pièces relatives à l'Institut du corps des voies de communication (1823).

⁴⁵⁶ *PSZ I*, tome XXV, n° 19 060.

⁴⁵⁷ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17878, 18 mars 1797

⁴⁵⁸ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17801, 12 février 1797.

des officiers militaires et ont à ce titre des compétences de police sur les civils⁴⁵⁹. Les autorités civiles sont encouragées à avoir recours aux forces militaires en cas de troubles dans leur circonscription, sans s'embarrasser des lenteurs administratives⁴⁶⁰. Dans les capitales mêmes, les gouverneurs militaires avaient explicitement des attributions de police⁴⁶¹. Même si ces opérations de police sont pour la plupart menées par un personnel civil, celui-ci se trouve donc *de jure* placé à la disposition et sous le commandement du gouverneur militaire.

Sans remettre en cause le poids des habitudes, la législation impériale esquisse donc les formes du métier militaire, dans lesquelles les officiers sont appelés à se reconnaître.

Rendue nécessaire par l'engagement toujours plus grand de la Russie sur la scène européenne et par les obligations liées à l'expansion vers le Sud et l'Est, la réorganisation de l'outil militaire commence par les échelons centraux. La volonté de défendre la légitimité des pouvoirs établis est une constante de la politique de l'empereur Paul. En revanche, une fois la réforme de l'armée menée à bien, le tsar se sent prêt à l'engager sur les théâtres européens⁴⁶².

Les défaites ont été le moteur principal de réaction de son fils Alexandre, comme si la Russie suivait le cours des événements avec un certain retard, dans une tentative d'adapter l'armée aux réalités du combat imposé par Napoléon. En réorganisant le collège de la Guerre puis en établissant un ministère pour les forces armées, l'État russe crée les conditions d'une gestion rationalisée de l'outil militaire et des officiers chargés d'impulser les directives et d'encadrer les troupes. Les problèmes

⁴⁵⁹ Cf. les *Spiski majoram po staršinstvu*.

⁴⁶⁰ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17 801, 12 février 1797.

⁴⁶¹ *PSZ I*, tome XXV, n° 18 663, 12 septembre 1798 et n° 18 822, 17 janvier 1799.

⁴⁶² McGREW Roderick, *Paul I of Russia 1754-1801*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 289.

soulevés par ce premier train de réformes révèlent déjà des perceptions diverses, souvent opposées, de la nature du métier militaire.

Ainsi que le note Caulaincourt, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, en 1809, au terme du passage au ministère de la Guerre du comte Arakčeev :

« Jamais auparavant le niveau d'ordre n'a été aussi haut dans l'administration militaire, et principalement dans les départements de l'artillerie et de l'approvisionnement. En général, l'administration militaire est dans une condition excellente. ⁴⁶³ »

Si la Russie ne dispose pas encore d'une armée exceptionnellement efficace ni même particulièrement disciplinée à la suite de ses réformes, le règne de Paul I^{er} et les débuts de celui d'Alexandre ont du moins contribué à clarifier en grande part la gestion de cet outil. La centralisation accrue permet de plus un plus grand contrôle du comportement des officiers. Sûr de la supériorité morale de la noblesse, Paul I^{er} tente alors une refonte du comportement et du service des officiers, sur le modèle nobiliaire qu'il entend défendre.

⁴⁶³ *Les relations diplomatiques de la Russie et la France (1808-1812)*, édité par le grand-duc Nicolas, Sankt-Peterburg, 1906, tome IV, n°332, Caulaincourt à Champigny, 2 octobre 1809, pp. 106-108.

Chapitre II :

La tentation du modèle nobiliaire (1798-1812)

Un sous-officier nommé *poručik* par la volonté expresse du tsar et gravissant ainsi tous les échelons de la hiérarchie militaire au gré de la faveur impériale, avant de les redescendre tout aussi rapidement... L'anecdote, rapportée par Alfred Vagts⁴⁶⁴, semble qualifier une fois pour toutes l'arbitraire des choix de l'empereur Paul, bien éloigné des tentatives de rationalisation dans la gestion des carrières militaires qu'on a vu s'esquisser. La personnalité fantasque de Paul I^{er}, ses brusques revers d'humeur ont considérablement discrédité son action politique⁴⁶⁵. Les fantaisies colportées sur son compte inspirèrent entre autres Youri Tynianov (1894-1943) dans sa nouvelle *le lieutenant Kijé*⁴⁶⁶, écrite en 1927. A en croire John Keep, cette anecdote est – malheureusement – apocryphe, si l'on considère que Paul I^{er} était bien trop attaché à la hiérarchie pour se livrer à de tels excès⁴⁶⁷. Il n'en reste pas moins que les chutes soudaines, les renvois des officiers promus sous Catherine II, mais aussi et surtout l'ascension rapide d'officiers correspondant aux modèles façonnés par le nouvel empereur ont assis l'idée d'un arbitraire de mauvais aloi.

Ces anecdotes traduisent tout d'abord l'incompréhension des officiers face à la réorganisation des structures de promotion. Elles donnent aussi à voir l'ambiguïté même des moyens mis en place par l'empereur pour mieux gérer un corps aux origines

⁴⁶⁴ L'anecdote est rapportée par Alfred VAGTS, *A History of Militarism, Civilian and Military*, London, Hollis Carter, 1959 et est analysée par John KEEP in « Paul I and Militarization of Government », *Power and the People : Essays on Russian History*, Boulder, East European Monographs, 1995, p. 175.

⁴⁶⁵ Cf. sur ce point : RAGSDALE Hugh (éd.), *Paul I : A Reassessment of his life and reign*, Pittsburgh, U. Ctr. Intl., 1979, ainsi qu'une analyse psychologique RAGSDALE Hugh, *Tsar Paul and the Question of Madness. An Essay in History and Psychology*, New York-London, Greenwood Press, 1988, XVIII-267 p.

⁴⁶⁶ TYNIANOV Youri, *Le Lieutenant Kijé*, traduit par Lily Denis, Collection « Folio Bilingue », Gallimard, 2001.

⁴⁶⁷ KEEP John, « Paul I and Militarization of Government », art. cit., p. 175.

multiples, aux horizons divers et aux profils de carrière encore incertains. Pendant plus de quatre ans, entre 1798 et 1803, les règlements militaires vont fermer aux roturiers l'accès aux grades d'officiers. L'empereur y voit la condition pour donner une unité socioprofessionnelle aux cadres de l'armée, fondée sur une confiance dans les vertus propres à la naissance. Et si l'empereur Alexandre I^{er} revient sur la mesure prise par son père après deux ans de règne, c'est d'abord pour des raisons d'effectifs que les seuls nobles ne peuvent fournir. Alexandre I^{er} partage ainsi en partie avec son père une vision exigeante du service de l'État où l'esprit de dévouement nobiliaire peut apparaître comme un modèle.

Les entorses à l'esprit et à la lettre du système conçu par Pierre le Grand ont depuis longtemps fait des officiers russes un corps largement nobiliaire et élitiste. Les impératrices au XVIII^e siècle ont elles-mêmes perverti le système en nommant directement les grands-ducs aux plus hauts grades. La noblesse suivit et assura par l'inscription de ses enfants dans les régiments de la garde dès leur naissance, la pérennité de ses assises militaires. L'engouement pour le modèle prussien et la haine du modèle révolutionnaire français amènent Paul I^{er} à valoriser un modèle de l'officier avant tout conçu comme un chevalier et chez qui la noblesse d'origine est la garantie du désintéressement et de la loyauté. Cette vision, largement inspirée des *topoi* de la chevalerie occidentale, est donc en décalage avec les fondements de l'armée russe tels qu'ils avaient été posés au début du XVIII^e siècle. Malgré le contournement fréquent des dispositions de Pierre le Grand, les officiers ne voient pas d'un bon œil cette fermeture totale, pour la double raison qu'elle n'est pas d'origine russe et qu'elle revient malgré tout à réaffirmer le caractère contraignant du service de l'État, dès lors à même d'imposer ses normes. Un important paradoxe apparaît en effet dans le choix des réformes engagées pour réserver l'accès aux grades d'officiers à la seule noblesse. Tout en affirmant la nécessité d'être animé par un esprit chevaleresque pour être un cadre fiable, les réformes posent les prémices d'un État moderne, où tout service se centre sur l'exécution aveugle des ordres et sur une efficacité quasi-administrative.

Le service public dans son ensemble, et principalement dans sa dimension militaire, est en passe de changer de nature. Paul I^{er} adopte le modèle prussien, à la fois dans la sphère civile et dans la sphère militaire, conduisant la Russie vers ce qui lui semble un idéal, une sorte de *Polizeistaat*, fortement centralisé autour de sa propre personne. La centralisation de l'exécutif semble être le moyen d'imposer une discipline stricte et d'économiser des moyens. Paul I^{er} et son fils Alexandre portent à son terme

extrême cette logique et leurs tentatives soulèvent une question majeure, à l'aube du XIX^e siècle : sur quoi se fonde l'unité du corps des officiers ? L'État tend à briser un esprit de corps qui précédait son intervention et se pense comme à la source même d'un éthos du serviteur militaire. L'officier doit d'abord et avant tout être un serviteur, qui se trouve être inscrit dans une tradition militaire, mais cette tradition n'est que seconde par rapport à l'esprit de service.

Comment comprendre la décision de Paul I^{er}, maintenue dans un premier temps par Alexandre I^{er}, de fermer l'accès aux grades d'officiers aux roturiers, dans une logique de refonte globale du service de l'État et de sa personne ?

Nous posons l'hypothèse que le nouveau règlement accompagne en effet une reprise en main du corps, qui passe par le contrôle comportemental, toute déviance, tout excès par rapport au modèle du serviteur dévoué se trouvant sanctionné par la justice militaire. Comment émergent ainsi des normes de conduite pour les officiers, une sorte de référence à laquelle se conformer ?

Nous nous intéresserons enfin aux réactions des officiers face à ce nouveau système tout en voyant à quel point il se révèle intenable pour l'État même, entrant sur plusieurs points en contradiction directe avec l'esprit de réformes qui marque ces années.

I- Le choix intenable de la fermeture

Le 17 avril 1798, un édit impérial interdit de promouvoir des roturiers dans le corps des officiers⁴⁶⁸. Cette disposition vient contredire les oukases de Pierre le Grand de 1714 et de 1721⁴⁶⁹ et va contre les traditions sur lesquelles s'est fondé l'Empire. Mais elle est l'aboutissement d'une évolution entamée dès le début du règne de Paul I^{er}. Cependant, ce choix de fermeture sociale des promotions se révèle vite intenable, face aux besoins de l'armée.

⁴⁶⁸ *PSZ I*, tome XXV, n° 18486, 17 avril 1798.

⁴⁶⁹ Cf. *supra*, chapitre introductif.

A- Une nouvelle éthique du service des armes

Avant même de prendre l'oukase réservant les grades d'officiers aux nobles, Paul I^{er} avait marqué ses préférences pour les promotions nobiliaires. Le 20 juin 1797, l'empereur recommandait déjà au *general-lejtenant* Dunin de ne proposer que des sous-officiers nobles à la promotion. Il fit la même injonction aux commandants Polockij et Rogačevskij le 8 septembre 1797⁴⁷⁰. La même année, la promotion des sous-officiers nobles était nettement favorisée par l'oukase qui précisait qu'il n'était pas nécessaire qu'il y eût de vacance dans un régiment pour promouvoir un noble⁴⁷¹. Ces mêmes nobles pouvaient déjà être reçus comme sous-officiers en plus des effectifs, puisque le 20 octobre 1797, le tsar avait permis aux chefs de régiment d'accepter directement les jeunes nobles recommandés par les gouverneurs civils, même si le régiment était déjà au complet⁴⁷². Les postes surnuméraires assuraient ainsi un avantage net à l'état nobiliaire, en les soustrayant à la contrainte des vacances. Dès lors, avoir servi le temps réglementaire ne suffisait plus à un roturier pour recevoir une commission.

L'empereur finit par réserver légalement les grades d'officiers à la noblesse le 17 avril 1798. Les implications d'une telle fermeture du recrutement sont diverses. Elles interrogent la place du service de l'État dans la définition du corps des officiers et dans le lien entre officiers et noblesse. Les difficultés que le pouvoir impérial rencontre à faire respecter cette disposition sont tout aussi éclairantes d'un mouvement qui traverse le corps des officiers qui refuse cette évolution. Si cette expérience fait long feu, elle marque durablement l'éthos des cadres de l'armée russe.

1- Conceptions chevaleresques et image de l'État

Les mesures prises contre les officiers sous le règne de Paul I^{er} ont fait l'objet de vives critiques et ce dès l'édit d'avril 1798. L'aspect réactionnaire de ce choix est évident et frappe d'autant plus dans le contexte de la Révolution française. Il

⁴⁷⁰ RGVIA, F. 29, op. 153v, d. 7, ll. 6 et 14.

⁴⁷¹ PSZ I, tome XXIV, n° 18237.

⁴⁷² RGVIA, F. 29, op. 153v, d. 8, l. 9.

accompagnerait ainsi les mesures diverses et parfois cocasses prises par le pouvoir, telle que l'interdiction des chapeaux ronds, signes supposés de sympathie aux idées françaises⁴⁷³. Toutefois, l'étude des diverses sanctions prononcées contre les officiers sous le règne de Paul permet de cerner le projet qui anime l'empereur. La référence nobiliaire est d'abord un moyen de mobiliser les énergies et d'unifier un corps de serviteurs très divers par ses origines.

Ainsi que l'expose l'historien allemand Hans-Peter Stein⁴⁷⁴, l'armée est un instrument de pouvoir entre les mains de celui qui détient sa maîtrise légitime. Seul celui qui peut être certain d'être obéi dans chacun de ses ordres peut obtenir un contrôle optimal de la force militaire. Toute tentative de contrôle absolu de l'armée doit donc être dirigée vers le but de rendre le commandement indépendant de la personne du commandant ou de son obéissance à un groupe. Cela peut passer par un stade intermédiaire dans le développement du système absolutiste où la noblesse se confond avec le corps dirigeant. Dans cette phase, le pouvoir ne peut qu'apporter quelques limites et restrictions tant qu'il n'est pas en mesure d'aller contre ses positions politiques clés.

La politique de Paul I^{er} envers le corps des officiers peut être rapprochée de l'intérêt porté par le tsar à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; une certaine cohérence apparaît alors. On retrouve tout d'abord un goût pour l'épique, qui s'exprime très tôt chez l'empereur. La lecture de *l'Histoire de l'ordre de Malte*, publié en 1726 par l'abbé de Vertot (1655-1735), marque l'esprit du jeune Paul, par son style et par les scènes héroïques décrites⁴⁷⁵. A l'âge adulte, le tsar est ainsi disposé à accorder son soutien à l'ordre menacé. Sur la requête du grand-maître Hompesch, voyant l'existence de l'ordre directement menacée par la prise de l'île de Malte, l'empereur de Russie, bien qu'orthodoxe, accorde sa protection à un ordre catholique⁴⁷⁶. Il installe son prieuré dans l'église catholique de Saint Jean et accorde aux chevaliers le palais construit par

⁴⁷³ CZARTORYSKI Adam, *Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec Alexandre I^{er}*, Paris, Plon, Nourrit et cie, 1887, tome I, pp. 140-141.

⁴⁷⁴ STEIN Hans-Peter, « Der Offizier des russischen Heere im Zeitabschnitt zwischen Reform und Revolution (1865-1905) », *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*, n° XIII, 1967, pp. 351-352.

⁴⁷⁵ POROŠIN Semon Andreevič, *Zapiski, službaše k istorii Ego Imperatorskogo Vysočestva Blagovernogo Gosudarâ Cesareviča i Velikogo Knâzâ Pavla Petroviča naslednika Rossijskogo* [Notes pour l'histoire de Sa Majesté Impériale le tsarévitch et grand-duc Pavel Petrovič, héritier du trône de toutes les Russies], Sankt-Peterburg, 1844, p. 289, cité par Alexeï PESKOV, *Paul I^{er}, empereur de Russie, ou le 7 novembre*, Paris, Fayard, 1996, p. 45.

⁴⁷⁶ TAUBE Michel de, *L'empereur Paul I^{er} de Russie Grand maître de l'Ordre de Malte et son « Grand Prieuré russe » de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*, Paris, 1955, pp. 15-16.

Rastrelli pour Voroncov⁴⁷⁷. Les détracteurs de l'empereur y voient immédiatement un des signes de son état de folie avancée⁴⁷⁸. Cependant, en prenant cette décision, expliquait le baron Brünnow à l'empereur Nicolas I^{er} :

« l'empereur Paul n'y aspirait à rien d'autre qu'à rassembler sous le glorieux drapeau de l'Ordre de Malte toutes les forces vives, matérielles et morales, militaires et religieuses, de la vieille Europe, pour défendre partout l'ordre social et la civilisation chrétienne contre l'esprit de décomposition né de la révolution française.⁴⁷⁹ »

Sur ce point, le hiatus entre les objectifs identifiables et intelligibles et les moyens fantaisistes que l'empereur a pu déployer pour y parvenir est manifeste. D'un côté il mobilise un ordre de chevalerie ancien, dont le code de conduite transcrit au travers de maximes fermes a traversé les siècles, comme exemple à donner à la nouvelle élite qu'il appelle de ses vœux, et de l'autre il passe outre les différences de confession et le réalisme géopolitique de la protection qu'il promet. L'ordre de Malte apparaît d'abord comme un instrument de la politique méditerranéenne de la Russie⁴⁸⁰, justifiant la présence russe au-delà du Bosphore, mais il est aussi le fer de lance de cette nouvelle élite de serviteurs que l'empereur veut créer. Grand-Maître de l'Ordre, Paul I^{er} se sent le dépositaire des valeurs promues par les ordres de chevalerie du Moyen-Âge, avec toute la mystique du dévouement absolu qu'ils engageaient. Le tsar considère qu'à moins d'avoir de graves problèmes de santé empêchant le service actif, les nobles doivent servir sous les drapeaux⁴⁸¹ : le service des armes est le seul digne de cet état, dans la mesure où il engage l'ensemble de la personne, dans un don absolu de soi.

Afin de stimuler chez les nobles cet esprit de sacrifice, l'empereur de Russie ne se prive pas de nommer parmi eux de nouveaux commandeurs et de nouveaux chevaliers qui doivent être l'incarnation de ce dévouement. Les chevaliers que Paul reçoit dans l'ordre de Saint Jean de Jérusalem révèlent comment l'empereur conçoit cette caste de serviteurs privilégiés : ses fils qui sont en âge de l'être sont reçus dans

⁴⁷⁷ ARANOVIČ Aleksej Vladimirovič, *Iz istorii voennogo Peterburga [De l'histoire du Saint-Petersbourg militaire]*, Sankt-Peterburg, Perspektiva-Prosvet, 2003, p. 30.

⁴⁷⁸ Cf., sur l'état mental de Paul I^{er}, RAGSDALE Hugh, *Tsar Paul and the Question of Madness. An Essay in History and Psychology*, *op. cit.*, *passim*.

⁴⁷⁹ SIRIO, tome XXI, Sankt-Peterburg, cité par TAUBE Michel de, *L'empereur Paul I^{er} de Russie Grand maître de l'Ordre de Malte et son « Grand Prieuré russe » de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁸⁰ BLONDY Alain, « Malte entre la Russie et la France au XVIII^e siècle », *Slavica Occitania*, n° 15 « Les Russes et la Méditerranée », 2002, pp. 13-34 ; BLONDY Alain, « Paul I^{er} de Russie, l'Ordre de Malte et le catholicisme », *Revue des études slaves*, n° LXX/2, 1998, p. 411-430.

⁴⁸¹ KEEP John, « Paul I and Militarization of Government », *art. cit.*, p. 182.

l'ordre au titre de leurs exploits militaires. Ainsi le grand-duc Constantin est nommé chevalier pour sa participation au printemps 1799 aux batailles de Bassignano, de la Trebie et de Novi⁴⁸². Il se trouve alors dans l'avant-garde avec les chasseurs du prince P.I. Bagration, avec lesquels il passe le Saint-Gothard. Souvorov se plaignait au début de la campagne de sa « *gorâčnost'* » c'est-à-dire de son ardeur trop prompte mais reconnaissait qu'il savait montrer du courage et endurer la vie de campagne. Outre les grands-ducs, l'empereur reçoit ainsi dans l'ordre Arakčeev, parangon de cette nouvelle élite dont il entend s'entourer. A la fois efficace – au point d'être tatillon lorsqu'il est en situation de commandement – et totalement dévoué à la personne même de l'empereur, Arakčeev s'est déjà révélé dans l'exercice de ses fonctions sans préjugé envers ses subordonnés, qu'ils appartiennent aux plus grandes familles de la noblesse ou qu'ils aient des origines les plus modestes. Il se voit décerner le grade de commandeur dans l'ordre le 5 janvier 1799⁴⁸³, avec une pension annuelle de mille roubles liée à cette grâce impériale. Les *general-ad''ûtanty* de l'empereur comptèrent eux aussi parmi les premiers bénéficiaires de ces nominations dans l'ordre. Ils forment la Suite de l'empereur⁴⁸⁴ et sont chargés de l'assister, prenant le rôle astreint à l'état-major général fondé en 1763. Un *general-ad''ûtant* est avant tout un dignitaire qui, tout en relevant de la hiérarchie militaire, est attaché à la cour de l'Empereur. Fëdor Petrovič Uvarov (1769-1824), promu *general-ad''ûtant* le 19 mars 1801, avait ainsi été reçu commandeur en 1800⁴⁸⁵. Le comte Pavel Andreevič Šuvalov (1777-1823), *general-ad''ûtant* le 7 juillet 1808, avait été reçu dans l'ordre de Saint-Jean après le passage du Saint-Gothard où il fut grièvement blessé. Cette promotion lui était accordée en même temps qu'il recevait la 2^e classe de l'ordre de Sainte-Anne. L'ordre de Malte se trouve

⁴⁸² ŪRKEVIČ E.N., « Konstantin Pavlovič... sočetal redkuû čutkost' i rycarskij obraz myslej i postupkov ». Velikie knâz'â na voennoj službe [« Constantin Pavlovitch conjuguaient une rare finesse et les qualités exemplaires du chevalier tant en pensées qu'en actes. » Les grands-ducs au service militaire] », *Voенно-istoričeskij žurnal*, n° 6, juin 2007, pp. 44-46.

⁴⁸³ ARAKČEEV, « Avtobiografičeskiâ zametki grafa Arakčeeva na prokladnyh belyh listah prinadležavšej emu knigi sv. Evangeliâ [Notices autobiographiques du comte Arakčeev sur les feuilles intercalaires blanches du livre des Saints Evangiles lui ayant appartenu] », *Russkij arhiv* 1866, 4^e année, p. 922.

⁴⁸⁴ La *Svita Ego Imperatorskogo Veličestva*, ou Suite de sa majesté impériale, rassemble les généraux aides de camp de l'empereur, qui reçoivent le titre de *generaly-ad''ûtanty*. L'institution avait été fondée par la tsarine Anne I^{re}, lorsqu'elle désigna pour la seconder et la conseiller sur les questions militaires un *general-ad''ûtant*, qui avait le grade de *general-poručik*. Fonctionnant d'abord de façon informelle, la Suite ne reçoit son existence juridique et son organisation administrative qu'en 1827. Paul I^{er} y adjoint des officiers ayant rang de *polkovniki*, à qui il accorde l'appellation de *Fligel Ad''utanty*. Les premiers furent désignés à sa suite alors qu'il était tsarévitch, en 1775.

⁴⁸⁵ NIKOLAJ Mihailovič (grand-duc), *General-ad''ûtanty imperatora Aleksandra I^{ogo}* [Les *generaly-ad''ûtanty* de l'empereur Alexandre I^{er}], Sankt-Peterburg, Êkspediciâ zagotovleniâ gosudarstvennyh bumag, 1913, pp. 31-32.

ainsi *de facto* uni au système de récompense russe, dans une union personnelle avec le souverain. Le lien entre objectifs de politique extérieure et renouveau du lien entre l'État et les officiers est net.

La réorganisation des ordres de chevalerie russes en 1797 va dans le même sens⁴⁸⁶. L'*ustanovlenie* du 5 avril 1797 précise en effet dans son deuxième article que seul l'empereur peut être grand-maître des ordres de chevalerie de l'Empire⁴⁸⁷. Incarnation de l'État, c'est à lui que revient la mission de distinguer les serviteurs en les récompensant. Paul I^{er} réorganise le cérémonial des remises par le statut des ordres de 1797⁴⁸⁸, avec un grand chancelier à la tête de l'ensemble. Le faste déployé au cours de ces célébrations participe de la mise en scène de la puissance publique dans sa capacité à rendre à chacun selon ses mérites⁴⁸⁹. Les somptueuses tenues des chevaliers de certains ordres, tel l'ordre de Saint-André⁴⁹⁰ ou le décorum entourant l'attribution de l'ordre de Saint-Vladimir⁴⁹¹ participent du spectacle, mais il y a dans ces cérémonies une volonté politique plus forte qu'un simple goût pour le faste des parades de cour. Il s'agit d'une entreprise d'autojustification et d'affirmation d'un lien obligeant moralement ses serviteurs. Les ordres de chevalerie sont alors moins considérés comme la manifestation de l'appartenance à une caste que comme des signes de récompense d'un État qui distingue les plus méritants selon leurs actes et indépendamment de la naissance.

La vision que Paul I^{er} a de la noblesse passe par un lien direct non seulement au service de l'État, mais aussi de sa propre personne. La noblesse est considérée comme le fait du prince, avec tout l'arbitraire que cela suppose, ainsi que le montrent ces propos qui auraient été adressés au *fel'dmaršal* prince Repnin : « Apprenez qu'il n'y a personne

⁴⁸⁶ *Istoričeskij očerk Rossijskikh ordenov i sbornik osnovnyh ordenokij statutov, po poručeniû E.S. Kanclera Rossijskij Imperatorskij i carskih ordenov General-ad''ûtanta Grafa I.I. Voroncova- Daškova [Essai historique sur les ordres russes et recueil des statuts fondateurs des ordres, sur la demande de S.E. le chancelier des ordres impériaux russe, le général-adjutant comte I.I. Voroncov-Daškov]*, 2^e édition, Sankt-Peterburg, 1892, p. 148.

⁴⁸⁷ *PSZ I*, tome XIV, n°17908, 5 avril 1797.

⁴⁸⁸ *Idem* ; A.P. ARAKČEEV, « Avtobiografičeskiâ zametki grafa Arakčeeva na prokladnyh belyh listah prinadležavšej emu knigi sv. Evangeliâ [Notices autobiographiques du comte Arakčeev sur les feuilles intercalaires blanches du livre des Saints Evangiles lui ayant appartenu] », art. cit., p. 924 : 6 septembre 1809.

⁴⁸⁹ DUJIN Nicolas, « État et officiers : usages de la récompense dans l'armée russe (1796-1853) », *Hypothèses 2008*, Publications de la Sorbonne, 2009, pp. 226-227.

⁴⁹⁰ Premier ordre créé en 1698 sous le règne de Pierre le Grand, l'ordre de Saint-André est réservé à la famille impériale et aux plus importants personnages de l'État, tant civil que militaire. Il ne fut décerné qu'à peine plus de mille fois entre 1699 et 1917. Composé d'une seule classe, il se porte à un ruban bleu.

⁴⁹¹ Créé en 1782 par Catherine II, l'ordre de Saint-Vladimir était initialement destiné à récompenser les serviteurs civils, il fut ensuite aussi attribué aux officiers. Composé de quatre classes, il se porte à un ruban de trois bandes noire, rouge, noire.

de considérable en Russie que l'homme auquel j'adresse la parole et pendant le temps que je lui parle.⁴⁹² » Ce faisant, l'empereur Paul tente de briser une vision héréditaire de la noblesse pouvant faire corps contre le souverain. La distinction opérée par l'empereur parmi ses serviteurs est seule pourvoyeuse de noblesse, qui n'a de sens que dans un service de chaque instant. Être noble en Russie pourrait se définir par la possibilité de disposer d'un certain nombre de privilèges, dont l'absence de châtiments corporels est le principal, et d'une perspective de carrière. L'exemption de châtiments corporels est cependant fort fragile. L'article 15 de la charte de 1785 les en préserve certes, mais le tsar se réserve la possibilité d'ôter purement et simplement les droits à la noblesse avant de faire exécuter une telle sentence, comme il l'expose au général Âkobyj en mai 1797⁴⁹³. Selon l'historien Mihail Pokrovskij, cette menace du tsar serait en réalité restée lettre morte, seuls trois cas étant connus sous le règne de Paul I^{er}⁴⁹⁴. Mais la simple existence d'une telle possibilité vient renforcer l'impression d'une fragilité de l'individu face à ses droits. L'appartenance au corps des officiers est dès lors perçue comme un état plus qu'un métier. Paul I^{er} aspire avant tout à faire des serviteurs de l'État, et en premier lieu des serviteurs militaires, de véritables chevaliers, animés d'un esprit noble. Pour l'empereur Paul, le respect de la loi fait la différence entre les sociétés civilisées et les sociétés barbares, mais sa conception de la loi diffère de celle d'un Panin⁴⁹⁵. Pour Paul I^{er}, le socle de la loi offre avant tout légitimité, respect des règles et ordre social. Son exaltation est donc tout à fait compatible avec le principe autocratique.

Cependant, les nouveaux contours du service ne brisent pas une vision déjà dynastique que les nobles peuvent avoir de leur état. Alors qu'il est déjà presque au sommet de sa gloire, Arakčeev refuse la proposition du tsar de faire de sa mère une *stats-dama*⁴⁹⁶, une dame de la cour. Madame Arakčeeva mère, peu habituée aux us de

⁴⁹² Propos de Paul I^{er} cités par Alfred RAMBAUD in *Histoire de la Russie des origines à nos jours*, op. cit., p. 511. Ces paroles semblent avoir été adressées au prince Repnin, selon le comte Fédor Golovkin qui fut maître des cérémonies de Paul I^{er}, in Fédor GOLOVKINE, *La cour et le règne de Paul I^{er}. Portraits, souvenirs et anecdotes*, Paris, Plon-Nourrit, 1905, p. 133.

⁴⁹³ KLOČKOV M.V., *Očerki pravitel'stvennoj deâtel'nosti vremeni Pavla I [Essais sur l'activité gouvernementale à l'époque de Paul I^{er}]*, op. cit., p. 490-491.

⁴⁹⁴ POKROVSKIJ Mihail, *Ruskaâ istoriâ [Histoire russe]*, Moskva, Mir, tome VI, livre VIII, p. 177.

⁴⁹⁵ MCGREW Roderick E., *Paul I of Russia 1754-1801*, op. cit., p. 220.

⁴⁹⁶ ARAKČEEV A., « Avtobiografičeskîâ zametki grafa Arakčeeva na prokladnyh belyh listah prinadležavšej emu knigi sv. Evangelîâ [Notices autobiographiques du comte Arakčeev sur les feuilles intercalaires blanches du livre des Saints Evangiles lui ayant appartenu] », art. cit., p. 925 et FON GËCE P.P., « Knâz' A.N. Golicyn i ego vremâ [Le prince A.N. Golicyn et son temps] », in LÂMINA E.Ê. et DAVYDOVA E.E. (éd.), *Arakčeev : svidetel'stva sovremennikov*, Moskva, Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2000, p. 39.

la cour, vit dans un village, et ne serait pas à son aise aux côtés des dames de la haute noblesse de Saint-Pétersbourg. Tout en mentionnant le fait dans la notice autobiographique qu'il tient dans les pages intercalaires de son évangélaire, Arakčeev ne pouvait accepter sans crainte du ridicule un tel honneur. Le militaire et homme d'État au sommet des responsabilités politiques s'efface devant les contraintes comportementales nobiliaires qu'il ne maîtrise pas totalement. Se superposent donc deux conceptions de la noblesse, qui ont émergé progressivement depuis le règne de Pierre le Grand et qui s'affirment ici dans la tension entre un modèle dynastique et un modèle qui engage le service de chaque individu issu d'une famille nobiliaire.

2- Les congés, une pierre d'achoppement

Manifestant la perception de la position de l'officier comme un état permanent, les congés sont un des axes d'exemplarité définis par la politique impériale. Dans « l'Observation sur l'armée russe » établie par un Français le 2 février 1799, le portrait suivant est fait du corps des officiers russes :

« La plus part [*sic*] n'y est que pour prendre des grades et quitter au plus vite le service, afin de jouir des travaux de ses esclaves. Le sentiment d'honneur, l'amour de la Patrie ne sont point chez eux au-dessus de l'existence. Dans la guerre avec la Suède et le Turc, ces officiers, de qui on ne recevait plus de démission, sollicitoient [*sic*] à servir plutôt contre la Turquie que contre les Suédois, parce que ceux-ci sont fermes et tapent dur. Reste les officiers parvenus et étrangers qui sont ordinairement les Bardeaux des Seigneurs ; ils tiennent l'ordre, les autres se mettent derrière sous le prétexte de maintenir le soldat dans son devoir.⁴⁹⁷ »

Le tsar entend réduire les possibilités de congé, assujettissent les officiers nobles à un service quasi permanent jusqu'à ce qu'ils prennent leur retraite. A la fin du règne de Catherine II, l'obtention d'un congé pour affaires personnelles semblait relativement aisée⁴⁹⁸. En l'espace de quelques semaines après l'avènement de Paul I^{er}, la législation se durcit brusquement. A partir de 1796, une autorisation impériale est requise pour les officiers, quel que soit le temps de congé demandé⁴⁹⁹. Il n'y a pas sur ce point de

⁴⁹⁷ SHD-T, 1M, 1486, document 20 : Observation sur l'armée russe, 14 pluviôse an VII (2 février 1799).

⁴⁹⁸ RGVIA, F. 2, op. 8, ed. hr.1: Rapports du collège de la Guerre, l. 24 : cas du *general-lejtenant* V. Dolgorukov, 6 février 1795

⁴⁹⁹ VORONCOV Semen, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 492.

rupture entre les règnes de Paul et d'Alexandre, le fils renforçant même les dispositions de son père.

Il est de la responsabilité du commandant de l'unité où l'officier sert de vérifier, au moment d'accorder le congé, que ce dernier n'a pas fait de demandes trop fréquentes⁵⁰⁰ et que reste au régiment le nombre d'officiers de même grade prescrit par le règlement. En 1801, un commandant n'est pas autorisé à laisser partir en congé plus de quatre officiers des dragons ou des cuirassiers, six officiers de hussards et trois officiers servant dans des bataillons d'artillerie⁵⁰¹. A l'échelle de l'armée, il ne peut y avoir en congé plus de deux commandants de corps, plus d'un chef de division par corps, d'un brigadier par division, de deux *polkovniki* par division, de deux *štab-oficery* et douze *ober-oficery* dans un régiment d'infanterie, sachant qu'il doit impérativement rester, une fois le congé accordé, au moins cinq *štab-oficery* et au moins quarante-deux *ober-oficery* au régiment. La limite est fixée dans les régiments de cavalerie et les batteries d'artillerie à trois *štab-oficery* et sept *ober-oficery*. Dans tous les cas, un régiment ne doit pas avoir plus d'un officier par compagnie en congé et plus d'un commandant de compagnie en congé par brigade. Les contraintes réglementaires sont donc nombreuses, limitant fortement les autorisations délivrées.

La période où les congés peuvent être pris tient compte des impératifs d'une vie militaire où l'essentiel des campagnes se déroule entre le printemps et le début de l'automne. Ainsi, la loi fixe cette période au 1^{er} septembre-1^{er} avril⁵⁰². Les commandants d'armée sont amenés à réduire ce temps prescrit par la loi, selon les besoins. Le 23 janvier 1808, Koutouzov prend la décision d'interdire les congés après le 15 mars⁵⁰³. Aucun congé ne doit être accordé en temps de guerre ou de préparation de guerre⁵⁰⁴.

Une certaine méfiance s'installe même vis-à-vis des demandes de congé pour raisons de santé. Alors qu'une demande lui avait été adressée à propos d'un officier malade souhaitant pouvoir se rétablir, l'empereur Alexandre avait renvoyé cette réponse

⁵⁰⁰ *Svod Voennyh postanovlenij [Code des arrêtés militaires] (SVP)*, Sankt-Peterburg, Gosudarstvennaâ tipografiâ, 1838, partie II, livre 1, art. 1108.

⁵⁰¹ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17590, § 12.

⁵⁰² *PSZ I*, tome XXIII, n° 17119, avril 1793 et *PSZ I*, tome XXIV, n° 17590 : « Voinskij ustav o polevoj kavelerijskoj službe [Statut militaire sur le service de campagne de la cavalerie] », 29 novembre 1796, § 13.

⁵⁰³ RGVIA, F. VUA, d. 397, č. II, l. 44 : ordre de Koutouzov à A.A. Suvorov sur les congés des officiers, circulaire n° 173, Kiev, 23 janvier 1808.

⁵⁰⁴ *SVP*, partie II, livre 1, art. 1129.

dans la marge : « Interdit. Si c'est nécessaire, il peut demander sa retraite.⁵⁰⁵ » La même vigilance anime les chefs de corps, à l'image de Koutouzov demandant à A.A. Suvorov en mars 1808 que les médecins chargés d'inspecter les officiers de la 9^e division ne retiennent que les cas pour lesquels on ne peut espérer d'amélioration rapide⁵⁰⁶. Des plaintes sont fréquemment déposées concernant des officiers qui prétendent être malades pour allonger leur congé⁵⁰⁷. Le commandant est tenu de présenter à l'inspecteur la liste de demandes de congé et retraite des officiers⁵⁰⁸, en indiquant clairement les causes de la demande. Ne pas revenir à la date prévue, même si ce retard n'est que d'un jour constitue une faute grave, assimilée à la désertion. Les prolongations de congé, même pour blessures, ne sont accordées qu'aux officiers particulièrement méritants, en considération de leur service passé. Les officiers sont tenus de se présenter au délai de leur congé, sous peine d'exclusion du service⁵⁰⁹. Le contrôle des officiers demeure pendant leur temps de congé, puisqu'ils dépendent alors du gouverneur général militaire du lieu où ils se trouvent⁵¹⁰.

La question de fond derrière celle des congés, tant pour l'État que pour les officiers, est celle de la solde éventuellement versée pendant les périodes d'inactivité. En effet, les restrictions apportées aux possibilités de congés visent à pouvoir disposer de serviteurs mobilisables sans limite. La législation sur les soldes change à plusieurs reprises sur ce point⁵¹¹. En 1796, un congé de plus de vingt-huit jours n'est pas payé. En 1802, à l'exception des congés accordés pour blessures qui sont entièrement payés, une prolongation de congé ne saurait donner lieu à rétribution. C'est bien sur cette question que, la même année, le comte Semën Voroncov, ancien officier de la garde impériale et ambassadeur de Russie à Londres (1784-1806) écrit qu' :

« il serait au contraire de la plus grande utilité de choisir les 4 mois où il n'y a plus d'exercice ni de camp., c.a.d. Novembre, Décembre, Janvier, Février, pour accorder de droit à tout officier, de

⁵⁰⁵ Cité par Sergej VOLKOV in *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 196.

⁵⁰⁶ RG VIA, F. 846 (VUA), d. 397, č. II, ll. 147-147 v°.

⁵⁰⁷ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17570, 20 novembre 1796.

⁵⁰⁸ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17590, 29 novembre 1796.

⁵⁰⁹ *PSZ I*, tome XXX, n° 23375.

⁵¹⁰ VLADISLAVLEV Vladimir, *Pamâtnâ kniga voennyh zakononii dlâ štab- i ober-oficerov [Aide-mémoire des lois militaires pour les officiers supérieurs et subalternes]*, Sankt-Peterburg, s.n., 1851, p. 454.

⁵¹¹ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, op. cit., p. 197.

quelque rang qu'il soit, d'aller pour 2 mois, sans perdre ses appointements, vaquer à ses affaires.⁵¹² »

Les limites de congé peuvent se révéler particulièrement délicates pour les officiers de la petite noblesse, disposant de terres à entretenir :

« Mais comme nous n'avons pas de gentilshommes qui ne possèdent rien, et que le plus pauvre a un petit terrain à lui en propre, qui finit par être le refuge de sa vieillesse, il ne peut pas le négliger, et le bien de l'état [*sic*] exige même que celui qui sert ne soit pas dans la malheureuse nécessité de détériorer sa petite fortune.⁵¹³ »

Les règlements formulés sous Paul I^{er} et Alexandre I^{er} tendent à ignorer cette réalité sociale du corps des officiers, réputés pouvoir servir à volonté, sans considération pour leurs intérêts propres hors du service. La durée même des congés accordés pose dès lors problème :

« Depuis la mort trop prématurée de ce grand homme [Pierre le Grand], la Russie s'est étendue de beaucoup, les distances de la frontière au centre sont devenues immenses, et un congé de 29 jours ne serait qu'une permission illusoire.⁵¹⁴ »

Impossible de se rendre sur ces terres dans un délai aussi court. La question des congés interroge directement la manière de penser le rapport de la noblesse au service de l'État. La législation impériale est donc d'abord bâtie avec en tête la référence de la haute noblesse dont les domaines sont de toute façon administrés par des intendants. Selon Voroncov, si l'empereur consentait à assouplir les règles d'obtention des congés, « le service public n'en souffrirait pas, et personne au service ne serait dans le cas ou de négliger ses affaires ou de quitter un service qui le ruine et le tient comme à la chaîne.⁵¹⁵ » La réaction nobiliaire de Voroncov, que celui-ci ne cherche pas à dissimuler, traduit une forme d'incompréhension face au raidissement des conditions de service.

Dans l'esprit des tsars, le service de l'État passe par un contrôle externe et interne de celui-ci sur les militaires sans remettre totalement en cause l'influence de la

⁵¹² VORONCOV Semen, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 491.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 490.

⁵¹⁴ *Ibid.*, pp. 490-491.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 491.

conception que les officiers se font en propre de leur fonction⁵¹⁶. Il apparaît essentiel d'obtenir alors l'assentiment des cadres. Le contrôle politique est prolongé par le contrôle administratif pour faire que les serviteurs de haut rang se plient au modèle d'une sorte de chevalerie. Cependant cela est fort peu compatible avec le contrôle de type administratif qui se développe.

3- L'encasernement des officiers

La conception exigeante du service développée au début du XIX^e siècle suppose chez les serviteurs une unité d'origine bien sûr mais surtout une unité des valeurs sur lesquelles l'éthique se fonde. Tout le paradoxe de cette façon de mettre en lumière un certain nombre de serviteurs méritants est qu'elle récuse à ces derniers le droit de se doter de codes propres. L'encasernement participe de ce contrôle. Selon les représentations que se font Paul I^{er} et son fils, l'armée ne peut être prête au combat que si l'on maintient des conditions de surveillance permanente, qui est la garantie du maintien de la discipline. Et pour ce, il ne faut pas vivre dans des appartements des citoyens. Or, à l'avènement de Paul I^{er}, à l'exception de Saint-Pétersbourg et des places fortes, il n'existe pas à proprement parler de caserne dans l'Empire⁵¹⁷. Les armées campent pendant les exercices qui s'étalent sur quatre mois de l'année, de la mi-mai à la mi-septembre. Le reste du temps, les officiers et les hommes du rang sont cantonnés dans des villages, les généraux commandants les corps d'armées assignant un canton à un régiment. Les officiers subalternes s'établissent dans des maisons modestes de petits gentilshommes ou de prêtres, notamment en Pologne ou en Petite-Russie, les soldats sont logés chez les paysans. Le tsar avait montré l'exemple en construisant des casernes d'abord à Gačina puis à Pavlovsk, où quatre casernes d'officiers et quatre de soldats sont construites entre juillet 1795 et septembre 1796⁵¹⁸. En 1798, Paul I^{er}, toujours sûr que l'expérience de Gačina constitue le fer de lance de la réforme des armées, ordonne aux gouverneurs de proposer une souscription à la noblesse pour la construction de casernes pour les régiments de leurs districts, ceci ne se faisant que sur la base du

⁵¹⁶ FORCADE Olivier sur « Les officiers et l'Etat 1900-1940 », BARUCH Marc-Olivier et DUCLERT Vincent (dir.), *Serviteurs de l'Etat. Une histoire politique de l'administration française 1875-1945*, Paris, La Découverte, « L'espace de l'histoire », 2000, p. 266.

⁵¹⁷ AMAE, MD, RUSSIE, tome XX, f. 38v°.

⁵¹⁸ RGIA, F. 493, op.1, d.100, « O stroenii v Pavlovskoe četireh oficerskikh i četireh soldatskikh kazarm [Au sujet de la construction à Pavlovsk de quatre casernes pour les officiers et de quatre autres pour les soldats] », ll. 1-74.

volontariat⁵¹⁹. Dans le gouvernement de Koursk, la noblesse décide d'ajouter 100 000 roubles de souscription aux 20 000 roubles initialement alloués à la construction d'une caserne⁵²⁰, permettant ainsi de loger l'ensemble du régiment. Mais cet exemple reste rare et l'encasernement reste un objectif à atteindre. La garde en bénéficie le plus rapidement, sur fonds publics : poursuivant l'œuvre de son père, l'empereur Alexandre attribue aux chevaliers-gardes un bâtiment situé entre la rue Voskressenskaâ, la rue Zaharevskaâ et les quais, en juin 1801⁵²¹. De nouvelles casernes y sont aménagées au cours de l'année 1802. Ces bâtiments abritent les bureaux du commandement. Les chevaliers-gardes obtiennent une nouvelle caserne de logement en 1807, mais le bâtiment présente de multiples défauts qui empêchent une installation définitive et une utilisation des lieux conforme au projet initial. Le régiment part au combat en 1812 sans avoir vu d'amélioration. L'État n'est en effet pas en mesure d'assurer l'équipement en casernes sur tout le territoire et de pallier les défauts de chacune. Il a donc recours aux bonnes volontés privées, d'où des disparités nettes dans l'Empire.

En engageant un contrôle de la vie militaire dans ses aspects les plus matériels, Paul I^{er} entend façonner l'unité du corps des officiers par le contrôle quotidien que la caserne permet. Mais cela empêche en grande partie ces hommes de penser leur rôle indépendamment de l'État et ne laisse en réalité que peu de place aux idées chevaleresques de Paul I^{er}. L'empereur Alexandre, qui y voit un moyen de mieux maîtriser l'armée, confirme et renforce les dispositions de son père.

B- Le nécessaire recours aux roturiers

Si les dispositions prises par Paul I^{er} et confirmées dans un premier temps par Alexandre I^{er} relèvent d'une logique de service identifiable, elles n'en sont pas moins inapplicables compte tenu des difficultés de recrutement et de formation des cadres militaires. L'oukase de 1798 provoque en effet tout d'abord un mouvement de purges des régiments.

⁵¹⁹ *PSZI*, tome XXV, n° 18 365, oukase du 10 février 1798 : « po dobrovol'noj skladke. »

⁵²⁰ KLOČKOV M.V., *Očerki pravitel'stvennoj deâtel'nosti vremeni Pavla I [Essais sur l'activité gouvernementale à l'époque de Paul I^{er}]*, op. cit., p. 489.

⁵²¹ LETIN Sergei, *The Russian Imperial guards*, Sankt-Peterburg, Slavia, 2005, p. 257.

1- Rétroactivité de l'oukase de 1798 : un mouvement de purges

En décembre 1800, en application rigoureuse de la disposition d'avril 1798, les régiments de la garde sont littéralement « purgés » de leurs roturiers. Les officiers d'origine roturière rejoignent la catégorie des *odnodvorcy*⁵²². Cet état social forme une catégorie intermédiaire entre la noblesse et la paysannerie servile. En effet, il s'agit en principe de paysans libres qui possèdent une ferme, mais le groupe comprend aussi les gens de service qui n'appartiennent pas aux classes de la Table des Rangs. Sans perdre tous les droits acquis par le service, ils se voient refuser l'accès à la noblesse héréditaire, puisque leurs droits à promotions se trouvent alignés sur les droits des volontaires, *vol'noopredelâûsie*, c'est-à-dire des militaires de condition libre qui, sans y être obligés par leur état, ont choisi la carrière des armes.

Afin d'éviter des contestations nées des tensions entre les paramètres considérés pour établir les droits à promotion, c'est-à-dire entre service, origine sociale et formation, l'État accorde des privilèges aux sous-officiers roturiers qui pourraient prétendre à une promotion dans le corps des officiers et qui en sont privés. Une dragonne d'argent, des chevrons d'or ou d'argent ajoutés à leur uniforme manifestant symboliquement leurs mérites et, plus matériellement, une solde équivalente aux deux tiers de celle d'un *praporşik* viennent montrer la différence de service avec le reste des sous-officiers et marquer ainsi une distinction. Surtout, les sous-officiers non promus sont exemptés de peines corporelles, comme ils l'auraient été s'ils avaient effectivement accédé aux grades d'officiers. S'ils servent encore pendant cinq ans, ils peuvent de plus prétendre à une pension, tandis que ceux qui sont promus officiers doivent encore servir douze ans avant d'y avoir droit⁵²³. La pratique du gouvernement consiste donc à rendre l'absence de promotion plus attractive économiquement et à tasser les récriminations éventuelles face aux avantages accordés à la noblesse. Ces candidats peuvent de même, en atteignant le plus haut grade des sous-officiers, remplir les fonctions en l'absence de leur officier.

⁵²² *PSZI*, tome XXVI, n° 19696, 23 décembre 1800.

⁵²³ BRANT P., « Proizvodstvo nižnikh činov v oficery [La promotion des hommes du rang aux grades d'officiers] », *Voennyi Sbornik*, n°31/6, juin 1863, pp. 477-480.

2- Une situation de pénurie

Si cette décision est en cohérence avec la volonté de susciter un corps uni socialement et culturellement, se pose d'emblée une difficulté peu aisée à surmonter. Comment assurer le complément des effectifs de sous-officiers ensuite ? Au début l'année 1797, quatre cents sous-officiers nobles servant dans les régiments de la garde Preobraženskij, Semënovskij, Izmajlovskij et de la garde à cheval sont transférés dans l'armée : ils fournissent ainsi quatre-vingt deux *praporšiki*, cent sept *podporučiki* et deux cent onze *poručiki*⁵²⁴, afin de combler les vacances des régiments de l'Empire. La majorité des sous-officiers nobles promus ont été inscrits dans un régiment de la garde à un âge précoce, entre six et treize ans ; au moment de leur promotion et de leur transfert dans l'armée, ils ont entre quinze et vingt ans. Ils n'ont en fait pratiquement jamais été en service actif. La plupart sont des nobles aux faibles revenus qui ne pouvaient que difficilement tenir financièrement une carrière ultérieure dans la garde impériale⁵²⁵. Se pose donc à la fois une question quantitative et qualitative face aux besoins de l'armée en cadres.

Les apports de la garde et des écoles sont en effet loin de suffire. En 1798, on compte sept cent trois vacances de postes d'officiers, trois cent quatre-vingt quatre dans des garnisons, deux cent soixante sept dans des unités d'infanterie, et cinquante deux dans la cavalerie⁵²⁶. C'est l'ensemble de la politique de rationalisation et d'amélioration de la gestion du personnel militaire qui se trouve compromise, faute de cadres pour l'appliquer. Les chefs de corps expliquent ces vacances par le fait qu'il n'y a pas assez de sous-officiers nobles dignes d'être promus⁵²⁷, leur devoir étant aussi de veiller à la qualité des cadres. Les chefs complètent donc d'eux-mêmes en promouvant des enfants d'officiers subalternes. Le reproche que ces chefs font aux sous-officiers nobles repose sur le fait qu'ils ont été inscrits en bas-âge et qu'ils n'ont pour beaucoup qu'une très faible expérience militaire⁵²⁸. L'étude de cas particuliers éclaire cette analyse : dans le

⁵²⁴ RGVIA, F. 4, op. 10/15, sv. 687, ll. 489-490.

⁵²⁵ PRUDNIKOV Ū., « Komplektovanie oficerskogo korpusa ruskoj armii v 1794-1804 gg. [Recrutement du corps des officiers de l'armée russe en 1794-1804] », *Vestnik Moskovskogo Universiteta*, n° 2, 1972, p. 63.

⁵²⁶ RGVIA, F. 26, op. 1/52, d. 46, ll. 504-505

⁵²⁷ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 23, ll. 324-328ob.

⁵²⁸ PRUDNIKOV Ū., « Komplektovanie oficerskogo korpusa ruskoj armii v 1794-1804 gg. [Recrutement du corps des officiers de l'armée russe en 1794-1804] », art. cit., p. 64.

régiment de garnison de Riga⁵²⁹, on dénombre quatorze vacances de *praporšiki*. Or personne n'a les aptitudes requises pour être promu. En effet, si le régiment compte vingt-cinq sous-officiers nobles, ces derniers ont été inscrits dans les années 1790, entre sept et treize ans et ne connaissent que bien peu le service militaire. Quatre-vingt huit sous-officiers sont roturiers mais, pour cinquante cinq d'entre eux, il s'agit de fils de soldats, entrés au service à l'âge de quinze ans et ayant servi entre cinq et douze ans avant d'obtenir leur premier grade de sous-officier. Ils disposent ainsi d'une expérience allant de cinq à quinze ans comme sous-officier. Quatorze sont d'origine paysanne, quatre sont « fils de sergent » et trois d'entre eux ont vu leur père devenir officier dans ce même régiment, mais après leur naissance, ils sont donc placés au même rang que les fils de soldats. Beaucoup ont eu une expérience militaire réelle au cours des campagnes de l'armée russe⁵³⁰. Des cas identiques se rencontrent dans d'autres régiments, tels que le régiment de garnison de Vil'manstrand⁵³¹ ou le régiment de garnison de Balašov⁵³². Un vivier de recrutement est donc bien présent dans ces régiments, mais la législation empêche en principe d'y avoir recours.

Ponctuellement, les commandants d'unité répondent à ce délicat problème des vacances par des arrangements et quelques tours de passe-passe. Le 6 mai 1802, le général Mihel'son rapporte que dans le régiment de dragons de Smolensk, peu de sous-officiers nobles sont aptes à passer officier. Il n'y aurait selon ses dires pas même un seul sous-officier noble susceptible d'être promu *fanen-ûnker* tant le niveau général de ces hommes est déplorable. Le général demande donc à ce qu'on lui envoie des sous-officiers des bataillons de garnison d'Ahtâr et de Perekop⁵³³ afin de remplir les vacances par des hommes dignes d'être promus. Des échanges, des mutations ont donc lieu, résolvant ponctuellement des situations tendues, sans mettre un terme au problème à l'échelle de l'armée. Or nous avons vu que cette pratique n'était pas encouragée par les règlements militaires, puisqu'elle venait perturber les promotions à l'ancienneté. Les unités demandent, en désespoir de cause des élèves des écoles d'orphelins militaires, qui viennent d'être réorganisées sous le règne de Paul I^{er}. Pour la première fois de façon aussi nette, les commandants de régiments ont recours aux officiers issus des écoles de l'État. Le virage est pris qui assure une reconnaissance par les officiers de la valeur de

⁵²⁹ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 26, ll. 114-115.

⁵³⁰ RGVIA, F. 11, op. 6, d. 28, ll. 55-105ob.

⁵³¹ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 65, l. 408.

⁵³² RGVIA, F. 9, op. 12/86, sv. 90, d. 140, ll. 1-3.

⁵³³ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 142, l. 136.

l'instruction qui y est dispensée. Mais ces élèves-officiers sont trop peu nombreux pour répondre aux besoins d'une armée dont les effectifs vont croissants. En 1802, 1064 sous-officiers de l'armée reçoivent leur commission⁵³⁴. Ils sont 1069 en 1804⁵³⁵. Cette année-là, seuls 218 officiers promus sont issus de la garde ou des corps de cadets⁵³⁶. Or ces promotions ne font que compenser les pertes en effectifs. Cette même année, 1001 officiers sont admis à la retraite sur leur demande, dix le sont pour raisons disciplinaires, et 53 meurent en service.

L'armée russe se trouve, en l'espace de quelques mois en situation de pénurie, ce que remarque aussi le grand-duc Constantin⁵³⁷. Trop de vacances restent non comblées, laissant des régiments incomplets faute de candidats susceptibles d'être promus officiers selon les dispositions légales. Au début de l'année 1799, le régiment de garnison de Revel demande l'envoi de *praporšiki* pour combler six vacances. L'unité ne compte alors que deux sous-officiers nobles, qui ne servent que depuis un mois. Or il y a des sous-officiers issus des enfants d'officiers subalternes, qui servent déjà comme *podpraporšik*, mais le commandant « n'a pas l'audace⁵³⁸ » d'aller contre la législation en leur accordant leur brevet d'officier. Pris entre deux feux, les directives du tsar et la nécessité de tenir leur régiment avec les moyens humains dont ils disposent, les officiers se trouvent dans une situation délicate. La tension entre ces deux critères joue sur l'efficacité au quotidien des unités russes.

3- Des formes de contournement des directives impériales sur le terrain

Certains font donc délibérément le choix d'aller contre les directives impériales. A la fin de l'année 1799, dans le bataillon d'artillerie du *general-major* Rezvoj sont admis comme officiers six *fejerverker* de 1^{re} classe : cinq sont fils de soldats et ont entre 28 et 36 ans. Ils sont entrés au service entre 1781 et 1787. Ils savent lire et écrire en russe, connaissent leur arithmétique, les premiers éléments de géométrie. Un seul parmi eux est un fils de paysan. Au service depuis 1781, il a 48 ans⁵³⁹. Ces démarches sont ponctuelles, timides à l'échelle de l'armée, mais montrent que les commandants d'unité

⁵³⁴ RGVIA, F. 26, op.1/152, d. 142, ll. 159-160, d. 160, ll. 241-242, d. 168, ll. 319-321, 407-408, 549-550, d. 170 ll. 487-488, F. 29, op. 153, d. 330, ll. 60-74, 77.

⁵³⁵ RGVIA, F. 11, op. 6, d. 39, ll. 3-370.

⁵³⁶ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 257, ll. 354-359, d. 258, ll. 689-690.

⁵³⁷ *Ibid.*, ll. 25-27.

⁵³⁸ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 45, l. 406 : « ne osmelivaetsâ. »

⁵³⁹ RGVIA, F. 26, op. 1/152, d. 64, ll. 181-191.

ne peuvent que difficilement suivre les volontés de l'empereur. En 1799, au total dans l'ensemble des régiments de l'armée, 1349 personnes sont promues officiers⁵⁴⁰, dont 82 comme *podporučiki* depuis les *fel'dfebely*, sous-officiers issus des *raznočincy*⁵⁴¹. Il faut ajouter à ce chiffre environ 500 officiers issus de la garde, des cadets, et de la Maison des orphelins⁵⁴².

Les directives données en haut lieu rencontrent des résistances, parfois liées à des convictions personnelles sur le métier militaire. Mais ce sont surtout des problèmes pratiques qui obligent les commandants de régiment à prendre des initiatives. En janvier 1798, l'empereur Paul fait remarquer au *general-major* prince Bagration que sur la proposition qu'il a envoyée concernant la promotion du sous-officier Gontarev, il n'a pas précisé s'il était noble⁵⁴³. Il peut s'agir d'un oubli, comme si Bagration considérait ce fait comme une évidence, mais le souci qu'a le tsar d'obtenir cette précision pousse à s'interroger sur la réalité d'application des directives impériales. En 1803, le ministère de la Guerre est ainsi amené à refuser l'accès aux grades d'officier à six sous-officiers ayant servi pendant douze ans dans le régiment de hussards d'Ol'viopol'. Ils ont servi le temps réglementaire mais parce qu'ils se trouvaient être d'origine roturière et ukrainienne, et ce bien que leur avancement ait été proposé par le grand-duc Constantin Pavlovitch en personne⁵⁴⁴.

Parmi les rares commandants de régiment qui se risquent à présenter des roturiers, se trouvent les commandants d'unités séparées ou d'élites. En février 1799, le commandant du 4^e régiment chasseurs, le *podpolkovnik* Barclay de Tolly, futur ministre de la Guerre d'Alexandre I^{er}, présente d'abord trois sous-officiers nobles, mais l'un d'eux n'a pas servi pendant trois ans. Il ne peut donc prétendre à une promotion parmi les officiers, n'ayant pas suffisamment été formé. Ne disposant plus de sous-officiers nobles, Barclay de Tolly se trouve face à un dilemme. Il faut combler cette vacance tout en tenant compte des règlements. Il présente alors à la place de ce sous-officier à l'expérience trop réduite un fils de marchand de Derpt, âge de 26 ans, qui sert depuis

⁵⁴⁰ RGVIA, F. 11, op. 1/100 ; d. 45, ll. 1-724.

⁵⁴¹ WIRTSCHAFTER Elise, « The Groups Between : Raznochintsy, Intelligentsia, Professionals », in LIEVEN Dominic (dir.), *Cambridge History of Russia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, tome II, pp. 245-263.

⁵⁴² RGVIA, F. 26, op.1/152, d. 63, ll. 564-565n d. 65, ll. 151-154n d. 67, l. 111.

⁵⁴³ RGVIA, F. 29, op. 153v, d. 7, ll. 15v°.

⁵⁴⁴ RGVIA, F. 4, op. 17/37, sv. 31, ll. 51-57, 59, cité par Ū. PRUDNIKOV, in « Komplektovanie oficerskogo korpusa russkoj armii v 1794-1804 gg. [Recrutement du corps des officiers de l'armée russe en 1794-1804] », art. cit., p. 62.

1788⁵⁴⁵. Maître en son régiment, le *podpolkovnik* agit en fonction d'impératifs pratiques et techniques, quitte à aller contre les dispositions prévues par la loi. Il n'agit pas par opposition de principe envers les directives supérieures, mais par réalisme dans la gestion de son unité.

En 1803, Alexandre réaffirme officiellement la possibilité pour les roturiers de passer aux grades d'officiers. La participation de la Seconde coalition avait déjà conduit à faire tomber en désuétude la décision d'avril 1798 et la perspective des guerres à venir ont renforcé l'idée qu'il fallait abandonner cette pratique⁵⁴⁶. Mais si le tsar a attendu deux ans avant de revenir sur cette mesure paternelle, c'est qu'il en partage aussi les raisons profondes concernant le comportement attendu de la part des officiers. Le retour à la pratique de promotions des roturiers permet de rétablir l'équilibre des régiments. Le régiment des dragons de l'Ordre militaire a approximativement assuré ses effectifs à la veille de la guerre patriotique.

Etat du régiment des dragons de l'Ordre militaire en mai 1812⁵⁴⁷

Escadrons	Officiers supérieurs	Officiers subalternes	Sous-officiers	Hommes du rang	Réserve
1 ^{er} du <i>polkovnik</i> comte Gudovič	1	10	11 2	123 10	34 1
2 ^e du <i>rotmistr</i> Grigorovskij		7	13	124 10	8
3 ^e , vacant	1	6	14	122 10	6
4 ^e du <i>podpolkovnik</i> . Štachelberg	1	6	11 2	113 21	8
Sous total	2 1	29	49 4	482 51	56 1
total	3	29	53	533	57
Postes vacants		1	3	10	

Les vacances sont réduites aux effets incontournables du fonctionnement d'une armée, entre les départs à la retraite, les décès en service et les autorisations de congé.

⁵⁴⁵ RGVIA, F. 4, op. 10/15, sv. 691, ll. 174-175, sv. 690, d. 82, ll. 95-96.

⁵⁴⁶ GLINOECKIJ Nikolaj, « Istoričeski očerk razvitiâ oficerskih činov i sistemy činoproizvodstva v ruskoi armii [Essai historique sur le développement des grades d'officiers et le système de promotion dans l'armée russe] », *Voennyj Sbornik*, n° 174, 1887, p. 278.

⁵⁴⁷ GRIGOROVICĀ A. [*polkovnik*], *Istoriâ 13^o dragunskago Voennago Ordena general-fel'dmaršala grafa Miniha polka [Histoire du 13^e régiment de dragons de l'ordre militaire du general- fel'dmaršal comte Miniha]*, Sankt-Peterburg, Golike et Vil'borg, 1907, tome I, p. 11.

Le contrôle s'exerce donc directement sur le comportement des officiers vis-à-vis de leur unité qu'ils ne peuvent plus quitter librement. Un éthos de service s'est bel et bien mis en place par cette législation. Cependant, cet esprit nouveau entre en confrontation avec les pratiques nobiliaires qui posaient une certaine liberté par rapport à l'État.

Mais l'empereur conserve l'esprit de la décision de son père, dans la mesure où il entend privilégier pour les nouveaux promus roturiers des fonctions administratives moins prestigieuses, telles que celles d'auditeurs ou d'administrateurs du commissariat⁵⁴⁸. En effet, ce retour au modèle pétrovien confirme parallèlement le rétablissement de la charte de 1785. Il ne peut donc être entièrement interprété comme une mesure favorable aux roturiers. En privilégiant les tâches administratives, il s'agit surtout d'éviter de placer ces derniers en situation de commandement et de confronter ainsi ces hommes à des situations les amenant à donner des ordres à des officiers d'origine sociale plus élevée. Il ne saurait être question toutefois de refuser de récompenser le mérite de ces hommes de basse extraction. En 1808, il est acquis que ceux qui n'auraient pu être promus faute de poste vacant peuvent obtenir une double solde⁵⁴⁹. Au même moment, les obligations d'ancienneté pour les clercs et le personnel subalterne sont portées à vingt ans. Or ce sont ces éléments qui ont normalement le plus de qualification pour ce genre de postes.

Le corps des officiers restait toutefois un lieu de refuge pour la noblesse. Depuis 1775, les nobles qui n'avaient pas atteint le grade d'officier perdaient leur droits de vote dans les assemblées provinciales⁵⁵⁰. La nécessité de passer officier encourageait donc des phénomènes de cooptation, les commandants d'unité restant maîtres de présenter prioritairement des candidats nobles à la promotion. Parmi les sous-officiers, il est un groupe nettement défini par les règlements militaires, les *ûnker*. Le *ûnker* est un jeune noble, séparé formellement et juridiquement du reste des sous-officiers, qui sert dans le rang pendant deux ou trois ans⁵⁵¹, le temps de se former à la vie militaire⁵⁵². Ayant bénéficié d'une éducation privée, parfois très peu avancée, les *ûnker* font ici leur

⁵⁴⁸ *PSZ I*, tome XXVIII, n° 20914, 27 août 1803.

⁵⁴⁹ *PSZ I*, tome XXX, n° 23009, 10 mai 1808, n° 23378, novembre 1808, n° 24015, novembre 1809.

⁵⁵⁰ MIKABERIDZE Alexander, *The Russian Officer Corps in the Revolutionary and Napoleonic Wars. 1792-1815*, *op. cit.*, p. XXXI.

⁵⁵¹ En 1822, le délai de service pour les *ûnker* est fixé à quatre ans : *PSZ I*, tome XXXVIII, n° 29013.

⁵⁵² *SVP*, partie I, livre III, art. 778, 805, 818-819.

formation véritable⁵⁵³. En 1800, ils sont appelés *podpraporšiki* dans l'infanterie, et à partir de 1802, *ûnkerà* dans la cavalerie, l'artillerie et les chasseurs de l'infanterie légère⁵⁵⁴ : bien qu'ils servent sans commission, ils sont bien distincts du reste des sous-officiers roturiers. Leur fonction est celle d'un auxiliaire, appelé à reprendre le drapeau au combat dès lors que les *praporšiki* ne sont plus en mesure de le porter⁵⁵⁵. L'oukase de 1796 leur donne la priorité pour les promotions⁵⁵⁶, les faisant systématiquement passer devant les sous-officiers chevronnés mais roturiers. S'ils atteignent les grades de sous-officiers⁵⁵⁷, les nobles progressent donc vite et ne regardent pas les autres sous-officiers comme des pairs⁵⁵⁸. Le Statut de 1796 sur le service dans les régiments d'infanterie établit un délai minimal de trois ans de service avant qu'ils puissent être promus officiers⁵⁵⁹. Les sous-officiers nobles en bénéficient prioritairement, tandis que les autres *sosloviâ* se voient astreints à des durées de service plus importantes, courant à douze ans⁵⁶⁰, toujours selon le règlement de 1796. La pratique, bientôt sanctionnée par la loi, établit des droits plus précis en fonction de l'origine : douze ans pour les fils de paysan⁵⁶¹, huit pour les fils d'*odnodvorec*, du clergé et de soldats⁵⁶². Selon les chiffres établis par l'historien Dmitrij Celorungo, 20% des officiers ont attendu en réalité moins de trois ans avant d'obtenir leur promotion⁵⁶³. La composition sociale des sous-officiers montre ainsi l'importance de l'accès à l'éducation dans la promotion sociale⁵⁶⁴. En effet, la différence de traitement qui est faite entre *sosloviâ* de roturiers est

⁵⁵³ Les *ûnkerà* peuvent être rapprochés des vélites des armées napoléoniennes. Cf. sur ces derniers, CROYET Jérôme, « Les vélites de la Garde impériale », in *Napoléon I^{er}*, n° 33, juillet-août 2005, pp. 46-53 ou bien encore *Les mémoires du sergent Bourgogne 1812-1813*, introduction et notes de Marcel Spivak, Paris, Hachette, 1978, 414 p.

⁵⁵⁴ ŠEPELEV L.E., *Činy, zvaniâ, i tituly v Rossijskoj imperii [Rangs, appellations et titres dans l'Empire de toutes les Russies]*, Leningrad, Nauka, 1977, p. 31.

⁵⁵⁵ *Ustav vojskij o dolžnosti Generalov-fel'dmaršalov, i vsego generaliteta, i pročih činov, kotorye pri vojske nadležat' byt', i onyh vojskij delah i povedeniâh [Statut militaire sur les fonctions des généraux-fel'dmaršaly, de tous les officiers généraux et d'autres grades, qu'il faut aux armées, et de leurs actions militaires et de leurs comportements]*, op. cit., p. 138.

⁵⁵⁶ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17 534.

⁵⁵⁷ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17 588 : *Ustav o polkovoj pehotnoj službe [Statut sur le service en régiment d'infanterie]*. Le règlement militaire de 1796 exige des soldats, pour être promus sous-officiers, qu'ils sachent lire et écrire, se soient distingués par la bravoure et aient été en service pendant au moins quatre ans.

⁵⁵⁸ WIRTSCHAFTER Elise, *From Serf to Russian Soldier*, op. cit., p. 43.

⁵⁵⁹ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17 588.

⁵⁶⁰ *Idem*.

⁵⁶¹ *PSZ I*, tome XVI, n° 12 289.

⁵⁶² *PSZ I*, tome XVII, n° 12 543 1766 et *PSZ I*, tome XXVII, n° 20542.

⁵⁶³ CELORUNGO Dmitrij, « Opyt komp'ûternoj obratovki dannyh formulârnnyh spisok oficerov – učastnikov Otečestvennoj vojny 1812 g. [Essai de traitement informatique des données des états de service des officiers ayant combattu lors de la guerre patriotique de 1812] », in *Otečestvennââ vojna 1812 goda. Istočniki. Pamâtniki. Problemy, 1995-1996 [La guerre patriotique de 1812. Sources, Monuments. Problèmes, 1995-1996]*, Borodino, 1997, p. 138.

⁵⁶⁴ WIRTSCHAFTER Elise, *From Serf to Russian Soldier*, op. cit., p. 43.

essentiellement fondée sur les possibilités d'accès très inégales à l'éducation primaire et à la formation militaire.

Intenable dès le départ, l'interdiction de promouvoir aux rangs d'officiers les roturiers est contournée, par la force des choses plus que par volonté de tenir tête au pouvoir impérial. Cette référence à un modèle nobiliaire est cependant autre chose qu'un attachement à un état, de la part de Paul I^{er} comme de celle de son fils. La référence à la noblesse sert surtout à fonder une nouvelle éthique du service s'appuyant sur une haute rigueur morale et sur une grande efficacité.

II- Les véritables enjeux de la réforme : une moralisation du service

Ayant défini la noblesse comme une norme comportementale plus que comme un état installé, Paul I^{er} peut entreprendre de façonner un corps d'officiers réputés vertueux et honnêtes dans leur comportement. La moralisation du service va de pair avec un contrôle croissant sur la vie régimentaire. Si Alexandre I^{er} va revenir sur certaines pratiques établies par son père, il va poursuivre des objectifs similaires.

A- Un processus d'unification : le contrôle de la gestion des régiments

La centralisation et l'accroissement des prérogatives du collège puis du ministère de la Guerre ont constitué les premières étapes d'une reprise en mains changeant considérablement la vie des régiments et le rôle des officiers en tant que relais de l'action de l'État. La politique de Paul I^{er} vis-à-vis des officiers est plus complexe qu'il ne pourrait y paraître. Au cours de la seule année 1797, cinq cent soixante quatorze officiers ont été exclus des listes régimentaires pour ivrognerie ou pour paresse : parmi eux, on trouve de nombreux officiers subalternes, mais aussi des représentants de la plus haute hiérarchie militaire, tels que le *general-major*

Bogdanov⁵⁶⁵, les *brigadiry* Âzykov et Hvostov, ou des représentants de la haute noblesse, tels le *podpolkovnik* Štachel'berg, les *majory* Mengden et Ul'ânov⁵⁶⁶.

Dans les mémoires qu'il rédige sur trois de ses campagnes au service de la Russie, Alexandre-Louis Andrault de Langeron oppose en permanence la situation des régiments russes sous Catherine II et celle qu'il a pu observer sous Paul et Alexandre I^{er}⁵⁶⁷. Sans toujours préciser le contenu des directives fixées par les deux empereurs, il compare l'autonomie des *polkovniki* commandant des régiments et usant de cette autonomie pour opérer toutes sortes d'abus sous Catherine II, au caractère fonctionnarisé des chefs d'unités dans la première moitié du XIX^e siècle. Cependant, il ne faudrait pas conclure hâtivement à une corruption généralisée de l'armée en 1796, ni *a contrario*, au caractère vertueux des chefs militaires au XIX^e siècle. Compte tenu de l'immensité du territoire, des difficultés de l'approvisionnement, des ajustements *ad hoc* sont nécessaires et les commandants souvent obligés de prendre des libertés avec les règlements pour assurer l'approvisionnement de leur régiment au quotidien. Entre improvisation quotidienne et corruption, la frontière est bien mince⁵⁶⁸. Même un officier foncièrement honnête ne peut toujours observer les règles pour assurer l'approvisionnement de son unité.

1- Responsabilisation des *polkovniki* en situation de commandement

Eloignés des capitales, soumis à des inspections très épisodiques, les commandants de régiment tendent à se comporter en propriétaire de leurs unités. S'ils n'achètent pas leur brevet comme cela peut se pratiquer dans certaines armées d'Europe occidentale, la fonction de commandant de régiment est à la jonction entre le commandement militaire et la gestion économique et humaine. C'est à eux qu'il appartient de gérer au mieux l'approvisionnement en armes, munitions, nourriture, fourrage et habillement, de veiller à l'entretien des chevaux, etc. Le témoignage de

⁵⁶⁵ « Imennoj ukaz Voennoj kolegii [Oukase nominatif du collège de la Guerre] », *Russkaâ starina*, 1873, tome XXXIII, livre 12, pp. 961-962.

⁵⁶⁶ RGVIA, F. 2, op. 13, d. 127, l. 161 ob et ll. 311-312. « Immenoj ukaz Voennoj kolegii [Oukase nominatif du collège de la Guerre] », art. cit., pp. 961-962.

⁵⁶⁷ Cf. l'ensemble de ses annotations à ses mémoires contenus dans AMAE, MD, Russie, tomes XX à XXV.

⁵⁶⁸ BEYRAU Dietrich, *Militär und Gesellschaft im Vorrevolutionären Russland*, Köln-Wien, Böhlau Verlag, 1984, pp. 309-432 et WIRTSCHAFTER Elise, « The Lower Ranks in Peacetime Regimental Economy of the Russian Army, 1796-1855 », *Slavonic and East European Review*, n° 64/1, janvier 1986, pp. 40-65.

Langeron vise en premier lieu les *polkovniki* qui, par leur position sont les plus à même de puiser dans les caisses du régiment. Une modification de la gestion des régiments en 1763 leur avait confié la haute main sur l'économie du régiment⁵⁶⁹, leur laissant la part belle face aux peu fréquentes inspections du collège de la Guerre. Nous avons vu quel portrait idéal Dmitriev-Mamonov dressait du parfait *polkovnik*⁵⁷⁰. En creux s'y lisait déjà une critique des abus que pouvaient commettre ces hommes au quotidien.

La première explication relevée par les officiers eux-mêmes est la modicité des soldes versées au regard des obligations de service. Les appointements perçus par les officiers « ne suffisent pas physiquement à leur entretien⁵⁷¹ ». Langeron va encore plus loin, écrivant :

« Enfin la modicité des appointements des officiers russes, ne leur permettant pas physiquement de subsister, on serait forcé de doubler leurs gages, si on ne savait pas que les colonels les aident souvent et les nourrissent. Le général Numsen tenait ainsi table ouverte pour ses officiers. Il est donc indispensable en Russie, et même très avantageux pour le gouvernement, que les colonels ayent [*sic*] des profits pour entretenir leurs Régiments, et leurs officiers ; mais si les profits passent six mille Roubles dans un bataillon de chasseurs, 10 000 dans un Régiment d'Infanterie et 15 000 dans un Régiment de grenadiers et enfin 25 000 dans un Régiment de cavallerie [*sic*], ils deviennent des abus.⁵⁷² »

Les *polkovniki* devaient ainsi garantir le fonctionnement sans recevoir pour ce faire de fonds particuliers.

Le phénomène atteignait une telle ampleur, selon Langeron, que ces *polkovniki* en venaient à craindre de passer dans le corps des officiers généraux. Les possibilités de fortune y étaient moindres, l'autonomie étant plus restreinte qu'à la tête d'un régiment, et la perspective d'avoir des comptes à rendre sur la gestion passée refroidissait les aspirations à des promotions. Même si le témoignage vise surtout à montrer la rigueur de l'administration des empereurs Paul et Alexandre, il est corroboré par d'autres sources. Sergej Alekseevič Tučkov (1767-1839) décrit différentes façons de détourner les fonds régimentaires⁵⁷³. Tout achat est susceptible de donner lieu à une pratique condamnable. Ainsi, sur la nourriture des chevaux, ils « cherchent à acheter à un prix

⁵⁶⁹ VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 472.

⁵⁷⁰ Cf. *supra*, chapitre introductif.

⁵⁷¹ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 32.

⁵⁷² *Ibid.*, f. 49.

⁵⁷³ TUČKOV Sergej, *Zapiski Sergeja Alekseeviča Tučkova, 1766-1808 1808 [Ecrits de Sergej Alekseevič Tučkov, 1766-1808]*, édité par K. Voenskij, Sankt-Peterburg, Svet', 1908, p.9

moindre que ce qu'on leur donne⁵⁷⁴ » ; soit ils se rendent coupables d'intimidation envers les fournisseurs, soit ils se risquent à acheter des produits de mauvaise qualité empochant au passage un bénéfice par rapport aux dotations dont ils disposent.

Il était cependant un point sur lequel un *polkovnik* se devait d'être intraitable et irréprochable : l'argent de l'*artel'* des soldats. L'*artel'* était un système de mise en commun par les soldats, permettant bien souvent d'améliorer l'ordinaire. L'administration militaire y trouvait aussi son compte, puisque les soldats étaient moins portés à désertier. Langeron affirme qu'« un officier qui y prendrait de l'argent, sans le consentement du soldat, ou qui ne pourrait remplacer celui qu'il aurait emprunté, serait dégradé.⁵⁷⁵ » Si ce recours est nécessaire, le *polkovnik* peut certes se livrer à un emprunt. Langeron ajoute ainsi, dans une note postérieure :

« En 1796, en Pologne lorsque les régiments restèrent onze mois sans recevoir ni gages, ni nourriture, les colonels furent forcés pour entretenir les chevaux de leurs Régiments d'emprunter aux arteles [*sic*]. Je pris quatre à cinq mille roubles au vingt compagnies de mon régiment. Non seulement les soldats y consentirent, mais la plupart des compagnies m'envoyèrent plus d'argent que je n'avais demandé et refusèrent mes lettres de change. Lorsque l'on nous paya, je remplis exactement mes engagements. Mais plusieurs colonels jouèrent [*sic*] l'argent reçu, le perdirent, ne payerent [*sic*] pas l'artele [*sic*], et furent très malheureux dans la suite [*sic*].⁵⁷⁶ »

Sous Alexandre I^{er}, on relève le cas du futur général M.A. Miloradovič (1771-1825), qui commandait le régiment d'Apšeron avec le grade de *polkovnik* avant la guerre de 1812, est révélateur de ces pratiques. Il avait dilapidé les sommes allouées à son régiment⁵⁷⁷. Il se livra alors à plusieurs manœuvres pour masquer sa mauvaise gestion : il engagea les trompettes d'argent reçues en récompense par son régiment et surtout, il vola une partie de l'argent déposée dans l'*artel'* des soldats. Langeron, qui rapporte l'affaire dans ses écrits, s'étonne que l'empereur Alexandre I^{er} n'ait rien fait, lui qui avait fait dégrader des *kapitany* qui n'avaient pris que 100 ou 200 roubles de l'*artel'* : l'empereur semble habituellement intraitable sur ce chapitre.

Si un nombre non négligeable d'officiers supérieurs profitent de ce système, les officiers subalternes semblent souffrir de ces abus. Ainsi le *štabs-kapitan* d'artillerie

⁵⁷⁴ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 46 v^o.

⁵⁷⁵ *Ibid.*, f. 33.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, ff. 33-33v^o.

⁵⁷⁷ AMAE, MD, Russie, tome XXII, f. 17.

V.A. Suhovo-Kobylin, servant au moment du passage d'Arakčeev au ministère de la guerre (janvier 1808-janvier 1810) se plaint-il en ces termes :

« Le vol et le désordre étaient poussés dans notre armée à un frontière incroyable : les commandants prenaient l'argent des soldats pour les répartir dans les villages. Dans les magasins de réserve, ils entreprenaient de faire le décompte des sacs avec de la farine et il arrivait fréquemment que les sacs fussent en partie remplis de sable.⁵⁷⁸ »

On voit donc qu'un besoin de contrôle est exprimé par les officiers subalternes eux-mêmes. L'État ne peut ignorer ces appels.

Le corps des inspecteurs fut créé sous Pierre le Grand. Dès son avènement, Paul I^{er} renforce les dispositions de contrôle⁵⁷⁹. Toute l'armée est divisée en inspections, avec à leur tête un inspecteur de rang général. On en compte quatorze à partir de 1809⁵⁸⁰ : Saint-Pétersbourg, la Finlande, Moscou, Liflând, Smolensk, Lituanie, Brest, Kiev, l'Ukraine, le Dniestr, la Crimée, le Caucase, Orenbourg et la Sibérie. L'inspecteur perçoit, en plus de la solde liée à son grade, deux mille roubles annuels, ainsi que six ou huit chevaux lorsqu'il part inspecter les régiments. Dans cette tâche, il est assisté d'un aide de camp, choisi parmi les officiers subalternes. Sous peine de perdre son grade, un commandant de régiment répond du complet en hommes et chevaux des régiments de son inspection⁵⁸¹. Les régiments que l'inspecteur contrôle doivent fournir sur sa demande tous les documents nécessaires, tant les listes régimentaires que les comptes de l'unité. Il lui appartient d'observer l'habillement, les vivres, le nombre de chevaux, leurs races et leur état etc. Les rapports sont présentés au tsar le 1^{er} de chaque mois, par l'intermédiaire de ses *general-ad''ûtanty*.

Du fait des difficultés matérielles à mener des inspections régulières, la responsabilité véritable du contrôle des finances régimentaires incombait aux généraux

⁵⁷⁸ SUHOVO-KOBYLIN V.A., « Vospominaniâ [Souvenirs] », *Russkij arhiv*, n° 2, 1906, p. 437: « Vorobstvo i bezurâdica byli dovedeny v našem vojske do neveroâtnyh granic : načal'niki brali den'gi s soldat, čtob raspuskat' ih po selam. V zapasnyh magazinah prinimalis' sčedom kuli s mukoj, i okazyvalos' začastuû, čto čast' kulej napolnena peskom. »

⁵⁷⁹ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17590, 29 novembre 1796 : Voinskij ustav o polevoj kavalerijskoj službe, chapitre XXII : O vlasti i vliânii Inspektorov vojsk [Du pouvoir et de l'influence des inspecteurs des armées].

⁵⁸⁰ BESKROVNYJ Lûbomir, *Otečestvennâ vojna 1812 goda [La guerre patriotique de 1812]*, op. cit., p. 193.

⁵⁸¹ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17590, 29 novembre 1796 : Voinskij ustav o polevoj kavalerijskoj službe, chapitre XXII : O vlasti i vliânii Inspektorov vojsk [Du pouvoir et de l'influence des inspecteurs des armées].

commandant les brigades et les divisions auxquelles appartenaient ces unités. Or, ces généraux n'étaient pas en mesure d'intervenir contre ces abus :

« Les généraux, oubliant qu'ils ont été autrefois colonels, se fâchent quelquefois contre ces employés ; mais ceux-ci finissent toujours par appaiser [sic] leurs chefs, et au bout de quelques tems, se retirent dans de beaux villages, qu'ils ont achetés [sic] aux Dépens de l'Impératrice.⁵⁸² »

On atteint ainsi une situation de coresponsabilité générale, où une seule affaire révélée suffirait à faire tomber tout un groupe d'officiers supérieurs et généraux. Le caractère bureaucratique du contrôle exercé n'en compromet pas moins son efficacité. En effet:

« deux fois par an, tous les officiers viennent signer, que tout a été fourni, et employé dans les règles. Ils peuvent le refuser, s'ils ne sont pas satisfaits, et dans ce cas, ils embarrasseraient [sic] fort le colonel ; mais il est rare que ce cas arrive : ordinairement intimidés ou gagnés par leur chef, ils signent aveuglément, ou s'ils chicanent un peu, ceux qui se permettent trop d'abus, c'est souvent pour en tirer quelque rétribution après laquelle ils font tout ce qu'on veut.

Ces précautions, ces signatures rendent tous les officiers responsables, et devraient arrêter les abus ; mais au contraire ils les entretiennent, et les multiplient. Il faudrait en jugeant un colonel, juger tous les officiers ; on aime mieux ne condamner personne, et tous restent impunis.

J'observerai encore qu'il n'y a pas de pays, ou il y ait autant de précaution contre les abus, qu'en Russie, et point, ou l'on commette autant. Cette quantité de papiers [sic], la nécessité d'écrire et de compter sans cesse, font des colonels, de vrais procureurs, et un chef brave, bon officier, mais qui ne sait que se battre, et bien mener son régiment contre les ennemis, est un très mauvais colonel en Russie.⁵⁸³ »

Le système lie tout le monde dans ces malversations et la chaîne hiérarchique à l'intérieur du régiment rend toute contestation très délicate, l'avancement de chacun en dépendant. Alors qu'il est ministre de la Guerre de 1808 à 1810, Arakčeev renforce cette orientation. Les commandants de régiment ne peuvent excéder dans leurs dépenses les budgets qui leur ont été accordés par le trésor et leurs dépenses doivent correspondre très exactement aux indications reçues⁵⁸⁴.

⁵⁸² AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 12.

⁵⁸³ *Ibid.*, ff. 36-v°-37.

⁵⁸⁴ *PSZ I*, tome XXX, n° 22777, 25 janvier 1808 et n° 23205, 5 août 1808.

L'action de Barclay de Tolly en tant que ministre de la Guerre sous Alexandre I^{er} va, elle aussi, dans le sens d'un plus grand contrôle. Dans le portrait que Langeron fait de lui, il insiste sur ce trait de caractère et cette volonté en tant qu'homme d'État :

« Personne ne possédait, à un aussi haut degré que lui, les talens [*sic*] de détail et d'administration intérieure d'une armée : sur ce point la Russie lui a les plus grandes obligations : c'est à lui qu'on a dû, dans cette guerre, la parfaite organisation des armées de réserve et des dépôts de recrues, qui ont sans cesse entretenu les armées agissantes et réparé leurs pertes. Son impitoyable sévérité, sa froide dureté, qui s'étendait sur tous les individus soumis à ses ordres, rendait chacun très attentif à remplir ses devoirs : il avait su [*sic*] inspirer une si salutaire terreur aux employés des vivres, de l'habillement et des hopitaux que ces misérables, la honte et le fléau des armées russes, n'osaient plus se livrer à leurs dépradations accoutumées, et que les troupes [*sic*] ne manquèrent jamais de tout ce qui leur était nécessaire, même à 2000 verstes de leur frontière.⁵⁸⁵ »

Mais l'action d'un ministre de la Guerre ne saurait suffire pour éradiquer des traditions aussi solidement implantées. On n'est donc que peu surpris de voir les officiers de la génération suivante prendre chaque prise d'armes avec une grande minutie, montrant que si la situation n'est pas devenue aussi rigoureuse que celle que décrit Langeron, les tentatives de moralisation ont conduit les officiers à être plus vigilants lorsqu'ils succèdent à un commandant d'unité. Alors qu'il doit prendre le commandement d'un escadron sous le règne d'Alexandre I^{er}, N.N. Raevskij examine méticuleusement le nombre d'hommes, de chevaux, de munitions et compare les données administratives à ses propres constats⁵⁸⁶. Des pratiques nouvelles se mettent effectivement en place, les officiers intégrant peu à peu les exigences de probité. Si le problème des malversations reste une plaie récurrente, le corps intègre peu à peu des réflexes de contrôle.

La législation vise à faire des officiers de simples exécutants, des courroies de transmission des directives de l'État. La part d'autonomie qui leur était accordée, principalement en raison des difficultés pratiques, tend donc à être réduite. La référence à la noblesse comme base du corps est ainsi un moyen de faire passer une éthique de service où dominant la probité et le désintéressement.

⁵⁸⁵ AMAE, MD, Russie, tome XXV, document 3, f. 148.

⁵⁸⁶ Lettre de N.N. Raevskij à A.N. Raevskij, le 12 février 1824, Ol'sana, in RAEVSKIJ P.M. (éd.), *Arhiv Raevskih [Archives de la famille Raevskij]*, Sankt-Peterburg, Aleksandrov, 1908, tome I, p. 237.

2- Les « chefs » de régiment : une centralisation aux effets pervers

L'institution de la fonction de « chef », ou selon la translittération russe « *šef* », de régiment est apparue comme un ajout bien inutile à la plupart des officiers russes. Il est curieux que l'empereur Paul ait défini cette fonction, en janvier 1797⁵⁸⁷, alors qu'il était en train de rationaliser le cursus militaire et d'épurer la hiérarchie militaire des grades qui ne correspondaient plus aux nécessités du temps. La fonction de *šef* vient en effet s'ajouter à celle de commandant de régiment, sans que la vocation de ces derniers ait évolué. Il faut y voir en réalité une volonté de contrôler plus directement les régiments en établissant les *šefy* comme représentants directs de l'empereur. L'effort de centralisation implique pour Paul I^{er} une personnification de la gestion des affaires, d'où une contradiction qui se fait jour assez vite. Si les observateurs étrangers soulignent le recul des mauvaises pratiques dans l'armée, ils soulignent aussi le fait que la personnalité du tsar pèse de façon directe sur cette évolution. Ainsi Caillard, diplomate français qui avait été dépêché par la République en 1797 pour rencontrer Panin, écrit-il en 1800 :

« on oserait difficilement chercher à tromper grossièrement comme auparavant un Prince qui se fait une occupation capitale de son état militaire, qui voit par ses yeux, qui partage les détails avec ses propres enfans auxquels il a inspiré ses goûts, qui punit exemplairement et avec la plus grande promptitude tout délit militaire qui vienne à sa connaissance.⁵⁸⁸ »

L'empereur Paul semble alors incarner, avec l'appui de sa famille et tout premier lieu des grands-ducs Alexandre et Constantin, la justice immanente qui vient frapper tout officier manquant à ses devoirs. Cependant, l'implication personnelle du tsar se révèle un handicap à la consolidation de l'État. En effet, le contrôle tatillon qu'il impose l'éloigne des affaires purement politiques qui sont de son ressort. A propos des congés, Voroncov souligne le paradoxe de l'autorisation impériale :

« Ce qui est le plus étonnant, c'est l'usage qui s'est introduit, que personne du militaire ne puisse s'absenter pour 24 heures sans avoir la permission directe du Souverain. Comment le Souverain peut-

⁵⁸⁷ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17720, 9 janvier 1797.

⁵⁸⁸ *AMAE*, MD, Russie, tome XXXII, document 3 « Coup d'œil sur l'état politique de la Russie, par le citoyen Caillard, frimaire an IX (décembre 1800). f. 11.

il perdre son tems [*sic*] si précieux à l'état dans des occupations aussi au-dessous de lui, et qu'il soit obligé de lire une foule de paperasses qui ne consistent que dans des demandes pareilles, et qu'il perde encore le tems [*sic*] qu'il faut pour donner les résolutions à ces demandes.⁵⁸⁹ »

La gestion centralisée de l'armée, reposant théoriquement sur l'empereur seul, qui semble être aux empereurs la garantie de son efficacité, compromet donc les efforts de contrôle. En effet, en subordonnant en définitive et en pratique un grand nombre de décisions, y compris sur des dossiers routiniers, à l'examen personnel de l'empereur, on reproduit la lenteur administrative tant décriée. La machine administrative des affaires militaires y perd sa raison d'être et s'alourdit encore du fait des immanquables retards dus à ce contrôle tatillon.

A la différence des commandants de régiment, qui sont pour l'essentiel des *polkovniki*, les *šefy* ont rang d'officier général⁵⁹⁰. Ils constituent un lien direct entre l'autocratie et le commandant effectif de l'unité. Ils coiffent et contrôlent la vie régimentaire selon les nouvelles réglementations. Ces *šefy* se doivent de montrer l'exemple, en particulier dans la mobilisation de leur suite. Les généraux ne doivent plus avoir qu'un seul aide de camp, quand Zubov, dernier favori de la Grande Catherine en avait deux cents. Paul I^{er} s'attaque aux marques extérieures dont jouissaient les officiers les plus élevés en grade.

Cependant, les officiers généraux remplissant cette charge étant généralement choisis dans la très haute noblesse, la fonction de *šef* se réduit bien souvent à une nomination honorifique, ce qui s'amplifie sous Alexandre I^{er}. Le grand-duc Constantin fut nommé au régiment Izmajlovskij⁵⁹¹, le jeune comte Mihail Semenovič Voroncov se trouvait à la veille de 1812, *šef* du régiment d'infanterie de Narva. Etant officiers généraux ils ont souvent d'autres fonctions de commandement dans des divisions, corps d'armées ou dans les organes centraux. Ils sont donc éloignés de leurs régiments⁵⁹² et rares sont les chefs à effectuer de fréquentes inspections. A la création du poste de chef, le régiment de dragons d'Ingermanland reçoit ainsi comme *šef* le *general-major*

⁵⁸⁹ VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 491.

⁵⁹⁰ *PSZI*, tome XXV n° 18470, 8 avril 1798 et n° 18725, 31 octobre 1798.

⁵⁹¹ ŪRKEVIČ E.N., « Konstantin Pavlovič... sočetal redkuû čutkost' i rycarskij obraz myslej i postupkov ». Velikie knâz'â na voennoj službe [« Constantin Pavlovitch conjugait une rare finesse et les qualités exemplaires du chevalier tant en pensées qu'en actes. » Les grands-ducs au service militaire] », art. cit., p. 45.

⁵⁹² VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 477.

Polivanov⁵⁹³. L'empereur a désigné en sa personne un militaire chevronné, blanchi sous le harnais. Polivanov a en effet pris part à toutes les campagnes de la guerre contre l'Empire ottoman entre 1787 et 1791, il a fait partie des troupes qui ont combattu les insurgés polonais. Il a gravi tous les échelons de la hiérarchie militaire : *kapral* en 1766, il passe officier, avec le grade de *kornet* en 1773. Il sert dans la garde à cheval avant d'être transféré aux cheveu-légers d'Elizavetgrad en 1787, en tant que *polkovnik*. Il passe dans le corps des officiers généraux en 1794, aux carabiniers de Tchernigov. D'autres régiments reçoivent au contraire des chefs arrivés par esprit courtisan.

Pour accentuer la reprise en main et affirmer l'existence d'un lien d'autorité, les régiments prennent le nom des *šefy*, à l'opposé de la tradition russe initiée sous Pierre le Grand, qui faisait que les régiments étaient nommés d'après leur province de rattachement. L'abolition des appellations territoriales pour les régiments est prononcée dès le mois de novembre 1796⁵⁹⁴, elle est renouvelée en janvier 1797⁵⁹⁵ et régulièrement rappelée au cours de l'année suivante, comme si l'administration impériale peinait à la faire appliquer⁵⁹⁶. Misant ainsi sur l'autorité personnelle du chef pour opérer une reprise en main et un contrôle des unités, cette mesure a été difficilement accueillie, par les officiers comme par les hommes du rang. L'institution même rencontre des oppositions très nettes de la part de certaines personnalités, militaires comme civils. Le comte Semen Voroncov ne mâche pas ces mots. A propos des réformes militaires engagées par l'empereur Paul, il écrit à Alexandre I^{er} :

« Mais de toutes les innovations, la plus nuisible et qui n'a d'autre raison que celle d'une imitation servile du service prussien, c'est celle des chefs des régiments ; parce qu'elle rend nulle l'autorité du colonel, qui perd tout son poids et son influence sur les officiers et soldats, quoique ce soit lui qui mène le régiment devant l'ennemi, car le général se trouve quelquefois absent. Un autre mal, qui dérive de la même source, est qu'il faut avoir autant de généraux qu'il y a de régiments dans l'armée, ce qui est aussi inutile qu'embarrassant et coûte des sommes immenses à l'état non seulement en pure perte, mais au grand détriment du service.⁵⁹⁷ »

⁵⁹³ GENIŠTA V.I. et BORISEVIČ A.T., *Istoriâ 30^{go} dragunskago Ingermanlandskago polka 1704-1904 [Histoire du 30^e régiment de dragons d'Ingermanland 1704-1904]*, Sankt-Peterburg, Berežlivost', 1904-1905, tome I, p. 95.

⁵⁹⁴ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17587, 29 novembre 1796 et n° 17720, 9 janvier 1797.

⁵⁹⁵ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17 720, 9 janvier 1797.

⁵⁹⁶ *PSZ I*, tome XXV, n° 18 470, 8 avril 1798, n° 18 725, 31 octobre 1798.

⁵⁹⁷ VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 476.

La création des chefs de régiment, qui se réfère au modèle prussien, engage l'autorité même du commandant de régiment. Loin de résoudre le problème des prévarications et de limiter les possibilités de détournement des *polkovniki*, l'institution des chefs favorise d'après lui les pratiques illégales :

« Ces chefs, ayant l'économie du régiment entre leurs mains, peuvent en abuser cruellement aux dépens du trésor du commissariat, et quand on voudrait même rétablir l'ordre économique établi par Pierre le Grand, je doute qu'un inspecteur du commissariat oserait trop scruter l'état d'un régiment dont le chef serait un feld-maréchal ou général d'infanterie.⁵⁹⁸ »

La prééminence de grade sur les inspecteurs contribuerait à desservir le but de contrôle des régiments. Les *šefy* ne feraient ainsi que reproduire les pratiques que l'on cherchait à éradiquer, avec de surcroît l'assurance de l'impunité face aux organes de contrôle centraux. La politique de rationalisation des récompenses s'en trouve elle aussi compromise :

« Il y a encore une observation à faire sur ce sujet : c'est qu'un général commandant une armée ou un corps détaché, sera toujours partial pour le régiment dont il est le chef ; il lui donnera les meilleurs quartiers et l'exposera le moins possible devant l'ennemi et à chaque affaire il le recommandera comme celui qui s'est le plus distingué, ce qui mécontentera naturellement tous les autres.⁵⁹⁹ »

Le clientélisme en serait le fruit logique, introduisant plus nettement encore des phénomènes de cour à l'intérieur de l'institution militaire. On voit donc les obstacles matériels auxquels se heurte cette politique de centralisation, obstacles créés par l'empereur lui-même dans une volonté de contrôle accru des armées.

Dans la mesure où les documents administratifs portent légalement le nom du commandant, c'est bien les pratiques propres à l'armée, le nom que les officiers donnent au quotidien à leur unité qui sont visés. La mesure posait bien un problème pratique puisque les unités changeaient ainsi de nom très fréquemment, brisant d'une certaine façon le capital mémoriel dont étaient porteurs les hommes qui y servaient et compliquant considérablement la visibilité des mouvements internes à l'armée. Ainsi, Voroncov rapporte-t-il l'anecdote suivante, à propos de soldats qui avaient fait partie du

⁵⁹⁸ *Idem.*

⁵⁹⁹ *Idem.*

corps expéditionnaire débarqué en Hollande en 1799. Il rappelle les dispositions prises au début du XVIII^e siècle concernant le nom des régiments :

« Pour mieux attacher les soldats aux drapeaux sous lesquels ils combattaient, [Pierre le Grand] donna le nom des provinces aux régiments russes, et ces régiments avaient dans leurs drapeaux les armes des provinces dont ils portaient le nom. Par là le soldat croyait appartenir à l'état, servant dans une troupe qui portait le nom d'une partie de cet état ; au lieu que, quand les régiments portent le nom des généraux, ces mêmes soldats croient [*sic*] appartenir à ces individus qui sont les chefs et donnent les noms aux régiments.⁶⁰⁰ »

Voroncov attaque les décisions impériales sur le champ même qu'elle visait : le service de l'État. La personnalisation du commandement que suppose l'institution des chefs compromet la perception d'un État intemporel, permanent, incarnant la Nation au-delà des règnes. En d'autres termes, c'est la moralisation même du service qui se trouve compromise dans la mesure où la personnalisation symbolique du lien commandant-régiment renforce les habitudes non vertueuses, les chefs considérant les régiments comme leur propriété. A l'appui de sa démonstration, Voroncov cite un échange qu'il eut avec des soldats appartenant au corps expéditionnaire envoyé en Hollande par l'empereur dans le cadre de la Seconde coalition :

« J'ai vu à l'hôpital à Portsmouth des soldats, pendant que j'eus le malheur de commander le corps revenu de l'expédition de Hollande, auxquels ayant demandé de quels régiments ils étaient, j'ai reçu pour réponse : *Prežde byl takogo-to polku* [Auparavant, il y avait le régiment d'untel] (en me nommant le nom ancien du régiment), *a teper' ne znaû, batûška, kakomu-to Nemcu dan polk ot Gosudarâ* [et à présent, je ne sais plus, petit père, à quel Allemand quelconque le Souverain a donné ce régiment], et il me disait cela en poussant un profond soupir. Une autre considération majeure, de laquelle dérivait l'émulation des régiments quand ils portaient les noms des provinces, c'est que ce nom ne changeait jamais, et que les actions illustres des dits régiments se conservaient par tradition dans toute l'armée et servaient d'aiguillon aux autres. Qui ne sait pas que les régiments Astrahanskij i Ingermanlandskij se sont toujours plus distingués qu'aucun autre dans les guerres sous Pierre le Grand ? Toute l'armée russe sait que le premier régiment de grenadiers a décidé le gain de la bataille de Grossjägersdorf ; que ce même régiment et celui de troisième grenadiers se sont plus distingués qu'aucun autre à la bataille de Zorndorf ; que le régiment de Rostow a fait des prodiges de valeur à la bataille de Palzig ; que le premier régiment de grenadiers a décidé du gain des batailles de Francfort et de Kagoul. Tous ces

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 470.

régiments savaient par tradition la gloire qui était attachée à leurs noms, et ils étaient jaloux de la conserver.⁶⁰¹ »

L'idée d'un honneur lié à la continuité de l'histoire d'une unité, dans laquelle on peut se reconnaître, revient aussi dans ces propos. Cette mémoire, les officiers comme les soldats, peuvent s'en emparer et s'en enorgueillir. Elle œuvre donc à l'émulation, au désir de se sacrifier face au poids de l'histoire dont chacun se sent dépositaire. Les affrontements avec la France vont renforcer ses ressorts.

Le 22 mars 1801, dix jours après son avènement, Alexandre I^{er} rétablit la dénomination des régiments selon leurs villes de stationnement⁶⁰². Les officiers supérieurs et généraux perdent ainsi ce caractère de commandement personnel pour être des fonctionnaires soldés. Alexandre I^{er} renouait ainsi avec l'esprit de l'armée de Pierre le Grand⁶⁰³. Mais il n'en abandonne pas pour autant l'impératif de moralisation poursuivi par son père.

B- Moralisation du service : la justice militaire à l'œuvre

Les premiers mois de règne de Paul I^{er} sont marqués par les purges des créatures de Potemkin. Indéniablement, le nouveau tsar mène une vengeance personnelle contre les amants de sa mère. Mais les renvois dépassent ce cercle : 340 généraux, 2261 officiers d'état-major perdent leur charge entre 1796 et 1801⁶⁰⁴. Si beaucoup sont assez rapidement réhabilités, ce choix massif donne un ton de tyrannie et d'arbitraire au règne du nouveau tsar. Le fait qu'ils touchent les grands noms de l'aristocratie donne un caractère exemplaire à ces mesures, donnant l'impression de renvois ciblés. Or ces purges spectaculaires cachent une série de mesures plus quotidiennes, où s'exprime avant tout un souci d'appliquer les règlements militaires à la lettre : dans les cas peu graves, les sentences restent dans le cadre strict du service au régiment. Ainsi le *poručik* Mihajlo Petrovič Lukin, qui avait été convaincu de consommation excessive d'alcool dans le temps de service, ne reçoit-il qu'une punition bénigne, la cour militaire se

⁶⁰¹ *Ibid.*, pp. 470-471.

⁶⁰² *PSZ I*, tome XXVI, n° 19 809, 31 mars 1801.

⁶⁰³ *PSZ I*, tome IV, n°2319, 1711.

⁶⁰⁴ KEEP John, *Soldiers of the Tsar, Army and Society in Russia, 1462-1874*, *op. cit.*, p. 246.

contentant, dans son jugement du 11 juin 1799⁶⁰⁵ de lui faire monter la garde pendant un mois. Cependant ces renvois ne sont que les préludes à une réorganisation plus globale de l'esprit même du service de l'État, que poursuit Alexandre I^{er}.

1- Le rôle de l'auditorat-général

Une des clés de la moralisation tient dans une des nouvelles institutions qui se sont créées au sein du collège de la Guerre, ont été maintenues dans le nouveau ministère des Forces terrestres, et qui ne manquent pas d'intervenir : l'auditorat général (*General-auditorat*), mis en place en janvier 1797, avec à sa tête le *general-lejtenant* Šahovskoj. Sa vocation est de juger les cas majeurs impliquant des officiers ou les affaires concernant tout militaire mais dépassant les droits de juridiction classique. La nouvelle institution se révèle particulièrement puissante, dans la mesure où elle dispose d'un pouvoir de révision de l'ensemble des mesures envers tous les grades d'officiers inférieurs à celui de *polkovnik* et à tous les nobles servant dans le rang, à l'exception de la garde impériale⁶⁰⁶, qui dispose de droits juridictionnels particuliers. Les officiers dont les cas ont été déférés auprès de l'auditorat peuvent encourir la dégradation et donc, dans certains cas, la perte de la noblesse.

Le statut de 1716 divisait les étapes de la justice militaire en deux : l'enquête préalable (*sledstvie*) et le jugement (*sud*)⁶⁰⁷. En théorie, un suspect, même arrêté, est présumé innocent, jusqu'à ce qu'un jugement soit prononcé par la cour. Ce principe est en pratique souvent ignoré⁶⁰⁸. On ne demande pas au défendeur comment il veut plaider. Lui-même ne peut consulter son dossier, sauf demande particulière : c'est au moment de passer en jugement devant la cour que l'accusé peut savoir précisément de quelle faute on l'accuse⁶⁰⁹. En moyenne, seuls 4% des militaires jugés sont acquittés⁶¹⁰. Dans la pratique, il n'est donc pas rare de considérer un accusé *ipso facto* comme coupable. La

⁶⁰⁵ RGVIA, F. 489, op. 1, d. 6399, ll. 103.

⁶⁰⁶ PSZ I, tome XXIV, n° 17588, 29 novembre 1796, n° 17719, 9 janvier 1797 et XXIV n° 17757, 24 janvier 1797.

⁶⁰⁷ SOFRONENKO K.A. (éd.), *Pamâtniki russkogo prava [Monuments du droit russe]*, tome VIII, Moskva, Gosudarstvennoe izdatel'stvo ūrindičeskoj literatury, 1961, pp. 579-631.

⁶⁰⁸ KEEP John, « The Case of the Crippled Cadet : Military Justice in Russia under Nicholas I », *Canadian Slavonic Papers*, n° 28, 1986, p. 42.

⁶⁰⁹ SVP, partie II, §§105, 356-57, 364.

⁶¹⁰ RGVIA, F.1, op. 1, t. 3, d. 6020, f. 20v : « Otčet o sostoianii voenno-sudnoj časti za poslednee 25-letie [Compte-rendu sur l'état de la justice militaire au cours des 25 dernières années] », . Les calculs sont ceux de John KEEP in « The Case of the Crippled Cadet : Military Justice in Russia under Nicholas I », art. cit., p. 43.

procédure est néanmoins très lourde : elle demande d'établir les preuves, de confronter les témoins, etc.

L'accusation des officiers d'un grade inférieur à celui de *polkovnik* doit être menée par un inspecteur ou par le tsar en personne, c'est-à-dire non par leur supérieur direct mais bien hors de la chaîne de commandement dont ils dépendent. L'inspecteur, s'il en a été chargé, rapporte l'affaire à l'auditeur général. Mais ces mesures laissent encore trop de place aux prérogatives impériales, l'empereur étant toujours en mesure d'influencer l'issue de l'action de la justice militaire. Sous le ministre de la Guerre Arakčeev, l'auditeur n'agit plus que comme une courroie de transmission, tandis que pour les roturiers, l'issue des affaires est décidée comme à l'accoutumée par la bureaucratie du *General Auditoriat*. La distinction des cas accroît encore les différences de traitement entre nobles et roturiers.

Si l'historiographie retient surtout sur ce chapitre les excès du règne de Paul I^{er}, les objectifs de moralisation et de tenue au service ne cessent pas d'être mis en avant sous le règne d'Alexandre I^{er}. Le nouvel empereur accorde l'amnistie à certains officiers et en restaure un bon nombre dans leur fonction. En 1802, il nomme à cet effet une commission chargée de réexaminer les cas litigieux⁶¹¹. A la tête de l'auditorat, il nomme le *general-lejtenant* S.I. Salagov, réputé plus libéral que Šahovskoj. Pour remplir les fonctions d'auditeurs, il recommande à Salagov de désigner « des gens avec des sentiments, un sens de l'honneur et une bonne connaissance de la loi.⁶¹² » Les chevilles ouvrières de la justice militaire sont des sous-officiers. Des mesures sont prises pour élever leur statut⁶¹³, afin à la fois de leur assurer le respect et la déférence de la part des officiers soumis à la justice mais aussi d'empêcher qu'il soit aisé de les corrompre. Ces mesures ne conduisirent toutefois pas à des changements significatifs avant les années 1830.

2- En creux des sentences, le portrait d'un officier-modèle

Paul I^{er}, allant contre les dispositions concernant le service de la charte de 1785, veut humilier les officiers, même pour de petites infractions, en leur montrant la fragilité de leur position de serviteurs. Les textes établis par Catherine II avaient fait de la

⁶¹¹ *PSZ I*, tome XXVII, n° 20206 31 mars 1802.

⁶¹² *PSZ I*, tome XXVIII, n° 21134, 22 janvier 1804.

⁶¹³ *PSZ I*, tome XXVIII, n° 21904, 8 septembre 1805.

noblesse un corps disposant de privilèges judiciaires importants. Le nouvel empereur donne le changement de ton à peine deux mois après son accession au trône. Le *praporšik* Rožkov, reconnu coupable d'avoir prononcé des « paroles impertinentes » contre l'empereur et les icônes, voit son cas porté devant l'auditeur-général. En tant que noble, il dispose de garanties et ne peut encourir de trop fortes peines, même pour un blasphème. Le tsar Paul considère qu' « à partir du moment où la noblesse est bafouée, le privilège ne s'applique plus⁶¹⁴ ». La formule est intéressante et souligne une fois de plus le lien qu'établit Paul entre noblesse et esprit chevaleresque. La noblesse n'est pas qu'un état donnant droit à des privilèges dans la société et devant l'État, c'est une position qui oblige à un certain comportement. Cette disposition est généralisée par le décret du 13 avril 1797⁶¹⁵ et est désormais applicable à tout officier noble. En 1800, le *kapitan* Kirpičnikov, servant dans une garnison, est accusé d'avoir battu et insulté un sous-officier. Reconnu coupable, il perd son grade et est passé par les baguettes entre deux rangées de mille hommes⁶¹⁶. Les officiers qui avaient été soumis à des peines corporelles, ne pouvaient plus rester en service en principe, à moins d'une dégradation complète. Mais Paul I^{er} a du mal à appliquer sa conception étroite des privilèges de la noblesse.

La justice militaire intervient aussi lorsque les officiers se livrent à des duels, y compris au nom de la défense de leur honneur, sur le modèle nobiliaire. C'est pour respecter le capital humain que la justice militaire se met en branle. Sur ce point, l'empereur se plaît à rappeler à l'ordre l'administration militaire lorsque celle-ci fait preuve de trop de clémence. A la fin de l'année 1796, le *praporšik* Hvostov tue d'un coup de pistolet Ivanov. Par le rescrit impérial du 14 janvier 1797⁶¹⁷, signé du comte Saltykov, il se voit condamné à perdre son grade, son appartenance à la noblesse et à être inscrit à vie comme simple soldat dans le régiment d'infanterie de Selengin. L'affaire aurait pu en rester là, mais le collège de la Guerre avait « osé justifier ce crime

⁶¹⁴ Cité par John KEEP, « No Gauntlet for Gentlemen : Officers' Privileges in Russian Military Law 1716-1855 », art. cit., p. 177.

⁶¹⁵ *PSZ I*, tome XXIV, n° 17916, 13 avril 1797 et VIŠ N., « Telesnye nakazaniia v voiskakh i ih otmena [Les punitions corporelles dans les armées et leur suppression] », *Voennyi sbornik*, n° 10, 1904, p. 140.

⁶¹⁶ ŠIL'DER Nikolaj K., *Imperator Pavel I : istoriko-biografičeskij očerk [L'empereur Paul I^{er} : essai historico-biographique]*, op. cit., p. 432.

⁶¹⁷ Rescrit impérial du 14 janvier 1797 reproduit par M.V KLOČKOV in *Očerki pravitel'stvennoj deatel'nosti vremeni Pavla I [Essais sur l'activité gouvernementale à l'époque de Paul I^{er}]*, op.cit., p. 292 : « Koz'modem'ânskoj štatnoj komandy praporšika Hvostova, zastrelivšago iz pistoleta do smerti novokrešena iz čeremis' Ivanova povelevaem, liša činov i dvorânstva, napisat' večno v râdovye v Selenginskij pehotnyj polk, voennoj že kollegii, kotoraâ mneniem svoim staralas' opravdat' sie prestuplenie, dokazyvaâ, čto onoe budto by učineno ne iz zlogo umysla, delaetsâ vygovor za neuvaženie žizni čelovečskoj. »

de son propre chef en indiquant qu'il avait été commis par mégarde, sans mauvaise intention. » L'empereur donna donc un avertissement pour « non-respect de la vie humaine. »

Les sentences prononcées par l'auditorat-général présentent une unité de logique plus grande que le caprice apparent de l'empereur laisserait entendre. Ainsi, juste après sa création, l'auditorat-général voit remonter cent douze affaires au cours de l'année 1797⁶¹⁸. Dès 1797, l'auditeur-général rend 111 jugements⁶¹⁹, dans des cas allant du faux témoignage lors d'une inspection aux vols de biens de l'État ou de subalternes.

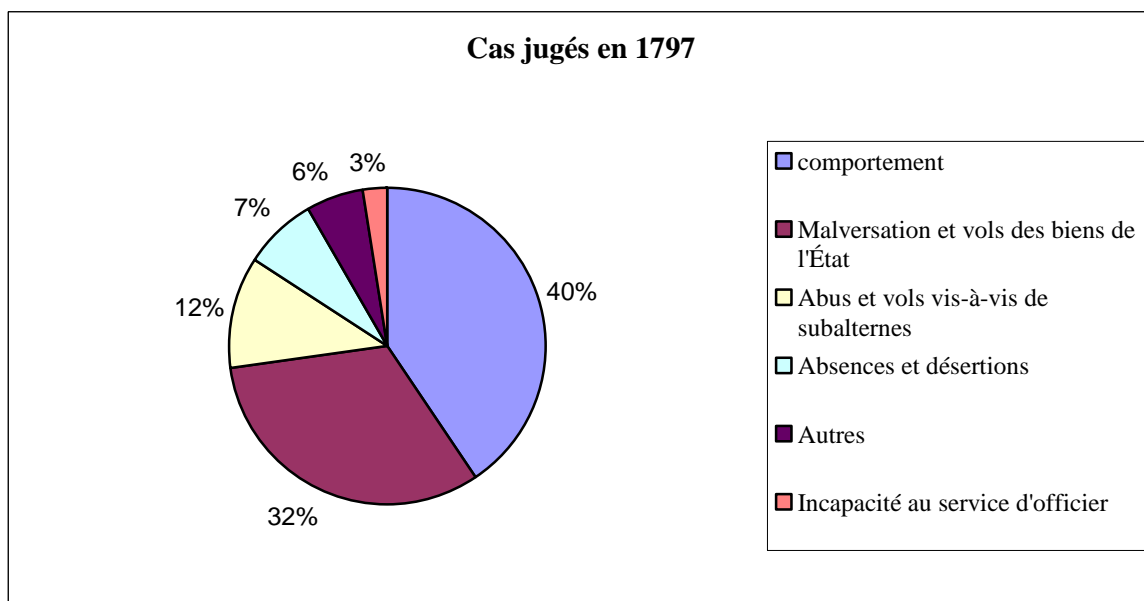
Jugements de l'auditorat-général pour l'année 1797

Chef d'accusation	Comportement	Malversation et vols des biens de l'État	Abus et vols vis-à-vis de subalternes	Absences et désertions	Autres cas	Incapacité au service d'officier
Nombre de cas jugés	49	39	14	9	7	3
Pourcentage	40,5	32,2	11,6	7,4	5,8	2,5

On voit ainsi que dominant la lutte contre les abus de biens fournis sur les fonds du trésor et du régiment et le contrôle comportemental des officiers.

⁶¹⁸ RGVIA, F. 801, op. 62, d.1-112.

⁶¹⁹ RGVIA, F. 801, op. 62, d. 10.



Les fautes de comportement présentées à la justice militaire concernent des cas de vulgarité dans la tenue ou l'expression, l'usage de paroles blasphématoires ou attentatoires à la dignité impériale ou bien encore les cas d'alcoolisme. Les abus vis-à-vis des subalternes sont principalement liés à des vols d'argent, entre autre dans les fonds des soldats, ou des retenues injustifiées sur les soldes et les pensions, mais peuvent aller jusqu'à la vente d'hommes destinés à fournir de nouvelles recrues.

Parmi les condamnés, on trouve neuf officiers généraux, seize officiers supérieurs, quatre-vingt trois officiers subalternes. Dans dix cas, l'exclusion ou la dégradation au rang de soldat sont prononcées. L'administration doit de plus veiller à ce que les sanctions ne dégarnissent trop les rangs de l'armée. L'envoi en garnison correspond souvent à la sanction d'une faute bénigne. Ainsi, les *praporšiki* Lepeskin-Lebevskij et Âkovlev, servant tous les deux au 13^e régiment de chasseurs, font-ils l'objet d'une mesure disciplinaire en novembre 1808⁶²⁰. Le premier, qui est noble, a fait preuve d'incurie et de négligence (*po neradnû*) dans ses obligations de service et s'est révélé tout à fait incapable de servir efficacement. Le deuxième, issu des *raznočincy* ajoute à ces tares une connaissance très bancal de la grammaire et un comportement personnel indigne de la retenue attendue d'un officier. Le chef du 13^e chasseurs, le *general-major* prince Vâzems kij, qui a reporté l'affaire à son chef de corps, le *general* Koutouzov, demande à ce que ces officiers soient transférés dans le service de garnison.

⁶²⁰ RGVIA, F. 9190, op. 165, sv. 53, d. 3, l. 247 et v° : rapport de Koutouzov à A.A. Prozorovskij, 28 novembre 1808.

Koutouzov souligne toutefois que le transfert en garnison ne saurait être fructueuse devant tant d'incapacité.

3- Les officiers, acteurs de la justice militaire

Poursuivant un but d'amélioration de la justice militaire, les tsars cherchent aussi à adapter les mesures de discipline à l'image d'un État juste et rationnel. La bonne volonté affichée dans les textes ne fait cependant pas illusion, à l'image des propos que Potemkine tenait déjà à ce propos en 1788 à un général : « J'ai ordonné que les peines ne soient pas trop fortes, mais si qui que ce soit venait à désobéir à son supérieur, j'infligerais une peine équivalente à la mort.⁶²¹ » Le caractère particulier que revêt le principe d'obéissance dans l'armée conduit à justifier des pratiques propres, l'armée continuant d'échapper aux formes régulières de la législation. Si Paul I^{er} était opposé à la sentence de mort, il considérait les châtiments corporels comme une mesure correctionnelle qui devait s'appliquer à tous les états sociaux en cas de besoin, sans exemption⁶²². Son fils revient en partie sur cette vision. Le 18 janvier 1802, les punitions « cruelles et sans merci » sont supprimées de l'arsenal répressif⁶²³ dont dispose l'État vis-à-vis des militaires, officiers, sous-officiers et soldats. La portée d'un tel décret reste toutefois très limitée puisque rien ne vient préciser ce que seraient des punitions « cruelles et sans merci ». Les verges, qui semblent autorisées et même encouragées dans les textes, n'apparaissent pas, aux yeux du législateur, comme cruelles. Le rescrit impérial de 1804 rappelle ces dispositions en recommandant de ne pas utiliser de châtiment excessif⁶²⁴. Il s'inscrit dans une réorganisation générale du code pénal. Mais aucun de ces textes n'impose de limites à la fréquence des punitions. Ils laissent ainsi beaucoup de latitude aux officiers justifiant les punitions comme dans une relation entre un père aimant, et châtiant donc bien, ses enfants⁶²⁵. En avril 1800, le *poručik* Svâthin, servant dans le régiment de garnison de Plutalov, est accusé d'avoir

⁶²¹ DUBROVIN N.F., *A.V. Suvorov sredi preobrazovatelej Ekaterininskoj armii* [A.V. Souvorov parmi les réformateurs de l'armée de Catherine II], Sankt-Peterburg, Berezovskij, 1886, p. 114.

⁶²² KLOČKOV M.V., *Očerki pravitel'stvennoj deâtel'nosti vremeni Pavla I* [Essais sur l'activité gouvernementale à l'époque de Paul I^{er}], *op. cit.*, p. 491.

⁶²³ *PSZ I*, tome XXVII, n° 20115, 18 janvier 1802.

⁶²⁴ *Stoletie voennogo ministerstva* [Centenaire du ministère de la Guerre], tome XII, appendice IV, Sankt-Peterburg, 1902, pp. 29-30. Cf. WIRTSCHAFTER Elise, « Military Justice and Social Relations in the Prereform Army, 1796 to 1855 » *Slavic Review*, n° 44, n° 1, avril 1985, pp. 67-82.

⁶²⁵ Ce trait du lien entre l'officier et ses hommes peut être rapproché de l'analyse de l'autorité personnelle que dresse Marc RAEFF in *The Well-Ordered Police State : Social and Institutional Change through the Law in the Germanies and Russia, 1600-1800*, New Haven (Ct.), Yale University Press, 1983, *passim*.

puni un sous-officier avec excès, usant de verges et de cordes pour le battre⁶²⁶. Le sous-officier en est mort. La cour le juge en statuant qu'il y avait d'autres moyens à disposition de l'officier pour réprimer la faute. A 26 ans, Svâthin est purement et simplement renvoyé du service, ce qui semblait la moindre des choses face à son crime.

L'esprit des textes met du temps à irriguer l'ensemble de l'armée, puisque Barclay de Tolly, alors ministre de la Guerre, attribue la recrudescence des problèmes de santé chez les soldats aux châtiments corporels, dans une circulaire de 1810 adressée aux généraux⁶²⁷. Ce corpus de lois vient toutefois renforcer le lien entre corps des officiers et état nobiliaire, quand on sait que la définition la plus objective de ce qu'est un noble en Russie tient à la garantie de ne pas être soumis aux peines corporelles. A la veille de l'invasion de la Russie par les troupes de Napoléon, Alexandre I^{er} introduit une procédure d'urgence⁶²⁸. Le règlement de campagne permet à l'officier accusé de prendre un avocat, et de voir son procès tenu en débat public. Ces progrès dans l'état de droit ne masquent que difficilement une justice qui reste sommaire, les sentences de mort étant exécutées dans les 48 heures. La mort vient systématiquement sanctionner les officiers absents de leur ligne lors des engagements armés. Le règlement se montre ainsi plus dur pour les officiers que pour les soldats, qui ne sont exécutés que s'ils ont déserté face à l'ennemi. En cas d'insubordination, les officiers peuvent se voir retirer leurs droits à la noblesse, imposer des châtiments corporels et, selon la gravité reconnue aux faits, condamner à servir dans le rang ou à être exilé en Sibérie avec travaux forcés⁶²⁹. On lit ici une permanence de conception depuis Pierre le Grand, qui considérait déjà qu'une position de supériorité dans la hiérarchie réclamait des peines plus dures (plus on est élevé dans la hiérarchie, plus on a d'ancienneté, plus les peines doivent être dures), compte tenu des avantages et des responsabilités. Aucun document ne vient compléter ces dispositions afin de préciser comment la législation devait être appliquée, mais à la veille de la guerre, il est évident que nécessité fait loi.

Ainsi, au début du XIX^e siècle, l'effort des empereurs pour responsabiliser les officiers est réel. Il repose à la fois sur un appareil d'État qui se renforce et sur un

⁶²⁶ RGVIA, F. 801, op. 61, d. 34, ll. 351-353. L'officier était entré au service comme militaire du rang en 1786 et avait gagné ses galons de *podporučik* en 1799.

⁶²⁷ Citée par Elise WIRTSCHAFTER in *From Serf to Russian Soldier*, op. cit., p. 28.

⁶²⁸ PSZ I, tome XXXII, n° 24975: 27 janvier 1812.

⁶²⁹ *Ustav voinskij [Statut militaire]*, 30 mars 1716, §§ 18-35, cité par K.A. SOFRONENKO in *Pamâtniki russkogo prava [Monuments du droit russe]*, op. cit., tome VIII, pp. 324-329. Cette disposition est réaffirmée in *SVP*, partie II, §§ 233 et 237.

contrôle très personnel de la part des souverains. La référence nobiliaire mise en avant s'accorde difficilement avec les moyens déployés, qui vont dans le sens d'une fonctionnarisation des cadres militaires. Les contradictions entre efficacité professionnelle et volonté de contrôle apparaissent très vite, ralentissant considérablement la machine bureaucratique que suppose l'administration d'une telle armée. Les officiers ne sont pas seulement des objets de ces choix politiques, ils en sont aussi les acteurs directs. Leurs réactions compromettent ou au contraire favorisent les directives impériales.

III- Les premières marques d'une conscience professionnelle

Les objectifs poursuivis par le souverain ne sont pas forcément perçus par les officiers. Leurs réactions en témoignent. Elles engagent plusieurs problématiques, concernant à la fois le rapport que les officiers entretiennent à l'éthos nobiliaire et le caractère proprement russe de l'armée qu'ils encadrent.

A- L'expression d'un rejet

Les premières années du règne de Paul I^{er} sont marquées, dans les unités de la garde principalement, par une vague de départs en retraite. Souvent interprétées comme un rejet de la personne de l'empereur après le règne brillant de Catherine II, ces marques de défiance révèlent aussi une opposition statutaire aux nouvelles directives.

1- Une vague de départ en retraites

Face à ces bouleversements, dans les exigences du service comme dans ces promotions personnelles ou collectives d'*homini noves*, nombreux sont dès lors les officiers à demander leur congé. « Ce fut presque tous ceux qui avaient de quoi vivre

sans servir⁶³⁰ », note toutefois le *major* Masson : une partie de la haute noblesse quitte donc le service militaire, marquant les débuts d'une opposition militaire au pouvoir impérial. Paul I^{er} tente d'apaiser officiers et soldats restés en service, mais n'a pas de geste envers les démissionnaires ; il ordonne au contraire que ces derniers quittent la capitale sous vingt-quatre heures⁶³¹, en adéquation avec les mesures parallèles qu'il prend contre les congés sans délai : il faut choisir entre la retraite ou la reprise du service. Ces départs ne peuvent prendre la forme de congé sans limite de temps : les congés illimités sont réservés aux officiers supérieurs ayant servi au moins pendant trois ans à cet échelon et aux officiers subalternes ayant huit ans d'ancienneté dans le corps des officiers⁶³². Impossible de rester dans un entre-deux en attendant un changement de l'humeur impériale.

Les proches de Paul I^{er}, qui bénéficient pourtant d'une faveur extrême, ne sont pas les derniers à encourager ces départs. Ainsi que le confie Semen Voroncov à son frère A.R. Voroncov dans une lettre de janvier 1798, Rostopchine donne des conseils en ce sens concernant son fils, le jeune Mihail Semenovič :

« Rogerson, qui m'est très attaché, m'a écrit fort au long et de l'aveu de monsieur Rostopchin pour me conseiller de retirer mon fils du service militaire, qui devient, dit-on de jour en jour plus insupportable, et de se servir du prétexte de la santé faible de mon fils pour pouvoir après l'attacher à ma mission. Je lui ai répondu que je ne ferai rien à l'égard de mes enfants sans votre aveu, parce qu'ils sont autant les vôtres que les miens ; mais que si vous êtes du même avis que lui, je le suivrai d'autant plus que, sans être maladif, Michinka n'est pas robuste, et il est surtout excessivement frileux. Au reste, comme il n'a que 15 ans, nous aurons tout le temps d'y réfléchir et de prendre de bons arrangements pour cela, et il faudra alors profiter d'un vent favorable pour obtenir qu'il soit fait gentilhomme de la chambre.⁶³³ »

On lit dans cette réaction de la haute noblesse un des principaux paradoxes des mesures prises. Censées confortées les droits de la noblesse par rapport aux roturiers, elles accentuent en réalité leur dépendance face au bon vouloir de l'empereur. Ce

⁶³⁰ MASSON C.-F. (major), *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et sur celui de Paul I^{er}*, op. cit., p. 200.

⁶³¹ MCGREW Roderick E., *Paul I of Russia 1754-1801*, op. cit., p. 229.

⁶³² VLADISLAVLEV Vladimir, *Pamâtnâ kniga voennyh zakoneniî dlâ štab- i ober-oficerov [Aide-mémoire des lois militaires pour les officiers supérieurs et subalternes]*, op. cit., p. 484.

⁶³³ Lettre de S.R. Voroncov à son frère A.R. Voroncov, lettre n° 23, de Richmond, 3/14 janvier 1798 in BARTENEV Petr (éd.), *Arhiv Knâz'â Voroncova*, op. cit., volume X, p. 22.

dernier peut avoir la mémoire tenace. F.G. Fon Vool' rapporte ainsi le cas de son grand-père, officier du génie qui avait participé à la construction du palais Gačina⁶³⁴. Le grand-duc Paul, satisfait de ses travaux, s'enquit de ce qu'il souhaitait à titre de récompense. L'officier lui demanda l'autorisation de quitter le service, ce qu'accorda le grand-duc, mais ce dernier rejeta par la suite les demandes d'admission des fils de Fon Vool' dans les corps de cadets. Se soustraire au service du tsar revenait ainsi à priver sa famille des bienfaits impériaux.

Ces démissions et départs de retraite ne font que renforcer un mouvement général de retour à la terre pour la haute aristocratie à la fin du XVIII^e siècle, qui s'est vu privée des formes d'autonomie qu'elle avait réussi à conquérir.

2- Un mouvement de retour à la terre à relativiser

Le développement de l'économie de marché et l'augmentation de la production agricole en vue de la vente stimulent l'expansion géographique de la propriété foncière seigneuriale et permettent aux nobles quittant le service sous Paul I^{er} et son fils d'envisager plus sereinement leur retraite⁶³⁵. En effet, selon les classifications établies par les historiens russes et soviétiques, pour vivre noblement, il faut disposer d'au moins cent âmes⁶³⁶. Le critère d'évaluation de la richesse repose bien plus sur le nombre de serfs que sur la superficie des terres. Or, au début du XIX^e siècle, environ 3,4 % des officiers sont fils de propriétaires terriens, 38 % possédaient moins de cinquante âmes, 24 % seulement dépassaient les cinquante âmes. Dans une unité aussi élitiste que le régiment de la garde Pavlovskij, le plus riche officier ne possède que 200 paysans à la fin des années 1800⁶³⁷.

⁶³⁴ FON VOOL' V.G., « Vospominaniâ pedagoga [Mémoires d'un pédagogue] », *Russkaâ starina*, mars 1904, tome 117, n° 3, p. 616.

⁶³⁵ CONFINO Michael, *Domaines et seigneurs en Russie vers la fin du XVIII^e siècle. Etude de structures agraires et de mentalités économiques*, Paris, Institut d'Etudes slaves de l'Université de Paris, 1963, pp. 39-40.

⁶³⁶ MARASINOVA E.N., *Psihologiâ élity rossijskogo dvorânstva poslednej treti XVIII veka (po materialam perepiski) [Psychologie de l'élite de la noblesse russe dans le dernier tiers du XVIII^e siècle (d'après les correspondances)]*, Moskva, Rosspeñ, 1999, pp. 10-11. Ce critère est aussi sanctionné par la loi : selon l'oukase de 1831 sur le droit de vote dans les assemblées de la noblesse, il faut disposer d'au moins cent âmes pour avoir droit à une voix.

⁶³⁷ VORONOV P.N. et BUTOVSKIJ V.D., *Istoriâ Lejb-Gvardij Pavlovskogo polka [Histoire du régiment de la garde Pavlovskij]*, Sankt-Peterburg, 1875, p. 15.

Depuis 1714, la loi interdisait le partage des terres seigneuriales entre différents héritiers⁶³⁸, afin d'empêcher le morcellement de la propriété foncière. La loi heurte quelque peu les usages qui prévalaient jusqu'alors et force les fils n'héritant pas de la terre à servir pour vivre.

La noblesse est loin d'être une. Au début du XIX^e siècle, 44% des nobles de service sont issus des guildes de marchands. Malgré les unifications juridiques, il y a donc peu de conscience d'état, encore moins de classe, parmi ses membres. Le *soslovie* des officiers, c'est-à-dire l'état social du père au moment de la naissance, présente néanmoins une stabilité relative au cours de la période. 63% des officiers sont issus de la noblesse héréditaire, chiffre auquel il faut ajouter la noblesse titrée. A l'opposé, seulement 6,5% des officiers sont fils de soldats, 1,1% fils de paysans. Si la possibilité d'ascension sociale n'est pas écartée, le poids de la reproduction sociale est tel que le profil des officiers est socialement stable. Les mouvements d'ascension sociale semblent donc se faire sur un minimum de trois générations. En effet, 8,4% des officiers sont des fils d'officiers subalternes qui n'ont donc bénéficié que de la noblesse personnelle et n'ont pu la transmettre à leurs enfants, nés pour la plupart avant l'obtention d'un grade anoblissant par leur père. Ils sont alors les premiers de leur lignée à parvenir aux grades anoblissant avec possibilité de les transmettre.

Cependant, aussi visibles que soient ces départs fracassants, qui concernent les grands noms de l'aristocratie russe, ils ne rendent pas compte de la réalité d'un corps d'officiers qui a besoin de servir pour vivre. Pour la masse d'officiers dépourvus de bien, le choix de la retraite est impossible. C'est donc une noblesse intermédiaire qui reste en service et applique les dispositions des réformes. Par ailleurs, la réaction des officiers les plus en vue ne doit pas masquer l'accueil chaleureux qui est fait par la plupart à la politique de retour à une discipline ferme, y compris au recours aux châtimens corporels⁶³⁹. Ce sont en revanche des manifestations plus discrètes face aux directives impériales qui révèlent une capacité de mobilisation collective du corps, au-delà des différences sociales.

⁶³⁸ *PSZI*, tome V, n° 2789, 23 mars 1714.

⁶³⁹ Lettre de V.P. Kočubej au comte Voroncov, 1799, in BARTENEV Pëtr (éd.), *Arhiv Knâzâ Voroncova*, op. cit., tome XVIII, p. 55.

B- Un corps qui tente d'affirmer des formes d'autonomie

Un homme comme l'amiral Pavel Vasil'evič Čičagov en vient à estimer qu'il n'y a pas de noblesse en Russie⁶⁴⁰. En dessous de l'empereur, il n'existe qu'un peuple soumis. La noblesse n'y forme pas un corps, et il considère même qu'elle est incapable d'intervenir dans les changements sociaux et politiques. Sans revenir sur la part de service en Europe, il faut relever tous les signes qui montrent que des lignées voient le jour et que les officiers pensent leurs origines en terme de maison, de lignée et que le service peut parfois n'être qu'un moyen de vivre⁶⁴¹. Plus significatifs encore sont les changements induits dans la perception du service. Šubert, qui servit dans l'armée russe de 1789 à 1814, tend à se considérer ainsi lui-même comme un rouage insignifiant de la machine militaire, un simple exécutant⁶⁴² des directives impériales telles qu'elles sont traduites en termes militaires par ses supérieurs. Son appartenance statutaire à la noblesse ne le conduit ainsi pas à faire prévaloir sa naissance, son éducation, son mode de vie pour affirmer une quelconque forme d'autonomie face au souverain.

1- De fréquents rappels à l'ordre : une distance entre l'État et ses officiers ?

Les directives impériales concernant les possibilités de promotion des roturiers soulèvent plus qu'un problème pratique. En remettant en cause, même de façon éphémère le principe posé par Pierre le Grand, Paul I^{er} et son fils s'exposaient aux critiques d'officiers convaincus de la supériorité du modèle russe. Sous la plume du *brigadir* Dmitriev-Mamonov, la possibilité pour un soldat de « basse extraction » de s'élever par le mérite dans la hiérarchie militaire constitue non seulement une originalité russe à préserver, mais elle est en plus la garantie d'avoir des hommes de raison,

⁶⁴⁰ TCHITCHAGOV [ČIČAGOV] Paul, *Mémoires de l'amiral Paul Tchitchagov, commandant en chef de l'armée du Danube, gouverneur des principautés de Moldavie et de Valachie en 1812*, éditées par Charles Lahovary, Paris-Bucarest, Plon-Nourrit et Cie, 1909, p. 39-41.

⁶⁴¹ CONFINO Michael, « A propos de la notion de service dans la noblesse russe au XVIII^e et XIX^e siècles », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, n° 34, janvier-juin 1993, pp. 47-58.

⁶⁴² SCHUBERT Friedrich von, *Unter dem Doppeladler : Erinnerungen eines Deutschen in russischem Offizierdienst, 1789-1814*, édité par Erik Amburger, Stuttgart, K.F. Koehler Verlag, 1962, p. 4.

capables de prendre les bonnes décisions, aux postes-clés⁶⁴³. Cette référence littéraire est ainsi mobilisable par les officiers pour engager une critique de la politique menée dans l'armée.

Dans un rapport daté du 30 septembre 1799, le *general-major* Tin'kov explique que ce principe de prendre des nobles en plus du complet est un mauvais système. On s'expose à ce que les tâches ne soient pas remplies, car bien souvent si des nobles ne sont pas dignes d'être officiers, ils ne sont pas plus dignes d'être sous-officiers⁶⁴⁴.

Pour autant, les officiers nobles ne sont pas opposés par principe aux faveurs accordées à la noblesse. Ils y sont enclins par intérêt d'abord, la préférence de l'empereur consolidant leurs perspectives de carrière, mais aussi par adhésion à un éthos militaire nobiliaire. Prenant la plume sur ce point lorsqu'il s'adresse à l'empereur Alexandre, Voroncov en vient à défendre le modèle prussien :

« Il reste maintenant à ajouter une chose, qui est que toute armée où les officiers sont tous gentilshommes, est sans contredit supérieure à une autre, où les officiers sont des parvenus. Je m'attends qu'on dira : voilà une idée bien aristocratique ; mais je vais prouver que mon assertion est indisputable [sic]. L'armée prussienne est infiniment mieux composée et supérieure en tout à celle d'Autriche, parce qu'en Prusse il y a une foule de petite noblesse qui est plus que suffisante pour compléter tous les rangs d'officiers de l'armée, qui n'a jamais d'autres officiers que des gentilshommes.⁶⁴⁵ »

La différence fondamentale avec le cas russe est donc d'abord que les effectifs fournis par la noblesse semblent être suffisants. Mais Voroncov met en avant une vision dynastique. Le sens de l'honneur et le goût du service se transmettent au contact des parents :

« Dès l'âge de 7 à 8 ans, ils entendent parler à leurs pères, à leurs grands-pères, des faits militaires ; ils entendent parler sans cesse qu'un tel de leurs parents a été blessé à une telle bataille où il s'est distingué, et a été avancé ; qu'un autre a été remarqué par le commandant de l'armée, dans une affaire, pour son courage héroïque ; qu'un autre dans une bataille perdue a conservé l'honneur de sa compagnie ou de son régiment, l'a ramené en ordre et a conservé ses drapeaux, et fut recommandé par le commandant de l'armée. Tout cela inspire au jeune homme le désir ardent de ne pas dégénérer de la

⁶⁴³ DMITRIEV-MAMONOV, F.I., *Êpistola ot generala k ego podčinenym ili general v pole s svoim vojskom [Epîtres d'un général à ses subordonnés, ou le général sur le champ de bataille avec ses armées]*, op. cit., pp. 5-10.

⁶⁴⁴ RGVIA, F. 4, op. 25/44, sv. 52, d. 80, l. 27 et v°.

⁶⁴⁵ VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », pp. 489-490.

gloire de ses ancêtres ; tout ceci l'enflamme dans la passion pour une carrière militaire, et dans l'espérance de s'y distinguer aussi un jour et de se faire connaître. C'est là qu'un enfant s'imbibe des principes d'honneur sans lesquels une armée n'est pas une armée ; ce n'est qu'un troupeau de gens à charge au pays, dont ils font la honte sans servir à sa sûreté.⁶⁴⁶ »

C'est la question de l'honneur qui revient sous la plume de Voroncov, un honneur à la fois personnel et lié au service de l'empereur, dont les jeunes nobles peuvent s'imprégner par une logique de lignée. Le service du tsar en ses armées devient ainsi pour la noblesse « une carrière de service qui lui est naturelle.⁶⁴⁷ » C'est en respectant les principes de la noblesse, sa stabilité sociale qu'un tel résultat pourrait être obtenu. Les officiers nobles seraient donc prêts à entendre le langage de l'honneur et de la probité du service de l'État. Mais les ordres et contre-ordres concernant les promotions déstabilisent les officiers. Un homme comme Voroncov évoque surtout la noblesse comme un corps autonome dans la société et séparé de l'État, là où le tsar récuse toute possibilité de faire corps hors du contrôle de la puissance impériale. Il y a donc une incompréhension majeure de la politique à l'œuvre. Idée que Sablukov, officier des gardes sous le règne de Paul I^{er}, résume assez bien en disant que « la promotion était très rapide pour qui avait les nerfs solides.⁶⁴⁸ » Cependant, c'est bien l'impression d'arbitraire qui domine auprès des officiers, au point de récuser la valeur des chefs nommés par l'empereur : « Nos généraux étaient sortis du néant et n'avaient point d'idées de la guerre⁶⁴⁹ », écrit Levenštern sur les premières années du règne d'Alexandre, traduisant la suspicion qui marque les promotions accordées au cours de cette période. A l'appui de ses dires, Levenštern cite l'exemple du général Korsakov, qu'il juge fat et arrogant.

La garde occupant une place à part, les réactions des officiers y servant sont à prendre en considération.

⁶⁴⁶ *Idem.*

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 490.

⁶⁴⁸ SABLUKOV N.A., « Iz zapisok N.A. Sablukova [Extraits des écrits de N.A. Sablukov] », *Russkij Arhiv*, n° 7, 1869, p. 1883.

⁶⁴⁹ LÖWENSTERN, *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern (1776-1858)*, op. cit., tome I, p. 65.

2- Perceptions par les officiers de la garde

Les premiers à manifester leur incompréhension face à cette conception si contraire à l'esprit de la charte de 1785 sont les officiers de la garde, les mieux armés pour comprendre ce qui est en jeu et les plus menacés aussi, puisque c'est dans la garde que se concentre la plus haute noblesse russe. L'historien John Keep trouve injustifiée l'expression de Klûčevskij qui définissait la garde comme « l'avant-garde de la noblesse⁶⁵⁰ ». Il est vrai que dans les révolutions de palais, la garde n'a joué qu'un rôle purement auxiliaire et qu'elle n'a pas à proprement parler de poids politique. Cependant, les réactions de ses officiers pèsent lourd et le tsar ne peut les ignorer.

Face à la politique impériale, les officiers de la garde se sentent justement menacés dans un certain ethos. Pierre le Grand voyait dans la garde une école des cadres, destinée en tout premier lieu à former les officiers de l'armée, en les faisant passer par tous les grades depuis celui d'homme du rang. La noblesse s'était donc d'ores et déjà emparé de cet instrument de formation et de promotion militaire. Sous le règne de Catherine, 97% des sous-officiers et des soldats de la garde sont nobles⁶⁵¹. Le corps des officiers est constitué en conséquence, l'usage consistant à rejoindre une unité de l'armée avec rang de *polkovnik*, dès lors qu'on atteint le grade de *kapitan* ou de *rotmistr* dans la garde. Si la garde représente à peine 1/15 des effectifs de l'ensemble de l'armée, elle fournit 1/3 des officiers commandant les régiments de ligne⁶⁵². La garde tendait donc déjà à se percevoir par tradition comme dépositaire des marques de distinction accordées par le souverain. En redéfinissant les fondements du service de l'État et les marques de récompense, Paul attaquait de plein fouet la garde en tant que corps privilégié.

Afin de mieux réduire les faveurs particulières que ces officiers avaient fini par considérer comme un dû, attaché à leur état nobiliaire plus qu'au service du tsar en sa garde impériale, l'empereur envoya massivement ses *gačincy* dans leurs rangs. Ces officiers dont on a vu la formation et l'esprit général, devaient servir de modèle tout en noyant la contestation. Les *gačincy* furent incorporés dans les différents régiments de la garde, disséminés dans toutes les compagnies, avec deux voire trois grades

⁶⁵⁰ KEEP John, « L'élitisme militaire en Russie à la fin du XVIII^e siècle : le témoignage du comte de Langeron », *Slovo*, n° 2, 1980, p. 169.

⁶⁵¹ BELOVINSKIJ L.V., « Russkaâ Gvardiâ v XVIII-XIX vekah [La garde russe aux XVIII^e et XIX^e siècles] », *Voprosy istorii*, n° 9, septembre 1983, pp. 96 et 101.

⁶⁵² STEIN Hans-Peter, « Der Offizier des russischen Heere im Zeitabschnitt zwischen Reform und Revolution (1865-1905), art. cit., p. 379.

d'avancement. Paul I^{er} opère ainsi une reprise en main de la garde, la mettant hors d'état de lui nuire et s'assurant des soutiens fidèles parmi ses rangs. Situation que le *major* C.F. Masson résume d'un trait : « Les sergents d'hier commandent les officiers subalternes de bonne famille.⁶⁵³ ». Né à Blamont de mère française, Charles-François Philibert Masson était entré au service russe en 1786. Officier de dragons, il avait été le précepteur du fils de Nikolaj Saltykov, président du collège de la Guerre, avant de prendre le commandement d'un bataillon de grenadiers du grand-duc Alexandre. A l'échelle des unités de la garde, numériquement réduite par rapport au reste de l'armée, l'arrivée massive des hommes de Gačina bouleverse les équilibres. Elle change considérablement le comportement de ces unités privilégiées. Les *gačincy* sont très disciplinés, formés à la dure école des régiments modèles de Paul⁶⁵⁴. Les officiers supérieurs de la garde nommés par le tsar sont craints, quand on sait que le bureau impérial leur est ouvert⁶⁵⁵. On craint qu'il ne se livre à des dénonciations, transmettent tout jusqu'au plus petit mot insignifiant. Parmi d'autres, on redoute l'influence particulière d'Arakčeev, ancien *polkovnik* de l'artillerie de Gačina.

L'arrivée des *gačincy* dans la garde s'accompagne de la création de nouvelles unités dans la garde. A partir de ses troupes de Gačina, Paul I^{er} avait commencé par former un bataillon d'artillerie de la garde, incorporant ses créatures aux unités existantes. En 1796 sont formés le bataillon de chasseurs, qui devient régiment en 1806, et le régiment des hussards de la garde. Trois ans plus tard, en 1799, c'est l'escadron des chevaliers-gardes (*kavalergardy*) qui voit le jour⁶⁵⁶. Garde rapprochée du tsar, les chevaliers-gardes sont l'incarnation physique et morale du nouveau modèle d'homme dévoué au tsar. Les hommes de ce régiment sont essentiellement recrutés sur leur physique : ils doivent être très grands et blonds, afin de magnifier par leur prestance, la grandeur, plus symbolique que physique, de la personne du souverain. Paul I^{er} élève de plus des unités de ligne ou de l'armée irrégulière, et notamment des unités cosaques, au

⁶⁵³ MASSON C.-F. (major), *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et sur celui de Paul I^{er}*, op. cit., tome I, p. 199.

⁶⁵⁴ BELOVINSKIJ L.V., « Russkaâ Gvardiâ v XVIII-XIX vekah [La garde russe aux XVIII^e et XIX^e siècles] », art. cit., p. 96.

⁶⁵⁵ SABLUKOV N.A., « Zapiski [Notes] », LÂMINA E.Ê. et DAVYDOVA E.E. (éd.), *Arakčeev : svidetel'stva sovremennikov [Arakčeev : témoignages des contemporains]*, op. cit., p. 29.

⁶⁵⁶ PANČULIDZEV S.A., *Istoriâ kavalergardov 1724-1799-1899 [Histoire des chevaliers-gardes 1724-1799-1899]*, Sankt-Peterburg, Gosudarstvennâ tipografiâ, 1908, tome I, pp. 3-15.

rang de régiments de la garde. Ce mode de promotion collective reprend fidèlement les volontés exprimées par le père de Paul, le tsar Pierre III⁶⁵⁷.

Les effectifs de la garde sont allés ainsi croissant, par l'adjonction de nouveaux officiers qui ne sont pas forcément liés aux grands noms de la garde depuis Pierre le Grand. En 1797, la garde regroupe ainsi 13 361 officiers et soldats. Ces créations ne constituent pas qu'une extension numérique. Elles manifestent un profond changement de signification pour l'existence de la garde impériale. On passe d'une situation où la garde fonctionne comme une sorte d'école, une pépinière d'hommes capables et bien formés qui doit ensuite nourrir et irriguer l'armée d'officiers qualifiés, à une autre où la garde devient peu à peu une institution honorifique, constituant une forme de récompense collective pour les unités de l'armée qui ont pu être élevées au rang de régiment de la garde. Cette logique ne se dément pas sous le règne d'Alexandre I^{er} : en 1801, la garde compte 14 719 officiers et soldats⁶⁵⁸. Si le nouvel empereur en réduit le nombre à 12 656 au début de son règne, il renoue avec les pratiques de son père, pour atteindre plus de 20 000 militaires servant dans la garde en 1812.

3- Les rites de passage, un esprit de corps en construction

Une autre forme de résistance de la part des officiers repose sur la constitution et la défense de rites de passage qu'ils sont seuls à maîtriser, de façon autonome et sans référence aux règlements militaires. Les officiers ont intériorisé le changement d'état que marque l'obtention d'une commission, y compris lorsque le nouveau promu est déjà noble. Le passage dans le corps des officiers requiert un rite particulier d'intégration, selon les traditions du corps, du régiment, ou la personnalité du *polkovnik*. Tout autant que l'encasernement, ces pratiques d'intégration participent de la domestication des individualités. Un certain K-v, propriétaire, ancien maréchal de la noblesse dans le gouvernement de Voronej raconte ainsi au *polkovnik* Narkiz Antonovič Obninskij qu'après avoir servi pendant dix ans sous le règne de Catherine II comme *ûnker* dans un régiment de mousquetaires de Kamzol', il se vit appelé par le commandant du régiment,

⁶⁵⁷ KEEP John, « L'élitisme militaire en Russie à la fin du XVIII^e siècle : le témoignage du comte de Langeron », art. cit., p. 169.

⁶⁵⁸ BESKROVNYJ Lûbomir, *Russkaâ armiâ i flot v XIX veke [L'armée et la flotte russes au XIX^e siècle]*, op. cit., pp. 18-20.

la canne à la main. La scène se passe sous le règne de Paul I^{er}⁶⁵⁹. Après les salutations d'usage, le commandant le traite d'imbécile et lui demande combien de temps il a servi comme simple *ûnker*. Entendant sa réponse, il ordonne de lui faire donner les verges, ce que permet tout à fait son état. Il lui fait ainsi donner dix coups, jusqu'à ce que le *ûnker* en appelle à la pitié des sous-officiers exécutant son ordre. Le *polkovnik* y met fin et annonce au *ûnker* médusé que son ordre de promotion au grade de *praporšik* est arrivé ce jour au régiment, qu'il devient donc un officier. Les châtiments corporels, marqueurs distinctifs d'un état social, viennent souligner symboliquement le changement de statut du militaire promu. Aussitôt le rite d'intégration exécuté, le ton change. Le commandant, après avoir félicité le promu, l'embrasse et engage une relation plus solidaire, puisqu'il lui demande s'il a assez d'argent pour faire face à ses frais d'équipement. Il lui rappelle toutefois la position encore peu assurée qui est la sienne au sein des officiers, lui déclarant : « Souviens-toi du service du tsar et sache que la poule n'est pas un oiseau, et que le *praporšik* n'est pas un officier. ⁶⁶⁰ »

L'anecdote est évidemment rapportée à dessein, pour montrer la brutalité qui régnait dans l'armée. Elle traduit cependant l'existence de rites de passage, l'idée que devenir officier c'est accéder à un rang, quelle que soit l'origine. Il s'agit ici d'un jeune noble héréditaire, mais qui devient véritablement quelqu'un à partir du moment où il revêt ses épauettes de *praporšik*. Cette étape est en effet significative, qu'elle s'accompagne ou non d'un tel cérémonial. Martos, qui reçoit ses épauettes de *podporučik* du génie le 20 juin 1809, témoigne de ce fait :

« Tous ceux qui ont reçu leur premier grade d'officier et leur sabre savent qu'au monde il est un rare plaisir à comparer à cette récompense. Je me souviens que, de joie, je ne dormais pas de toute la nuit, attendant le matin, quand j'irais voir le commandant pour prêter serment après les examens. Toutes mes connaissances prenaient une véritable part à ma joie, qui n'avait ni limite ni mesure. ⁶⁶¹ »

Le changement de statut est perceptible dans l'accueil réservé par la famille et les amis du nouveau promu. Dans le cas de cet officier du génie, il y a va même pour

⁶⁵⁹ OBNINSKIJ Narkiz Antonovič, « Pohodnyâ zametki N. A. Obninskago [Notices de campagne de N.A. Obninskij] », *Russkij Arhiv*, n° 29, 1891, pt. 3, pp. 339-340.

⁶⁶⁰ *Ibid.* p 340. « a pomni službu carskuû i znaj, što kurica ne ptica, a praporšik ne oficer. »

⁶⁶¹ MARTOS A.N., « Zapiski inženernago oficera Martosa o tureckoj vojne v carstvovanie Aleksandra Pavloviča. 1806-1812 [Notes de l'officier du génie Martos sur la guerre contre les Turcs sous le règne d'Alexandre Pavlovitch. 1806-1812] », art. cit., p. 308.

une part de consécration après des années de formation tournées vers un service de spécialiste envers l'armée de l'État russe.

Les rites de passage constituent ce faisant un refuge et une des manifestations d'une conscience de corps face aux directives impériales. Ils formalisent l'existence de traditions russes que défendent les officiers, traditions qui vont se trouver confronter à d'autres références.

C- Entre références étrangères et modèle national : les officiers russes face à la politique impériale

Les officiers paraissent inquiets de l'afflux d'étrangers, c'est-à-dire de tous les officiers non-orthodoxes. Les principaux visés sont surtout des Baltes⁶⁶². Ce sont ces officiers qui cristallisent alors les oppositions du corps bien plus que les questions d'origine sociale. Leur présence va devenir un enjeu de premier plan avec la guerre patriotique qui réveille un courant nationaliste parmi les officiers. Mais la Révolution française amène aussi son flot de Français. L'arrivée du corps de Condé au service du tsar pouvait agir comme un révélateur en confrontant les officiers russes à un autre modèle de service.

1- L'éphémère présence du corps de Condé en Russie

La présence sous les ordres russes du corps des émigrés commandés par le prince de Condé offre une situation inédite, délicate et où les contacts entre deux types de noblesse réputés différents obligent à se situer socialement et culturellement. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé (1736-1818), cousin des rois de France, avait pris le chemin de l'exil peu après la prise de la Bastille. Il avait établi un premier noyau d'armée à Worms. Il plaça tout d'abord l'armée émigrée ainsi constituée sous le contrôle des Autrichiens et des Anglais. Le corps de Condé fit les campagnes de 1793 et 1794 avec l'armée autrichienne, sous les ordres du comte de Wurmser. En 1795, Condé reçut des subsides de l'Angleterre et put donner une nouvelle organisation à son armée.

⁶⁶² KEEP John, *Soldiers of the Tsar, Army and Society in Russia, 1462-1874, op. cit.*, p. 240.

Aux régiments initiaux vinrent s'ajouter quatre régiments d'infanterie et quatre régiments de cavalerie. Plusieurs capitulations passées avec différents princes d'Allemagne permirent de même de renforcer le corps de Condé. Après le traité de Campo Formio, il passe au service du tsar en juillet 1797. L'empereur Paul et Condé se connaissaient déjà, puisque lors du voyage du futur empereur et de son épouse en France en 1782, Condé avait été son hôte à Chantilly.

Le frère de Louis XVI, le comte de Provence, qui s'est proclamé Louis XVIII dès la mort de Louis XVII au Temple en 1795, dépend du bon vouloir de l'empereur Paul, qui lui a permis de s'installer à Mittau, en Courlande. Concernant les opérations de la Seconde coalition, Paul I^{er} se voit obligé de rappeler à Louis XVIII sa situation, en lui rappelant :

« Je lui ai dit et je répète encore qu'elle doit attendre le moment favorable, que c'est moi qui lui en ferai part et qu'en attendant elle doit rester à Mittau et laisser faire les puissances qui font la guerre à ses sujets ennemis.⁶⁶³ »

Dès lors, le prince de Condé ne saurait être autre chose qu'un exécutant des ordres de Paul et de ses généraux. Au cours de l'été 1799, le tsar rappelle au cousin du roi de France que toutes les armées russes sont placées sans exception sous les ordres du *general-fel'dmaršal* comte Souvorov. Le prince de Condé doit donc lui laisser :

« l'exécution du projet d'entrer en France par la Franche-Comté et de pénétrer dans l'intérieur selon que les circonstances le permettront. Ainsi, après la réception de la présente, V.A. se mettra en rapport direct avec le maréchal comte de Souvoroff et recevra de lui les renseignements [*sic*] nécessaires et la destination ultérieure de votre corps.⁶⁶⁴ »

Cependant, la constitution d'un corps de Condé au sein des armées russes avait fait l'objet d'une mission préalable à l'été 1797 pour préciser les statuts de ce corps. Le conseiller privé Alopeus et le *podpolkovnik* Gorčakov avaient été chargés de faire part au prince des propositions du tsar⁶⁶⁵ : prendre les troupes levées par Condé au service au même pied et traitement que les troupes russes, offrir la possibilité à ces émigrés de

⁶⁶³ AMAE, MD, France, fonds Bourbon 1891, f. 55v^o : Lettre de l'empereur de Russie Paul I^{er} à Louis XVIII, 12 août 1799.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, f. 55-55v^o : lettre de Paul I^{er} au prince de Condé, 21 juillet 1799

⁶⁶⁵ *Ibid.*, f. 136 : Mission Alopeus (conseiller privé) et Gortchakoff (lieutenant-colonel, chargé de le ramener) à l'armée de Condé en 1797

s'installer dans le gouvernement de la Nouvelle-Russie, déjà désigné pour les accueillir en 1792, avec exemption d'impôts pendant douze ans, selon les règles établies pour les nouveaux colons.

Condé émet quelques observations à propos de ces ouvertures. Il note notamment que le rescrit impérial du 26 avril 1793 évoquait seulement la possibilité de fournir aux troupes d'émigrés les moyens de coopérer aux armées, mais pas de les prendre à la solde⁶⁶⁶. La nuance que Condé rappelle est capitale, puisque si les armées de Condé étaient prises à la solde, elles se trouvaient dans une situation de dépendance directe. Ces concessions ne concernent que les émigrés français, mais non pas les étrangers ralliés par Condé et les déserteurs, dont Condé entendait défendre les droits. La décision du tsar de ne pas étendre ses « bontés » aux étrangers est présentée par ses émissaires comme la volonté de ne récompenser que le zèle des gentilshommes engagés dans la restauration de la monarchie, en laissant de côté les opportunistes qui ont suivi Condé par intérêt personnel⁶⁶⁷. On voit donc la continuité qui existe entre les principes généraux de réorganisation de l'armée russe et l'accueil des troupes contre-révolutionnaires. La formule que le *podpolkovnik* Gorčakov emploie ne trompe pas : « L'Empereur n'exige de la part des troupes que subordination et fidélité.⁶⁶⁸ »

Mais le principal enjeu pour les officiers qui ont suivi Condé, est de préciser leur statut par rapport aux officiers russes. Condé inscrit dans son ordre du jour du 20 juillet 1797 la demande d'égalité de droit entre noblesse russe pour noblesse française⁶⁶⁹. Il attend de voir la nature des concessions héréditaires promises par le tsar. Si l'égalité de traitement honorifique pouvait être accordée sans grande difficulté, les modalités du contrôle sur les régiments russes rendaient difficilement acceptable une autonomie de gestion. Après l'affaire de Constance qui voit le recul des troupes royalistes, le prince Gorčakov est chargé de veiller aux affaires financières du corps de Condé⁶⁷⁰ : il laisse ainsi peu de marge au prince du sang lui-même et à ses officiers.

La majeure partie des émigrés quitte donc la Russie. La situation de ceux qui choisissent de rester est loin d'être assurée. La comtesse de Saint-Priest en fait part à Kolyčev, dans une lettre où elle réclame de la bonté impériale une terre en Finlande

⁶⁶⁶ *Ibid.*, f. 137 : Observations de Condé sur les ouvertures faites par Alopeus, ministre du tsar, Uberlingen, 20 juillet 1797.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, f. 164 v° : Note remise à Condé par Gortchakoff, 2/13 septembre 1797.

⁶⁶⁸ *Idem.*

⁶⁶⁹ *Ibid.*, f. 194, Ordre du jour du prince de Condé, 20 juillet 1797.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, f. 285.

russe⁶⁷¹. Elle affirme en effet, qu'elle et son mari ne vivent que d'une pension de six mille roubles accordée par Catherine II à son mari en tant que chevalier des ordres russes.

Le corps formait dans l'armée russe une division séparée, sous le commandement du prince de Condé, qui ne devait pas avoir d'intermédiaire entre lui et le tsar. Il reçut une nouvelle organisation et prit l'uniforme des troupes russes. Le corps de Condé fit la campagne de 1799 dans les rangs de l'armée russe. Il lui fut attaché deux régiments russes, celui des hussards de Bauer et celui d'infanterie de Titov. Le rapprochement avec le Premier Consul obligea Paul à revoir le soutien qu'il avait accordé aux émigrés français. Au mois de mars 1800, le corps de Condé passa à la solde de l'Angleterre, et il fit la campagne de 1800 comme auxiliaire dans l'armée autrichienne. Après la conclusion de la paix de Lunéville, le corps de Condé fut dissous par ordre du gouvernement britannique. Il n'a donc eu qu'un impact limité sur les conceptions russes du service.

2- L'émergence de codes vestimentaires : entre modèle prussien et adaptations russes

Les empereurs s'inspirent dans leurs réformes de ce que pratique l'armée prussienne. Le point de départ de ce choix doit beaucoup à la prussomanie de Paul I^{er}, mais si cette orientation se développe, c'est aussi parce que l'armée prussienne semble, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, un outil efficace entre les mains du roi de Prusse. Les premiers écrits d'art militaire russes révélaient d'ailleurs une imprégnation plus profonde de ce modèle. Le Code militaire instauré le 29 novembre 1796⁶⁷² est nettement inspiré du code prussien de 1726, révisé en 1757. La marque du Grand Frédéric se sent dans les principes d'organisation. Il n'est pas même jusqu'aux uniformes qui n'empruntent à la Prusse. Il faut toutefois rappeler que le règlement militaire prussien de 1743 n'a pas été publié en russe et que les officiers ne le connaissent que de façon fragmentaire⁶⁷³. L'accès aux publications étrangères fut rendu

⁶⁷¹ *Ibid.*, f. 454 v° : lettre de la comtesse de Saint-Priest à Kalitchev, s.d.

⁶⁷² *PSZ I*, tome XXIV, n° 17588, 29 novembre 1796.

⁶⁷³ ROGULIN Nikolaj Georgievič, « *Polkovoe učreždenie* » A.V. *Suvorova i pehotnye instrukcii ekaterininskogo vremeni* [« *L'instruction régimentaire* » d'A.V. *Souvorov et les instructions d'infanterie de l'époque de Catherine II*], *op. cit.*, p. 95.

difficile par le contrôle impérial : après l'interdiction d'imprimer et d'importer en Russie des ouvrages de littérature étrangère, prononcée par Paul I^{er} en avril 1800, Alexandre I^{er} autorisa à nouveau ces éditions en mars 1801, en insistant bien sur l'usage de ces lectures. Elles étaient destinées à diffuser les « sciences utiles et les arts⁶⁷⁴ » et obéissaient à des droits précis, suivant le règlement rigoureux qui avait établi en septembre 1796.

Pour autant, ce modèle n'est pas reçu sans réserve par les officiers. La critique principale qu'adressait Voroncov au fils de Paul I^{er} à propos de l'instauration des *šefy* était d'abord l'« imitation servile du service prussien⁶⁷⁵. » Il serait hasardeux de le prendre pour modèle sans considération pour les usages et les traditions de l'armée russe, développés en lien avec un sol et une histoire.

Les officiers subalternes craignent d'y perdre une identité liée à leur état nobiliaire et aux aspects tout particuliers de la noblesse russe. Sablukov, servant dans la garde à cheval, fait partie des officiers confrontés à l'arrivée des *gačincy*. « Nous autres, les officiers, nous riions entre nous des Gačincy⁶⁷⁶ », note-t-il, mi-amusé, mi-exaspéré. Ces hommes rustres ressemblent trop à leurs yeux à des Prussiens. Ils craignent que, sous la pression des directives impériales, ils ne doivent tous se conformer aux usages du royaume de Prusse.

L'uniforme des soldats est l'occasion d'affirmer une fierté nationale et une bonne adaptation des standards russes. Langeron notait ainsi, à propos des troupes de Catherine II :

« Ce que le soldat russe a au dessus de tous les soldats du monde, c'est la coiffure, il ne porte ni queue, ni catogan, ni boucles, si sales, si malsaines, qui font le désespoir et la ruine des soldats ; leurs cheveux coupés en rond peuvent être lavés et peignés tous les jours.⁶⁷⁷ »

Il ajoute en 1826, dans un commentaire postérieur à cette description :

« Cependant il faut avouer, que si l'on y gagne du côté de la commodité, on y perd pour la tenue. Un soldat, avec les cheveux ronds et sans poudre, ressemble trop à un paysan. Je fus frappé de

⁶⁷⁴ *PSZI*, tome XXVI, n° 19 807, 31 mars 1801.

⁶⁷⁵ VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 476.

⁶⁷⁶ SABLUKOV N.A., « Iz zapisok N.A. Sablukova [Extraits des écrits de N.A. Sablukov] », art. cit., p. 1883.

⁶⁷⁷ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 28 v°.

cette différence en 1795, quand je vins recevoir le Régiment de la petite Russie grenadiers, un bataillon de ce régiment campait à Dubno avec un de celui d'Orlowski, celui ci était habillé de neuf et superbe, le mien déguenillé et fort laid, et cependant il paraissait mieux, uniquement parce que les soldats étaient coiffés. C'était le seul régiment de l'armée qui le fut ; mais le maréchal Romantzow qui en était le chef, aimait singulièrement la coiffure et la tenue Prussienne.⁶⁷⁸ »

Le rétablissement des coiffures prussiennes et de la coupe serrée des uniformes des soldats sous Paul I^{er} concerne donc directement les officiers en ce que ces éléments ont des répercussions sur les possibilités de manœuvre et sur le quotidien des troupes. De plus, le règlement militaire insiste sur la tenue et le maintien martial des officiers. « Les officiers ne sont pas habillés comme les soldats, ce qui est un grand inconvénient, car alors les chasseurs ennemis les reconnaissent et tirent sur eux de préférence.⁶⁷⁹ » Leur tenue de qualité, plus visible car plus ornementée répond à des impératifs politiques plus qu'à des considérations pratiques. Langeron apporte une fois de plus son témoignage sur la réception de ces textes : « Dans aucun service l'officier n'est moins assujéti à l'exactitude de l'uniforme qu'en Russie.⁶⁸⁰ » Et il poursuit en 1826, en disant : « maintenant la rigidité de l'exactitude pour l'uniforme est portée à l'excès.⁶⁸¹ » Les officiers ont une fonction de représentation. L'uniforme est donc plus que le signe de l'appartenance à un groupe socioprofessionnel : il est un procédé d'intégration de normes et de valeurs de groupe que le tsar entendait étroitement contrôler. L'uniforme permettrait ainsi une configuration de l'habitus, fonctionnant comme une structure structurante⁶⁸², pour reprendre des termes de Pierre Bourdieu. L'uniforme est destiné à déterminer le comportement de ceux qui le portent.

C'est au tout début du règne d'Alexandre I^{er} qu'interviennent les grands changements. En 1802, l'empereur unifie les tenues, supprimant la mitre classique des grenadiers le 13 février 1805, sauf pour le régiment Pavlovskij de la garde⁶⁸³, qui le garde par tradition et en souvenir du fondateur de l'unité. Les caftans pavloviens font place à l'uniforme croisé vert-sombre, au frac avec une coupe très haute, avec un col montant qui peut atteindre jusqu'à onze centimètres, d'étroits pantalons blancs, rentrés

⁶⁷⁸ *Ibid.*, f. 28v^o-29.

⁶⁷⁹ AMAE, MD, Russie, tome XX, f.29.

⁶⁸⁰ *Idem.*

⁶⁸¹ *Idem.*

⁶⁸² BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 80.

⁶⁸³ GAYDA Marcel et KRIJITSKY André, *L'armée russe sous le tsar Alexandre I^{er}, de 1805 à 1815, op. cit.*, p. 2.

dans des bottes. En 1803 est introduit le *kiver*, sorte de shako qui vient remplacer le tricorne en usage jusqu'alors. Des casquettes à visière s'ajoutent au trousseau de l'officier en 1811. Contre les intempéries, le *šinel'*, la capote de drap gris, devient un des attributs représentatifs de l'armée russe, auquel on prête toutes les vertus : il protégerait du froid comme de la chaleur... A ce trousseau s'ajoutent des éléments propres aux différentes armes ou aux diverses unités : les cuirassiers portaient des collets blancs, les lanciers des vestes bleues, les cosaques, un caftan droit bleu foncé, les hussards des dolmans.

Mais tout en soulignant ces obligations, Langeron semble témoigner du désir de distinction à l'intérieur de ce cadre rigide. La variété des uniformes d'un régiment à un autre devient en effet un élément d'identification entre l'individu et le groupe et fait exister des identités d'armes, de divisions à l'intérieur de l'unité prônée par les textes de loi. L'infanterie se distingue par ses uniformes vert clair, avec des revers, des parements des collets et des pantalons rouges. Les chasseurs à pied et à cheval arborent un uniforme vert foncé, les cuirassiers portent l'habit jaune, les dragons une tenue vert et rouge. L'artillerie et le génie se distinguent par leurs uniformes rouges aux revers noirs. A l'intérieur de cette codification par armes, les officiers trouvent les moyens de se distinguer, en jouant aux frontières des codes vestimentaires :

« L'officier porte ordinairement l'habit long, la veste rouge, la culotte blanche, de petites bottes, le chapeau à trois cornes sans galon, avec une cocarde blanche et un panache blanc, une écharpe or et noire à deux glands pendants sur le côté gauche, une dragonne aussi or et noire ; le subalterne porte la veste unie ; le major et le lieutenant colonel la portent avec un galon, et le colonel avec deux, dont un plus large que l'autre. Le brigadier et les généraux portent le plumet blanc, et une broderie de laurier sur l'habit et le chapeau, simples pour les brigadiers et les généraux majors, double pour les lieutenants généraux, triple pour les généraux en chef, et sur toutes les tailles pour les maréchaux. [...] ils portent indifféremment des habits longs ou courts, des gilets blancs ou de couleur, des cravattes brodées, des Pantalons de toutes les couleurs, des bonnets ou des chapeaux, et viennent ainsi chez leurs chefs, même souvent au quartier général. Ils tiennent beaucoup à cette variété.⁶⁸⁴ »

Les officiers trouvent ainsi à se distinguer par leurs tenues, montrant des adaptations, des interprétations des textes réglementaires. Survit une identité individuelle dans un cadre contraignant. Ces pratiques de distinction peuvent même

⁶⁸⁴ AMAE, MD, Russie, tome XX, f. 30.

aller jusqu'à contredire la rigueur des règlements militaires. Le même Langeron rappelle que « ce qui est surtout pour un officier Russe le type de l'Élégance, c'est de porter, en uniforme, un chapeau rond à l'anglaise.⁶⁸⁵ » Au cœur même du monde de l'ordre, des signes de distinction émergent, les officiers prenant des libertés avec le règlement.

Face aux directives impériales, les officiers trouvent ainsi des moyens de se distinguer et de défendre un modèle de service qui réponde aux données proprement russes. Cette expression est encore timide, circonscrite aux unités les plus privilégiées. Le caractère nobiliaire du corps des officiers, tel qu'il est défendu par ces derniers, ne correspond pas exactement aux conceptions que s'en font les tsars. Derrière cette opposition entre le pouvoir et son aristocratie, se devinent des tensions sur la nature même du métier militaire.

Paul I^{er} comme Alexandre I^{er} ont grandement contribué, avant le déclenchement de 1812, à façonner le corps des officiers et à lui donner une première base d'unité. Les conceptions de Paul I^{er}, empruntant sur le principe aux modèles chevaleresques et nourris en pratique de préceptes prussiens, se heurtent aux réalités du terrain. Le choix de l'uniformisation du corps des officiers autour de sa composante nobiliaire représente

⁶⁸⁵ *Idem.*

un blocage matériel insurmontable : comment compléter le corps des officiers en tenant compte des pertes et des départs ? Comme nous l'avons montré pour l'année 1804, les promotions remplacent tout juste les départs et les pertes. L'équilibre est précaire vu depuis les chancelleries de Saint-Pétersbourg, il l'est encore plus au quotidien dans les différentes unités de l'armée où la question des vacances se fait obsédante, obligeant les officiers à prendre des libertés avec les règlements. La pression permanente que constituent les tensions avec l'empereur des Français rend la situation encore plus critique. La fermeture totale du corps aux roturiers n'est donc pas envisageable.

Si l'existence d'une noblesse de service semble de l'ordre de l'évidence en Russie depuis le règne de Pierre le Grand, la perception qu'ont les officiers de leur appartenance à un état privilégié n'est pas toujours en adéquation avec les attentes du pouvoir impérial. Entre des logiques de lignées familiales où la noblesse se transmet et une approche qui consiste à voir dans la noblesse un état fragile où se retrouvent ceux que l'empereur veut bien distinguer de la masse de ses sujets mais à qui il peut retirer cette faveur aussi vite qu'il l'a accordée, un espace de tensions se révèle rapidement dès lors que Paul I^{er} et Alexandre I^{er} entreprennent de mieux contrôler leur outil militaire.

Toutefois les réformes des années 1796-1812 contribuent à forger l'image d'un officier vertueux par apprentissage si ce n'est par nature, particulièrement visé par la moralisation du service. Les cadres militaires sont perçus comme des modèles pour l'ensemble de la noblesse. Cet éthos est reçu par les officiers qui l'acceptent comme un élément de leur culture et de leur code de conduite. Les réactions d'opposition des officiers sont déjà le signe qu'une professionnalisation est en germe. Parmi les raisons mobilisées, la nécessité qu'ils invoquent d'avoir des cadres compétents, indépendamment de leur origine, semble monter la reconnaissance d'impératifs techniques et professionnels qui pourraient dépasser les tensions entre *sosloviâ*. La formation des officiers prend alors toute son importance.

Chapitre III :

Former des officiers pour les guerres du XIX^e siècle (1794-1812)

Réorganiser les institutions centrales constitue une première étape vers une adaptation de l'outil militaire aux conditions des guerres du XIX^e siècle. C'est sur le plan de l'éducation que se lit le plus nettement la convergence des conceptions de l'État et celles des officiers. Les empereurs s'attachent à doter leurs armées de cadres compétents, à la fois bien formés et capables de mobiliser les techniques de guerre modernes. Ce choix implique de définir les critères de technicité et de maîtrise des savoirs propres à la guerre et d'insérer les corps de cadets dans le système général d'éducation des catégories sociales privilégiées en Russie.

Adapter un système éducatif au métier des armes est en effet un problème complexe. Si l'on parle d'un art militaire, il est convenu que cet art est avant tout une *teknè* qui s'apprend par la pratique. On peut étudier les plans des batailles antiques, réfléchir à des modèles de mouvements tactiques mais cette étude ne saurait remplacer l'expérience du combat. L'image du combattant, avant tout homme de terrain, domine la conception que nombre d'officiers ont de leur métier. Cette vision, qui met l'accent sur le courage et la rapidité de pensée et d'action, reste prégnante au XIX^e siècle, mais la complexification des techniques rend plus que jamais nécessaire la maîtrise d'un savoir théorique. Régler un tir d'artillerie, coordonner les mouvements des troupes et de l'intendance, établir des cartes d'état-major fiables et savoir les utiliser à bon escient sont des pratiques incontournables pour l'officier du XIX^e siècle.

Il faut ajouter à ces considérations le fait que la guerre n'occupe en elle-même que peu de place dans le quotidien des militaires. C'est la préparation de la guerre qui représente la part principale de leur vie professionnelle. Cette vocation finale conduit à

formuler des principes éducatifs contraignants, où l'entraînement aux armes prend le dessus sur des ambitions plus importantes. Il faut recruter, entraîner les officiers qui ont un rôle clé dans cette préparation. Il faut à cette fin définir des standards de formation et de connaissances à satisfaire. Cette formation n'est pas neutre, elle ne vise pas seulement à transmettre du savoir, elle participe de la transmission d'une certaine conception de l'autorité. Il s'agit ainsi d'un art du commandement, dans le sens où l'on doit imposer l'obéissance aux ordres, qui se nourrit à la fois d'une culture militaire et des conceptions sur la place de l'armée dans la société.

Dans un premier temps, les directeurs des écoles comme les ministres en charge de ces questions s'attachent à définir les contours d'une formation qui devra être adaptée aux réalités de la guerre en ce début du XIX^e siècle. Comment la définition de critères objectifs à remplir avant d'exercer des fonctions d'officier permet-elle de poser les jalons d'un métier à part entière ? Quels rapports de complémentarité et de tensions ces nouveaux critères entretiennent-ils avec l'idéal des Lumières qui avait été affirmé au cours du règne de Catherine II dans les établissements d'éducation militaire ?

Des matières beaucoup plus appliquées sont introduites dans les programmes, diminuant le fossé entre la réalité du combat et la formation éclairée des cadets. Les sciences, l'art des fortifications prennent le pas sur le latin ou sur le théâtre, tandis que les manœuvres d'été viennent offrir une expérience plus concrète du terrain aux élèves-officiers. Comment les écoles se conforment-elles peu à peu à un modèle proprement militaire ?

Encouragé par ces expériences menées dans les écoles de Saint-Pétersbourg, l'entourage du tsar conçoit un vaste plan d'ouvertures d'écoles, augmentant l'offre de formation, dans l'espoir que celle-ci sera la plus homogène possible pour l'ensemble du corps des officiers. Quelles sont alors les contraintes matérielles qui s'exercent contre les grands projets impériaux ? En quoi les arbitrages de la Commission correspondent-ils à une vision de l'aménagement et de la valorisation du territoire ? Dans quelle mesure la politique éducative prépare-t-elle la cohésion de l'Empire à la veille de la guerre patriotique ?

I- Adapter la formation des officiers au métier des armes (1796-1812)

Pour répondre à ce besoin, la Russie disposait, à l'avènement de Paul I^{er}, d'un certain nombre d'écoles, concentrées dans les capitales de l'Empire à l'exception de celle de Šklov, qui fut transférée en novembre 1799 à Grodno. Le 1^{er} corps des cadets avait accueilli ses premiers élèves en 1732, comme nous l'avons vu plus haut. Mais trop réduit en effectif, il proposait un modèle d'éducation qui ne cadrait pas avec ces nouvelles exigences. Le programme élargi incluait sciences naturelles, philosophie, morale, histoire, droit international, etc. Tout en restant essentiellement un centre de formation militaire, il devint aussi dans une certaine mesure une « école politique et civile⁶⁸⁶ », où se formaient les hauts fonctionnaires, sur le modèle d'une *Ritterakademie*, comme l'Académie des Nobles de Berlin, ou plus encore l'Ecole militaire royale de Paris. L'historien soviétique N.I Alpatov et avec lui un certain nombre de spécialistes de l'histoire de l'éducation en ont souligné l'inadaptation⁶⁸⁷, ce qui doit encore être discuté car l'idéal des Lumières dont cette éducation était porteuse n'excluait pas, comme nous le verrons, l'enseignement de l'art de commander. Malgré la rigidité des principes fondamentaux énoncés par les ministères, ces établissements ont pu être conçus comme des laboratoires pédagogiques. Se penchant sur la politique d'éducation de Catherine II, Max Okenfuss a montré que le conservatisme des principes touchant le service d'État n'excluait pas la modernité des moyens mis en œuvre pour susciter une classe de serviteurs réellement compétents⁶⁸⁸.

Cependant, peu d'officiers passaient par ces écoles. L'essentiel des cadres étaient issus du corps des *ûnkera*, volontaires nobles ayant servi comme sous-officiers dans un régiment avant de se voir attribuer leur brevet. Les roturiers issus du rang

⁶⁸⁶ PSZI, tome XVI, n° 12338, 7 mars 1765.

⁶⁸⁷ ALPATOV N.I., *Učebno-vospitatel'naâ rabota v dorevolûcionnoj škole internatnogo tipa, iz opyta kadetskikh korpusov i voennyh gimnazij v Rossii* [Le travail d'études et d'éducation dans les écoles sur le mode de l'internat jusqu'à la révolution, d'après l'expérience des corps de cadets et des gymnases militaires en Russie], Moskva, Učpedgiz, 1958, 244 p.

⁶⁸⁸ OKENFUSS Max, « Education and Empire : School Reform in Enlightened Russia », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, Neue Folge, n° 27, Heft 1, 1979, pp. 41- 68.

pouvaient espérer accéder aux grades supérieurs, après un temps de service plus ou moins long suivant leur origine sociale : leur formation dépendait étroitement de leur origine, car il existait un fossé entre les fils de paysans ayant appris à lire et à écrire pendant le service et les volontaires qui pouvaient être issus des guildes de marchands.

Le modèle d'éducation proposé dans les écoles reste fondamentalement nobiliaire, à cette distinction près que l'État s'est progressivement substitué à la famille pour assurer l'éducation des jeunes gens. On voit très nettement se dessiner cette évolution dans la transformation du Corps des Pages. Institution liée à l'envoi des jeunes gens à la cour, cette école s'est muée en institution militaire, toujours en lien avec la famille impériale, mais de plus en plus marquée par une éthique du service de l'État. Mais c'est alors la question de la possible généralisation de ce modèle qui se pose, du fait même de l'hétérogénéité du recrutement des officiers.

A- Des écoles aux hommes issus du rang : un recrutement divers

Avec des promotions qui n'excèdent pas deux cents élèves chacune, les corps de cadets créés au XVIII^e siècle ne sont pas en mesure de combler les vacances de l'armée ni, *a fortiori*, d'accompagner la rapide croissance des effectifs qui se dessine. Le corps des officiers mêle donc dans son recrutement, à des degrés divers selon les armes et selon les corps d'armées, des hommes à la formation très diverse.

1- Sources de recrutement

Avant le blocage décidé par l'empereur Paul, et même pendant la courte période où l'interdiction d'accès aux roturiers était théoriquement de mise, l'essentiel du recrutement provient des hommes du rang. Les chiffres établis à la fin du XVIII^e siècle se retrouvent dans la dernière promotion que nous avons étudiée, celle de 1853, et sont à peu près constants sur l'ensemble de la période. Ainsi, en 1799, 1349 militaires sont promus officiers dans l'ensemble des régiments de la garde⁶⁸⁹. Parmi eux, environ cinq cent sont issus des unités modèles la garde, des différents corps de cadets, et de la

⁶⁸⁹ RGVIA, F. 11, op. 1/100 ; d. 45, ll. 1-724.

maison des orphelins que l'empereur vient de réorganiser⁶⁹⁰. Même dans la garde, on a donc deux tiers des officiers sur une promotion qui n'ont pas reçu à proprement parler d'éducation militaire autre que celle fournie par l'expérience.

La difficulté essentielle est donc que ces hommes ont des horizons différents et que l'essentiel de leur formation initiale est reçu dans un cadre familial. Le service, le règlement sont globalement maîtrisés mais la capacité d'anticipation, d'autonomie est fortement réduite dans le cas des officiers formés dans le rang.

Beaucoup d'officiers ont été formés sous la houlette de précepteurs choisis par les parents. En l'absence d'examens strictement définis à la fin du XVIII^e siècle pour l'ensemble de l'armée, il n'est pas possible de cerner avec précision le niveau atteint par une telle éducation. Entre un Lunin (1787-1845), rentré comme *ûnker* au régiment de chasseurs de la garde en 1803 et un *ûnker* qui n'a appris chez ses parents qu'à lire et à écrire, il est un fossé que ne laisse pas tout de suite deviner la similarité de grade. L'éducation de M.S. Lunin a en effet été très soignée par ses parents⁶⁹¹. Afin de lui assurer une bonne maîtrise des langues étrangères en même temps que lui étaient enseignées les sciences et les humanités, il fut confié à des précepteurs français, tels Vauvillier, Cartier ou Butet, suisse comme Malherbe, qui dirigeait alors une pension en vogue, anglais tel Forster ou bien encore suédois comme le philosophe Kurulf. On devine ici les moyens financiers de la famille Lunin et sa volonté de permettre aux enfants, par une éducation poussée, d'accéder aux plus hautes responsabilités. Cependant, l'attention des parents n'est pas toujours un gage de qualité de la formation reçue. Tučkov reçut une éducation domestique sous la surveillance de son père⁶⁹². A l'âge trois ans, il reçut deux précepteurs, un diacre et un soldat, qui s'occupèrent de sa première formation, malgré leur maigre savoir. Par la suite, le père de Tučkov recruta un précepteur danois qui lui donna une éducation rigoureuse mais peu favorable à développer chez lui des capacités d'autonomie et d'initiative. Il forçait en effet le jeune garçon à recopier des citations tirées de la Bible et à apprendre par cœur des extraits de ses productions.

Les *formulârnye spiski* que nous avons étudiés indiquent que pour 12 % des officiers, la formation a été reçue dans le cadre domestique, avec le concours de précepteurs. Ceux-ci peuvent tout aussi bien être des membres du clergé local, sans

⁶⁹⁰ RGVIA, F. 26, op.1/152, d. 63, ll. 564-565n d. 65, ll. 151-154n d. 67, l. 111.

⁶⁹¹ EIDELMAN Nathan, *Un noble révolutionnaire : Lounine*, Moskva, Editions du Progrès, 1988, p. 35.

⁶⁹² TUČKOV Sergej, *Zapiski Sergeâ Alekseeviča Tučkova, 1766-1808 [Ecrits de Sergej Alekseevič Tučkov, 1766-1808]*, op. cit., p. 2.

formation particulière, que des pédagogues ou des étudiants. Rares sont les officiers à indiquer dans ces documents de service qui les a formés. Dans certains cas, il apparaît que les parents se sont eux-mêmes chargés d'assurer une formation minimale à leurs enfants.

Cette diversité touche aussi aux données géographiques. Dans notre corpus, l'origine géographique des officiers passés par les corps de cadets révèle une certaine surreprésentation de Saint-Pétersbourg et de Moscou, avant que les premiers corps de province ne voient le jour⁶⁹³. Et même après l'ouverture effective de ces corps, la supériorité des candidats issus des régions occidentales de l'Empire russe reste nette. Ces données correspondent tout d'abord à la réalité de peuplement et de densité dans l'Empire. La Russie « utile » et peuplée se situe à l'ouest de l'Oural. Enfin, les marges sont peu à peu dotées d'établissements d'éducation propres aux armées qui s'y trouvent cantonnées, comme c'est le cas pour les corps de Sibérie et d'Orenbourg.

Cependant, l'isolement de ces jeunes gens, coupés de leurs racines et de leur famille contribue à former des cadres avec des attaches locales réduites⁶⁹⁴, sorte de préparation aux réalités du service, un officier devant suivre les ordres et se rendre là où ses supérieurs lui commandent de servir. Les élèves passant par les corps ont une perception sans doute plus nette de la réalité impériale de leur pays. A la mort de Catherine II, le règlement en vigueur dans les corps de cadets, daté de 1766⁶⁹⁵, précisait que le recrutement s'étendait des enfants en bas âge jusqu'à ceux ayant atteint vingt et un ans. Les structures de l'État avaient ainsi la possibilité de façonner véritablement les futurs officiers et administrateurs qui allaient le servir, ce d'autant plus que dans ces écoles, les congés étaient fort rares : la coupure avec le cercle familial est nette, à l'exception des cadets dont la famille résidait à Saint-Pétersbourg.

2- Des niveaux de formation très hétérogènes

Le minimum exigé pour obtenir une promotion aux grades d'officiers est que les candidats soient en mesure de lire et écrire. Cette prescription est semble-t-il globalement respectée, puisque, dans notre corpus, parmi les officiers servant avant

⁶⁹³ Cf. Base de données.

⁶⁹⁴ RAEFF Marc, « Home, School, and Service in the Life of the 18th-Century Russian Nobleman », *The Slavonic and East European Review*, volume 40, n° 95, juin 1962, pp. 299-300.

⁶⁹⁵ *PSZ I*, tome XVII, n° 12 741, 11 septembre 1766.

1812, seul un homme déclare ne savoir que signer son nom⁶⁹⁶. Un noble illettré ne peut donc servir que comme soldat, quelle que soit son origine. La règle est réaffirmée en 1801⁶⁹⁷ et le 24 novembre 1801, le souverain rappelle de plus par son ordre n° 843 au commandant militaire de Saint-Pétersbourg que les nobles, candidats pour être sous-officiers dans les gardes, doivent préalablement passer un examen auprès du Premier corps de cadets.

Les inscriptions dès le plus jeune âge s'étaient considérablement développées sous le règne d'Elisabeth I^{re}, à l'image du prince P.M. Volkonskij, inscrit au régiment Preobraženskij le jour de son baptême en 1776⁶⁹⁸. La pratique semble se raréfier, au fur et à mesure que des examens sont établis. Muromtsev en 1807, doit passer un examen pour entrer au corps de cadets : il est envoyé dans les armées d'abord comme simple sous-officier afin de s'aguerrir, car le chef voit en lui un petit noble gâté⁶⁹⁹. Les règlements autant que les réactions des commandants de régiments contribuent ainsi à unifier quelque peu les âges au recrutement et par conséquent les profils de formation.

Le niveau d'éducation est très variable. Dans les *formulârnye spiski*, il peut être mesuré sur les déclarations faites par les officiers eux-mêmes. Si certains exposent en détail l'ensemble des programmes qu'ils ont suivis, allant jusqu'à préciser les exercices de géométrie ou de trigonométrie qu'ils sont en mesure de réaliser, d'autres restent très généraux et ne permettent pas de mesurer la maîtrise réelle qu'ils peuvent avoir des matières mentionnées. Il est donc difficile d'établir une grille de lecture serrée des compétences du corps des officiers.

⁶⁹⁶ Cf. Base de données.

⁶⁹⁷ *PSZ I*, tome XXVI, n° 19825.

⁶⁹⁸ « Rasskazy knâzâ P.M. Volkonskogo, zapisannye s ego slov A. V. Vikovatovym v ânvare 1845 g. [Récits du prince P.M. Volkonskij, écrits sous sa dictée par A.V. Vikovatov en janvier 1845] », *Russkaâ starina*, n° 16, 1876, p. 177.

⁶⁹⁹ MUROMCEV M.M., « Vospominaniâ Matveâ Matveeviča Muromceva [Mémoires de Matvej Matveevič Muromceva] », *Russkij arhiv*, n° 1, 1890, pp. 66-69.

Compétences déclarées par les officiers⁷⁰⁰

Niveau d'éducation déclaré	%
Lire, écrire	59
Lire, écrire, mathématiques	10
Langues étrangères, humanités, mathématiques, sciences militaires	31

Il apparaît cependant que près de 60 % des officiers ne sont en mesure que de lire et écrire en russe. Un peu plus de 10% maîtrisent les données essentielles des mathématiques, sans que soit toujours précisé le degré auquel ils sont parvenus. Malgré le faible degré effectif de formation qu'il a reçu, Tučkov fut grandement marqué par son père qui considérait que :

« la physique, la chimie et la mécanique sont les matières les plus utiles pour de futurs officiers, bien qu'il ne pût nous les enseigner lui-même. Père tenait la littérature, l'éloquence et la musique pour moins importantes et ne voulut pas nous faire étudier le latin qu'il ne pensait nécessaire qu'aux prêtres et aux médecins. Il tenait la théologie et la philosophie pour inappropriées au futur officier⁷⁰¹. »

Définissant lui aussi les matières scientifiques comme une nécessité pour tout officier, Voroncov fait le constat de l'insuffisance de la formation qu'on rencontre en général chez les cadres russes :

« Pour ce qui regarde la partie des hautes mathématiques, indispensable pour le jet des bombes, où il faut calculer les paraboles décrites par la bombe, on n'en a pas d'idée chez nous.⁷⁰² »

Se détache un tiers des officiers qui, en plus de ces connaissances primaires, maîtrisent une ou plusieurs langues étrangères, affirment avoir des connaissances en histoire et en géographie. Au sein de ce groupe, 9 % maîtrisent un savoir nettement supérieur, puisant autant dans les langues, les humanités que les sciences.

L'hétérogénéité domine donc, avec quelques officiers particulièrement bien formés, pour l'essentiel issus de la haute noblesse, et une masse ne maîtrisant que le strict nécessaire à l'exercice des fonctions militaires au quotidien. Cette diversité de

⁷⁰⁰ Cf. Base de données.

⁷⁰¹ TUČKOV Sergej, *Zapiski Sergeja Alekseviča Tučkova, 1766-1808 [Ecrits de Sergej Aleksevič Tučkov, 1766-1808], op. cit., p. 2.*

⁷⁰² VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 484.

l'instruction est un frein à la formation d'un esprit de corps⁷⁰³, ce que constatent tant les officiers que les observateurs étrangers.

B- L'artillerie et le génie comme laboratoires d'innovation

L'artillerie comme le génie constituent des armes dites savantes où la formation initiale est plus poussée par définition et par nécessité que dans l'infanterie ou même la cavalerie. La formation des officiers servant dans ces armes est donc primordiale. Ce sont eux qui bénéficient en premier lieu de la définition de critères de recrutement, conduisant plus rapidement que dans d'autres corps à l'émergence d'une identité professionnelle.

1- Caractéristiques de formation

Malgré l'importance de la formation pour un officier d'artillerie ou du génie, ces armes ne bénéficièrent pas d'examens ou d'entraînement particuliers avant le règne de Paul I^{er}. C'est à ce dernier en effet qu'il revient d'avoir considéré l'artillerie comme une arme à part entière et non comme un auxiliaire de l'infanterie. Avant 1796, les officiers d'artillerie sont donc en temps de paix entraînés comme les officiers d'infanterie. Les pièces nécessaires aux batteries sont remises dans des dépôts pour n'être sorties qu'en cas de guerre⁷⁰⁴. L'existence d'un corps de cadets d'artillerie offre bien évidemment une possibilité de formation, mais le corps ne suffisant pas à former l'ensemble des officiers servant dans cette arme, le niveau d'éducation est très hétérogène. En 1800, le tsar organise l'artillerie en huit régiments de campagne et maintient l'organisation en temps de paix comme en temps de guerre. L'artillerie étant une arme réduite en effectifs, en comparaison avec les régiments d'infanterie et de cavalerie, elle offre la possibilité de fixer des exigences pour les officiers qui y servent. Il est envisageable d'y établir plus précocement que dans d'autres armes des examens ou des concours sanctionnant un niveau requis. Le génie correspond à une modèle similaire, dans la mesure où cette

⁷⁰³ DAMAZE de RAYMOND, *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie*, Paris, Le Normant, 1812, tome I, pp. 544-545.

⁷⁰⁴ MENNING Bruce, « Paul I and Catherine II's Military Legacy », art. cit., p. 78.

arme demande des compétences en architecture, en fortifications de campagne comme en fortifications permanentes.

Le *kapitan* du génie Martos écrit, en préambule à son récit des campagnes de 1806-1812 :

« M'étant consacré au service des armes, je décidai d'acquérir la connaissance utile pour devenir un bon officier. C'est pourquoi je choisis d'entrer dans le corps du génie.⁷⁰⁵ »

On devine ici une fierté d'arme qui tient justement au caractère plus poussé des savoirs maîtrisés. Martos en fait même l'élément essentiel de l'utilité et de l'importance de l'arme du génie. Il entre au service comme *ûnker* de 2^e classe dans la garnison de Saint-Pétersbourg le 11 août 1806. Il reçoit sa commission d'officier après trois ans et demi. En dehors des occupations de service, « sentant la nécessité de ne pas perdre de temps⁷⁰⁶ » il lit le cours de mathématiques de Vojtâhovskij, « un des meilleurs dans notre langue », dessine des plans, lit les traités de fortification, afin de se préparer à l'examen qui lui permettrait de devenir *ûnker* dans le corps du génie. Cet examen a lieu deux fois par an, les listes de candidats étant envoyées à Saint-Pétersbourg à l'Inspecteur du département du Génie. Il se construit ainsi un parcours qui lui permette de se rattacher à un corps savant dont il valorise les compétences.

Les directives impériales qui mettent l'accent sur la sélection semblent ainsi rencontrer le souci de qualification et de reconnaissance des officiers d'artillerie et du génie.

2- Le rôle d'Arakčeev

Le rôle d'Arakčeev est ici essentiel. On a vu ses débuts de carrière depuis que l'empereur Paul l'avait repéré. En formant l'artillerie de Gačina, il avait pleinement pu utiliser les moyens mobilisés par le futur empereur pour prendre la mesure des exigences du métier d'officier d'artillerie et formuler ainsi les qualités nécessaires à l'officier servant dans cette arme. Nommé Inspecteur de l'Artillerie de Gačina, il occupe ces mêmes fonctions à l'échelle de l'ensemble des forces armées russes en 1799. Mais,

⁷⁰⁵ MARTOS, « Zapiski inženernago oficera Martosa o tureckoj vojne v carstvovanie Aleksandra Pavloviča. 1806-1812 [Notes de l'officier du génie Martos sur la guerre contre les Turcs sous le règne d'Alexandre Pavlovitch. 1806-1812], art. cit., p. 305

⁷⁰⁶ *Idem.*

tombé en disgrâce à la fin du règne de Paul I^{er}, il est remercié avant d'avoir pu lancer un programme clair concernant les objectifs de formation. Rappelé dans ses fonctions par l'empereur Alexandre le 27 avril 1803, il donne alors la pleine mesure de ses capacités⁷⁰⁷. Le 14 mai, il prend le commandement du bataillon d'artillerie de la garde. L'empereur lui donne « carte blanche » pour réorganiser et renforcer cette arme. Il inaugure son oeuvre par une inspection des régiments de l'armée impériale qui compte alors 446 000 hommes : il conclut au bien fondé de la séparation des unités d'artillerie et d'infanterie, les canons ne pouvant simplement constituer une force d'appoint pour les mouvements de l'infanterie. Mais les officiers d'infanterie sont prompts à critiquer les mesures dont bénéficient les officiers d'artillerie, voyant dans les échecs des campagnes de 1805 et 1806 la preuve de leur inefficacité. Les effets ne sont pas directement visibles, et les unités ainsi refondées ne sont pas tout de suite opérationnelles⁷⁰⁸.

Des classes sont créées dans l'artillerie de la garde pour former les *ûnkera*. L'enseignement est assuré par des officiers d'artillerie chevronnés, selon le modèle déjà pratiqué à Gačina. Arakčeev établit au début de l'année 1804 le déroulement des examens pour les officiers subalternes d'artillerie, ainsi que pour les *ûnkera* et les sous-officiers supérieurs (*fejerverkery*)⁷⁰⁹. Ces dispositions descendent donc assez bas dans l'échelle des grades, prenant bien la mesure des connaissances scientifiques et techniques que l'arme suppose. Le fait qu'on englobe dans ces examens les sous-officiers est la marque de la technicité de cette arme. La promotion des artilleurs continue ainsi de faire l'objet d'une surveillance régulière de la part du protégé du tsar⁷¹⁰.

En tant que ministre de la Guerre en 1808, Arakčeev encourage aussi la formation de bibliothèques régimentaires.

« La lecture de livres utiles pendant le temps libre est, sans doute, l'une des pratiques les plus nobles et les plus agréables pour tout officier. La lecture tient lieu de compagnie, forme l'âme et le

⁷⁰⁷ REY Marie-Pierre, *Alexandre I^{er}*, op. cit., pp. 187-188.

⁷⁰⁸ JENKINS Michael, *Arakcheev, Grand Vizier of the Russian Empire*, London, The Dial Press, 1970, p. 100.

⁷⁰⁹ RGB, F. 471, op. 1, d.5 : Règlement pour le passage des examens par les *poručiki*, *podporučiki*, *ûnkera* et *fejerverkery* de l'artillerie, février 1804.

⁷¹⁰ RGB, F. 471, op. 2, d. 8 : Avis sur l'envoi de renseignements se rapportant aux officiers d'artillerie, par le comte Arakčeev, Saint-Pétersbourg, 6 octobre 1806.

cœur et permet à un officier de se préparer de la meilleure manière pour le bien du service du monarque et de la Patrie.⁷¹¹ »

Arakčeev contribue à créer *La Revue d'artillerie, Artillerijskij žurnal*, pour susciter un véritable esprit de corps chez les artilleurs. La lecture d'un périodique qui leur est expressément destiné permet en effet de créer une tribune d'expression. L'établissement de ces exigences est essentiel pour la constitution du corps des officiers. Elles offrent des critères objectifs de recrutement et permettent de moduler l'accueil d'étrangers suivant les besoins. Le général Petr Ivanovič Bagration (1765-1812) se plaint en 1809, dans une lettre adressée à Arakčeev, des officiers étrangers pris au service russe et qui :

« ne connaissent ni ne comprennent rien. Ils devraient être encore en train d'étudier en écoles. J'ai besoin d'officiers expérimentés ! La guerre avec les Turcs est différente des campagnes contre les États européens. Ici, les officiers doivent accompagner les Cosaques en reconnaissance, situer les positions ennemies et déterminer la distance pour les manœuvres.⁷¹² »

Face aux demandes d'officiers occidentaux désireux d'entrer au service du tsar, les cadres russes sont ainsi en mesure d'opposer des critères de formation et de professionnalisme. Beaucoup de ces officiers se présentaient en effet avec un regard condescendant à l'égard des armées russes. Ils étaient convaincus que l'empereur, toujours en quête de talents occidentaux pour réformer une armée quelque peu arriérée, les accueillerait à bras ouverts et leur offrirait une carrière prestigieuse. Ainsi lorsque le comte Viktor Pavlovič Kočubej soumet à Arakčeev le cas du capitaine français Le Noir de Montvillat (Le Nuar de Monvilâ), en février 1804⁷¹³, c'est d'abord un exposé circonstancié de ses connaissances en artillerie que Arakčeev attend. En l'absence de renseignements précis sur ses aptitudes et son savoir-faire, une telle candidature ne peut être acceptée. De même, lorsque le *major* Truson demande lui aussi l'entrée au service

⁷¹¹ Propos d'Arakčeev cités par A.Û. KOVALENKO in « Voennyj ministr graf A.A. Arakčeev : « čestnomu človeku vseгда trudno zanimat' važnye mesta gosudarstva » [Le ministre de la Guerre comte A.A. Arakčeev : « Il est difficile à un honnête homme d'occuper des postes importants de l'État »] », *Voенно-историčeskij žurnal*, n° 10, 2001, p. 42 : « Čtenie poleznych knig v svobodnoe vremâ est', bez somneniâ, odno iz blagorodnejših i priâtnejših upražnenij každygo oficera. Ono zamenâet obšestvo, obrazuet um i serdce i sposobstvuet oficeru priugotovlât' sebâ nailučšim obrazom na pol'zu služby monarhu i Otečestvu. »

⁷¹² Lettre du général Bagration à Arakčeev, le 7 octobre 1809, reproduite in *Voennyj sbornik*, n° 10, 1864, p. 63.

⁷¹³ RGB, F. 471, op. 2, d. 11 : Lettre du comte Viktor Pavlovič Kočubej à Arakčeev au sujet du capitaine français Le Nuar de Monvilâ, 14 février 1804, en français.

russe, en mars 1804⁷¹⁴, par l'entremise du comte Petr Kornilovič Suhtelen, la réponse d'Arakčeev est sans appel : l'étape incontournable est sa réussite aux examens pour les grades d'officier établis par le Département d'Artillerie du ministère de la Guerre. Leur passé, leur expérience militaire doivent être validés aux yeux de la hiérarchie militaire et de leurs pairs, afin de définir une norme de connaissances vérifiables et identiques pour chaque officier d'artillerie et du génie.

Une nouvelle génération d'officiers d'artillerie et d'ingénieurs militaires voit ainsi le jour. Petr et Andrej Borisov, fondateurs de la Société des Slaves Unis en 1818 passent ainsi leur examen de *praporšik* d'artillerie en 1820 afin d'intégrer la 8^e brigade d'artillerie⁷¹⁵. Ils ont déjà alors une expérience militaire pratique, puisqu'ils ont combattu dès 1819 au Caucase, où ils ont notamment participé à la traversée du Terek en novembre de cette année. Le passage de l'examen se surajoute comme passage obligé dans la carrière militaire des artilleurs. Soumis à des critères définis de savoir-faire technique et pratique de façon plus précoce que les officiers d'infanterie et de cavalerie, les officiers d'artillerie développent ainsi un esprit de corps fondé sur la technicité de leur arme.

La distinction entre les armes savantes et les autres spécialités reste une constante, réaffirmée par les règlements militaires, y compris à l'usage des officiers les plus privilégiés par le système de formation. Les premiers classés du Corps des Pages jouissaient, sans restriction jusqu'à l'épisode décembriste, puis avec des garde-fous après cette rupture, du droit de choisir leur régiment, y compris en l'absence de vacance⁷¹⁶. Or ceux qui voulaient entrer dans l'artillerie de la garde devaient d'abord réussir l'examen devant le comité scientifique militaire, puis dans l'Ecole d'artillerie, avec les officiers de la classe supérieure⁷¹⁷. En principe, l'idée d'un examen devait être élargie à toutes les armes composant les unités russes, mais ce processus fut semble-t-il perturbé par des pratiques bien ancrées, caractérisées par un « favoritisme rampant⁷¹⁸ », selon les termes d'un officier en 1812.

⁷¹⁴ RGB, F. 471, op. 2, d. 18 : Rapport du comte Petr Kornilovič Suhtelen à l'expédition d'artillerie du ministère de la guerre à propos de l'admission du major Trusson aux examens pour l'admission aux grades d'officier, Saint-Pétersbourg, 12 mars 1804.

⁷¹⁵ Dossier d'instruction de Petr Borisov in *Vosstanie dekabristov [L'insurrection des Décembristes]*, Moskva-Leningrad, Gosudarstvennoe izdatel'stvo političeskoj literatury, 1951, tome V, p. 23.

⁷¹⁶ VLADISLAVLEV Vladimir, *Pamâtnâ kniga voennyh zakoneniï dlâ štab- i ober-oficerov [Aide-mémoire des lois militaires pour les officiers supérieurs et subalternes]*, op. cit., p. 100.

⁷¹⁷ SVP, livre III, partie 1, art. 785.

⁷¹⁸ DURNOVO N., « Dnevnik 1812 g. [Journal de l'année 1812] », *1812 god. Voennye dnevniki [1812. Journaux militaires]*, Moskva, 1991, pp. 50-51.

Malgré l'instauration d'examens, le système d'éducation russe n'encourage que très peu la mobilité sociale⁷¹⁹. La diffusion d'exigences se fait lentement, elle passe par la reconnaissance de leur intérêt par les premiers visés.

C- Diffusion progressive d'un nouveau modèle

Les familles d'officiers intègrent peu à peu ce modèle et contribuent ainsi à voir dans le passage en écoles spéciales un socle essentiel de la formation militaire.

1- L'exemple donné par les émigrés

Les émigrés français, alors même qu'ils ne se considèrent que comme de passage en Russie, comme pour les officiers servant dans l'armée de Condé, se plient à ce cursus. En novembre 1798, le jeune Boissesson est admis au 1^{er} corps de cadets de Saint-Pétersbourg, sur ordre de l'empereur, tandis que la sœur du jeune homme entre à l'institut Smolnyj⁷²⁰. Ces admissions sont le signe d'un succès et d'une bonne réputation des établissements, mais elles fonctionnent aussi comme des éléments stimulant la volonté russe de se conformer à ce modèle de l'officier instruit. Peu connaissent les principes de fonctionnement de l'Ecole militaire créé à Paris par le roi Louis XV, à la suite de la guerre de Succession d'Autriche en 1748. Le maréchal de Saxe avait soumis au roi un projet d'école royale pour former les officiers, à hauteur de cinq cents jeunes nobles.

Les officiers émigrés apportent ainsi une caution à ces écoles en y demandant l'admission de leurs fils. Gage d'eupéanité, cette éducation reconnue résonne auprès des cadres russes comme un modèle à suivre pour constituer une armée résolument moderne.

⁷¹⁹ HANS Nicholas, *History of Russian Educational Policy (1701-1917)*, London, P.S. King & Son, 1931, p. 38-74.

⁷²⁰ AMAE, MD, France, fonds Bourbon, f. 265, lettre du prince de Condé à Bezborodko 26 novembre 1798.

2- Des exigences partagées par les officiers

Par les armes savantes et par l'exemple donné par la haute noblesse, le parcours d'officier passe de plus en plus, aux yeux des chefs militaires et politiques, par un temps de formation théorique. L'ambassadeur de Russie à Londres, le comte Semen Voroncov tient ainsi à marquer la différence de savoir qui est nécessaire aux officiers par rapport au reste de la troupe. Contre un dressage mécanique, il défend au contraire une formation qui favorise la capacité à des prises de décision autonomes. Dans une lettre à son frère A.R. Voroncov, il fait état de ses craintes et de ses vœux concernant la formation militaire de son fils Mihail Semënovič :

« Je vous suis obligé de ce que vous donnez de l'ouvrage à Michel. Ca ne fera que le former davantage et lui donner plus de connaissances que n'en ont les caporaux vulgaires, connus sous le nom de *fruntovoj oficer*. Ce sont la vraie peste des armées. Aussi sont-ils conduits par le nez par les employés de la chancellerie, quand, pour le malheur de l'état, ils parviennent au commandement suprême. Tels étaient les Apraksin, les Saltykov et les Buturlin, auxquels on était obligé d'envoyer du Collège des gens pour la correspondance, qui faisaient d'eux ce qu'ils voulaient.⁷²¹ »

Un noble cultivé de l'envergure de Voroncov fait état des exigences nouvelles. Les *fruntovye oficer*y dont il est question dans la lettre sont ces officiers chargés de former les hommes aux mouvements en ordre serré, qui semblent tout à fait stériles à Voroncov. Ce modèle d'officier relève à ses yeux de la charge d'un sous-officier. Un officier doit dépasser cette vision très immédiate, très mécanique du service. Il doit être en mesure de gérer les affaires de son régiment, de comprendre le sens des mouvements qui sont ordonnés à son unité, de saisir, en un mot, le pourquoi des actions militaires. Ce modèle n'est évidemment pas extensible à l'ensemble des officiers, mais Voroncov fait passer une frontière nette entre deux types d'officiers qui coexistent dans les armées russes. Il voit dans une éducation exigeante la garantie de l'autonomie et de la capacité à agir en son âme et conscience, sans dépendre d'un savoir-faire autre. La tâche de l'officier est donc perçue comme un métier total, où les anciens critères ne disparaissent pas.

⁷²¹ Lettre de S.R. Voroncov à son frère A.R. Voroncov, Londres, 16 (28) décembre 1802, in BARTENEV Pëtr (éd.), *Arhiv knâz'â Voroncova, op.cit.*, volume X, pp. 184-185.

Voroncov recommande la fondation d'écoles où l'enseignement serait assumé par des professeurs présentant des aptitudes particulières dans les matières utiles au service de l'artillerie et du génie, et où les acquis seraient validés par des examens publics. On ne pourrait alors quitter ces écoles comme officier avant de mériter véritablement une telle promotion et de faire valider ces mérites aux yeux de tous par un examen commun⁷²².

Il n'est par ailleurs pas assuré que la formation en école soit privilégiée par les familles qui peuvent se permettre de former leurs enfants par d'autres moyens. Šubert fut ainsi placé en école de cadets à l'âge de onze ans, en 1800. Cependant, son père qui était en lien avec le général Suhtelen, se voit proposer pour son fils une place de *ûnker* au sein de l'état-major. La perspective d'une carrière brillante pousse le père à accepter :

« [Suhtelen] était très ami avec mon père et un jour, il lui proposa de me faire entrer à l'état-major général en qualité de *Kolonnenführer* (*ûnker*). Mon père accepta et on m'annonça un jour que j'allais être engagé comme *Kolonnenführer*, on prit mes mesures pour l'uniforme et quelques jours après je devais, en pantalons de cuir, grosses bottes d'équitation avec d'énormes éperons, une grosse rapière, un haut col, un haut chapeau avec de grandes plumes, une canne, poudré et très comprimé, au lieu d'aller à l'école Pierre, me rendre auprès de Suhtelen. Je ne peux pas dire que je m'en réjouissais, j'aurais préféré le service en mer et cet accoutrement ne m'était pas particulièrement agréable.⁷²³ »

La perspective d'une carrière sous la protection directe d'un ami de la famille occupant de hautes fonctions représente donc un argument suffisant pour arrêter les études de ce jeune homme. Inquiet de ces pratiques sur lesquelles le contrôle est difficile, l'empereur réglemente l'accès aux *ûnker*. Le 12 mai 1809, il est instamment demandé ne pas diriger vers le service dans les quartiers maîtres les conducteurs de

⁷²² VORONCOV Semën, « Zapiska o russkom vojske [Note sur l'armée russe] », p. 484.

⁷²³ SCHUBERT Friedrich von, *Unter dem Doppeladler : Erinnerungen eines Deutschen in russischem Offizierdienst, 1789-1814*, op. cit., p. 47: « Mit meinem Vater war er sehr befreundet und eines Tages machte er ihm den Vorschlag, er solle mich als Kolonnenführer (Junker) in den Generalstab treten lassen. Mein Vater nahm den Vorschlag an, und so wurde mir eines Tages angekündigt, ich sei als Kolonnenführer angestellt, wurde mir Mass zur Uniform genommen, und ein paar Tage darauf musste ich, in ledernen Pantalons, grossen Reitstiefeln mit ungeheuren Sporen, einem grossen Degen, hohem Kragen, hohem Hut mit langer Feder, einem Stock, gepudert und sehr eingeschnürt, statt in die Petri-Schule zu Suchtelen wandern. Ich kann nicht sagen, dass ich sehr erfreut darüber gewesen wäre, ich hätte den Seedienst vorgezogen und die Kleidung war mir besonders unangenehm. »

moins de 16 ans⁷²⁴, la mesure s'applique aussi aux *podpraporšiki* de l'artillerie, d'après l'oukase du ministère de la Guerre n° 878. Ceux qui sont dans ce cas doivent être envoyés dans les douze jours au 2^e corps de cadets afin d'y achever leur formation. C'est le cas de Žemčužnikov, *ûnker* au bataillon de la garde, qui a 10 ans, de Kufarin, de la brigade de réserve de Saint-Pétersbourg, qui a 9 ans et encore de six autres jeunes gens âgés de 14 ans⁷²⁵. Cette disposition est rappelée le 11 février 1824, dans l'organisation de l'école des sous enseignes de la garde⁷²⁶, révélant sans doute des résistances dans l'application de l'oukase. L'intention d'établir un cursus et un âge minimal pour le service effectif participe de la mise au point de normes de savoir.

Cependant, les exigences d'une guerre aux techniques renouvelées appellent une adaptation du modèle éducatif qui a cours dans les écoles d'officiers. Les règnes de Paul I^{er} et d'Alexandre I^{er} marquent à ce titre une rupture certaine. Ces innovations pédagogiques, qui mettent l'accent sur une militarisation de la formation, ne vont pas sans créer des remous parmi les officiers. C'est le référentiel même de l'éducation qui est en train de changer.

II- L'idéal des Lumières en question (1794-1812)

Pensé comme une école de jeunes nobles, le corps des cadets établi en 1732 continue de former des serviteurs de l'État. Les promus se destinent principalement, du moins dans les premières années de leur carrière, aux armes. Mais ce fait tient plutôt à un ethos militaire et à la certitude de pouvoir gravir plus vite les échelons de la hiérarchie par les armes que par un service civil qui peut se révéler long. En effet, le profil des parcours professionnels laisse apparaître une prépondérance des carrières relativement courtes en cette fin de XVIII^e siècle. Un héritage vient souvent donner les

⁷²⁴ *PSZ I*, tome XXX, n° 23641.

⁷²⁵ ANDRONIKOV A.N [conseiller secret] et FEDOROV V.P. [podpolkovnik], *Stoletie vonnogo Ministerstva 1802-1902 [Centenaire du ministère de la Guerre 1802-1902]*, tome IV, *Glavnyj štab. [L'état-major général]*, Sankt-Peterburg, M.O. Vol'f, 1912, partie 3, livre 1, otd. 3, pp. 3-4.

⁷²⁶ *PSZ I*, tome XXXIV, n° 29460.

conditions nécessaires pour que l'officier quitte le service. L'éducation reçue est donc par principe généraliste. L'enjeu est de former des serviteurs diligents et instruits, qu'ils exercent dans une chancellerie d'un collège ou à la tête d'une compagnie. Mais, désireux de compter sur des officiers ayant reçu une éducation militaire solide, les empereurs au XIX^e siècle changent le contenu de l'enseignement.

En réalité, ce virage est pris dès la fin du règne de Catherine II, qui nomme Koutouzov directeur du 1^{er} Corps de cadets. Le modèle des Lumières n'est d'ailleurs pas dépourvu de paradoxe dans son application russe⁷²⁷. Ce pan de l'histoire de l'éducation en Russie a reçu une grande attention dans son versant civil. Le Lycée Impérial de Tsarskoe Selo en constitue le modèle. Concernant les écoles militaires, les travaux de N. Aurova ont ouvert la voie d'une réflexion sur le lien entre idéal des Lumières et formation militaire. Ce modèle persiste, notamment dans les programmes de formation qui ont cours dans l'aristocratie⁷²⁸. Et c'est par ailleurs au cours de cette période que furent formés un certain nombre d'officiers décembristes.

Les établissements militaires sont sous le contrôle du chef principal des établissements d'éducation militaire qui se trouve être sous Alexandre I^{er}, le grand-duc Constantin, nommé en janvier 1798 directeur général du 1^{er} corps par son père, en remplacement du *general* Melesino qui occupait la fonction depuis 1783. Mais, dans l'élaboration d'une formation adaptée, le directeur de chaque corps dispose d'un rôle non négligeable, qui doit répondre de ses choix devant le grand-duc.

A- Koutouzov contre Angal't : deux conceptions de l'éducation militaire

En 1794, en remplacement du prince Angal't, Mihail Illarionovič Koutouzov (1745-1813) est nommé directeur du 1^{er} Corps de cadets en 1794, sous le règne de Catherine II. Il était lui-même sorti en décembre 1759 de l'école d'Artillerie et du Génie. Le tournant militariste pris par l'école commence donc avant le règne de Paul I^{er}.

⁷²⁷ OKENFUSS Max J., « Education and Empire : School Reform in Enlightened Russia », art. cit., pp. 41-68.

⁷²⁸ Cf. l'exemple du programme établi par le prince Barâtinskij en novembre 1815 pour son fils, étudié par EECKAUTE Denise, « A propos de la pédagogie en Russie au début du XIX^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, volume 11, n° 2, pp. 224-258.

Au-delà des différences de personnalités entre Angal't et Koutouzov, se dessinent deux conceptions de l'éducation à destination des futurs officiers.

1- Du modèle jésuite à la formation des compagnies

Un des premiers ordres donnés par le nouveau directeur vise la « muraille parlante⁷²⁹ » établie sous la direction de son prédécesseur. Le directeur Angal't avait en effet fait peindre sur un des murs de l'école des maximes édifiantes, puisées chez les philosophes des Lumières. Koutouzov donne l'ordre d'effacer toutes ces inscriptions. C'en est apparemment fini, dès avant la mort de Catherine II, d'une éducation fondée sur le développement des facultés individuelles selon un modèle encyclopédique. Le *general-lejtenant* F.E. Fon Angal't, avait exercé les fonctions de directeur de 1786 à 1794. Fils du prince d'Anhalt-Dessau, parent de la Grande Catherine, il avait pris part à la guerre de Sept ans, sous les ordres de Frédéric II, guerre au cours de laquelle il avait été blessé. Angal't s'attachait principalement au développement des qualités morales de ses élèves. Sur ce mur avaient aussi été reportées les citations d'Angal't lui-même sur ses conceptions pédagogiques :

« Un diamant brut ne peut servir de bijou. Il faut le polir pour qu'il se révèle dans tout son éclat. Que cette pensée serve plus souvent dans la fondation de la comparaison dans vos appréciations, gardez-là à l'esprit, afin qu'elle ne vous quitte pas. Mes chers enfants, chers amis, je vous le demande : Etudiez avec la plus grande application possible l'art de bien lire. Vous ne vous doutez pas à quel point c'est important et digne de votre préoccupation. Si vous apprenez à lire comme il se doit, vous aimerez la lecture, et si vous lisez avec passion et si vous possédez des livres bons et utiles, il va de soi que vous apprendrez à bien parler, à bien écrire et, enfin, à bien vous comporter et vous conduire.⁷³⁰ »

⁷²⁹ KAMENSKIJ M.F. , *Vospominaniâ [Mémoires]*, Moskva, 1991, pp 47-48.

⁷³⁰ « Rekreacionnyj zal Imperatorskogo Suhoputnogo Šlâhetnogo korpusa v ishode prošlogo stoletîâ [La salle de récréation du corps impérial noble d'infanterie v ishode du siècle passé] », *Pedagogičeskij sbornik [Recueil pédagogique]*, 1883, n° 6, pp 462-465 : « Neotdelannyj almaz ne možet služit' ukrašeniem. Ego nado otpolirovat' dlâ togo, čtoby on pokazalsâ v polnom bleske. Pust' êta mysl' čaše služit osnovaniem dlâ analogii v vaših suždeniâh, sohranâjte ee v vašem ume, čtoby ona nikogda ne ostavlâla vas. Mylie moi deti, dorogie druž'â, prošu vas, izučajte kak možno prilježnee isskustvo horošo čitat'. Vy i ne podozrevaete, do kakoj stepeni êto važno i dostojno vaših zabot. Kol' skoro vy naučites' čitat' kak sleduet, vy polûbite čtenie, a esli vy s ohotoj budete čitat' i u vas budut horošie i poleznye knigi, samo soboj razumeetsâ, vy naučites' horošo govorit', horošo pisat', i, nakonec, postupat' i vesti sebâ. »

Le système d'éducation dans le corps de cadets avait des visées quasi encyclopédiques. Parmi les enseignants qui ont marqué le corps au XVIII^e siècle, on rencontre le dramaturge A.P. Sumarokov, M.M. Heraskov, Â.B. Knâžnin. C'est dans ce cadre pourtant destiné à la formation militaire qu'apparaît un des premiers théâtres russes. Après ces considérations générales sur l'importance de l'éducation et du savoir, Angal't ne manque pas de donner des conseils plus pratiques à ces jeunes gens qui, pour la plupart, sont appelés à devenir des officiers :

« Viendra un temps, mes chers enfants, où vous allez devoir donner des ordres. Alors, je vous le demande, donnez vos ordres avec douceur et calmement, mais sur un ton dur et sûr de vous. Cela fait plus impression qu'on le croit habituellement sur les subordonnés. Ne vous permettez pas de colère, d'emportement, d'orgueil ni d'arrogance et n'humiliez personne, car cela porte à l'indignation.⁷³¹ »

C'est un art du commandement qu'Angal't décrit ici. Il situe les fondements de l'autorité dans une forme d'intelligence des rapports humains. Ainsi les préceptes moraux trouvent leur justification dans une pratique des rapports hiérarchiques. Au moment d'être promu officier et de quitter le corps, chaque cadet recevait un exemplaire relié du livre *La salle de récréation*, dans lequel étaient compilés les sages préceptes de la muraille parlante. Compte tenu des conseils donnés par Angal't sur le commandement, il est évident que ce livre était conçu comme un *vade-mecum*, certes réduit en conseils immédiatement utilisables, mais recelant une ligne de conduite de l'honnête homme devenu meneur d'hommes. En insistant sur l'importance du comportement de l'officier dans son aura auprès des hommes, l'approche de Angal't rencontre celle de certains officiers du règne d'Alexandre I^{er}. Ainsi, on trouve chez Mihail Semënovič Voroncov, à la tête du régiment d'infanterie de Narva, l'idée qu'une bonne conduite est le gage du respect des soldats mais aussi l'assurance d'une efficacité sur le champ de bataille, la troupe suivant d'un seul homme un chef réputé vertueux⁷³².

⁷³¹ *Ibid.*, p. 465 : « Rekreacionnyj zal Imperatorskogo Suhoputnogo Šlâhetnogo korpusa v ishode proshlogo stoletîâ », Pedagogičeskij sbornik, 1883, n° 6 , « Pridet vremâ, dorie deti... kogda vy dolžny budete prikazyvat', togda prikazyvajte, prošu vas, mâgko i spokojno, no tverdym i uverenym tonom. Vse êto proizvodit bolee, čem obyčno dumaût, vpečatleniâ na podčinenykh. Ne pozvolâjte sebe gneva, zapal'čivosti, vysokomeriâ i nadmennosti i ne unižajte nikogo, tak kak êto vozmušaet. »

⁷³² ROSSIJSKIJ M.A., *Očerk istorii 3⁸⁰ pehotnago Narvskago general-fel'dmaršala knâz'â Mihaila Golicyna polka [Essai d'histoire du 3^e régiment d'infanterie de Narva du general-fel'dmaršal prince Mihail Golicyn]*, Moskva, 1904, pp. 291-302.

D'après Sergej Nikolaevič Glinka⁷³³, le corps était abonné aux mensuels littéraires qui paraissaient dans la capitale : le *Zritel'* [*Le Spectateur*], de Krylov, *Merkurij* [*Le Mercure*] de Klušin, les *Akademičeskie izvestiâ* [*Les nouvelles académiques*] et le *Moskovskij Žurnal* [*La Revue de Moscou*] de Karamzin. Signe de la reconnaissance de la valeur de cette bibliothèque, Jusqu'au début des années 1790, la bibliothèque du corps est ouverte trois fois par semaine, « pour tous les savants et amoureux des sciences.⁷³⁴ » Se trouvaient ainsi posées vis-à-vis du public lettré de la capitale la visibilité et la reconnaissance du corps comme établissement d'éducation. De plus, Angal't et l'équipe de professeurs qu'il avait réunie encourageaient la lecture active et critique. Le musée du corps des cadets a conservé 365 des 369 tomes de manuscrits tenus par les cadets, en russe, allemand et français, principalement sur leurs lectures⁷³⁵. Les cadets étaient en effet invités à noter chaque jour, pendant leur scolarité « ce qu'ils avaient trouvé de remarquable dans les livres qu'ils avaient lus. On récompensait celui qui avait fait de bonnes sélections de pensées et d'extraits en reliant son cahier.⁷³⁶ », écrit Fëdor Nikolaevič Glinka à ce sujet.

Malgré la haute tenue de cette éducation, elle paraît inadaptée au regard des exigences du métier d'officier sur le terrain. Les officiers formés de cette façon le reconnaissent eux-mêmes lorsqu'ils sont confrontés à leur service. Revenant sur ses années de formation, Fëdor Glinka décrit le 1^{er} Corps comme « une orangerie morale⁷³⁷ », protégée du monde extérieur par ses murs. Quand beaucoup n'ont pas d'autres désirs que de servir au mieux leur souverain, ils ne semblent pas toujours adaptés aux conditions du service réel⁷³⁸. Le directeur Angal't notait lui-même ce décalage, en prenant en considération le fait que les élèves étaient trop éduqués par rapport aux autres officiers, et que beaucoup risquaient ensuite de sombrer dans l'alcool par dépit et désœuvrement⁷³⁹.

⁷³³ GLINKA Sergej N., *Zapiski [Ecrits]*, Sankt-Peterburg, izdatel'stvo « Russkaâ starina », 1895, p. 76.

⁷³⁴ AUROVA N.N., « Idei prosvešeniâ v I^{om} kadetskom korpuse (konec XVIII-pervaâ četvert' XIX v. [« Les idées des Lumières au premier corps de cadets (fin du XVIII^e siècle-premier quart du XIX^e siècle) »] », *Vestnik Moskovskogo universiteta*, Ser.8, Istoriâ, 1996, n° 1, p. 38.

⁷³⁵ GERNIG A., « Biblioteka Pervogo kadetskogo korpusa [La bibliothèque du Premier corps de cadets] », *Voennaâ byl'*, 1973, n° 121, p. 15.

⁷³⁶ Propos de F.N. Glinka, cités par GERNIG A., « Biblioteka Pervogo kadetskogo korpusa », art. cit., p. 15 : « to, što vstrečali primečatel'no v knigah, kotorye čitali. Komu udivalos' sdelat' horošij vybor myslej, izrečenij, otrvykov, tetrad' togo uдоста-vivalas' perepleta. »

⁷³⁷ GLINKA Fëdor N., *Vospominaniâ [Mémoires]*, Moskva, Mosvitânin, 1846, partie 1, p. 46.

⁷³⁸ GLINKA Sergej N., *Zapiski [Notes]*, op. cit., p 40.

⁷³⁹ *Ibid.*, p. 100.

La nomination de Koutouzov à la tête du *Suhoputnyj Kadetskij korpus* n'est pas un hasard. Ses méthodes de formation, développées alors qu'il commandait le corps de chasseurs du Bug, sont déjà connues du public et des autorités par la publication qu'il a faite en 1786 de ses *Primečaniâ o voennoj službe voobše i o egerskoj osobeno, Remarques sur le service des armées en général et dans les troupes de chasseurs en particulier.*

2- Nouvelle figure du directeur

Conscient que les dispositions qu'il prend vont contre les choix de son prédécesseur, Koutouzov tient à la fois le langage du chef et celui du père, envisageant son rôle de directeur comme celui d'un *polkovnik* commandant son régiment. Koutouzov organise plus nettement le corps sur le modèle militaire en développant un système de compagnies, les meilleurs élèves intégrant une compagnie de grenadiers. Il occupe sa fonction en praticien plus qu'en théoricien, après trente ans de sa vie passée dans l'armée, il en connaît tous les aspects théoriques et pratiques⁷⁴⁰.

Toutefois, le mouvement se poursuit après cette première nomination. Langeron, dans une vision critique, semble placer la responsabilité d'une perte dans l'éducation des cadres sur les généraux allemands nommés par l'empereur Paul, accentuant ainsi le changement de ton avec le règne précédent :

« Sous Catherine, les chefs de ces corps avaient toujours été les généraux les plus distingués de l'armée, soit par leurs naissances, soit par leurs services. Celui qui a le plus mérité la reconnaissance de la Russie, pour la manière dont il éleva et forma à toutes les sciences et à toutes les vertus, les jeunes gens confiés à ses soins, est certainement le vieux comte d'anhalt, parent de l'impératrice : c'est sous lui que se développèrent [*sic*] les meilleurs élèves du corps des cadets, et la Russie a compté de forts bons généraux sortis de cette école.⁷⁴¹ »

Jusqu'en 1805, la direction des corps passait directement par la chancellerie impériale. A l'époque de Catherine II, I.I. Beckij, fonctionnaire, avait créé un Conseil pour étudier la stratégie de développement du premier corps, et permettant un contrôle des obligations des fonctionnaires y servant. A compter de 1805, la responsabilité du

⁷⁴⁰ MIHAJLOVSKIJ-DANILEVSKIJ A.I., « Čerty iz žizni knâzâ Kutuzova-Smolenskogo [Traits de la vie du prince Koutouzov-Smolenskij] », *Otečestvennye zapiski*, n° 4, 1820, p 123.

⁷⁴¹ AMAE, MD, Russie, tome XX, document 1, f. 56.

directeur-général (*general-direktor*) est renforcée. Mais il est peu de documents normatifs qui aient effet d'un corps à l'autre, si ce n'est les règlements militaires généraux, d'où des décalages d'un corps à l'autre.

La tutelle exercée par les membres de la famille impériale se fait pesante ; elle est de plus mal perçue sous Alexandre I^{er}, quand celui-ci place un jeune homme comme le grand-duc Constantin en position de commandement face à un vieux général blanchi sous le harnais. Le vieux comte de Fersen, nommé chef du 1^{er} corps de cadets sous Paul I^{er} dut, d'après Langeron, renoncer à ce poste de ce fait même :

« Sous l'empereur Paul, le vieux comte de Fersen fut un moment chef du 1^{er} corps, mais on le subordona [*sic*] au grand-duc et ce respectable militaire, trop franc, trop fier et trop loyal, pour déguiser ses sentiments, ne put [*sic*] s'accoutumer à une dépendance qui répugnait à sa noble ambition : il demanda à se retirer ; Paul voulant en scavoir [*sic*] la raison, il lui dit « que faire au corps des cadets ? je suis vieux : des enfans [*sic*] par dessous, des enfans [*sic*] par dessus, cela ne me convient plus. Il obtint sa retraite.⁷⁴² »

Les directeurs nommés sont perçus comme les « créatures » de l'empereur et de ses proches. Klinger jouit de la double protection du grand-duc Constantin et du comte Arakčeev, deux recommandations qui comptent autant pour Paul I^{er} que pour son fils Alexandre :

« Tout ce que peuvent produire dans un laquais russe la Bassesse des sentiments, la Brutalité, l'ignorance, la sottise et l'avidité se trouvait réuni dans ce misérable, destiné cependant à élever la noblesse de Russie et à lui former des généraux : mais il était le favori du c[om]te Araktchéew, il était aimé du grand-duc Constantin, et, ce qui est plus étonnant, très en faveur auprès de l'empereur Alexandre, ainsi que son fils, bien digne d'un tel père.⁷⁴³ »

Les phénomènes de cour et de coteries ne sont pas absents lorsqu'il s'agit de désigner quelqu'un à la tête des corps de cadets. On perçoit donc l'importance de ces fonctions, les directeurs ayant à charge de préparer les cadres de demain.

On a vu cependant qu'il fallait relativiser la rupture du règne de Paul I^{er} puisque le processus de militarisation commence avant la nomination de ces directeurs, mais

⁷⁴² *Ibid.*, ff. 56-56v°.

⁷⁴³ *Idem.*

l'amplification est certaine et le style d'administration des écoles militaires est quant à lui résolument nouveau.

« Après lui [Koutouzov], le gd duc a trouvé dans les deux chefs des corps de cadets qu'il a fait désigner pour ces places, les 2 personnes les moins dignes d'une pareille confiance :

Le général major Klinger, chef du 1^{er} corps, allemand, grossier, Brutal, et intéressé, avait, de plus, des principes dangereux, pour élever des sujets d'une monarchie absolue : il était frondeur effronté et jacobin forcené.⁷⁴⁴ »

C'est avec le *general-major* Klejnmišel', directeur du 2^e corps de cadets que Langeron se montre le plus féroce, mettant en avant ses origines plus que modestes et les raisons apparemment tout à fait arbitraires de son ascension :

« Le chef du Second corps, le général major Kleinmichel, avait été houzard et domestique du général apraxin. Celui-cy, dans sa jeunesse, avait la fantaisie d'avoir, derrière sa voiture, des houzards d'une taille gigantesque. Il en avait deux du nom de michel : celui, qui a fait depuis une fortune si extraordinaire, était, quoique fort grand, plus petit que son camarade, et on le nomma le Petitmichel (Kleinmichel) dont il a gardé le nom car il n'avait ni famille ni nom.

Kleinmichel quitta le général apraxin, pour être placé, comme bas-officier d'artillerie, près du général mélassino, chef avant lui, de ce 2^{ond} corps, il y devint officier et successivement sous Paul, colonel général major et enfin chef lui même : il avait été d'abord employé dans l'école des manœuvres [*sic*], et pour avoir appris à quelques officiers 3 ou 4 contorsions insensées et des manœuvres inexécutables [*sic*] en tems de guerre, il se vanta d'avoir formé l'armée russe.⁷⁴⁵ »

Dans ce portrait peu flatteur, on voit donc convoquées plusieurs critiques : l'origine modeste, le statut de domestique ont finalement peu d'importance face à un défaut plus grave aux yeux de l'homme de guerre qu'est Langeron : le formalisme dans l'appréhension des choses de la guerre, menant à une survalorisation des manœuvres de parades au détriment de l'initiative nécessaire au combat.

C'est ainsi toute la valeur de la militarisation des programmes qui est interrogée en remettant en cause la valeur des choix de la direction, à compter de Koutouzov.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, f. 56.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, ff. 56-56v^o.

B- Une refonte de l'enseignement dans les corps de cadets

Les programmes tendent à inclure de plus en plus d'objets proprement militaires, tandis que la discipline se renforce.

1- La militarisation des programmes

Le terme de « militarisation » rend compte de la politique poursuivie par l'empereur Alexandre envers les écoles d'officiers. Significativement, à l'automne 1802, le Corps des Pages est définitivement rattaché à l'administration militaire, rentrant dans le système des établissements de formation supérieure des armées. Si le Corps constituait déjà un vivier pour les cadres de l'armée, il restait avant 1802 une institution de cour où les grandes familles plaçaient leurs rejetons dans l'espoir que la vie auprès de la famille impériale favoriserait leur recrutement. Tout en étant fortement arrimé à la cour par ses traditions et par les obligations auliques des Pages de la Chambre (*kamer-paži*), choisis parmi les premiers classés et qui continuent à assurer un service auprès des membres de la famille impériale, le Corps des Pages se voit dès lors doté d'un cursus précis, incluant deux années de préparation proprement militaire en fin de parcours. Le nouveau directeur, F.M. Klinger établit dans un cursus hiérarchisé, deux classes spécialisées en fin de formation, avec un accent tout particulier sur la formation militaire.

L'entrée dans les corps de cadets signifie déjà l'entrée au service et les cadets en sont pleinement conscients. Arakčeev marque ce jour parmi ceux qui ont compté dans sa carrière militaire dans son évangélaire : « Le 2 février 1782, Arakčeev a été engagé au service, cadet au corps des cadets d'artillerie.⁷⁴⁶ » C'est déjà l'entrée dans l'armée, dans le service des armes, les cadets percevant ce temps de préparation comme le début de leur carrière militaire. Ainsi, le poids d'une discipline militaire vient conforter le

⁷⁴⁶ ARAKČEEV, « Avtobiografičeskiâ zametki grafa Arakčeeva na prokladnyh belyh listah prinadležavšej emu knigi sv. Evangeliâ [Notices autobiographiques du comte Arakčeev sur les feuilles intercalaires blanches du livre des Saints Evangiles lui ayant appartenu] », art. cit., colonne 922 : « opredelen v službu. »

ressenti des élèves qui se voient déjà comme faisant pleinement partie des forces armées.

L'enseignement théorique change aussi de matières. Le théâtre, introduit dans le corps de cadets sous l'influence du modèle pédagogique jésuite cesse de faire partie du cursus académique. Un stade est marqué par le retrait du latin, remplacé par l'enseignement des fortifications et du dessin de situation⁷⁴⁷. Ceux qui étudient avec application et succès ces matières sortiront *praporšiki*, les autres sous-officiers. La tactique et l'histoire militaire prirent une importance accrue dans le programme. Koutouzov se charge lui-même d'assurer les cours. Ceux-ci ne s'adressent pas uniquement aux cadets, ils sont aussi, dispensés aux officiers servant au corps⁷⁴⁸. Il y a un phénomène de rattrapage générationnel que Koutouzov entend réaliser, rencontrant en cela les volontés de l'empereur.

Les sciences constituaient un pan essentiel de la formation des officiers, non seulement dans les écoles techniques, mais aussi pour tous les corps. L'évolution des techniques militaires exigeait des hommes capables de se servir de tous les équipements. L'artillerie demandait ainsi de maîtriser les charges, les trajectoires dans l'espace, et la trigonométrie pour l'ajustement des tirs.

Si l'on considère la part qu'elles représentaient dans l'examen final, on s'aperçoit de l'importance relative des sciences. Sur la base du relevé de notes de Pavel Ivanovič Pestel' et de Vasilij Ušakov⁷⁴⁹, tous deux *kamer-paži* depuis décembre 1810, à l'examen du 8 novembre 1811, les matières scientifiques, enseignées en théorie, représentaient 1/3 de la note (33,09%). Les matières militaires et les applications scientifiques à la guerre : 26,1%, et les langues : 20,59%. La proportion était à peu près similaire pour les pages de la 2^e classe. Nous nous appuyons ici sur le relevé de notes du page Stepan Perfil'ev⁷⁵⁰ : les matières scientifiques représentaient 35,45% de la note finale, les sciences militaires, 25,91%, et les langues, 23,64%.

⁷⁴⁷ RGVIA, F. 328, Vremennaâ komissiâ dlâ sostavleniâ Plana voennym učilišam [Commission provisoire pour l'établissement d'un plan pour les écoles militaires], op. 1, Ed. hr. 1, l. 153 v°.

⁷⁴⁸ ALPATOV N.I., *Učebno-vospitatel'naâ rabota v dorevolucionnoj škole internatnogo tipa, iz opyta kadetskikh korpusov i voennyh gimnazij v Rossii* [Le travail d'études et d'éducation dans les écoles sur le mode de l'internat jusqu'à la révolution, d'après l'expérience des corps de cadets et des gymnases militaires en Russie], op. cit., pp. 45-50.

⁷⁴⁹ Il s'agit du futur polkovnik Pavel Ivanovič Pestel', un des chefs de file des décembristes.

⁷⁵⁰ Relevés de notes des pages de la 2^e classe (archives du corps, d. 50, 1811-1812), reproduit in LĚVŠIN D.M., *Pažeskii Ego Imperatorskago Veličestva Korpus, za sto let, 1802-1902* [Le corps des Pages de Sa

Pour être militaire, la formation n'en valide donc pas moins les sciences. Lorsqu'il évoque face à l'empereur Paul, les modalités de promotion aux grades d'officiers, Koutouzov déclare en effet sur l'ordre de classement des cadets : « Sur la liste, ils ne sont pas inscrits selon un autre ordre que celui de leur réussite dans les sciences et leur comportement.⁷⁵¹ » Les cadets qui n'auraient pas de résultats satisfaisants ne pourraient espérer qu'aux grades de sous-officiers, quelle que fût leur naissance : Sur une liste de quatre-vingt élèves sortant du corps, Koutouzov a isolé sept noms avec la mention suivante : « Ils sont toujours restés en deçà des autres dans les sciences, c'est pourquoi ils ne sont pas présentés sur le même pied que les autres. Ils sont présentés au corps des sous-officiers.⁷⁵² » Le passage par les corps de cadets ne constitue donc plus une sorte de rente pour la carrière à venir, mais affirme la nécessité d'une formation poussée.

Afin d'assurer une adéquation de la formation avec les réalités du monde militaire, les divisions au sein des corps de cadets s'adaptent aux nouvelles armes et aux nouveaux types d'unité de l'armée active. Le 16 janvier 1797, les *abbaty*, ces adultes responsables de l'encadrement des élèves, sont supprimés : l'équivalent de leurs fonctions est assuré par des officiers, qui dirigent leur compagnie d'élèves à l'instar des *kapitany* de l'armée. En 1811 est créée au sein du Régiment noble une compagnie de grenadiers destinée à accueillir les meilleurs élèves : la récompense pour réussite scolaire est sanctionnée par l'appartenance à une compagnie d'élite. Le système fonctionne ainsi jusqu'en 1830⁷⁵³.

L'idée que le combattant est d'abord celui qui doit montrer sa virilité au combat se développe plus nettement. Le lien entre l'endurcissement des corps et des âmes que doivent permettre les corps de cadets et le modèle viril du combattant apparaît alors. L'officier Nikolaj Vohin (1790-1853), qui sort du 2^e corps de cadets en 1807, rend

Majesté Impériale, cent ans d'histoire, 1802-1902, Sankt-Peterburg, T-va hudožestvennoj pečati, 1902, tome I, pp. 60-61.

⁷⁵¹ BESKROVNYJ Lûbomir (ed.), *M.I. Kutuzov. Dokumenty [M.I. Koutouzov. Documents]*, Moskva, 1950, tome I, p. 371 : « V spiske postavleny oni ne po kakomu drugomu staršinstvu, kak po naukam i povedeniû. »

⁷⁵² *Idem.* : « V naukah pod protčimi ves'ma otstali, a potomu s drugimi i ne attestuûtsâ. Predstavlâûtsâ v unter-oficery. »

⁷⁵³ DRAKE L.L., *Kadetskij byt 50-h gg. : Otryvočnye vospominaniâ [La vie quotidienne des cadets des années 50 : souvenirs fragmentaires]*, Sankt-Peterburg, 1911, pp 4-8 et KRYLOV N.A., « Kadety sorokovyh godov [Les cadets des années quarante] », *Istoričeskij vestnik*, septembre 1901, tome LXXXV, p. 954.

visite dès sa promotion au professeur de géométrie I.A. Efimov, qui loue une chambre à sa niania Natal'â Anisimovna. I.A. Efimov le félicite pour son entrée dans le corps des officiers et lui dit, en guise de recommandation pour les années de service qui l'attendent: « Sers comme tu as appris – tu seras un homme !⁷⁵⁴ »

Le revirement est net, poussé par la certitude que le métier militaire a changé, mais le virage paraît à bien des contemporains trop important. On insiste sur la formation physique, afin de développer la résistance physique et morale des officiers au cours de campagnes éprouvantes. L'observateur français Damaze de Raymond note :

« Je sais que de cette manière on formera de bons officiers, ou du moins des officiers capables de supporter les fatigues d'une campagne et d'obéir à un général ; mais je doute que l'on développe jamais des génies faits pour changer la face de leur siècle, et créer, en quelque sorte, leurs semblables, par la seule puissance de la pensée.⁷⁵⁵ »

La militarisation a indubitablement permis de rendre les jeunes officiers sortant de ces écoles plus à même de supporter la vie militaire et de s'engager physiquement. L'exigence intellectuelle semble cependant en pâtir, du moins en ce qu'on ne développerait pas assez l'initiative et l'autonomie de réflexion.

2- Le corps professoral et la pédagogie

Le corps professoral du 1^{er} corps de cadets relève, dans sa composition, des choix du directeur⁷⁵⁶ : Sous la houlette de Koutouzov, les professeurs recrutés sont pour l'essentiel des académiciens, tels Kraft ou encore N.I. Fus, qui fut pendant une dizaine d'années l'assistant d'Euler. Du fait même de la suprématie technique des puissances occidentales, les enseignants étrangers représentaient encore une part non négligeable du corps professoral. Pourtant, on était loin des proportions du règne de Catherine II. Les professeurs de langues étaient assez souvent originaires du pays dont ils enseignaient la langue, phénomène largement répandu dans toute l'Europe. Mais, dans d'autres matières, les étrangers étaient encore bien représentés. Il est difficile de tirer des conclusions quant aux origines à partir des simples noms propres. Nous nous

⁷⁵⁴ VOHIN Nikolaj, « Zapiski gen.-majora Nikolaâ Vasil'eviča Vohina, rod. 1790 g., + 1853 g. [Notes du gen.-major Nikolaj Vasil'evič Vohin, né en 1790, mort en 1853] », *Russkaâ starina*, n° 69, 1891, p. 547.

⁷⁵⁵ DAMAZE de RAYMOND, *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie, op. cit.*, tome II, p. 156.

⁷⁵⁶ RGVIA, F. 314, dd. 36, 3880, 8042, 8043.

appuyons donc sur les professeurs dont nous connaissons clairement l'origine. Le professeur Tibo, vraisemblablement Thibaud de son vrai nom, enseignait l'économie politique au Corps des cadets dans les années 1815-1817⁷⁵⁷. Ivan Antonovič Tripolli, qui s'était élevé à la V^e classe, issu d'une famille d'avocats nobles d'origine napolitaine, professa les sciences politiques au Corps des Pages de 1815 à juin 1825⁷⁵⁸. Parmi les 118 professeurs recrutés par le Corps des Pages entre 1722 et 1826⁷⁵⁹, 63 portent un nom à consonance russe, dont 5 seulement parmi ceux qui ont été recrutés entre 1722 et 1801. On constate donc un recrutement de plus en plus russe, qui marqua d'autant plus l'éducation des officiers que ces enseignants restaient généralement plus longtemps en poste que leurs collègues étrangers.

Cependant, à en croire Langeron, le recrutement même des professeurs est en péril sous la houlette des directeurs nommés à partir du règne de Paul I^{er}. Parlant de Klinger et de Kleinmišel, il affirme :

« Sous ses deux directeurs, on n'a plus vu, dans ces deux corps, ni un maître, ni un professeur estimable en état de lutter contre les désastreux Principes de leurs chefs, ni de donner quelque instruction aux élèves : Klinger et Kleinmichel leur préféreraient de misérables aventuriers, des étrangers réduits à la misère, des instituteurs élevés dans des antichambres, qui se contentaient de peu d'appointemens, et les jeunes gens sortaient de ce corps sans avoir la moindre connaissance sur aucune science, sans scavoïr aucune langue étrangère, et même, très imparfaitement la leur.⁷⁶⁰ »

Si on ne peut prendre pour argent comptant ce jugement, il traduit une rupture et surtout l'incompréhension des nouveaux critères. Comme ce phénomène est accompagné d'une prussianisation de l'esprit général de ces établissements, il est d'autant plus mal perçu.

Dans ces conditions, « le travail pédagogique occupe une place assez modeste⁷⁶¹ » pendant la période où Koutouzov occupe le poste de directeur entre 1794

⁷⁵⁷ DARAGAN P.P., « Vospominaniâ P. M. Daragana, pervago kamer-paža velikoj knâgini (imperatricy) Aleksandry Fedorovny, 1817-1819 gg. [Mémoires de P.M. Daragan, premier page de la chambre de la grande duchesse (impératrice) Aleksandra Fedorovna, 1817-1819] », *Russkaâ starina*, n° XII (4), avril 1875, p. 779.

⁷⁵⁸ Tableau des professeurs et du personnel du Corps, 1722-1902, reproduit in LËVŠIN D.M., *Pažeskii Ego Imperatorskago Veličestva Korpus, za sto let, 1802-1902 [Le corps des Pages de Sa Majesté Impériale, cent ans d'histoire, 1802-1902]*, op. cit., tome II, p. 424-425.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, pp. 415-429.

⁷⁶⁰ AMAE, MD, Russie, tome XX, ff. 56-56v°/ p. 97 bis.

⁷⁶¹ BOGOÂVLENSKIJ G.P., « Kutuzov na postu direktora voennogo učebnogo zavedeniâ [Koutouzov au poste de directeur d'établissement militaire d'éducation] », *Sovetskaâ pedagogika*, n° 7, 1943, p. 32.

et 1797. Il n'en néglige pas pour autant le choix et la formation des professeurs⁷⁶² : il s'investit par ailleurs lui-même, enseignant la tactique non seulement aux élèves mais aussi aux officiers du corps⁷⁶³. Les cours de Koutouzov semblent se concentrer pour l'essentiel sur sa propre expérience. La pédagogie ne constitue pas une priorité pour la direction des écoles. Bien que Koutouzov ne définisse que très peu dans ses écrits l'attitude qu'il attend des élèves, on devine que sa méthode d'enseignement requiert une « écoute active⁷⁶⁴. » L'enseignement reste magistral et il ne s'agit pas pour les élèves de discuter les propos du professeur, mais ce dernier est censé, suivant les recommandations de Koutouzov, susciter les réactions des élèves et y répondre. Cependant, Egor Fedorovič Fon-Bradke, qui fut élève en 1806-1810 au corps de cadets des mines (*Gornyj Kadetskij Korpus*), fait plutôt état d'une absence globale de souci pédagogique⁷⁶⁵. Les élèves en sont surtout réduits à s'entraider dans le travail pour faire face.

3- Une discipline militaire

La militarisation engagée sous Paul I^{er} s'accroît encore sous le règne de son fils. Une rigueur toute militaire s'abat sur les cadets. Les manquements sont plus sévèrement punis, et plus particulièrement ceux qui engagent l'obéissance. Le Corps des Pages, organisé sur le même mode que les écoles militaires en 1802 prend le pas. Le règlement de 1803 affirme ainsi « un manquement à l'obéissance ne doit pas du tout être ignoré.⁷⁶⁶ » Une responsabilité accrue incombe aux commandants de compagnie pour traquer les fautes comme les signes de paresse de la part des élèves. Ainsi que l'exprime Koutouzov en 1797 : « pour le directeur il n'y a pas de vétiller.⁷⁶⁷ » Les

⁷⁶² AL'TŠULLER R.E., « Kutuzov kak voennyj pedagog – direktor Kadetskogo korpusa [Koutouzov comme pédagogue militaire : directeur du corps de cadets] », in ŠUNKOV V.I. (dir.), *Voprosy voennoj istorii Rossii. XVIII i pervaja polovina XIX vekov* [Questions d'histoire militaire russe. Le XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle], Moskva, Nauka, 1969, pp. 251-262.

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 255.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 256.

⁷⁶⁵ FON-BRADKE Egor Fëdorovič, « Avtobiografičeskiâ zapiska Egora Fedoroviča Fon-Bradke [Note autobiographique de Egor Fëdorovič Fon-Bradke] », *Russkij Arhiv*, tome I, 1875, n° 1, p. 21.

⁷⁶⁶ Règlement für das Pagen-Corps, 3. Vom den Offizieren, 1803 reproduit in LĚVŠIN D.M., *Pažeskii Ego Imperatorskago Veličestva Korpus, za sto let, 1802-1902* [Le corps des Pages de Sa Majesté Impériale, cent ans d'histoire, 1802-1902], tome I, p. 45 : « Ein Subordinations-Fehler darf durchaus nicht übersehen werden. »

⁷⁶⁷ BESKROVNYJ Lûbomir (ed.), *M.I. Kutuzov. Dokumenty* [M.I. Koutouzov. Documents], op. cit., tome I, p. 361 : ordre n° 486, du 26 janvier 1797.

moindres détails sont examinés par le directeur, qui doit veiller à chaque instant à ce que les codes de conduite et le principe d'obéissance soient bien intégrés par les élèves.

Progressivement, la discipline qui régnait dans les corps de cadets se rapprocha de celle de l'armée. Les élèves étaient encadrés dans leurs moindres gestes. Les punitions marquaient leur état de serviteur, et leur rappelaient qu'ils n'étaient rien sans la bienveillance de l'empereur. Lorsqu'il apparaît que certains livres ont disparu de la bibliothèque, les responsables des pertes sont sévèrement punis. Ainsi, à l'été 1797, les cadets Hvostov, Rejcenštel'n, Lobysevič de la 2^e compagnie et les cadets Devlitkel'diev et Boejkov de la compagnie des grenadiers, sont purement et simplement exclus, la sentence étant prononcée devant les trois compagnies du corps pour avoir perdu des ouvrages de grammaire russe, d'histoire et d'histoire sainte⁷⁶⁸. La punition, aussi cruelle soit-elle, doit avoir un caractère exemplaire et montrer que la moindre faute est inacceptable de la part de futurs officiers. L'idée était de placer ces élèves dans une situation de fragilité face à ceux qui représentaient le pouvoir impérial ; la meilleure naissance ne devait ainsi pas protéger un fauteur de troubles. Commentant l'esprit général que les pédagogues et officiers devaient faire régner, le règlement du Corps des Pages précisait que les élèves devaient :

« de plus être persuadés qu'on les enverra[it] comme bas-officiers à l'armée, ou qu'on les rendra[it] à leurs parents, s'ils se montr[aient] indignes de leur état présent et futur.⁷⁶⁹ »

A propos de la discipline régnant au *Gornyj Kadetskij Korpus*, anciennement *Gornyj i lesnoj institut*, aligné sur le modèle des corps de cadets en 1804⁷⁷⁰, Fon-Bradke ne mentionne les châtiments corporels que dans les cas graves. Cependant, il note le cérémonial qui les accompagne, afin d'en faire des exemples frappants pour tous⁷⁷¹. Les cadets ayant causé des atteintes à l'ordre jugées graves sont punis devant tout le corps réuni, le samedi après le déjeuner.

⁷⁶⁸ RGVIA, F. 314, op. 1., d. 38, ll. 45-45 v^o: Ordre au corps de cadets n^o 162, du 11 août 1797, sur les punitions des cadets ayant perdu des livres.

⁷⁶⁹ Règlement für das Pagen-Corps, 1803, article 10, reproduit in LĚVŠIN D.M., *Pažeskii Ego Imperatorskago Veličestva Korpus, za sto let, 1802-1902* [Le corps des Pages de Sa Majesté Impériale, cent ans d'histoire, 1802-1902], op. cit., tome II, p. 51.

⁷⁷⁰ « Ustav Gornogo kadetskago korpusa [Statut du corps de cadets des Mines] », in *Ukazy E.I.V. Aleksandra I^{ro}, izdannye v 1802-1804 gg.*, Sankt-Peterburg, 1804.

⁷⁷¹ FON-BRADKE Egor Fedorovič, « Avtobiografičeskiâ zapiska Egora Fedoroviča Fon-Bradke [Note autobiographique de Egor Fëdorovič Fon-Bradke] », art. cit., p. 20.

Toutefois, les témoignages de certains cadets face à l'exercice de cette pédagogie de l'effroi tendent déjà à montrer une inefficacité relative de ces moyens de coercition. Aleksej Alekseevič Odincov (1803-1886), devenu par la suite général, parle en son nom propre lorsqu'il évoque la sympathie qu'il éprouvait pour les punis et le dégoût pour ces punitions que l'administration publique des verges lui inspirait⁷⁷². Odincov a fréquenté le corps de cadets au même moment que la jeune génération qui porte les événements de décembre 1825. Loin d'être un ferment de fidélité, cette pratique tendrait à entretenir la méfiance vis-à-vis de l'arbitraire.

Servir l'État, quelle que fût la forme que ce service prît, demandait une disponibilité de tous les instants. Les élèves du Corps des Pages, tous issus de la plus haute noblesse, devaient être particulièrement réceptifs à cette idée. Cela engageait donc bien plus qu'une petite réforme de l'enseignement : c'est l'esprit même du corps des officiers qui s'en trouvait changé.

La réaction des officiers est mitigée face à la militarisation de la formation. Si Fëdor Glinka souligne l'inadaptation du modèle précédent aux exigences de la guerre, l'amiral Pavel Vasilievič Čičagov (1767-1849), comparant la formation des cadets de marine avec celle des cadets de terre, souligne tout ce qui a été perdu dans cette militarisation :

« L'éducation y était aussi soignée et aussi parfaite qu'il est possible de l'avoir dans quelques pays que ce soit. On y enseignait plusieurs langues, toutes les sciences qui forment l'esprit et développent l'intelligence, et l'on y apprenait tous les exercices qui entretiennent la santé et la force du corps : l'équitation, la gymnastique et les spectacles y étaient admis comme récréations et amusements. Pour donner un exemple de ce que j'avance, sur la plupart des jeunes gens qui sortaient de ces écoles, il suffira de dire que le maréchal Roumanzof, pendant une des guerres de Turquie, demanda à l'impératrice quelques officiers pour compléter son armée. Elle lui en envoya douze qui venaient de sortir du premier corps des cadets.⁷⁷³ »

Čičagov cite à l'appui de ce propos la remarque attribuée à Petr Aleksandrovič Rumâncëv (1725-1796) qui écrivait non sans humour à la fin du règne de Catherine II

⁷⁷² ODINCOV Aleksej, « Posmertnye zapiski Alekseâ Alekseeviča Odincova, *generala-ot-infanterii*. Rod. 1803, + 1886 g. [Notes posthumes d'Aleksej Alekseevič Odincov, *general-ot-infanterii*, né en 1803, + 1886] », *Russkaâ starina*, n° 44, 1889, p. 302.

⁷⁷³ TCHITCHAGOF [ČIČAGOV] Paul, *Mémoires de l'amiral Paul Tchitchagof, commandant en chef de l'armée du Danube, gouverneur des principautés de Moldavie et de Valachie en 1812, op. cit.*, pp. 29-30.

pour remercier le collège de la Guerre de l'envoi de douze maréchaux au lieu des douze jeunes lieutenants qu'il avait demandés, ces derniers lui semblant brillamment formés. A côté de ce modèle de pépinière, les corps de cadets font depuis pâle figure. Čičagov poursuit :

« Depuis lors, ces institutions ont été changées en casernes. Non seulement elles ne forment plus des maréchaux ni même des lieutenants, mais il en sort tout au plus des caporaux et des tambours, et on le comprendra facilement quand on saura que c'est le grand-duc Constantin qui en a longtemps été le chef et que son système d'éducation continue.⁷⁷⁴ »

Les cadets sont d'abord appelés, dans cette vision pédagogique à devenir des techniciens de l'art militaire, en accord avec des normes de savoir et de comportement. Ce que bon nombre d'officiers tendent ainsi à reprocher aux nouvelles formes d'éducation est qu'elles ne permettent pas de cultiver autant le panache et qu'elles n'engagent pas l'être tout entier. Mais l'État peut aussi en venir, comme nous le verrons, à définir d'autres normes comportementales, et les officiers ne manquent pas de faire survivre le vieil esprit sous d'autres manifestations.

Il semble toutefois qu'il ne faille pas suivre Langeron dans ce diagnostic excessif, pour qui, sous la conduite du *general-major* Klinger, nommé en 1800 directeur des corps de cadets, les cadets se bornent à apprendre le maniement des armes et différents pas :

« deux choses utiles pour former des bons généraux ; mais leur éducation se borna là ; à peine recevaient-ils les premiers éléments des sciences, et ils n'apprenaient aucune langue étrangère.⁷⁷⁵ »

Le reproche principal et principiel que fait Langeron à Klinger est en effet d'être un « jacobin athée⁷⁷⁶ », faite particulièrement grave aux yeux d'un émigré français. Klinger poursuit la militarisation de l'éducation et renforce la discipline, considérant que « les verges sont le moyen pédagogique le plus fiable.⁷⁷⁷ » Il maintient les décisions de Koutouzov concernant la muraille parlante. Il entend donner de lui l'image d'un

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 30.

⁷⁷⁵ AMAE, MD, Russie, tome XXI, f. 70.

⁷⁷⁶ *Idem.*

⁷⁷⁷ Cité par G.I. ČULKOV in *Mâtežniki 1825 g. [Les insurgés de 1825]*, Moskva, « Sovremennye problemy », 1925, p. 45 : « samoe nadežnoe pedagogičeskoe sredstvo »

militaire aguerri plus que d'un pédagogue. D'après Rozen, il était surnommé l'ours blanc, ne sortait pas de son fauteuil, n'ôtait pas sa pipe de la bouche. Mais il était couvert d'honneurs par Alexandre I^{er}.

Ainsi se constitue en ce début de XIX^e siècle les traits qui font définir le cadet et ses obligations : le cadet est d'abord et avant tout un serviteur de l'État, qu'il doit protéger contre ses ennemis – tant extérieurs qu'intérieurs compte tenu de la relation très directe avec la personne du souverain. De ce fait, le cadet est tenu d'observer strictement la discipline militaire : il doit en respecter l'ordre et son comportement doit être le reflet de son état militaire⁷⁷⁸.

C- Succès des écoles

Elitiste dans son recrutement, le système des corps de cadets ne manque pas d'attirer. L'État se substitue à la famille dans l'éducation, dont il fixe les critères. À une éducation fondée sur l'individu, le développement de ses capacités propres, on préfère une éducation relevant d'un programme tourné vers le service. Le programme de la formation dispensée dans les établissements militaires est vu comme un modèle pour l'ensemble du système d'éducation publique, comme en témoigne la directive du 26 janvier 1803⁷⁷⁹, présentant des principes d'éducation proches de ceux des écoles militaires, même si les deux administrations sont séparées.

Plusieurs aspects expliquent ce succès des écoles auprès des familles nobles comme des familles de militaires ayant réussi à s'élever dans les rangs de l'armée. La gratuité de l'éducation en est un premier élément, essentiel pour des familles qui n'ont pas de capital suffisant pour vivre en dehors du service de l'État. À cette occasion, on voit autour de l'admission dans les corps de cadets, se mettre en branle des réseaux familiaux et des réseaux de relations. Enfin, la solidarité des élèves face au système scolaire permet de faire naître des réseaux d'anciens vivaces qui se révèlent actifs tout en étant discrets.

⁷⁷⁸MARGODIN D., *Programmy i pravila dlâ postupleniâ v kadetskie korpusa [Programmes et règles pour entrer dans les corps de cadets]*, Kiev, Samonenko, 1890, 2^e édition, p. 38.

⁷⁷⁹PSZ I, tome XXVII, n°20156, 26 janvier 1803

1- Gratuité

Le fait de pouvoir inscrire ses enfants dans une école de cadets constitue à la fois un horizon pour la noblesse dans la mesure où cela marque la première étape d'une vocation au service liée à l'état nobiliaire, mais aussi une nécessité puisque l'État assure les frais de scolarité. Une éducation aux frais du trésor représente pour beaucoup de familles nobles dépourvues de moyens suffisants la seule solution pour offrir des perspectives à leurs enfants.

En isolant dans notre corpus les élèves des corps de cadets entre 1796 et 1825, on trouve la répartition suivante, entre élèves élevés aux frais de l'État, élèves s'acquittant de leurs frais de scolarité et externes venant suivre quelques cours.

Prise en charge des frais d'éducation des cadets

Catégories	Elèves au frais du Trésor	Elèves soumis aux frais de scolarité	Externes
%	86,7	12,5	2,9

Si l'éducation en écoles de cadets est privilégiée, c'est d'abord et avant tout parce que les modalités d'éducation civile ne peuvent offrir de telles conditions de formation ni d'ailleurs les mêmes perspectives de carrière⁷⁸⁰.

Au début du XIX^e siècle, même ceux qui n'ont pas de grandes aptitudes aux études peuvent espérer devenir officiers⁷⁸¹, ne serait-ce que dans une petite unité d'infanterie de province, c'est-à-dire avoir l'espoir d'un revenu, même réduit, et d'une certaine perspective de carrière dans l'attente éventuelle de pouvoir vivre d'un domaine.

Cette gratuité constitue d'abord un secours pour les serviteurs les plus nécessiteux et les plus méritants. Elle s'impose comme un devoir de l'État envers les orphelins militaires, le décès des pères en service justifiant une prise en charge totale de l'éducation de leurs enfants. Une première réorganisation est lancée sous Paul I^{er}. En

⁷⁸⁰ AUROVA N.N., *Sistema voennogo obrazovaniâ v Rossii : kadetskie korpusa vo vtoroj polovine XVIII – pervoj polovine XIX veka* [Le système d'éducation militaire en Russie : les corps de cadets dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle – première moitié du XIX^e siècle], Moskva, Institut Rossijskoj istorii RAN, 2003, p. 55.

⁷⁸¹ VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus* [Le corps des officiers russes], op. cit., p. 100.

mars 1800, l'*Imperatorskij suhoputnyj kadetskij korpus* devient le 1^{er} corps de cadets, et l'*Artillerijskij i Inženernyj šlâhetskij kadetskij korpus* reçoit le nom de 2^e corps de cadets. Le changement d'appellation traduit le désir d'une harmonisation des relations entre les différentes écoles, qui se coulent alors plus nettement dans le moule de la discipline prussienne.

Mais Paul I^{er} prit aussi la décision de fonder le 1^{er} décembre 1798, le *voenno-sirotskij dom*⁷⁸², Maison des orphelins militaires, et établit des sections dans les régiments de garnison. Le tsar pouvait se réclamer de son ancêtre Pierre le Grand. En 1721, ce dernier avait donné l'ordre de créer une école pour cinquante enfants auprès de chaque régiment de garnison⁷⁸³. Le modèle à suivre fut celui créé en 1722 par le *polkovnik* Bakmetev à Saint-Pétersbourg, où les enfants de troupes apprenaient à lire et à écrire ainsi que les rudiments des mathématiques.

Alors qu'il était encore tsarévitch, le grand-duc Paul avait créé en 1793 une école dans son palais de Kamennyj Ostrov pour les quatre-vingt fils d'invalides qu'il pensionnait sur sa caisse personnelle. Une fondation similaire avait été établie à Gačina. En 1795, le grand-duc avait créé une Maison militaire pour les orphelins en réunissant ces deux maisons. Ainsi que le rappelle un observateur français :

« Les écoles pour les enfants de soldats qui existent aujourd'hui peuvent être considérées comme une création de l'Empereur Paul I^{er}. Ce souverain avait encore, comme Grand-duc, établi dans son palais de Kamennõi-Ostroff, une école pour les fils de quelques invalides pensionnés par lui. Une école semblable avait été formée par ses soins à Gatchina et confiée à la direction du Lieutenant Colonel Arakhtcheïeff. Les deux écoles réunies en 1795 et transférées un an après à St Pétersbourg formèrent le premier noyau d'un corps de cadets, réservé exclusivement à des orphelins de Militaires et organisé dans l'origine pour 200 fils d'officiers, 800 enfants de soldats et 100 filles, également orphelines militaires. Des succursales de cet établissement furent également établies dans diverses villes de l'Intérieur de l'Empire.⁷⁸⁴ »

Sur cette question aussi, Gačina a pu constituer comme nous l'avons vu, un laboratoire que Paul I^{er} entendait élargir à l'Empire une fois sur le trône. Le 23

⁷⁸² GURKOVSKIJ Vladlen Anatol'evič, *Kadetskie korpusa Rossijskoj imperii [Les corps de cadets de l'Empire de toutes les Russies]*, Moskva, Belyj bereg, 2005, tome I, p. 17 et VOLKOV Sergej, *Russkij oficerskij korpus [Le corps des officiers russes]*, *op. cit.*, p. 128. En souvenir de l'empereur, la maison prend le nom de Pavlovskij en 1829.

⁷⁸³ SHD-T, 1M 1495, reconnaissances, plans et projets, Russie, 1835-1853, document 96 : « Renseignements sur les Ecoles militaires destinées aux enfans des soldats de l'Armée Russe, par le chef d'escadron d'état-major Ch. De Verclay », Paris, le 10 janvier 1853

⁷⁸⁴ AMAE, MD, Russie, tome XXXVII, « Notes détachées sur les Ecoles Militaires », f. 231.

novembre 1798, toutes les écoles précédemment créées dans ce cadre sont rassemblées et rebaptisées Sections d'orphelins militaires, en tant que succursales de l'Etablissement central du corps impérial des Orphelins militaires de Saint-Pétersbourg. Deux sections sont formées dans la maison proprement dite, la première pour deux cents fils et cinquante filles de nobles pauvres et d'officiers, la deuxième pour huit cents fils de soldats pour apprendre les bases du métier militaire. Le tsar établit ainsi une institution charitable afin de veiller à ce que l'avenir des fils de ses serviteurs militaires ne soit pas compromis par la perte de leur père, surtout si le décès a eu lieu alors qu'il était sous les drapeaux. Mais il se constitue aussi un réservoir de jeunes gens qu'il peut prendre dès l'enfance et former selon les principes qu'il défend. L'*Imperatorskij voenno-sirotskij dom* pouvait accueillir deux cents élèves fils d'officiers qui étaient appelés cadets. Ils y étudiaient le catéchisme, le russe et l'allemand, les bases de l'arithmétique et de la géométrie, l'artillerie, l'art de la fortification, la tactique, l'histoire, la géographie et le dessin. Ils sortaient dans l'armée comme *ûnker* et *portupej-praporšik*, les meilleurs comme officiers.

Le pouvoir impérial remplit une sorte de devoir envers ses serviteurs méritants en offrant des possibilités d'éducation aux frais de l'État en même temps que les familles d'officiers trouvent dans le système une façon d'assurer une carrière à leurs enfants. Ainsi, l'on mesure l'attrait exercé par les corps de cadets dans les stratégies familiales. Une éducation gratuite, de qualité au regard de l'offre russe, est proposée, mais elle n'empêche pas des disparités dans les formations.

2- Réseaux d'influence

La notion de réseau, qu'il s'agisse de qualifier l'influence d'une famille, d'une alliance, d'une parenté ou plus largement de mettre à jour des formes de proximité, de voisinage, d'entourage, d'espace de connivence, de fidélité, d'amitié voire de clientèle, de sociabilité, de crédit, tant dans les champs intellectuels que professionnels, connaît dans l'historiographie récente un succès certain. Mais il ne faut pas y voir qu'une mode. Ainsi que l'explique Claire Lemerrier, le terme de « réseau » :

« est lié à la volonté de dépasser le déterminisme des structures et le modèle simpliste du choix rationnel, en s'intéressant au lien social,

aux aspects organisationnels, à ce que certains appellent le niveau « méso ».⁷⁸⁵ »

Il peut être extrêmement difficile pour l'historien de cerner les limites de ces cercles, ainsi que l'a noté Nathan Eidelman dans ses recherches sur Lunin⁷⁸⁶ : Lorsqu'on doit connaître les relations d'un membre d'une famille noble (environ une cinquantaine de parents proches), propriétaire foncier (mille serfs, des dizaines de voisins nantis), officier de la garde (quelques centaines d'officiers, des milliers de soldats), les contours de ces sphères ne se laissent pas facilement appréhender. Eidelman rappelle ainsi que l'on connaît aujourd'hui plus de trois mille relations de Pouchkine, en ne comptant que le cercle étroit. En revanche, on voit clairement se manifester ces réseaux, familiaux ou amicaux, dès lors qu'il s'agit de faire intégrer un établissement prestigieux à un fils de famille.

Une distinction sociale se lit dès le départ dans les possibilités d'inscription. Les démarches font en effet jouer les réseaux d'influence familiaux. L'amiral Čičagov montre ainsi comment ces démarches jouaient sur les différences de recrutement entre les cadets des unités de terre et les cadets de marine :

« Les parents les plus aisés avaient soin de faire recevoir leurs enfants au premier et au deuxième corps, qui leur ouvraient une plus belle carrière, tandis que les plus pauvres faisaient inscrire les leurs au corps de la marine, comme devant exiger moins de dépenses par la suite.⁷⁸⁷ »

Toutefois, une admission relève avant tout de la décision de l'empereur. Une lettre de supplication accompagne généralement les demandes et il est bon de s'assurer des protecteurs dans les rouages de l'administration ; c'est ainsi que madame Šilling présente au *general-major* Klinger, par l'intermédiaire du comte N.P. Šeremetev une demande d'admission au Corps des Pages pour son fils, sous le règne d'Alexandre I^{er}⁷⁸⁸. Dans sa lettre, rédigée en français, elle y rappelle les états de service de son mari et de son beau-père, insistant sur la lignée de militaires dont la famille descend, « ayant pour

⁷⁸⁵ LEMERCIER Claire, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 52-2, avril-juin 2005, p. 88.

⁷⁸⁶ EIDELMAN Nathan, *Un noble révolutionnaire : Lounine*, op. cit., p. 28.

⁷⁸⁷ TCHITCHAGOF [ČIČAGOV] Paul, *Mémoires de l'amiral Paul Tchitchagof*, op. cit., p. 29.

⁷⁸⁸ RGVIA, F. 318, op. 1, T.1, d. 50 : lettres du comte N.P. Šeremetev au *general-major* Klinger et à l'empereur Alexandre.

exemple feu son grand-père, le Brigadier de Schilling, qui avait servi cinquante ans »
« Mon Mari le Lieutenant de Schilling a été forcé [sic] de Quitter le service à cause du mauvais état de sa santé ». Ainsi, si son fils « sorti d'une famille anciennement noble » mérite à ce titre une attention particulière de la part de l'empereur, ils se trouvent réduits à « la dernière indigence » Cette mère souhaite ainsi « L'y faire participer aux bienfaits d'une bonne Education qui seule peut le rendre capable de servir un jour avec succès [sic]. » Cette formation lui semble, non seulement par les qualités qui sont les siennes, mais aussi par les perspectives qu'elle ouvre, correspondre aux attentes d'un jeune garçon qui « ambitionne la Gloire qu'offre l'état militaire. »

On voit ainsi comment des réseaux familiaux, où interviennent alliances matrimoniales et cercles amicaux et professionnels, sont formés sans qu'il soit possible de déterminer avec certitude la part qu'ils prennent dans l'accès effectif aux écoles.

3- Réseaux d'anciens

Les liens tissés dans l'enceinte des écoles offraient encore d'appréciables protections à l'extérieur. Les réseaux mis en place pendant les années de formation étaient appelés à survivre à la sortie des établissements, et à manifester l'appartenance à un corps commun.

À la sortie des écoles, les nouveaux officiers étaient envoyés dans différents régiments, selon la liste des vacances⁷⁸⁹. Réservés à l'élite sociale et intellectuelle, les établissements militaires fournissaient le plus souvent les officiers de la garde ou des corps techniques, comme l'état-major, l'artillerie ou le génie.

La garde, considérée comme l'élite de l'armée, recevait l'essentiel des promus des écoles de cadets, dont le niveau technique justifiait l'entrée dans des régiments d'élite. Le système répondait en cela aux projets de Pierre le Grand. Pour permettre à la garde de jouer un rôle moteur, le tsar avait accordé à tout officier de la garde d'être titulaire, s'il venait à servir dans la ligne, d'un grade supérieur de deux échelons à celui qu'il détenait effectivement. Les officiers de la garde pouvaient ainsi obtenir assez rapidement un poste de commandement dans l'armée de ligne. Conçu dans une optique d'entraînement de l'armée par une élite européanisée, cet avantage tendait à n'être plus

⁷⁸⁹ ŽUKOVSKIJ P., « V obrazcovom kavalerijskom polku, 1844-1845 » [« Au régiment modèle de cavalerie, 1844-1845 »], *Ruskaâ starina*, n° 55, été 1887, p. 155.

qu'un passe-droit qui contribuait à favoriser les carrières des rejetons des grandes familles, au détriment des officiers de ligne. Les meilleurs élèves du Corps des Pages, même s'il n'y avait pas de vacance à pourvoir, pouvaient y obtenir un poste⁷⁹⁰, selon leur réussite. Au cours des années 1802-1817, 177 des 372 promus du Corps des Pages furent dirigés vers les régiments de la garde⁷⁹¹. Ils se trouvaient ainsi rassemblés dans les capitales de l'Empire. La continuité dans les lieux qu'ils fréquentaient permettait de garder des liens forts, d'autant plus qu'ils se concentraient aussi dans une poignée de régiments de la garde : sur les 177 promus mentionnés *supra*, 64 furent affectés dans les trois régiments les plus anciens de la vieille garde : le *Preobraženskij*, le *Semënovskij*, et l'*Izmajlovskij*.

En principe, le nombre d'années que les élèves devaient passer à l'école n'était pas fixe, car il dépendait très étroitement du niveau qu'ils avaient atteint : seuls le directeur et le corps professoral pouvaient prendre la décision de laisser sortir les élèves. Mais l'on s'accordait, dans les textes, sur une durée moyenne de huit années, comprenant deux ans de classes préparatoires, quatre de cours généraux et deux de spécialisation. L'enseignement était donc gradué, sur le modèle des écoles de jésuites, transmis par le biais des collèges allemands, et des quelques établissements accueillis en Russie sous Catherine II.

Conçues par Catherine II comme des établissements où pauvres et riches se trouveraient mêlés, avec pour seule distinction les services rendus, ces écoles devaient être les creusets de l'élite russe. Fëdor Nikolaevič Glinka apporte un témoignage intéressant sur l'importance des liens tissés au cours de ces années parfois pénibles. Il s'était retiré de la carrière militaire peu de temps après avoir reçu son brevet d'officier, ayant manifestement des biens suffisants pour vivre de ses rentes. Alors que la guerre de 1812 lui donna l'occasion de reprendre le service des armes, il constata la pérennité de ces liens :

« En parcourant les rangs de plusieurs régimens [*sic*], j'ai partout trouvé des officiers qui m'ont reçu comme un ami et comme un proche parent. Vous me demanderez peut-être quels sont donc ces braves militaires ? Ce sont nos camarades communs, ce sont les cadets du corps. Que l'éducation publique est salutaire !...⁷⁹² »

⁷⁹⁰ GALUŠKO Ūrij et KOLESNIKOV Aleksandr, *Škola rossijskogo oficerstva. Istoričeskij spravočnik [L'école des officiers russes. Guide historique]*, Moskva, Russkij Mir, 1993, p. 51.

⁷⁹¹ Cf. Annexes.

⁷⁹² GLINKA Fëdor, *Lettre d'un officier russe sur quelques événements militaires de l'année 1812, op. cit.*, lettre du 19 juillet 1812, de la campagne de Soutoky, pp. 57-58.

Celui qui fut par la suite la cheville ouvrière de la revue *Voennyj Žurnal*, et qui contribua à lui donner un ton relativement libre par rapport au pouvoir impérial propose ici une vision pour le moins idyllique. Il décrit avec un lyrisme exalté un idéal d'éducation qui abolit les distinctions. C'est le service de la patrie qui réunit ainsi riches et pauvres. Mais, du même coup, il souligne un autre lien tissé entre les cadets, horizontal et qui ne passe pas par la personne du tsar.

Ces réseaux sont visibles dans le suivi des carrières. Les officiers observent ainsi assidûment la carrière de leurs camarades de promotion. Dans son journal, Sergej Grigorevič Homutov, né en 1792 à Moscou, élève du Corps des Pages entré dans la Suite impériale en 1811, évoque le sort de ses anciens camarades : la campagne d'Allemagne ne le coupait pas de son univers personnel. Le 12 janvier 1813, il parle d'un de ses camarades du Corps des Pages : « Anrep, du corps, était sorti chez les hussards de la garde⁷⁹³ » : on suivait la carrière de ses camarades avec intérêt. Homutov est sorti en février 1812, et Anrep en août. L'esprit de corps se manifestait aussi par ces relations entre anciens élèves, constituant de véritables réseaux professionnels.

Les réseaux d'anciens survivent largement aux années d'écoles. En effet, les établissements fonctionnant quasiment en vase clos pendant une période assez longue et essentielle dans la vie de ces futurs officiers, ils laissent des marques durables.

Les nouveaux promus rentrent dans une éthique militaire, qui lie déjà par une certaine solidarité aux anciens. Confrontés à des élèves qui ne peuvent faire face aux dépenses d'équipement qu'exige leur nomination au premier grade d'officier, Koutouzov tente d'intervenir auprès de F.V. Rostopchine à l'automne 1797 afin que l'État dégage des moyens pour les cadets sortis du corps⁷⁹⁴. Koutouzov demande une somme de trois mille roubles pour la promotion à venir. Ces frais peuvent être en effet relativement élevés pour des jeunes gens qui n'ont pas encore perçu leur première solde. Nikolaj Vohin, alors qu'il sort en 1807 du 2^e corps de cadets, reçoit par l'intermédiaire de P.A. Koževnikov, un parent résident à Saint-Pétersbourg, cent cinquante roubles assignats de la part de sa mère. Avec cette somme, le jeune officier parvient à couvrir ses premiers frais d'habillement puisqu'il peut se faire tailler deux uniformes, un *šinel'*, c'est-à-dire la capote militaire réglementaire, deux paires de bottes, un chapeau et une

⁷⁹³ HOMUTOV Sergej Grigorevič, « Dnevnik svitskago oficera. 1813 god. » [« Journal d'un officier de la Suite. 1813 »], *Russkij Arhiv*, n° 7, 1869, p. 233.

⁷⁹⁴ RGVIA, F. 314, op. I., d. 8043, l. 91. Lettre n° 771 de M.I. Koutouzov à F.V. Rostopchine, 21 octobre 1797.

épée⁷⁹⁵.Après quelques cadeaux faits à son entourage, il lui reste en poche quinze roubles.

Ces structures et ces réseaux, encouragés par les administrations dès lors qu'ils étaient contrôlables, eurent d'autres conséquences plus imprévisibles : ils permettaient la circulation des idées, d'un régiment à l'autre. Les idées occidentales, véhiculées par delà les frontières, purent ainsi être diffusées. Toutefois, la discipline qui régnait dans les établissements et les régiments imposait un tel contrôle que cela ne pouvait se faire qu'en marge. Il semblerait que le phénomène des sociétés secrètes ait touché aussi les corps de cadets. Nous n'en avons trouvé qu'une seule illustration, avec le Corps des Pages, qui donna naissance aux *Kvilki*, dans les années 1820⁷⁹⁶. Ces derniers allèrent jusqu'à publier un journal clandestin, à l'insu de la direction. Ce phénomène fut vraisemblablement plus sensible dans les capitales, où les liens avec l'extérieur et en particulier avec les régiments, étaient plus évidents que dans les écoles de province, isolées dans la campagne. Cette hypothèse demanderait à être vérifiée par l'étude d'autres corps, notamment au travers des sources judiciaires et des rapports de l'inspecteur des classes.

C'est ainsi le socle même de l'encadrement des armées russes qui se constitue au cours de ces années passées dans ces établissements. En effet, les futurs officiers y reçoivent non seulement une formation qu'on a le souci d'adapter aux réalités militaires, mais ils se trouvent déjà confrontés aux formes d'identité de groupe. Les clivages sociaux peuvent parfois s'y estomper, comme le laissent entendre un certain nombre d'anciens élèves, même si cette vision idyllique procède souvent d'une reconstruction *a posteriori*.

⁷⁹⁵ VOHIN Nikolaj, « Zapiski gen.-maiora Nikolaâ Vasil'eviça Vohina, rod. 1790 g., + 1853 g. [Notes du gen.-major Nikolaj Vasil'eviç Vohin, né en 1790, + 1853] », art. cit., p. 547.

⁷⁹⁶ GALUŠKO Ūrij et KOLESNIKOV Aleksandr, *Škola rossijskogo oficerstva. Istoričeskij spravočnik [L'école des officiers russes. Manuel historique]*, op. cit., pp. 59-60.

III- Les limites d'un effort (1801-1812)

Afin de disposer chaque année d'un nombre suffisant d'officiers bien formés, les empereurs devaient à la fois travailler à la généralisation des exigences de formation et à la diffusion des établissements à même d'offrir de tels cursus. Mais le manque de moyens que l'État pouvait effectivement consacrer à cet effet est criant. La création de nouvelles écoles et la refondation des programmes sont envisagées de front par la commission dirigée par le grand-duc Constantin. Les travaux de cette commission créée par l'oukase du 15 août 1801 s'appuient en premier lieu sur le projet du comte Zubov, chef du 1^{er} corps de cadets, qui proposait de soumettre à un conseil créé *ad hoc* un plan de création de dix-sept écoles militaires supplémentaires dans les différentes provinces de l'Empire. Cependant le coût que représenteraient ces créations compromet rapidement le projet. Le tsar se trouve contraint d'arbitrer entre les besoins de l'armée et le niveau effectif des cadres dont il dispose.

A- De grands projets à la réalisation compromise

Dès les débuts du règne d'Alexandre I^{er} fleurissent les projets de création. Ils témoignent d'un souci de créer des établissements jusque dans les provinces, mais les moyens manquent pour mener à bien un projet de cette ampleur.

1- Le projet du général Zubov et les travaux de la commission préparatoire

A l'avènement d'Alexandre I^{er}, il existait quatre établissements militaires d'éducation. Constatant l'insuffisance des corps de cadets existants pour répondre aux besoins de l'armée russe, devenus plus importants encore avec l'augmentation des effectifs, le général Platon Aleksandrovitch Zubov, chef du 1^{er} corps, présenta en 1801 un projet ambitieux afin de répondre aux besoins en cadres de l'armée russe. Ce projet

avait été préparé en accord avec le tsar : il s'agissait de créer des écoles militaires (*voennye učilišâ*) dans dix-sept gouvernements de l'Empire. Le plan est officialisé par l'ukase du 15 août 1801. Il constitue une première tentative d'organiser dans un système hiérarchisé la formation des futurs officiers. Ces écoles militaires sises dans les gouvernements auraient pour but d'assurer une formation générale et offriraient un tremplin vers les corps de cadets des capitales, si les élèves souhaitaient poursuivre leur formation militaire.

Le projet répond aussi à des préoccupations financières, tant pour l'État que pour les parents des impétrants. En établissant des corps en province, l'État s'assure d'un entretien bien moins cher que dans les capitales et du même coup accroît la proximité entre élèves et parents, diminuant d'autant pour ces derniers les frais de voyage⁷⁹⁷. Cette disposition ferait sauter un frein à ce choix éducatif de la part des familles.

Le comité souligne aussi, préoccupation très avant-gardiste, que les élèves seront élevés au bon air⁷⁹⁸, à la différence de l'air vicié des capitales et que l'armée pourra ainsi disposer de cadres à la santé moins fragile. L'argument hygiéniste fait son apparition et marque le début d'une prise en compte du caractère physique du métier militaire.

Ces écoles de gouvernement auraient un effectif quelque peu réduit par rapport aux écoles centrales. Elles se composeraient d'une ou deux compagnies d'élèves chacune, selon la proportion de nobles établis dans ces gouvernements. A raison de 120 élèves par compagnie, âgés de 7 à 10 ans. Ils auraient ainsi atteint l'âge de raison, pourraient passer aux hommes, mais seraient pris suffisamment jeunes pour être formés selon un modèle commun. L'accueil se ferait chaque année en mars, à raison de 24 élèves à chaque fois.

Les dix-sept écoles se répartiraient en deux groupes. Tout d'abord huit grands établissements doivent être établis dans les grandes villes de l'Empire, à Derpt, Grodno, Volynie, Kiev, Nijni-Novgorod, Kazan, Vologda et Smolensk. On voit que l'essentiel se concentre sur la partie occidentale de l'Empire, la plus habitée, là où réside principalement la noblesse russe, mais aussi la plus à défendre. Neuf petites écoles complèteraient le maillage à Tver, Vladimir, Âroslavl, Râzan, Orel, Kharkov, Saratov, Orenburg et Tobolsk. Il est aussi question d'établir un corps de cadets en Sibérie. Deux

⁷⁹⁷ RGVIA, F. 328, d. 1, l. 9v°.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, l. 10.

visions s'affrontent. La première, défendue par le grand-duc, consiste à mettre en avant le fait que la Sibérie ne compte qu'une faible part de nobles et qu'une telle dépense serait donc inutile au regard des besoins locaux. La deuxième voit justement dans la création d'un établissement militaire la possibilité de développer cet espace et d'y fixer des nobles entreprenants désireux de mettre en valeur l'ensemble de l'Empire.

2- De vifs débats

En 1803, la commission dirigée par le grand-duc Constantin rend un plan d'éducation, qui préconise que tous les établissements soient dirigés par un conseil des établissements militaires⁷⁹⁹. Le 29 mars 1805, ce Conseil voit effectivement le jour, présidé par Constantin, conformément aux directives établies dans le plan d'éducation militaire du 21 mars de la même année. Ce plan comporte un premier essai de hiérarchisation du système de formation entre corps de cadets, *voennye uchiliše* et écoles d'application. Il recommande de concevoir les *učiliše* comme des écoles préparatoires, où après une période de formation allant de sept à neuf ans, les élèves pourront se présenter à un examen pour entrer dans un corps de cadets.

La commission réunit les directeurs des corps de cadets, tel le *general-major* Klinger ainsi qu'un certain nombre de chefs militaires. Le tsar espère ainsi avoir l'avis éclairé de ceux sur qui repose l'éducation dans les corps existants. Par leur expérience du commandement, ils sont à même de tracer les grandes lignes des attentes d'encadrement sur le terrain et de donner un avis sur la formation la plus apte à les y conduire.

Le grand-duc Constantin veille de près aux travaux de la commission, prenant très au sérieux son rôle. Mais sa tutelle ne signifie pas que les membres nommés ne sont que de simples exécutants de sa volonté. Il est particulièrement éclairant de considérer au jour le jour les échanges qu'il peut avoir avec les membres de la commission, pour comprendre selon quels rapports s'opèrent les pratiques d'État entre hauts fonctionnaires et membres de la famille impériale. Ainsi, s'appuyant sur le rapport du

⁷⁹⁹ AUROVA N.N., *Sistema voennogo obrazovaniâ v Rossii : kadetskie korpusa vo vtoroj polovine XVIII – pervoj polovine XIX veka* [Le système d'éducation militaire en Russie : les corps de cadets dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle – première moitié du XIX^e siècle], *op. cit.*, p. 24.

conseiller de collègue Ivan Martynov⁸⁰⁰, qui dirige la chancellerie du département du collège de l'Instruction, le grand-duc juge inutile une création, à Tver :

« La ville de Tver semble au Grand-duc être un intermédiaire entre Petersbourg et Moscou et par conséquent inutile ; on pourroit joindre le corps de cadets à Moscou – plus encore, il n' y a que deux Gouvernemens qui doivent y fournir, c'est celui de Tver et celui de Pskoff ; même en tout cas il me sembleroit mieux que cela soit à Pskoff.⁸⁰¹ »

Responsable des fonds publics, Constantin Pavlovitch limite les cas de double emploi pour privilégier les espaces de l'Empire trop peu aménagés en ce sens. Mais ses remarques concernent aussi la Sibérie, qui faisait partie des gouvernements étudiés pour les créations.

« C'est à mon avis inutile, puisqu'il y a très peu de noblesse dans les gouvernemens de la Sibérie, puisqu'il me semble que le Sénat est obligé de nommer aux places des tribunaux, le Gouvernement ne pouvant y suffire par sa noblesse aux élections des places susmentionnées. Le militaire n'est non plus pas nombreux et alors je croirois que le corps de cadets pourroit être joint à celui de Kasan.⁸⁰² »

L'argument de l'aménagement de l'Empire se heurte ici aux vides du territoire. Après ses remarques, le grand-duc déclare se rapporter « au Comité ne faisant ses objections que pour le mieux » et annonce qu'il se rangera à ces projets « si on lui fait voir des raisons valables contraires. »

Avec tout le respect qu'il doit au frère de son empereur, le *general-major* Klinger en défend malgré tout le projet. Effectivement, Tver est proche des capitales, mais ni plus ni moins que Smolensk l'est de Moscou ou Nijni-Novgorod de Kazan, effectivement l'école de la noblesse qui fonctionne à Tver avec un budget de 6000 roubles risque de faire double emploi avec l'école prévue. Mais son financement est déjà assuré, puisque la noblesse de Tver a déjà consenti une souscription de 200 000 roubles et dispose déjà d'un bâtiment susceptible d'accueillir les élèves⁸⁰³. A l'opposé, la noblesse de Pskov n'a consenti aucun don. La ville est plus pauvre et l'entretien d'une école reviendrait plus cher qu'à Tver pour le budget du trésor.

⁸⁰⁰ RGVIA, F. 328 d. 1, Rapport du du conseiller de collègue Ivan Martynov, l. 189.

⁸⁰¹ *Idem.*

⁸⁰² *Idem.*

⁸⁰³ *Ibid.*, ll. 216-217 et l. 218.

La question du rapport coût-besoin se pose avec plus de force encore dans le cas de la Sibérie. Les nobles qui pourraient y envoyer leurs fils sont trop peu nombreux pour engager les dépenses que supposent la création et l'entretien d'une école militaire. Le *general-major* Klinger défend justement l'idée que leur pauvreté serait une excellente raison d'y créer une structure de formation⁸⁰⁴. L'État pourrait dès lors former sur place et disposer ainsi de serviteurs bien éduqués, tant des militaires que des civils. La noblesse de Tobolsk, qui peine à envoyer ses fils à Kazan a déjà fait une demande au ministère de l'Instruction pour obtenir la création d'un gymnase, demande qui a été transmise par le gouverneur de Tobolsk. Le 30 juin, le grand-duc annonce qu'il se range aux avis de la commission⁸⁰⁵.

Contrairement à ce que l'engouement des tsars pour la Prusse laisserait penser, la référence en matière éducative n'est pas précisément la formation prussienne, mais bien le modèle français ; les rapports de la commission soulignent le « génie créateur⁸⁰⁶ » de Bonaparte. La constitution des écoles d'officier a, aux yeux de la commission permis de répondre en l'espace d'une dizaine d'années aux besoins de l'armée.

« Pour ces raisons, l'accueil dans ces écoles sera toujours considéré comme une faveur et avec le temps, les enfants des familles les plus illustres s'efforceront d'y rentrer.⁸⁰⁷ »

La commission souligne à la fois la volonté de Bonaparte de répondre en une dizaine d'années aux besoins de l'armée et l'effet stimulateur que ces écoles peuvent avoir sur le corps social. Il ne saurait être question de vanter les bienfaits de la méritocratie française, mais les membres insistent en tous cas sur l'attraction et l'émulation que peuvent susciter ces écoles. L'émulation devient ainsi un des moteurs de l'augmentation du niveau de formation des officiers russes, jouant sur l'image de soi autant que sur les exigences de l'État.

⁸⁰⁴ RGVIA, F.328, Rapport au grand-duc Constantin de la commission provisoire, 22 juin 1804, ll. 218v°-219.

⁸⁰⁵ *Ibid.*, l. 225 lettre en français du grand-duc Constantin au *general-major* Klinger, Strelna, 30 juin 1804.

⁸⁰⁶ RGVIA, F.328, l. 183-184v°.

⁸⁰⁷ *Ibid.*, l. 184 v° : « Po sim pričīnam, prinātie v sie učiliše budet vseгда šitat'sâ za milost' i so vremenem deti znatnejššuh familij budut starat'sâ vojti vo onoe. »

3- Des créations sur fonds privés, mais encadrées par l'État

Le projet de Zubov était très ambitieux au regard des moyens disponibles. Dès 1804, devant le problème du financement d'un dessein aussi vaste, le nombre d'écoles à ouvrir est ramené à dix⁸⁰⁸. Ces difficultés tiennent à l'absence de fonds pour la création initiale mais aussi à la difficulté de trouver des moyens d'entretien, des professeurs qualifiés, etc. L'appel aux contributions privées est inévitable. S'y devine le visage de la société civile russe soutenant matériellement l'armée, que le pouvoir s'empresse de remercier par des distinctions honorifiques pour les plus généreux d'entre eux. Le corps créé à Orenburg, dont le but premier était de permettre aux fils d'officiers du corps séparé d'Orenburg de recevoir une première formation, est ainsi baptisé du Neplûev, en l'honneur de l'ancien gouverneur du *kraj* d'Orenburg I.I. Neplûev, qui fut le donateur le plus généreux, avec un don de 10 000 roubles.

Le plan d'éducation militaire du 21 mars 1805 comprend un appel direct aux donateurs privés, les nobles devant contribuer localement à la création puis à l'entretien des établissements. Pour cette raison, les établissements reçoivent parfois l'appellation de *dvorânskoje učiliše*. Les promus partent exclusivement dans les corps de cadets.

Les inégalités sur le territoire demeurent donc, la présence d'une noblesse aisée renforçant les pôles de concentration. Le rapport Begičev, concernant le projet d'école dans le gouvernement de Âroslavl' fait ainsi état, au 13 mai 1802, d'une somme de 63 584 roubles et 25 kopeks, rassemblés exclusivement par souscription auprès de la noblesse locale⁸⁰⁹.

Le détail des fonds promis permet d'avoir un aperçu des types de personnes concernées et de distinguer, gouvernement par gouvernement, les dons en argent et en nature qui sont consentis :

⁸⁰⁸ RGVIA, F. 328, relevé du journal de la commission provisoire du 15 mars 1800, n°4, l. 211.

⁸⁰⁹ RGVIA, F.328, ll. 120 et v° : Rapport de Begičev concernant Âroslavl', 13 mai 1802

Sommes déjà déterminées et sommes susceptibles d'être déboursées pour l'entretien de créations⁸¹⁰ :

Gouvernement	Somme signée	Somme susceptible d'être déboursée	Compléments et remarques
Derpt	37000		
Grodno	6000		somme proposée annuellement
Volhynie			Don d'un château de pierres par K. Čartorižskij
Kiev		70 000 (en deux ans)	S'y ajoute un don de la part des nobles sans terre
Nijni-Novgorod	30 000		S'y ajoute 6000 roubles par an pour les soldes
Kazan	13 376	59170	
Vologda	31 500		
Smolensk	65000		La somme peut encore être augmentée, un certain nombre de nobles étant absents lors du vote
Tver	200 000		S'y ajoute une maison
Âroslavl'	63 584, 25		
Vladimir	38 576,60		
Râzan	87 450		
Orel	34686		La noblesse propose une bourse destinée à payer les frais d'éducation d'un élève chaque année, pendant 15 ans.
Kharkov	100 000		Somme livrable en trois échéances
Saratov	29 525,60		
Orenburg	9000		S'y ajoutent 50 000 briques, 200 poutres, et la mise à disposition d'un homme au service de l'école
Tobolsk	3554		S'y ajoutent 100 sagènes de bois
Minsk	23543,19	74 000	

Les dons sont faits en espèces mais aussi en nature. Certains d'entre eux doivent servir directement à la construction des bâtiments. Mais il s'agit aussi d'assurer une dotation, un capital permettant à l'école de se maintenir dans la durée. Sans surdéterminer ces chiffres, il est certain qu'apparaît une géographie de la répartition des richesses dans l'Empire. Le fossé souligné par la commission entre un gouvernement comme Tver et celui de Tobolsk apparaît ici de façon nette. Les donateurs appartenant à l'élite se concentrent dans la partie occidentale de l'Empire et contribuent par leurs dons

⁸¹⁰ RGVIA, F. 328, ll. 179-179v^o.

à renforcer l'enjeu des marges occidentales. Tobolsk, dépourvu d'un corps nobiliaire conséquent, n'est pas en mesure de proposer une souscription suffisante.

Ce classement opéré par la commission entre les gouvernements prêts à déboursier des fonds pour créer des écoles vaut aussi pour un repère des bonnes circonscriptions qui sont prêtes à contribuer fortement à l'équipement de l'Empire. De véritables évergètes émergent des listes. Pour beaucoup, il s'agit d'anciens militaires retirés dans leurs domaines. Ils peuvent y avoir partie liée, s'ils ont des enfants.

B- Deux modèles d'écoles

Parmi les créations ou recréations des règnes de Paul et d'Alexandre I^{er}, deux écoles apparaissent comme représentatives des priorités définies par le pouvoir impérial. Le Régiment noble met l'accent sur la pratique pour parachever la formation, tandis que le Corps des Pages mise sur la constitution d'une élite où l'éthique militaire vient avant tout soutenir une éthique du service de l'État.

1- Le Corps des Pages

Tout en s'adressant à un public issu de la noblesse, le système de formation des officiers présente des différences notables. La hiérarchie de fait qui existe entre les premières écoles des capitales et les corps de province repose autant sur les origines sociales et géographiques que sur le rang occupé par le père du cadet. De ce fait, le monde des cadets vient reproduire la diversité qui existe au sein du monde des officiers, les perspectives de carrière étant sensiblement différentes suivant la formation reçue et le lieu.

En 1802, l'empereur Alexandre prend la décision de faire du Corps des Pages, qui accueillait à la cour impériale les rejetons des familles illustres afin de leur donner une formation initiale et de les familiariser avec les rouages de la cour et de la politique, une véritable école. L'oukase du 10 octobre 1802 transforme véritablement le Corps des Pages en école militaire⁸¹¹. Trois classes de pages sont créées, auxquelles s'ajoute une

⁸¹¹ cf. Annexes.

classe réservée aux pages de la chambre. En 1810, le nombre est ainsi fixé à 50 pages, 16 pages de la chambre (*kamer-paži*) L'organisation du corps reste calqué sur le modèle des cadets cependant, avec sept ans d'études, cinq concernant la formation générale et les deux dernières années envisageant une spécialisation plus poussée sur les objets et les sciences militaires. Les pages ne sont pour autant placés au même rang que les cadets : Un certain nombre d'éléments les en distinguent et marquent le caractère spécifique de cette formation militaire. Les pages ne portent pas le *kiver*, c'est-à-dire le shako, comme les cadets et les soldats, mais déjà le tricorne des officiers. Ils ne sont pas organisés en compagnies (*rota*), mais en sections (*otdelenie*). Le rôle dévolu au commandant de bataillon dans les corps des cadets est confié à des *gofmejstery* des pages⁸¹², sur un modèle aulique.

Les pages de la chambre sont appelés à servir à la cour, escortant en particulier les grandes-duchesses. Pour accéder à cette dignité particulière parmi les pages, il était requis d'avoir les meilleurs résultats. Il semble que les notes attiraient l'attention directe de l'empereur. Ainsi, Aleksandr Semenovič Gangeblov, élève du Corps des Pages, obtient la 3^e place en 1813. En dessous de lui se trouvent A. Čerkin et Â. Rostovcev, futur directeur qui sort du corps des Pages le 6 novembre 1816⁸¹³. Leurs noms furent proposés pour l'accession à cette dignité. Mais la liste revint avec leurs noms barrés de la main de l'empereur, parce qu'ils avaient obtenu moins de 900 points aux examens⁸¹⁴. L'institution des pages de la chambre étant intimement liée aux besoins de la cour et de la famille impériale, n'entrent dans ce groupe à part que l'effectif nécessaire pour assurer le service de la famille impériale. Dans les premières années du règne d'Alexandre I^{er}, l'effectif se monte donc à seize pages de la chambre, suivant le nombre de grandes-duchesses : six font partie de la suite de l'impératrice Elizaveta Alekseevna, huit de celle de l'impératrice douairière Mariâ Fëdorovna, deux sont placés au service de la grande-duchesse Aleksandra Fëdorovna.

L'empereur tient à ce que les obligations de service ne les empêchent pas d'avoir un temps d'études. Ils suivent donc des cours complémentaires à l'école des

⁸¹² DARAGAN P.M., « Vospominaniâ P. M. Daragana, pervago kamer-paža velikoj knâgini (imperatricy) Aleksandry Fëdorovny, 1817-1819 gg. [Souvenirs de P.M. Daragan, premier page de la chambre de la grande-duchesse (impératrice) Aleksandra Fëdorovna, 1817-1819] », *Ruskaâ starina*, tome XII, avril 1875, p. 775.

⁸¹³ GARF, F. 1155, d. 3478 : « sviditel'stvo Rostovceva ob okončanii Pažeskogo korpusa [Certificat de fin d'études au corps des Pages de Rostovcev] », 6 novembre 1816.

⁸¹⁴ GANGEBLOV Aleksandr Semenovič, « Ešë iz vospominanii A.S. Gangeblova », *Russkij Arhiv*, n° 10, 1886, p. 185.

conducteurs du général Murav'ev⁸¹⁵, école exigeante sur le plan des mathématiques appliquées à la chose militaire. Chaque matin, les pages de la chambre y sont conduits en carrosse. Les langues vivantes font partie de la formation de l'officier, comme on l'a vu de façon pressante dans le cas des officiers d'artillerie. Gangeblov fait remarquer que le système de points favorise sensiblement les Allemands⁸¹⁶ : le russe rapporte au maximum soixante points, le français 80 tandis que l'allemand peut rapporter jusqu'à 100 points.

Ce sont ces résultats qui décident des unités et des grades avec lesquels les élèves passent au service actif. De la deuxième classe, ceux qui avaient plus de 500 points étaient envoyés en régiment de ligne. Seuls ceux qui avaient eu plus de 750 points pouvaient espérer demander à servir dans l'artillerie, le génie et la Suite. Sauf intervention directe de l'empereur, n'entraient dans la garde, toutes armes confondues, que les pages de la chambre ayant plus de 1000 points. Ainsi, si la faveur impériale vient parfois perturber le système, mais sur un mode qui la rend difficile à évaluer, la garde demeure l'élite de l'armée dans la mesure où les très bons élèves des meilleurs établissements sont accueillis en priorité.

De plus, le Corps des Pages est accueilli dans un bâtiment situé rue Sadovaâ à Saint-Pétersbourg, qui, s'il est peu fonctionnel pour accueillir des élèves n'en est pas moins prestigieux. Les pages sont en effet installés à partir de 1810 dans un ancien palais construit d'après le projet de l'architecte Francesco Bartolomeo Rastrelli en 1749-1757. Le palais appartenait initialement au comte Mihail Voroncov (1712-1767), chancelier et diplomate du règne de l'impératrice Elisabeth I^{re}. Le comte, au bord de la ruine, dut vendre son palais à l'État en 1763. Après avoir servi pour accueillir les princes étrangers en visite à la cour, tel le prince Heinrich, frère de Frédéric II, le palais fut attribué aux chevaliers de Malte par Paul I^{er} lorsqu'il se proclama grand-maître de l'ordre le 29 novembre 1798.

De ce passé, le palais a gardé les marques du luxe du XVIII^e siècle et conserve ainsi un aspect aristocratique, moins austère mais aussi moins directement fonctionnel que les bâtiments des corps de cadets. Le bâtiment principal de deux étages se trouve au fond d'une cour rectangulaire. Deux pavillons symétriques à un étage chacun forment

⁸¹⁵ DARAGAN, « Vospominaniâ pervago kamer-paža velikoj knâgini Aleksandry Feodorovny. 1817-1819 [Souvenirs de P.M. Daragan, premier page de la chambre de la grande-duchesse (impératrice) Aleksandra Fëdorovna, 1817-1819] », *Russkaâ starina*, tome XIII, mai 1875, p. 3.

⁸¹⁶ GANGEBLOV A.S., « Ešë iz vospominanii A.S. Gangeblova », art. cit., p. 185.

des avants-corps le long de la rue. En 1798-1800, Paul I^{er} avait donné l'ordre d'édifier deux églises dans l'enceinte du palais : une église orthodoxe et une chapelle catholique dédiée à l'ordre des Chevaliers de Malte. L'architecte Giacomo Quarenghi fut chargé des travaux.

Le palais de Voroncov ne fut pas construit pour servir d'établissement d'enseignement militaire. Un double escalier, agrémenté de sculptures et de miroirs, menait aux salons de réceptions du premier qui avait servi aux bals et réceptions du comte Voroncov. Au deuxième étage, les dortoirs et classes des 2^e et 3^e *otdeleniâ* ont des peintures au plafond, où sont figurées des scènes tirées des métamorphoses d'Ovide. Dans la chambre de la 4^e *otdelenie* figure la libération d'Andromède par Persée⁸¹⁷. L'inadaptation des bâtiments aux fonctions éducatives conduisit à une vaste campagne de travaux en 1827, sous la conduite de l'architecte Aleksandr Štaubert. Une grande partie du décor du XVIII^e siècle fut ainsi supprimée.

Les écoles militaires fonctionnaient sur le principe de l'internat. Les élèves envoyés à Saint-Pétersbourg ne rentraient pas chez leurs parents avant leur sortie de l'école. Le plan des bâtiments du Corps des Pages⁸¹⁸ tend ainsi à montrer que l'établissement pouvait fonctionner de façon quasiment autonome, sans lien superflu avec l'extérieur. Les bâtiments qui s'organisèrent autour du palais initial permirent toutefois à l'école de fonctionner en autonomie, formant un monde en soi.

Dans le vaste espace qui s'étend derrière le palais Voroncov originel, sont aménagés tous les éléments permettant une vie en vase clos. Un petit hôpital, une boulangerie à l'usage unique du corps viennent assurer le ravitaillement et les soins du corps au quotidien. L'hygiène n'est pas oubliée avec un bassin aménagé en dérivant le cours de l'étang qui se trouvait au fond du parc, et qui permet de proposer des baignades aux élèves pendant la belle saison ; un bâtiment de pierres permet d'assurer des bains en hiver. Les militaires travaillant au corps sont logés dans différentes casernes ou appartements plus indépendants suivant leur grade. Se dégage du plan l'impression d'un projet utopique d'une formation à la fois à l'écart et offrant tous les moyens d'une éducation poussée et quelques agréments pour la vie quotidienne des élèves.

⁸¹⁷ DARAGAN P., « Vospominaniâ P. M. Daragana, pervago kamer-paža velikoj knâgini (imperatricy) Aleksandry Fëdorovny, 1817-1819 gg. [Souvenirs de P.M. Daragan, premier page de la chambre de la grande-duchesse (impératrice) Aleksandra Fëdorovna, 1817-1819] », *Russkaâ starina*, tome XII, avril 1875, p. 776.

⁸¹⁸ Cf. Annexes : Plan du Corps des Pages (vers 1815).

L'on peut constater un même processus à l'œuvre avec l'apparition des insignes distinctifs des différentes écoles. Le Corps des Pages reçut dès l'origine comme signe de reconnaissance la croix de Malte, la politique de réorganisation du Corps dans les années 1800-1802 étant concomitante de la constitution du Grand-Prieuré de Russie. Ce fut le premier insigne attribué à une école, d'abord cousu sur les uniformes, avant de devenir un insigne de poitrine émaillé. Après l'assassinat de son père, Alexandre I^{er} refusa de reprendre le titre de grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, se contentant d'un statut de protecteur. Le 18 avril 1801, il ôta les symboles de l'ordre de Malte des emblèmes de l'État. En 1817, la branche russe de l'ordre cessa officiellement d'exister. Tout en renonçant à certains aspects de la politique de son père, Alexandre I^{er} maintient un état d'esprit fortement inspiré par la morale et l'esprit chevaleresque défendus par l'Ordre de Saint-Jean. Les pages intègrent en 1810 un bâtiment imprégné des valeurs des chevaliers de Malte, permettant le maintien de traditions chevaleresques parmi eux.

Se constituait ainsi une élite de serviteurs que l'État unissait par l'esprit chevaleresque mis en avant par Paul I^{er} et ses fils. Si toutes les écoles de l'Empire ne pouvaient se vanter d'une telle parenté spirituelle, la visibilité des insignes entra pour beaucoup dans l'identité des élèves et anciens élèves. L'association à l'ordre de chevalerie est poussée à son comble puisque les pages doivent prêter un serment calqué sur les vœux des chevaliers. Le texte met en avant une éthique personnelle et collective :

« Tu seras solide comme l'acier et pur comme l'or. Tu t'adresseras avec respect au faible et tu te feras son défenseur. Tu aimeras le pays dans lequel tu es né. Tu ne fuiras pas devant l'ennemi. Tu ne mentiras pas et tu resteras fidèle à la parole donnée. Tu seras généreux et tu auras de la bienveillance pour tous. Tu seras toujours et en tout lieu le champion de la justice et du bien contre l'injustice et le mal.⁸¹⁹ »

⁸¹⁹ Texte de serment des pages reproduit par A. KONOVALOV in « Est' takaâ professiâ – zašiŝat' svoû Rodinu [Défendre sa Patrie : une telle profession existe] », *Koster*, n° 10, 2002, p. 22 : « Ty budeš' tverd, kak stal', i čist kak zoloto. Ty budeš' odnosit'sâ s uvaženiem k slabomu i sdelaeš'sâ ego zašitnikom. Ty budeš' lûbit' stranu, v kotoroj rodilsâ. Ty ne otstupiš' pered vragom. Ty ne budeš' l'gat' i ostaneš'sâ vernym dannomu slovu. Ty budeš' ŝedr i budeš' vsem blagovolit'. Ty vezde i vsûdu budeš' pobornikom spravedlivosti i dobra protiv nespravedlivosti i zla. »

A chacun des pages, au moment de son admission, on remet un recueil des Evangiles orné d'une croix de Malte et les préceptes des chevaliers de Malte⁸²⁰ : de tels principes visent à garantir la soumission à l'enseignement de l'Eglise, le respect envers le faible, l'amour de la patrie, la fidélité à la parole donnée et le service du bien.

En reprenant un texte chevaleresque, l'administration impériale liait fermement l'exigence de comportement individuel au service de l'État, qui tenait alors véritablement du sacerdoce, de la vocation absolue. Il faut de plus mesurer l'impact d'un texte porteur d'idéaux aussi élevés sur de très jeunes gens qui pouvaient le lire quotidiennement sur les tables de marbre qui ornaient les pièces de réception et les chambrées des différentes compagnies.

Le Corps des Pages se trouve ainsi au sommet des créations du règne d'Alexandre I^{er}, tant par les exigences d'origine et la faveur impériale que suppose une admission que par la qualité de l'enseignement dispensé. Cependant, d'autres formes de création montrent un souci d'offrir une formation plus pratique et plus aisée à généraliser pour les officiers.

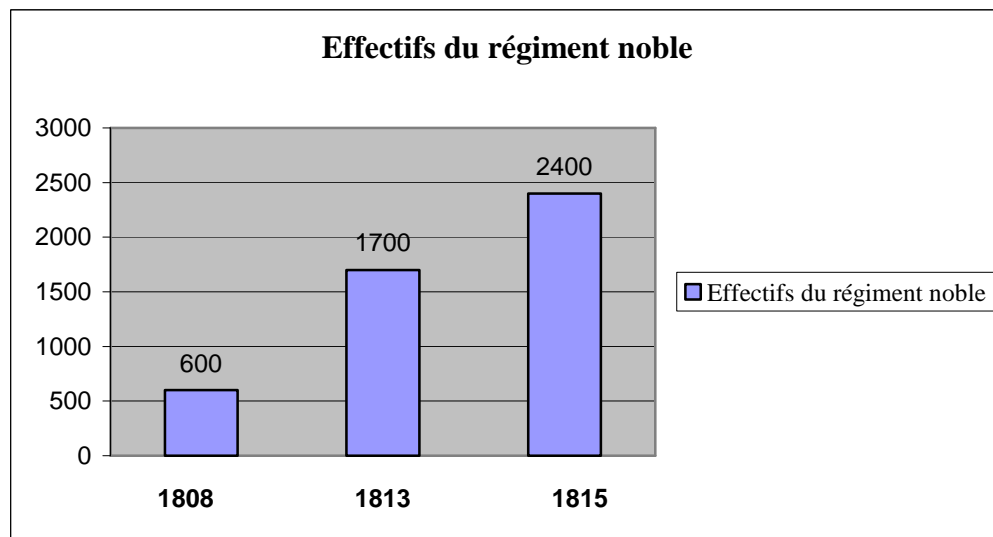
2- Le Régiment noble

La création du régiment noble relève d'une logique complexe. Créer un régiment modèle afin d'assurer une formation pratique aux futurs officiers renouait avec le rôle attribué par Pierre le Grand aux premiers régiments de la garde impériale. Cependant, le rescrit impérial du 14 mars 1807 plaçait ce régiment sous le patronage du 2^e corps de cadets de Saint-Pétersbourg et réaffirmait donc le choix d'une formation en école. Ce régiment modèle venait servir de cadre d'application pour des jeunes gens en fin de formation théorique.

On ne peut comprendre cette création sans la replacer dans le contexte des guerres napoléoniennes et plus particulièrement des désastreuses campagnes de 1805 et 1806. Les effectifs globaux de l'armée ont alors quasiment doublé. Le besoin en cadres se fait donc sentir de façon plus pressante. Le rescrit de 1807 établit que les nobles ayant atteint l'âge de seize ans, au lieu d'être dirigés directement vers l'armée, doivent se rendre dans les corps de cadets de Saint-Pétersbourg afin d'achever leur formation.

⁸²⁰ GURKOVSKIJ Vladlen Anatol'evič, *Kadetskie korpusa Rossijskoj imperii [Les corps de cadets de l'Empire de toutes les Russies]*, op. cit., p. 13.

Ils doivent y apprendre l'essentiel du service aux armées afin de préparer au mieux leur nomination à des postes d'officiers. Face aux besoins de l'armée, le rescrit précise qu'il est aussi permis d'accueillir des étudiants et des élèves des écoles civiles qui, s'ils sont intellectuellement aptes à comprendre des ordres et mener les hommes au combat, n'ont pas été familiarisés avec la vie militaire. Cette mission fut confiée au 2^e corps de Saint-Pétersbourg, auprès duquel est spécialement formé un « corps de volontaires (*volonternyj korpus*) » chargé d'accueillir ces jeunes nobles. L'année suivante, ce corps prend le nom de Régiment noble, et se divise en deux bataillons. En 1808, le Régiment noble forme 276 officiers. L'expérience semblant concluante pour l'infanterie, en 1811, est formé en son sein un escadron de cavalerie de la noblesse de 110 hommes, dans lequel à partir de 1813 et jusqu'en 1818 furent dirigés les *ûnkera* des régiments de cavalerie pour leur formation au service des armes. Les effectifs augmentent rapidement. Six cents élèves furent accueillis en 1808, mille sept cents en 1813, 2400 en 1815⁸²¹.



Dans les vingt-cinq premières années de son existence, le Régiment noble forme ainsi 9070 officiers⁸²².

⁸²¹ État de 1816, reproduit par G. GOL'MSDORF in « Dvorânskij polk, 1807-1859 : prazdnovanie 75^{-oj} godovšiny dnâ ego osnovaniâ [Le Régiment noble, 1807-1859 : célébration du 75^e anniversaire de sa fondation] », *Russkaâ starina*, n° 34, avril-juin 1882, p. 137.

⁸²² L'année 1826 voit la suppression de l'escadron de cavalerie.

Les conditions de formation y sont rudes, correspondant plus aux duretés de la vie militaire qu'au caractère plus protégé d'une école, à tel point que l'envoi d'élèves des corps de cadets des capitales dans ce régiment devient une sorte de mesure disciplinaire pour les mauvais élèves.

Satisfait des qualités présentées par le Régiment noble pour parachever la formation strictement militaire des cadets, l'empereur Alexandre établit de la même façon des escadrons de réserve qui fonctionnent comme des écoles d'application pour la cavalerie⁸²³. Le Régiment noble constitue ainsi un modèle de formation militaire concrète, comme un pendant du Corps des Pages.

Ces deux créations, représentatives du mouvement d'élargissement des écoles militaires, laissent espérer aux autorités militaires, un recrutement satisfaisant d'officiers pour l'avenir. Cependant, à la veille de 1812, les besoins de l'armée en cadres ne sont pas entièrement satisfaits.

C- Bilan de la politique d'éducation militaire (1796-1812)

Les règnes de Paul I^{er} et d'Alexandre I^{er} voient une intervention très directe et très marquée de la part des souverains dans la formation militaire, tant dans les établissements dont ils héritent que dans ceux qu'ils contribuent à créer. Le nombre d'écoles et d'élèves officiers s'accroît, mais pour autant, les besoins de l'armée en cadres augmentent dans des proportions bien supérieures.

1- Des besoins non satisfaits

En 1812, ces établissements n'ont pas été en mesure de former un nombre suffisant d'officiers pour occuper tous les postes de cadres. L'établissement d'origine des officiers des 1^{re} et 2^e armée est bien souvent un établissement ancien, qui précède largement le plan Zubov :

⁸²³ DAMAZE de RAYMOND, *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie, op. cit.*, p. 517.

Nombre d'élèves à la fin du règne d'Alexandre I^{er} ⁸²⁴

Appellation	Elèves	Educateurs	Professeurs	Somme attribuée
Corps des Pages	170	9	25	218 580
1 ^{er} corps de cadets	1000	27	63	622 230
2 ^e corps de cadets	700	29	56	461 830
Orphelins de la maison impériale	500	14	41	270 150
Corps de Moscou	500	14	38	293 450
Régiment noble et escadron de cavalerie	2236	36	17	546 900

Le Régiment noble cependant, se distingue déjà, par la faible durée du cursus, permettant de former rapidement des officiers. Armes par armes, les différences de formation apparaissent nettement. Ainsi, si l'on se concentre sur les officiers servant dans la 1^{re} et la 2^e armée occidentales en 1812, dont le profil social est relativement homogène, on constate d'importantes différences de formation.

Quelques réalisations voient le jour à la suite du projet Zoubov. En 1817 le *Tul'skoe Aleksandrovskoe učiliše*, ou l'école Alexandre de Tula, reçoit un nouveau statut, qui lui donne une organisation calquée sur le modèle des corps de cadets⁸²⁵. Si le passage définitif et effectif dans le système des corps de cadets ne date que de 1830, l'école de Tula rentre malgré tout dans un esprit militaire qui en fait une étape possible vers les écoles de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Pour la fondation de l'établissement de Tambov, cent vingt élèves peuvent y bénéficier d'une éducation gratuite selon les états de l'école, c'est-à-dire que leur éducation est financée par le Trésor et par les revenus du capital constitué par les dons. Les élèves les plus méritants se voient offrir la possibilité de poursuivre leurs études dans les corps de cadets de Saint-Pétersbourg et de Moscou ou dans les universités. Mais cette formule qui tendait à faire des corps de province des cours préparatoires ne fonctionne que dans trois villes : à Tula, à partir de 1801, à Tambov, à partir de 1802 et enfin, à la fin du règne d'Alexandre I^{er}, à Orenburg. Le corps de Grodno-Šklov forma quelques quatre cent soixante dix officiers de sa création en 1778 aux premières années du règne d'Alexandre I^{er}. En 1807, le corps est transféré à Smolensk en terre russe⁸²⁶.

⁸²⁴ LALAEV Matvej S. *Istoričeskii očerk voenno-učebnyh zavedenii*, [Essai historique sur les établissements d'éducation militaire], Sankt-Peterburg, Tipografiâ M. Stasûleviča, 1880, tome I, p. 136.

⁸²⁵ GURKOVSKIJ Vladlen Anatol'evič, *Kadetskie korpusa Rossijskoj imperii* [Les corps de cadets de l'Empire de toutes les Russies], *op. cit.*, p. 17.

⁸²⁶ AUROVA N.N., *Sistema voennogo obrazovaniâ v Rossii : kadetskie korpusa vo vtoroj polovine XVIII – pervoj polovine XIX veka* [Le système d'éducation militaire en Russie : les corps de cadets dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle – première moitié du XIX^e siècle], *op. cit.*, p. 19.

Ces compléments sont donc appréciables, sans modifier résolument le profil des officiers à la veille de la guerre patriotique.

Institutions dont sont issus les officiers de la 1^{re} et 2^e armée en 1812⁸²⁷ :

	1 ^{er} cadets	2 ^e cadets	Orphelins militaires	Cadets de Smolensk (Grodno)	Régiment noble	Pages	Corps des étrangers	Corps naval	Institutions inconnues
Infanterie de la garde	10	5	1		13	19		2	2
Cavalerie de la garde	2	1		1	1	3			
Grenadiers	4	2	2		14	2			
Infanterie régulière	18	13	10	13	103	1		3	10
Chasseurs	10	7	2	2	44				6
Cuirassiers	6	2	1		6	1	1		
Dragons			1		1				
Hussards	4	4		1	4				2
Lanciers		2			3	1			
Artillerie	9	50	8	7	19				3
Suite impériale	16	2	1	6		4			9

On observe une première rupture entre les unités de la garde et de la ligne, la garde concentrant les effectifs des établissements les plus prestigieux. Le Corps des Pages apparaît très nettement comme un tremplin vers les régiments de la garde ou la Suite de l'empereur. Une deuxième distinction intervient avec les armes savantes. Mais la rupture la plus significative à la veille de 1812 est sans doute la part des anciens élèves des établissements militaires dans les spécialités nouvelles et s'adressant à des hommes d'élite, tels les chasseurs. Le régiment noble confirme sa vocation à une formation pratique.

Les nouvelles créations, si elles permettent de répondre quantitativement à des besoins de l'armée, n'ont pas pour autant atteint un seuil qualitatif satisfaisant. En 1812, le *general* V. Vâzetskij rapportait ainsi à l'empereur Alexandre qu'il y avait sans doute beaucoup d'écoles en Russie mais que peu parmi elles avaient un niveau satisfaisant⁸²⁸.

⁸²⁷ MIKERABIDZE Alexander, *The Russian Officer Corps of the Revolutionary and Napoleonic Wars : 1792-1815, op. cit.*, p. XXX.

⁸²⁸ VÂZEMSKIJ V., « Žurnal: 1812 g. [carnet de campagne: 1812] », in TARTAKOVSKIJ Andrej G., *1812 god: Voennye dnevniki [1812: journaux militaires]*, Moskva, Sovetskaâ Rossiâ, 1990, pp. 211-12.

2-Un constant arbitrage

Les différents niveaux de formation atteints par les officiers posent un problème dans la gestion des affectations. Ne disposant pas d'un corps uniformément bien formé, ne disposant pas non plus d'un vivier extensible d'officiers ayant validé un niveau de formation très exigeant, l'armée est contrainte à un arbitrage permanent entre les nécessités et la réalité de formation de ses officiers. L'État doit privilégier certaines unités et certains points de l'Empire au détriment d'autres. La formation des officiers servant dans la garnison de Vyborg révèle ainsi ces arbitrages. La forteresse de Vyborg a pour origine un château fort élevé en 1293 par les Suédois, qui contribuent à en faire au début de l'époque moderne une des places les plus florissantes du commerce de la Baltique. Le traité de Nystad de 1721 permet à la Russie de mettre la main sur ce point essentiel. En 1799, Vyborg se trouve à la frontière avec la Finlande suédoise. Son rôle stratégique est donc essentiel pour la protection des marges russes et en particulier de la route menant à la capitale, mais aussi pour le contrôle de l'espace maritime de la Baltique. Les officiers y servant sont majoritairement issus de la noblesse :

Origine des officiers servant dans la garnison de Vyborg en 1799⁸²⁹

Grades	Nombre	Soslovie d'origine
<i>General-lejtenant</i>	1	Noble héréditaire
<i>polkovnik</i>	1	Fils demarchand
<i>major</i>	8	6 nobles héréditaires 1 fils d'officier 1 fils de soldat
<i>poručik</i>	26	13 nobles héréditaires 4 nobles militaires 8 fils d'officier 1 fils de soldat
<i>podporučik</i>	27	15 nobles héréditaires 3 nobles étrangers 3 nobles militaires 3 fils d'officiers 1 volontaire 2 fils de soldats
TOTAUX	63	45 nobles 18 roturiers

⁸²⁹ RGVIA, F. 489, op. 1, d. 5292.

A cette date, les listes régimentaires de la garnison présentent des officiers au niveau de formation relativement élevé :

Formation des officiers servant dans la garnison de Vyborg en 1799⁸³⁰

Grades	Formation en écoles	Lire/écrire	Langues étrangères	arithmétique	sciences	Génie-artillerie
<i>General-lejtenant</i>	0	1	1			
<i>polkovnik</i>	0	1	1	1		
<i>major</i>	3	8	3	5	2	3
<i>poručik</i>	8	26	14	12	10	
<i>podporučik</i>	19	27	20	19	20	19
TOTAUX	30	63	39	37	32	22

Une grande partie des officiers a reçu sa formation dans un corps de cadets, et en particulier les officiers subalternes : dix-neuf *podporučiki* sur vingt-sept ont ainsi été formés dans le corps des cadets de marine. Plus de la moitié des effectifs d'officiers maîtrise au moins une langue étrangère, un tiers dispose de connaissances honorables en matière de génie et d'artillerie.

Les listes régimentaires de l'année 1815-1816 pour cette même garnison révèlent des profils tout à fait différents. Par le traité de Fredrikshamm du 17 septembre 1809, la Suède dut en effet céder la Finlande au tsar Alexandre I^{er}. La province devint ainsi un grand-duché autonome de l'empire russe avec pour capitale Helsingfors, actuelle Helsinki en 1812. Vyborg n'était plus désormais qu'une place intérieure, dont le rôle dans la défense de la frontière était moins capital. Il devient ainsi moins essentiel d'avoir sur place des officiers de premier ordre. Les effectifs diminuent sensiblement, passant de soixante-trois à vingt-deux officiers en l'espace d'une quinzaine d'années et le niveau de formation des cadres baisse sensiblement :

⁸³⁰ *Idem.*

Origine des officiers servant dans la garnison de Vyborg (1815-1816)⁸³¹

Grades	Nombre	Soslovie d'origine
<i>major</i>	1	Fils de soldat
<i>kapitan</i>	2	Nobles héréditaires
<i>štabs-kapitan</i>	1	Noble héréditaire
<i>poručik</i>	4	2 nobles héréditaires 1 noble militaire 1 fils de soldat
<i>podporučik</i>	5	2 fils de citoyens 2 fils de soldats 1 fils de paysan
<i>praporšik</i>	9	1 fis d'officier 4 fils de soldats 1 roturier 2 nobles 1 fils de paysan
TOTAUX	22	6 nobles 16 roturiers

Le niveau de formation s'en ressent sensiblement :

Formation des officiers servant dans la garnison de Vyborg (1815-1816)⁸³²

Grades	Formation en école	Lire/écrire	Langues étrangère	Arithmétiques	Sciences	Génie-artillerie
<i>major</i>		1				
<i>kapitan</i>		2				
<i>štabs-kapitan</i>	1	1				
<i>poručik</i>		4				
<i>podporučik</i>		5				
<i>praporšik</i>		9	1	1		
TOTAUX	1	22	1	1		

Les officiers sont alors pour l'essentiel des roturiers, seize pour un total de vingt-deux hommes. Leurs compétences se bornent à savoir lire et écrire en russe : l'État n'a alors plus besoin que de simples exécutants à Vyborg, sans talent particulier pour assurer et le contrôle de la frontière et le contrôle de l'espace maritime. Sept fils de soldats, dont le *major* commandant la garnison, deux fils de paysans forment l'armature du corps d'officiers y servant. La moyenne d'âge est aussi sensiblement plus élevée.

⁸³¹ RGVIA, fond 489, op. 1, d. 5307.

⁸³² *Idem.*

Cette garnison perdant de son importance militaire, l'armée en a fait un service routinier, réservé aux vieux officiers sans formation poussée.

Ne disposant pas d'un vivier suffisant d'officiers d'élite, le pouvoir impérial se voit contraint de définir des places et des régiments prioritaires qui appellent toute son attention dans le choix des cadres en fonction de leur niveau et des unités de moindre importance. Ces choix, s'ils reposent sur des principes et des impératifs aisément décelables sont mouvants quant aux unités concernées et tiennent compte des évolutions militaires. C'est à un constant jeu d'adaptation entre les moyens réduits et les besoins stratégiques de l'Empire que la Russie doit se livrer.

Ainsi, il semble que les armées russes aient eu plus de difficulté à recruter, former et garder dans leurs rangs des officiers ou des sous-officiers formés pour la guerre que de lever des recrues. Si, lors de la campagne de Russie, Barclay de Tolly a pu écrire à l'empereur que ses soldats étaient sans doute les meilleurs du monde, il déclarait aussi ne pas pouvoir en dire autant de ses officiers, qu'il jugeait pour la plupart jeunes et inexpérimentés⁸³³. Il faut souligner le fait que le niveau d'éducation est très inégal.

Le passage en écoles engage l'action de l'État non seulement dans le champ de l'éducation mais aussi dans l'aménagement du territoire et la valorisation des différents gouvernements de l'Empire. La politique d'élargissement poursuivie par Alexandre I^{er} a permis de poser les bases d'un système d'écoles dans les provinces. Les fruits ne pouvaient être récoltés immédiatement. L'exemple français montrait qu'une dizaine

⁸³³ *Otečestvennâ vojna 1812 g. Materialy voenno-učenogo arhiva [La guerre patriotique de 1812. Documents des archives d'études militaires] (MVUA)*, Sankt-Peterburg, 1912, tome XVI, n° 59 : Lettre de Barclay de Tolly à l'empereur Alexandre, 9 août 1812, pp. 47-48.

d'années étaient nécessaires. Les premières tentatives de hiérarchisation du parcours des élèves-officiers révélaient un désir d'homogénéiser la formation et de proposer des critères de compétences identifiables. Restait la question de la formation des officiers issus du rang. Il était certes possible de fixer des examens à réussir mais comment concevoir un système permettant aux candidats de s'y préparer ? En ce domaine, ce sont d'abord des initiatives du corps des officiers qui apparaissent et que l'État reprend ensuite dans des actes normatifs.

A l'heure où, malgré les tâtonnements et les contradictions, l'État veut d'abord faire appel aux talents et aux mérites, le caractère nobiliaire de la formation en école est un moyen pour la noblesse de conserver sa prééminence dans les grades les plus élevés de l'armée. On enregistre toutefois un premier décalage à propos de la formation des officiers. Si les objectifs sont les mêmes – former des officiers pour les guerres qui se profilent, les analyses des moyens à mettre en œuvre diffèrent sensiblement entre l'État et la noblesse. Ces différences révèlent deux visions du service des armes.

Enfin, on peut se demander ce que faisaient les jeunes officiers de leur éducation après leur sortie de l'école ? Pour les officiers de la garde, cantonnés dans les capitales de l'Empire, Saint-Pétersbourg, Moscou ou Varsovie, l'émulation était suffisamment importante et l'encadrement culturel conséquent pour ne pas perdre les fruits acquis au cours de ces années de formation, comme le révèle le climat d'émulation des années 1815-1825. Mais les régiments de ligne n'étaient pas forcément les lieux idéaux pour continuer à s'instruire. Happés par le lot quotidien des obligations de service, il ne leur restait que peu de temps pour s'adonner à des réflexions plus élevées. Ils rentraient au contact des officiers issus du rang, qui avaient partagé durant leurs années de formation le quotidien des soldats, et étaient loin d'avoir les mêmes exigences intellectuelles. La poursuite de la formation dans les régiments dépendait étroitement de l'existence ou non d'une bibliothèque régimentaire, et donc de la bonne volonté des officiers supérieurs à la constituer et à donner les moyens de l'entretenir. Il appartient ainsi aux officiers de montrer une capacité à prendre leur formation en main de façon autonome. La guerre de 1812, parce qu'elle offre une liberté d'action plus grande, vient permettre une multitude d'initiatives qui façonnent les habitudes et les manières des officiers, marquant durablement la vision qu'ils ont de leurs tâches.

DEUXIEME PARTIE : 1812-1825 :

**L'héritage de 1812 : controverses autour
d'une unité *sua sponte* du corps des officiers**

En 1812, l'empereur des Français se trouvait au sommet de sa gloire : la domination française sur l'Europe continentale semblait complète. Depuis quelques mois déjà les négociations entre Saint-Pétersbourg et Paris n'étaient qu'un moyen de gagner du temps de part et d'autre. Les services d'espionnage et le contre-espionnage du tsar lui avaient fait prendre conscience de l'imminence d'une attaque sur le sol même de la Russie⁸³⁴. La guerre de 1812 marque durablement le corps des officiers. La présence de la Grande Armée sur le sol même de la Russie provoque un sursaut patriotique. Vilna, Vitebsk, Smolensk tombent tour à tour jusqu'à la mi-août tandis que les armées russes choisissent le repli à l'intérieur des terres et pratiquent la tactique de la terre brûlée. La guerre fut en effet l'illustration de la confrontation de modèles tactiques différents. Le plan de guerre prévu par l'état-major impérial pour préparer une éventuelle invasion par Napoléon est inspiré des théories, déjà anciennes en 1812, de Büllow⁸³⁵ : l'armée est divisée en deux, une armée devant se retirer, entraînant à sa suite la Grande Armée, tandis que l'autre assaillirait ses arrières. Cette manœuvre permet d'enfoncer l'ennemi au cœur de l'immensité russe. Elle est aussi, au passage, l'occasion pour les officiers russes de découvrir de nouvelles contrées de leur empire. Le plan ne prévoit une attaque de Napoléon que par Vil'no ou Grodno, amenant le ministère de la Guerre à prévoir la construction de camps fortifiés sur la Dvina occidentale, à Drissa. La disposition des armées russes ne permet cependant pas de mettre totalement en œuvre ce plan. Elles forment un cordon d'une centaine de kilomètres de large le long de la frontière. Cet éparpillement permit au contraire dans un premier temps au plan de

⁸³⁴ Cf. BEZOTOSNYJ Viktor Mihajlovic, *Razvedka i plany storon v 1812 godu [Renseignement et plans des deux camps en 1812]*, Moskva, Rosspên, 2005, 287 p.

⁸³⁵ GARNIČ Nikolaj Fedorovič (general-major), *1812 god [L'Année 1812]*, Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo kulturno-prosvetitel'noj literatury, 1956, 2^e édition, pp. 49-50.

Napoléon de se mettre en œuvre : l'empereur des Français pouvait tenter de ruiner les possibilités de rassemblement et réduire ainsi une à une les poches de résistance.

A l'opposé, l'abandon de Moscou, décidé lors du conseil de Fili le 1^{er} septembre, après la sanglante bataille de Borodino, donnait matière à un sursaut identitaire dans l'art militaire russe, dans le pragmatisme même de cette décision. Elle traduisait les choix de plan défensif déterminé dès l'année 1811. Il ne s'agissait donc pas de fuir l'ennemi, mais de suivre les directives données par Alexandre I^{er} en vue d'une guerre défensive, cherchant à tout prix à éviter d'offrir à Napoléon la bataille décisive qu'il cherchait. L'incendie de Moscou qui ravagea une ville où les bâtiments en bois étaient nombreux, du 2 au 6 septembre, compromit un peu plus l'approvisionnement des Français. Quel que soit l'auteur de cet incendie⁸³⁶, un tel événement semblait confirmer ces choix tactiques. Contraint par l'absence de vivres, les troupes françaises quittent finalement la capitale au début du mois d'octobre. Commence alors la longue retraite de Russie au cours de laquelle les armées russes harcèlent les troupes de Napoléon.

Dans un contexte où l'infanterie est considérée comme la « reine des batailles », les besoins en hommes et en effectif d'encadrement deviennent de plus en plus conséquents. Les pertes occasionnées par les guerres napoléoniennes provoquent un afflux d'officiers ayant d'autres horizons socioculturels que les officiers du XVIII^e siècle. Le terme de *burbon* fait son apparition dans l'argot militaire. Cette appellation péjorative, qui désigne un officier roturier ne devant sa promotion qu'au hasard de la guerre, est principalement utilisée par les officiers nobles de naissance, comme pour marquer la distance qui existe bel et bien malgré le partage d'un même statut.

Mais l'affrontement se poursuit, car l'empereur des Français n'est pas totalement défait par la retraite de Russie. En 1813, il parvient à lever une armée d'environ 400 000 soldats français, avec un renfort de quelques 250 000 soldats levés dans les pays alliés. La guerre de 1813 s'engage pour s'assurer le contrôle de l'espace germanique. La campagne prend des proportions encore plus importantes, comme en témoigne la « bataille des Nations », qui se déroula à Leipzig du 16 au 19 octobre 1813.

La campagne de France voit le triomphe des armées russes, qui rentrent triomphalement dans Paris le 19 (31) mars 1814. En garantie des traités de paix, la

⁸³⁶ ROSTOPCHINE F. V., *La vérité sur l'incendie de Moscou, suivi des Mémoires du comte Rostopchine*, Paris, Ponthieu, Clavreuil, 1823.

Russie devient puissance occupante. Les officiers russes peuvent ainsi se confronter plus directement aux réalités occidentales, ce qui marque durablement leurs conceptions professionnelles et patriotiques.

Défenseur de l'existence même de leur nation puis garant de sa puissance sur la scène européenne, les officiers sont en mesure de penser leur rôle et de mesurer la spécificité de leur tâche. Les cadres de l'armée ont du mal à trouver leur place dans le retour à la paix : après des campagnes exaltantes, qui avaient donné une impression générale d'union sacrée, il leur est difficile de retrouver la routine du service, d'autant plus pour de jeunes officiers sans expérience qui vivent dans l'ombre de leurs anciens. 1812 constitue alors la référence d'une réflexion engagée par les officiers sur leur rôle et sur les attributs de la personne du tsar. S'appuyant sur une expérience d'autonomie conquise dans les combats, les officiers s'interrogent sur la nature du service de l'État au travers de cercles de réflexion et de publications.

Chapitre IV :

1812, une expérience fondatrice (1812-1825)

1812 constitue une expérience fondatrice pour un corps dont les contours professionnels se dessinent tout juste⁸³⁷. Les acteurs de cette guerre lièrent intimement leur propre ressenti des événements à l'épopée des grands noms de l'histoire militaire russe. L'héritage théorique et pratique de Souvorov fut ainsi revendiqué de façon active par les officiers, qui en firent un point de repère pour élaborer les grands axes d'un art militaire russe. Les affrontements les plus éclatants dont la bataille de Borodino en août 1812 montrèrent d'une part la maîtrise russe des techniques nouvelles et favorisèrent d'autre part l'introduction de nouvelles pratiques de commandement pour les cadres.

La guerre se déroula sur le sol russe de l'invasion du 12 juin au reflux de Napoléon, les dernières troupes françaises passant les frontières le 26 décembre. Ce fait poussa les cadres de l'armée à s'interroger sur l'entité morale, juridique qu'ils servaient. L'idée d'une nation russe, indépendante de la personne de l'empereur et dépassant même la figure du souverain, faisait son chemin. La forte mobilisation que suscita la campagne de Russie fut une assise capitale de ce nouveau sentiment. Serviteurs privilégiés, les officiers furent les vecteurs de cette idée. L'armée, par ses rites formels et informels, était en effet un des réceptacles privilégiés de ces expressions patriotiques.

⁸³⁷ La « guerre patriotique » et les campagnes d'Allemagne et de France ont donné lieu à une abondante bibliographie dont il est impossible ici de citer tous les titres. Des travaux déjà anciens demeurent des références tels BESKROVNYJ Lûbomir, *Otečestvennââ vojna 1812 goda [La guerre patriotique de 1812]*, Moskva, Izdatel'stvo social'no-ekonomičeskoj literatury, 1962, 611 p. ; BOGDANOV L.P., *Russkââ armiâ v 1812 godu [L'Armée russe en 1812]*, Moscou, 1979 ; TARLE Evgenij, *1812 god [1812]*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1959, 819 p. De nouvelles études ont permis depuis d'éclairer la préparation de la guerre, notamment du point de vue du renseignement, et le déroulement des opérations dans toute leur violence : BEZOTOSNYJ Viktor Mihajlovic, *Razvedka i plany storon v 1812 godu [Renseignement et plans des Russes et des Français en 1812]*, Moskva, Rosspên, 2005, 287 p. ; LIEVEN Dominic, *Russia Against Napoleon. The Battle for Europe, 1807 to 1814*, London, Penguin Books, 2010, 618 p. ; REY Marie-Pierre, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris, Flammarion, 2012, 391 p.

La période 1812-1815, avec ses campagnes successives, constitue ainsi un tout indissociable, même si les campagnes de France et d'Allemagne furent interprétées par les officiers en un sens très différent de la « guerre patriotique » de 1812.

L'invasion du sol russe provoque un large mouvement de mobilisation. Quel rôle les officiers jouent-ils au cours de cette phase, les formes de volontariat se conjuguant aux tentatives d'encadrement par les autorités militaires et politiques ?

Face aux données de cette guerre, les officiers élaborent de façon très pragmatique de nouvelles pratiques de commandement. La petite guerre menée par les partisans en est l'aspect le plus visible, mais les aspirations nouvelles chez les officiers à maîtriser eux-mêmes les processus de promotions et l'attribution des récompenses révèlent aussi des mouvements plus profonds.

Enfin, les années 1813-1815 vinrent renforcer le sens patriotique donné à la guerre de 1812. Les représentations du fait guerrier s'en trouvent renouvelées, préparant le terrain à une réflexion sur le sens du service.

I- Une guerre patriotique (1812-1813)

La première phase des campagnes de 1812-1815 se déroule sur le sol même de l'Empire. La Russie lutte alors pour son intégrité territoriale et sa survie même. La réaction patriotique pousse à une mobilisation des énergies. Les ressources matérielles en font les premières l'objet : la province de Mogilev fournit à elle seule trois millions de kilogrammes de farine et 300 000 kilogrammes de viande en 1812⁸³⁸. L'État, qui doit accompagner ce mouvement populaire par ses dispositions légales, bénéficie d'un élan accélérateur dans la diffusion de la modernisation de son appareil, la société civile et militaire soutenant les directives impériales. Les fondements multiples de cette mobilisation poussent à une appréhension nouvelle du sentiment national.

⁸³⁸ PROKOF'EV E.A., *Bor'ba dekabristov za peredovoe russkoe voennoe iskusstvo [La lutte des décembristes pour un art militaire russe d'avant-garde]*, Moskva, Izd. Akademii Nauk SSSR, 1953, p. 53.

Cependant, l'enthousiasme manifesté par quelques provinces sous l'impulsion de leurs gouverneurs ou par quelques figures ne doit pas faire oublier que l'armée impériale ne peut compter uniquement sur des engagements ou des retours au service volontaires.

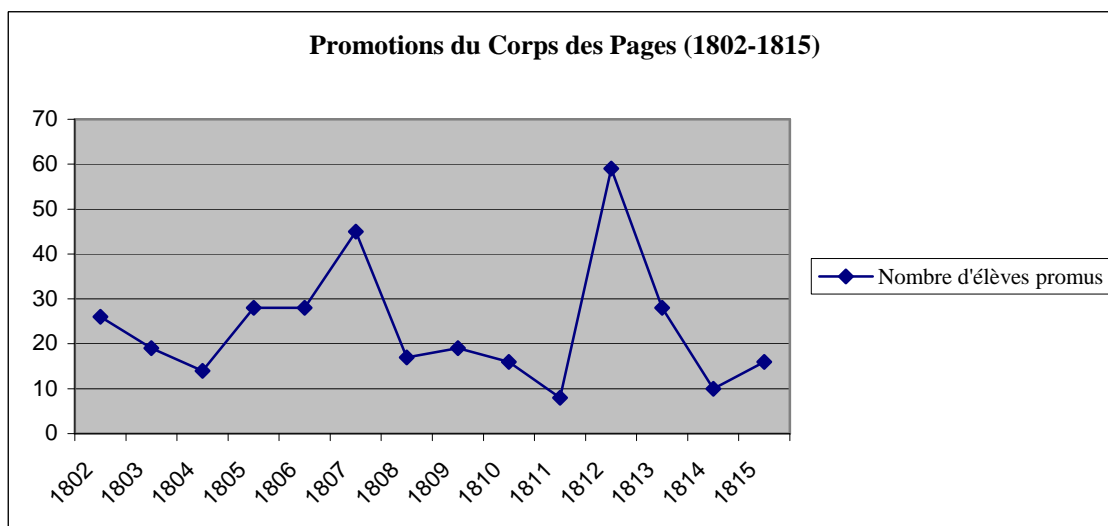
A- Une large mobilisation

En plus des effectifs réguliers présents sous les drapeaux en juin 1812, les armées peuvent compter sur des renforts volontaires ou mobilisés dans le cadre de la défense du sol russe. Les élèves-officiers promus de façon précoce en constituent une première source, tandis que des retours au service marquent un mouvement instinctif et patriotique de la part de militaires retraités. Enfin, l'organisation d'une milice constituée par des civils acceptant de prendre les armes pour seconder, sur le sol de leur province, les mouvements de l'arme régulière, vient asseoir le caractère populaire de cette guerre.

1- Une mobilisation précoce des élèves-officiers

Les besoins massifs en cadres demandent au tsar de puiser dans l'ensemble des viviers de recrutement des officiers. Les élèves des différents établissements militaires sont ainsi sollicités. Les promotions s'accélèrent brutalement en tant de guerre. Le Corps des Pages en est un exemple frappant, tant les variations d'effectifs promus sont importants⁸³⁹ :

⁸³⁹ Graphique réalisé à partir des chiffres de D.M. LĚVŠIN, *Pažeskii Ego Imperatorskago Veličestva Korpus, za sto let, 1802-1902 [Le corps des pages de Sa Majesté impériale, cent ans d'histoire, 1802-1902]*, op. cit., tome I, pp. 259-270.



Le pic de l'année 1812 se distingue très nettement. Mais le Corps des Pages, par son caractère élitiste ne disposait que d'effectifs relativement réduits. Les seuls établissements militaires ne pouvaient donc assurer tous les besoins en cadres pour l'ensemble de l'armée. Une autre école susceptible de faire face rapidement à ces besoins accrus était le Régiment noble qui dans sa forme même permettait d'envoyer des officiers prêts aux réalités du combat, du moins plus que ne pouvaient l'être *a priori* des cadets dont la formation restait très théorique. Pour la période 1808-1811, le Régiment noble avait été en mesure de promouvoir 1683 élèves-officiers dans l'armée. Pour la seule année 1812, le nombre des promus s'élève à 1139⁸⁴⁰. Certes, beaucoup d'entre eux ne purent rejoindre leur unité qu'au cours de l'année 1813, mais l'effort était considérable pour cette formation. Les effectifs d'élèves-officiers durent ainsi être complétés, l'empereur demandant en décembre 1812 d'y pourvoir afin d'assurer la pérennité du Régiment noble⁸⁴¹.

Cette mobilisation renforce le poids proportionnel des affaires militaires sur l'ensemble de la population. La proportion s'élève à un soldat pour quarante-cinq sujets⁸⁴², que ce soldat soit en situation active ou pas : elle semble rester constante dans les années qui suivent 1812⁸⁴³. Par comparaison, la proportion en France s'élève à un

⁸⁴⁰ GOL'MDORF M., *Materialy dlâ istorii byvšego Dvorânskago polka [Documents pour l'histoire de l'ancien Régiment noble]*, Sankt-Peterburg, 1882, p. 137.

⁸⁴¹ *Sbornik istoričeskikh materialov izvlečennyh iz arhiva sobstvennoj ego imperatorskago veličestva kancelarii [Recueil de documents historiques extraits des archives de la chancellerie particulière de Sa Majesté Impériale] (SIM)*, Sankt-Peterburg, 1890, tome II, n° 412, Lettre de l'empereur Alexandre à Vâz'mitinov, 17 décembre 1812, p. 250.

⁸⁴² RGVIA, F. 265, op. 1, d. 95, l. 1-10v° : Copie d'un rapport du *general-ad''ûtant* Vasilij Vasilievič Pogodin, sur les effectifs et l'état de l'armée russe, 1822.

⁸⁴³ PINTNER Walter, « The Burden of Defense in Imperial Russia, 1725-1914 », art. cit., p. 247.

pour cent dix, et même dans un pays aussi militariste que la Prusse, à un pour soixante-huit. L'invasion du sol national justifie cet effort. L'idée d'une armée de masse englobant l'essentiel de la société renforce donc les projets utopiques d'organisation de la société par l'État sur un modèle militaire. Les officiers eux-mêmes se prennent à être des acteurs de cette réflexion. Ces phénomènes de mobilisation à grande échelle de la population, touchant toutes les sphères sociales et surtout tous les *sosloviâ*, engagent une réflexion sur le peuple en armes. Les officiers décembristes sont les premiers à s'en saisir dans la foulée des combats. Dans le projet de constitution rédigé par Nikita Mihajlovič Murav'ev (1795-1843), dans la variante trouvée sur Trubeckoj au moment de son arrestation, l'article 15 déclare que tout Russe doit être prêt à défendre la Patrie⁸⁴⁴. Les exemptions que prévoit Murav'ev sont assez proches de la législation sur la conscription en 1874, puisque les fils uniques, les soutiens de familles sont ainsi autorisés à ne pas servir⁸⁴⁵. L'idée d'une mobilisation de tous les sujets-citoyens naît principalement de cette année décisive de 1812 en Russie.

2- Engagements volontaires et reprises de service

Les états de service de l'année 1812 font mention de retours en service actif pour des officiers ayant pris leur retraite. Ils viennent ainsi grossir les rangs des armées régulières.

Le prince N.B. Golicyn qui, retiré dans ses terres, revient à Saint-Pétersbourg pour « solliciter du service à l'armée⁸⁴⁶ », note qu'à l'annonce de l'invasion, un seul sentiment dominait dans la société russe :

« Il ne restait à chacun que d'apporter à sa patrie le sacrifice de sa vie et de sa fortune, laissant à Dieu le soin de faire tourner cet élan d'un saint patriotisme au triomphe de la bonne cause.⁸⁴⁷ »

L'auteur quitte Saint-Pétersbourg le 8 juillet pour rejoindre la seconde armée, commandée par Bagration. Fëdor Nikolaevič Glinka⁸⁴⁸, qui avait quitté l'armée pour se

⁸⁴⁴ PROKOF'EV E.A., *Voennye vzglâdy dekabristov [Opinions militaires des décembristes]*, Moskva, Voennoe izdatel'stvo, 1953, p 51.

⁸⁴⁵ RGVIA, F. 48, d. 10, l. 256

⁸⁴⁶ GOLITSYN N. B. (prince), *Souvenirs et impressions d'un officier russe pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814, avec la relation de la bataille de Borodino*, Sankt-Peterburg, Imprimerie française, 1849, pp. 3-4.

⁸⁴⁷ *Idem.*

consacrer pleinement à la carrière littéraire, reprend immédiatement du service. Tout en combattant, Glinka continue à écrire et soutient le sentiment patriotique qui se manifeste en publiant des « lettres à un officier », où il exprime l'idée d'une communion retrouvée, non seulement d'une fraternité d'armes mais aussi d'une communion à un idéal proprement russe⁸⁴⁹. Le témoignage de Glinka sur les liens tissés en écoles, cité *supra*⁸⁵⁰, montre aussi comment ils semblent naturellement se reconstituer face à la menace française. C'est le service de la patrie qui réunit riches et pauvres, familles illustres et hommes nouveaux. Glinka en tire une vision très idéaliste d'une nation russe, réunie par le service de chacun.

A côté de ces officiers déjà pourvus d'une certaine expérience, de nombreux jeunes gens devançant la mobilisation, traduisant une même réaction instinctive face à l'invasion. Nikita Mihajlovič Murav'ev (1796-1843), qui avait reçu une excellente éducation de précepteurs soigneusement choisis par ses parents, était entré à l'université de Moscou, au département de physiques et mathématiques, bien qu'il s'intéressât depuis l'enfance à l'histoire. En 1812, la réaction du jeune homme qui n'a pas encore dix-sept ans est viscérale. Sans l'autorisation de ses parents, il entre dans l'armée et le 8 juillet 1813, il obtient le grade de *praporšik* au regard de sa formation académique⁸⁵¹.

La mobilisation se fait même hors des cadres, avec des destins exceptionnels. Il est incontournable d'évoquer ici la figure devenue légendaire de Nadežda Andreevna Durova (1783-1866). Fille du *rotmistr* Durov, servant dans un régiment de hussards⁸⁵², Durova fait face au sort des jeunes filles non désirées, sa mère ne s'occupant que très peu d'elle d'après ses dires. La jeune fille passa donc l'essentiel de son temps auprès du hussard Astahov⁸⁵³, qu'elle accompagne aux écuries du régiment de son père et avec qui elle apprend à manier sabre et pistolet. Lorsque son père quitte le service militaire pour

⁸⁴⁸ Officier, poète, écrivain et journaliste, il fit ses études au 1^{er} corps de cadets puis entra dans l'infanterie, avant de prendre son congé en septembre 1806 pour raisons de santé.

⁸⁴⁹ GLINKA Fëdor, *Pis'ma russkago oficera o Pol'se, Avstriiskih Vladeniâh, Prussii i Francii, c podrobnym opisaniem pohoda Rossiian protivu Francuzov, v 1805 i 1806, takže Otečestvennoj i Zagraničnoj Vojny s 1812 po 1815 god. Lettres d'un officier russe sur la Pologne, les États autrichiens, la Prusse et la France ; avec une description détaillée de la campagne des Russes contre les Français en 1805 et 1806, et de la guerre à l'intérieur et à l'extérieur de la Russie, de 1812 à 1815*, en huit volumes, Moskva, S. Selivanovskij, 1815, 242 p.

⁸⁵⁰ Cf. *supra*, chapitre III.

⁸⁵¹ GARF, F. 1153, op. 1, d. 62 : *Formulârnye spiski* et notes sur le comportement de N.M. Murav'ev, 1816-1819.

⁸⁵² DUROVA Nadežda, *La hussarde qui préférait les chevaux aux hommes : les mémoires de Nadežda Dourova* ; trad. du russe et annoté par Carole Ferret, Lausanne, Favre, 1999, p. 37.

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 42.

devenir gouverneur de Sarapul, chef-lieu de district, sa mère tente en vain de lui apprendre les rudiments des travaux d'aiguille⁸⁵⁴. La jeune fille semble trop marquée par la vie militaire. En 1806, un régiment de cosaques stationne. Le régiment quitte la ville le 15 septembre 1806.

A la veille de son seizième anniversaire, elle prend la décision de suivre le régiment et de s'enfuir avec son étalon tcherkesse Alcide, que son père lui a offert pour ses douze ans et qu'elle s'est entraînée à chevaucher de nuit pour ne pas se faire prendre⁸⁵⁵. Elle emporte avec elle un sabre, qu'elle déclare vouloir porter avec honneur⁸⁵⁶, trois cents roubles et une montre en or que lui a laissée son frère. Arrivée devant le *polkovnik* commandant le régiment, elle se présente comme un jeune homme de la noblesse héréditaire, désireux de combattre mais n'ayant pas l'aval de ses parents, tentant ainsi de justifier le fait qu'elle n'ait pas de papiers en règle permettant de certifier son état. N'étant pas cosaque, elle explique qu'elle souhaitait rejoindre ensuite les troupes régulières. Elle obtient ainsi sur recommandation du *polkovnik* cosaque de passer au régiment de lanciers à cheval de Pologne. Face aux besoins en recrues devant la guerre menée contre Napoléon, elle est acceptée⁸⁵⁷. Elle reçoit son baptême du feu à la bataille de Gutstadt.

Le souverain apprend le secret, « ému aux larmes⁸⁵⁸ ». Il lui permet de poursuivre sa carrière et la nomme officier dans le régiment de hussards de Mariupol. Elle se fait désormais appelée Aleksandrov. On lui attribue sa feuille de route, une lettre de nomination au régiment, deux mille roubles pour l'achat d'un cheval et d'un uniforme de hussard. L'engagement qui fut le sien en 1806-1807 est annonciateur des ralliements de 1812.

Cependant, l'empereur avait demandé à ce que les officiers réintégrant l'armée après avoir pris leur retraite aient de bons états de service. L'armée de 1812 ne devait pas être le réceptacle de tous les rebuts dont on n'avait pas voulu au cours des dernières années écoulées. Ces directives laissaient une marge d'appréciation aux gouverneurs, à qui il revenait d'interpréter de façon large ou restreinte les volontés de l'empereur. Le gouverneur de Simbirsk, le prince Aleksej Dolgoroukov, arrive ainsi à dépêcher vers les

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁸⁵⁵ *Ibid.*, pp. 52-53.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁸⁵⁷ *Ibid.*, p. 90.

⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 132.

armées russes quarante et un volontaires susceptibles de redevenir officiers d'active⁸⁵⁹. Parmi eux se trouve le *podporučik* en retraite Ânčevskij, dont le *formulárnyj spisok* fait état d'un penchant à l'alcool qui avait conduit à sa mise en retraite anticipée. Dolgorukov défend néanmoins son cas en affirmant que cet officier s'est non seulement repenti mais qu'il est surtout désireux de défendre sa patrie. Mais Lobanov réprimande officiellement Dolgorukov au nom du respect scrupuleux des prescriptions de l'empereur.

Au-delà de la société militaire, l'invasion du sol russe suscite aussi un élan d'engagement dans la milice, levée au début du mois de juillet 1812.

3- La milice et son intégration dans l'armée

Sous le règne d'Alexandre I^{er}, vingt-huit levées d'hommes furent ordonnées. Elles vont d'un ratio de un homme pour mille jusqu'à vingt-et-un hommes pour cinq cent, telle qu'elle fut ordonnée en 1812⁸⁶⁰. Cependant le système normal de recrutement de l'armée russe ne pouvait permettre de faire face à l'invasion de Napoléon. La milice constitue une force d'appoint sur le pied de guerre tant que l'ennemi foule le sol russe. Elle n'est pas intégrée au reste de l'armée, mais forme des unités locales, attachées à un *okrug*, un district.

Dès les désastreuses campagnes de 1805, 1806 et 1807, le projet d'une milice populaire apparaît comme une possibilité pour engager des troupes massives face aux Français⁸⁶¹. Après Austerlitz, l'empereur avait ordonné une nouvelle levée de cinq hommes pour cinq cents âmes. L'appel aux étudiants, à qui l'on garantissait l'accès aux grades d'officier après six mois de service, devait renforcer l'encadrement de ces troupes. Le projet d'organisation de milice eut donné un apport de 612 000 hommes aux forces russes. Cependant l'un des conseillers du tsar, le prince I.V. Lopuhin estimait alors que « pour l'instant en Russie, l'affaiblissement des liens de subordination aux propriétaires terriens [était] plus dangereux qu'une invasion étrangère.⁸⁶² »

⁸⁵⁹ RGVIA, F. 125, op. 1/188a, d. 16, ff. 29 et 32 : rapport du gouverneur de Simbirsk, le prince Aleksej Dolgorukov à Lobanov, 6 août 1812 et 3 septembre 1812.

⁸⁶⁰ KEEP John, « The Russian Army's Response to the French Revolution », *Power and the People : Essays on Russian History*, Boulder, East European Monographs, 1995, p. 213.

⁸⁶¹ FON-BRADKE Egor Fedorovič, « Avtobiografičeskîâ zapiska Egora Fedoroviča Fon-Bradke [Note autobiographique de Egor Fedorovič Fon-Bradke] », art. cit., p. 15.

⁸⁶² LOPUHIN I.V., « Zapiski I.V. Lopuhina [Notes d'I.V. Lopuhin] », *Russkij arhiv*, tome III, 1914, p. 345.

Dès ces années, la milice est le lieu où s'expérimente déjà une sorte de solidarité socioprofessionnelle, tout à fait comparable à ce qui peut se pratiquer dans les unités de l'armée régulière. Lors de la levée de la milice de 1806-1807, quand beaucoup d'officiers en retraite durent se rééquiper en uniforme et tenir le service, leur tenue fut cousu sur les moyens de camarades de régiment⁸⁶³. Ainsi, les officiers réagissent selon des réflexes solidaires, cela avant même que l'invasion du sol russe ne suscite un mouvement d'unité fondé sur l'identité nationale.

En octobre 1811, Arakčeev soumet à l'empereur un projet « Sur la question du recrutement militaire.⁸⁶⁴ » Prenant acte de l'insuffisance des corps de réserve dans l'armée régulière, du fait de leur faiblesse numérique mais aussi et surtout du fait de leurs faibles capacités - 10% des hommes des corps de réserves sont selon lui inaptes au service effectif - le ministre propose une réorganisation du recrutement et de l'encadrement. Cependant, jusqu'au début de la campagne de Russie, l'empereur s'appuie uniquement sur les levées. Les différentes campagnes d'enrôlement augmentent à chaque fois la proportion de recrues retenues entre 1810 et 1812 afin de répondre au besoin : l'oukase impérial du 16 septembre 1810 fixe la levée à hauteur d'un homme pour 700 âmes, en 1811, un pour 500, et enfin la levée du 29 mars 1812 établit la proportion à deux pour 500⁸⁶⁵.

L'entrée de la Grande Armée sur le sol russe change brutalement la donne. Dans son manifeste du 6 juillet 1812, promulgué dans le camp militaire installé près de Polock, Alexandre appelle à la création d'une milice populaire, reprenant une partie du projet d'Arakčeev. Il fait une analogie, comparant cette forme de mobilisation à une sorte de deuxième ceinture fortifiée qui, par son caractère mouvant peut saisir l'ennemi. Le texte fait un vibrant appel à la défense des « maisons, des femmes et des enfants de tous et de chacun⁸⁶⁶ » Le texte introduit ainsi un rapport direct de chacun des sujets au sol et à la nation russes. Se forme ainsi à l'été 1812 un corps de milice, divisé en trois *okrug* : 133 401 hommes sont recrutés dans le 1^{er} *okrug*, 26 370 dans le 2^e, 43 659 dans le 3^e. Moscou est défendu par le premier, formé de huit provinces. Saint-Pétersbourg

⁸⁶³ POZNANSKIJ V.V., *Očerok formirovaniâ russkoj nacional'noj kul'tury : Pervaâ polovina XIX veka [La formation de la culture nationale russe : première moitié du XIX^e siècle]*, Moskva, Mysl', 1975, pp. 16-17.

⁸⁶⁴ REY Marie-Pierre, *Alexandre I^{er}*, op. cit., p. 294.

⁸⁶⁵ Chiffres cités par Michael et Diana JOSSELSON in *Le général Hiver. Michel Bogdanovitch Barclay de Tolly*, Paris, Gérard Lebovici, 1986, p. 136.

⁸⁶⁶ PSZ I, tome XXXII, n° 25176 : Manifeste impérial du 6 juillet 1812. « V zašitu domov, žen, i detej každygo i vseh »

voit sa défense assurée par le deuxième, qui regroupe les provinces de Saint-Pétersbourg et de Novgorod. Le troisième district, qui ne doit être mobilisé que par étapes et en cas de besoin, assurait les arrières dans six provinces de l'Empire⁸⁶⁷.

A partir de cette masse hétérogène, on forme soixante-quatorze régiments d'infanterie, deux bataillons, et neuf brigades, qui prennent le nom aux consonances historiques de *družiny*⁸⁶⁸, treize régiments de cavalerie, et trois *sotnia* cosaques⁸⁶⁹. Face au danger, nombreux sont les habitants des villes à se joindre à cet effort de guerre. Le rôle des officiers issus de la noblesse locale est essentiel. Ainsi que le rapporte Langeron :

« En 1812 on avait chargé le cte devitt [*sic*] de former 4 régimens de kozaks en ukrainne [*sic*] : ils furent composés, en grande Partie de paysans polonais et petitsrussiens [*sic*], qui servent dans les écuries des Seigneurs et sont employés à convoyer leurs équipages et à des commissions ; tous montaient très bien à cheval, mais aucun n'avait vu le feu : la plupart de leurs officiers étaient de jeunes russes [*sic*] et de jeunes Polonais, qui n'avaient pas plus d'expérience ni d'habitude de la guerre que leurs soldats ; les uns et les autres Prouverent que la Bravoure peut suppléer à l'instruction et à la théorie. Je les employai constamment aux avants-postes et ils y servirent aussi utilement que Brillamment.⁸⁷⁰ »

La milice permet d'intégrer sans grande difficulté des engagements volontaires, notamment de la part d'officiers trop âgés pour continuer à servir dans l'armée active. Le *general-lejtenant* V.N. Čičerin, le père d'Aleksandr Čičerin (1793-1813) qui laissa un journal sur son expérience militaire lors de la guerre patriotique, devient ainsi le second du *general* Markov, qui dirige la milice de Moscou⁸⁷¹. Čičerin est déjà un vétéran, ayant participé aux guerres de la Grande Catherine contre l'Empire ottoman. Ces officiers chevronnés sont les chevilles ouvrières de cette organisation militaire, l'empereur se reposant sur leurs compétences professionnelles. Ils transmettent avec eux un savoir-faire professionnel tentant de pallier les carences d'unités réunissant des hommes à l'expérience militaire très hétérogène.

⁸⁶⁷ BESKROVNYJ L.G. (éd.), *Narodnoe opolčenie v otečestvennoj vojne 1812 goda. Sbornik dokumentov [La milice populaire dans la guerre patriotique de 1812. Recueil de documents]*, Moskva, izdatel'stvo Akademii Nauk SSR, 1962, document n° 354, lettre de Tolstoï à l'empereur Alexandre, 28 septembre 1812, p. 368.

⁸⁶⁸ Dans la Russie ancienne, au temps des Riourikides, le terme désignait la suite armée des princes.

⁸⁶⁹ BESKROVNYJ L.G. (éd.), *Narodnoe opolčenie v otečestvennoj vojne 1812 goda. Sbornik dokumentov [La milice populaire dans la guerre patriotique de 1812. Recueil de documents]*, op. cit., p. 5.

⁸⁷⁰ AMAE, MD, Russie, tome XXV, document 3, f. 163 v°.

⁸⁷¹ RGVIA, F. 103, op. 208a, d. 61, ll. 57-60.

Au total, ce sont 230 000 hommes qui servent au titre de la milice⁸⁷². Très peu des soldats sont des paysans d'État, dans la mesure où ce vivier est avant tout utilisé pour alimenter les rangs de l'armée régulière. En revanche, beaucoup de paysans privés, appartenant aux officiers qui servaient dans la milice, ont suivi, bon gré mal gré, leur maître.

L'engagement n'est cependant pas général. Le gouverneur de Voronej déclare au *general* prince Dmitrij Ivanovič Lobanov-Rostovskij (1758-1838), que malgré l'assemblée extraordinaire de la noblesse qu'il a convoquée, aucune des personnes présentes ne s'est enrôlée dans les rangs de l'armée⁸⁷³. On rencontre aussi peu d'enthousiasme auprès de la noblesse de Riazan⁸⁷⁴. Il semble que dans bien des cas, les engagements que l'on enregistre correspondent à des cas de nécessité. Afin de forcer la main aux jeunes nobles au service civil, l'empereur donne l'ordre au comte Saltykov en décembre 1812 de renvoyer tous les jeunes fonctionnaires nobles et en état de servir qui ne s'engageraient pas d'eux-mêmes sous les drapeaux⁸⁷⁵, considérant que le nombre de ces serviteurs civils excédait largement les besoins actuels.

Sans que cette force auxiliaire soit totalement intégrée au reste de l'armée, l'État reconnaît l'engagement qui a été le leur. Au moment de leur mise en congé, les volontaires de la milice reçoivent trois mois de solde confirmant la reconnaissance de leur rôle effectif. Ainsi, le règlement de 1815 dispose que ceux qui se sont vus décerner l'insigne de distinction militaire, le *znak otličiâ Voennogo ordena*⁸⁷⁶ jouissent de tous les droits attachés à cette distinction⁸⁷⁷ depuis le manifeste du 13 février 1807 qui créa cette distinction⁸⁷⁸. Ils sont ainsi placés sur le même pied que les hommes de l'armée régulière. L'attribution tient compte de l'ardeur au combat des *nižnye činy*, hommes du

⁸⁷² BABKIN V.I., « Organizaciâ i voennye dejstviâ narodnogo opolčeniâ v otečestvennoj vojne 1812 goda [Organisation et actions militaires de la milice populaire lors de la guerre de 1812] », in *K stopâtidesâtiletiû otečestvennoj vojny [Pour le 150^e anniversaire de la guerre patriotique]*, Moskva, 1962, p. 145.

⁸⁷³ RGVIA, F. 125, op.1/188a, d. 16, ff. 92-93 : Lettre de Šter à Balašev, 24 juin 1812.

⁸⁷⁴ RGVIA, F. 125, op. 1/188a, d.19, ff. 77-81 : Lettre d'Urusov à Lobanov, 23 juillet 1812.

⁸⁷⁵ *SIM*, tome II, n° 417, lettre de l'empereur Alexandre au comte Saltykov, 18 décembre 1812, pp 253-254.

⁸⁷⁶ Cette décoration fut créée le 13 février 1807 par l'empereur Alexandre I^{er}, afin de récompenser les sous-officier, marins et soldats qui s'étaient illustrés par leur courage au combat. Cet insigne venait plus précisément récompenser la prise d'un drapeau ennemi, la capture d'un officier, la prise d'une position adverse, ou un acte ayant permis de sauver la vie d'un supérieur au cours de la bataille. Il fait figure de sous-classe de l'ordre de Saint-Georges, récompensant les hommes de troupes.

⁸⁷⁷ RGVIA, F. 395, op.1/30, 1815 g., 1 otd., 1 st., d.335, ll.3-5 : *Pravila o raspredelenii izuvečennyh lûdej byvših v opolčanii [Règles pour la répartition des mutilés ayant servi dans la milice] (établies au ministère de la guerre) 12 juin 1815.*

⁸⁷⁸ *PSZ I*, tome XXIX, n° 22 455, 1807.

rang et sous-officiers en service actif et ayant montré un courage particulier devant l'ennemi. L'insigne n'est pas contingenté⁸⁷⁹, seuls le courage et les actions d'éclat justifiant son attribution. Les récipiendaires bénéficient d'un supplément d'un tiers de solde, auquel peut s'ajouter un autre tiers si le bénéficiaire se montre digne une deuxième fois de cette distinction. Les sommes sont versées par le ministère de la Guerre au commandant du régiment en même temps que les soldes⁸⁸⁰. On mesure à cet exemple à quel point les actions de ceux qui servent dans la milice sont reconnues à égalité avec les éléments des armées régulières. Il n'est pas jusqu'au général Tatišev, organisateur des milices qui ne soit récompensé. L'empereur souhaite lui remettre les insignes de l'ordre de Saint-André. Or le général refuse un si grand honneur. L'amiral Pavel Čičagov note :

« Je connais plusieurs exemples de pareils refus, faits par des généraux jusque sous le règne d'Alexandre, mais plus tard on ne s'accoutuma que trop à ces sortes de distinctions et de décorations qui servaient à compter, pendant la paix, le nombre des grandes manœuvres, et, pendant la guerre, celui des défaites.⁸⁸¹ »

Les officiers ayant servi dans la milice reçoivent la possibilité d'être intégrés progressivement dans les rangs de l'armée régulière à partir de la fin de l'année 1812, quand la milice perd sa raison d'être. En effet, aussi généreux que soit l'engagement des volontaires, aussi dévoués que soient les officiers qui les encadrent, la milice ne pouvait être qu'un cadre d'appoint pour défendre des zones circonscrites du territoire russe. Mais sa création révélait des modalités particulières de combat.

⁸⁷⁹ *Istoričeskij očerk Rossijskih ordenov i sbornik osnovnyh ordenov, po poručeniû E.S. Kanclera Rossijskij Imperatorskij i carskih ordenov General-ad''utanta Grafa I.I. Voroncova- Daškova [Essai historique sur les ordres russes et recueil des statuts fondateurs des ordres, sur la demande de S.E. le chancelier des ordres impériaux russe, le général-adjutant comte I.I. Voroncov-Daškov], op. cit., p. 168. Articles 2 et 3.*

⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 169. Articles 15 et 16.

⁸⁸¹ TCHITCHAGOF [ČIČAGOV] Paul, *Mémoires de l'amiral Paul Tchitchagof, commandant en chef de l'armée du Danube, gouverneur des principautés de Moldavie et de Valachie en 1812, op. cit.*, p. 8.

B- Violence des combats et renouvellement des effectifs

Ces engagements de sources diverses contribuent à faire de l'affrontement avec la Grande Armée une lutte pour la survie même de la patrie. Les formes de combat s'en trouvent transformées et les pertes humaines sont dès le départ très élevées.

1- D'importantes pertes

Dès les premiers affrontements, les pertes sont énormes. Si au cours du mois de juin, les armées napoléoniennes ne rencontrent que peu de résistance, les Russes préférant se retirer en brûlant les vivres sur leur passage, la prise de Vilnius puis celle de Vitebsk poussent à des formes de résistances plus directes⁸⁸². Les combats se font acharnés à partir du mois de juillet. Les pertes enregistrées conduisent à des promotions depuis le rang beaucoup plus importantes que par le passé, les écoles ne pouvant former suffisamment d'officiers pour les combler. Les pertes de la 1^{re} armée entre le 11 juillet et le 13 octobre sont à ce titre révélatrices :

⁸⁸² GARNIČ Nikolaj Fedorovič, *1812 god, op. cit.*, p. 69 sq.

**Pertes enregistrées parmi les officiers subalternes, supérieurs et généraux
des armées russes entre le 11 juillet et le 13 octobre 1812⁸⁸³**

Affrontements	Officiers tués			Officiers blessés			Officiers portés disparus		
	généraux	štab	ober	généraux	štab	ober	généraux	štab	ober
11 juillet : Sultanovka		2	14	2	5	30		1	1
12 juillet : Babinoviči									
13-14 juillet : Ostrovno	1	1	6		2	17			2
14-15 juillet : Vitebsk			6		6	47			2
18 juillet : Andreevka									
2 août : Krasnyj			6			3			
4-7 août : Smolensk	2	4	46		25	202		1	13
10 août : Mihajlovka						6			
13-14 août : Os'ma						1			
15 août : Belomerskaâ						2			
17 août : Vâz'ma									
20 août : arrière garde					2	9			
23 août : arrière garde						1			
24 août : Semenovka			7		4	17			1
25-25 août : Borodino	3	28	185	14	198	1025	1	3	43
28 août : Možajsk			1		1	1			
29 août : Tatarka			1		3	17			
2-29 septembre : arrière-garde		3	2		3	13			
6 octobre : Spasskij	1		1		1	16			
12-13 octobre : Malyj Ârosavec		4	14		8	120			
TOTAL	7	42	291	16	259	1539	1	5	63
TOTAL GENERAL	340			1814			69		

Ces pertes ne traduisent que partiellement la réalité des combats. En effet, l'enthousiasme patriotique se heurte à des niveaux de violence élevés, notamment pour les officiers nobles rengagés. Le prince Golicyn, qui se définit dans ses mémoires comme « un novice qui va faire ses premières armes » en juillet 1812, est frappé par le spectacle macabre des violences de guerre, il note le nombre de blessés, les « crânes ouverts », les « amputations de bras et de jambes, les gémissements de la souffrance, la

⁸⁸³ RGADA F.XX, d. 317, ll. 60-61 signé du *dežurnyj general* Kikin, KOUTOUZOV, *Dokumenty, op. cit.*, tome IV, pp. 710-714.

mort planant sur tous ces êtres.⁸⁸⁴ » Les pertes numériques ne sont donc qu'un des aspects de cette guerre. Les Russes, et plus particulièrement les officiers ressentent essentiellement la violence accrue qu'elles traduisent. L'exemple des violences accompagnant la bataille de Smolensk, étudié par Marie-Pierre Rey, est tout à fait révélateur⁸⁸⁵. A la fin de l'année 1812, 32,4 % des officiers des 1^{re} et 2^e armées ont mention de blessures ou de contusions dans leurs états de service⁸⁸⁶.

Type d'arme ayant causé la blessure	Armes à feu	Armes blanches	Pas d'information
Pourcentage	83,4	6,3	10,3

On voit par là le rôle auxiliaire que revêt l'arme blanche sur des champs de bataille où les tirs d'artillerie et de tirailleurs sont de plus en plus efficaces. Les seuils de violence semblent avoir augmenté, dans la mesure même où l'enjeu des combats est la survie de l'entité russe face aux Français. Ils viennent interroger la tolérance à la mort que peuvent avoir ces hommes dont le métier consiste à la côtoyer. Avec lucidité, Martos confie sa peur face à la mort :

« Vous dites que c'est une faiblesse d'âme chez un soldat ; vous avez raison. J'ai vu la mort dans toute sa grandeur, dans tout son éclat et je n'ai pas été épouvanté. En 1811, le 4 octobre, à cinq heures du soir, le canonnier Epifan Menšikov qui était sous mes ordres a eu la tête emportée par un boulet turc et m'a éclaboussé de cervelle ; je n'ai pas eu peur. Combien ai-je vu de Français tués, combien d'eux ont péri en face de moi dans la forêt de Molodečna au moment de la bataille, combien de camarades ont été tués par balles à Rušuk, alors que j'étais en train de discuter avec eux ; mais je n'ai pas eu peur. Et pourtant, je suis resté un grand et parfait trouillard, quand je suis amené voir des personnes mourantes sur un lit ou déjà mortes.⁸⁸⁷ »

On voit au travers de ce témoignage le caractère particulier de la mort reçue ou de la mort dont on est le témoin sur le champ de bataille. Aussi violente soit elle, elle revêt un caractère propre, comme sublimé par le combat. Sans nier son caractère

⁸⁸⁴ GOLITSYN N. B., *Souvenirs et impressions d'un officier russe pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814*, op. cit., p. 5.

⁸⁸⁵ REY Marie-Pierre, *L'effroyable tragédie*, op. cit., pp. 135-140.

⁸⁸⁶ CELORUNGO Dmitrij, *Oficerskij korpus Russkoj armii êpohi 1812 goda po formuliârnym spiskam*, op. cit., p. 19.

⁸⁸⁷ MARTOS A.N., « Zapiski inženernago oficera Martosa o tureckoj vojne v carstvovanie Aleksandra Pavloviča. 1806-1812 », art. cit., p. 344.

prosaïque, le cadre guerrier lui donne un sens particulier, conduisant à une attitude fort différente de la part des combattants.

Les rumeurs sur le comportement des Français viennent alimenter la violence des comportements. Des bruits courent en effet sur les actes sacrilèges des soldats de Napoléon, qui utilisent les lieux sacrés comme écuries. Il est à noter les différences de témoignages aux sujets des exactions prêtées aux Français, selon que le mémorialiste a été ou non au contact direct de ces hommes. En effet, les récits les plus alarmistes émanent de personnes qui se sont repliées et n'ont donc pas directement été témoins de tels actes. Les discours officiels, faisant de Napoléon l'Antéchrist, trouvent ici toutes leurs forces. C'est avant tout ce niveau religieux du discours qui mobilise les masses. Les officiers russes ne peuvent ainsi se montrer faibles contre l'ennemi, quelle que soit la valeur qu'ils accordent à ces bruits. Leurs réactions sont observées par la société civile et les chefs militaires peuvent les pousser à plus de rigueur pour répondre aux attentes des sujets de l'empereur. L.A. Simanskij rapporte ainsi un cas d'officier servant sous les ordres du général Ermolov qui avait été jugé trop peu radical dans le traitement qu'il réservait aux prisonniers français :

« Un officier à la tête d'un détachement a fait prisonniers des Français [...] dans une église de campagne, ces derniers étant en train de faire des bestialités et il les a amenés au quartier général. Ermolov a su les circonstances dans lesquelles ils [les Français] avaient été pris et il a dit à l'officier: « Ah, mon vieux, ce sont des ennemis, il fallait les tuer tous là-bas »⁸⁸⁸ »

Ermolov donne l'ordre de les passer par les armes, passant outre les règles communément admises du traitement des prisonniers en temps de guerre. Le choix d'une sentence aussi extrême est très clairement lié aux attentes créées par les rumeurs auprès de la population. L.A. Simanskij laisse aussi entendre que si des officiers achevèrent dans ce cas les prisonniers, ce fut aussi pour éviter de laisser circuler les rumeurs sur cette affaire, qui aurait conduit à radicaliser davantage encore les comportements de part et d'autre.

Enfin les officiers et les hommes qu'ils commandaient n'étaient pas les seuls à passer un certain seuil de violence. Lorsque la Grande Armée entama sa longue et

⁸⁸⁸ SIMANSKIJ L. A., « Pis'ma L. A. Simanskogo k materi ego i brat'âm po vystuplenii ego v pohod v byvšiu s francuzami vojnu 1812-go, 1813-go, 1814-go i 1815-go godov » [« Lettres de L. A. Simanskij à sa mère et ses frères après son départ pour la campagne contre les Français dans les années 1812, 1813, 1814 et 1815 »], in *Arhiv P. N. Simanskogo* [Archives de P. N. Simanskij], Sankt-Peterburg, Suvorin, « Novoe vremâ », fascicule 2, 1912, p. 142.

terrible retraite, nombreux furent les paysans qui se sentirent autoriser aux pires exactions contre les soldats ennemis en déroute.

Les longues marches, rendues nécessaires par le mouvement choisi dans le cadre d'une tactique défensive, viennent encore accroître les pertes. Le *kapitan* Pavel Pušin, servant au régiment de la garde Semënovskij, indique ainsi qu'au 30 juin, sa compagnie a dû marcher pendant onze d'affilée sous une pluie torrentielle⁸⁸⁹. Quarante furent portés malades, du fait de l'épuisement ou de carences et un homme mourut. Si ce type de mortalité par épuisement touche principalement les hommes de troupes, les officiers montrent leur solidarité avec leurs soldats. Ainsi que le rappelle le *polkovnik* Mihail Petrov dans ses mémoires, le 1^{er} régiment de chasseurs où il servait comme *major* en 1812 fut lui aussi contraint à une marche forcée de plusieurs jours et plusieurs nuits⁸⁹⁰. Au cours de cette retraite à pas rapides, les officiers mirent pied à terre, disposèrent l'équipement de leurs hommes sur leurs chevaux et aidèrent les soldats à porter leurs armes. Dans l'expérience de cette guerre, un vécu commun s'établit ainsi au-delà des différences de grade pour faire face aux misères du temps.

2- La promotion des *burbony*

En l'espace de trois mois, 2173 officiers subalternes, supérieurs et généraux ont disparu ou ne sont plus en état de combattre. Avec les combats de 1812, la question de la promotion d'officiers roturiers se pose en termes différents. Il était impossible au commandement d'ignorer les exploits individuels et collectifs qu'accomplissaient les soldats et sous-officiers. L'insigne de distinction de l'ordre militaire venait certes reconnaître ces faits, mais il ne pouvait suffire à garantir une pyramide hiérarchique qui fût à la fois efficace pour le commandement des troupes et en cohérence avec le dévouement des hommes. Par ailleurs, face aux pertes que chaque affrontement imposait, il fallait pouvoir renouveler rapidement les cadres de l'armée. Ne pouvant envoyer des cadets trop jeunes sur le front, le choix de la promotion des sous-officiers, y compris roturiers, s'imposait de lui-même. En Russie, par comparaison avec d'autres états monarchiques, il était déjà plus fréquent que des fils de paysans, de prêtres, soldats

⁸⁸⁹ PUŠIN Pavel, *Dnevnik Pavla Pušina, 1812-1814* [Journal de Pavel Pušin, 1812-1814], Leningrad, Izdatel'stvo Leningradskogo Universiteta, 1987, pp. 46-47.

⁸⁹⁰ PETROV M.M., « Rasskazy služivšego v I-m egerskom polku polkovnika Mihaila Petrova o voennoj službe i žizni svoej [Récits du polkovnik Mihail Petrov, ayant servi au 1^{er} régiment de chasseurs, sur le son service dans les armées et sa vie] », in PETROV F.A., *1812 god : Vospominaniâ vojnov russkoj armii* [1812 : mémoires des militaires de l'armée russe], Moskva, 1991, Mysl', pp. 176-177.

deviennent officiers⁸⁹¹, mais pour autant les besoins de l'année 1812 conduisirent à franchir un seuil quantitatif important dans ce type de promotion.

Les *ûnker* et les sous-officiers nobles constituent la première réserve dans laquelle puiser. Dans notre corpus, les officiers promus au cours des années 1812-1813 sont à plus de quarante pour cent des sous-officiers nobles, tout type d'unité confondu. Les sous-officiers servant déjà dans le régiment semblent être dans la mesure du possible privilégiés. On est par excellence promu dans son régiment d'origine. Dans le régiment de chasseurs de la garde ainsi, sur trente et un promus ou reçus au régiment comme *praporšiki* en 1812-1814, dix-huit avaient servi dans cette même unité comme sous-officiers nobles avant le déclenchement des hostilités⁸⁹². Ces chiffres révèlent ainsi que les seules ressources en sous-officiers nobles d'un régiment ne peuvent suffire et qu'il faut faire appel à d'autres sources.

Dès le départ, et sans aller contre la législation⁸⁹³, l'armée russe remplit ses vides par les sous-officiers roturiers. Après les lourdes pertes subies à Ostrovno les 13 et 14 juillet 1812, le régiment de dragons d'Ingermanland remplit ainsi les cadres en promouvant, sur l'initiative de son commandant, cinq sous-officiers roturiers⁸⁹⁴. Ces premières initiatives reçoivent l'aval et la confirmation de l'empereur. En octobre 1812 en effet, Alexandre I^{er} donne l'ordre au général Vitgenštejn, si nécessaire :

« de promouvoir aux grades d'officier dans l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, autant de *ûnker* et de sous-officiers disponibles, sans prendre en compte s'ils sont nobles ou pas, à partir du moment où ils l'ont mérité par leurs états de service, leur comportement, leurs qualités et leur courage.⁸⁹⁵ »

Les conditions à réunir sont donc d'abord de savoir lire et écrire, condition jugée minimale pour pouvoir lire les ordres et rendre des comptes en tant qu'officier, puis de s'être illustré sur le champ de bataille par le courage, l'esprit d'initiative et la capacité à

⁸⁹¹ DEMETER Karl, *The German Officer Corps in Society and State 1650-1945*, New York-Washington, 1965, pp. 28 et 54 et KENEZ Peter, « A Profile of the Prerevolutionary Officer Corps », *California Slavic Studies*, volume VII, Berkeley, 1973, p. 128.

⁸⁹² COLLECTIF, *Istoriâ lejv-gvardii egerskago polka za sto let 1796-1896 gg. [Histoire du régiment des chasseurs de la garde, cent ans d'histoire 1796-1896]*, Sankt-Peterburg, 1896, *priloženiâ*, p. 56 sq.

⁸⁹³ Cf. Chapitre III.

⁸⁹⁴ GENIŠTA V.I. et BORISEVIČ A.T., *Istoriâ 30-go dragunskago Ingermanlandskago polka 1704-1904 [Histoire du 30^e régiment de dragons d'Ingermanland 1704-1904]*, *op. cit.*, tome I, pp. 172-175.

⁸⁹⁵ *SIM*, tome II, n° 249, Ordre de l'empereur Alexandre au général Vitgenštejn, 26 octobre 1812, pp. 119-121.

rallier les hommes. Cependant, cet aval donné par l'empereur va considérablement modifier les équilibres dans le corps des officiers ainsi que leur profil général.

Au sein de notre corpus, les roturiers promus au cours des années 1812 et 1813 représentent toute unité confondue, environ 18%. Mais la proportion est très variable en fonction qu'on a à faire à la garde ou au reste de l'armée. Il semble qu'il s'agisse moins d'un blocage ou d'une réticence à promouvoir des roturiers dans la garde, même si les usages établis sous Paul I^{er} ont pu se renforcer dans les esprits, que d'une simple question d'effectifs disponibles : rassemblant essentiellement des sous-officiers issus de familles nobles, les régiments de la garde comptent statistiquement moins de sous-officiers roturiers que les régiments de l'armée.

L'accès aux grades d'officier constitue une rupture sociale importante dans la mesure où il correspond à l'accès à la noblesse personnelle⁸⁹⁶. C'est un changement de statut, d'état qui est considérable. Dans les mentalités et les représentations qui ont cours dans l'armée russe, il y a sans doute plus de différence entre le plus haut grade de sous-officier et celui de *praporšik* qu'il n'en existe entre ce dernier et les officiers généraux. Toutefois, cet accès à la noblesse n'est pas l'assurance d'une carrière comparable aux officiers d'origine noble pour les *burbony*. En effet, ils ne dépassent qu'exceptionnellement les grades d'officiers subalternes dans la suite de leur carrière. Au régiment de Belostok, créé en 1807, dix des vingt-neuf officiers subalternes sont d'origine roturière, mais tous les officiers supérieurs sont issus de la noblesse héréditaire⁸⁹⁷. Pour autant, les officiers subalternes roturiers sont avant tout des cadres d'expérience, blanchis sous le harnais, à l'image du *poručik* Nikolaj Ševyrev qui avait servi dans le rang pendant quinze ans dans un régiment de garnison avant de rejoindre le régiment nouvellement créé et d'être enfin promu officier.

Le profil de ces nouveaux promus n'est pas évident à qualifier. Beaucoup adoptèrent une attitude discrète, eu égard à leur faible niveau d'intégration dans la société des officiers. Ils ne laissent que très rarement des récits personnels à propos de leurs carrières. Nous en sommes donc réduits pour cette période à la vision des officiers de l'aristocratie qui regardent avec condescendance ces nouveaux promus. Les officiers introduisent dans l'argot militaire le terme de *burbony* pour qualifier ces officiers issus du rang ayant bénéficié de promotions de masse. Elles sont donc liées à un contexte bien particulier, une guerre patriotique débouchant sur un affrontement européen pour

⁸⁹⁶ *PSZ I*, tome VI, n°3890.

⁸⁹⁷ *RGVIA*, F. 489, op. 1, d. 105 et d. 106.

réduire Napoléon I^{er} et ramener les Bourbons sur le trône de France. Ainsi, si les promotions de roturiers ne sont pas en elles-mêmes nouvelles, le seuil quantitatif qui est franchi à cette date crée un sursaut identitaire de la part des officiers nobles. Le terme *burbon* semble qualifier dans la majorité des cas des fils de soldats plus que des fils de paysans conscrits⁸⁹⁸. Dès leur naissance, ils étaient en effet considérés comme étant en service et le décompte de leurs années commençait dès l'âge de quinze ans. Le passage offert aux fils de soldats par le corps des *kantonisty*, c'est-à-dire un corps de formation des sous-officiers, impliquait de plus une instruction en principe plus poussée et plus tournée vers les objets militaires, et les rendait ainsi plus aptes à une promotion.

Ce sont souvent des officiers soumis et dociles aux moindres désirs de leurs supérieurs. Les commandants les apprécient pour cette raison. Le général Ivan Nikitič Skobelev (+ 1849), qui avait la faveur du tsar, et qui par ses écrits fut un défenseur du principe autocratique était un *burbon*. Son œuvre exalte la grandeur du service du tsar et semble donner l'image d'un système parfaitement méritocratique. Ses « entretiens » se présentent ainsi sous forme de lettre à un soldat⁸⁹⁹. Mais il était rare qu'un *burbon* arrive à de si hauts rangs.

Face à ces promus, les officiers ferment leur société, mettant en avant ce qui les différencie de ces hommes. Alors qu'elle craint de rester soldat toute sa vie n'ayant pu fournir les certificats de noblesse nécessaires à son admission comme *ûnker* puis comme officier, Nadežda Andreevna Durova a ce cri : « Ce serait bien étrange que mes supérieurs ne puissent me distinguer des soldats sortis du fumier !⁹⁰⁰ » Les réflexes identitaires sont donc vivaces. Pour autant, l'afflux d'officiers aux horizons sensiblement différents renouvelle considérablement le modèle de vie de l'officier russe. Sans parler de leurs origines roturières, les *burbony* viennent grossir les rangs de ces officiers qui ne peuvent vivre que du service. Cela implique donc un changement significatif dans les profils de carrière. Il y a la une condition à l'émergence d'une vocation militaire : le caractère permanent, nécessaire, et partant professionnel, du service des armes.

⁸⁹⁸ CURTISS John, *The Russian Army under Nicholas I, 1825-1855*, Durham, Duke University Press, 1965, p. 189.

⁸⁹⁹ SKOBELEV Ivan, *Besedy russkago invalida, ili novyj podarok tovarišam [Entretiens d'un invalide russe, ou nouveau cadeau à mes camarades]*, Sankt-Peterburg, N. Greč, 1838, XIX-176+144 p.

⁹⁰⁰ DUROVA Nadežda, *La hussarde qui préférait les chevaux aux hommes : les mémoires de Nadežda Dourova, op. cit.*, p. 123.

Parce qu'elle n'est pas préparée, anticipée, la position des officiers issus du rang est donc délicate. La proportion de cas de violence ou d'alcoolisme portés devant la justice militaire et touchant des *burbony* laisse penser que leur position au sein de la société militaire est problématique. Si les problèmes de comportement sont effectivement révélateurs d'une intégration difficile, on peut également penser que ces écarts de conduite sont plus volontiers soulignés et dénoncés lorsqu'ils touchent des officiers d'origine roturière. Quelles qu'en soient les causes précises, ces témoignages sont révélateurs des difficultés que posent le renouvellement excessivement rapide des cadres de l'armée. Ainsi, le grenadier Aleksej Lazarev servant au régiment Preobraženskij, connu des historiens pour être le soldat à qui Napoléon a remis la Légion d'Honneur à Tilsit⁹⁰¹, révèle très vite un comportement instable. Exclu deux ans plus tard pour insolence envers un sergent-major, Lazarev fait finalement retour au régiment Preobraženskij avec le grade de *praporšik*⁹⁰². Même s'il a gagné ses épaulettes sur le champ de bataille, il n'est amené à servir que dans le bataillon des invalides du régiment, de façon à ne pas être placé en situation de commandement envers des hommes des bataillons actifs. Sans que les sources nous permettent de trancher s'il s'agit d'un problème de caractère ou de position ambiguë vis-à-vis de ses pairs en grade, le même Lazarev est mis aux arrêts pour agression sur deux civils. Dans la mesure où il se suicide, l'affaire est close, venant achever un destin finalement tragique malgré les perspectives de carrière qui semblaient s'offrir à lui.

Pour extrême qu'il nous paraisse, le cas de Lazarev est loin d'être isolé. Les proportions sont délicates à établir : si la propension à l'alcool ne conduit pas à des fautes commises en service, elle ne figure pas dans les états de service. Les mémoires semblent cependant que bon nombre d'officiers nouvellement promus sont touchés par une forme plus ou moins avancée d'alcoolisme, entraînant un comportement peu adapté aux fonctions d'un officier⁹⁰³. Le retour à la paix s'annonce difficile pour eux, après un épisode guerrier qui a pleinement justifié leur promotion au regard du courage qu'ils ont montré.

Aussi critique qu'il puisse être face à certaines promotions, le corps des officiers ne remet cependant pas en cause cet apport nouveau et la pratique de promouvoir des

⁹⁰¹ LIEVEN Dominic, *Russia Against Napoleon*, op. cit., p. 55.

⁹⁰² <http://www.svoboda.org/programmes>, consulté le 10 novembre 2011.

⁹⁰³ RGVIA, F. 489, op. 1, d. 1855 (45^e régiment de chasseurs), ll. 19-20 ; KRESTOVSKIJ (*poručik*), *Istoriâ 14⁸⁰ Ulanskogo Âmburskogo Eia Imparatorskogo Vysočestva velikoj knâžny Marii Aleksandrovny polka [Histoire du 14^e régiment de lanciers de Âmburg de Son Altesse Impériale la grande duchesse Maria Aleksandrovna]*, Sankt-Peterburg, tipografiâ M. O. Êttingera, 1873, appendices.

roturiers se maintient une fois la paix revenue. Le mouvement se poursuit, avec des taux de promotion moindre, une fois les dangers de la guerre écartés, mais qui vont en se stabilisant :

Pourcentage d'officiers roturiers dans les régiments de dragons et d'infanterie⁹⁰⁴

Régiments	1762	1816	1844	1894
4 ^e régiment de dragons (Pskov)	13,5	18,4	23,3	21
35 ^e régiment de dragons (Belgorod)	16	25,9	36,9	39,4
1 ^{er} régiment de dragons (Moscou)	12	19,9	20	25,6
38 ^e régiment de dragons (Vladimir)	19,4	18,7	15,5	17,3
2 ^e régiment de dragons (Saint-Pétersbourg)	3	26,6	30,8	21,8
Moyenne dans les régiments de dragons dragons	12,6	20,1	25,2	25
6 ^e régiment d'infanterie (Vladimir)	45,6	14,5	20,4	60
6 ^e régiment de grenadiers (Tauride)	13,3	25,6	32,2	50,6
Régiment de la garde de Saint-Pétersbourg	26	24,6	6,2	17,6
80 ^e régiment d'infanterie (Kabardie)	41	28,8	37,8	55,1
38 ^e régiment d'infanterie (Tobolsk)	31	37,3	35,9	40,8
Moyenne dans les régiments d'infanterie	31,6	26,2	26,5	44,8

En 1841, le régiment de grenadiers d'Erivan comptait ainsi 44 officiers issus des *ûnkera*, soit 47% de l'effectif total, 31% issus des corps de cadets, 20% sortis du rang, et un qui était passé par le corps des volontaires⁹⁰⁵. Mais se pose comme on l'a vu la question de l'intégration effective de ces hommes dans la société militaire. L'évolution du sens du terme *burbonny* au cours du règne de Nicolas I^{er} nous permet de l'envisager⁹⁰⁶.

Par le caractère massif de la mobilisation qu'elle suscite, la guerre de 1812 offre un socle identitaire, au-delà des différences liées aux armes, aux états et aux âges. Elle ouvre potentiellement un débat qui touche d'abord la société militaire mais qui a vocation à déborder vers la société civile sur la question des pratiques de commandement.

⁹⁰⁴ SKALON D. (dir.), *Stoletie voennogo ministerstva (1802-1902) [Centenaire du ministère de la Guerre (1802-1902)]*, Sankt-Peterburg, tipografiâ voennogo ministerstva, 1902, otd. 3a, p. 203.

⁹⁰⁵ BROBOVSKIJ P., *Istoriâ 13-go lejbn-grenaderskago Erivanskogo Ego Veličestva polka [Histoire du 13^e régiment de grenadiers de Sa Majesté d'Erivan]*, Sankt-Peterburg, 1892-1898, tome IV, *Priloženiâ [Annexes]*, p. 195.

⁹⁰⁶ Cf. *infra*, chapitre VIII.

II- Renouveau des modes de combat et de commandement

Les campagnes que mène l'armée russe entre 1812 et 1815 constituent une rupture dans l'expérience du commandement et du combat. L'autonomie relative que l'État concède aux chefs d'unité ou que ces derniers conquièrent dans la pratique sans l'aval des autorités politiques change la portée symbolique des combats menés.

Contrairement aux bases posées par la réorganisation du ministère et de l'État-major général entre 1802 et 1812, le tsar ne nomme pas immédiatement un commandant unique. Quatre chefs militaires se trouvent *de facto* investis des pouvoirs définis dans le Règlement d'une grande armée active précédemment cité : M.B. Barclay de Tolly, qui a quitté les fonctions de ministre de la Guerre en septembre 1812 qui commande la 1^{re} armée, P.I. Bagration qui commande la 2^e, A.P. Tormasov et P.V. Čičagov. Quatre commandants qui ne sont pas inscrits dans une chaîne hiérarchique les uns par rapport aux autres. Le moindre antagonisme entre eux – et ce fut le cas entre Barclay de Tolly et Bagration – débouchait sur un vide réglementaire, rendant les divergences impossibles à régler, alors même que l'armée russe avait besoin de décisions nettes et rapides. De plus, les pouvoirs des chefs militaires devaient s'effacer en présence de l'empereur qui devenait alors automatiquement le commandant des forces⁹⁰⁷. Cette situation tacite ne pouvait être levée que par une ordonnance spéciale de l'empereur désignant clairement le commandant des opérations. Or Alexandre I^{er} fit une double erreur en ne prenant jamais véritablement le commandement de son armée malgré sa présence au plus près des champs de bataille, sans pour autant confirmer l'un des chefs militaires investis. Ce n'est qu'après la bataille de Smolensk qu'il consentit à nommer pour seul commandant en chef Koutouzov. Barclay de Tolly et Bagration se trouvent alors placés sous ses ordres jusqu'à la mort du *fe'ldmaršal* borgne en 1813.

Les campagnes qui suivent valent pour un test des réformes lancées dans la décennie précédente. Elles sont aussi l'occasion d'expérimenter des fonctionnements moins rigides, faisant appel à la sagacité des officiers sur le terrain. La part d'autonomie laissée aux officiers semblait devoir être réduite au regard du « livre jaune » de Barclay

⁹⁰⁷ KAGAN Frederick, « Russian Military Reform in the Age of Napoleon », art. cit., p. 199.

de Tolly⁹⁰⁸. Dans ce texte réglementaire extrêmement détaillé, le ministre de la Guerre avait précisé l'essentiel des situations qu'un officier pouvait théoriquement rencontrer dans le service en temps de guerre et il avait établi avec précision les fonctions des différents chefs de corps ainsi que les chaînes hiérarchiques à respecter. Mais il n'avait pu prévoir tous les cas posés par la tactique opposée aux troupes de Napoléon. La pratique de la petite guerre rentrait ainsi difficilement dans des cadres aussi rigides. Cette réalité apparut dès les premiers mois de la guerre.

A- La petite guerre des partisans : pratiques et théorisation d'un mode de combat autonome

Alexandre I^{er} avait déclaré à l'un de ses aides de camp, le général Michaud (1751-1839) : « Nous ferons de la Russie une nouvelle Espagne⁹⁰⁹ » Ces paroles sonnaient de façon funeste et pour Napoléon à qui l'on promettait autant de difficultés que sur le théâtre espagnol, et pour les armées russes qui devaient se livrer à des opérations de harcèlement contre la Grande Armée. La petite guerre fut progressivement théorisée au cours du XVIII^e siècle⁹¹⁰. Pour la qualifier, les textes emploient un vocabulaire varié. Sous la plume de Denis Davydov, si l'on rencontre le terme de petite guerre, *malaâ vojna*, c'est le terme de guerre de partisans, *partizanskaâ vojna*, qui revient le plus souvent. Le choix de ce terme met plus particulièrement l'accent sur les acteurs de ce mode de combat. Il désigne originellement une guerre de partis, expression relevant d'un lexique déjà ancien, mais désignant surtout un affrontement de clans ou de coteries. Dans le contexte de 1812, le mot « partisan » légitime ces combattants en tant que groupe, dans la mesure où il rattache leur combat à des enjeux politiques qui soutiennent l'action de l'armée régulière. Il ne faut pas oublier que, dans la montée progressive des tensions franco-russes après Tilsit, les Russes ont eu les yeux tournés vers l'Espagne, guettant les difficultés rencontrées par Napoléon sur ce théâtre.

⁹⁰⁸ PSZ I, tome XXXI, n° 24975, 27 janvier 1812, pp. 43-164 ; GAVRILOV S.V., *Organizaciâ i snabženie Russkoj armii nakanune i v hode otečestvennoj vojny 1812 g. i zagraničnyh pohodov 1813-1815 gg.: istoričeskie aspekty, aftoreferat [L'Organisation et le ravitaillement de l'armée russe à la veille et au cours de la guerre patriotique de 1812 et des campagnes extérieures de 1813-1815: aspects historiques, mémoire]*, Sankt-Peterburg, 2003, pp. 61 sq.

⁹⁰⁹ Propos cités par Alfred RAMBAUD, *Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à nos jours*, op. cit., p. 581.

⁹¹⁰ Cf. Sandrine PICAUD-MONNERAT, *La petite guerre au XVIII^e siècle*, Paris, ISC-Economica, 2010, 685 p.

Le théâtre espagnol constitue en effet un modèle de résistance à un ennemi supérieur en nombre⁹¹¹, qui a pu inspirer les chefs partisans.

1- Le rôle de Davydov

Le mouvement des partisans, né de façon plus ou moins spontanée parmi quelques paysans audacieux, fut en grande partie organisé par Denis Vasil'evič Davydov (1784-1839). Issu de la noblesse moscovite, cet officier s'était déjà fait connaître en 1803 pour avoir publié quelques fables à caractère politique, qui lui valurent d'être transféré du régiment de la garde à cheval où il servait dans un régiment de hussards de Kiev. Il avait pris part à la guerre de 1807 en tant qu'aide de camp de Bagration. Il occupa ce poste jusqu'en 1812⁹¹². A cette date, il est déjà un homme d'expérience, au plus près des décideurs. Le jeune *podpolkovnik* n'est pas sans référence théorique pour penser son projet de petite guerre. Même s'il existe des différences entre les deux grandes figures de l'armée russe, Rumâncev et Souvorov, les écrits des deux auteurs militaires montrent qu'il existait d'ores et déjà une tradition russe sur laquelle s'appuyer pour engager des combats de partisans. Ces forces pouvaient être conduites par des officiers servant dans l'infanterie régulière et éventuellement appuyées par de l'artillerie légère. Les embuscades devaient ainsi constituer leur premier et principal mode d'opérations. Les hommes attendaient l'ennemi pour mieux l'assaillir. Tout en étant menées par de petites unités, guettant les troupes adverses dans les forêts, les petits bourgs et les routes, ces actions devaient donner l'illusion à l'ennemi qu'il était absolument cerné et incapable de contrôler l'espace qu'il traverse. Ainsi que le résume Rumâncev, « S'imaginant toujours confronté à une force supérieure à ce qu'elle est en réalité, [l'ennemi] pourrait être amené à la fuite. »⁹¹³ » Déjà, Rumâncev prévoyait que pour améliorer la souplesse de ces unités, on puisse concevoir de les détacher du commandement central, afin d'alléger la chaîne hiérarchique. Il se montrait ainsi partisan d'une forme de décentralisation structurelle limitée.

⁹¹¹ CADET Nicolas, « Anatomie d'une « petite guerre », la campagne de Calabre de 1806-1807 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 30, 2005, [En ligne], mis en ligne le 28 mars 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1010.html>. Consulté le 15 décembre 2010

⁹¹² DAVYDOV Denis, *Voennye zapiski [Ecrits militaires]*, Moskva, Voennoe izdatz' stvo, 1982, pp. 11-13.

⁹¹³ Propos cités par V. GONČAROV (éd.), *Russkaâ voennaâ mysl' : XVIII vek [La pensée militaire russe : le XVIII^e siècle]*, Sankt-Peterburg: Terra Fantastica, 2003, p. 150.

Formé au modèle de ces grands prédécesseurs, Denis Davydov en tirait déjà un enseignement. Il contribua lui-même à théoriser en partie son approche du combat, publiant en 1821 un *Essai de théorie sur l'action des partisans*⁹¹⁴. Ses pratiques de commandement comme ses écrits sont dominés par les traditions de Souvorov et ne sont pas exempts d'une certaine méfiance vis-à-vis d'une gestion bureaucratique et administrative de la chose militaire. Sa carrière future en pâtit considérablement et Davydov prit sa retraite en 1832, se retirant dans son village.

A partir de quelques cent trente cavaliers, Davydov coordonna une action de petite guerre. Avec ses unités, il se distingua à la bataille de Lâhov le 28 octobre 1812, faisant la jonction entre les détachements de partisans de Figner, Seslavin, Orlov-Denisov. Les partisans firent prisonniers deux mille Français lors de la bataille de Krasnoe le 4 novembre et mirent la main sur une partie des trains du commissariat français, gênant considérablement leur logistique. La ville de Grodno tomba le 9 décembre. Leur action se poursuivit en 1813, pendant la campagne d'Allemagne, avec la défaite des Saxons à Kališ où il menait l'avant-garde.

Denis Davydov, dès lors qu'il organise la base de ses unités, fixe comme premiers objectifs à ses hommes les magasins et les moyens de communications de l'ennemi. Empêcher le ravitaillement de l'ennemi en attaquant les convois, en harcelant les postes répartis sur les lignes ennemies, désorganiser l'ensemble des communications entre les unités, tel est le premier objet de la petite guerre. Cette tactique, transposable dans d'autres théâtres, revêt un caractère tout particulier avec une cible telle que la Grande Armée quand on sait que Napoléon avait promis à ces hommes de bons lits et du fourrage.

Il ne s'agit donc pour Davydov que d'une façon de seconder l'armée régulière en affaiblissant au maximum l'ennemi avant même que ne soit livrée une bataille. Il écrit ainsi à ce sujet que :

« La véritable guerre de partisans ne consiste ni en de très petites entreprises, ni en des entreprises de premier plan ; car elle n'entreprend pas d'enlever des piquets, ni de porter des coups directs

⁹¹⁴ DAVYDOV Denis, « Opyt teorii partizanskago dejstviâ [Essai de théorie sur l'action partisane] », in *Sočineniâ Davydova (Denisa Vasil'eviča), Sankt-Peterburg, 1848, Tipografiâ P. Krašeninnikova i komp., 1848, pp. 483-640.*

aux forces principales de l'ennemi ; elle [...] coupe toute l'étendue, de l'arrière-front de l'armée adverse jusqu'à sa base naturelle.⁹¹⁵ »

La petite guerre ne peut rencontrer que des victoires temporaires et ne peut mener à bien un objectif de conquête territoriale. De telles actions supposent que les officiers comme les soldats qui en sont chargés ne soient pas de simples automates. Davydov entend donc stimuler la prise d'initiatives. En opposition avec le modèle de l'officier tel qu'il prévalait avant 1812, conçu davantage comme une courroie de transmission d'ordres militaires formulés par l'empereur et les hauts responsables de l'armée, la petite guerre promeut la figure du cadre capable à travers son analyse de la situation immédiate et de sa compétence professionnelle, de traduire en termes techniques et proprement militaires des orientations stratégiques plus générales. En cela, 1812 renouvelle le rapport entre pouvoir politique et profession militaire.

2- Des unités mobiles et autonomes

Pour remplir ces objectifs militaires, il faut des unités mobiles, capables d'exécuter des mouvements rapides et de se retirer tout aussi rapidement, d'être en un mot insaisissables. Ce sont donc en priorité les qualités propres à la cavalerie légère qui sont recherchées. Les régiments de hussards pouvaient remplir un tel office, mais Davydov entend aussi s'appuyer sur les unités irrégulières des cosaques⁹¹⁶ dont il estime qu'elles constituent une pratique propre à la Russie.

Les unités cosaques de l'armée irrégulière trouvent à exprimer leur art de la guerre, tel que l'État russe l'a depuis longtemps valorisé. Tout en tentant de réduire au maximum les libertés des cosaques, les tsars eurent recours massivement à leur savoir-faire. Un double mouvement de soumission politique et d'intégration militaire était à l'œuvre depuis le début du XVIII^e siècle. Catherine II décida de les rattacher aux forces russes et de récompenser leurs officiers par des avancements similaires à ce qui se pratiquait dans l'armée régulière. Le tsar Paul les remit sur le même pied que les paysans de la couronne, mais dès 1801 une requête fut déposée pour redevenir une véritable armée. Chaque régiment était commandé par un *polkovnik* ayant rang de

⁹¹⁵ DAVYDOV Denis, *Opyt teorii partizanskago dejstviâ [Essai de théorie sur l'action partisane]*, op. cit., p. 487 : « Istinnâ partizanskaâ vojna sostoit ni v ves'ma melkih, ni v pervostepennyh predpriâtiah ; ibo zanimaetsâ ne sorvaniem piketov, ni naneseniem prâmyh udarov glavnym silam nepriâtelâ ; ona [...] ptresekaet vse prostranstvo ot tyla protivnoj armii do estestvennago osnovaniâ onoj. »

⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 520.

major, cinq *essaul* au rang de *rotmistr*, cinq *sotniki* et cinq *horunži* ayant rang de *poručiki*. « Les officiers et commandans [*sic*] doivent être tirés du corps même, et doivent y avoir servi déjà depuis longtemps [*sic*] et avec distinction.⁹¹⁷ », ainsi que l'explique Storch dans son étude sur les cosaques en 1805. Alexandre I^{er} leur donna une nouvelle organisation civile, en cinq groupes : ceux du Bug, ceux de Čuguev, ceux du Don, ceux de Černomorsk⁹¹⁸ et ceux de l'Oural.

Parmi les fonctions assignées par le tsar aux cosaques se trouvaient, outre la défense des marches de l'Empire, le harcèlement et les attaques surprises. En cas de guerre, leur intégration aux forces russes leur supprime une part non négligeable d'autonomie. Les atamans suivent ainsi les directives de l'état-major général. En 1802, quinze généraux et environ un millier d'officiers cosaques encadraient ces troupes irrégulières⁹¹⁹. En 1812, un corps mobile de quatorze régiments avait été spécialement organisé et placé sous les ordres de l'ataman du Don, le *general* Matvej Platov⁹²⁰. Leur charge en *lava*, c'est-à-dire en longue ligne incurvée dont les extrémités tentent de déborder l'ennemi sur ses flancs, venait semer l'effroi dans les rangs ennemis.

La pratique de la guerre se révélait rude au quotidien, tant pour les hommes de troupe que pour les officiers. Il était impossible de cantonner des militaires devant restés insaisissables chez l'habitant ou dans des bivouacs trop visibles. Les hangars et les granges sont donc privilégiés. Aussi la petite guerre renforce-t-elle les liens entre les officiers et les hommes de troupe. L'écrivain militaire Denis Davydov exprime son affection pour ses hommes⁹²¹ dans des termes très proches de ceux de Souvorov. Le temps de guerre crée plus d'intimité que le temps de paix et ce d'autant plus que le modèle de relations s'écarte des règlements. Le caractère réduit des unités vient renforcer encore la possibilité d'établir des liens forts avec les simples hommes de troupe.

Auprès de l'aristocratie et de la société civile, la petite guerre ne jouissait pas d'une image très positive par rapport à la grande stratégie ou aux batailles rangées. Ne relevant pas de pratiques régulières, il pouvait lui être associée une image de barbarie, à laquelle les officiers russes soucieux de se rattacher au monde occidental étaient

⁹¹⁷ SHD-T, 1M, 1486, document 33 : Mémoire sur l'organisation des Cosaques. Extrait du journal « La Russie sous Alexandre », par Storch, Saint-Petersbourg, 1805, p. 5.

⁹¹⁸ Il s'agit des anciens zaporogues.

⁹¹⁹ LEBEDINSKY Iaroslav, *Histoire des cosaques*, Paris, Terre Noire, 1995, p. 153.

⁹²⁰ *Ibid.*, p. 155.

⁹²¹ DAVYDOV Denis, *Voennye zapiski [Ecrits militaires]*, op. cit., pp. 283-284.

sensibles. Il est important de souligner ici les origines de Davydov qui jouent beaucoup dans les lettres de noblesse que la petite guerre a pu acquérir. Les qualités requises chez les chefs des partisans reprennent donc en grande partie les qualités d'un officier de l'armée régulière mais avec en plus une capacité d'autonomie et une rapidité de décision plus développées. Le courage et l'audace seuls ne suffiraient pas à faire un bon commandant de petite guerre. Le chef d'un parti ne saurait « se contenter du courage brut et prosaïque⁹²² », met en garde Davydov. La petite guerre ne s'adresse pas aux têtes brûlées. Sans offrir les mêmes heures de gloire que sur les champs de bataille régulier, elle est aussi affaire de professionnels et de patriotes. Il ne la juge pas indigne d'un grand nom ni d'un officier déjà aguerri à la grande stratégie. De plus, alors que la propagande française met en avant la sauvagerie russe, un auteur et un chef militaire comme Davydov peut symboliquement convertir cette image en capital de virilité et de force, transformant ainsi une réputation d'arriération en vertu nationale. Il souligne par là même le caractère national de la lutte qui est menée. La petite guerre n'est pas sans règle cependant. Il appartient justement aux officiers de faire respecter ce qu'il est convenu d'appeler le droit de la guerre qui, s'il n'est pas encore réglementé par des conventions internationales, fait toutefois l'objet d'un consensus global dans les armées occidentales ; Langeron raconte ainsi que les soldats russes, lors de la retraite de Napoléon veulent faire payer aux Français qu'ils rencontrent l'incendie de Moscou :

« Les officiers s'opposaient autant que possible à cette atroce vengeance [sic], qui cependant dans le fait rendait[sic] service à ces infortunés en abrégant leurs souffrances.⁹²³ »

Le droit au butin était reconnu pour ces troupes, non pas tant pour motiver un engagement difficile que pour donner tout son sens à une guerre radicale contre un envahisseur menaçant l'existence même de la patrie. Les excès ne pouvaient qu'être tolérés dans ce cas, malgré les nobles idées des chefs militaires.

Confronté à une situation pratique, Davydov n'en cherche pas moins à rattacher la petite guerre aux traditions et à l'art militaire. Il souligne l'apport des auteurs, non seulement des auteurs militaires mais aussi des historiens qui ont décortiqué et analysé

⁹²² DAVYDOV Denis, *Opyt teorii partizanskago dejstviâ [Essai de théorie sur l'action partisane]*, op. cit., p. 549 : « ne dovol'stvueťsuhoû, prozaičeskoû hrabrost'û. »

⁹²³ AMAE, MD, Russie, tome XXV, f. 69 v°.

des combats du passé, et dont les partisans pouvaient s'inspirer. Davydov cite à l'occasion des épisodes guerriers que l'Europe occidentale a connus au XVII^e siècle. Ce savoir puisé dans l'histoire tant russe que plus globalement européenne doit néanmoins être complété par une expérience personnelle⁹²⁴. L'officier ne saurait en effet appliquer servilement des modèles théoriques ou historiques sans prendre en compte deux facteurs essentiels, le terrain et le facteur psychologique. Chaque combat relève d'une configuration différente où les données géographiques viennent se conjuguer à l'état d'esprit des troupes. Ces deux faits s'imposent comme des éléments relativement neufs pour les officiers au XIX^e siècle, non pas que les combats passés les aient minimisés dans la pratique ; ils n'étaient cependant pas formulés de façon aussi claire et déterminante.

Cherchant à tirer des événements de 1812 une possible théorie de la petite guerre, Davydov explore ainsi tour à tour les facteurs de réussite. Si Davydov ne nie pas le poids du facteur climatique dans la réussite de la petite guerre qu'il mena, il contribue à affirmer que le véritable vainqueur de Napoléon ne saurait être le général Hiver⁹²⁵. Il redonne le primat aux choix tactiques posés sur le terrain par les chefs de la petite guerre, en fonction de ces données climatiques, minimisant le rôle du hasard dans la victoire militaire. En intégrant le facteur climatique à ses tentatives de théorisation, il entend simplement poser les bases d'une sorte de géographie militaire. La connaissance réelle et profonde du terrain devient ainsi un pré-requis. Elle offre des chances supplémentaires aux Russes par rapport aux Français. La profondeur du territoire constitue un facteur supplémentaire d'efficacité de cette technique⁹²⁶, dans la mesure où elle permet des replis successifs et où elle rend la traque des partisans autrement plus difficile à l'ennemi.

Davydov met aussi l'accent sur la vitesse de décision et d'action qui est une clé de réussite des actions de partisans⁹²⁷. Il trouve ici les mêmes accents que Souvorov pour décrire l'efficacité que doivent viser les mouvements de l'armée : l'effet de surprise, le caractère insaisissable des troupes viennent renforcer les chances de réussite, l'ennemi ne pouvant riposter avec des tactiques régulières.

⁹²⁴ Cette idée n'est pas sans rappeler la formule très parlante du comte de Beausobre (1704-1784) : « J'étais général dans mon cabinet, et je n'étais pas Capitaine à la guerre »

⁹²⁵ DAVYDOV Denis, *Opyt teorii partizanskago dejstviâ [Essai de théorie sur l'action partisane]*, op. cit., p. 513.

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 524.

⁹²⁷ *Ibid.*, p. 548.

Pour être isolés et sporadiques, les combats menés par ces unités n'en sont pas moins vus par les officiers comme faisant partie intégrante de la conduite de la guerre. Davydov aspire à intégrer la petite guerre dans une vision générale des combats. Il s'agit pour lui de faire reconnaître la réalité de ces combats mais aussi leur efficacité même. Il a pour lui le pragmatisme d'un Koutouzov. Dans une lettre datée du 2 octobre 1812 et adressée à sa fille, la comtesse Elizaveta Mihajlovna (1783-1839), veuve du comte Ferdinand Tizengauzen (1772-1805), tué à Austerlitz, Koutouzov donne sa vision de l'utilité des actions de partisans :

« Je suis toujours vis-à-vis de Napoléon ; nous sommes à nous regarder et à nous tâter, sans qu'aucun a l'envie de venir à une affaire difficile, cependant je lui fais la petite gêne avec beaucoup davantage [sic] ; et il n'y a pas de jour que ne fassions 300 cents prisonniers. Koudacheff est aussi partisan, et il fait bien. ⁹²⁸ »

Il écrit sa lettre entre Moscou et Kaluga, à un moment où l'offensive a repris. Kudašev, un ami de la famille Kutuzov, se trouvait aux côtés de Figner dans le premier groupe de partisans, dont la principale ligne d'action se situait sur la route de Serpuhov, à une vingtaine de verstes de Moscou. Entendre le grand chef des armées régulières saluer les actions isolées et reconnaître leur contribution vient asseoir la réputation des officiers partisans. Après la bataille de Maloâroslavec, Koutouzov appuie encore plus nettement cette tactique de harcèlement.

Les exploits de ces troupes sont réels. Comme le rappelle Marie-Pierre Rey⁹²⁹, le 20 octobre 1812, les partisans conduits par Davydov parviennent à attaquer une colonne française transportant des vivres près de Viazma, sans que les trois régiments affectés à sa défense puissent les empêcher de mettre la main sur une grande partie des chariots.

Au plus près du tsar, parmi ses *general-ad''ûtanty*, se trouvent de même des personnes favorables à la petite guerre. Cette dernière fut ainsi, aux yeux de A.I. Černyšev⁹³⁰, la principale raison des difficultés de ravitaillement des armées françaises, sans même parler des erreurs de Napoléon. L'habileté de la cavalerie légère et le caractère permanent et mouvant de la menace qu'elle fait peser sur les troupes

⁹²⁸ GOLENIŠEV-KUTUZOV-SMOLENSKIJ M.I., « Pis'ma k dočeri gr. E.M. Tizengauzen [Lettres à sa fille, la comtesse E.M. Tizengauzen] », *Russkaâ starina*, X, novembre 1874, p. 368. En français dans le texte.

⁹²⁹ REY Marie-Pierre, *L'effroyable tragédie*, op. cit., p. 248.

⁹³⁰ « Dokumenty, odnosâšiesâ k voennoj deâtel'nosti A.I. Černyševa v 1812, 1813 i 1814 godah [Documents se rapportant à l'action militaire d'A.I. Černyšev] », *SIRIO*, tome CXI, pp. 236-237.

régulières de l'ennemi sont au cœur de la réussite. D'autres officiers influents assaillent le tsar afin de le pousser à préserver les acquis de la cavalerie légère. Benkendorf rend ainsi en 1816 un rapport au tsar sur les cosaques où il défend précisément les actions de harcèlement dans lesquels les cavaliers russes ont montré leur savoir-faire⁹³¹. Les acquis de 1812 doivent ainsi, aux yeux d'une grande partie des officiers russes, entrer dans un corpus de pratiques à préserver pour l'avenir.

Ces techniques de guérilla, peu en lien avec la stratégie et l'idéal des grandes batailles entrent toutefois très rapidement dans l'enseignement des corps militaires. Dans le projet de règlement rédigé par le grand-duc Nicolas, futur Nicolas I^{er}, le 9 mai 1823, confirmé en 1826 pour l'école des sous-enseignes de la garde⁹³², parmi les « Buts de l'Etablissement et objets d'enseignement » soulignés par le grand-duc est citée une formation à la petite guerre. La petite guerre se hisse au rang de la grande, pleinement reconnue dans son efficacité militaire comme dans les techniques qu'elle implique. Une réflexion s'engage, nourrie par des écrits théoriques.

Conduire une petite guerre permet de faire en sorte qu'un ennemi puisse être présent sur le sol national sans le tenir, sans le contrôler. Il s'agit en soi d'un mode de combat chargé de sens politique. Ce qui compte pour gagner une guerre ne réside pas uniquement dans la force de frappe militaire visant à assurer le contrôle de l'ennemi mais sur la mobilisation populaire. La garantie de l'intégrité du territoire national repose tout autant sur cet avantage décisif que sur la capacité militaire effective. La cohésion d'une population autour d'un territoire et sous la direction d'un État pèse lourdement dans les évolutions de la campagne. Ce caractère propre à la petite guerre qui irrigue les commentaires des officiers soulève la question d'une organisation politique et administrative capable de conduire à la victoire une nation envahie dès lors que les masses se soulèvent contre l'envahisseur.

On voit donc que l'expérience de la petite guerre a eu des effets sur l'ensemble des cadres de l'armée russe. Les pratiques d'autonomie qu'elle encourage chez les officiers se conjuguent au caractère patriotique que la guerre revêt pour asseoir l'idée d'un lien entre un corps professionnel et une nation que ce corps sert.

⁹³¹ BENKENDORF C. de, *The Cossacks : A Memoir, presented to H.M. the Emperor of Russia in 1816*, traduit par George Gall, London, Parker, Furniwell and Parker, 1849, pp. 15-20 et 46-48.

⁹³² SHD-T, 1M, 1491, Rapport à l'empereur, le 12 juillet 1826, par le commandant en chef de l'artillerie, le grand-duc Mihail Pavlovič.

B- L'autonomie accrue des commandants d'unité

Si l'on en croit les écrits du colonel Ardant du Picq, ce ne sont pas les grandes idées qui aident le combattant à conserver un moral à toute épreuve. Les idéaux sont efficaces pour mobiliser l'opinion, pas pour permettre au combattant de tenir⁹³³. Bien plus importants sont, dans le quotidien des armées, la confiance dans le commandement, la qualité de l'encadrement, la cohésion des unités, la compétence, c'est-à-dire le degré d'instruction et d'entraînement, et enfin la qualité des matériels et des équipements, la valeur des soutiens, et plus particulièrement celle du service de santé. Conscient de l'importance des facteurs psychologiques et contraint par l'éclatement relatif des unités combattant l'envahisseur français, le souverain et son état-major durent laisser une part d'autonomie plus importante à leurs chefs de corps, en dehors des cas d'unités de partisans. La guerre créait une situation exceptionnelle qui justifiait ce choix, mais qui menaçait du même coup la politique de centralisation entreprise depuis 1796.

1- Une logique de proximité

Les communications en situation de guerre représentent un enjeu majeur. Ainsi, lors de la bataille de Borodino, l'aide de camp du général N.A. Tučkov 1 (1765-1812) apporte vers 11 heures et demie à Eugène de Wurtemberg l'ordre de se rendre avec sa division sur l'extrême gauche. Le cousin de l'empereur considère que sa position actuelle était trop importante pour être abandonnée :

« Je crus devoir refuser de suivre cet ordre sans une autorisation directe du général en chef. Celle-ci vint néanmoins d'abord après avec la nouvelle que l'aile gauche ayant été culbutée par l'ennemi, ma division y était de la plus haute importance. Je partis sur-le-champ⁹³⁴ ».

⁹³³ SCHMITT Maurice, « L'attitude des combattants face à la guerre : cette attitude des combattants a-t-elle changé dans l'histoire ? », in *Cahiers du Centre d'études d'histoire de la Défense. Nouvelles approches en histoire militaire*, cahier n° 2, 1997, p. 18. Ardant du Picq part de son expérience d'officier de troupe en Crimée, en Syrie puis en Algérie entre 1855 et 1864, pour se livrer à une anthropologie historique des formes de combats.

⁹³⁴ Eugène de WURTEMBERG, *Journal des campagnes du prince de Wurtemberg, 1812-1814, avec une introduction, des notes et des pièces justificatives, par C.G.F. le capitaine Geo.*, Paris, Librairie militaire R. Chapelot et cie, 1907, pp. 13-14.

Lorsqu'il parvient à rejoindre le général K.F. Baggovut (1761-1812), tout est déjà rentré dans l'ordre. La perte de temps qui s'est jouée dans l'hésitation d'Eugène de Würtemberg aurait pu avoir des conséquences bien plus funestes. Les communications appellent ainsi à la fois une organisation fluide dans l'armée et une capacité autonome à apprécier une situation et à agir en conséquence.

La gestion des récompenses obéit à cette logique de proximité. L'ordre de Saint-Georges⁹³⁵ récompense ainsi des actions précises, qui font l'objet d'une liste clairement définie⁹³⁶ : prendre des drapeaux à l'ennemi, une redoute, une pièce d'artillerie dans une situation de danger... Mais comment évaluer cette action ? De tels faits d'armes impliquent une certaine autonomisation par rapport au commandement : la prise d'initiative peut se faire sans ordre précis. Or il ne suffit pas de risquer sa vie pour obtenir une telle récompense, encore faut-il prendre en compte l'efficacité du geste. Si les actions courageuses qui sont ici récompensées puisent dans le mythe guerrier, l'État ajoute et encadre précisément les critères qui valident ces faits d'armes comme participant à la victoire collective. C'est dans cet esprit qu'on intègre à la liste des actions méritoires le cas des officiers d'état-major⁹³⁷ qui peuvent lors de reconnaissances périlleuses permettre eux aussi une issue heureuse du combat. Cette décision venait répondre à un constat amer fait par certains officiers spécialistes, tel le *kapitan* du génie Martos, lors des campagnes contre les Turcs qui s'achèvent en 1812 par le traité de Bucarest. Lorsque les forteresses de Rușuk et de Žurka capitulent, les officiers du génie ne reçoivent pas de récompense :

« Cela nous attrista. Nous avions le sentiment que les mérites de l'officier du génie n'étaient visibles que lors du siège d'une forteresse et non pas dans l'action sur le champ de bataille. Toute l'armée souhaitait témoigner de la justesse de notre souhait et ce de bon coeur, bien que nous ne soyons pas décorés..⁹³⁸ »

⁹³⁵ Ordre militaire prestigieux créé sous Catherine II en 1769, composé de quatre classes, il récompense la bravoure sur le champ de bataille. Le ruban est orange moiré avec trois bandes noires.

⁹³⁶ *Istoričeskij očerk Rossijskih ordenov i sbornik osnovnyh ordenskij statutov, po poručeniû ES Kanclera Rossijskij Imperatorskij i carskih ordenov General-ad'utanta Grafa I.I. Voroncova-Daškova [Essai historique sur les ordres russes et recueil des statuts fondateurs des ordres, sur la demande de S.E. le chancelier des ordres impériaux russe, le général-adjutant comte I.I. Voroncov-Daškov], op. cit., pp. 210-217. Articles 9 à 12.*

⁹³⁷ *Ibid*, p. 214. Article § 40.

⁹³⁸ MARTOS, « Zapiski inženernago oficera Martosa o tureckoj vojne v carstvovanie Aleksandra Pavloviča. 1806-1812 [Ecrits de l'officier du génie Martos sur la guerre contre la Turquie sous le règne d'Alexandre Pavlovitch. 1806-1812] », art. cit., tome II, n° 6, p. 332.

Avec cette logique comptable apparaissent des tensions entre l'État et les officiers. Le corps des officiers se professionnalisant, une volonté d'autonomie est à l'œuvre. Doit-on juger de la valeur militaire sur le champ de bataille, entre pairs, ou depuis une chancellerie à Saint-Pétersbourg ? Les officiers ne se privent pas de peser par leur comportement vis-à-vis de leurs pairs. Ainsi, lorsqu'à la bataille de Borodino, Borck, officier au régiment Semënovskij de la garde, a son cheval renversé par un boulet⁹³⁹, il se trouve dans un tel état de traumatisme qu'au moindre danger, il se couche ensuite à chaque boulet qui siffle à quelques mètres, se rue vers les ambulances au lieu de reprendre un cheval. Après de ses pairs, sa réputation militaire et son honneur sont flétris, au point que l'administration militaire, tenant compte de ce critère, le raye de la liste des récompenses.

Pour répondre plus directement aux aspirations des cadres, l'État consent à une gestion plus autonome des récompenses. A partir de 1812, les commandants en chef reçoivent l'autorisation d'attribuer de leur propre chef la quatrième classe de l'ordre de Saint-Vladimir et les dernières classes de l'ordre de Sainte-Anne, et de remettre des armes d'honneur. L'ordre de Saint-Georges obéit à des règles plus rigoureuses, compte tenu de son poids dans la culture militaire. Les deux premières classes de l'ordre ne peuvent être attribuées que sur confirmation expresse de l'empereur⁹⁴⁰, les deux autres classes sont attribuées après examen du conseil de l'ordre, établi dans la capitale le 22 septembre 1782⁹⁴¹. Du fait des conditions exceptionnelles de l'année 1812, des assouplissements relatifs sont apportés. Avant d'attribuer la quatrième classe de l'ordre de Saint-Georges, les commandants en chef doivent préalablement réunir un conseil des membres de l'ordre au sein de la division, de façon à éviter les récompenses indues et le favoritisme. Mais, sans remettre en cause le contrôle tatillon apporté à l'attribution de l'ordre, la décision pesait plus directement sur un échelon plus proche des troupes.

Cependant les chiffres enregistrés au ministère de la guerre semblent respecter une pyramide hiérarchique qui fait coïncider certaines récompenses avec le grade et la place effectivement occupée dans la hiérarchie militaire. Ainsi, si l'on considère les

⁹³⁹ LÖWENSTERN, *Mémoires du général-major russe baron de Löwenstern (1776-1858)*, op. cit., tome I, p. 257.

⁹⁴⁰ *Istoričeskij očerk Rossijskih ordenov i sbornik osnovnyh ordeniskij statutov, po poručeniû ES Kanclera Rossijskij Imperatorskij i carskih ordenov General-ad'utanta Grafa I.I. Voroncova-Daškova [Essai historique sur les ordres russes et recueil des statuts fondateurs des ordres, sur la demande de S.E. le chancelier des ordres impériaux russe, le général-adjutant comte I.I. Voroncov-Daškov]*, op. cit., p. 15.

⁹⁴¹ *Ibid.*, p. 13

récompenses attribuées aux officiers subalternes après la bataille de Borodino, on voit s'esquisser ce cursus :

Officiers subalternes décorés à la bataille de Borodino, 26 août 1812 (en %) ⁹⁴²

grades	4 ^e classe de l'ordre de Sainte-Anne	Epée d'or	4 ^e classe de l'ordre de Saint-Vladimir (avec ruban)
<i>praporšiki</i>	73,9	16	5,7
<i>podporučiki</i>	68,2		10
<i>poručiki</i>	49,3		24

A actions de valeur égale, des ordres différents viennent récompenser ces officiers : la variable qui détermine l'attribution reste le grade et l'ancienneté plus que le mérite immédiat et l'action personnelle sur le champ de bataille. Le maintien du facteur d'ancienneté comme critère principal à la récompense reste un outil puissant de rationalisation de l'organisation militaire, à travers la conservation d'une pyramide cohérente. Il y a ici une convergence manifeste entre les directives d'État et ce que les officiers estiment devoir récompenser les actions militaires. Les règles formelles sur les conditions d'accès aux récompenses assurent une sécurité importante dans la vision que les officiers se font de leur carrière et garantit une certaine maîtrise des progressions de chacun dans la hiérarchie et les honneurs.

2- Une situation qui favorise les passe-droits

Ces pratiques font ressurgir la question des promotions. L'illustration sur le champ de bataille participe de la mystique guerrière. Cependant nombreux sont les officiers à craindre ces promotions hors de tout cadre d'ancienneté et n'obéissant que rarement à des lectures objectives des exploits accomplis. « J'ai toujours été opposé aux promotions sur le champ de bataille, écrit le *polkovnik* Marin le 2 janvier 1813 à

⁹⁴² RGVIA, F. 29, op. 153, document 1 ; CELORUNGO Dmitrij, « Russkie oficery, nagraždennye za učastie v Borodinskom sraženii : opyt statističeskogo issledovaniâ [Les officiers russes, décorés pour avoir pris part à la bataille de Borodino : essai de recherches statistiques] », *Otečestvennâ vojna 1812 goda. Istočniki. Pamâtniki, Problemy [La guerre patriotique de 1812. Sources, mémoires, problèmes]*, 1995-1996, Borodino, 1997, p. 267.

Voroncov : « que de maux en découlent !⁹⁴³ » Et le premier d'entre eux est bien le clientélisme et le favoritisme. Ainsi, en 1812, le baron Fon Krejc est nommé à la tête du régiment de lanciers de Sibérie⁹⁴⁴. L'année suivante, comme nous l'avons vu, ses deux jeunes beaux-frères rejoignent le régiment. Au cours des trois ans qui suivirent, l'un avait reçu trois promotions et l'autre deux...

Cette appréciation d'un *polkovnik* de l'armée régulière, illustrée par un cas particulier, vaut pour l'ensemble des unités, y compris pour les régiments de la garde. Ainsi que le note Joseph Tański, non sans ironie :

« Dans la garde plus que dans l'armée, on tient au mode d'avancement par ancienneté ; il ne saurait y avoir de prétexte à commettre de passe-droits, tous les officiers étant jeunes, nobles d'extraction et sortant des mêmes écoles. Dernièrement, l'empereur voulant faire avantage à un fils naturel du grand-duc Constantin dans les cuirassiers de la garde, nomma par respect pour l'usage, tous ses anciens au grade supérieur, bien qu'ils dussent rester long-temps surnuméraires, le régiment étant au complet.⁹⁴⁵ »

Le passe-droit dont cet enfant adultérin a bénéficié est en quelque sorte maquillé pour respecter la fiction de la promotion à l'ancienneté et ne pas heurter les officiers pouvant espérer le passage au grade supérieur.

On voit donc que, si l'action personnelle est valorisée, les officiers peuvent dans leur ensemble être réticents aux pratiques de promotion au choix, fondées sur la seule distinction. Le compromis qui est trouvé dans la pratique tient ainsi compte des peurs de favoritisme et clientélisme des officiers et de l'impératif d'une pyramide de grades cohérente.

Le tournant que représente 1812 en matière de pratiques de commandement et de récompenses des exploits militaires touche davantage aux représentations de l'idéal guerrier qu'au fonctionnement effectif du corps des officiers. Le mouvement de professionnalisation qui passe par la définition de règles encadrant l'évolution de carrière des officiers et les critères de leurs récompenses reste plus puissant dans la

⁹⁴³ Lettre du *polkovnik* Marin 2 au comte Voroncov, 2 janvier 1813, reproduite in *K čestii Rossii : Iz častnoj perepiski 1812 goda [Pour l'honneur de la Russie : extraits de correspondances privées de 1812]*, Moskva, 1988, pp. 192-193 : « skol'ko tut zla ».

⁹⁴⁴ RGVIA, F. 489, op. 1, ed. hr. 2670, ff. 34-45: « Spisok o službe i dostoinstv Sibirskago Ulanskago polka generaliteta » et « Spisok o službe i dostoinstv Sibirskago Ulanskago polka rotmistrov i štab-rotmistrov ».

⁹⁴⁵ TANSKI Joseph, *Tableau statistique, politique et moral du système militaire de la Russie*, Paris, Heideloff et Campé, 1833, p. 169.

structuration du corps et son fonctionnement effectif. Il y a bien là une aspiration des professionnels de la guerre.

C- L'élargissement du principe des colonies militaires

Enfin, ce temps de rupture voit l'application de projets utopiques⁹⁴⁶ pour tenter d'alléger les dépenses militaires et disposer en permanence de troupes capables de combattre. L'armée est élevée au rang de modèle d'organisation sociale. L'expérience des colonies militaires fut menée à partir de 1809. L'idée des colonies militaires correspondait à des pratiques anciennes de mêler l'existence d'une milice, de services militaires et le soutien de communautés agricoles : les Romains, les Austro-Hongrois dans les campagnes contre la Porte, en avait fait l'usage. En 1721, l'empereur Pierre le Grand avait pensé organiser une tentative de colonisation d'un régiment aux environs de Novgorod⁹⁴⁷.

1- Le renouveau d'un projet utopique

Nous sommes ici au cœur de la tension qu'induit la modernisation du fonctionnement de l'armée dans son approvisionnement et dans les effectifs qu'elle peut mettre sur pied en peu de temps. En effet, les colonies militaires présentent deux aspects qui ne se recoupent qu'imparfaitement. Le premier est une tentative quasi utopique d'organisation de la défense et des armées, passant par une pratique de *social engineering*⁹⁴⁸. D'un autre côté, l'utopie même d'un contrôle de l'individu, à la fois paysan et soldat mobilisable à tout moment, relève bien d'un aspect opposé : celui d'un *Polizeistaat*. Le prince Mihail Mihajlovič Šerbatov (1733-1790), qui après seize ans passés aux armées, quitta le service militaire avec le grade de *kapitan* en 1762, s'était lancé dans une carrière civile en tant que sénateur. Il avait parallèlement fait paraître quelques écrits littéraires, dans lesquels il avait mis en lumière ce qu'il considérait

⁹⁴⁶ BODEN Ragna, « Utopie und Alltag. Die Idee der militarisierten Gesellschaft in Russland », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 57. Jahrgand, Heft 4, 2009, pp. 315-336.

⁹⁴⁷ *PSZ I*, tome VI, n° 3720, p. 347 (1721).

⁹⁴⁸ KIMERLING Elise, « Soldiers' Children, 1719-1856 : A Study of Social Engineering in Imperial Russia », in *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*, Wiesbaden, 1982, pp. 61-136.

comme un des principaux maux dont souffrait l'organisation de l'armée russe⁹⁴⁹ : arraché à son cadre familial pour vingt-cinq ans, le soldat russe était dépourvu d'attache. La tentation de la désertion était grande. La solitude, l'arrachement au cadre de vie augmentait les risques de contracter des maladies vénériennes qui aggravaient la mortalité dans les rangs de l'armée.

Dans le contexte des guerres napoléoniennes, le projet des colonies militaires se distingue des utopies du XVIII^e siècle par le poids déterminant des impératifs stratégiques, militaires et démographiques dont il est chargé⁹⁵⁰. Alexandre I^{er} en reprend l'idée, et y apporte son soutien personnel. Utilisant les terres de l'État, mobilisant l'argent public, les paysans d'État et le personnel de l'armée régulière, ce projet a pour but de renforcer au moindre coût les frontières occidentales et de permettre de disposer d'une armée sur pied sans avoir à faire de ponctions d'hommes et sans imposer de taxes dans l'économie nationale. Avec Arakčeev, l'empereur essaie de mettre sur pieds des communautés autosuffisantes, supposées donner, en incluant les fils des paysans-soldats, une armée d'un million d'hommes. Il s'agit d'abord d'initiatives réduites, puis un projet d'extension est formulé, principalement après la guerre de 1812 qui a montré l'utilité des unités de la milice populaire. Bien que l'aspect utopique des colonies ne soit pas passé inaperçu, 300 000 personnes sont assignées à cette organisation en 1825. Cette expérience trouva un adversaire de taille dans la personne de Barclay de Tolly⁹⁵¹, qui en critiquait non seulement le caractère inadapté mais aussi la perversion par rapport à l'éthos militaire, les officiers n'ayant pas selon lui à faire fonction d'administrateur ou de régisseurs agricoles. En ce domaine, l'influence d'Arakčeev se devine particulièrement. Les oukases ne sont ainsi appliqués dans les colonies militaires qu'après une confirmation de la main d'Arakčeev, portant la date de son approbation⁹⁵².

Les colonies militaires constituent des entités territoriales et administratives à part où le lien établi entre activités agricoles et militaires fait de tout membre des

⁹⁴⁹ ŠERBATOV M.M., *Mnenie o poseennyh vojskah [Avis sur les armées colonisées]*, cité par Ragna BODEN, « Utopie und Alltag. Die Idee der militarisierten Gesellschaft in Russland », art. cit., pp. 321-322.

⁹⁵⁰ BODEN Ragna, « Utopie und Alltag. Die Idee der militarisierten Gesellschaft in Russland », art. cit., p. 330.

⁹⁵¹ RGVIA, F. 405, op. 1, d. 507, l. 68: Donesenie fel'dmaršala Barklaâ-de-Tolli gosudar' imperatoru v 1817 g. o nevygodnosti voennyh poselenii [Rapport du fel'dmaršal Barclay de Tolly à l'empereur en 1817 sur les inconvénients des colonies militaires].

⁹⁵² ŠENIG N.I., « Vospominaniâ [Mémoires] », in LÂMINA E.Ê. et DAVYDOVA E.E. (éd.), *Arakčeev : svidetel'stva sovremennikov [Arakčeev : témoignages des contemporains]*, op. cit., p. 95-96.

colonies un paysan en uniforme. Les colonies devaient constituer un modèle pour l'ensemble de l'armée⁹⁵³. Le métier d'officier dans les colonies trouve donc des formes nouvelles. Renforcées dans le contexte de 1812, le système des colonies est porteur d'une vision administrative du métier d'officier, qui agit comme un représentant de l'État. M.A. Krymov sert en tant qu'officier subalterne dans la colonie de Novgorod en 1818, dans le district du régiment du comte Arakčeev⁹⁵⁴. La période 1812-1818 correspond à une intense activité de construction et d'aménagement de cette colonie : différents bâtiments de bois et de pierres sont construits pour les services et lieux de vie de la colonie, des dizaine de milliers de soldats sont employés à l'assèchement des marais, à l'arrachage des racines, à la fabrication des briques etc. Ces travaux touchent à leur fin en 1822, faisant apparaître une ville nouvelle, avec des bâtiments de pierres pour recevoir l'état-major de la colonie, loger les officiers, une église un hôpital et un manège ainsi que des habitations de bois pour les paysans colonisés et leurs familles, avec des salles communes pour entreposer les instruments agricoles⁹⁵⁵. Les paysans colonisés revêtent l'uniforme et doivent se faire raser la barbe. On substitue aux traits d'une culture paysanne pluriséculaire les normes contraignantes de la vie militaire. La chose se complexifie quand on sait qu'un certain nombre de ces paysans sont des vieux-croyants, encore plus viscéralement attachés au port de la barbe. Face à ces hommes qui demandent au moins à récupérer les poils de leur barbe, les barbiers régimentaires se mettent à monnayer la restitution. Les officiers de l'administration coloniale l'apprennent et permettent dès lors des aménagements importants par rapport au règlement⁹⁵⁶. Ordre est donné aux barbiers de restituer gratuitement les barbes sur demande des paysans et surtout autorisation est donnée aux plus vieux, qui n'intégreraient selon toute vraisemblance jamais les troupes actives, de conserver leur barbe.

Les outils de cette métamorphose sont les officiers et les sous-officiers.

⁹⁵³ BODEN Ragna, « Utopie und Alltag. Die Idee der militarisierten Gesellschaft in Russland », art. cit., p. 331.

⁹⁵⁴ KRYMOV M.A., « Otryvki iz vospominanij oficera Novgorodskogo poseleniâ [Fragments des mémoires d'un officier de la colonie de Novgorod] », in LÂMINA E.Ê. et DAVYDOVA E.E. (éd.), *Arakčeev : svidetel'stva sovremennikov [Arakčeev : témoignages des contemporains]*, op. cit., p. 126.

⁹⁵⁵ *Idem.*

⁹⁵⁶ *Ibid.*, p. 127.

2- Des officiers administrateurs et gestionnaires

Les officiers des bataillons de colonisés veillent principalement à l'économie agricole. Leur nombre par unité est de ce fait plus réduit⁹⁵⁷. On compte un commandant de bataillon, un officier d'état-major de régiment d'infanterie, quatre commandants de compagnie. Quatre officiers sont adjoints, choisis parmi les *poručiki* ou les *kapitany* de moindre ancienneté. Leur recrutement tient compte des facettes du métier d'officier dans une colonie :

« Il est enjoint en conséquence, de choisir toujours de préférence ces officiers dans les régiments, parmi ceux connus par leur mérite, doués d'une expérience et d'une instruction suffisantes pour assurer le bien-être des colons dont l'administration leur est confiée, et qui auraient acquis par l'ancienneté et la nature de leurs services ou par leurs infirmités, des titres à être admis à une existence plus tranquille dans les Bataillons colonisés.⁹⁵⁸ »

Le rôle administratif des officiers leur prend l'essentiel du temps. Les officiers adjoints sont eux-mêmes sollicités dans le cadre des comités d'administration des régiments colonisés :

« Les officiers ainsi adjoints aux commandans [*sic*] des Bataillons et compagnies colonisées, seront admis et auront voix au conseil ou comité d'administration du Régiment. Deux d'entr'eux [*sic*] remplaceront les deux membres de ce conseil qui avaient été désignés par l'art : 393 de la 3^{ème} partie du *Projet d'organisation des colonies militaires d'Infanterie*.⁹⁵⁹ »

La vie quasi communautaire, à cheval entre la communauté paysanne, la garnison et le semblant de vie urbaine, permet à certains officiers de concevoir de véritables bulletins d'information, dans lesquels ils font leurs armes d'écrivain⁹⁶⁰. Tout en reconnaissant que la plupart des officiers se livrent aux occupations de garnison, jouant quotidiennement aux cartes et ne méprisant pas la boisson, Krymov souligne le cas de certains officiers formés dans les séminaires – et donc pour l'essentiel d'entre

⁹⁵⁷ AMAE, MD, Russie, tome XXVII, document 11 : Nouveau règlement d'organisation comprenant tout ce qui concerne le personnel, le matériel et le service d'un Régiment d'Infanterie colonisé. 19 novembre 1826, chapitre II, article 24, ff. 85-85v°.

⁹⁵⁸ *Ibid*, article 27, ff. 85v°-86.

⁹⁵⁹ AMAE, MD, Russie, tome XXVII, doc. 11, article 31, f. 86.

⁹⁶⁰ KRYMOV M.A., « Otryvki iz vospominanij oficera Novgorodskogo poseleniâ [Fragments des mémoires d'un officier de la colonie de Novgorod] », art.cit, p. 128.

eux fils de popes – qui ont à cœur de livrer un bulletin hebdomadaire, baptisé le *Semidnevnyj listok voennogo poseleniâ, učebnogo bataliona poseennogo grenaderskogo grafa Arakčeeva polka* ou *Feuillet hebdomadaire de la colonie militaire, du bataillon modèle du régiment colonisé de grenadiers du comte Arakčeev*. Le bulletin voit le jour après le temps d'installation de la colonie, en 1823. Outre les quelques informations sur la vie de la colonie, le bulletin comporte des articles de théologie, philosophie, quelques traductions des classiques latins. Une section poésie laisse la place à des productions empreintes de sentimentalisme, exaltant la personne d'Arakčeev et célébrant la réussite du projet des colonies⁹⁶¹.

Un censeur est désigné pour veiller au bon ton du bulletin. Selon les termes de Krymov, il s'agit d'un *štab-oficer* choisi parce qu'il sait au moins signer son nom et qu'il s'est illustré par une bonne maîtrise des exercices du *front*⁹⁶². Cette gazette eut aussi vis-à-vis des soldats un rôle comparable à celui que remplissent les recueils d'exercices de grammaire pour enfants. La revue n'eut qu'une durée de vie réduite. Six numéros parurent entre le 7 janvier et le 11 février 1823⁹⁶³. Selon les mémoires d'A.K. Gribbe, l'aventure journalistique prend fin par une dispute entre l'un des rédacteurs-censeurs, le prêtre Ioann Grigor'evič Mudrolûbov et l'apothicaire régimentaire Vejmar : le premier reçoit un avertissement, tandis que le second est mis aux arrêts pendant trois jours.

Les colonies changent donc un certain nombre d'aspects du métier militaire. Les différences de culture propres à chaque arme s'y trouvent fondues en une pratique quasi réduite aux aspects administratifs. Dans une lettre à ses parents en 1823, N.N. Raevskij (1801-1843), alors *podpolkovnik* aux hussards de la garde, justifie son choix de continuer à servir chez les hussards par le fait qu'il s'agit de « la seule troupe de cavalerie où l'on ne fait pas le service d'infanterie (les lanciers sont tous colonisés et les cuirassiers vont l'être).⁹⁶⁴ » Les officiers ne sont pas dans leur majorité des fermes partisans des colonies. Ainsi que le note le comte de la Ferronays, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, au tout début du règne de Nicolas I^{er} :

⁹⁶¹ *Russkaâ starina*, 1885, n° 1, p. 145

⁹⁶² KRYMOV M.A., « Otryvki iz vospominanij oficera Novgorodskogo poseleniâ [Fragments des mémoires d'un officier de la colonie de Novgorod] », art.cit, p. 128.

⁹⁶³ LÂMINA E.Ê. et DAVYDOVA E.E. (éd.), *Arakčeev : svidetel'stva sovremennikov [Arakčeev : témoignages des contemporains]*, op. cit., p. 420.

⁹⁶⁴ Lettre de N.N. Raevskij à ses parents (1823) in RAEVSKIJ P.M. (éd.), *Arhiv Raevskih*, Sankt-Peterburg, Aleksandrov, 1908, tome II, lettre 138, p. 230.

« Les officiers de l'armée, réduits [sic] à la vie d'agriculteurs ou plutôt à celle d'inspecteur des travaux et condamnés, sans obtenir aucun intérêt personnel, à l'existence la plus monotone, s'en trouvaient humiliés.⁹⁶⁵ »

Il semble qu'un éthos proprement militaire se dissout dans une gestion administrative – on aurait presque envie de dire « terrienne » - des armées, les officiers se transformant en régisseurs des domaines impériaux. Dans ses notes sur les colonies militaires de cavalerie, le capitaine d'état-major de Dreux-Brézé parle en 1826 du « sentiment d'humiliation de leur position, et ceux des escadrons actifs ont la crainte continuelle que par punition ou par caprice, on les mette dans les [escadrons de réserve].⁹⁶⁶ » Les officiers sont mal logés, mal rétribués et doivent en plus de leur service recevoir les réclamations des paysans et gérer leurs affaires comme le feraient des intendants.

Cependant, le rôle qui leur est assigné est plus large encore. Dans une logique d'autosuffisance dans le recrutement des hommes servant dans des régiments colonisés, leur est également confiée la responsabilité d'organiser l'éducation des fils de soldats :

« l'éducation des enfans est une partie importante de ce système. Tous les garçons de la colonie vont à des écoles d'enseignement mutuel, où on leur apprend à lire, à écrire et à calculer. On leur fait apprendre par cœur une espèce de catéchisme, contenant les devoirs du soldat, qui ressemble assez à celui que Buonaparte faisait apprendre à ses soldats. On leur enseigne à manier le sabre, à monter à cheval et après l'âge de 13 ans, on les réunit au quartier-général, on les enrégimente ; ceux qui se distinguent par leur don et par leur attention sont nommés officiers. A Voznesensk (où est l'état-major du 1^{er} régt du Boog), nous avons vu un corps de 200 cantonnistes, qui marchait et manoeuvrait comme un corps de vieilles troupes. Nous en avons été étonnés ; nous avons remarqué en outre un *esprit de corps* qui, un jour, en fera de bons soldats.⁹⁶⁷ »

Nous trouvons ici les éléments d'une « fabrique du soldat ». L'insistance sur l'esprit de corps vient répondre aux objections faites d'une dissolution de l'esprit militaire. La possibilité d'une ascension sociale qui leur est reconnue fonde l'armée de

⁹⁶⁵ AMAE, MD, Russie, XXVII, document 17 : lettre du comte de la Ferronays au baron de Damas, Saint-Pétersbourg, 22 avril 1827, f. 216.

⁹⁶⁶ SHD-T, 1M, 1491, dossier de l'ambassade de M. de Mortemart, Notes sur les colonies militaires de cavalerie, par M. E. de Dreux-Brézé, capitaine au corps royal d'état-major, octobre 1826

⁹⁶⁷ AMAE, MD, Russie, tome XXVII, document 5 : notes sur les colonies militaires. Extrait du courrier du 6 février 1834, ff. 61-61v°.

demain. On y voit par ailleurs s'affirmer le modèle du système de Lancaster⁹⁶⁸. Les cantonnistes regroupent en effet les enfants de ses paysans-soldats entre 13 et 17 ans.

Le système permet d'accentuer les traditions de service, en opérant un regroupement des familles au sein des unités⁹⁶⁹.

Le modèle des colonies militaires ne cherchait aucunement à combattre un éthos militaire, mais les objections des officiers qui mobilisaient cet argument ne suffirent pas à contrecarrer les directives étatiques dans ce sens, dans la mesure où celui-ci semblait présenter des avantages économiques jugés majeurs. Ce principe d'organisation s'étend après 1812 sous le règne d'Alexandre I^{er}. En 1825, les colonies militaires couvrent 2,3 millions de déciatines⁹⁷⁰ et concernent donc un nombre important d'officiers qui voient leur culture militaire se doubler d'une culture administrative.

Les critiques que soulèvent la création des colonies militaires dans le corps des officiers révèlent déjà une difficulté à revenir à une vision administrative, presque routinière, du métier militaire, après les enivrantes batailles de 1812. Les campagnes de 1813, 1814 et 1815, qui se rapprochent plus de guerres dynastiques, et le difficile retour à la paix en 1815, tendent ainsi à élever l'année 1812 au rang de mythe collectif au sein de la société russe.

⁹⁶⁸ Cf. sur les applications du système de Lancaster le chapitre VI.

⁹⁶⁹ RG VIA, F. 666, op. 1, d. 607 : Zapiska V.K. Mihaila Pavloviča po povodu pros'by unter-oficera Vasil'ia Vasil'eva o perevode ego syna v L.-Gv. Moskovskij polk, s rezolûciâmi grafa Arakčeeva [Note du grand-duc Mihail Pavlovič à propos de la requête du sous-officier Vasilij Vasil'ev sur le transfert de son fils au régiment de la garde de Moscou, avec la décision du comte Arakčeev], 1824.

⁹⁷⁰ RG VIA, F.405, op. 10, d.917, l. 84. Une déciatine équivaut à 1,09 ha.

III- 1812 : un idéal qui doit beaucoup au retour à la paix (1815-1825)

La référence de 1812 s'impose d'elle-même, tant les caractéristiques propres de la campagne semblent être à même de susciter ce mouvement passionnel chez les cadres de l'armée. Cependant, les dix années qui s'écoulent entre la fin des combats et l'épisode décembriste se révèlent tout aussi importantes dans la constitution d'un mythe référentiel pour toute une génération d'officiers.

En effet, la lecture des événements, leur inscription dans une histoire nationale et le désir de témoigner d'une expérience militaire ont contribué à forger l'idée d'une expérience hors du commun qui se constitue en capital mémoriel pour l'ensemble de l'armée russe. Les officiers qui sont entrés en service après cette période héritent ainsi de ce capital, s'identifiant à leurs glorieux prédécesseurs. Une continuité historique se renforce parmi eux.

A- La période d'occupation en Europe occidentale : une expérience des pratiques sociales et politiques occidentales

Après la terrible défaite de Leipzig, la bataille des Nations, le 7 (19) octobre 1813, Napoléon, est contraint à la retraite. Il doit quitter les territoires allemands que la France avait réussi à placer sous son contrôle après la bataille d'Iéna le 1^{er} (14) octobre 1806. C'est la campagne de France qui s'engage. Au début de l'année 1814, à la tête d'une armée d'à peine 100 000 hommes, l'empereur des Français défend le sol national avec ténacité. L'armée russe participe au premier chef à ces combats et entre triomphalement dans la ville de Paris le 19 (31) mars, Alexandre I^{er} étant accompagné du corps de grenadiers et les unités de la garde⁹⁷¹. Homutov note les manifestations de joie des Parisiens qui vont jusqu'à embrasser le cheval de l'empereur de toutes les

⁹⁷¹ HOMUTOV Sergej Grigorevič « Dnevnik svitskago oficera. 1813 god. [Journal d'un officier de la Suite. 1813] », *Russkij Arhiv*, n° 8, 1870, p. 163.

Russies. Les membres du Sénat se plaignent devant les officiers de la tyrannie de Napoléon. Le 24 mars (6 avril) 1814, Napoléon doit abdiquer alors que le Sénat proclame le frère de Louis XVI, le comte de Provence, « *roi des Français, selon le vœu de la nation* ». Napoléon est contraint le 4 mai à l'exil sur l'île d'Elbe, dont il obtient la souveraineté avec le titre d'empereur et la promesse d'une rente de 2 millions de francs.

1- Une force d'occupation

Ces manifestations après près de trois années de guerre marquent une apothéose pour les officiers russes. Ainsi que l'écrit Homutov dans son journal à la suite du 19 mars : « A qui a vu de ses yeux l'entrée de l'empereur de toutes les Russies dans la capitale de France, il semble qu'il ne reste rien à désirer !⁹⁷² » Les officiers voient ainsi se réaliser ce pourquoi ils ont combattu à la suite de la guerre patriotique. Les troupes entrent dans Paris avec le sentiment d'une mission à accomplir. Mihail Fëdorovič Orlov (1788-1842) rapporte le dialogue qu'il eut avec le maréchal de Marmont (1774-1852), duc de Raguse :

« - Qui êtes-vous ?[demande Marmont]

a. Comte Orloff, aide de camp de Sa Majesté l'Empereur de Russie. Il désire sauver Paris pour la France et pour le Monde.

b. – C'est aussi notre vœu et notre unique espoir, sans lui nous n'aurions tous qu'à mourir ici. Quelles sont vos conditions ?⁹⁷³ »

Le 30 mai 1814, le premier *traité de Paris* définit les nouvelles frontières de la France, ramenant le territoire à ce qu'il était en 1792 ; si la France perd ses conquêtes napoléoniennes, elle conserve cependant le Comtat, le comté de Nice et la Savoie, ainsi que Mulhouse, conquise en 1798, mais elle doit céder à l'Angleterre l'île de France (l'île Maurice), Sainte-Lucie et Tobago.

Cependant, après un débarquement à Golfe Juan, Napoléon tente de reprendre le pouvoir. Ce sont les Cent-Jours. Défait à Waterloo le 18 juin 1815, Napoléon est exilé loin de l'Europe, sur l'île de Sainte-Hélène. En conformité avec les plans du chancelier autrichien Metternich, les Alliés s'attachent à empêcher la diffusion des idées révolutionnaires en Europe et à garantir la stabilité politique en France.

⁹⁷² *Ibid.*, p. 165.

⁹⁷³ RGVIA, F. 1711, op.1, d. 49, ff. 1-36: « Capitulation de Paris en 1814 », note autographe de Mihail Fëdorovič Orlov (1788-1842).

La France, en vertu d'un deuxième *traité de Paris* signé le 20 novembre 1815, aux conditions beaucoup plus sévères que le premier, perd le comté de Nice, la Savoie et un certain nombre de places fortes du Nord et de l'Est, Sarrebruck, Sarrebourg, Bouillon, Landau, Philippeville et Marienbourg. Elle se voit de plus imposer une amende de 700 millions de francs, ce qui représente l'équivalent des recettes d'une année fiscale, et la présence d'une armée d'occupation de 150 000 hommes qu'elle doit entretenir à ses frais pendant cinq ans. Conscients qu'une occupation brutale ne ferait qu'entraîner une aversion pour les troupes, les Russes comme les Anglais se montrent relativement modérés envers les Français, à la différence des Prussiens et des Autrichiens⁹⁷⁴.

Du deuxième traité de Paris au traité d'Aix-la-Chapelle de novembre 1818, ce sont environ trente mille Russes qui occupent la France⁹⁷⁵. Le corps d'armée qui stationne en France est placé sous le commandement du jeune général Mihail Semënovič Voroncov (1782-1856), qui par sa personnalité éclairée, contribue à donner un ton très relevé aux pratiques des officiers russes en France

« Alexandre a donné un autre exemple d'un excellent jugement dans le choix de ses officiers, en confiant à Woronsow le commandement de son armée en France : ce choix, comme tous ceux qu'il avait faits auparavant, n'est pas la récompense de l'adulation, mais celle des services et du mérite qui donnent à ce général les titres les plus incontestables à la confiance intime de son souverain. ⁹⁷⁶ »

Mihail Semënovič Voroncov a installé son quartier-général à Maubeuge. Il se montre à la fois chef militaire efficace et diplomate soucieux de rendre la présence russe la moins insupportable possible aux Français.

L'entrée triomphale des Russes au printemps précédent avait déjà souligné un rôle européen pour les armées russes et c'est quasiment avec le sentiment d'une élection divine que les officiers russes envisagent leur rôle après le traité de Paris. 1812 ne fut de ce point de vue que le prélude à une mission européenne pour l'armée russe, avec la certitude du soutien divin. L'accueil chaleureux que les populations réservent aux Russes dans les différents États allemands et en France les conforte dans cette idée,

⁹⁷⁴ REY Marie-Pierre, *Alexandre I^{er}*, *op. cit.*, pp. 347-349.

⁹⁷⁵ BREUILLARD Jean, « Héraclius de Polignac et l'occupation russe en France », in POUSSOU Jean-Pierre, MEZIN Anne, PERRET-GENTIL (éd.), *L'influence française en Russie au XVIII^e siècle*, Institut d'études slaves, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, Paris, 2004, p. 437.

⁹⁷⁶ WILSON Robert (sir), *Tableau de la puissance militaire et politique de la Russie en 1817*, Paris, Plancher et Veuve Jeunehomme, 1817, p. 138.

comme le révèle le témoignage du général M.I. Kahovskij⁹⁷⁷. C'est donc bien en vainqueurs que les officiers abordent leur séjour français. Ivan I. Lažečnikov note ainsi dans ses carnets de campagne, lors de l'entrée dans Paris :

« Nous n'étions plus des pèlerins timides qui, le bâton à la main, demandaient l'hospitalité ; nous arrivions vers le temple des arts, des sciences et du goût en vainqueurs plein de courage, et nous exigeons qu'on nous montrât tous ses trésors.⁹⁷⁸ »

L'historienne Maya Goubina, lorsqu'elle aborde les effets de la campagne d'Allemagne sur la perception de l'autre, donne un aperçu de l'état d'esprit qui règne dans les rangs de l'armée lors de son séjour en France :

« La perception [russe] de l'« autre » a été partiellement influencée par le fait que les jeunes officiers russes sont entrés en Allemagne au sommet de la gloire. En 1812 l'armée russe a libéré sa patrie de l'invasion étrangère. Les officiers pensaient qu'il leur incombait, maintenant, de remplir la noble mission de sauver l'Europe [...] Cette pensée ainsi que la générosité propre aux vainqueurs donnaient à leurs jugements un ton protecteur. En Allemagne ils ont été accueillis de telle façon que l'idée de la grandeur de leur mission libératrice s'est renforcée [chez eux].⁹⁷⁹ »

Les souvenirs très positifs qui se font jour dans les mémoires doivent être situés dans l'expérience particulière du rôle de l'armée russe après les campagnes de Russie et d'Allemagne. C'est l'esprit même de la guerre qui est menée qui change. Contrairement à 1812 où l'on sent dans les écrits, qu'ils soient contemporains ou écrits *a posteriori*, une mobilisation des énergies pour la défense du sol russe, les mémoires même lorsqu'ils narrent des épisodes guerriers, se font d'abord presque « touristiques » dans leur ton et dans les sujets qu'ils abordent⁹⁸⁰.

⁹⁷⁷ KAHOVSKIJ M. I., « Zapiski generala Kahovskogo o pohode vo Franciû v 1814 g. [Notes du général Kahovskij sur la campagne de France en 1814] », *Russkaâ Starina*, 1914, tome CLVII, n° 2, p. 451.

⁹⁷⁸ LAŽEČNIKOV Ivan I., *Pohodnye zapiski russkogo oficera [Notes de campagne d'un officier russe]*, Moskva, N. Stepanov, 1836, cité par Maya GOUBINA in « La vision russe de la France (1814-1825) : évolution de l'image de l'autre ou réflexion sur soi ? », *Premières rencontres de l'Institut européen Est-Ouest*, actes du colloque organisé par l'Institut européen Est-Ouest, ENS LSH, 2-4 décembre 2004, p. 91. http://russie-europe.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=55.

⁹⁷⁹ OBOLENSKAÂ S. V., « Germaniâ glazami russkih [L'Allemagne aux yeux des Russes] » in *Odyseus. Man in History. Image of the "other" in culture / Odissej. Čelovek v istorii. « Obraz "drugogo" v kul'ture*. 1993, Moskva, Nauka, 1994, p. 72, cité par Maya GOUBINA *La perception réciproque des Français et des Russes d'après la littérature, la presse et les Archives 1812 – 1827*. Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Paris IV, soutenue le 30 novembre 2007. Consultée en ligne le 23 janvier 2011.

⁹⁸⁰ LIEVEN Dominic, *Russia against Napoleon, op. cit.*, p. 288.

2- De nouveaux contacts avec l'Europe occidentale

Glinka note ainsi l'accueil très chaleureux que les Saxons réservent aux officiers russes. Cette sympathie semble ne pas s'exprimer uniquement envers les généraux et les officiers les plus riches : « Il suffit d'être intelligent, bon et russe.⁹⁸¹ », d'après Fëdor Glinka, tant le crédit fait aux Russes libérateurs est grand. L'armée russe est une armée de libération ou d'occupation : dans tous les cas, les populations occupées doivent être dans la mesure du possible en bons termes avec eux. Mais les officiers russes eux-mêmes se perçoivent avant tout comme des libérateurs de la tyrannie et de l'expansionnisme de Napoléon.

Une lettre du comte A.N. Samojlov au général N.N. Raevskij révèle ce faisant que l'image de Paris et de la France au sein de la bonne société russe est en train d'évoluer :

« On n'a jamais vu ce qui se passe aujourd'hui ; l'on allait auparavant à Paris pour s'amuser, mais vous y êtes maintenant arrivés en vainqueurs et en bienfaiteurs du peuple français étourdi.⁹⁸² »

Le crédit est grand pour tout officier russe présent en France et ne fait que renforcer une certaine exaltation des esprits parmi les cadres de l'armée. Maya Goubina insiste dans sa thèse sur la jeunesse des auteurs de ces témoignages, qui contribue pour beaucoup à leur enthousiasme⁹⁸³ dans la certitude du bien-fondé de leur mission en France.

Paris offre en effet un accès nouveau aux lieux de culture. L'accès aux cercles littéraires et politiques de la capitale est toutefois réglementé. Parmi les troupes russes, seuls les grenadiers, la garde et quelques régiments cosaques de l'armée russe sont

⁹⁸¹ GLINKA Fëdor, *Pis'ma russkago oficera o Pol'se, Avstriiskih Vladeniâh, Prussii i Francii* [Lettres d'un officier russe sur la Pologne, les puissances autrichiennes, la Prusse et la France], *op.cit.*, tome VIII, p. 25.

⁹⁸² Brouillon d'une lettre du comte A.N. Samojlov au général N.N. Raevskij, de Sankt-Peterburg, 22 avril 1814, in RAEVSKIJ P.M. (éd.), *Arhiv Raevskih*, *op. cit.*, tome I, p. 211.

⁹⁸³ GOUBINA Maya, *La perception réciproque des Français et des Russes d'après la littérature, la presse et les Archives 1812 – 1827*. chapitre III, I. La France et les Français aux yeux des militaires russes, § 1. L'état d'esprit des troupes et la politique du commandement. Consultée en ligne le 23 janvier 2011.

autorisés à entrer dans la capitale⁹⁸⁴. Seuls les officiers et même les officiers supérieurs disposent d'une certaine liberté de mouvement avec l'attribution de billets spéciaux. Quant à L. A. Simanskij, il signale en outre, qu'ils ont « pas mal de temps libre, en faisant la garde tous les huit jours⁹⁸⁵ » Homutov passe la journée du 20 à visiter Paris en cabriolet, à cheval et à pied⁹⁸⁶ : il se rend au Panthéon, au Louvre et aux Tuileries. Il assiste le soir même à une représentation de Trajan à l'opéra, qui faisait écho aux récents événements. Le dimanche des Rameaux, le 22, il se rend dans une église catholique, regrettant de ne pas pouvoir entendre « notre liturgie » pendant la Semaine de la Passion.

Les officiers inscrits dans les réseaux de sociabilité de la noblesse occidentale sont d'emblée reçus dans la mesure où ces relations, même distendues, préexistent aux campagnes de 1812-1815. Le voyage en France constitue en effet une pratique déjà ancienne pour l'aristocratie russe, comme une étape importante dans la formation d'un jeune noble⁹⁸⁷. De ce point de vue, le tour d'Europe et plus particulièrement le séjour français sont des phénomènes communs à la haute noblesse européenne, révélant les liens culturels qui rattachent la Russie au modèle occidental⁹⁸⁸. Le lien entre les réactions transcrites dans les récits de voyage et les réactions des officiers arrivant en 1814 est d'ailleurs évident⁹⁸⁹. Une abondante littérature de voyage a préparé cette unité, créant un cadre commun de référence et de représentations de la France⁹⁹⁰.

La présence des Russes en France est l'occasion de montrer la pratique du français qui rattache les officiers à l'ensemble policé de l'Europe occidentale. Ce constat avait déjà pu être fait par les quelques Français qui avaient été au contact des

⁹⁸⁴ KRIVCOV N.I., « Četyre pis'ma Nik. Iv. Krivcova, 1815 i 1818 g.g. [Quatre lettres de N. I. Krivcov. Les années 1815 et 1818] », in ŠUKIN P.I. (éd.), *Sobranie starykh bumag [Collection de vieux papiers]*, Moskva, Tipografiâ A.I. Mamontova, 1904, tome VII, p. 274.

⁹⁸⁵ SIMANSKIJ L. A., « Pis'ma L. A. Simanskogo k materi ego i brat'âm po vystuplenii ego v pohod v byvšuju s francuzami vojnu 1812-go, 1813-go, 1814-go i 1815-go godov [Les lettres de L. A. Simanskij à sa mère et ses frères depuis son départ pour la guerre contre les Français des années 1812, 1813, 1814 et 1815] » in *Arhiv P. N. Simanskogo [Archives de P. N. Simanskij]*, op. cit., fasc. II, pp. 83-84.

⁹⁸⁶ HOMUTOV Sergej Grigorevič « Dnevnik svitskago oficera. 1813 god. [Journal d'un officier de la Suite. 1813] », art. cit., pp. 164-165.

⁹⁸⁷ BERELOWITCH Wladimir, « La France dans le « Grand Tour » des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, volume 34, n° 1-2, janvier-juin 1993, pp. 193-209.

⁹⁸⁸ HIBBERT Christopher, *The Grand Tour*, London, Thames Methuen, 1987.

⁹⁸⁹ « Pis'mo generala knâzâ Mihaila Petroviča Dolgorukova sestre Elene Pavlovne Tolstoj [Lettre du général prince Mihail Petrovič Dolgorukov à sa sœur Elena Petrovna Tolstaâ] », *Russkij arhiv*, 1865, p. 1018.

⁹⁹⁰ BERELOWITCH Wladimir, « La France dans le « Grand Tour » des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle », art. cit., pp. 200-201.

Russes en 1799. Le citoyen Guttin, dans ses projets avait souligné la familiarité des officiers avec la langue française⁹⁹¹. Ce qui est proprement nouveau, outre le contact plus direct avec les populations françaises, c'est que les officiers russes sont conscients que leur comportement engage l'image de leur pays et qu'ils se flattent de montrer un visage policé aux Français. La pratique du français qu'ont les officiers supérieurs et l'essentiel des officiers subalternes d'origine noble joue en faveur des cadres russes et contribue à leur attirer la bienveillance des Français. Le maire de Châlons, C. Garinet notait en 1814 que : « presque tous les officiers supérieurs [de l'état-major russe] parlaient la langue française.⁹⁹² » La francophonie des officiers russes attire indubitablement l'attention des contemporains français.

Les Français peuvent ainsi constater le degré de connaissance de leur langue qu'ont une grande partie des cadres de l'armée d'occupation : « Pendant la nuit, on entendait de la place les officiers russes causer en français et interpellier nos sentinelles. C'était ainsi que presque toutes les nouvelles se répandaient⁹⁹³ », note-t-on dans la Meurthe. En outre, les sources françaises nous renseignent sur la prodigalité dont les officiers russes font preuve dans les cafés et restaurants parisiens, dans les promenades et théâtres.

3- Une certaine désillusion

Les expériences de la vie en France sont très contrastées. Si un officier comme A.Â. Mirkovič s'estime satisfait du logement qui lui est assigné⁹⁹⁴, pour la masse des officiers, l'impression est plus désagréable. Du fait de l'interdiction de se ravitailler dans les villages aux alentours de Paris, beaucoup connaissent des difficultés

⁹⁹¹ AMAE, MD, Russie, tome XXXI, document 42, f. 343 : Mémoire sur les prisonniers russes capturés par les Français à Corfou, par le citoyen Guttin, s.d.

⁹⁹² C. Garinet, « Principaux faits relatifs à l'occupation de la ville par les États coalisés en 1814 et 1815 » ? cité par Maya GOUBINA in *La perception réciproque des Français et des Russes d'après la littérature, la presse et les Archives 1812 – 1827*. Consultée en ligne le 23 janvier 2011.

⁹⁹³ Cité par R. PERRIN in « L'esprit public dans le département de la Meurthe de 1814 à 1816 », Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1913, *Annales de l'Est*, 27^e année, fasc. 1., p. 79., cité par Maya GOUBINA *La perception réciproque des Français et des Russes d'après la littérature, la presse et les Archives 1812 – 1827*. Consultée en ligne le 23 janvier 2011.

⁹⁹⁴ MIRKOVIČ A.Â., « Iz zapisok A. Â. Mirkoviča o Francii v 1814 godu [Extraits des notes d'A. Â. Mirkovič sur la France en 1814] » in A.A. Mirkovič, *1789-1866. Ego žisneopisanie, sostavlennoe po sobstvennym ego zapiskam, vospominaniâm blizkih lûdej i podlinnym dokumentam [1789-1866. Sa biographie selon ses notes, les mémoires des parents et les documents originaux]*, Sankt-Peterburg, Voennaâ tipografija, 1889, tome des appendices, p. 4.

matérielles. L.A. Simanskij qui se trouve alors à Paris avec les troupes russes fait part de son étonnement à sa famille :

« Imaginez, mon étonnement, lorsqu'arrivé à Paris j'ai entendu dire que les officiers [russes] vivaient dans les casernes à leur compte et que le souverain [Alexandre] ne leur donnait rien pour leur table qui leur revint très cher.⁹⁹⁵ »

Les difficultés financières sont réelles pour les officiers sans ressources personnelles et sans relations⁹⁹⁶. Les restrictions de mouvement compliquent non seulement les contacts possibles, mais aussi les possibilités de ravitaillement. Tout est fait pour que les troupes russes n'opèrent pas de ponctions lourdes, ni à titre collectif, ni à titre individuel, sur les productions des villages autour de Paris⁹⁹⁷. Le problème du ravitaillement n'en est que plus lourd. La situation ne semble pas s'être détendue après quelques mois d'occupation, puisque l'année suivante, les mêmes questions se posent comme en témoignent les lettres du général A.P. Ermolov à A.A. Zakrevskij⁹⁹⁸. Nombreux sont ceux qui vivent cette situation comme un manque de reconnaissance de la part de l'empereur. Selon Nikolaj Murav'ev, l'empereur « a parfaitement atteint son but : il a gagné en même temps la bonne disposition des Français et le murmure de son armée victorieuse.⁹⁹⁹ ». On devine ainsi une certaine exaspération, particulièrement sensible aux regards des certitudes acquises au cours des campagnes de 1812, 1813 et 1814.

Les obligations des parades pèsent d'autant plus lourdement qu'elles apparaissent routinières et fastidieuses au regard des années d'exaltation qui ont précédé. Lors de l'entrée triomphale dans Paris, quelques soldats de la 3^e division de grenadiers, commandée par le général Rot [Roth], trébuchent, détruisant l'harmonie de la parade militaire. Furieux, Alexandre ordonne de mettre aux arrêts les commandants

⁹⁹⁵ SIMANSKIJ L. A., « Pis'ma L. A. Simanskogo k materi ego i brat'âm po vystuplenii ego v pohod v byvšiu s francuzami vojnu 1812-go, 1813-go, 1814-go i 1815-go godov [Lettres de L. A. Simanskij à sa mère et ses frères depuis son départ pour la guerre contre les Français des années 1812, 1813, 1814 et 1815] », art. cit., p. 81.

⁹⁹⁶ MURAV'EV N. N., « Zapiski Nikolaâ Nikolaeviča Murav'eva. 1814 god. [Notes Nikolaj Nikolaevič Murav'ev. 1814] », *Russkij Arhiv*, 1886, livre 1, n° 2, pp.110.

⁹⁹⁷ GLINKA Fëdor N., *Pis'ma russkago oficera [Lettres d'un officier russe]*, op. cit., tome VII, p. 200.

⁹⁹⁸ Lettre du général Aleksej P. ERMOLOV à A.A. Zakrevskij, reçue le 19 juin 1815, « Bumagi grafa A. A. Zakrevskago [Papiers du comte A. A. Zakrevskij] », « Pis'mo A. P. Ermolova k A. A. Zakrevskomu. Polučeno 19-go ijunja 1815 g. [Lettre d'A. P. Ermolov à A. A. Zakrevskij. Reçu le 19 juin / 1 juillet 1815] » in *SIRIO*, tome LXXIII, Sankt-Peterburg, I. N. Skorohodova, 1890, 616 p., p. 189-190.

⁹⁹⁹ MURAV'EV N. N., « Zapiski Nikolaâ Nikolaeviča Murav'eva. 1814 god. [Notes Nikolaj Nikolaevič Murav'ev. 1814] », art. cit., livre 1, n° 2, p. 106.

d'un certain nombre de régiments¹⁰⁰⁰. Il pousse la punition jusqu'à demander à ce que des troupes anglaises assurent la garde de sa résidence. Selon le témoignage d'Aleksandr Mihajlovskij-Danilevskij, qui servait alors auprès du tsar :

« Beaucoup d'officiers supérieurs russes protestèrent contre cette décision [...]. Le roi de Prusse invita au déjeuner quelques officiers du régiment de grenadiers de Saint-Pétersbourg. Au cours du déjeuner, l'empereur [Alexandre] étrilla les *polkovniki* susnommés et poussa même le général Roth, qui commandait cette division, aux larmes.¹⁰⁰¹ »

Se crée ainsi un mouvement collectif de désapprobation qui s'exprime presque ouvertement. Les chefs militaires prennent la parole en faveur des condamnés. Ainsi Ermolov prend sur sa personne de répondre à l'empereur :

« L'empereur m'ordonna d'envoyer deux commandants de régiment aux arrêts dans la maison d'arrêts anglaise pour cette faute. Cependant je lui dis : « Votre Majesté, ces deux *polkovniki* sont d'excellents officiers. Ayez égard à leur service passé et surtout ne les placez pas dans une maison d'arrêts étrangère. Nous avons la Sibérie et nos propres prisons pour cet usage.¹⁰⁰² »

L'empereur ne daigne pas répondre favorablement, sans doute en raison de la réputation du général, qui passait déjà pour un esprit franc-tireur et peu respectueux du protocole dès lors qu'il pensait avoir à imposer les vues qu'il croyait justes. Le général Roth tente de même d'intercéder en faveur de ses hommes qui avaient selon lui suffisamment montré leur compétence et leur attachement au souverain en risquant leur vie sur les champs de bataille. Malgré l'échec des démarches des généraux, Ermolov prend sur lui de ne pas arrêter les *polkovniki*, espérant que la colère du souverain passerait. Il raconte ainsi :

« Si l'empereur m'avait demandé des comptes sur les *polkovniki*, je me préparais à lui répondre qu'ils avaient déjà rejoint avec leurs hommes les quartiers assignés à leurs régiments dans les colonies militaires. Ce jour même au soir, l'empereur demanda au prince Volkonskij si les *polkovniki* avaient bien été arrêtés et le

¹⁰⁰⁰ MIHAJLOVSKIJ-DANILEVSKIJ Aleksandr, « Zapiski o pohode 1815 g. [Journal de campagne de 1815] », in ŠIL'DER Nikolaj, *Imperator Aleksandr Pervyj : ego žizn' i carstvovanie [L'empereur Alexandre I^{er} : sa vie et son règne]*, Sankt-Peterburg, Tipografiâ A. Suvorina, 1897, tome III, p. 336.

¹⁰⁰¹ *Idem.*

¹⁰⁰² MURAV'EV N.N., « Zapiski Nikolaâ Nikolaeviča Murav'eva. 1814 god. [Notes Nikolaï Nikolaevič Murav'ev. 1814] », art. cit., tome III, p. 299.

menaça lui-même des arrêts dans le cas contraire. Volkonskij eut si peur qu'il envoya ses aides de camp me chercher dans tout Paris. Ils me trouvèrent au théâtre. Un des aides de camp me supplia au nom du Seigneur Jésus-Christ de signer une note affirmant que j'avais reçu le message de Volkonskij. Je dus me rendre dans le vestibule pour y signer le reçu.

Le lendemain, j'essayai à nouveau de demander grâce à l'empereur, mais mon recours fut rejeté. Je reçus à nouveau l'ordre d'arrêt et je dus placer nos *polkovniki* dans la maison d'arrêt anglaise.¹⁰⁰³ »

L'affaire mobilise ainsi des officiers généraux qui se sont illustrés au cours des campagnes récentes et qui n'hésitent pas à appuyer les demandes de leurs subalternes en mettant leur influence en avant, quitte à s'opposer de façon frontale aux décisions de l'empereur. Le fait est que, tout en se méfiant d'Ermolov, Alexandre revint sur sa décision quelques temps après et ordonna de placer ces hommes aux arrêts dans sa propre résidence.

Pour les Français, les Russes finissent par avoir une place à part, ne franchissant pas le même seuil de violence que les autres représentants des nations en guerre contre Napoléon. L'historien Jacques Hantraye souligne ainsi le sentiment national et la volonté de revanche éprouvée par certains cadres, sentiment auquel se mêle la peur ressentie dans un pays étranger et surtout face à une population vue comme menaçante. La crainte de l'instabilité politique et d'une impuissance des autorités françaises, la volonté de marquer le territoire et de montrer aux civils français qui détient désormais le pouvoir pouvaient conduire à un recours plus marqué à la violence, ne serait-ce que comme un élément d'une domination symbolique. Or l'auteur conclut qu'un certain seuil de violence ne serait pas franchi par les Alliés ce qui remet en cause l'idée généralement reçue d'une violence exacerbée de leur part, notamment des Prussiens et des Russes¹⁰⁰⁴.

La France ne produit toutefois pas une impression très favorable hors des cercles élevés de l'aristocratie. La confrontation entre le modèle créé par la littérature et la réalité n'est en effet pas vraiment à l'avantage de la France. Les sources publiées insistent essentiellement sur les images négatives dont elle est porteuse, la révolution, l'expansionnisme impérial, etc. Une lettre de l'officier subalterne I.Ikonnikov adressé à

¹⁰⁰³ ŠIL'DER Nikolaj, *Imperator Aleksandr Pervyj : ego žizn' i carstvovanie [L'empereur Alexandre I^{er} : sa vie et son règne]*, op. cit., tome III, pp. 336-338.

¹⁰⁰⁴ HANTRAYE Jacques, *Les cosaques aux Champs-Élysées, L'occupation de la France après la chute de Napoléon*, Paris, Belin, 2005, pp. 225-227.

un certain I.S., datée du 24 avril 1814, quelques jours après l'entrée des armées russes dans Paris, note, laconiquement : « Il n'y a rien à envier à Paris, si ce n'est peut-être les *madamy*.¹⁰⁰⁵ » Les conditions de cantonnement y sont pour beaucoup, mais il ne s'agit pas du seul facteur de déception. Il n'est pas jusqu'à Murav'ev qui ne soit déçu par la France¹⁰⁰⁶, très peu en accord avec l'image qu'il s'était forgée par ses lectures. Les officiers lettrés n'y retrouvent pas ce que la fréquentation des philosophes des Lumières leur avait laissé espérer, et les officiers aux origines plus modestes ne lient que peu de liens avec les cercles français, hors des obligations de service. La situation socio-économique de la France après une longue période de guerres ne semble pas à la hauteur de la réputation française. Glinka évoque des paysages désolés, bien loin de l'image positive de la France :

« La belle France ! – Les précepteurs français s'exclament sans cesse. Voici le paradis terrestre ! [...] je franchis le Rhin – et, voilà votre belle France : [...] les parages extrêmement déserts et dépeuplés, le sol nu et les arbres fanés.– Voici quelle réalité est devant mes yeux !¹⁰⁰⁷ »

Les sans-logis interpellent des officiers tels que Krasnokuckij¹⁰⁰⁸. Les rues boueuses des villes françaises jurent avec l'image de modernité attachée à la France. Le faible niveau d'instruction de la population française paraît à bon nombre d'officiers en contraste avec la situation allemande à laquelle ils ont été confrontés au cours de la campagne précédente.

L'occupation prolonge donc en quelque sorte l'élan d'ouverture provoqué par 1812¹⁰⁰⁹, en maintenant une part d'autonomie chez les officiers. Les personnalités marquantes de quelques officiers généraux et supérieurs imposent leurs marques et prennent parfois plus nettement position contre les décisions impériales. Pour autant, une majorité d'officiers subalternes semble avoir un vécu plus mitigé de leur expérience

¹⁰⁰⁵ ŠUKIN P.I. (éd.), *Sobranie starykh bumag [Collection de vieux papiers]*, op. cit., tome I, p. 411.

¹⁰⁰⁶ MURAV'EV N.N., « Zapiski Nikolaâ Nikolaeviča Murav'eva. 1814 god. [Notes Nikolaj Nikolaevič Murav'ev. 1814] », art. cit., pp. 110-117.

¹⁰⁰⁷ GLINKA Fëdor, *Lettres d'un officier*, op. cit., partie VII, p. 118-119.

¹⁰⁰⁸ KRASNOKUCKIJ A.G., *Vzglâd russkogo oficera na Pariž vo vremâ vstupleniâ Gosudarâ Imperatora i soûznyh vojsk v 1814 godu [Aperçu d'un officier russe sur Paris au moment de l'entrée de l'Empereur russe et des armées alliées en 1814]*, Sankt-Peterburg, Morskaâ Tipografiâ, 1819, p. 8.

¹⁰⁰⁹ ŠTRAJH S. Â., *Broženie v armii pri Aleksandre pervom – k stoletiu zagovora dekabristov [Effervescence dans l'armée sous Alexandre I^{er} – A l'occasion du centenaire du complot des décembristes]*, Sankt-Peterburg, Byloe, 1922, 47 p.

française, tant cette période est marquée par des obligations de service contraignantes, limitant fortement les possibilités de contacts.

B- Une difficile sortie de guerre en 1815

Sortir d'une guerre ne relève pas uniquement d'un acte militaire mettant fin au combat ni même d'un acte diplomatique mettant fin à l'état de guerre. La démobilisation des hommes et des esprits est un long processus qui ne va pas sans heurts. Dans le cas des officiers russes après 1815, le retour à la routine du service militaire s'avère particulièrement difficile.

1- Démobiliser les esprits

Signe révélateur, il s'avère même que les rumeurs d'une nouvelle guerre qui circulent en 1815 sont très bien reçues de la troupe. Rendant compte du moral des hommes placés sous son commandement, Mihail Semënovič Voroncov écrit à Nikolaj Nikolaevič Raevskij en mars 1815, qu'au bruit d'une éventuelle nouvelle campagne en Europe pour l'année à venir : « nos officiers et nos soldats en sont fous de joie¹⁰¹⁰ ». Une dynamique a été créée et la lassitude à laquelle on aurait pu s'attendre ne se traduit pas par une aspiration à la paix.

Cette aspiration à la poursuite des combats, ou du moins à la poursuite d'un état d'esprit de sacrifice et de fraternité, se trouve renforcée par l'impression que rien ne s'est passé de retour de campagne. Alors qu'il est revenu à Moscou, le père de Sergej Homutov l'emmène en visite auprès de leurs connaissances : ils se rendent ainsi chez le comte Rostopchine, avec qui ils assistent à une prière pour rendre grâce du retour à la paix avec la France, présidée par l'archevêque Avgustin. Quelque peu désabusé, le jeune officier écrit : « Le champagne coulait à flot¹⁰¹¹ » et ne peut empêcher l'amertume de monter lorsqu'il constate que la société moscovite n'a pas l'air d'avoir souffert de la guerre lorsqu'il la retrouve. Homutov est loin d'être objectif dans cette description, il

¹⁰¹⁰ Lettre du comte M.S. Voroncov à N.N. Raevskij, Kališ, 10 mars 1815 in RAEVSKIJ P.M. (éd.), *Arhiv Raevskih, op. cit.*, tome I, p. 217-218.

¹⁰¹¹ HOMUTOV Sergej Grigorevič « Dnevnik svitskago oficera. 1813 god. [Journal d'un officier de la Suite. 1813] », art. cit., p. 174.

porte avec lui la mémoire de ses camarades disparus et souffre de voir que la vie semble reprendre son cours normal. Mais ses propos sont justement révélateurs d'un malaise lors du retour des troupes en Russie.

Après les heures exaltantes, vécues sur les champs de bataille ou lors des entrées victorieuses comme celle que connaissent les Russes à Paris, il est difficile de renouer avec les perspectives de carrière offertes par la hiérarchie militaire. Les promotions rapides ne semblent plus à l'ordre du jour. La carrière militaire demande de servir pendant vingt à trente ans, passant de grade en grade, dans l'espoir d'obtenir un poste de gouverneur général en fin de carrière, que la grâce du souverain peut donner aussi vite qu'elle peut l'ôter. Certains officiers se prennent à désirer de changer les bases de ce système de promotions¹⁰¹², tels que les officiers qui gravitent autour du *polkovnik* Pavel Pestel'.

Un document aux origines difficiles à établir en donne la mesure. Il s'agit d'une note manuscrite sur les événements qui touchèrent le régiment Semënovskij de la garde en 1820¹⁰¹³. Ce manuscrit a été un temps attribué à un jeune officier de marine, Litke, vivant à Cronstadt, car il en a laissé un exemplaire autographe mais il semble qu'on puisse attribuer ce texte à N.A. Bestužev. On y trouve le passage suivant :

« Celui qui était capable physiquement de se tenir telle une oie sur une jambe, était préféré au héros, décoré de leurs cheveux gris et de médailles de toutes les nations, à qui les blessures et les séquelles de dix ou quinze campagnes et même le sentiment de dignité personnelle n'autorisaient pas à se distinguer dans de pareilles bagatelles¹⁰¹⁴. »

L'auteur estime que le système d'avancement et de récompense favorise les futilités du service et de la parade, la maîtrise des évolutions au pas de l'oie, au détriment des mérites militaires. Selon cette vision, le commandement préférerait les automates dociles aux héros qui se seraient illustrés dans les combats.

¹⁰¹² KIÂNSKAÂ Oksana I., *Pavel Pestel' : oficer, razvedčik, zagovoršik*, Moskva, Molodaâ gvardiâ, 2005, p. 61.

¹⁰¹³ OKUN' S.B. (éd.), « Zapiska « nečto o vozmušenii Semënovskogo polka » [Le billet « Quelque chose à propos de la sédition du régiment Semënovskij »], *Literaturnoe nasledstvo, Dekabristy-literatory*, tome II, livre 1, Moskva, 1956, pp. 362-372.

¹⁰¹⁴ *Ibid.*, p. 368 « Tot, kto v sostoânii byl dolee prostoât' po gusinomu na odnoj nožke, prepočten byl geroû, ukrašenному sedinami i medalâmi vseh nacij, kotoromu i rany i sledy desâti ili pâtnadcati kamanij i daže čuvstvo sobstvennogo dostoinstva ne pozvolâli otličat'sâ podobnymi pustâkami. »

2- Un idéal à poursuivre

De retour à Oranienbaum, la première division de la garde écoute le *Te Deum* chanté pour remercier de l'issue heureuse de ces trois années d'affrontement. Communiant avec l'enthousiasme de l'armée, la foule veut s'approcher, mais la police use du bâton pour chasser les opportuns qui perturbent l'ordonnement de la belle cérémonie militaire : « Ce fut la première impression désagréable que nous éprouvâmes lors de notre retour dans la patrie¹⁰¹⁵ », écrit à propos de cet incident Âkuškin. L'aspect répressif du pouvoir semble insupportable après le temps de communion populaire et renforce la difficulté à supporter d'être cantonné à Saint-Pétersbourg dans des cérémonies réglées au cordeau après l'épopée en Occident.

D'une certaine façon, on rencontre une volonté de faire se poursuivre l'idéal qui a animé les combattants de 1812 : Ainsi que l'écrit Murav'ev, « Nous étions les enfants de 1812¹⁰¹⁶. » Ce jugement désigne plus que la simple rupture qu'a pu représenter dans les mentalités l'invasion du sol russe et la résistance populaire qu'elle a provoquée. Il s'agit aussi de souligner la filiation, la poursuite de l'abnégation dans le temps de paix qui s'est manifestée en temps de guerre. Nikolaj Vasil'evič Basargin¹⁰¹⁷ s'en fait l'écho lorsqu'il décrit la lecture que font les officiers du congrès de Vienne :

« La lutte gigantesque de l'Europe avec Napoléon était terminée. Les États européens, pour opposer avec succès leur puissance et leur génie militaire, devaient faire appel aux instincts des peuples et si on ne promettait rien de sûr, au moins l'on devait faire naître dans les masses l'espoir d'une amélioration future de leur mode de vie. L'empereur Alexandre, après la conclusion de la paix, à Paris, à Londres, au Congrès de Vienne parlait et agissait en accord avec ces règles et avait donné des espoirs en Russie même sur une réorganisation future en vue du bien du peuple.¹⁰¹⁸ »

¹⁰¹⁵ GOLDSCHMIDT Adda (éd.), *Aus der Dekabristenzeit. Erinnerungen hoher russischer Offiziere (Jakuschkin, Obolenski, Wolkonski) von der Militär-Revolution des Jahres 1825*, Hambourg, Im Gutenberg-Verlag Dr. Ernst Schultze, 1907, p. 27.

¹⁰¹⁶ MURAV'EV-APOSTOL M.I., *Ruskaâ starina*, 1886, n° 7, p. 159 : « My byli deti 1812 g. »

¹⁰¹⁷ GARF, F. 279, op. 1, d. 1313 : *états de service* de Nikolaj Vasil'evič Basargin au 1^{er} juillet 1854.

¹⁰¹⁸ BASARGIN Nikolaj Vasil'evič, « Zapiski [Notes] » in FEDOROV V.A.(éd.), *Memuary Dekabristov : Ūžnoe obšestvo*, Moskva, Izdatel'stvo Moskovskogo Universiteta, 1982, p. 18: « Ispolinskaâ bor'ba Evropy s Napoleonom byla okončena. Evropejskie gosudarstva, čtoby s uspehom protivostat' ego mogušestvu i ego voennomu geniû, dolžny byli obratit'sâ s instinktam narodnym i esli ne obešat' položitel'no, to po krajnej mere porodit' v masse nadeždy na budušie ulučšeniâ v ee obšestvennom byte.

Et il ajoute :

« Après la fin de la lutte contre Napoléon et à l'époque encore où les chefs de gouvernement ne cessaient pas de célébrer l'issue favorable des combats et de partager l'Europe comme leur propre héritage, les peuples commencèrent à manifester leurs aspirations et s'inquiétaient, ne voyant pas venir rapidement l'accomplissement de leurs attentes.¹⁰¹⁹ »

Cet officier d'état-major traduit ainsi l'impatience et le besoin de changement. Les moments forts de 1812 nourrissent une aspiration à la refondation qui rend insupportables les injonctions autoritaires du souverain et de ses représentants sur le corps des officiers.

C- Une exaltation de l'esprit de 1812

L'impact de 1812 relève de différentes mémoires qu'il convient d'identifier, même s'il peut y avoir des recoupements, entre commémoration officielle, mémoire collective et héros et faits d'armes valorisés par le commun des officiers. En effet, 1812 va rapidement rentrer dans un programme officiel de commémoration, consacré dans la pierre dans les capitales et dans bien d'autres villes de l'Empire. Toutefois les directives et les choix faits en haut lieu sont largement dépassés par un vaste mouvement issu de la société militaire comme de cercles civils qui voient avant tout dans la campagne de 1812 une guerre à caractère populaire, engageant l'ensemble de la population, bien plus qu'une guerre dynastique. Son caractère proprement russe est ainsi affirmé¹⁰²⁰.

Imperator Aleksandr, po zaključenii mira, v Pariže, v Londone, na Venskom kongresse govoril i dejstvoval soglasno etim pravilam i tem podal nadeždu v samoj Rossii na budušie preobrazovaniâ v pol'zu naroda. »

¹⁰¹⁹ BASARGIN N.V, « Zapiski [Notes] », art. cit., p. 18: « vsled za okončaniam bor'by s Napoleonom i v to vremâ eše, kogda glavy pravitel'stv ne prestavali toržestvovat' blagopolučnyj dlâ nih ishod ee i delit' Evropu, kak svoe dostoiânie, narody načali iz''âvlât' svoi trebovaniâ i volnovat'sâ, ne vidâ skorogo ispolneniâ svoih ožidaniij. »

¹⁰²⁰ Cf. *infra*, chapitre V.

1- Fabrique d'une mémoire

L'après 1812 semble en effet manifester un désir très répandu de témoigner et de contribuer, en faisant état d'une expérience personnelle, à forger une histoire générale du conflit. Ces écrits s'accompagnent d'une héroïsation de ceux qui sont tombés au champ d'honneur. Il s'agit de faire vivre une mémoire active des sacrifices. Dans la 1^{re} batterie de l'artillerie à cheval de la garde, on célèbre Ivan Pavlov 1, *praporšik*, dit « le benjamin de l'artillerie à cheval¹⁰²¹, » tué à 19 ans à Borodino. La jeunesse du héros est mise en avant dans cet affectueux surnom décerné par ses camarades de batterie, comme pour souligner un peu plus la gratuité du sacrifice et le poids significatif et exemplaire qu'elle peut avoir pour les épigones des héros de 1812.

La littérature offre avec 1812 un nouveau fonds de références pour exprimer la vocation militaire. Cette littérature met en avant, tout autant que les actions héroïques, le caractère fraternel de la communauté ainsi créée. Le genre des mémoires militaires en Russie, initiées par Minnih (1683-1767)¹⁰²², acquiert ici ses lettres de noblesse et accède au rang de genre littéraire.

Ces publications croisent différents types d'écriture. À côté d'écrits littéraires, les écrits des témoins directs, donnés pour tels, sont souvent une mise en scène de l'auteur ou tendent souvent à défendre un génie national russe, raisons pour lesquelles nous reviendrons sur ces écrits au chapitre suivant. Cependant, les formes hybrides dominent, le titre de « journal » étant maintenu dans un souci d'authenticité sans pour autant renoncer à une forme littéraire. Les *Lettres d'un officier russe* de Fedor Glinka sont emblématiques de cette tension entre forme et contenu. Le caractère autobiographique de ces lettres ne saurait être révoqué en doute. Mais la critique hésite à y voir des mémoires de guerre, une chronique de la guerre nationale, ou de l'« ethnographie poétique. » L'édition originale des *Lettres d'un officier russe*, qui paraissent entre 1815 et 1816 est constituée de huit tomes. Si le premier relate l'expédition des Austro-Russes en 1805-1806, en reprenant des textes publiés initialement dans la revue *Russkij vestnik*, que dirigeait le frère de l'auteur, Sergej Glinka, les tomes suivants constituent des « observations » faite lors de voyages effectués par Glinka en 1810-1811 dans les gouvernements de Smoleńsk, Tver, Moscou

¹⁰²¹ Courbevoie, archives de la 6^e batterie de l'artillerie de la garde, tome IV, « Pavlov 1 ».

¹⁰²² On consultera avec profit les écrits laissés à ce sujet par son fils Ernest de MUNNICH, *Mémoires sur la Russie de Pierre le Grand à Elisabeth 1^{re} : (1720 - 1742)*, trad., introd. et notes de Francis Ley, Paris, L'Harmattan, 1997.

et Kiev. Les cinq derniers volumes sont consacrés à la « Guerre nationale et étrangère de 1812 à 1815 ». Chacun de ces volumes fixe ainsi les heures tragiques de la guerre patriotique, la poursuite de Napoléon lors de la campagne d'Allemagne, la prise de Paris qui achève l'épopée et couronne l'édifice littéraire.

Ainsi que l'a montré Leonid Heller, ces lettres :

« bien qu'incluant des éléments écrits et publiés à différents moments, ces huit tomes n'en constituent pas moins un seul tout, ce qui semble avoir échappé à l'attention des critiques. Une inattention bien compréhensible si l'on se souvient que le lecteur n'avait accès ces dernières décennies qu'à des variantes fragmentaires, réduites et mutilées.¹⁰²³ »

C'est donc bien un projet littéraire, dans la mesure où il y a un ordre de narration dans cette œuvre, la rendant cohérente. L'auteur l'affirme lui-même dans sa préface à l'édition de 1815 :

« Je propose maintenant l'ensemble du Journal que j'ai tenu ; une partie de celui-ci est dans des lettres, une autre dans des récits et des observations : cette diversité ne nuit pas à son ordre.¹⁰²⁴ »

Si Glinka maintient le titre de « journal », il ne faut pas l'entendre uniquement dans le sens du témoignage brut. Le terme crée un horizon d'attente d'authenticité et de véracité, mais laisse aussi voir le choix de maintenir le style du journal, dans la référence au jour le jour aux riches heures de la Russie entre 1812 et 1815. Le *dnevnik* est un procédé de narration romanesque de plus en plus utilisé aux lendemains de la guerre patriotique¹⁰²⁵. Les journaux que nous ont laissés les siècles précédents ont la plupart du temps été écrits pour soi et publiés après la mort de leur auteur. Il s'agit ici au contraire de valoriser, par un récit personnel, une expérience collective.

Les différents héros de 1812, figés pour l'éternité dans le programme de la galerie de 1812 au palais d'hiver de Saint-Petersbourg ne connaissent pas la même

¹⁰²³ HELLER Leonid, « Genre – thème – style – genre : les synthèses de Fëdor Glinka », *Revue des études slaves*, tome 70, fascicule 3, 1998, p. 578.

¹⁰²⁴ GLINKA Fëdor, *Pis'ma russkago oficera o Pol'she, Avstriiskih Vladeniâh, Prussii i Francii, c podrobnym opisaniem pohoda Rossiian protivu Francuzov, v 1805 i 1806, takže Otečestvennoj i Zagraničnoj Vojny s 1812 po 1815 god. Lettres d'un officier russe sur la Pologne, les États autrichiens, la Prusse et la France ; avec une description détaillée de la campagne des Russes contre les Français en 1805 et 1806, et de la guerre à l'intérieur et à l'extérieur de la Russie, de 1812 à 1815, op. cit., tome I, p. 3.*

¹⁰²⁵ HELLER Leonid, « Genre – thème – style – genre : les synthèses de Fëdor Glinka », art. cit., p. 578.

destinée dans la mémoire collective. Si Koutouzov fait consensus, l'État et les officiers ne valorisent pas forcément les mêmes chefs. La galerie de 1812, au palais d'hiver nous donne un aperçu du panthéon officiellement reconnu : c'est un ensemble unique de commémoration militaire à l'intérieur d'une résidence de souverain¹⁰²⁶. Un projet fut conçu par Carlo Rossi pour s'intégrer dans le prolongement de la salle Saint-Georges du Palais d'Hiver afin d'accueillir les portraits des grands chefs militaires de cette épopée. Une liste de généraux fut présentée par l'état-major général à l'empereur. Il s'agissait des participants des campagnes de 1812, 1813, 1814 qui avaient rang de général ou qui l'obtinrent peu de temps après les affrontements, pour faits de guerre. L'empereur approuva personnellement la liste et chargea l'artiste britannique George Dawe d'exécuter les portraits en 1819. Durant dix ans, George Dawe et ses assistants russes Vasilij Golike et Aleksandr Polâkov travaillèrent aux portraits qui devaient décorer cette galerie. Trois cent trente trois furent exécutés. C'est à Nicolas I^{er} que revint l'honneur d'inaugurer la galerie le 25 décembre 1826, en commémoration du départ des Français de Russie¹⁰²⁷.

La cathédrale de Kazan conçue comme une église à la mémoire des combattants de 1812, et dont la construction s'échelonna de 1829 à 1836, présente aux extrémités de sa colonnade deux statues de B.I. Orlovskij, l'une représentant M.I. Koutouzov et l'autre M.B. Barclay de Tolly. Ces deux statues obéissent aux impératifs du portrait, mais elles le chargent d'un poids psychologique peu courant dans ce type de monument¹⁰²⁸. Orlovskij a en effet tenté d'accorder deux exigences : donner un portrait précis et ressemblant et dans le même mouvement insérer ces portraits dans une dramaturgie spatiale. Chacun incarne un type de vaillance : le héros de l'action d'un côté et le héros de la réflexion de l'autre.

Honoré au travers de ses grands chefs, le corps des officiers reçoit aussi une forme de panthéon dans les listes d'officiers décédés dans les grandes batailles des campagnes de 1812-1815 qui sont gravées dans le marbre de la nouvelle cathédrale du

¹⁰²⁶ Seul le Waterloo Memorial Hall créé au château de Windsor, avec ses vingt-huit portraits de souverains, chefs militaires et diplomates pourrait en être rapproché.

¹⁰²⁷ L'incendie qui frappa le palais d'Hiver en décembre 1837 détruisit cette première galerie, qui nous est connue par la peinture de Grigorij Černecov, qui l'exécuta en 1827. Les portraits furent sauvés des flammes par des soldats de la garde et la galerie put être réaménagée sous sa forme actuelle dans les années 1838-1839, selon un projet de Vasilij Stasov.

¹⁰²⁸ ALLENOV Mikhaïl, DMITRIEVA Nina, MEDVEDKOVA Olga, *L'art russe*, Citadelles, 1991, p. 330.

Christ Sauveur¹⁰²⁹. On respecte la hiérarchie dans le marbre, les défunts étant inscrits par bataille et par grade. S'instaure une mémoire collective des disparus, le temple du Christ Sauveur accueillant les cérémonies propres à la société militaire comme celles rassemblant plus largement la société civile.

2- Un renouveau des représentations militaires

Par les portraits d'officiers qu'il réalise, Orest Kiprenskij (1782-1836)¹⁰³⁰ précise les caractéristiques du portrait militaire russe, très intimiste en comparaison de ce qui se pratique dans l'art occidental dans la première moitié du XIX^e siècle. A une époque où elle est placée le plus haut dans la hiérarchie des genres picturaux, Kiprenskij choisit de se spécialiser dans la peinture historique à sa sortie de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg en 1803. C'est donc en peintre reconnu dans les sujets historiques qu'il traite des années 1812. Dans ses portraits se lisent à la fois la sérénité et la concentration, sans donner lieu à des démonstrations de vaillance. « Jamais la glorification de la guerre n'a constitué [dans l'art russe] un thème dominant dans la représentation des personnages appartenant à la hiérarchie militaire.¹⁰³¹ » Dès 1809, Kiprenskij inaugure ces pratiques avec un portrait de Denis Davydov : le modèle est représenté dans une pause qui n'est pas à proprement parler martiale. Les coloris sont denses, très intenses : le rouge profond de l'uniforme fait ressortir les brandebourgs dorés. Le calme et la virilité se dégagent du modèle : le regard est sûr. A compter de 1812, le peintre affirme ces caractéristiques et les mobilise pour réaliser des portraits de cette génération d'officiers marquée par la Guerre patriotique. Le portrait de Peter Olenin (1792-1868) en est une des expressions les plus parfaites. Il fut achevé juste avant que ce jeune homme de dix-neuf ans ne prenne part à la bataille de Borodino, où il fut blessé¹⁰³². Un tel portrait dégage tout à la fois une impression de vitalité, d'énergie et introspection. Le personnage est représenté de trois quarts, il semble saisi sur le vif, comme en mouvement. Kiprenskij s'attache à rendre avec précision les décorations, qui

¹⁰²⁹ SMIRNOV A.A., « Borodinskoe sraženie na pamâtnyh doskah hrama Spasitel'â [La bataille de Borodino sur les tables du souvenir de l'église du Saint-Sauveur] », *Otečestvennaâ vojna 1812 goda. Istočniki. Pamâtniki. Problemy, 1995-1996 [La guerre patriotique de 1812. Sources, mémoires, problèmes, 1995-1996]*, Borodino, 1997, pp. 109-115.

¹⁰³⁰ SARAB'ĀNOV D., *O.A. Kiprenskij*, Leningrad, Hudožnik, 1982, 206 p.

¹⁰³¹ ALLENOV Mikhaïl, DMITRIEVA Nina, MEDVEDKOVA Olga, *L'art russe, op. cit.*, p. 333.

¹⁰³² LEONOV A.I., *Russkoe isskustvo. Očerki o žizni i tvorčestve hudožnikov pervoj poloviny XIX veka [L'art russe. Essais sur la vie et l'œuvre des artistes de la première moitié du XIXe siècle]*, Moskva, Isskustvo, 1954, p. 202.

sont les marques d'une carrière militaire et les souvenirs d'une participation effective au combat, mais rend dans le même temps avec des grands traits la force de caractère de la personne qu'il représente. Peuvent donc se greffer sur les représentations de la guerre patriotique tous les *topoi* du héros romantique. Ce type de portrait d'officier a donc certains points communs avec la pratique du portrait militaire occidental, mais il s'en détache aussi par ce sens de l'introspection, de la réflexion où la référence à la guerre est moins rendue par l'anecdote que par le trait psychologique.

Les différentes mémoires de 1812 contribuent ainsi à exalter un idéal de sacrifice et de communion nationale.

On ne saurait trop souligner le rôle décisif des années qui vont de la campagne de Russie à l'établissement de la Sainte-Alliance. Elles marquent un rôle diplomatique de premier plan pour la Russie qui pèse de tout son poids dans le visage de l'Europe pour les années à venir.

L'armée russe sort de ces campagnes avec un aspect bien différent de celui qu'elle avait à la veille des hostilités. L'augmentation quantitative de ses effectifs en est le trait le plus visible, mais c'est toute son organisation et ses fondements légaux qui sont repensés. Les troupes russes forment désormais des unités prêtes à intervenir massivement dans les conflits européens. En l'absence de renouvellement des modes de recrutement, les tsars se voient contraints de miser sur une armée pléthorique, à laquelle les colonies militaires semblent pouvoir assurer un recrutement régulier.

Au cours des campagnes de 1812-1814, les pertes sont lourdes occasionnant un renouvellement quantitatif et qualitatif du corps des officiers. Dans la mesure où deviennent officiers des hommes qui n'ont pas d'autres moyens d'existence que le service de l'empereur par les armes, c'est l'appréhension même de la carrière et du métier militaire qui s'en trouve changée. La référence à 1812 a des effets mobilisateurs directs sur le corps des officiers russes, qui développe une mémoire parallèle aux commémorations officielles, mais qui peut parfois prendre des allures tendancieuses et conflictuelles avec les directives impériales. Les officiers se saisissent à cette occasion de nouveaux moyens d'expression.

Décisives, ces années le sont dans la mesure où la conscience de corps semble moins passer par l'appartenance à une classe privilégiée que par une expérience commune, qui réunit des hommes aux origines différentes. L'image de l'officier, les symboles qu'il véhicule se trouvent donc renouvelés à partir de 1812, mais cette évolution ne porte pas atteinte aux mouvements de fond concernant les profils des carrières. Le caractère patriotique de ces représentations soulève donc inmanquablement la question du sens du service.